



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. J. Gantrelle, L. Roersch, A. Wagener

TOME XXXIV.

GAND
IMPRIMERIE EUG. VANDERHAEGHEN, RUE DES CHAMPS
—
1891.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME ~~XXXIII~~. 34

L24
P4
Ser 2
v. 34

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages
Sur l'interprétation d'un passage de St Jérôme, par A. W.	1
La critique des textes et l'épigraphie, par J. P. WALTZING.	4
A propos d'un passage des nuées d'Aristophane, par J. DELBŒUF	8
Catulle XLVI, 11, par P. THOMAS	73
Congrès historique et archéologique de Liège, par F. MAGNETTE	74
Explication linguistique d'Homère, par J. A. KÜGENER	84
Société pour le progrès des études philologiques et historiques.	145
A propos de trois vers d'Aristophane, par C. DE HARLEZ	157
Encore le parabase des nuées, par J. KEELHOFF	159
Guillaume d'Orange et la Pacification de Gand, par F. MAGNETTE	221
Notes sur les vies des sophistes d'Eunape, par FRANZ CUMONT	234
Un Rabelais inconnu, par THIL-LORRAIN	236
Anna Byns, par G. DUFLOU	293
L'enseignement de la philologie germanique à Berlin et à Utrecht en 1890, par G. DUFLOU	300
L'enseignement des langues modernes, par H. LOGEMAN	361
<i>Kalṓs poiēin tina</i> , par J. KEELHOFF	379
Quelques réflexions grammaticales à propos d'une étude sur les principaux adverbes (affirmation, manière), par J. DELBŒUF.	381

COMPTES RENDUS.

Emendationes Tullianae. — Miscella. Scripsit Em. Spanoghe, par P. THOMAS.	17
La renaissance des lettres et l'essor de l'érudition ancienne en Belgique, par Félix Nève, professeur émérite de l'université de Louvain, membre de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, par L. ROERSCH.	24
Quelques mots sur la question homérique à propos d'un livre récent, par HENRI FRANCOTTE	28

M543040

II.

R. Sohm : Die Entstehung des deutschen Städtewesens. Festschrift, par H. VANDER LINDEN.	40
Apollonii Pergaei quae graece extant cum commentariis antiquis edidit et latine interpretatus est J. L. Heiberg, Dr. Ph., Vol. I, par P. MANSION	94
Histoire de la Grèce sous la domination des Romains, par Hertzberg; traduite de l'allemand sous la direction de Bouché-Leclercq, par ALEX. HUBERT.	96
L'édition complète des œuvres de Geulincx, par VICTOR VANDER HAEGHEN	101
Émile Egger. La littérature grecque, par L. PARMENTIER	123
Cours de philosophie, par le père A. Castelein, de la compagnie de Jésus, par A. GRAFÉ	125
Th. Hegener, Premier livre allemand ou Cours élémentaire de langue allemande, par A. BLEY	131
Zur Geschichte und Organisation des römischen Vereinswesens. Drei Untersuchungen von W. Liebenam, par J. P. WALTZING . . .	161
Raphael Kühner. Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache, par L. PARMENTIER	176
Cl. Thiry. Applications remarquables du théorème de Stewart et théorie du barycentre, par M. STUYVAERT	183
Victor Van Tricht. Leçons élémentaires de physique; J. Roland, Atlas général de géographie physique et politique; Ren. Sterckx, Botanique des écoles moyennes; E. Minsier, Tableau synchrone de l'histoire universelle et d'une histoire nationale pendant la période féodo-communale; L. Gody, La photographie appliquée aux arts militaires et aux arts civils, par Thil-Lorrain	185
Démonstration géométrique des formules qui donnent la distance d'un point à une droite ou à un plan, par ALPHONSE DEMOULIN. . .	192
Grammaire Grecque, par A. Chassang, revue et modifiée par P. Clairin. Cours supérieur 1890, par J. KEELHOFF	241
Proagoon. Eenvoudige handleiding tot de studie der grieksche taal, door Dr. J. M. Hoogvliet, par L. PARMENTIER	244
Monumenti antichi publicati per cura della reale Accademia di Lincei, par A. W.	247
De divinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores ejus, thesım proponebat facultati litterarum Parisiensi Aemilius Beurlier. — Essai sur le culte rendu aux empereurs romains, thèse pour le doctorat, présentée à la faculté des lettres de Paris par l'abbé E. Beurlier, J. P. WALTZING	254
Un nouveau traité d'Aristote, par CH. MICHEL	258
Alexandre Samouillan, Olivier Maillard, sa prédication et son temps, par PAUL BERGMANS.	267
Ch. V. Langlois et H. Stein. Les archives de l'histoire de France. Fasc. 1 ^{er} (Manuels de Bibliographie historique). Paris, par PIRENNE. .	315
A. Luchaire. Louis VI le gros, Annales de sa vie et de son règne (1081-1137) avec une introduction historique, par H. PIRENNE . . .	317

III

Reusens. Éléments de paléographie et de diplomatique du moyen- âge, par H. PIRENNE	320
Galbert de Bruges : Histoire du meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre (1127-1128), publiée par H. Pirenne, professeur à l'Uni- versité de Gand, par H. VANDER LINDEN.	321
L'ordonnance Cabochienne (1413), publiée par A. Coville, maître de conférences à la Faculté des lettres de Caen, par H. VANDERLINDEN.	324
P. Dubois : De Recuperatione Terre Sancte, publié par Ch. V. Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, par H. VANDER LINDEN.	326
La Flandre héroïque, épopée flamande des origines du comté, par Paul Renan (Thil Lorrain), par LOUIS ROBERT	329
Lucien Springuel. Les distractions poétiques d'un juge de paix, par THIL-LORRAIN	335
N. Fassotte-Pétry. Cours de style, à l'usage des élèves des classes inférieures des établissements d'enseignement moyen et des divisions supérieures des écoles primaires, par THIL-LORRAIN	336
Haccour. Cours élémentaire d'algèbre, théorique et pratique, à l'usage des écoles moyennes, par THIL-LORRAIN	337
J. Maingie. Manuel d'algèbre élémentaire à l'usage des écoles normales primaires, moyennes et industrielles, par THIL-LORRAIN	338
L. Thélie. Géométrie élémentaire, comprenant les principales questions posées aux examens de l'Ecole militaire, par THIL-LORRAIN.	339
Sleeckx. Oefeningen op de Nederlandsche Spraakleer ten gebruike der gestichten van middelbaar onderwijs, par THIL-LORRAIN.	339
Michel Bréal. De l'enseignement des langues anciennes. Conféren- ces faites aux étudiants en lettres de la Sorbonne, par A. WAGENER. 341, 392	
J. P. Waltzing. Cinquante versions latines, cinquante thèmes latins et cent vingt-cinq sujets de composition française, donnés aux concours généraux des quatre classes supérieures des athénées et des collèges de 1840 à 1890, par THIL-LORRAIN.	389
Ferdinand Brunot. La doctrine de Malherbe, d'après son com- mentaire sur Desportes, par J. DELBŒUF	399
Spooner. Cornelii Taciti historiarum libri qui supersunt, par J. KEELHOFF.	405
Karl Troost. Zenonis Citiensis de rebus physicis doctrinae funda- mentum ex adiectis fragmentis constituit, par P. HOFFMANN	407

ACTES OFFICIELS.

Universités de l'État. — Programme des examens pour la colla- tion des grades académiques légaux	54, 200
Nominations	281, 414
Concours général de l'enseignement moyen du premier degré, en 1891	346
VARIA.	49, 196, 270, 345, 411
PÉRIODIQUES	65, 139, 214, 287, 356, 418

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT,
LETTRES ET SCIENCES.SUR L'INTERPRÉTATION D'UN PASSAGE DE S^t JÉRÔME.

Dans son commentaire sur Isaïe, LVII¹, S^t Jérôme s'exprime en ces termes : *Ipsaque Roma, orbis domina, in singulis insulis domibusque Tutelae simulacrum cereis venerans ac lucernis, quam ad tuitionem aedium isto appellant nomine.*

Ce texte a été cité et commenté notamment par le baron de Witte, dans un article qu'il a consacré, dans la Gazette archéologique², aux Divinités des sept jours de la semaine. Dans deux figures, l'une en argent doré, l'autre en bronze³, il reconnaît une représentation de la ville de Rome, comme *Tutela* ou protectrice, « forme sous laquelle elle était, dit-il, adorée en plusieurs endroits. » Puis il ajoute : On connaît le passage de S^t Jérôme, où il est dit que Rome, la dominatrice de la terre, était honorée comme *Tutela* dans plusieurs îles et dans plusieurs maisons ou familles. »

Il est étonnant qu'un archéologue de la valeur du baron de Witte ait pu se méprendre à ce point sur la signification du mot *insula*, et aboutir ainsi à une traduction complètement erronée de l'ensemble du texte de S^t Jérôme. En effet, dans ce texte comme dans un grand nombre d'autres passages, *insula* ne veut pas dire une île, mais une maison qui, au lieu d'être habitée par le propriétaire, *domus*, était destinée à être louée par étages, ou même par chambres isolées (*cenacula*). Ces maisons de location (les Allemands les appellent *Zinshäuser*

¹ T. III, p. 418, éd. de Paris, 1704.

² Année 1879, pp. 1 à 6.

³ V. *ibid.* pl. 2.

ou Miethshäuser), habitées par les petites gens, furent de bonne heure opposées aux « hôtels », occupés par les personnes de condition. Après l'incendie de Rome, Néron *formam aedificiorum urbis novam excogitavit, ut ante insulas ac domos porticus essent* (Suét. Ner. 16). Dans cet incendie, dit encore Suétone (Ner. 38), *praeser immensum numerum insularum, domus priscorum ducum exarserunt*. Tacite dit de même, en parlant de Tibère (ann. VI, 45), *exsolutis domuum et insularum pretiis*.

Dans le dictionnaire de Freund (s. v.) l'*insula* est définie comme une maison isolée, sans vestibule ni pavillon. « La plupart de ces maisons, y est-il dit, étaient rangées derrière les maisons des grands (*domus*). » Ces indications ne sont pas du tout exactes. Il se peut que dans le principe on ait appelé *insula* une habitation complètement isolée, entourée de toutes parts d'un jardin ou d'une cour; mais rien ne prouve qu'à partir de Cicéron il en fût encore de même¹. Ainsi, par exemple, nous voyons par le passage de Suétone cité plus haut que des portiques longeaient les *insulae* et les *domus*, ce qui présuppose une ligne ininterrompue de maisons. Ainsi encore il est inadmissible que, comme le dit Freund, la plupart des *insulae* fussent rangées derrière les maisons des grands. Nous connaissons, en effet, par le *Curiosum urbis* et la *Notitia regionum urbis XIV*, le nombre exact des *insulae* et des *domus* qui se trouvaient, sous l'empire, dans les XIV régions de la ville. Or, dans chacune d'elles, le nombre des *insulae* était infiniment plus grand que celui des *domus*. Dans l'un des appendices de ces curieux documents le nombre total des *insulae* est fixé à 46602 et celui des *domus* à 1790. Il était donc matériellement impossible que la plupart des *insulae* fussent rangées derrière les *domus*.

¹ On s'est appuyé, pour soutenir le contraire, sur la définition des *insulae* donnée par Paul le diacre, p. III : *insulae proprie dicuntur quae non iunguntur parietibus cum vicinis circuituque publico aut privato cinguntur*. Mais ce texte même prouve qu'à côté de la signification propre de ce mot, qui est basée sur l'étymologie, il y avait la signification impropre, c'est à dire usuelle, d'après laquelle le *circuitus* des *insulae* avait disparu. L'*ambitus* de 2 1/2 pieds autour des maisons, dont il était parlé dans la loi des XII tables, ne tarda pas à céder la place au mur mitoyen. V. sur toute la question Jordan, *Topographie der Stadt Rom im Alterthum*, t. I, p. 537 et suiv. (Berlin, 1878).

Dans un des derniers commentaires sur les Annales de Tacite (VI, 45, éd. Jacob) les *insulae* sont définies comme des groupes de maisons isolées de toutes parts. Nous croyons pouvoir affirmer que ce ne sont ni des *groupes* de maisons, ni des maisons complètement isolées.

Le baron de Witte, prenant les *insulae* de S^t Jérôme pour des îles, a été singulièrement gêné dans sa traduction. Comme il ne pouvait admettre que la *Tutela* fût adorée dans toutes les îles (*in singulis insulis*), il a traduit ces mots par « dans plusieurs îles, » et comme l'opposition entre les îles et les maisons lui paraissait étrange, il a rendu *in singulis domibus* par « plusieurs maisons ou familles. »

Il est évident, après ce qui vient d'être exposé, que S^t Jérôme a voulu dire qu'à Rome une image de la déesse *Tutela* était placée dans toutes les maisons, aussi bien dans les habitations des petites gens (*insulae*) que dans les demeures des riches (*domus*), et qu'on y faisait brûler en son honneur des cierges ou des lampes. L'identification de *Tutela* avec la déesse *Roma*, que le baron de Witte croyait démontrée par ce texte, n'y est nullement indiquée.

A. W.

LA CRITIQUE DES TEXTES ET L'ÉPIGRAPHIE.

Monsieur le Directeur,

Le 31 juillet 1835, Borghesi écrivait de San Marino à son jeune ami, le philologue danois Kellermann, pour l'encourager à entreprendre la publication d'un Recueil général des inscriptions latines (Borghesi, Œuvres tome VII). L'illustre épigraphiste faisait ressortir les grands services que devait rendre ce travail, aujourd'hui presque achevé sous la direction d'un maître non moins illustre, Th. Mommsen. Parmi les avantages qu'il signalait, il y en avait un, disait-il, qui devait toucher particulièrement les philologues allemands : les inscriptions, une fois débarrassées des nombreuses falsifications introduites, à dessein ou involontairement, par les éditeurs précédents, devaient être un utile auxiliaire pour corriger le texte des auteurs classiques. Elles ont, en effet, ce privilège que les siècles n'ont pu en altérer ni le sens ni l'orthographe, tandis que les copistes ont souvent défiguré les idées et les mots des auteurs qu'ils nous ont transmis.

C'est ce que je voudrais mettre en lumière par un exemple frappant. L'inscription dont il s'agit a été découverte assez récemment, en 1888, à Rome, sur l'Esquilin.

M. G. Gatti l'a publiée avec un savant commentaire dans le *Bullettino della commissione archeologica comunale* de Rome (1888 p. 221-239). Quoiqu'il touche le point que nous voulons faire ressortir, il nous semble utile d'attirer l'attention sur ce document, que tout le monde ne remarquera pas dans un recueil spécial.

Nous lisons dans Horace, Odes IV, 2, v. 1-4 :

Pindarum quisquis studet aemulari,
Iule, ceratis ope Daedalea
Nititur pennis vitreo daturus
Nomina ponto.

On a beaucoup discuté sur le mot *Iule*, qui est la leçon

traditionnelle. L'ode est adressée au fils du triumvir Antoine, consul en l'an 744/10, avec Q. Fabius Maximus Africanus. Au vers 26, Horace le désigne par son nom gentilice : Antonius. H. Peerlkamp, il est vrai, a voulu démontrer qu'il s'agit d'un autre poète, Antonius Rufus, dont parlent Acron et Ovide (*Horatii carmina*, Harlem, 1834); mais cette opinion n'a pas trouvé crédit¹, et elle tombe par ce que nous allons dire.

La difficulté vient de ce que le nom de cet ami d'Horace n'est pas bien connu. Différents écrivains de l'antiquité en parlent, mais leurs manuscrits l'appellent tantôt *Iulus*, tantôt *Julius*, en grec : ὁ Ἰούλος Ἀντωνίος. Ce sont : Acron et Porphyryon (Schol. ad. Hor. Od. IV, 2, 2), Suétone (de clar. gramm. 18, Claud. 2), Velleius Paterculus (II, 100, 4), Tacite (Ann. I 10, III 18, IV 44), Flavius Josèphe (Antiq. XVI, 6, 7), et Dion Cassius (51, 15. 54, 26. 55, 20). Les éditeurs modernes de ces auteurs ont été fort embarrassés : les uns adoptent la leçon *Iulus*, les autres *Julius*. Ceux qui s'occupent des Fastes consulaires ou seulement des consuls de l'an 744 ont fini généralement par se ranger à l'avis de Borghesi (*Œuvres* I p. 469-473, *Fasti cons.* p. 58), dont les recherches l'avaient amené à croire que le consul en question portait le nom de C. Julius Antonius².

Dans Horace, la versification n'admet pas le vocatif *Jūli* (de *Julius*), et on lit généralement *Iule*; mais cette leçon ne présente pas moins de difficultés. C'est ce que Peerlkamp a prouvé dans son édition, dès 1834. Il repousse *Iule* pour trois motifs : d'abord ce mot a trois syllabes : *Īūlē*; puis Antoine ne s'appelait pas *Iulus*, dit-il, mais *Julius*; enfin Horace n'a pas l'habitude de s'adresser deux fois dans un même poème au même personnage, surtout en lui donnant deux noms différents. Peerlkamp propose en conséquence de lire *ille*, antécédent de *quisquis*. La correction semblait fort heureuse; elle levait toutes les difficultés. Aussi Kiessling (Weidmann 1884) et Waltz (Garnier 1887) l'ont-ils introduite dans le texte; d'autres, tels que Nauck (Teubner 1880) et Schütz (Weidmann 1884) la déclarent fort acceptable ou même hors de doute. Keller fait observer que ILLE a pu facile-

¹ Cependant Schütz, dans son édition d'Horace (Weidmann 1884), est disposé à l'admettre.

² Mommsen, Klein, Marquardt. Voyez les renvois dans ce dernier, *Privatleben* p. 22-23 et note 8, et dans G. Gatti (*Bullettino com. l. l.*).

ment être pris pour IVLE. Les autres éditeurs conservent *Iule*, en faisant le mot dissyllabique, ce qui est contraire à l'usage de Virgile (Orelli, L. Müller), ou bien en faisant aller la première syllabe avec le vers précédent, dont la finale serait élidée. De plus, ils regardent *Iulus* comme un prénom, tout insolite qu'il est (Nauck, Orelli, Ritter, etc.).

Nous sommes entrés dans ces détails pour montrer quelle peine on s'est donnée, et à quels résultats peu satisfaisants on a abouti. L'inscription suivante, gravée sur un *sacellum com-pitale*, fait tomber toutes ces hypothèses :

Imp(erator) Caes[ar] divi f(ilius) August(us), pontif(ex) maxi-mus, co(n)s(ul) XI, | tribunicia potest(ate) XIII, | ex stipe quam populus romanus | k(alendis) Januariis ap(s)enti (sic) ei contulit, | Jullo Antonio Africano Fabio co(n)s(ulibus), | Mercurio sacrum.

« L'empereur César Auguste, fils du divin (César), grand pontife, consul pour la 11^e fois, revêtu de la puissance tribunicienne pour la 14^e fois, du produit des étrennes que le peuple romain lui a offertes en son absence au 1^{er} Janvier, sous le consulat de Jullus Antonius et de Fabius Africanus, a consacré (cet autel) à Mercure. »

Cette inscription, que le temps n'a pu altérer, prouve que le consul de l'an 744 s'appelait Antonius Jullus. Son nom gentilice est Antonius; Jullus, comme Africanus, est un surnom (cognomen), quoiqu'il précède, à la façon d'un prénom. Cet usage de mettre le surnom avant le nom gentilice est fréquent jusqu'à l'époque de Cicéron, et très rare du temps d'Auguste (V. Gatti, l. l. p. 235 n. 1).

D'où venait ce surnom? Le triumvir Antoine, père de notre Antoine, avait pour mère Julia, sœur de L. Julius César. Est-ce lui qui fit prendre ce surnom à son fils, pour rappeler les liens qui l'unissaient à la gens Julia, qui tirait son nom d'Ascagne, fils d'Enée, surnommé Iulus : *cui nunc cognomen Iulo*, dit Virgile dans l'Enéide (I 267)? C'est-ce que suppose Orelli, qui prend toutefois Julius pour le prénom. Nous savons que le poète à qui Horace adresse cette ode, était fils du triumvir et de Fulvie, mais qu'il fut élevé, après la mort de son père, par la seconde femme d'Antoine, qui était la sœur d'Auguste, *Octavia major*. L'empereur le traitait avec la plus grande bienveillance, et le chérissait comme un membre de sa famille ;

il le combla de bienfaits et d'honneurs. (Voy. Plut. Ant. 87. Vell. II 100). Antoine se montra ingrat; accusé d'adultère avec Julie, fille d'Auguste, il fut puni de mort. (Voy. Tac. l. l. Dio 55, 26). On peut croire qu'il ne reçut le surnom de Jullus, emprunté à celui d'Ascagne, que quand il fut pour ainsi dire entré dans la famille d'Auguste, à laquelle le liaient déjà sa grand'mère Julie, et sa seconde mère Octavie.

Son prénom est inconnu.

Il faudra donc rétablir dans tous les auteurs cités plus haut le nom : Jullus Antonius, ou Antonius Jullus, et lire dans Horace : *Jūllē*, en deux syllabes, comme *Jūlius*, *Jūturna*, etc., bien que Virgile fasse toujours le surnom d'Ascagne trissyllabique. Au reste, il ne nous semble pas qu'on puisse être choqué de ce qu'Horace s'adresse à lui une seconde fois par son nom gentilice.

Le manuscrit F. d'Horace, l'un des meilleurs, porte en tête de l'Ode : *Ad Jullum Antonium*, et au vers 2 : *Julle*. (V. Keller, cité par G. Gatti p. 236). Cassiodore, dans sa Chronique, donne également dans les Fastes, an 744 : *Jullos Anctionibus* (= *Jullus Antonius*) : mais en présence de tant de textes différents, qui eût pu supposer que c'était la véritable leçon?

Liege.

J. P. WALTZING.

A PROPOS D'UN PASSAGE DES NUÉES D'ARISTOPHANE.

Dans le cours de ma carrière professorale, j'ai été parfois tenté de composer une grammaire grecque. J'avais quelques idées sur la manière dont on pourrait, en vue de l'enseignement élémentaire et sans lui nuire, simplifier la lexicologie; et quant à la syntaxe, j'aurais été capable, tant pour la proposition simple que pour la phrase composée, de la remplacer par cette apparence de paradoxe : en grec, il n'y a pas de syntaxe. Sujet au pluriel, verbe au singulier; sujet au singulier, verbe et attribut au pluriel — substantif masculin, qualificatif au féminin ou au neutre; verbes intransitifs avec accusatif, ou mis au passif ou construits comme des passifs; et des anomalies de l'espèce sans nombre. Dans la coordination ou la subordination des propositions, une véritable anarchie, bien faite pour brouiller nos notions et nous inviter aux contre-sens : le participe usurpant — est-ce bien le mot? — le rôle que les langues modernes réservent d'ordinaire aux temps personnels; les anacoluthes, les constructions prégnantes ou bien selon le sens; les prolepses jetées à profusion; les coordinations rompues, les conjonctions suspendues devant des propositions qui changent brusquement de tournure; bref, le mépris de toute règle, de toute logique régulière et compassée, le caprice, la fantaisie régnant en maîtres.

Donc lexicologie réduite, suivie d'un chapitre où j'aurais réuni toutes les violations des règles les plus élémentaires des syntaxes usuelles.

Mais chaque fois que j'allais mettre la main à l'œuvre, je reculais effrayé de ma propre hardiesse, et je pensais sagement que mes épaules n'étaient pas de force à soulever une semblable masse. Et alors, restreignant mes visées, je me rabattais sur une tâche plus modeste. C'était de choisir tantôt l'un, tantôt l'autre passage grec et de montrer que, quand on le traduit conformément aux habitudes de notre langage, on risque de tomber dans le non-sens ou le contre-sens.

A ce projet même, je n'ai toutefois jusqu'à présent donné aucune suite. Il ne m'est vraiment pas facile d'expliquer pour-

quoi je m'avise aujourd'hui de le reprendre. Le grec est de plus en plus menacé. Des publicistes, improvisés pédagogues, voire des têtes couronnées, raisonnant comme la Toinette du Malade imaginaire, qui conseillait à Argan de se crever un œil pour voir plus clair de l'autre, ne se lassent pas de démontrer que, si l'on ne sait pas mieux l'allemand et l'anglais, c'est la faute du grec; que d'ailleurs à l'université on n'a plus besoin de grec; et qu'il est contraire aux principes d'une éducation saine-ment entendue de mettre en la main de quelqu'un un outil dont il n'aura pas à se servir. Raisonnement spécieux qui n'a qu'un tort, celui d'aboutir à faire supprimer dans les collèges la géométrie, l'algèbre, les démonstrations arithmétiques, dont je ne sache pas qu'un avocat ou un médecin ait jamais besoin, — et même de jeter au rancart l'astronomie, la géologie, l'anatomie, la zoologie et la botanique, et toutes ces sciences, pour lesquelles les mêmes pédagogues se sont pris d'engouement et qu'on fait enseigner par des gens qui ne les connaissent ni peu ni prou.

Et puis, à quoi sert l'histoire, cette longue et pédantesque conspiration contre la vérité, que chaque parti, chaque écrivain triture à sa façon au point que le même personnage est élevé aux nues par les uns, honni et conspué par les autres?

Bref, moi qui pense qu'au collège on doit apprendre à apprendre quelque chose, et que les choses qu'il y faut enseigner sont par conséquent celles pour lesquelles il existe un corps enseignant en possession d'une méthode qui a fait ses preuves, je ne saurais jeter l'anathème au grec, tant que la statistique ne me prouvera pas que ceux qui l'étudient, sont plus retardés dans l'étude de l'allemand et de l'anglais que ceux qui ne l'étudient pas.

Mais je m'aperçois que je me laisse entraîner bien loin de mon sujet. Je voulais expliquer comment je me remettais à écrire sur le grec, quand il est plus que jamais de bon ton de lui jeter la pierre. Eh bien! c'est justement pour cela. Ce n'est pas que mon intervention doive contribuer à sa défense; oh non! Mais l'intérêt et l'amour que je lui porte s'augmentent en raison des attaques dont il est l'objet. Je venais de lire dans un grand journal politique un article ramassant dans des phrases respectueuses tous les griefs qu'on débite ordinairement contre la langue dite d'Homère. Jetant là le journal,

j'ouvris, en manière de protestation, *les Nuées* d'Aristophane, qui se trouvaient par hasard sur ma table et où je voulais relire le plaidoyer du Juste en faveur de l'ancienne éducation. Je tombai sur la parabase, et me voilà arrêté dès les premiers vers. Ce n'est pas que je ne l'eusse traduite, expliquée, commentée nombre de fois. Mais ce jour-là, je ne la comprenais plus. A force de la relire, je m'aperçus que je ne l'avais jamais comprise, et cela, faute de lui appliquer mon grand principe sur l'absence de syntaxe en grec — de syntaxe entendue à notre façon, cela va de soi. Mon vieux projet me revint en tête, et j'écrivis rapidement ce qui suit.

D'abord le texte du passage d'après l'édition Teuffel — il y a bien par ci par là quelques variantes, mais elles n'offrent pour nous aucun intérêt :

- ὦ θεώμενοι, κατερῶ πρὸς ὑμᾶς ἐλευθέρως
 τᾷληθῇ, νῆ τὸν Διόνυσον τὸν ἐκθρέψαντά με.
 520 Οὕτω νικῆσαιμὶ τ' ἐγὼ καὶ νομιζοίμην σοφός,
 ὡς ὑμᾶς ἡγούμενος εἶναι θεατὰς θεξιούς
 καὶ ταύτην σοφώτατ' ἔχειν τῶν ἐμῶν κωμωδιῶν,
 πρῶτους ἡξιῶσ' ἀναγεῦσθ' ὑμᾶς, ἣ παρέσχε μοι
 ἔργον πλεῖστον· εἴτ' ἀνεχώρουν ὑπ' ἀνδρῶν φορτικῶν
 525 ἤττηθείς, οὐκ ἄξιός ὢν· ταῦτ' οὖν ὑμῖν μέφομαι
 τοῖς σοφοῖς, ὧν οὐνεκ' ἐγὼ ταῦτ' ἐπραγματευόμην.
 ἀλλ' οὐδ' ὧς ὑμῶν ποθ' ἐκὼν προδώσω τοὺς θεξιούς·
 ἐξ ὅτου γὰρ ἐνθάδ' ὑπ' ἀνδρῶν οἷς ἡδὺ καὶ λέγειν
 ὁ σῶφρων τε χῶς καταπύγων ἄριστ' ἤκουσάτην,
 530 κἀγὼ (παρθένος γὰρ ἔτ' ἦν, κοῦκ ἐξῆν πῶ μοι τεκεῖν)
 ἐξέθηκα, καῖς δ' ἑτέρα τις λαβοῦσ' ἀνείλετο,
 ὑμεῖς δ' ἐξεθρέψατε γενναίως ἀπαιδεύσατε·
 ἐκ τούτου μοι πιστὰ παρ' ὑμῖν γνώμης ἔσθ' ὄρκια.

Voici comment Artaud traduit ce passage :

« Spectateurs, je vous dirai franchement la vérité ; j'en atteste Bacchus, dont je suis l'élève. Puissé-je être vainqueur, et passer pour poète habile ! Connaissant vos lumières et persuadé que cette pièce, travaillée par moi avec tant de soin, était la meilleure de mes comédies, je crus devoir la soumettre une première fois à votre goût. Cependant, je fus vaincu par des rivaux ineptes. Je me plains de cette injustice à vous, juges

éclairés, pour lesquels je travaillais. Toutefois, ce ne sera jamais pour moi un motif de renoncer à l'opinion des hommes capables; car, depuis que, dans cette enceinte, mon Modeste et mon Débauché¹ ont reçu un accueil si favorable de juges devant lesquels on est heureux de paraître, une seconde fois je fus contraint d'exposer mon fruit (vierge alors, il ne m'était pas permis d'enfanter); mais une autre mère le recueillit, et vous avez généreusement élevé son enfance: de ce moment, je comptai entièrement sur votre bienveillance. »

Personne qui, en lisant ce morceau, n'y sente une espèce d'unité et ne soit pourtant choqué de son incohérence. N'oublions pas qu'il s'agit du début de la parabase, et que ce début doit se comprendre indépendamment de tout ce qui précède.

Artaud n'a pas serré le texte de très près, et parfois sa traduction confine au contre-sens et même au non-sens. Voyons si un mot-à-mot plus rigoureux — plus rigoureux selon les idées courantes — atténuera le décousu manifeste de ce morceau :

« Spectateurs, je vais vous dire franchement vos vérités, oui, par Bacchus qui m'a nourri. Puissé-je-être vainqueur et être réputé habile, aussi bien que, estimant que vous formiez un public intelligent et que cette pièce était la meilleure de mes comédies, c'est à votre goût que j'ai voulu la soumettre d'abord, elle qui m'a donné le plus d'ouvrage! Puis je me retirais, vaincu par des gens ineptes, sans le mériter. Voilà donc ce que je vous reproche à vous, juges éclairés, pour qui je me donnais ces peines. Mais ce n'est pas que j'aie trahir jamais de mon plein gré les intelligents d'entre vous. En effet, depuis le jour où des gens devant qui il est doux même de parler, ont écouté avec bienveillance mon Modeste et mon Débauché, et que moi (car j'étais encore vierge et il m'était défendu d'enfanter) j'exposai mon fruit qu'une autre mère releva et recueillit, et que vous l'avez nourri généreusement et élevé, depuis ce jour, j'ai des gages certains de votre bienveillance. »

Laissons de côté pour le moment le point de savoir si les gens ineptes dont il est ici question, sont les juges ou les rivaux d'Aristophane, Cratinus et Amipsias; le grec n'est pas à cet

¹ Personnages des *Convives* (οἱ Δαιταεῖς), première pièce d'Aristophane, qu'il fit présenter, parce qu'il n'avait pas l'âge légal, par Cléonide et Callistrate.

égard plus explicite que le français, et peut-être avec intention. Les spectateurs pouvaient l'entendre comme ils voulaient — au gré de leurs préférences. Nous verrons plus loin qu'Aristophane doit avoir eu manifestement en vue ses rivaux.

Pour l'intelligence du morceau, il faut que le lecteur veuille bien se rappeler d'abord que, pour offrir une pièce au concours, il était nécessaire, d'après le scholiaste, d'être âgé de trente ou quarante ans; ensuite que les auteurs, avant d'affronter la scène athénienne, faisaient souvent un essai de leurs pièces devant le public plus indulgent de la banlieue; enfin que les *Nuées* n'avaient pas eu de succès à leur première représentation. Le poète s'en plaignit l'année suivante dans la parabase des *Guêpes*. Il risqua de les remettre au théâtre quelque temps après; la chute fut plus lamentable encore.

Le passage dont nous nous occupons, appartient visiblement à la seconde édition de la pièce : le poète y réclame les suffrages des spectateurs, gourmande ses premiers juges pour avoir fait preuve de mauvais goût; mais il ne leur en garde pas rancune, car, dans d'autres circonstances, ils lui ont montré une bienveillance qui ne s'effacera pas de son souvenir. Après quoi, il fait valoir les mérites de son œuvre.

Mais si l'idée générale est claire, il semble qu'on n'en puisse dire autant des développements.

« Puissé-je être vainqueur, s'écrie-t-il, aussi bien que ... c'est à votre goût que j'ai cru d'abord devoir soumettre ma comédie, en quoi j'ai été mal inspiré. » Tous les commentateurs vous diront que οὕτω ... ὥς équivaut ici à *aussi sûrement que*. Nous avons ainsi en paraphrasant : « Puisse ma victoire être aussi certaine que » Mais voici justement où gît la difficulté : quel peut être, quel est le second terme de cette comparaison?

Le second terme de cette comparaison doit être une chose certaine — ou bien une banalité soit générale : « être aussi certaine qu'il est certain que nous mourrons tous un jour » soit spéciale : « que c'est aujourd'hui telle date »; ou bien un fait en connexion avec le vœu exprimé et le motivant, par exemple : « Puisse ma pièce l'emporter aussi certainement qu'elle est excellente! » ou encore « aussi certainement que c'est celle qui m'a demandé le plus de travail! »

Il semble que ce soit une comparaison de cette dernière espèce qu'Aristophane a dans l'idée. Mais où est le fait qui

justifierait le vœu? Essayons tour à tour les propositions qui suivent, même celles qui sont impliquées dans les participes.

1^o « Puissé-je vaincre aussi certainement qu'il est certain que c'est à vous que je l'ai d'abord présentée! » Sans doute, raisonnant géométriquement, le second fait étant certain, la réalisation du vœu est certaine; mais, littérairement parlant, c'est une ineptie: « Puissiez-vous m'accorder le prix aussi certainement que vous êtes mes juges — ou que, dans une autre affaire, vous avez été mes juges! » Ce rappel est d'autant moins à sa place que ces premiers juges l'ont écarté et qu'au fond c'est devant eux qu'il se représente. Comprendrait-on Gounod, faisant jouer son Faust à Bruxelles et s'écriant: « Puisse-t-il remporter vos suffrages aussi certainement qu'il a été représenté pour la première fois à Paris! »?

La question, ainsi posée, est toute résolue.

2^o « ... aussi certainement que je vous regardais comme des spectateurs intelligents, et ma comédie comme la meilleure que j'eusse faite, lorsque je vous la soumis pour la première fois! » Ceci pourrait aller à la rigueur. Cependant plusieurs choses clochent. D'abord les deux propositions sont de sentiments opposés. Si les spectateurs ont été intelligents, sa pièce n'était pas bonne, et si sa pièce est bonne, les spectateurs ont fait preuve d'inintelligence. En d'autres termes, s'il avait raison sur un point, il avait nécessairement tort sur l'autre. La réunion ne donne donc pas à l'esprit la notion nette de quelque chose de certain. En outre, interprétée de cette façon, la première partie de la phrase ne cadre plus avec la suivante. Celle-ci ne pouvait être qu'un complément accessoire, par exemple: « Aussi, est-ce contre toute espèce de prévision que j'ai été battu. » Il y a bien quelque chose de cela dans les vers qui suivent, mais ils se lient aux précédents par coordination et non par opposition; il n'y a ni un *ἀλλὰ*, ni un *δὲ*.

3^o « ... aussi certainement que j'ai été évincé par des gens (juges ou rivaux) ineptes! » Ceci va mieux, surtout si l'épithète d'*ineptes* était mise en évidence, par exemple: « ... aussi certainement que ceux qui m'ont évincé étaient ineptes. » Ici nous avons un second terme qui est en relation bien marquée envers le premier. Mais il faut reconnaître que le poète n'est guère adroit, supposé qu'il vise *directement* ses juges. Les accuser d'ineptie, ce n'est pas un moyen de se rendre leur jugement

favorable. Il est vrai que c'est au fond leur adresser la même injure que de traiter ses rivaux d'ineptes.

4° Reste enfin le οὐκ ἄξιός ἐστιν : « ... aussi certainement que je ne méritais pas d'être évincé par des gens aussi ineptes! » Cette fois, c'est tout à fait bien. Maintenant il nous semble que nous tenons le bon bout : les deux propositions comparées sont équivalentes par le fond, et la seconde sert à justifier la première : « Puissé-je cette fois-ci être vainqueur aussi certainement que je ne méritais pas l'autre fois d'être vaincu ! »

Mais s'il en est ainsi — et il en est évidemment ainsi — que dirons-nous de la syntaxe de la phrase? Ce que nous avons dit en commençant cet article : qu'elle dérange toutes nos idées habituelles sur l'essence de la syntaxe, idées d'après lesquelles le principal doit être mis dans des propositions principales, le secondaire dans des propositions subordonnées, le principal en avant et le secondaire à la fin. Peut-être, style à part, dans nos langues modernes aurions-nous exprimé la pensée d'Aristophane à peu près en ces termes :

« Puissé-je aujourd'hui être vainqueur aussi certainement que je ne méritais pas d'être vaincu par des rivaux ineptes le jour où, comptant sur vos lumières, je vous soumis à vous, tous les premiers, cette comédie qui m'a coûté beaucoup de peine et que je regarde comme l'une de mes meilleures ! »

Mais la construction grecque est plus enfantine que savante, plus naïve que raffinée; elle range volontiers les propositions suivant l'ordre temporel des faits, et à part cette particularité que le participe joue en grec — comme je l'ai montré ailleurs — un rôle qui chez nous est ordinairement dévolu aux propositions principales, elle préfère la coordination à la subordination. De sorte que nous rendrions assez bien les vers d'Aristophane par la prose suivante : « Puisse ma victoire être aussi sûre qu'il est sûr que je voyais en vous des spectateurs intelligents et en cette comédie la meilleure de mes comédies lorsque je la soumis directement à vos suffrages, elle qui m'avait donné tant de mal; puis j'étais vaincu par des rivaux ineptes, moi qui ne le méritais pas ! »

Cette manière de clore la phrase offre encore cet avantage qu'elle permet de reprendre la pensée du début : « Spectateurs, je veux vous dire vos vérités — vous avez eu tort de ne pas me couronner et de me préférer des rivaux ineptes; je ne le méritais

certainement pas. *Voilà justement ce que je vous reproche à vous, juges éclairés, pour qui je me donnais toutes ces peines.* »

La pensée maintenant suit son cours. « Cependant, continue-t-il, ne craignez pas que j'aille porter mes œuvres ailleurs, que je trahisse (peut-être l'expression familière *que je vous plante là* serait-elle mieux dans le top) ces intelligents d'entre vous (cette partie intelligente du public) — ὑμῶν προδώσω τοὺς δεξιούς. » *Dexteros ex vobis; non enim promiscue omnibus curat placere*, dit le commentaire de Teuffel. Je n'en sais rien, j'en doute même très fort. Ces τοὺς δεξιούς me paraissent être les δεξιούς du vers 522, ceux qui ont jugé sa comédie inférieure à la *Bouteille* de Cratinus et au *Konnos* d'Amipsias. D'ailleurs ceux qu'il ne veut pas envoyer promener, malgré leurs torts envers lui, ne peuvent être que ceux à qui il reproche leur vote¹.

Pourquoi donc veut-il leur rester fidèle? C'est parce qu'il a contracté envers eux une dette de reconnaissance. Et ici nous retrouvons de nouveau la même syntaxe, le même arrangement des propositions suivant l'ordre chronologique, mais non suivant l'ordre grammatical ou ce que nous appelions dans le temps l'ordre logique. Il me semble que l'on rendrait parfaitement cette longue phrase de six vers par cette enfilade de propositions entrecoupées :

« Car depuis le jour où vous, à qui il est si doux même de parler, vous avez accueilli avec bienveillance mon Modeste et mon Débauché — vous vous le rappelez, j'étais encore jeune fille et il m'était défendu d'avoir un enfant; je l'avais exposé, mais une autre mère l'avait pris et ramassé, et vous l'avez généreusement nourri et élevé — eh bien! depuis ce jour-là, j'ai une confiance inébranlable dans votre jugement. »

Veut-on faire de ces propositions jetées sans lien un ensemble compacte, un relatif fera l'affaire, aidé de l'une ou l'autre conjonction : « Depuis le jour où vous avez recueilli mon Modeste et mon Débauché que, comme j'étais encore jeune fille et ne pouvais avoir d'enfant, j'avais exposés, mais qu'une autre mère avait ramassés et que vous avez généreusement nourris et élevés, depuis ce jour, etc. ... »

Mais ce n'est pas ainsi qu'un enfant s'exprimera jamais, ni un Grec, ni un Français, ni même peut-être un Allemand.

¹ Si je ne me défiais des corrections, je proposerais de lire ὑμᾶς,

Mon intention n'était pas de m'en tenir là; et je voulais par des exemples empruntés un peu partout, montrer que le grec écrit souvent comme il est vraisemblable qu'il parlait, c'est-à-dire qu'il reliait plus volontiers ses propositions par coordination que par subordination, et surtout — j'aurais insisté sur ce point — que du moment qu'il avait indiqué la subordination soit par un relatif soit par une conjonction, il continuait ensuite comme si ce relatif ou cette conjonction n'existait pas. Je fouillais déjà mes notes et je perdais complètement de vue que j'avais ouvert mon Aristophane pour y relire le discours du *Juste*, lorsque je me suis souvenu que les journalistes veillaient, qu'ils traquaient le grec, et qu'il ne peut se faire assez petit s'il désire qu'on lui laisse vie. Je crains vraiment d'en avoir déjà trop dit et d'avoir réveillé le chat qui dort.

J. DELBŒUF.

COMPTES RENDUS

Emendationes Tullianae. — **Miscella.** *Scriptis* EM. SPANOGHE. Leyde, Brill; Louvain, Peeters, 1890. 66 pp. in-8°.

Des conjectures élaborées par un Belge, et en latin encore ! Le fait est assez rare pour mériter d'être noté. Quoique le latin et le grec continuent à former la base de notre instruction secondaire, quoique l'on explique des auteurs grecs et latins dans nos quatre universités, la patrie de Juste-Lipse est aujourd'hui singulièrement stérile en travaux de ce genre. Il ne m'appartient pas de rechercher les causes de ce phénomène : je me contente d'en prendre texte pour rendre hommage à l'initiative de M. Sp., initiative d'autant plus louable, que l'entreprise s'est exécutée dans des conditions peu favorables et que l'auteur n'a pas toujours pu consulter les livres nécessaires ¹.

Ce qui est aussi digne d'éloge, c'est la modestie sincère avec laquelle M. Sp. présente ses conjectures au public : « Dubitan-
» tem igitur ob haec incommoda num operae pretium foret has
» paucas conjecturas edere, perpulit haec cogitatio, si qua recta
» essent, nonnullis ea fortasse usui futura; quae minus feliciter
» cecidissent, nemini detrimentum allatura esse, quoniam in
» tali re et aliena errata magis docent quam decipiunt, nec
» parum cognosse, sed in parum cognito perseverare turpe
» demum est Si eorum, quae conjeci, pars vel vicesima
» probabitur, operam non perdidero ² ... ».

Notre devoir de critique nous oblige à prendre M. Sp. au mot, et à déclarer que, parmi les conjectures qu'il propose, il n'en est,

¹ Praefat., p. V. — Le règlement de la bibliothèque philologique du Ministère de l'Intérieur et de l'Instruction publique ne pourrait-il pas être réformé dans un sens un peu plus libéral ? Et ne devrait-on pas veiller à tenir les collections et les publications périodiques au courant ? — Il faut convenir que, chez nous, les instruments de travail font grandement défaut aux philologues qui n'ont point la chance d'habiter une ville qui possède une université.

² Praefat., p. V-VI.

à notre avis, qu'un petit nombre de plausibles. A la vérité, cela n'a rien de surprenant, parce que M. Sp. s'attaque très souvent à des passages désespérés, à ce qu'on appelle des *crucis philologorum*. Il n'y a point de déshonneur à échouer là où les efforts des princes de la science eux-mêmes sont restés infructueux, et de pareilles tentatives ont toujours l'avantage de secouer notre paresse et de réagir contre le découragement. Qui peut, en ces matières, tracer la limite exacte du possible et de l'impossible? Ne devons-nous pas, avant de nous tenir pour battus, épuiser toutes les solutions imaginables du problème qui irrite notre curiosité? Sachons donc gré à M. Sp. de n'avoir pas reculé devant des cas réputés incurables. Mais, franchement, notre compatriote n'est pas un doux médecin : il a une prédilection pour les remèdes violents. Ce n'est pas que, comme nos voisins des Pays-Bas, il cherche partout des interpolations à extirper : il a plutôt une tendance à rallonger les textes ; je dirais, si j'osais, qu'il pratique plus volontiers la rhinoplastie que l'amputation.

Nous ne pouvons songer à discuter ici une à une toutes les émendations qu'il propose. Force nous est de faire un choix.

En voici d'abord quelques-unes qui ont pour objet un texte manifestement altéré, mais que nous ne jugeons pas heureuses.

P. 3-4. Cic., Acad. post., I, 2, 8 : « Et tamen in illis veteribus nostris, quae Menippum imitati, non interpretati, quadam hilaritate conspersimus, multa admixta ex intima philosophia, multa dicta dialectice ; quae quo facilius minus docti intellegent, jucunditate quadam ad legendum invitati ... (lacune) ; in laudationibus, in his ipsis antiquitatum proœmiis † philosophie scribere volumus, si modo consecuti sumus. » — M. Sp. lit : « ... jucunditate quadam ad legendum *invitavimus et lusionibus* : in *libris* ipsis antiquitatum *philosophiae proœmia* scribere volumus ... » Il justifie ainsi ses corrections : « Non apparet, qua de causa Varro in *proœmiis antiquitatum*, neque in libris ipsis de philosophia disseruerit ; antiquitatum quadraginta unum libros scripsit : horum unumquemque num praefatione adornavit? Veri simile non est ; ac tamen « *philosophia multis* ab eo locis inchoata esse, » § 9 dicitur. Nonne liquet omnem inde difficultatem manasse, quod *proœmia* illa pro praefationibus sint accepta, quum contra ea « *primitiae quaedam et quasi libamenta* » doctrinae (A. Gell. Praef. 13) significarentur? ... »

Mais le pluriel *proœmiis* ne signifie nullement que CHAQUE LIVRE des *Antiquités humaines* et des *Antiquités divines* avait un *proœmium* : nous savons que CHACUN DE CES DEUX OUVRAGES débutait par des considérations générales ; c'étaient là les *proœmia* où Varron s'occupait de philosophie. Cf. Serv. ad Aen., VI, 703 : *De qua re* (l'immortalité de l'âme) *etiam Varro in primo Divinarum plenissime tractavit*. Des mots *multis locis* (§ 9) on ne doit pas conclure que Varron avait traité de la philosophie dans nombre d'endroits des *Antiquités divines et humaines* : Cicéron parle des réflexions philosophiques éparses dans LES DIVERS OUVRAGES de Varron. Il faut donc prendre *proœmium* dans son sens ordinaire. Dès lors, la conjecture de M. Sp. : « *in libris ipsis ... philosophiae proœmia* », tombe.

P. 9. Acad. prior., II, 18, 56 : « *Primum quidem me ad Democritum vocas ; cui non adsentior potiusque † refallor* (var. : *refellat, fallor*) *potest id, quod dilucide docetur a politioribus physicis, singularum rerum singulas proprietates esse.* » M. Sp. corrige : « ... *cui non adsentior, quatenusque in ea re fallatur homo, testatur id, quod ...* » Mais *quatenus* a un sens restrictif et n'est point l'équivalent de *quantum*.

P. 21. De nat. deor., III, 19, 50 : « *Itemque † Leonaticum est delubrum Athenis, quod Leocorion nominatur.* » M. Sp. avance, d'ailleurs avec hésitation, la conjecture *Deo nativo sacrum*. C'est absolument improbable : le *Λεωκόριον* était consacré aux filles du héros athénien Léos (les *Λεωκόραι*), qui se dévouèrent pour la patrie.

P. 24. De legg., I, 13, 35 : « *Ex iis enim, quae dixisti, † Attico videtur mihi quidem certe ex natura ortum esse jus.* » M. Sp. supplée : « *Ex iis enim, quae dixisti, etsi aliter Tito, videtur mihi quidem ...* » Non seulement Atticus n'a pas contredit Cicéron, mais il répond immédiatement : « *An mihi aliter videri possit?* » M. Sp. aurait dû tout au moins ajouter une expression de doute, comme *fortasse* : « *etsi fortasse aliter Tito.* »

P. 25. De legg., I, 20, 52 : « *Quin labebar longius, nisi me retinuisssem. Q. Quo tandem? libenter enim, frater, † quod istam orationem tecum prolaber.* » M. Sp. écrit : « *Cur tandem? libenter enim, frater, quo destinet oratio tua, tecum prolaber* (sic). » *Destinare* se dit d'un but bien déterminé, ce qui ne s'accorde pas avec *labi, prolabi*, « se laisser aller à une digression ». Ensuite, le *prolaber* des mss est un barbarisme que M. Sp. aurait dû faire disparaître.

P. 40. Epist. ad div., IV, 12, 1 : « ... quoniam casus et natura in nobis dominatur, visum est faciendum, quoquo modo res se haberet, vos certiores facere. » La construction est certainement fautive, mais on a corrigé depuis longtemps : « ... vos certiores *ut facerem*. » M. Sp. procède avec moins de ménagement, et il fait subir au texte la transformation suivante : « ... visum *nihil esse tacendum*, quoque modo res se haberet, vos certiores facere. » Il fallait soigneusement respecter la tournure caractéristique *visum est faciendum*. L'auteur de la lettre est le fameux jurisconsulte Servius Sulpicius : il est tout naturel que son style porte l'empreinte de ses études favorites. Or, la formule *visum est faciendum* appartient au langage juridique ; c'est une de ces périphrases lourdement solennelles que les Romains employaient si volontiers dans les documents officiels. V. l'édit des censeurs Cn. Domitius Ahenobarbus et L. Licinius Crassus contre les rhéteurs latins (Suet., *De rhetoribus*, 1 ; A. Gell., XV, 11) : « Quapropter et eis, qui eos ludos habent, et eis, qui eo venire consuerunt, *visum est faciendum*, ut ostenderemus nostram sententiam, nobis non placere. »

P. 60. T. Liv. XXV, 31, 7 : « Sibi omnium laborum periculorumque circa moenia Syracusana terra marique tam diu exhaustorum nequaquam tantum fructum esse, quod capere Syracusas potuisset. » M. Sp. propose : « Nequaquam *tantulum* fructum esse ... » — ce qui est, à mon avis, le contraire de l'idée à exprimer (que le lecteur veuille bien examiner tout le chapitre). M. Harant a corrigé, avec beaucoup de vraisemblance : « Nequaquam *tanti eum* fructum esse ... »

Parfois M. Sp. touche à des passages qu'il n'y a pas lieu de changer.

P. 10. Cic., Acad. prior., II, 38, 120 : « Cujus quidem (sc. dei) vos majestatem deducitis usque ad apium formicarumque perfectionem, ut etiam inter deos Myrmecides aliqui minutorum opusculorum fabricator fuisse videatur. » — « Non intellego, dit notre auteur, cur apes, quae multo majorem utilitatem quam formicae praebent, eodem, quo illae, non sint jure, neque suum habeant auctorem. » Il écrit en conséquence : « *Ut sit jam* inter deos Myrmecides *aliquis, aliusque qui minutarum apicularum* fabricator fuisse videatur. » Cette interpolation enlève tout le sel du passage. Cicéron n'aurait pas gâté une plaisanterie par égard pour la symétrie.

P. 22. De divin., I, 3, 5 : « Colophonius Xenophanes unus, qui deos esse diceret, divinationem funditus sustulit. » — « Colophonius Xenophanes unus, *unum* qui *deum* esse diceret ... » Le rapprochement de *unus*, *unum*, n'a ici aucune raison d'être; ce cliquetis de mots n'est pas dans la manière de Cicéron. Le pluriel *deos* ne doit pas être pris à la lettre¹. Du reste, l'unité ou la pluralité des dieux est indifférente à la question. Cicéron veut dire simplement que, parmi les anciens philosophes, Xénophane est le seul qui, *tout en admettant l'existence de la divinité* (notez le subjonctif *diceret*), rejette la divination.

P. 24-25. De legg., I, 17, 47 : « Nam sensus nostros non parens, non nutrix, non magister, non poëta, non scaena depravat, non multitudinis consensus abducit a vero; animis omnes tenduntur insidiae ... » M. Sp. bouleverse tout cet endroit en lisant : « *An* sensus nostros non parens ...? *an non* iis omnes tenduntur insidiae ...? » Les erreurs dont parle Cicéron sont bien les erreurs *de l'esprit*, et non les erreurs *des sens*. Comparez le commencement du III^e livre des Tusculanes.

P. 26. Laelius, I, 4 : « Itaque feci non invitus ut prodessem multis rogatu tuo. Sed ut in Catone majore feci, qui est scriptus ad te de senectute, Catonem induxi senem disputantem ... » Le meilleur manuscrit (le *Parisinus*) omet le second *feci* : la leçon vulgaire est donc corrigée du coup². Quant à la forme *hoce*, que M. Sp. a introduite dans le texte pour remplacer le malencontreux *feci*, elle est étrangère à Cicéron (même observation pour la conjecture de la p. 33 sur le pro Flacco, 17, 40). — Le changement de ponctuation que propose M. Sp. (supprimer la virgule après *senectute* et la mettre après *ad te*), n'est pas justifié. V. Seyffert-Müller ad h. l.

P. 28. Brut., 4, 16 : « Nec enim ex novis, ut agricolae solent, fructibus est, unde tibi reddam quod accepi ... » M. Sp. change *fructibus* en *frugibus*. Il n'a pas fait attention à la suite du passage : « nec ex conditis, qui jacent in tenebris et ad quos nobis aditus ... obstructus est. »

¹ *Deos esse dicere*, c'est « professer le théisme »; *deos esse negare*, « professer l'athéisme ».

² M. Sp. n'a pu consulter le 3^e volume de l'édition des œuvres philosophiques de Cicéron par C. F. W. Mueller, qui renferme les variantes du *Parisinus*.

P. 39. Epist. ad div., IV, 8, 1 : « maximi animi hominem unumque fortissimum. » — « ... *unaque* fortissimum. » M. Sp. n'aura pas réfléchi à l'emploi bien connu de *unus* avec le superlatif.

P. 40. Epist. ad div., IV, 12, 3 : « Locum sepulturae intra urbem ut darent, impetrare non potui, quod religione impediri se dicerent; neque tamen id antea cuiquam concesserant. » Ce mot *tamen* choque M. Sp., qui le remplace par *civium*. Plus loin (p. 48, note sur Epist. ad Att., I, 13, 1 : « Neque tamen id ipsum certum habeo »), il le change en *tandem*. Ces deux corrections sont à rejeter. Il est bien établi maintenant¹ que *neque tamen* a souvent le sens de *sed ne ... quidem*, « mais (et) ... ne ... pas même », « mais (et) ... ne ... pas non plus », « et d'ailleurs ... ne ... pas », « aussi bien, ... ne ... pas ».

P. 45. Epist. ad Quint. frat., I, 1, 4, 12-13 : « Nunc vero tertius hic annus habeat integritatem eandem, quam superiores, cautiorem etiam ac diligentiore. Sint aures tuae, quae id, quod audiunt, existimentur audire, non in quas fide et simulate quaestus causa insusurretur. » — « ... quam superiores, cautiorem *tamen*. Ac *diligentiores* sint aures tuae, *quasi* id, quod *audiant*, *existimes totam Urbem audire* ... » La hardiesse de M. Sp. me paraît ici excessive. Quelle raison allègue-t-il? « Dicendum videtur quales praetoris aures debeant esse. » Mais Cicéron le dit expressément : *quae ... existimentur = tales, ut ... existimentur!* Je crois comprendre le texte de Cicéron; je ne comprends pas celui de M. Sp.

P. 47-48. Epist. ad Q. fr., I, 3, 7 : « Quorum ego consiliis, promissis, praeceptis destitutus in hanc calamitatem incidi. » — « Quorum ego consiliis, promissis, *peccatis*, de *statu tuto* in hanc calamitatem incidi. » *Statu tuto* est fort peu harmonieux : je n'oserais mettre une semblable cacophonie sur le compte de Cicéron.

P. 49. Epist. ad Att., II, 1, 9 : « Favonius ... accusavit Nasica inhoneste, ac modeste tamen; dixit ita ut Rhodi videretur molis potius, quam Moloni operam dedisse. » M. Sp. ne sait que faire de *molis* : « *Molas* istas ferendas non puto, nisi vero in pistrinum est missus, quod non spero. An fortasse molaribus,

¹ V. Th. Opitz dans les N. Jahrb. f. Philol., t. 131, p. 267, et Schlee dans la Zeitschrift f. d. Gymnasial-Wesen, 1890 (Jahresberichte des philolog. Vereins, p. 66).

sc. dentibus, operam dedisse dicitur, aut potasse? » Et il hésite entre *mullis* et *mulso*, Pour moi, je trouve *molis* parfaitement clair : il s'agit des *molae asinariae* (Cato, de re rust., 10 et 11). *Ovid. Fast.* II, 318
Cicéron donne à entendre, par ce calembour, que Favonius a *Et quae. nunciavit
vocat asella molae.*
prouvé qu'il n'était qu'un âne.

P. 50. Epist. ad Att., IX, 10, 2 : « Me una haec res torquet, quod non ... Pompeium tamquam unus manipularis secutus sim. » M. Sp. substitue *miles* à *unus*. Mais *unus* s'emploie très bien dans le sens de *quivis* ou *quilibet unus*, « le premier venu, n'importe lequel. » Cf. Cic., de Orat., I, 29, 132 : « non mihi modo, qui sicut *unus* paterfamilias his de rebus loquor ... » Catull., XXII, 9-11 : Haec cum legas tu, bellus ille et urbanus / Suffenus *unus* caprimulgus aut fossor / Rursus videtur. »

P. 60. Tac., Agr., 12 : « Nec aliud adversus validissimas gentis pro nobis utilius quam quod in commune non consulunt. » — « Nec aliud adversus validissimas gentis *praestatur* nobis utilius ... » Conjecture inutile : *utilis* est construit ici avec *pro* et l'ablatif, au lieu du simple datif, pour faire ressortir l'antithèse avec *adversus*. Cf. Sall., 88, 4 : (urbes), quae viris aut loco *pro* hostibus et *advorsum* se *opportunissimae* erant ...

Je ne m'appesantirai pas sur les *Horatiana* qui viennent à la fin du volume¹. J'ai hâte d'arriver aux conjectures dignes d'attention que j'ai relevées dans la brochure de M. Sp.; je citerai, entre autres :

P. 11 : Cic., Acad. prior., II, 38, 121, *opinantis* (pour *optantis*). — P. 16 : De nat. deor., I, 10, 25 : « Atque haec quidem *vestri* (p. *vestra*), Lucili. Qualia vero *ceteri* (p. *est*), ab ultimo, etc. » — P. 24 : De legg., I, 11, 31, « in quo *statu* (p. *nati*) sumus ... » — P. 25 : Ibid., II, 22, 56 : « *qui utinam tam* (p. *quam si tam*) sapiens ... ». — P. 26 : De off., I, 37, 132, « rhetorum turba referta omnia » est considéré comme une interpolation. — P. 30 : Orat., 4, 14, *elatus* (p. *latius*). — P. 31 : Ibid., 7, 22, *venuste* (p. *versute*). — P. 32 : Ibid., 20, 68, *non nulli aurium voluptati vocique* (p. *non nullorum voluntate vocibus*). — P. 33 : Pro Flacco, 3, 6 : « *Nulla* (p. *Muta*) est hujus temporis accusatio. » — P. 41 : Epist. ad div., VI, 5, 2 : *summamque veritatem*

¹ Certaines de ces conjectures me semblent assez bizarres, p. ex. : Carm. I, 5, 10 : « Qui semper *cicurem*, semper amabilem ; Carm. I, 13, 14-16 : ... Dulcia *perperam* / Libantem oscula, quae Venus / Curta parte sui nectaris imbuunt.

(p. *virtutem*). — P. 41 : Ibid., VI, 8, 1 : « Huic meae rogationi *protinus* (p. *potius*) non [continuo] responderunt ¹. » — P. 42 : Ibid., VI, 10b, 5 : « et ad *veram* (p. *rerum*) naturam » (Madvig, Adv. crit., III, 158 : « et ad *verum* natura). — P. 45 : Epist. ad Quint. fr., I, 1, 2, 7 : « ne improbum negotiatorem, (*ne*) paullo cupidior publicanum ... » — P. 51 et p. 57 : Epist. ad Att., XI, 7, 1, *facetum* (p. *factum*). — Ajoutons que M. Sp. (p. 32) a réussi à identifier une citation de Cicéron (Quintil., Inst. orat., IX, 2, 47 : « Mitto illam primam libidinis injuriam » = pro Cluent., 66, 188), dont les éditeurs n'avaient pas jusqu'ici reconnu la source.

J'ai dit sans réticence ce que je pense du travail de M. Sp. Si j'ai dû, en plusieurs points, faire des réserves et combattre les opinions de l'auteur, je suis loin de prétendre que l'ouvrage est sans mérite. La critique conjecturale est une chasse ingrate et difficile : on est souvent réduit à tirer au jugé, et il faut brûler beaucoup de poudre avant d'abattre une modeste pièce de gibier. Honneur à ceux qui se mettent résolument en campagne ! M. Sp., un vétéran de l'enseignement, donne à nos jeunes philologues un bon exemple à suivre. Et je reproduis avec une respectueuse sympathie les paroles par lesquelles il termine sa préface : « Quod si praeterea ad eadem studia, quibus » quidem eximie pauci homines nostri dediti sunt, plures hoc » opusculo incitavero (quod mei quoque consilii fuisse fateor), » fructus is erit lucubrationis maximus : experti enim perspicient quam sit verum Aristotelis illud : ἔστι τοῖς εὐπορῆσαι » βουλομένοις προὔργου τὸ διαπορῆσαι καλῶς. »

P. THOMAS.

La renaissance des lettres et l'essor de l'érudition ancienne en Belgique, par FÉLIX NÈVE, professeur émérite de l'université de Louvain, membre de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique. Louvain, Charles Peeters, 1890, 1 vol. in-8° de VIII et 439 pages.

Parmi les nombreux objets d'étude sur lesquels s'est portée l'activité littéraire de M. Félix Nève, l'histoire de la philologie

¹ Cette correction avait déjà été faite par Graevius. Elle me paraît évidente.

classique et orientale dans notre pays, et la part qu'y a prise l'ancienne université de Louvain, occupent une place considérable. On lui doit un mémoire très complet sur le célèbre Collège des Trois-Langues, couronné en 1856 par l'Académie royale de Belgique, et un grand nombre d'articles de moindre étendue sur plusieurs humanistes belges du XVI^e et du XVII^e siècles, insérés dans des recueils périodiques tels que la Revue catholique, la Belgique, la Revue belge et étrangère, le Bulletin de l'Académie, l'Annuaire de l'université de Louvain, le Messager des sciences historiques.

M. Nève a eu la bonne idée de réunir les principaux de ces articles dans un volume d'une dimension respectable, sous le titre de *La renaissance des lettres et l'essor de l'érudition ancienne en Belgique*. Ils s'y trouvent classés en deux livres, précédés chacun d'une introduction générale; le premier est consacré au XVI^e, le second au XVII^e siècle.

Le premier nous fait connaître le mouvement de la renaissance. Nous y voyons, très bien décrit et sainement apprécié, le rôle prépondérant d'Érasme, sa censure de la société et des institutions de son temps, la valeur littéraire et philologique de ses ouvrages. L'auteur nous renseigne sur le séjour d'Érasme à Louvain, au collège du Lis, qui mérita le titre de *primum apud Lovanienses politioris litteraturae domicilium*, et sur les divers personnages qui secondèrent en Belgique les idées du grand humaniste ou entrèrent en lutte avec lui. Les notices sur Érasme forment deux chapitres : M. Nève y a mis à profit non seulement les derniers ouvrages sur le célèbre écrivain et ses œuvres imprimées, mais aussi une correspondance encore inédite, celle qu'il entretenait avec Érasme Schets d'Anvers.

Dans les chapitres 3 à 6, nous trouvons dépeints les amis et les aides d'Érasme : le conseiller Jérôme Busleiden, le fondateur du Collège des Trois-Langues, auteur de diverses compositions latines en grande partie inédites; — Thomas Morus, l'illustre chancelier de Henri VIII, qui séjourna à deux reprises dans nos provinces, contracta une profonde amitié avec plusieurs de nos littérateurs et fit paraître à Louvain en 1517 la première édition de l'Utopie, ce curieux mélange d'idées généreuses et de paradoxes; — Martin Dorpius, qui exerçait les étudiants du Lis à représenter des comédies de Plaute, écrivit, pour introduire le spectacle, d'élégants prologues

en iambes sénaires dans le style du poète comique, et compléta heureusement la partie perdue de l'*Aulularia*; — Adrianus Barlandus, éditeur de Térence, et latiniste distingué; — l'humaniste Jean Borsalus; — l'helléniste Jacques Ceratinus de Horn, auteur d'un dictionnaire grec imprimé à Bâle en 1524; — Joachim Polites, qui parcourut les principales universités de l'Europe pour étudier successivement les lettres, la médecine et le droit, enseigna avec grand succès à Bordeaux, se fixa enfin à Anvers, où il devint greffier de la ville et fit imprimer un recueil de *poemata*; — Martin Lipsius, grand oncle de Juste Lipse, savant critique des œuvres de St Augustin et de St Hilaire, dont les lettres, publiées en 1882 par M. Horawitz, ont permis de tracer le portrait; — le conseiller François de Craneveldt, bon helléniste; — Guy Morillon, secrétaire de Charles-Quint, interprète d'Ovide, de Tite Live et de Suétone.

Dans le chapitre VII, un des plus étendus du volume, nous faisons connaissance avec la vie mouvementée et les travaux de Nicolas Cleynaerts. M. Nève y expose sa méthode pour faciliter l'étude du grec et de l'hébreu, le travail opiniâtre qu'il s'imposa dans le but de posséder assez bien l'arabe pour réfuter l'Islamisme dans la langue même du Coran; il décrit ses voyages en Espagne et dans le Maroc, et analyse ses lettres si intéressantes, dont il serait opportun, dit M. Nève, de donner une nouvelle édition ou une traduction.

De l'orientaliste Cleynaerts l'auteur passe, au chapitre VIII, à Guy le Fèvre de la Boderie (Boderianus), collaborateur de la Bible polyglotte d'Anvers, dans laquelle il publia l'antique version syriaque du Nouveau Testament, avec traduction latine et transcription en caractères hébraïques, ainsi qu'un dictionnaire syro-chaldaïque.

Après un exposé général sur le sort des écrivains latins en Belgique, vers la fin du XVI^e siècle, M. Nève nous présente le curieux personnage qui eut nom Hamardus Gamerius ou Van Gameren, né à Hemert près de Maeseyck. Professeur de grec à Ingolstadt, il y publia en 1565 un volume de *Bucolica latina*, dirigés contre les luthériens, puis une tragédie intitulée *Pornius*, dont le héros est un prototype du Don Juan de Molière. Revenu en Belgique, il devint recteur de l'école latine de Tongres et fit paraître chez Morberius à Liège un *Remedium adversus sycophantarum morsus sive spongia*, en réponse aux

attaques dont ses bucolica avaient été l'objet, ainsi qu'une traduction latine du Pseudo-Orphée *de lapidibus*. Enfin il se mit au service de don Juan d'Autriche et écrivit une apologie des actes de ce prince.

Dans le second livre, qui roule sur le XVII^e siècle, M. Nève nous entretient d'abord des travaux de Gramaye sur l'Asie et l'Afrique, et entre dans des détails bibliographiques et critiques sur le tableau des alphabets et des langues, que cet auteur fit imprimer à Ath en 1622.

Plus intéressant encore est le chapitre sur la vie et les travaux de Pierre Castellanus de Grammont, qui à la fois philologue et médecin, enseignait le grec au Collège des Trois-Langues et faisait en même temps un cours d'institutes médicales. M. Nève montre l'esprit qui règne dans le *Ludus sive Convivium saturnale*, réimprimé au siècle passé dans les Analectes de M. de Nelis, et insiste sur le mérite scientifique des traités que Gronovius jugea dignes d'être reproduits dans le *Thesaurus antiquitatum Graecarum*, à savoir *Ἑρπολογία sive de festis Graecorum*, *Vilae illustrium medicorum* et *Κρεωφαγία sive de esu carniū*.

Après nous avoir décrit ces savants traités, M. Nève nous fait jeter un coup d'œil sur le théâtre latin des collèges de Louvain, nous montre dans Vernulaeus un précurseur de Schiller, pour ses tragédies de Jeanne d'Arc et de Wallenstein, et analyse en détail le drame Prométhée, qu'André Catullius fit représenter en 1613 au collège du Vaux, pour obtenir à cet établissement un subside de la ville.

Le dernier chapitre contient une bonne notice sur Valère André, à la fois professeur d'hébreu et de droit romain, connu surtout par la *Bibliotheca Belgica* et les *Fasti academici*. Un appendice est consacré au lexique hébreu publié à Louvain en 1615 par un égyptien, Joseph Abudacnus dit Barbatus, qui après avoir été autorisé à enseigner l'hébreu, fit d'inutiles démarches pour étendre ses leçons à d'autres langues orientales et pour publier des textes arabes à l'aide de caractères qu'il aurait fait fondre.

Ce résumé suffira pour montrer l'importance du nouvel ouvrage de M. F. Nève. Il sera lu avec grand fruit par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de nos lettres nationales.

L. ROERSCH.

QUELQUES MOTS SUR LA QUESTION HOMÉRIQUE A PROPOS D'UN
LIVRE RÉCENT.

Histoire de la littérature grecque, par ALFRED CROISSET, *Professeur à la Faculté des lettres de Paris* et MAURICE CROISSET, *Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier*. Paris, Thorin, 1887, t. I. (Le 2^e vol. est paru).

L'ouvrage de MM. Croiset s'annonce, dès-à-présent, comme la meilleure histoire de la littérature grecque que nous posséderons en langue française. Elle se recommande par diverses qualités qu'il est rare de trouver réunies; je signalerai en toute première ligne l'érudition et le sens littéraire.

L'érudition seule fait faire des œuvres, comme celle de Teuffel sur l'Histoire de la littérature latine, riches en renseignements de toute nature, biographiques, bibliographiques etc., auxiliaires indispensables du travailleur, où il y a de tout sauf de « la Littérature ».

Le sens littéraire seul fait faire des œuvres un peu vagues, un peu superficielles, dont l'un des meilleurs modèles est encore le Cours de Littérature de La Harpe, où il y a de tout, sauf de « l'Histoire ».

La nouvelle histoire de la littérature grecque a su donner une place et à l'appréciation littéraire des chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et à l'étude des questions historiques qui s'y rapportent. Elle considère tout à la fois les chefs-d'œuvre et en eux-mêmes et dans ce qui les entoure.

Un autre mérite non moins digne d'être relevé est une connaissance complète et approfondie des travaux allemands. MM. Croiset auraient pu aisément, à l'aide de catalogues, augmenter le nombre des ouvrages allemands qu'ils citent; mais ils ont eu le scrupule, dont il faut les louer, de n'indiquer que les travaux qu'ils ont lus et rien de bien essentiel ne leur a échappé.

Le premier volume s'ouvre par une étude sur la race grecque et sur la langue grecque. M. Alfred Croiset (l'auteur principal de ce 1^{er} volume) entreprend la tâche difficile de caractériser le génie et l'idiome des Hellènes, et il l'accomplit d'une façon heureuse. Il abandonne les anciennes classifications des dialectes grecs; cependant il eût été utile, je pense, de s'arrêter davantage à la division traditionnelle des dialectes en éolien, ionien, dorien.

Cette division est originaire de l'Asie. C'est là que se sont constitués les trois groupes éolien, ionien, dorien, que plus tard l'on s'est efforcé de retrouver en Grèce d'Europe.

M. Croiset indique ce fait (p. 37 note 2) : « On tend plutôt aujourd'hui à considérer l'Asie elle-même comme le foyer de l'ionisme. Voyez Curtius, *Hist. grecque*, t. I, ch. II. » L'idée est juste, à condition qu'on ne comprenne pas la phrase comme impliquant une adhésion à la théorie, aujourd'hui rejetée, de Curtius sur l'origine de la race ionienne.

Après cette introduction, M. Croiset aborde tour à tour les origines, la poésie homérique, la poésie cyclique, la poésie hésiodique.

Je voudrais m'arrêter quelques instants à la partie capitale du livre, celle qui traite d'Homère. Je pense que par l'examen détaillé d'un morceau, je ferai mieux que par tout autre moyen ressortir les mérites du tout.

Cependant je me permets de relever d'abord quelques affirmations qui me paraissent appeler certaines réserves. Je lis (p. 2, cfer. p. 54) : « Ces Danaëns et ces Achéens dont le nom se retrouve sur d'anciens monuments égyptiens » — (p. 84) ... « Cariens, tribus asiatiques, que la science moderne tend à rattacher à la race Kouschite » ... et plus bas : « Les Lydiens, les Léléges, plus au sud les Lyciens, races *mélangées*. » Voilà de graves problèmes bien rapidement tranchés. Je sais que ce sont là des détails, qui ne doivent pas être appréciés avec rigueur, puisqu'il ne font pas partie intégrante du livre et que M. Croiset n'était pas tenu d'en faire une étude spéciale.

Je ne puis non plus me rallier absolument à cette déclaration (p. 62). « Il est reconnu aujourd'hui que la religion d'Apollon est venue d'Asie en Grèce. » Ce serait de la Lycie même, ou tout au moins par l'intermédiaire de la Lycie, que ce culte aurait été introduit en Grèce d'Europe.

Il faudrait s'entendre une bonne fois sur la valeur que présentent les recherches relatives aux migrations des cultes. O. Müller n'a-t-il pas affirmé d'une façon tout aussi tranchante qu'Apollon était dorien, rien que dorien (*Die Dorier*, t. 2, p. 200)? Quels sont les éléments sur lesquels reposent généralement des conclusions de cette nature? Des éléments fort fragiles et fort incomplets, souvent la seule liste des sanctuaires principaux d'une divinité, encore avec des lacunes et sans une chronologie

bien établie. De semblables éléments donnent des combinaisons très arbitraires et par là même très changeantes.

Il y a d'ailleurs, chez beaucoup d'historiens de la Grèce et M. Croiset me permettra de le comprendre sous cette dénomination générale, deux tendances contraires. Sous l'influence de la première, ils commencent par proclamer l'excellence, la perfection du génie grec; mais un peu plus loin l'autre tendance agit, et ce même génie n'a la force ni de se créer sa religion, ni de former sa littérature, ni de trouver l'expression artistique de sa pensée. Ce génie si brillant doit tout apprendre de l'Orient. Je ne nie pas les influences exercées par l'Orient sur la Grèce; mais n'en exagère-t-on pas souvent l'effet ou, tout au moins, n'affirment-on pas, en ces matières délicates, plus que l'état de la science ne permet?

M. Croiset me paraît encore présenter des probabilités ou des possibilités comme des certitudes quand (p. 81) il énumère « les grands événements des XII^e et XI^e siècles avant notre ère — établissement des Doriens dans le Péloponnèse, chute de la puissance achéenne dont Mycènes était le centre, fondation d'états éoliens et ioniens sur le littoral de l'Asie-Mineure. »

N'oublions pas que les invasions doriennes ne nous sont connues que par la tradition et sur ce point, comme sur tant d'autres de l'histoire primitive, la tradition est entre-mêlée de contes, de fables inventées à une époque relativement tardive, si bien qu'il est impossible de distinguer en elle ce qui est imaginaire de ce qui serait vraiment traditionnel. Il restera toujours à ceux qui, sur la foi de la tradition (il serait plus vrai de dire, la légende) nous racontent, dans le détail, les invasions doriennes, à nous expliquer pourquoi cette tradition est plus vraie que celle de la guerre de Troie. Et le silence d'Homère sur ce grand événement comment s'explique-t-il? Mais Homère l'ignore-t-il réellement? Duncker ¹ (*Gesch. d. Alterth.*, N. F. t. I. p. 331) dit oui, aussi positivement que Busolt (*Gr. Gesch.*, t. I, p. 12) dit non, et ce dissentiment prouve bien à quel point il faut ici être prudent. Mais rongeons-nous même à l'opinion de Busolt (notamment les Doriens en Crète, Od. XIX, 177): encore sont ce là des lueurs fugitives. Pour l'Iliade considérée dans son

¹ Es ist, ausser zwei oder drei nebensächlichen Abweichungen, die Ethnographie einer vergangenen Zeit die uns das Epos zeigt.

ensemble, il n'y a encore que des Achéens à Mycènes et à Argos. Et comment cette conception s'harmonise-t-elle avec l'immense bouleversement que les invasions thessaliennes, béotiennes, doriennes auraient déchaîné?

Je n'ignore pas que la grande majorité des archéologues fixe à l'époque anté-homérique les objets trouvés dans les tombes de Mycènes; mais d'autre part, n'est-ce pas avec ces mêmes objets, antérieurs d'après lui d'au moins deux siècles à l'Iliade et même bien plus pour l'Odyssée (dont le compilateur aurait vécu vers 650), que Helbig (*Das hom. Epos*) explique les poèmes homériques?

Je ne saurais encore admettre cette formule qu'en Asie (p. 83) il se « forma pour ainsi parler un large Achéisme qui fut la première forme de l'Hellénisme. » Qu'est-ce que l'Achéisme? Qu'est-ce surtout que l'Achéisme en opposition avec l'Hellénisme? Y eut-il même jamais une race achéenne?

Sur tous ces points plane un doute profond et l'histoire grecque aura fait un progrès immense le jour où elle reconnaîtra l'existence de ce doute et renoncera aux formules toutes faites qui barrent le chemin au progrès scientifique.

Mais je ne voudrais pas insister sur ces détails et j'ai hâte d'arriver à une question d'un intérêt plus général. La formation des poèmes homériques est à coup sûr l'un des problèmes les plus dignes d'attirer l'attention que l'histoire présente. La science l'a envisagé, en ce siècle, sous toutes ses faces et parfois l'on est tenté de se demander s'il reste encore quelque chose à faire et à dire. L'exemple de M. Croiset à lui seul répond à cette hésitation. La solution qu'il présente, si elle n'est pas neuve dans ses éléments, est à bien des égards originale. Elle vaut la peine d'être examinée soigneusement.

Tâchons d'abord de l'exposer avec précision et exactitude.

Avant l'Iliade et l'Odyssée, il y a (p. 90) les légendes héroïques primitives. « Les émigrants emportaient avec eux leurs traditions; et, en les mêlant les unes aux autres ou simplement en les comparant entre elles, ils les enrichissaient. » La poésie épique elle-même, c'est-à-dire les poètes épiques accomplirent en grande partie ce travail d'imagination (p. 92).

Les premiers chants épiques étaient un hymne un peu plus développé; ils racontaient une aventure héroïque, au lieu de raconter un mythe.

Les premiers chants traitent les grands événements de chaque légende; ils suscitent d'autres chants qui les continuent. Les aèdes, par une sorte de solidarité, acceptent les inventions les uns des autres et se contentent de les enrichir.

Quand la légende fut assez complète et assez connue dans ses parties essentielles, « il se produisit un fait curieux, qui est d'une importance capitale, pour expliquer la formation de l'Iliade et de l'Odyssée; c'est que les chants nouveaux, à mesure qu'ils naissaient, commencèrent à se grouper entre eux; » les groupements se faisaient par chaque aède, à l'aide des chants les plus goûtés du public. Ces chants se tenaient plus ou moins, en tant qu'ils avaient la même donnée générale ou se rapportaient au même héros.

Exemple au VIII^e livre de l'Odyssée : l'épisode de Demodokos, où nous voyons l'aède non pas chanter des fragments d'un poème épique, mais « des chants distincts, liés par le sujet. »

L'Iliade à sa naissance ne fut pas autre chose qu'un de ces groupes. « Des chants isolés, mais connexes, les uns liés entre eux par la suite nécessaire des événements et formant une série plus ou moins interrompue, les autres flottant autour de ceux-là sans y être encore attachés par des liens rigides » tel est le premier état de l'Iliade (p. 47).

L'action ainsi ébauchée va se développer et se transformer en un poème continu.

Les chants secondaires, qui n'appartiennent pas à ce noyau primitif, sont d'abord des chants de développement, parmi lesquels on peut noter les chants imités; ainsi le combat d'Hector et d'Achille sert de modèle aux combats de Patrocle et d'Hector, de Patrocle et de Sarpédon, etc.

Les chants de raccord ne sont pas moins importants; ils n'ont d'autre but que de rattacher les uns aux autres les morceaux déjà existants. Notez que ce raccordement a dû se faire au moment même où naissaient les chants nouveaux, puisque ceux-ci étaient faits précisément pour s'ajouter aux anciens. Les chants de raccord furent surtout utiles pour rattacher les chants flottants, pris en dehors ou sans liaison étroite avec la donnée générale, comme les adieux d'Hector et d'Andromaque.

Si je comprends bien, nous devons nous représenter l'Iliade primitive comme un noyau formé par quelques chants. Mais ces quelques chants ne forment pas un poème. Ils sont nés

isolés, mais dans une même donnée. Ils ont l'aspect d'une nébuleuse. Cette nébuleuse doit se solidifier. La masse flottante devient compacte par l'introduction des chants de développement et de raccord.

Nous comprendrons mieux encore le système de M. Croiset, si nous le rapprochons de celui de Hermann, Grote, Bergk, Niese, Christ, etc. : un noyau primitif, qui est un poème et ce poème se développe, s'accroît organiquement; un plan arrêté à l'avance, la querelle d'Achille dans ses causes, ses effets et sa fin et sur ce plan des épisodes, des développements surajoutés qui le déforment. M. Croiset accepte le noyau primitif, mais il ne veut pas que ce noyau soit un poème épique. C'est bien là, je pense, où est l'origine même du dissentiment.

Et quelle est la raison qui oblige M. Croiset à se séparer de ces savants? La voici : « car, dit-il (p. 172), si l'Iliade primitive était un poème complet, qui subsiste dans le poème actuel, on doit pouvoir à peu près l'y retrouver sous la forme d'un récit continu; » or, cette reconstitution de l'Iliade ne se fait que très arbitrairement. Bien plus, on est obligé de coudre ensemble des morceaux d'origine et de valeur artistique très différentes. Une autre difficulté que M. Croiset, je pense, signale ailleurs, c'est que l'Iliade primitive exclut des morceaux d'un caractère bien homérique, comme la Diomédie.

Mais il faut encore préciser le système de M. Croiset en le rapprochant de celui de Lachmann, avec lequel à première vue, on serait tenté de le confondre. M. Croiset se sépare de Lachmann en ce qu'il admet une donnée primitive, qui s'est agrandie par un développement organique. Il rejette l'hypothèse de petits poèmes indépendants d'abord, puis juxtaposés.

Il reconnaît, je l'ai déjà dit, un noyau primitif, centre de l'évolution subséquente; mais ce noyau, il le conçoit sous l'influence des idées de Lachmann, comme formé de chants plus ou moins indépendants. Il leur reconnaît, de plus que le savant allemand, un lien, qui est l'unité de l'action. Comme Lachmann encore, il ne précise pas complètement les transformations successives qui nous ont donné l'Iliade et en attribue l'honneur principal au hasard; mais il se sépare de ce critique, en ce qu'il reconnaît que le développement a été organique, qu'il s'est fait par accroissement, non par adjonction d'éléments étrangers.

M. Croiset prend donc une position intermédiaire entre Hermann et Lachmann.

A mon sens, la première critique qu'on peut adresser à ce système de conciliation, porte sur son manque de netteté. Le noyau primitif de M. Croiset est tellement dépourvu de solidité, qu'il a bien l'air de n'être plus du tout un noyau.

Tâchons de nous le représenter : ce n'est pas un poème, il ne raconte pas une action qui a un commencement, un milieu et une fin. C'est un ensemble de chants, sur une donnée, dans l'Iliade la querelle d'Achille et d'Agamemnon; ainsi le poète ou les poètes primitifs chantent au gré de leurs auditeurs, qui connaissent la légende (la circonstance est importante), tel ou tel épisode. Supposons qu'ils viennent de chanter la mort d'Hector; on demande les adieux d'Hector et d'Andromaque et ils s'exécutent, puisant à pleines mains dans leur collection de chants, qui n'a d'autre lien que l'unité du sujet.

Le lecteur se fait-il une idée bien nette de ces séries plus ou moins flottantes. Ce ne sont, en tout cas, pas des explications comme celle-ci qui le fixeront sur la pensée de M. Croiset (p. 198). « Le poète auteur de ces premiers chants, sans avoir fait lui-même un poème, a laissé à ses successeurs non un plan, mais ce qui revient au même une action, dont le tracé futur était comme jalonné d'avance, car elle consistait en trois ou quatre scènes, qui, par leur sujet et leurs relations, constituaient un commencement, un milieu et une fin. En ce sens, l'Iliade primitive, sans être un poème, était cependant un tout. »

Des phrases comme celles-là trahissent un certain vague dans la pensée. On pourrait les traduire par « un poème qui est un poème, sans être un poème, un tout qui est un tout sous certains rapports, et qui ne l'est pas sous d'autres. »

En réalité, la position prise par M. Croiset entre Hermann et Lachmann est difficile à garder; il cherche à concilier des théories peu conciliables. Tantôt il penche vers Hermann, tantôt vers Lachmann. Et pour le dire dès à présent, M. Croiset aurait édifié une théorie parfaitement claire, sans ses concessions à Lachmann. Supprimez par la pensée tous les emprunts faits à celui-ci, emprunts qui consistent d'ailleurs plus en des mots qu'en des idées, et tout s'éclaircira.

Mais voyons comment M. Croiset justifie sa thèse; peut-être, comme il arrive souvent, les arguments qui la défendent serviront en même temps à la préciser.

M. Croiset attache une juste valeur à ce que les poèmes homériques nous disent eux-mêmes des aèdes et de leur art.

L'exemple de Demodokos est surtout important à ses yeux. Je le crois cependant mal choisi; d'abord le poète du VIII^e chant de l'*Odysée* a-t-il encore devant lui des séries flottantes de chants, ou l'*Iliade*, pour nous placer autant que possible dans le système de M. Croiset, n'a-t-elle pas déjà pris tout au moins une certaine cohésion qui la fait ressembler de très près à un poème épique? Mais abandonnons cette question délicate, qu'il importe cependant de signaler, pour interroger le texte lui-même. Demodokos, après avoir chanté la querelle d'*Ulysse* et d'*Achille*, est sollicité de chanter « le cheval de bois que construisit *Epeos* avec l'aide d'*Athénè*, et que le divin *Ulysse* fit entrer par ruse dans l'acropole d'*Ilios*, l'ayant rempli d'hommes qui dévastèrent la cité. » Qu'est-ce à dire? N'est-ce pas une histoire complète, un récit avec un commencement, un développement, un dénouement qu'on lui demande?

N'est-ce pas là toute une épopée, telle que nous devons concevoir l'*Iliade* primitive? Celle-ci n'eut pas, est-il besoin de le dire, l'ampleur de l'*Enéide*: elle n'eut pas la régularité, l'exacte pondération entre toutes les parties qui caractérise l'œuvre de *Virgile*; mais elle était le développement complet d'une donnée épique.

Où y a-t-il, dans l'épisode de Demodokos, une allusion à des groupes de chants?

Et ne remarque-t-on pas combien le thème développé d'abord par Demodokos, rappelle celui de l'*Iliade* primitive, la querelle d'*Achille* et d'*Agamemnon*?

Mais la plus grosse difficulté que M. Croiset doit vaincre est de combler le vide qu'il y a entre le noyau primitif et l'*Iliade* actuelle.

Il faut expliquer comment ce noyau s'est fixé, comment il s'est agrandi, comment toute l'*Iliade* actuelle s'est définitivement constituée.

M. Croiset veut combler ce grand vide par sa théorie des chants de développement et des chants de raccord. L'exposé de cette théorie est, je me hâte de le dire, la partie la plus remarquable de l'étude que j'analyse. Mais cela ne suffit pas; le point de départ est mauvais. En effet le système de M. Croiset trahit la même faiblesse que celui de *Lachmann*. Il utilise trop le

hasard, et on a beau y regarder de près, en dehors du hasard qui garde le noyau primitif, qui garde les développements et qui introduit les raccords, je n'aperçois aucun autre ouvrier dans le chantier où se construit notre Iliade.

La théorie de M. Croiset ne saurait se passer des Diascevestes, ni de la rédaction de Pisistrate. Une œuvre suppose des ouvriers. Il ne suffit pas de dire : « cela a dû se passer ainsi ; » il faut encore dire, surtout dans les choses de l'esprit, quels sont les esprits qui les ont conçues.

Nous nous trouvons devant un fait, notre Iliade actuelle ; elle est le dernier terme d'une évolution ; tout en haut, nous voulons admettre un noyau primitif. Nous sommes donc en présence des deux termes extrêmes. Et où sont les transformations intermédiaires ?

Le point de départ, d'après M. Croiset, est flottant ; tout ce qui s'y attache ne l'est pas moins. Viennent les chants de raccord qui lient le faisceau. Qui a fait ces chants de raccord ? Les aèdes.

Cette réponse ne suffit pas. Pourquoi ont-il cherché à former un tout ? Pourquoi ont-ils à toute force voulu faire un poème de cette masse incohérente ? Ce besoin de leur esprit atteste une civilisation plus avancée que celle qui a vu naître les premiers chants et créer les premiers développements. Ce travail révèle un besoin d'ordre et de régularité que les générations antérieures n'éprouvaient pas. Ne sommes-nous pas forcés, pour donner un corps à notre pensée, de nous rattacher à quelque chose de précis ? Or, les Diascevestes et Pisistrate nous offrent un point fixe. M. Croiset veut se passer de ce point fixe ; il ne parle même pas de Diascevestes, dont cependant Bergk, qu'il cite souvent, a fait un si large emploi. Quant à Pisistrate, il admet sa rédaction, mais ajoute-t-il, « l'Iliade et l'Odyssée étaient alors achevées depuis longtemps. »

Mais le système de M. Croiset a strictement besoin de ces auxiliaires ; il lui faut notamment, pour être parfaitement clair, Pisistrate, non pas écrivant l'Iliade, mais Pisistrate constituant d'une façon définitive l'ensemble actuel, l'Iliade et l'Odyssée « qui n'étaient (*pas*) alors achevées. »

Tout système sur la formation des poèmes homériques doit pouvoir s'appliquer à ces poèmes : cela va de soi. Si non, il ne sera qu'une hypothèse en l'air.

Donc M. Croiset devra pouvoir retrouver le noyau primitif, les chants de développement et les chants de raccord. Il a compris cette nécessité et il ne cherche pas à l'esquiver.

C'est surtout dans l'analyse du poème que l'embarras où le mettent ses complaisances pour Lachmann apparaissent clairement.

Il dégage (p. 167) « un petit nombre seulement de parties » qui, « sans former un poème continu, constituent au moins une série de chants liés par l'ordre des événements et par le développement d'une même situation. Ce sont : la querelle (l. I), les exploits d'Agamemnon ... (l. XI), la Patroclie (l. XVI avec quelques parties adjacentes) et la mort d'Hector (l. XXII). »

Ces chants pouvaient être, ajoute-t-il, récités isolément.

Je constate que M. Croiset a retrouvé assez exactement le poème qui fut l'Iliade primitive.

Seulement, il ne veut pas que ce soit un poème; j'ai indiqué les deux raisons qui lui dictent cette attitude : impossibilité de retrouver l'Iliade primitive sous forme d'un récit continu et nécessité d'exclure de celle-ci des morceaux d'un caractère bien homérique. Nous verrons que la force des choses l'a ramené devant ces deux difficultés auxquelles il croyait échapper. Mais d'abord nous allons voir que dans l'application de sa théorie à l'Iliade, il est déjà obligé de renoncer à la rigueur première de cette théorie.

Admettons donc un noyau primitif de quelques chants sacrés à deux ou trois scènes qui, sans constituer un poème, constituent cependant un tout.

Il devra au moins reconnaître que ces chants ont formé une masse compacte avant d'avoir donné naissance aux développements subséquents. Nous lui accorderions donc que ces chants ont d'abord été isolés, qu'il devrait d'autre part nous concéder que le premier acte de la vie commune de ces chants a été de se souder étroitement. Il faut à toute la végétation qui va naître un sol ferme. Mais ces chants ont-ils été jamais isolés? Je ne saurais l'admettre. Quel est l'auditeur du premier chant qui a jamais pu se contenter de la récitation de ce morceau?

Une action est annoncée, un sujet nous est proposé et notre curiosité n'irait pas plus loin... Mais ne voit-on pas que le premier chant est un préambule large et simple, qui appelle une suite, et quelle est cette suite? Mais M. Croiset lui-même

l'indique. Le premier chant appelle l'Aristeia d'Agamemnon et ainsi de suite jusqu'à la mort d'Hector.

En d'autres termes, dès que M. Croiset admet un noyau primitif, qui s'accroît organiquement, il est obligé de reconnaître, en ce noyau, un poème. Il aura beau se refuser à prononcer le mot; le lecteur l'aperçoit nécessairement entre les lignes et s'attend à chaque instant à le lire en toutes lettres. Cette impression est surtout très-vive à la lecture des pages consacrées aux chants de développement et de raccord; M. Croiset nous met bien en garde, de temps à autre, contre cette impression; mais ses précautions mêmes montrent combien elle le domine, combien l'application fait fléchir la théorie.

Mais son système a-t-il au moins raison des deux difficultés signalées plus haut contre l'existence d'un poème primitif?

M. Croiset assure que les partisans de cette opinion *doivent* retrouver *toute* l'Iliade primitive. Je ne vois pas cette nécessité.

Ne suffit-il pas d'indiquer les parties primitives et de montrer que ces parties développent presque complètement, sauf quelques lacunes, l'action essentielle de l'Iliade? Il y a des lacunes! Evidemment, mais elles prouvent seulement l'importance du travail de remaniement dont l'Iliade ancienne a été l'objet.

Nous ne sommes pas tenus à plus sous ce rapport que M. Croiset, et nous voulons bien accepter la reconstitution du noyau primitif qu'il nous présente. Je l'ai déjà dit d'ailleurs, M. Croiset lui-même devrait reconnaître que ce noyau, avant de se développer, a formé une masse compacte, un poème. Il n'y a donc plus de dissentiment que sur son état primitif; or rien ni dans l'Iliade, ni hors de l'Iliade, ne permet de supposer un état autre que celui de l'Iliade primitive comme poème.

En fait, dit encore M. Croiset, ce système est faux, parce qu'il associe des parties d'origines très diverses pour reconstituer l'Iliade primitive. Je ne puis reconnaître l'exactitude de cette considération de fait. Ainsi, contrairement à ce que pense M. Croiset, les partisans d'un poème primitif sont loin d'admettre tous comme ancien le chant XVII.

M. Croiset explique-t-il mieux l'existence des autres chants probablement primitifs, comme la Diomédie, « dont la place dans la série n'est pas aussi nettement marquée par la nécessité même du développement dramatique (p. 168)? »

« La difficulté, dit-il (p. 120), se résout assez simplement si l'on

suppose ces morceaux comme primitivement indépendants. »

Ici M. Croiset me paraît outrepasser la limite des concessions qu'il s'était proposé de faire à Lachmann : que devient le développement organique, sur lequel il insiste tant ? Nouvelle preuve de la peine qu'il a de garder la position qu'il a prise.

La difficulté à mon sens est encore plus grande qu'il ne vient d'être dit ; elle ne provient pas seulement de la valeur artistique de ces chants ; mais encore de ce que ces chants n'ont jamais eu d'existence indépendante. Ils n'ont pas eu cette existence, car détachez-les du reste, et ils n'ont plus de signification. Ils ont été manifestement créés pour la place qu'ils occupent.

Niese me paraît l'avoir établi à la dernière évidence. Ils font partie de ce développement organique dont M. Croiset lui-même parle souvent. Qui donc les a créés ? Pourquoi ne serait-ce pas l'auteur du poème primitif ? Pourquoi Homère lui-même n'aurait-il pas élargi le cadre de son œuvre ? Sa première conception était simple. Son succès a rendu le poète illustre. On lui demande de nouveaux chants dans la donnée des premiers, et il crée après coup ces épisodes qui ne font pas partie intégrante de l'action de l'Iliade, mais qui néanmoins la supposent tout entière.

Le système de M. Croiset, qui, selon moi, réclame impérieusement les Diascevastes et Pisistrate, pouvait se passer d'Homère, je veux dire, car le nom importe peu, d'un poète de génie, jetant les bases de l'Iliade actuelle. Et de fait, dans toute la partie du livre consacrée à l'étude de l'Iliade et de l'Odyssée, Homère, appelons-le ainsi pour simplifier, n'apparaît jamais. Aussi s'étonne-t-on de le voir surgir tout d'un coup, de voir discuter la question de sa ville natale, etc. Remarquons en passant que M. Croiset n'insiste pas sur les indications que nous donnent sur leur lieu d'origine les poèmes homériques eux-mêmes, notre seule source sûre. Mais revenons à Homère : A quoi bon ce grand génie ? Pour faire quelques chants isolés ?... Pour les expliquer, ne suffit-il pas, à la rigueur, de la collectivité des aèdes, et pour quelques-uns, de l'une ou l'autre de ces bonnes fortunes qui échoient souvent au simple talent ?

Mais objectera-t-on, il faut réellement du génie pour composer le chant A, par exemple, et un génie supérieur. Je le crois aussi. Le génie, dira-t-on, se révèle encore dans d'autres endroits. C'est vrai. Mais si un génie extraordinaire se manifeste

dans certaines parties de l'Iliade, ce génie a dû avoir assez de souffle pour composer un véritable poème, pour embrasser une action tout entière et la développer du commencement à la fin. Encore une fois, il faut conclure à un poème primitif.

Il est vraiment regrettable que M. Croiset ait cru devoir s'écarter de cette conception si simple et si naturelle. Si on la rétablit dans son étude sur les poèmes homériques, tout s'éclaire et se fortifie à la fois. Je pense que cette discussion, où j'ai cherché à éviter les détails, permettra à mes lecteurs d'apprécier exactement tout au moins le caractère général du livre, et telle ou telle critique que l'on pourrait encore faire sur des points de détail ne saurait diminuer la réelle valeur du travail de M. Croiset.

HENRI FRANCOTTE.

R. SOHM, *Die Entstehung des deutschen Städtewesens*. Festschrift, in-8°, 102 pages. Leipzig 1890.

La question de l'origine des constitutions urbaines au moyen-âge a pris, de nos jours, dans la science historique une importance considérable. L'intérêt qui s'y attache a provoqué depuis longtemps en Allemagne la publication d'un grand nombre de travaux. Déjà au commencement de ce siècle, plusieurs savants, entre autres Eichhorn¹, attiraient l'attention sur ce problème si complexe de la formation des villes et des sources de leur droit. Mais c'est surtout depuis les remarquables ouvrages d'Arnold, de Nitzsch et de von Maurer que l'étude de l'histoire constitutionnelle des villes a obtenu le haut degré d'importance et de faveur qu'elle méritait.

Les diverses théories qui ont été émises présentent, il est vrai, de grandes dissemblances et arrivent à des solutions souvent contradictoires. Ainsi l'opinion d'Arnold, qui croyait avoir

¹ K. FR. EICHORN, *Ueber den Ursprung der städtischen Verfassung* (Zeitschrift für geschichtliche Rechtswissenschaft, t. I, II. Berlin, 1815-1816). — FR. C. V. SAVIGNY a traité également la question dans son célèbre ouvrage : *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter*. Sa théorie, qui faisait dériver les institutions urbaines des institutions romaines, est entièrement abandonnée aujourd'hui.

établi que les institutions urbaines s'étaient formées sur les anciennes bases de la constitution franque par l'intermédiaire des privilèges Ottoniens ¹, a été entièrement abandonnée par Nitzsch, puis reprise et perfectionnée par Heusler ². D'autre part, la théorie de Nitzsch, d'après laquelle le droit urbain dérive du droit domanial (Hofrecht) et non pas du droit public ³, a été attaquée et renversée par Heusler et von Below ⁴. Von Maurer tâcha de résoudre le problème d'une manière toute différente; il chercha à démontrer que l'origine des institutions des villes se trouvait dans celles de l'ancienne marque germanique ⁵; Von Below adopta en grande partie sa manière de voir et y apporta quelques modifications de détail ⁶, mais beaucoup d'autres savants la rejetèrent. Enfin Gierke soutint que le droit urbain provenait du droit corporatif ⁷.

Toutes ces théories ont été l'objet d'appréciations diverses : elles ont été critiquées, scrutées, contrôlées par l'étude scrupuleuse des faits. Aucune ne semble avoir satisfait aux données du problème, du moins aucune n'est arrivée à une solution définitive. Il est hors de doute cependant que les recherches que nous venons de signaler n'ont pas été stériles : malgré leurs défauts, qui proviennent surtout de l'exiguité du point de vue des auteurs, elles ont contribué à éclairer les différentes phases du développement des institutions urbaines.

Au point où elle est maintenant parvenue, la science considère deux points distincts dans le problème de l'origine des villes au moyen âge, d'une part, le fond du mouvement urbain, ou ses causes générales; de l'autre, la forme sous laquelle il s'est

¹ W. ARNOLD, *Verfassungsgeschichte der Deutschen Freistädte*, 2 v. Hamburg et Gotha, 1854.

² A. HEUSLER, *Der Ursprung der Deutschen Stadtverfassung*, Weimar, 1872.

³ K. W. NITZSCH, *Ministerialität und Bürgerthum im XI. und XII. Jahrhundert*. Leipzig, 1859.

⁴ VON BELOW, *Zur Entstehung der Deutschen Stadtverfassung*, 2. Teil (Historische Zeitschrift von Sybel, neue Folge t. XXIII, p. 209 sqq, 1888).

⁵ G. L. VON MAURER, *Geschichte der Städteverfassung in Deutschland*, 4 v., Erlangen 1869, 1873.

⁶ VON BELOW, *Die Entstehung der Deutschen Stadtgeweinde*. Düsseldorf, 1889.

⁷ B. GIERKE, *Das Deutsche Genossenschaftsrecht*, 3 vol. Berlin 1868-1881.

accompli. Il est clairement démontré aujourd'hui, semble-t-il, que c'est une cause économique — l'apparition du commerce et le développement de l'industrie — qui a produit le phénomène de la naissance des villes au X^e et au XI^e siècle. C'est à l'influence économique nouvelle qu'est due la création des institutions urbaines et la formation du droit urbain. On connaît donc les causes déterminantes de l'éclosion de cette vie urbaine et de cette civilisation si originale. Seulement la question de l'*origine du droit* qui s'y est développé, n'est pas résolue de ce chef : il s'agit encore — second point — de chercher à établir sous quelle forme et de quelle manière ces causes ont provoqué l'apparition des villes, par quels moyens juridiques cette force économique a agi sur les institutions existantes et est parvenue à constituer ces organismes nouveaux : les villes.

C'est précisément une solution de cette question que l'éminent professeur de l'Université de Leipzig, R. Sohm, expose dans son nouveau livre : *Die Entstehung des deutschen Städtewesens*, et il le fait avec une originalité et une abondance de vues personnelles qui éclairent le problème d'une lumière toute nouvelle.

Nous tâcherons d'esquisser à grands traits sa théorie, qui se distingue complètement de celles qui ont été émises jusqu'à ce jour.

D'après Sohm, le droit urbain (jus civile) dérive du droit du marché (jus forense). La ville est un marché permanent : le signe qui l'indique est le *Weichbild*, la croix du marché, qu'elle possède à titre perpétuel.

Ce caractère particulier distingue la *ville* du *marché* proprement dit, sur lequel le *weichbild* n'est placé que temporairement.

Weichbild désignait à l'origine la croix ou un autre signe du marché ; peu à peu le mot s'est appliqué également au territoire occupé par le marché. A l'origine, ce territoire était très-restreint : il comprenait uniquement le marché proprement dit et les terres ou propriétés adjacentes appartenant aux *mercatores* qui étaient venus s'y établir. Ce n'est qu'à la longue que le *Weichbild* s'est étendu. Toutes les personnes qui s'y trouvent jouissent du droit particulier au marché, du *Weichbildrecht*.

Quelle est l'essence de ce *Weichbildrecht*, de ce jus forense ? Sohm nous l'explique de cette manière : tout d'abord, le *weich-*

bild lui-même est juridiquement un *burgus*¹; les habitants qui y sont établis et qui jouissent du *weichbildrecht*, sont des *burgenses*. Le *burgus* est un territoire spécialement protégé par le roi qui y garantit la paix et qui l'indique par le signe particulier du *weichbild* : la croix. Le marché est donc un *burgus* royal; son territoire tout entier est placé sous la protection royale; il est mis directement sous le *bannum* du roi. Le symbole du *weichbild* indique, en effet, d'après le *jus honorarium* franc (*Amtsrecht*) que le *mercatus* (= la ville) est en possession du roi. Dans la plupart des cas cette possession a été purement formelle : elle n'a existé souvent que fictivement, car les marchés permanents fondés par les rois à la fin du X^e et du XI^e siècle, ont été donnés par eux à des princes et à d'autres seigneurs. Mais il n'en est pas moins vrai, d'après Sohm, qu'ils restaient des *burgi* royaux, de sorte que toutes les villes étaient à l'origine des *urbes regales*. Le *Weichbildrecht* (*jus forense*) est donc tout naturellement déterminé par l'*Amtsrecht* (*jus honorarium*) du roi, les villes se trouvant sous le *bannum* immédiat du roi.

Examinons à présent quels ont été les effets de l'application du *jus honorarium* royal dans les villes.

Par le fait que le roi lui-même est présent dans le *burgus* par le symbole de la croix, une paix toute spéciale est garantie à l'intérieur du *burgus* : la paix réservée au *Königshaus*, à l'habitation royale. Tout délit qui s'y commet est puni par des peines exceptionnelles, quiconque porte atteinte à la paix est sous le coup du *bannum* du roi.

Il s'est fait ainsi que, dans les villes, s'est développée une juridiction pénale très-sévère. Ce droit découle de l'*Amtsrecht* royal. En effet, le droit de la *paix urbaine* provient de la protection du roi : c'est le *Königsfrieden* transporté sur un territoire déterminé, le territoire urbain, qui est ainsi un *burgus*.

Une conséquence immédiate de ce fait que la ville est protégée par cette paix, qu'elle a un droit qui garantit la paix aux personnes qui se trouvent dans ses limites, c'est qu'elle constitue

¹ D'après Sohm, l'expression *Weichbildrecht*, en usage dans l'Allemagne du Nord, est remplacée par *Burgrecht* dans les villes de l'Allemagne méridionale et par *Marktrecht* (*jus forense*) dans l'Alemanie.

un asile, une immunité. Tous les individus qui viennent se placer sous son droit sont libres et ne peuvent être inquiétés par aucun pouvoir du dehors. Il en résulte que le territoire de la paix de la ville porte aussi le nom de *libertas*, *franchisia*; le Weichbild, signe du marché, est en même temps le signe de la *libertas*.

Le seul tribunal compétent juge les délits commis à l'intérieur même des limites de la paix, notamment les atteintes portées à la paix elle-même. Aucune juridiction autre que celle qui est particulière à la paix, c'est-à-dire la juridiction urbaine, ne peut s'introduire dans son domaine. Il va de soi que tous ceux qui habitent sur le territoire de la ville, les *Burgenses*, sont jugés par le tribunal urbain et d'après le droit urbain.

De quels membres ce tribunal est-il composé et quel est l'officier de justice qui le préside?

La ville est une circonscription judiciaire détachée de la juridiction territoriale; elle constitue, comme nous l'avons vu, un asile, une immunité royale, puisqu'elle est un *burgus* du roi, régi d'après le *jus honorarium*. Il s'ensuit que le tribunal urbain est un tribunal *public*; l'officier de justice sera tout naturellement l'écoute *scultetus*, appelé aussi *amman*, *villicus* ou *maior*, le *centenarius* de la constitution franque. Le tribunal qu'il préside est le *judicium civile*, c'est-à-dire le tribunal des bourgeois. Auparavant, à l'époque carolingienne, l'écoute était le *judeu* du tribunal du marché, composé exclusivement de *mercatores* (Marktgenossen). Il remplit les mêmes fonctions d'officier de justice auprès du tribunal urbain, composé uniquement de *burgenses*.

Quant aux membres qui constituent le *judicium civile*, ils ne peuvent être choisis que dans le corps des bourgeois, puisque la compétence de ce tribunal ne s'étend qu'aux seuls bourgeois.

L'ancien tribunal du marché n'avait qu'une durée limitée — il cessait *ipso facto* avec la clôture du marché. Le tribunal de la ville entièrement constituée est établi d'une façon permanente, car la ville est un marché permanent. Ce ne seront donc aussi que les personnes fixées à demeure dans la ville, c'est-à-dire les propriétaires d'une partie du Weichbild, les véritables *burgenses*, qui pourront faire partie du tribunal urbain et appliquer le *jus civile*.

C'est aux mains des plus riches d'entre les mercatores que se concentre le territoire du Weichbild. Il en résulte que le monopole des magistratures urbaines a été le privilège particulier de ces possesseurs de riches héritages (*hereditates*), de ces *virī hereditarii*, les bourgeois par excellence. De cette manière se sont constitués les *lignages*, que l'on retrouve dans un si grand nombre de villes.

Quelles étaient les attributions du tribunal des bourgeois?

Issue de la juridiction du marché, la juridiction urbaine s'étendra donc tout d'abord aux affaires qui concernent spécialement les mercatores, notamment les contestations entre le vendeur et l'acheteur, les conflits commerciaux au sujet de la vente des denrées alimentaires (*cibaria*), etc., et toutes les atteintes portées à la paix du mercatus. Cette juridiction est une juridiction inférieure; sa compétence ne comprend que les *causae minores*. C'est d'ailleurs l'écoutète, officier bas-justicier, qui se trouve à sa tête.

Cette compétence, restreinte à l'origine, s'est peu à peu développée, à mesure que le marché est devenu une ville; elle s'appliqua bientôt aux litiges surgissant à propos du territoire du weichbild entre les détenteurs d'une partie de celui-ci, c'est-à-dire entre les bourgeois (*virī hereditarii*). Elle comprit donc le *judicium de hereditatibus*. Cette juridiction en matière immobilière fut soustraite au tribunal territorial (*Landgericht*) dont relevait la ville; celui-ci y conserva cependant la juridiction criminelle. Le tribunal urbain resta en principe un tribunal inférieur. Cela résulte de ce fait que la ville (*libertas*, *franchisia*) ne forme pas une circonscription exempte du droit territorial; elle ne constitue une immunité par rapport aux circonscriptions rurales qu'en ce qu'elle possède un tribunal *spécial*, exclusivement compétent dans les limites du territoire urbain et appliquant le droit particulier à la ville, le Weichbildrecht.

Le droit urbain présente des caractères tout à fait originaux. Il se distingue tout d'abord par la sévérité de ses prescriptions pénales, nécessité — nous l'avons vu — par le besoin de protéger la paix de la ville; il se développe dans les villes un droit pénal rigoureux, dérivant du Burgrecht (= Weichbildrecht).

En second lieu, l'importance du droit urbain provient encore de ce fait qu'il ne connaît pas de différences sociales. C'est un

des résultats des transformations économiques du X^e et du XI^e siècle et de l'extension de la nouvelle classe sociale des mercatores. Le droit de la ville ne fait pas de distinction entre libres et non-libres ; il protège chaque individu en particulier *cuiuscumque sit condicionis*. Il est égal pour tous. Il s'en suit que, *selon le droit urbain*, il n'y a pas dans les villes de non-libres.

Il peut se faire cependant — et le cas se présentait souvent — que des personnes non-libres résident dans la ville et relèvent de tribunaux dominiaux, mais elles participent néanmoins à la liberté et au droit urbains. En effet, dans leurs rapports avec leur seigneur, elles vivent sous le régime du droit domanial (*Hofrecht*), et, en tant que bourgeois, elles jouissent du jus civile. Ces deux situations juridiques sont parfaitement compatibles chez un même individu.

De plus, il y a dans la ville un tribunal territorial, l'organe du comte appliquant le droit territorial, qui fonctionne à côté du tribunal urbain. Les bourgeois qui en dépendent n'en restent pas moins justiciables devant le *judicium civile*, pour les causes qui sont de la compétence de celui-ci.

Comme troisième caractère remarquable de la juridiction urbaine, il faut signaler le développement du droit commercial. Il a son point de départ, d'après Sohm, dans l'application du *jus honorarium* (*Amtsrecht*) royal. C'est le roi qui, juridiquement, protège le marché ; c'est l'*Amtsrecht* royal qui a créé ces constitutions urbaines, ces *burgi*, qui a détaché les circonscriptions urbaines du reste du territoire et y a provoqué le développement d'un droit original, plus libre et plus parfait, s'appropriant aux besoins créés par la nouvelle situation économique.

Telle est, exposée dans ses grandes lignes, la théorie de R. Sohm sur l'origine des constitutions urbaines. Elle est particulièrement intéressante en ce qu'elle tâche de montrer l'influence énorme exercée sur le développement urbain par le roi et les princes d'Allemagne, qui ont été ainsi les facteurs de la civilisation. Elle semble même exagérer l'action produite par le roi : elle considère la royauté comme la force qui a donné l'impulsion au mouvement des villes et qui l'a conduit à son apogée ¹. Sans doute, la participation du roi et des princes

¹ V. pp. 101-102 : *Die Macht, welche diese Entwicklung zur Ausgestaltung und zum Siege führte, war an erster Stelle das deutsche Königtum.* »

a été très-grande, mais est-on en droit d'affirmer que c'est la royauté qui a créé les bourgeoisies, que c'est le jus honorarium royal qui a permis l'éclosion du droit urbain?

La théorie que nous venons d'analyser, si intéressante qu'elle soit, ne nous paraît pas à l'abri de toute critique, car elle semble en désaccord avec certains faits incontestables de l'histoire de la royauté allemande.

Il est parfaitement démontré que les rois sont intervenus puissamment, au IX^e et au X^e siècle, dans la protection du commerce, dans l'établissement des marchés et des villes. Mais leur influence a-t-elle été également efficace dans les siècles postérieurs? Leur pouvoir a-t-il pu s'exercer librement et a-t-il pu agir d'une manière si décisive sur les institutions et le droit urbains?

La royauté, entravée par une foule de pouvoirs, semble plutôt avoir rempli un rôle secondaire : elle n'est intervenue que dans des cas exceptionnels, pour l'établissement de certaines règles de droit et, lorsqu'elle l'a fait, ce n'a été la plupart du temps que pour confirmer un droit existant¹.

D'ailleurs les rois eux-mêmes n'ont pas toujours été favorables à l'expansion du mouvement urbain. Ainsi, au XI^e et au XII^e siècle, les princes ecclésiastiques, qui sont pour ainsi dire les représentants de leur politique, sont en général hostiles au développement des villes ; l'évêque de Liège notamment est un adversaire décidé des bourgeoisies.

On a de la peine à croire aussi que l'influence de l'Amtsrecht royal ait pu se faire sentir à la grande époque de l'efflorescence urbaine, c'est-à-dire au XII^e siècle, alors que la royauté se montre indifférente, sinon hostile aux villes.

La théorie de Sohm fait dériver le droit urbain du droit du marché, les institutions urbaines des institutions du marché. La ville n'est qu'un marché permanent. — Il serait peut-être préférable de dire que la ville est un marché *transformé*. En effet, malgré les analogies frappantes qui caractérisent les deux organisations, on constate pourtant entre elles des différences essentielles : divers éléments, entre autres l'élément communal, distinguent complètement la ville du marché.

Le droit du marché a naturellement eu une influence décisive

¹ Cf. WAITZ, *Verfassungsgeschichte*, VI, 415.

sur la formation du droit urbain — le livre de Sohm le montre clairement —, mais l'a-t-il constitué tout entier?

L'institution du conseil (Rath), par exemple, porte un caractère exclusivement urbain. Le pouvoir qui lui est attribué est un pouvoir nouveau, provenant de la bourgeoisie elle-même, et qui ne semble pas avoir sa source dans le pouvoir de l'écoute, c'est-à-dire de l'officier judiciaire du marché. La juridiction urbaine, constituée par le conseil, ne dérive pas de la juridiction du marché et ne dépend pas à son origine du seigneur de la ville (Stadtherr); elle est bien, dès l'abord, une juridiction essentiellement *communale*. Dans les villes lotharingiennes, sa compétence ne semble pas dériver de la juridiction du marché, qui comprend en première ligne la juridiction des poids et mesures.

L'origine du conseil (Rath) ne se trouve dans aucune institution antérieure; ses attributions sont essentiellement nouvelles, originales; son apparition indique que la ville est complètement constituée, qu'elle est devenue une corporation publique, une *ville* dans le sens juridique.

Sohm semble avoir négligé la question si importante de l'origine du conseil (Rath); il l'a à peine ébauchée dans les quelques pages qu'il y consacre à la fin de son travail.

Quoiqu'il en soit, le livre de ce savant si distingué rendra à la science historique de grands services. Sa théorie a ouvert de nouvelles perspectives, qui méritent d'être examinées avec le plus grand soin et qui contribueront, sans aucun doute, à faire voir sous un jour plus vrai la difficile question de l'origine des constitutions urbaines.

Le travail que R. Sohm vient de publier lui constitue un titre de plus à la reconnaissance de ceux qui s'appliquent à l'étude de l'histoire.

H. VANDER LINDEN.

VARIA.

M. J. Beloch vient de publier une seconde édition de son beau livre sur la Campanie : *Campanien, Geschichte und Topographie des antiken Neapel und seiner Umgebung*, Breslau, 1890, VIII, 472 p. et 13 cartes. Cette étude, complètement remaniée, est indispensable à tous ceux qui désirent s'occuper de la géographie ancienne de l'Italie ; et, dans bien des cas, elle peut servir de commentaire judicieux aux récits des écrivains latins. Dans le même ordre de travaux nous signalerons une nouvelle édition du premier volume de la *Deutsche Altertumskunde* de K. Müllenhoff (Berlin, Weidmann, 1890. XXXII, 534 p.). L'importance de cet ouvrage est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Rappelons cependant que c'est dans cet écrit que l'on trouve une étude sérieuse sur les voyages des Phéniciens et surtout ce que l'on a écrit de mieux sur Pythéas de Marseille.

On ne possédait jusqu'à maintenant que deux manuels de la numismatique du moyen âge, celui de Lelewel (1835) et celui de M. de Barthélemy (1851). Ces deux ouvrages n'étaient plus à la hauteur de l'état actuel de la science, et M. Blanchet a rendu un vrai service à la numismatique en soumettant à une refonte complète le manuel de M. de Barthélemy. Son ouvrage est au courant des dernières découvertes et sera indispensable pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire du moyen âge (*Nouveau manuel de numismatique du moyen âge et moderne*. Manuels Roret. Paris, 1890. 3 vol. et un atlas de 14 planches avec 645 reproductions).

En même temps que paraissait à Berlin le Compte rendu du septième Congrès des Américanistes tenu à Berlin en 1888 (Berlin, Köhl, 1890, beau volume de 806 p. : à signaler surtout les travaux de Seler sur le Mexique, de Cushing sur l'Hemenway expedition, de Virchow sur la craniologie américaine, de Charencey sur la langue Mam et de Raoul de la Grasserie sur la langue Timucua), M. An. Bamps publiait à Bruxelles les 2^e et 3^e vol. du troisième Congrès, qui avait tenu ses séances en 1879. On n'aura rien perdu à attendre, car ces comptes rendus compteront certainement parmi les plus beaux et les plus intéressants publiés par les Congrès des Américanistes. Nous signalerons tout spécialement dans le second volume une fort savante étude de M. An. Bamps sur les antiquités équatoriennes du Musée d'antiquités de Bruxelles, à laquelle est jointe (t. III) un splendide atlas de 40 planches chromolithographiques et un travail de M. l'abbé Renard sur les Récifs de Saint Paul et la question de l'Atlantide.

Dans le numéro du *Daheim* du mois de décembre, M. A. Risenberg vient de publier une étude sur la *Naissance du Christ dans l'art plastique*. C'est une étude comparée des diverses manières dont les plus grands maîtres anciens et modernes ont essayé de représenter la naissance du Sauveur. Ce genre d'études comparées, très en vogue dans les revues américaines, n'avait pas encore été essayé, que je sache, dans une revue européenne. En Allemagne on s'était contenté jusqu'ici de traiter ces sujets dans des travaux scientifiques, mais on n'avait pas encore essayé de les mettre à la portée de tous. Il en est cependant bien peu qui présentent autant d'intérêt et qui nous fassent aussi bien connaître la puissance créatrice respective des grands maîtres. Aussi espérons nous que M. Risenberg trouvera de nombreux imitateurs.

Il y a trois ans on découvrit dans les ruines *El Amarna*, situées sur la rive droite du Nil, à mi-chemin entre le Caire et Thèbes, un bon nombre de tablettes en terre cuite recouvertes d'inscriptions cunéiformes. Elles sont conservées dans les Musées de Londres, de Berlin et de Boulaq. Ces tablettes sont des lettres écrites à Amenouphis III et à Amenouphis IV (16^e s. av. J.-C.) par des rois de Babylone ou de Ninive et par des princes de la Mésopotamie, tels que Duschratta roi de Mitanni (Mésopotamie) et Burraburijach, roi de Babylone. Cette correspondance officielle est on ne peut plus intéressante et nous fait connaître la diplomatie de cette époque reculée. On y parle de cadeaux que l'on s'envoie réciproquement; on demande l'envoi de beaucoup d'or, vu que l'Égypte est riche en ce métal précieux, et l'on offre en retour des chevaux, des chariots, des pierres précieuses; on parle des précautions à prendre pour que ces cadeaux ne soient pas confiés à des fonctionnaires malhonnêtes, des égards que l'on a eus pour les ambassadeurs. Cette correspondance nous apprend aussi que bien des fois les ambassadeurs étaient pillés et tués par les brigands qui infectaient les pays frontières. On demande la punition des coupables. D'autres fois on félicite Amenouphis IV de son avènement au trône, on l'avertit des intentions belliqueuses de certaines peuplades de la Mésopotamie ou de la Palestine à l'égard de l'Égypte. D'autres fois le but de la correspondance est le mariage de quelque fille du roi de Babylone avec le Pharaon, et l'on s'aperçoit que cette correspondance matrimoniale était souvent longue et épineuse. On allait même jusqu'à exiger la réception des cadeaux avant de permettre à la princesse de quitter son pays. La plupart de ces lettres commencent de la manière suivante : « A Nimmurija (Amenouphis III) le grand roi, le roi de l'Égypte, mon frère, mon gendre, qui m'aime et que j'aime, de la part de Duschratta, le grand roi, ton beau-frère, qui t'aime, le roi de Mitanni, ton frère. Bonheur à moi, bonheur à toi, à ta maison, à ma sœur, à ma fille et à tes autres femmes, à tes fils, à tes filles, à tes chariots, à tes chevaux, à tes grands dignitaires, à ton pays, oui à tout ce qui t'appartient, beaucoup, beaucoup de bonheur. »

Ce que nous venons de dire de ces tablettes prouve toute l'importance de la découverte. Elle nous permet de nous renseigner sur la vie intime et sur les rapports internationaux des Pharaons avec les rois de l'Asie occidentale au XVI^e s. M. H. Zimmern vient d'appeler l'attention du grand public sur l'intérêt que présentent les tablettes de El Amarna (*Internationale Fürsten-Korrespondenz vor dreihunddreissig Jahrhunderten*. Daheim, sept. 1890), et il est à espérer que ces tablettes feront sous peu l'objet d'une étude approfondie; ce serait une contribution des plus importantes à l'histoire ancienne de l'Orient.

M. le Prof. Oppert vient de publier dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris* (17 novembre 1890) une note sur un annuaire astronomique chaldéen, d'où il a pu tirer des conséquences intéressantes à la fois pour l'histoire de l'astronomie et pour la chronologie orientale. On sait que les neuf éclipses de lune dont parle Claude Ptolémée dans l'*Almageste* ont été choisies par le grand astronome pour exposer quelques-unes des doctrines qu'il développe dans son célèbre ouvrage. D'autre part, des nombreux documents astronomiques babyloniens il ne nous reste que celui de l'an 7 de Cambyse (522-521). Par un hasard, vraiment extraordinaire, dans cette année 7 de Cambyse eut lieu une éclipse de lune qui se trouve justement au nombre des neufs phénomènes dont parle Ptolémée. Le document cunéiforme traduit par M. Oppert contient d'autres résultats astronomiques, qui prouvent l'exactitude, non seulement des indications de Ptolémée, mais aussi des calculs d'Oppolzer sur les éclipses et de ceux de l'illustre Le Verrier sur les planètes. Jusqu'à présent aucun texte aussi ancien ne pouvait être invoqué comme confirmation de la précision extraordinaire de l'astronomie moderne ou de la véracité de Ptolémée.

Ce texte cunéiforme a d'ailleurs une importance capitale pour la chronologie orientale. En le combinant avec d'autres données, on trouve que Cambyse fut dépossédé par le Pseudo-Smerdis en avril 520, que ce dernier fut supplanté par Darius en octobre de la même année, enfin que Xerxès ne régna pas encore en 484.

M. Doerpfeld, dans une étude métrologique des plus intéressantes, publiée dans les *Mitth. d. K. deutschen Arch. Instituts. Athenische Abtheilung* (1890, 167-187), arrive à déterminer de la manière suivante la longueur des divers stades du monde hellénique :

Stade commun (égino-attique) :	500 p.	de	0,328 = 164 m.
— olympique	600	»	0,320 = 192 »
— gréco-romain	600	»	0,296 = 178 »
— romain	625	»	0,296 = 185 »
— philétérique	600	»	0,333 = 200 »
— ptolémaïque	600	»	0,35 = 210 »

Le gouvernement hellénique a fait fouiller à nouveau le *σῆρος* ou tumulus de Marathon. Anciennement il avait 12 m. de haut; mais le sol s'étant exhaussé de 3 m., il n'en a plus que 9. A cette profondeur on a trouvée une couche de cendre, mêlée à des ossements et à des débris de petits lécythes ordinaires, recouverts de peintures noires qu'on peut rapporter au commencement du V^e siècle. Il semble donc hors de doute que ce tumulus est la sépulture des soldats athéniens tombés à la bataille de Marathon.

On a discuté maintes fois au sujet de l'emplacement occupé par la célèbre *villa regia* des Carolingiens connue sous le nom de *Pladella villa*. Les uns la plaçaient dans la pays de Beauvais, d'autres en Campine à Bladel. M. Welvaerts, archiviste de l'abbaye de Postel, vient de soumettre la question à un nouvel examen. Il semble résulter de ses recherches que cette villa était située à Netersel, hameau de Bladel, qu'elle devint plus tard la propriété des ducs de Brabant. Jean, par acte daté de l'année 1340, passa cette propriété à l'abbaye de Postel, qui la loua comme ferme et en resta propriétaire jusqu'à la paix de Munster (*Dietsche Warande*, 1890, 524-534).

On savait par Eusèbe (Hist. Eccl. IV, 3) et par S^t Jérôme (*de viris illustribus*, 30) que le philosophe athénien Aristide avait adressé à Hadrien, vers l'an 126, une apologie des chrétiens. C'était la seconde, la première apologie étant celle de Quadratus. On n'en connaissait jusqu'ici qu'un fragment en langue arménienne, lorsqu'il y a peu de temps un savant américain, Rendel Harris, en découvrit une traduction syriaque au couvent du Sināi (*Fragments bibliques du Sināi*). Le plus curieux de cette découverte est que l'étude du texte syriaque a permis de constater que l'on possédait depuis longtemps le texte grec, mais qu'on n'en avait pas reconnu l'auteur. En effet, dans la légende de Barlaam et de Josaphat, dont le texte remonte probablement au VIII^e siècle et que Migne a publié dans le 96^e vol. de sa Patrologie grecque, un certain Nachor adresse un discours au roi. Or il se fait que ce discours n'est qu'un plagiat de l'Apologie d'Aristide, comme le prouve la comparaison du texte syriaque avec le texte grec de la légende de Barlaam. Cette découverte vient confirmer aussi l'opinion de ceux qui croyaient que S^t Justin s'était dans son apologie inspiré de celle d'Aristide.

M. George Hussey vient de publier une curieuse statistique au sujet de l'importance relative accordée à chaque divinité hellénique par les diverses peuplades de la Grèce (*The distribution of hellenic temples. Amer. Journ. of arch.* 1890 p. 54-64). Il arrive à cette conclusion que les divinités auxquelles on éleva le plus de temples furent respectivement : Apollon, Artemis, Athéna, Zeus, Aphrodité, Déméter, Dionysos, Asklepios, Poseidon,

Héra, Kybélé, Herakles. Si l'on recherche le nombre respectif des temples dans les diverses contrées, on en trouve 155 en Laconie, 145 en Arcadie, 133 dans l'Attique, 116 en Argolide, 70 en Béotie. Pour les villes, c'est à Sparte qu'on en trouve le plus : 84; à Athènes on en cite 71, à Argos 36, à Mégalopolis 32, à Mégare 26, à Sicyone ainsi qu'à Hermione 23, à Patras 20, à Tégée 19, à Corinthe de même qu'à Troizène et à Olympie 17, à Thèbes et à Mantinée 16.

On a longuement discuté la question de savoir quelle était cette île Guanahani où Colomb aborda en premier lieu dans le Nouveau monde. Le capitaine Fox, qui examina en dernier lieu la question (*An attempt to solve the problem of the first landing place of Columbus in the new world*. Wash. 1882), l'identifie avec l'île de *Samana*; un savant allemand, M. R. Cronau, qui parcourt actuellement l'archipel de Bahama, propose l'itinéraire suivant. Colomb a abordé d'abord à la côte septentrionale de l'île *Walling* (Guanahani), près de la baie Graham, et le 14 octobre 1492 il fit voile vers l'île *Rum Cay*, qu'il dénomma *Santa Maria Concepcion*; le 15 octobre il découvrit l'île *Fernandina*, l'actuelle *Long island*. Du cap sud de *Fernandina* il se dirigea le 19 vers l'île *Saometa*, qu'il dénomma *Isabella* et qui est la *Crooked island* actuelle. Le 26 il aborda aux *Islas de Arena* et le 27 à Cuba. Il faudra attendre la publication annoncée par M. Cronau pour juger de la valeur respective de ces identifications.

M. Ruelens, dont on déplorera encore longtemps la perte, a prononcé à la *Conférence du Livre* un discours sur *Les phases historiques de l'imprimerie à Anvers*, qui vient de paraître dans le *Bull. de l'Ac. d'arch. de Belgique* (1890, IV. p. 56-69). Comme à Bruges et à Bruxelles, le premier livre imprimé à Anvers le fut en 1476 par l'alostoïsi Thierry Martens. Ce fut lui aussi qui en 1493 publia à Anvers la première lettre de Colomb, plaquette de 4 feuilles dont il n'existe plus qu'un seul exemplaire. (Bibl. roy.). Ce fut du reste aussi à Anvers que se publia la première édition de la célèbre Table de Peutinger. L'imprimerie se répandit à Anvers bien plus que dans n'importe quelle autre ville du pays, et avant la fin du XV^e siècle on y comptait déjà une quinzaine d'ateliers, qui se distinguaient surtout par la variété des sujets traités dans les livres sortis de leurs presses.

AD. DE CEULENEER.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT.

Programme des examens pour la collation des grades académiques légaux.

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Vu la loi du 10 avril 1890 sur la collation des grades académiques et le programme des examens universitaires ;

Vu l'article 1^{er} de l'arrêté royal du 5 octobre 1890, portant règlement organique pour la collation des grades académiques légaux par les universités de l'Etat, article ainsi conçu :

« Le programme des examens à subir par les aspirants aux grades académiques dans les deux universités de l'Etat et, s'il y a lieu, le nombre des épreuves dont ces examens se composent, sont arrêtés par Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, sur les propositions des facultés, le conseil académique de chaque université entendu ; »

Voulant satisfaire à cette prescription ;

Vu les propositions des facultés ;

Vu l'avis du conseil académique de chaque université ;

Le conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur entendu sur certains points spéciaux se rattachant au programme susdit,

Arrête :

Art. 1^{er}. Les examens pour la collation des grades académiques légaux auront lieu, dans chacune des deux universités de l'Etat, conformément au programme ci-après :

§ 1^{er} — UNIVERSITÉ DE L'ÉTAT A GAND.

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT EN PHILOSOPHIE ET LETTRES.

L'examen fait l'objet de deux épreuves, et de deux années d'étude au moins.

A. — *Candidature préparatoire au droit.*

La première épreuve comprend :

1^o La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin ;

2^o L'histoire de la littérature française ou celle de la littérature flamande, au choix du récipiendaire ; des notions sur les principales littératures modernes ;

3° La psychologie, y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte ;

4° L'histoire politique de l'antiquité et du moyen âge ; l'histoire politique moderne (1^{re} partie) ;

5° L'histoire politique interne de la Belgique (1^{re} partie).

Les étudiants peuvent demander, en outre, à être interrogés et sur l'histoire de la littérature française et sur l'histoire de la littérature flamande.

La deuxième épreuve comprend :

1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin ;

2° La philosophie morale et la logique ;

3° Le droit naturel ;

4° L'histoire politique de l'antiquité et du moyen âge ; l'histoire politique moderne (2^e partie) ;

5° L'histoire politique interne de la Belgique (2^e partie) ;

6° Des notions sur l'histoire contemporaine ;

7° Des notions sur les institutions politiques de Rome.

B. — *Candidature préparatoire au doctorat.*

I. — Pour les récipiendaires qui se destinent au grade de docteur en philosophie et lettres et qui se proposent d'étudier spécialement la philosophie, l'histoire ou la philologie classique, l'examen comprend toutes les matières énumérées ci-dessus, sauf le droit naturel, et, en outre, dans chacune des deux épreuves :

1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et l'explication d'un auteur grec ;

2° Des exercices sur des questions de philosophie ; des exercices sur l'histoire et sur la géographie ; des exercices philologiques sur la langue grecque et sur la langue latine, selon que le récipiendaire se propose d'étudier la philosophie, l'histoire ou la philologie classique.

II. — Pour les récipiendaires qui se destinent à l'étude spéciale de la philologie germanique :

La première épreuve comprend :

1° La traduction, à livre ouvert, de textes flamands, anglais et allemands, et l'explication d'auteurs flamands, anglais et allemands ;

2° Des exercices philologiques sur le flamand, l'anglais et l'allemand ;

3° L'histoire de la littérature française et l'histoire de la littérature flamande ; des notions sur les principales littératures modernes ;

4° L'histoire politique du moyen âge et l'histoire politique moderne (1^{re} partie) ;

5° L'histoire politique interne de la Belgique (1^{re} partie).

La deuxième épreuve comprend :

1° La traduction, à livre ouvert, de textes flamands, anglais et allemands, et l'explication d'auteurs flamands, anglais et allemands ;

2° Des exercices philologiques sur le flamand, l'anglais et l'allemand ;

3° L'histoire politique du moyen âge et l'histoire politique moderne (2° partie);

4° L'histoire politique interne de la Belgique (2° partie);

5° Des notions sur l'histoire contemporaine;

6° La philosophie morale, la logique, la psychologie, y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte.

EXAMEN POUR LE GRADE DE DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES.

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprend un examen, soit sur l'ensemble, soit sur une partie seulement, à déterminer par le récipiendaire, des matières énumérées ci-dessous :

A. — *Philosophie.*

1° L'encyclopédie de la philosophie;

2° L'histoire de la philosophie;

3° Le droit naturel;

4° La métaphysique;

5° L'étude approfondie de questions de psychologie, de logique ou de morale;

6° L'analyse critique d'un traité philosophique;

7° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin, et l'explication approfondie d'auteurs grecs et latins;

8° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie;

9° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

B. — *Histoire.*

1° L'encyclopédie de l'histoire;

2° L'histoire de la philosophie;

3° La géographie et l'histoire de la géographie;

4° Les institutions grecques et les institutions romaines ou les institutions du moyen âge et des temps modernes;

5° La critique historique et l'application à une période de l'histoire;

6° L'épigraphie grecque et latine ou la paléographie et la diplomatique du moyen âge;

7° L'histoire de la littérature grecque et de la littérature latine ou l'histoire des littératures modernes;

8° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie;

9° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

C. — *Philologie classique.*

1° L'encyclopédie de la philologie classique;

2° Les institutions grecques et les institutions romaines;

3° L'histoire de la philosophie ancienne;

- 4° L'histoire de la littérature grecque et de la littérature latine ;
- 5° La grammaire comparée et spécialement la grammaire comparée du grec et du latin.
- 6° Les éléments de paléographie grecque et latine ;
- 7° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin et l'explication approfondie de deux auteurs grecs et de deux auteurs latins ;
- 8° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie ;
- 9° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

D. — *Philologie germanique.*

- 1° L'encyclopédie de la philologie germanique ;
- 2° La grammaire comparée et spécialement la grammaire comparée des langues germaniques ;
- 3° L'histoire des littératures modernes ;
- 4° L'histoire approfondie de la littérature flamande et de la littérature allemande ou anglaise ;
- 5° La grammaire historique du flamand et de l'allemand ou de l'anglais ;
- 6° L'explication approfondie d'auteurs flamands et allemands ou anglais (moyen âge et temps modernes) ;
- 7° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie ;
- 8° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

La deuxième épreuve comprend éventuellement un examen sur les matières qui n'ont pas été comprises dans la première épreuve et la défense publique d'une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur une question scientifique se rapportant au groupe de matières dont le récipiendaire a fait choix pour l'examen. Elle comprend, en outre, pour les récipiendaires qui se destinent au professorat de l'enseignement moyen, une leçon publique sur un sujet désigné d'avance par le jury.

FACULTÉ DE DROIT.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT EN DROIT.

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique et d'une année d'études au moins.

Il comprend :

- 1° L'encyclopédie du droit ;
- 2° Les *Institutes* du droit romain ;
- 3° L'introduction historique au droit civil ;
- 4° Le droit public.

EXAMEN POUR LE GRADE DE DOCTEUR EN DROIT ET, LE CAS ECHÉANT, POUR LES GRADES DE DOCTEUR EN DROIT ET DE CANDIDAT NOTAIRE CONFÉRÉS SIMULTANÉMENT.

L'examen pour le grade de docteur en droit fait l'objet de trois épreuves, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1^o Les *Pandectes*;
- 2^o Le droit civil (livre I, livre II et livre III, titres III et IV);
- 3^o Les éléments du droit des gens;
- 4^o Le droit administratif.

La deuxième épreuve comprend :

- 1^o Le droit civil (livre III, titres I, II et VI à XX);
- 2^o Le droit pénal et les éléments de la procédure pénale;
- 3^o L'économie politique;
- 4^o Les éléments de l'organisation judiciaire, de la compétence et de la procédure civile.

Les récipiendaires peuvent demander, en outre, à subir en flamand un examen sur le droit pénal et la procédure pénale.

La troisième épreuve comprend :

- 1^o Le droit civil (livre III, titre V);
- 2^o Les éléments du droit commercial;
- 3^o Les éléments du droit international privé;
- 4^o Les éléments des lois fiscales qui se rattachent au notariat.

Les récipiendaires peuvent demander, en outre, à être interrogés sur celles des matières de l'examen de candidat notaire qui ne font point partie du programme de la candidature ou du doctorat en droit; en cas de succès, le diplôme leur reconnaîtra, outre le grade de docteur en droit, celui de candidat notaire.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT NOTAIRE.

L'examen fait l'objet de trois épreuves, et de trois années d'études au moins, pour les récipiendaires qui ne sont pas docteurs en droit.

La première épreuve comprend :

- 1^o Des notions de philosophie morale;
- 2^o L'encyclopédie du droit;
- 3^o L'introduction historique au droit civil;
- 4^o Le droit civil (livre I, livre II et livre III, titres III et IV);
- 5^o Les lois organiques du notariat;
- 6^o L'application des matières comprises sous le 4^o et 5^o ci-dessus et la rédaction d'actes sur ces matières.

La deuxième épreuve comprend :

- 1^o Le droit naturel;
- 2^o Les lois particulières qui régissent la capacité et les biens des établissements publics, la législation sur les aliénés, les dispositions des règlements sur la dette publique, les règlements sur la caisse des dépôts et consignations;
- 3^o Les lois de procédure civile relatives à l'ouverture des successions, à l'exécution forcée des jugements et des actes, aux saisies-arrêts, aux saisies-exécutions, à la saisie des fruits pendants par racines, à la distribution par contribution, à la saisie immobilière, à l'ordre et à la saisie des rentes;

- 4^o Le droit civil (livre III, titres I, II, et VI à XX);

5^o L'application des matières comprises sous le 2^o, le 3^o et le 4^o ci-dessus et la rédaction d'actes sur ces matières.

La troisième épreuve comprend :

- 1^o Les éléments du droit international privé;
- 2^o Le droit civil (livre III, titre V);
- 3^o Les éléments du droit commercial;
- 4^o Les lois fiscales qui se rattachent au notariat (droits d'enregistrement, de successions, de timbre et d'hypothèque);
- 5^o L'application des dites matières et la rédaction d'actes sur ces matières.

Les actes sont rédigés, au choix des récipiendaires, soit en langue française, soit en langue flamande, soit dans les deux langues.

Les récipiendaires sont, en outre, admis à justifier de leur aptitude à rédiger les actes en langue allemande.

FACULTÉ DES SCIENCES.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT EN SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1^o La géométrie analytique;
- 2^o La géométrie descriptive;
- 3^o L'algèbre supérieure et les éléments de la théorie des déterminants;
- 4^o Le calcul différentiel et le calcul intégral (1^{re} partie);
- 5^o La statique analytique;
- 6^o La physique expérimentale.

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la physique expérimentale.

La deuxième épreuve comprend :

- 1^o La logique, la psychologie, y compris les notions d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte, et la philosophie morale;
- 2^o La géométrie projective;
- 3^o Le calcul intégral (2^e partie), les éléments du calcul des variations et du calcul des différences;
- 4^o La cinématique pure;
- 5^o L'astronomie physique;
- 6^o Les éléments de chimie minérale;
- 7^o La cristallographie.

EXAMEN POUR LE GRADE DE DOCTEUR EN SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1^o L'analyse supérieure;

- 2° La dynamique ;
- 3° La physique mathématique générale ;
- 4° L'astronomie sphérique et les éléments de l'astronomie mathématique ;
- 5° Les éléments du calcul des probabilités, y compris la théorie des moindres carrés.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La méthodologie mathématique et les éléments de l'histoire des sciences physiques et mathématiques ;
- 2° Une épreuve approfondie sur les matières comprises dans l'un des cinq groupes suivants, au choix des candidats :
 - A. L'analyse supérieure ;
 - B. La géométrie supérieure ;
 - C. Les compléments de mécanique analytique et la mécanique céleste ;
 - D. L'astronomie mathématique et la géodésie ;
 - E. La physique expérimentale et la physique mathématique.

Ceux des récipiendaires qui font choix des matières comprises dans l'un des deux derniers groupes subissent une épreuve pratique sur ces matières.

Les aspirants doivent présenter une dissertation manuscrite ou imprimée, sur une ou plusieurs questions se rapportant au groupe de matières choisi pour l'examen approfondi. Cette dissertation est soumise à une discussion, s'il y a lieu. Elle sera transmise au jury, quinze jours au moins avant la date fixée pour l'ouverture de la session.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT EN SCIENCES NATURELLES.

A. — *Pour les récipiendaires se destinant aux études de la médecine.*

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique et d'une année d'études au moins, sans que toutefois l'ensemble des matières et des épreuves pratiques comprises dans cet examen et dans celui de candidature en médecine, puisse faire l'objet de moins de trois épreuves et de moins de trois années d'études.

L'épreuve unique comprend :

- 1° La logique et la philosophie morale ;
- 2° La physique expérimentale ;
- 3° Les éléments de zoologie ;
- 4° La chimie générale ;
- 5° Les éléments de botanique ;
- 6° Des notions élémentaires de minéralogie, de géologie et de géographie physique.

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la chimie et procèdent à une démonstration microscopique.

B. — Pour les récipiendaires se destinant au doctorat en sciences naturelles ou à la pharmacie.

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1^o La physique expérimentale (corps pondérables et acoustique);
- 2^o Les éléments de zoologie;
- 3^o La chimie générale (chimie inorganique);
- 4^o Des notions élémentaires de minéralogie, de géologie et de géographie physique.

Les récipiendaires procèdent, en outre, à une démonstration microscopique.

La deuxième épreuve comprend :

- 1^o La logique, la psychologie, y compris les notions d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte, et la philosophie morale;
- 2^o La physique expérimentale (corps impondérables);
- 3^o La chimie générale (partie organique);
- 4^o Les éléments de botanique.

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la chimie et procèdent à une démonstration microscopique.

EXAMEN POUR LE GRADE DE DOCTEUR EN SCIENCES NATURELLES.

Cet examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et de deux années d'études au moins.

Ces épreuves comprennent respectivement pour le groupe des sciences zoologiques, pour celui des sciences botaniques, pour celui des sciences minérales et pour celui des sciences chimiques, les matières suivantes :

A. — 1^{er} groupe : Sciences zoologiques.

- 1^{re} épreuve : 1^o La botanique systématique;
2^o La géographie et la paléontologie animales.
- 2^e épreuve : 1^o L'histologie;
2^o L'embryologie animale;
3^o L'anatomie et la physiologie animales.

Les récipiendaires doivent présenter une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur une ou plusieurs questions se rapportant aux matières de l'examen. Cette dissertation est soumise à une discussion. Ils subissent, en outre, une épreuve pratique sur les matières de ce groupe.

B. — 2^e groupe : Sciences botaniques

- 1^{re} épreuve : 1^o La botanique systématique;
2^o La géographie et la paléontologie végétales.
- 2^e épreuve : 1^o La morphologie et l'anatomie végétales;
2^o La physiologie végétale.

Les récipiendaires doivent présenter une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur une ou plusieurs questions se rapportant aux matières de l'examen. Cette dissertation est soumise à une discussion.

Ils subissent, en outre, une épreuve pratique sur les matières de ce groupe.

C. — 3^e groupe : Sciences minérales.

- 1^{re} épreuve : 1^o La paléontologie animale et végétale ;
 2^o La chimie analytique ;
 3^o La géographie physique.
 2^e épreuve : 1^o La minéralogie ;
 2^o La géologie.

Les récipiendaires doivent présenter une dissertation manuscrite ou imprimée, sur une ou plusieurs questions se rapportant aux matières de l'examen. Cette dissertation est soumise à une discussion.

Ils subissent, en outre, une épreuve pratique sur les matières de ce groupe.

D. — 4^e groupe : Sciences chimiques.

- 1^{re} épreuve : 1^o La chimie analytique ;
 2^o La cristallographie.
 2^e épreuve : La chimie générale.

Les récipiendaires doivent présenter une dissertation manuscrite ou imprimée sur une ou plusieurs questions se rapportant aux matières de l'examen. Cette dissertation est soumise à une discussion.

Ils subissent, en outre, une épreuve pratique sur les matières de ce groupe.

Les cours comprennent les éléments de l'histoire des sciences mentionnées dans les quatre groupes ci-dessus.

La dissertation sera transmise au jury quinze jours au moins avant la date fixée pour l'ouverture de la session.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT EN MÉDECINE, CHIRURGIE
ET ACCOUCHEMENTS.

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et d'une année d'études au moins, sans que toutefois l'ensemble des matières et des épreuves pratiques des examens de candidature en sciences naturelles, préparatoire à la médecine, et de candidature en médecine, puisse faire l'objet de moins de trois épreuves et de moins de trois années d'études.

La première épreuve comprend :

- 1^o L'anatomie humaine systématique (ostéologie, syndesmologie, myologie);
 2^o L'histologie générale ;
 3^o Les éléments d'anatomie comparée ;
 4^o La physiologie générale.

Les candidats subissent, en outre, une épreuve pratique consistant en démonstrations anatomiques ordinaires ou macroscopiques et en démonstrations microscopiques.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° L'embryologie ;
- 2° L'anatomie humaine systématique (angéiologie, névrologie, splanchologie, organes des sens) et l'anatomie topographique ;
- 3° L'histologie spéciale ;
- 4° La psychologie ;
- 5° La physiologie spéciale.

Les candidats subissent, en outre, une épreuve pratique consistant en démonstrations ordinaires ou macroscopiques et en démonstrations microscopiques.

EXAMEN POUR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE, CHIRURGIE ET ACCOUCHEMENTS.

L'examen fait l'objet de trois épreuves, et de trois années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1° La pathologie et la thérapeutique générales ;
- 2° L'anatomie pathologique ;
- 3° La pathologie chirurgicale générale.

Les candidats subissent, en outre, une épreuve pratique consistant en démonstrations microscopiques d'anatomie pathologique.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° Les éléments de pharmacologie et la pharmacodynamique ;
- 2° La pathologie médicale et la thérapeutique spéciale des maladies internes, y compris les maladies mentales ;
- 3° La pathologie chirurgicale spéciale.

La troisième épreuve comprend :

- 1° La théorie des accouchements ;
- 2° L'hygiène publique et privée ;
- 3° La médecine légale ;
- 4° La clinique médicale ;
- 5° La clinique chirurgicale ;
- 6° La théorie et la pratique des opérations chirurgicales ;
- 7° L'ophtalmologie et la clinique ophtalmologique ;
- 8° La clinique obstétricale.

Les candidats subissent, en outre, une épreuve pratique consistant en démonstrations macroscopiques d'anatomie pathologique et une épreuve pratique consistant en démonstrations d'anatomie des régions.

PHARMACIE.

EXAMEN POUR LE GRADE DE PHARMACIEN.

L'examen fait l'objet de trois épreuves, et de deux années d'études au moins, y compris l'année de stage officiel.

La première épreuve comprend :

- 1° Les éléments de chimie analytique, qualitative et quantitative, et les éléments de chimie toxicologique ;

2° La pharmacognosie, les altérations et les falsifications des substances médicamenteuses et alimentaires;

3° La chimie pharmaceutique (notamment la connaissance des caractères auxquels on reconnaît la pureté des produits chimiques employés en médecine).

La deuxième épreuve comprend :

1° Deux opérations chimiques ;

2° Une analyse générale ;

3° Une opération toxicologique ;

4° Une opération propre à découvrir la falsification des médicaments ou celle des substances alimentaires ;

Une détermination quantitative se fera sur l'une des trois dernières opérations analytiques ;

5° Une recherche microscopique.

La troisième épreuve comprend :

1° La pharmacie pratique, y compris la préparation des médicaments inscrits dans la pharmacopée (pharmacie galénique); le jugement des prescriptions des médecins, au point de vue de la préparation, de la dispensation et de la délivrance des médicaments (pharmacie magistrale); les doses maxima des médicaments ;

2° Deux préparations pharmaceutiques officinales ;

3° Trois préparations magistrales.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 10 novembre 1890 : **Glaser**, Esquisse de l'histoire et de la géographie de l'Arabie, II. — **Schenk**, Le dieu Télésphore (Salomon Reinach). — **Castellani**, L'Epithalame de Prodrôme (Salomon Reinach). — **Baudissin**, Le sacerdoce dans l'Ancien Testament (Maurice Vernes). — **Kuenen**, Les livres prophétiques de l'Ancien Testament (Maurice Reinach). — **Wellhausen**, La composition de l'Hexateuque (Maurice Reinach). — **Hauck**, Histoire ecclésiastique de l'Allemagne, I (Ch. Pfister). — **Gourouff et Bénétrix**, Du Bartas (T. de L.). — **Brandes**, Un poème de Rusticius (P. A. L.).

Du 17 novembre : **Thibaut et Sudhakara Dvivedi**, La Panchasiddhantika (A. Barth). — **Fleet**, Recueil des inscriptions de l'Inde, III (E. Drouin). — **Christ**, Platon (E. Baudat). — **Urbini**, La patrie de Properce (P. N.). — Catulle, p. p. **Em. Thomas** (Max Bonnet). — **Corssen**, L'Altercatio de Simon et de Théophile (L.). — **Corréard**, Histoire de l'Europe et de la France (Ch. Pfister). — **Camus**, Les manuscrits français de la bibliothèque d'Este (L. C.). — **Turba**, L'expédition de Charles-Quint contre Alger (H. de Grammont). — **Prou**, Peiresc et la numismatique mérovingienne (T. de L.). — La Bruyère, p. p. **Servois et Rebellian** (A. Delboulle). — **Habasque**, Le dernier duc d'Aquitaine. Xavier de France (T. de L.).

Du 24 novembre : **Kirchner**, Catalogue des citoyens athéniens (My). — **Bertrand**, Cicéron artiste (Emile Thomas). — **Bonnet**, Le miracle de l'archistratège Michel (P.-A. L.). — De aleatoribus, p. p. **Miodonski et Hilgenfeld** (Paul Lejay). — **Sabatier**, De la vie intime des dogmes (M. Vernes). — **Waag**, Poèmes allemands (C.). — **Boos**, Cartulaire de Worms, II (R.). — **Seger**, Nicéphore Bryenne (Ch. Diehl). — **Gebhart**, L'Italie mystique (Léon-G. Pélissier). — **Heidenhain**, Philippe de Hesse (Ch. Pfister). — **Abbadie**, Un cadet de Gascogne (A. C.).

Du 1 décembre : **Josèphe**, iv, p. p. **Niese** (T. R.). — **Liebenam**, Les corporations romaines (R. Cagnat). — **Berger**, Stylistique latine (P. L.). — **Luzio**, Isabelle d'Este (P. de Nolhac). — **Law**, Les catholiques sous Elisabeth (H. d'A. de J.). — **De Meaux**, La Réforme et la politique française en Europe (R.). — **Nerrlich**, Jean Paul (A. C.). — **Braitmaier**, Histoire de la critique allemande (E. Grucker). — **Lambert**, Les fédérations en Franche-Comté (Frantz Funck-Brentano). — La Rochejaquelein (A. C.). — Souvenirs de M^{me} de La Bouère (A. C.). — **B. Zeller**, L'histoire

de France racontée par les contemporains (B. D.). — **Groot**, Histoire de la Nouvelle Grenade, II (G. Strehly). — **Du Puitspelu**, Dictionnaire du patois lyonnais (Ch. J.). — **Valera**, Lettres américaines (G. S.).

Du 8 décembre : **Grébaut**, Le Musée égyptien (G. Maspero). — **Jelinek**, Héro et Léandre (Salomon Reinach). — **Paulson**, Un manuscrit de Chrysostome (P.-A. L.). — **Hogan**, Documents sur saint Patrice, II (H. d'A. de J.). — **Stokes**, Le Livre de Lismore (H. d'A. de J.). — Keating, La mort, p. p. **Atkinson** (H. d'A. de J.). — **Loth**, Chrestomathie bretonne, I (H. d'A. de J.). — **Luzel**, Chants populaires de la Basse-Bretagne (H. d'A. de J.). — **Brucker**, Ordonnances de police de Strasbourg (Ch. Pfister). — **Berluc-Perussis**, Wendelin en Provence (T. de L.). — **Gasté**, La jeunesse de Malherbe (A. Delboulle). — **Robert**, La poésie de Racine (L. Brunel).

Du 15 décembre : **Wiedemann**, La religion égyptienne (G. Maspero). — **D'Arbois de Jubainville**, L'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (Salomon Reinach). — **Margoliouth**, Le texte de l'Ecclesiastique (M. Vernes). — **Frœlich**, L'armée de César, II et III (R. C.). — **Groh**, Justin II (Ch. Diehl). — **Perlbach**, Les statuts de l'ordre teutonique (Ch. Pfister). — **Seyboth**, Le vieux Strasbourg (R.). — **Communay**, Pierre de Lancre (T. de L.). — **Süpffe**, Histoire des influences de l'Allemagne sur la France, II (Ch. J.). — **Litzmann**, Schroeder, I (A. C.). — Hyde de Neuville, Mémoires, II (C.).

Du 22 décembre : De **Cara**, Les Hyksos (G. Maspero). — **Gutscher**, Epitaphes attiques (S. R.). — **Soden**, Commentaire du Nouveau-Testament, III, 2 (A. Loisy). — **Loeb**, Le Juif de l'histoire et de la légende (M. Vernes). — **Lippert**, L'ordre de Santiago (Ch. Pfister). — **G. Meyer**, Chants populaires grecs (Jean Psichari). — **Lanquetin**, L'œuvre de Villalobos (G. Strehly). — Bayle, Correspondance, p. p. **Gigas** (T. de L.). — **Lentzner**, Bacon et Shakespeare (Ch. J.). — Joseph **Bertrand**, Pascal (Salomon Reinach). — **Lods**, Les églises protestantes de Montbéliard (C.). — **Guérin**, La question du latin (A. Delboulle). — **H. Cordier**, Stendhal et ses amis (A. C.). — **Parigot**, Augier (Léon Dorez). — **Schrader**, Atlas de géographie moderne (H. de Curzon). — **Dubois**, Précis de géographie moderne (B. Auerbach). — **Fischer**, Foi ou science (M. V.). — Lettre de M. d'Arbois de Jubainville et réponse de M. Gaidoz.

Du 29 décembre : Herodote, II, p. p. **Wiedemann** (G. Maspero). — **Hardt**, Le bouddhisme (Sylvain Lévi). — **Fujishima**, Le bouddhisme japonais (Sylvain Lévi). — **A. Darmesteter**, Le Talmud (M. Vernes). — **Skutsch**, Les noms en -no- (P. L.). — **Stowasser**, Mots obscurs (P. L.). — **Bury**, Le bas empire romain (R. Cagnat). — **Müllenhoff**, Antiquité allemande, I, p. p. **Rödiger** (H. d'A. de J.). — **Audisio**, Histoire civile et religieuse des papes de Constantin à Charlemagne (Ch. Pfister). — **Massip**, Le collège de Tournon (T. de L.). — **Biart**, Cervantès (G. Strehly). — **Tüchert**, Racine et Héliodore (George Dalmeyda). — **Meyneil**, Napoléon I (Ch. P.). — **Minor**, Schiller, I et II (E. Veyssier). — **Walzel**,

Lettres de Frédéric Schlegel à son frère Guillaume (A. C.). — **Barton**, Histoire de la Nouvelle-Galles du Sud (B. Auerbach). — **Sourian**, L'esthétique du mouvement (Lucien Herr). — **Bergson**, Les données immédiates de la conscience (Lucien Herr). — **P. Janet**, L'automatisme psychologique (Lucien Herr). — Schopenhauer, Le monde comme volonté et comme représentation, III, p. p. **Burdeau** (Lucien Herr).

Du 5 janvier 1891 : **Egger**, La littérature grecque (Alfred Croiset). — **Christ**, Histoire de la littérature grecque (Am. Hauvette). — **Espérandieu**, Inscriptions de la cité des Lémovices (R. Cagnat). — Juvenus, p. p. **Huemer** (Paul Lejay). — Lactance, p. p. **Brandt** (Paul Lejay). — **Macray**, Annales de la Bodléienne (Léon Dorez). — **Joanne**, Dictionnaire de la France (H. de Curzon). — **Lévy-Brühl**, L'Allemagne depuis Leibniz (Ch. J.). — **Van Duerm**, Le pouvoir temporel des papes (Ch. Pfister). — **A. Gazier**, L'orthographe de nos pères (A. Delboulle). — **Oltremare**, Simplification de l'orthographe (A. Delboulle).

Du 12 janvier : **Reinisch**, Les noms de nombre (A. L.). — **Brugmann**, Grammaire comparée des langues indo-européennes, II, 2, 1 (V. Henry). — **Philippi**, La philologie (Salomon Reinach). — **Jahn**, Commentaire de Proclus sur les oracles (χ. α. ρ.). — **Lemonnier**, Les affranchis (Camille Jullian). — Em. **Legrand**, La guerre de Troie, par Hermoniacos (Jean Psichari). — **Vander Linden**, La révolution démocratique à Louvain (M. Prou). — **Joret**, Les Formont (B. A.). — **De Grammont**, Correspondance et consuls d'Alger (B. M.). — **Jaeglé**, Correspondance de Madame (Ch. J.). — **Romano**, Murat (L. G. P.). — **A. Dupuy**, L'Etat et Université (A. Delboulle). — **Baïssac**, Les grands jours de la sorcellerie (M. G.).

Du 19 janvier : **Naville et Griffith**, Tell-el-Zahoudijeh (G. Maspero). — **Sack**, La religion juive (M. Vernes). — **P.-F. Girard**, Mommsen, Le droit public romain, VII; Textes de droit romain (R. Cagnat). — Flores historiarum, p. p. **Luard** (Ch. Bémont). — **Rossignol**, Histoire de l'arrondissement de Gaillac pendant la Révolution (T. de L.).

Du 26 janvier : **Allard**, La persécution de Dioclétien (G. Lacour-Gayet). — **Loisy**, Histoire du canon de l'Ancien Testament (Maurice Vernes). — **Brutails**, La chambre des comptes de Navarre (M. Prou). — **Pélissier**, Noris (T. de L.). — **Lea**, L'Inquisition espagnole (G. Strehly). — **Fournel**, L'événement de Varennes (A. C.). — **Sorel**, M^{me} Staël (Ch. J.).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1890. Calvary.

8. November 1890. — **Rezensionen und Anzeigen** : **E. Weissenhorn**, Achilleis und Ilias (P. Cauer). — **J. Göttching**, Apollonius von Tyana (J. Miller). — **C. Giambelli**, M. Tullio Cicerone, I cinque libri de finibus bonorum et malorum (H. Deiter). — **G. Némethy**, M. Tullii Ciceronis de finibus bonorum et malorum libri quinque (H. Deiter). — **J. A. Kronenberg**, Minuciana sive annotationes criticae in Minucii Felicis Octavium. — **C. Synnerberg**, Observationes criticae in M. Minucii Felicis Octavium

(Dombart). — **Neckel**, Das Ekkyklema (W. Dörpfeld). — **R. Meister**, Die griechischen Dialekte (kyprischer Dialekt) (W. Schulze). — **F. Krebs**, Zur Rection der Casus in der späteren historischen Gracität (F. Hultsch).

15. November. — **Rezensionen und Anzeigen** : **Wunder-Weckléin**, Sophoclis tragoediae (P. Dettweiler). — **J. C. Wilson**, On the interpretation of Plato's Timaeus (O. Apelt). — **E. W. Simson**, Der Begriff der Seele bei Plato (O. Apelt). — **M. Hertz**, De Horatii operum exemplari olim Guyetiano narratio (W. Mewes). — **G. Helmreich**, Scribonii Largi Compositiones. — **Ders.** Marcelli de Medicamentis liber (J. Ilberg). — **W. Windelband**, Geschichte der Philosophie (F. Lortzing). — **A. Martin**, Quomodo Graeci ac peculiariter Athenienses foedera publica iureiurando sanxerint (C. Schaeffer). — **J. G. Cuno**, Vorgeschichte Roms (W. Deecke). — **V. Henry**, A short comparative Grammar of Greek and Latin for Schools and Colleges (G. Meyer). — **R. Meister**, Die griechischen Dialekte (kyprischer Dialekt) (W. Schulze).

22. November. — **Rezensionen und Anzeigen** : **C. Wintzell**, Studia Theocritea (H. St.). — **W. Gilbert**, Xenophontis commentarii (E. Weissenborn). — **J. R. Harris** and **S. K. Gifford**, The Acts of the martyrdom of Perpetua and Felicitas (A. Hilgenfeld). — **L. Behrendt**, Horaz deutsch I (W. Mewes). — **J. Poiret**, Horace, étude (W. Mewes). — **J. Dieckmann**, Des Publius Ovidius Naso Verwandlungen (R. Ehwald). — **J. Thüssing**, De temporum et modorum in enuntiatibus apud C. Plinium Secundum usu (G. Oehmichen). — **P. Monceaux**, Les proxénies grecques (C. Schaeffer). — **H. Lehner**, Ueber die athenischen Schatzverzeichnisse des vierten Jahrhunderts (V. v. Schoeffer). — **R. Meister**, Die griechischen Dialekte (kyprischer Dialekt) (W. Schulze).

29. November. — **Rezensionen und Anzeigen** : **G. Niemann** und **E. Petersen**, Städte Pamphyliens und Pisidiens (G. Hirschfeld). — **K. F. Ameis**, Homers Odyssee (P. Cauer). — **K. F. Ameis**, Anhang zu Homers Odyssee (P. Cauer). — **A. Ludwig**, Scholia in Homeri Odysseae α 238-309 (P. Cauer). — **J. A. Simon**, Xenophon-Studien (E. Weissenborn). — **A. Ipfelkofer**, Die Rhetorik des Anaximenes (C. Hammer). — **A. Campaux**, De la critique du texte d'Horace au XIX. siècle (W. Mewes). — **H. Schweizer-Sidler**, Cornelii Taciti Germania (F. Walter). — **J. Benesch**, De casuum obliquorum apud M. Iunianum Iustinum usu (J. H. Schmalz). — **G. Oehmichen**, Das Bühnenwesen der Griechen und Römer (W. Dörpfeld). — **J. Schneider**, Die alten Heer- und Handelswege der Germanen, Römer und Franken im deutschen Reiche. — **Ders.**, Römerstrassen im Regierungsbezirke Aachen I II. — **Ders.**, Die via Aurelia (Chambalu).

6. Dezember. — **Rezensionen und Anzeigen** : **Graf Lanckoronski**, **G. Niemann** und **E. Petersen**, Städte Pamphyliens und Pisidiens (G. Hirschfeld). — **G. M. Edwards**, The Odyssey of Homer (P. Cauer). — **H. Stein**, Herodotos (E. Krah). — **C. Hult**, Etudes sur le Banquet de Platon (K. Troost). — **W. Hoerschelmann** de Catulli carmine LXVIII.

— **Th. Birt**, De Catulli ad Mallium epistula. — **H. Weber**, Quaestiones Catullianae. — **Th. Birt**, Commentarioli Catulliani supplementum (H. Magnus). — **J. Meuser**, P. Ovidi Nasonis metamorphoses (R. Ehwald). — **H. St. Sedlmayer**, Ausgewählte Gedichte des P. Ovidius Naso (R. Ehwald). — **A. E. Schoene**, Cornelii Taciti de vita et moribus Iulii Agricolae liber (F. Walter). — **S. Reinach**, L'arc de Titus et les dépouilles du temple de Jérusalem (O. Richter). — **O. Schrader**, Sprachvergleichung und Urgeschichte (K. Bruchmann). — **P. Cauer**, Der Unterricht in Prima, ein Abschluss und ein Anfang (F. Müller).

13. Dezember. — **Rezensionen und Anzeigen**: **Graf Lanckoronski**, **G. Niemann** und **E. Petersen**, Städte Pamphyliens und Pisidiens (G. Hirschfeld). — **A. Franco**, I frammenti di Mimnermo (H. St.). — **U. Hoefler**, Konon (H. Landwehr). — **A. Palmer**, T. Macci Plauti Amphitruo (O. S.). — **A. Benoît**, Du ius sepulcri à Rome (J. Baron). — **H. Strack**, Baudenkmäler des alten Rom (O. Richter). — **H. Planck**, Das Lateinische in seinem Recht als wissenschaftliches Bildungsmittel. — **K. Nehring**, Der lateinische Aufsatz. — **G. Lejeune-Dirichlet**, Paul Güssfeldt und das humanistische Gymnasium. — **J. Pajk**, Zur Gymnasialreform. — **J. Boehme**, Herder und das Gymnasium (P. Cauer). — **Fr. X. v. Wegele**, Aventin (K. Hartfelder).

20. Dezember. — **Rezensionen und Anzeigen**: **H. Schütz**, Sophokleische Studien (Wecklein). — **W. Kahl**, Demokritstudien. I. (F. Lortzing). — **A. Beckmann**, Num Plato artefactorum ideas statuerit (K. Troost). — **K. K. Küster**, Horaz Oden, Epoden (W. Mewes). — **S. G. Owen**, Ovid Tristia, book III (R. Ehwald). — **Baumeister**, Bilderhefte aus dem griech. und röm. Altertum für Schüler (Chr. B.). — **C. Varrentrapp**, Johannes Schulze und das höhere preussische Unterrichtswesen in seiner Zeit (P. Cauer).

27. Dezember. — **Rezensionen und Anzeigen**: **W. Siern**, Theopompos eine Hauptquelle des Diodor (K. Jacoby). — **J. Ries**, De Aeneae Tactici commentario poliorcetico (H. Landwehr). — **A. Gildenpenning**, Die Kirchengeschichte des Theodoret von Kyrrhos (G. Runze). — **J. Cholodniak**, Censorini de die natali liber (F. Hultsch). — **M. Ihm**, Studia Ambrosiana (C. Wunderer). — **Fr. Harzmann**, Quaestiones scaenicae (W. Dörpfeld). — **V. Loret**, Les flûtes égyptiennes antiques (C. v. Jan). — **F. Butel**, L'éducation des Jésuites autrefois et aujourd'hui (X).

3. Januar. — **Rezensionen und Anzeigen**: **P. Cauer**, Homeri Ilias (J. Wackernagel). — **K. Wessely**, Zu den griechischen Papyri des Louvre (A. Dieterich). — **H. de la Ville de Mirmont**, D. M. Ausonii Mosella (R. Peiper). — **Fr. Trede**, Das Heidentum in der römischen Kirche (O. Crusius). — **D. Vasconi**, Il mito di Scilla e Cariddi nell' Odissea (W. H. Roscher). — **M. Bencker**, Der Anteil der Periegese an der Kunstschriftstellerei der Alten (W. Gurlitt). — **Th. Curti**, Die Sprachschöpfung (Fr. Stolz). — **W. Deecke**, Beiträge zur Auffassung der lateinischen Infinitiv-, Gerundial- und Supinum-Konstruktionen (Fr. Stolz). — **A. Cridii Carmina** (K. Hartfelder).

17. Januar. — **Rezensionen und Anzeigen**: L. v. Sybel, De Platonis prooemiis academicis academicum prooemium (K Troost). — P. Guenther, De ea, quae inter Timaeum et Lycophronem intercedit, ratione (Fr. Susemihl). — F. Ritschelius, T. Macci Plauti comoediae IV, 1. Casina (O. Seyffert). — E. Fabricius, Theben (E. Oberhummer). — J. Kopecky, Die attischen Trieren (E. Assmann). — P. Viereck, Sermo Graecus quo senatus populusque Romanus magistratusque populi Romani usque ad Tiberii Caesaris aetatem in scriptis publicis usi sunt examinatur (M. Rubensohn).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Franz Harder und Hermann Heller. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1890-1891.

12. November. — **Rezensionen und Anzeigen**: Herm. Diels, Sibyllinische Blätter (K. Buresch). — Liber de viris illustr. u. Romae app. crit. instr.... I. R. Wijga (Th. Opitz). — Taciti Germania erkl. von K. Tücking. 7. Aufl. (U. Zernial). — Tibullus, Ausgew. Elegieen hrsg. von P. J. Meier (H. Winther). — H. L. Strack, Vollständ. Wörterbuch zu Xenophons Anab. 5. Aufl.; R. Hansen, Wörterb. zu Xenophons Anab. u. Hell.; L. Koch, Xenophonsätze zur Einüb. der griech. Syntax. (P. Weissenfels). — E. Funck, De Thebanorum ab a. 362 actis (G. J. Schneider). — G. Körting, Lat.-romanisches Wörterbuch 1. u. 2. Lf. (Fr. Körnig).

19. November. — **Rezensionen und Anzeigen**: C. Haebler, Studien zur Aphrodite von Melos (H. L. Ulrichs). — Platons Eutyphrons hrsg. von A. Th. Christ (Liebhold). — H. Usener, Der heil. Theodosios (Dräseke). — O. Staehlin, Observationes crit. in Clementem Alex. (Mesger). — A. Schneider, D. Prozess des C. Rabirius (O. Schulthess). — Engelmann, Bilderatlas zu Ovids Met. (A.). — Plauti fab. rel. Amhrosianae ed. G. Studemund (M. Niemeyer). — A. Gerber et A. Greefs, Lex. Taciteum (E. Wolff). — A. Lasson, Sint ut sunt (O. Weissenfels).

26. November. — **Rezensionen und Anzeigen**: K. Wernicke, Die griech. Vasen mit Lieblingsnamen (Posnansky). — J. Baunack, Aus Epidaurios; O. A. Danielsson, Epigraphica (P. Kretschmer). — F. Hankel, Die Ernennung u. soziale Stellung d. röm. Kriegstribunen (F. Fröhlich). — É. Thomas, Les Poésies de Catulle (K. P. Schulze). — F. Thümen, Ciceros Rede de imperio Cn. Pompei, nach pädag. Gesichtspunkten erkl. (O. Weissenfels). — P. Hirt, Über die Substantivierung d. Adjektivums bei Quintilian (W. Gemoll). — A. Metlikovits, De Sophoclis cod. Laur. pl. XXXI 10 (Fr. Schubert). — J. Bieler, Über die Echtheit des Lucianischen Dialogs de Parasito (A. Thimme). — V. Hintner, Griech. Schulgrammatik. 4. Aufl. (J. Sitzler).

3. Dezember. — **Rezensionen und Anzeigen**: J. E. Kirchner, Prosopographiae Atticae specimen (H. Winther). — J. Schvarev, Kritik d. Staatsformen d. Aristoteles (A. Döring). — Hörschelmann, Ein griech. Lehrbuch d. Metrik (H. G.). — A. Rell, De locativi in prisca latinitate vi et usu (H.

Zierner). — Horatius, Satiren und Episteln von G. T. A. Krüger 12. Aufl. von G. Krüger. 2. Teil : Epist. (O. Weissenfels). — Knoke, Der Gebrauch von plures bei Tacitus (E. Wolff). — G. Curtius, Griech. Schulgrammatik. 20. Aufl. von v. Hartel (A. Fritsch). — G. Graf zu Dohna-Wundlacken, Der Feind im eignen Lager. Beitr. zur Schulfrage (F. Harder).

10. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : Methode u. Ergebnisse der arischen Altertumswissenschaft (O. Schrader). — Zanardelli, L'origine du langage (H. Zierner). — A. Wormstall, De Corinthiacis tabellis fictilibus (Posnansky). — E. Lohse, Tulliana (A. Goethe). — Ovidius, Briefe d. Heroiden. Deutsch von A. Koch (H. W.). — Rusticius, De Christi Jesu beneficiis von W. Brandes (M. Manitius). — Homers Odyssee von Ameis-Hentze I 1. 9. Aufl.; Anhang zu Homers Odyssee v. Ameis-Hentze 1. 4. Aufl. (A. Gemoll). — Güldenpennig, Die Kirchengeschichte d. Theodoret (F. Hirsch). — W. G. Rutherford, First greek syntax (J. Sitzler).

17. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : A. Bonhoffer, Epiktet und die Stoa (O. Weissenfels). — E. Aust, De aedibus sacris populi Romani (G. Zippel). — Q. Horatius Flaccus rec. Orellius. Ed. IV. Vol. II cur Mewes (H. Schütz). — Marcelli de medicamentis liber ed. G. Helmreich (Max C. P. Schmidt). — Anthologiae Planudeae appendix Barberino-Vaticana rec. L. Sternbach (C. Haeberlin). — Nils Nilen, Admotationes Lucianae (P. Schulze).

24. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : E. di Ruggiero, Dizionario epigrafico di antichità Romane. Fasc. 14-17 (G. Zippel). — E. Stoecker, De Claudiani poetae veterum rerum Romanarum scientia (W. K.). — A. Boutkowski-Glinka, Petit Mionnet (A. P.). — J. Geffeken, De Stephano Byzantio (P. Roellig).

1. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : K. Schuchhardt, Schliemanns Ausgrabungen (-zs). — W. Luthé, Die Erkenntnislehre der Stoiker (A. Döring). — H. Grimm, Homer, Ilias 1-9 (Ed. Kammer) — Hesiodos Mahnlieder an Perses von A. Kirchhoff (R. Peppmüller). — C. Zander, Versus Italici antiqui (W. Deecke). — H. Weber, Quaestiones Catullianae (K. P. Schulze). — Commentationes philol. Jenenses Vol. IV; G. Lämmerhirt, De priscor. script. locis a Servio allatis (Klotz).

7. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : K. Buresch, Klaros (O. Immisch). — Flavii Josephi opera omnia rec. S. A. Naber. Vol. II (K. Jacoby). — M. Klatt, Chronologische Bemerkungen über die Regierungszeit des Königs Kleomenes III (G. J. Schneider). — Cornelii Taciti Germania. Erläutert v. H. Schweizer-Sidler. 5. Aufl. (U. Zernial). — M. Kawczynski, Essai comparatif sur l'origine et l'histoire des rythmes (H. G.).

14. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : E. Thraemer, Pergamos (P. Weiszäcker) I. — Der Bericht des Asinius Pollio über d. spanischen Unruhen d. Jahres 48... herausg. von G. Landgraf (C. Fleischer). — J. Weisweiler, Das lat. Participium futuri passivi (G. Ihm.). — R. Wurzer, Über historische Treue und Bedeutung der Reden im Geschichtswerke des Thukydides (G. Herheil. — J. Ries, De Aeneae Tactici commentario poli-

orcetico (A. Lange) I. — P. Cauer, Unsere Erziehung durch Griechen und Römer (O. Weissenfels).

21. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : E. Hübner, Römische Herrschaft in Westeuropa (J. A.). — E. Thraemer, Pergamos. II. (P. Weizsäcker). — Luciani Muelleri, de Accii fabulis disputatio (J. M. Stowasser). — Maximiani elegiae ed. M. Petschenig (M. Manitius). — G. Heidrich, Varroniana I. (G. Hergel). — H. Ebeling, Schulwörterbuch zu Homer (A. Gemoll). — J. Ries, De Aeneae Tactici commentario poliorcetico (A. Lange) II (Schluss).

28. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : K. Groh, Geschichte des oströmischen Kaisers Justin II. (F. Hirsch). — Demosthenis Orationes Selectae in us. schol. ed. Fr. Slameczka (E. Rosenberg). — R. Köpke, Die lyrischen Versmasse des Horaz. 4. Aufl. (H. Belling). — T. Livii a. u. c. ed. Steph. David Vol. I, libr. XXI-XXV (Ad. Schmidt). — A. Polaschek, Beitr. zur Erkenntnis der Partikeln *ἐν* und *ἐνί* I. (G. Hergel). — Ellendt-Seyffert, Lat. Grammatik, 34. Aufl.; Lattmann-Müller, Kurzgefasste Latein. Grammatik. 6 Aufl.; V. Thumser, Zur griech. und latein. Schulgrammatik (C. Stegmann).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

CATULLE XLVI. 11.

Les manuscrits portent :

Longe quos simul a domo profectos
• *Diverse variæ viae reportant.*

Faut-il lire *Diversæ variæ* ou *Diverse variæ* ou *Diversæ variæ*? Cette dernière leçon me semble préférable, quoiqu'elle ait été rejetée par les éditeurs modernes. L'adverbe *variæ* s'emploie souvent pour accentuer l'idée de diversité déjà exprimée ou contenue dans la phrase. Sall., *Cat.*, 52, 1 : *Ceteri verbo alius alii VARIE assentiebantur*. 61, 9 : *Ita VARIE per omnem exercitum laetitia, maeror, luctus atque gaudia agitantur*. Tac., *Ann.*, I, 47 : *mox hiemem aut negotia VARIE causatus*. I, 9 : *Ita quæ variæ satellesque argumetorum*.

P. THOMAS.

Cf. Lucrèce, I, 341.

Juvénal, II, 264

Vell. Pat. II, 38, 4. variæ proventus et saepe amissa partibus.

On doit lire diverse viae.

CONGRÈS HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE LIÈGE.

Compte-rendu de la section historique.

La sixième session des Congrès de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique s'est tenue à Liège les 3, 4, 5 et 6 Août de l'année dernière.

Les quatre journées qu'a duré ce congrès, que devait présider Monsieur E. de Laveleye, ont été consacrées aux séances, à l'étude des collections des Musées et aux diverses excursions organisées dans la vallée de la Meuse. Les travaux ont été, selon l'habitude, répartis en 3 sections : celle d'anthropologie, d'histoire, d'art et d'archéologie, ayant chacune son président, vice-président, rapporteur et secrétaire pour chaque jour.

A n'envisager que l'aspect général du Congrès de Liège, on peut dire que celui-ci a été fort intéressant et a obtenu autant de succès que les précédents, tant par le nombre et la valeur des érudits accourus de tous les points de notre pays, de France et de Hollande, que par la variété et l'importance des questions soumises à l'examen de ses membres.

Mais si nous ne considérons que le côté historique du Congrès, nous devons bien avouer que le résultat a été minime, et n'a nullement répondu à ce qu'on était en droit d'en attendre, eu égard à l'importance des questions inscrites au programme de la seconde section.

C'est peut-être à la nature même des questions proposées qu'il faut attribuer en partie cette infériorité, quant à la valeur et au résultat, des discussions et recherches historiques auxquelles on s'est livré pendant trois séances. En effet, parmi les 17 points à élucider et à étudier, il en était qui ont été débattus depuis des années, qui ne semblent guère susceptibles d'une solution satisfaisante, et qui, en tout cas, demandent pour faire un pas, si petit soit-il, des discussions de plus d'une demi-heure, entre savants qui s'y sont préparés de longue main. Nous citerons la question 12 : « Les Franks sont-ils arrivés en Belgique simplement comme élément envahisseur et destructeur? » — la question 13 : « peut-on distinguer le courant

frank salien du courant frank ripuaire ? » et celle-ci encore : « Emplacement d'*Aduatuca* (Tongres, Embourg, Limbourg, etc.) et de l'oppidum des Aduatiques (Namur, Fallais, mont Falhize, etc.). » Cette dernière question, on le sait, est très controversée et a reçu autant de solutions qu'il y a d'érudits qui s'en sont occupés.

La première, si importante cependant, n'a été traitée qu'indirectement par Monsieur Bequet, l'actif secrétaire de l'Institut archéologique namurois, qui en a fait une question connexe à celle portant le n° 8, et rédigée ainsi : « Faire le relevé des retranchements fortifiés sur les hauteurs. » — Dans une communication pleine d'intérêt, qui n'était, en réalité, que l'exposé sommaire des fouilles et recherches opérées par cet archéologue dans la province de Namur, celui-ci a fait la description des différentes fortifications antiques que l'on a mises à jour depuis quelques années, et qui ont tant servi à l'étude de l'histoire de notre pays à l'époque romaine. Il divise les fortifications découvertes par lui en anté-romaines et romaines, apprécie les caractères et les particularités de chacune d'elles (construction, destination, emplacement), et aboutit à la conclusion que celles de la seconde époque servaient de refuges momentanés, au temps des incursions et invasions germanes, mais non pas de siège à des troupes permanentes. Profitant de la faiblesse de l'empire, les Francs passaient le Rhin par petites troupes, brûlant et pillant tout, puis retournaient, poursuivis par les Romains, réfugiés dans leurs castella. On se sauvait donc dans des endroits inaccessibles, sur des promontoires élevés, fortifiés naturellement, qui se trouvaient parfois être des castella anté-romains ; on les entourait de murs et de retranchements faits de terre ou de mortier. C'étaient des constructions légères, des habitations temporaires. M. Becquet cite l'emplacement et le nom de plusieurs d'entre elles.

Voilà la seule communication faite à la section qui parût établir que les Francs étaient *simplement* un élément envahisseur et destructeur.

Mais la question telle qu'elle était posée semblait devoir amener d'autres opinions à se produire, et provoquer un examen plus approfondi.

La distinction possible entre courant frank salien ou ripuaire (n° 13) n'a pas été traitée.

L'emplacement d'*Aduatuca* (n° 3), objet de travaux nombreux et contradictoires, amène une discussion entre deux membres de la section d'Histoire : MM. de Noüe (de Malmédy) et J. Fréron, conseiller à la Cour d'Appel. Le premier s'appuie sur les deux textes si connus de César (V, 24, 4 et VI, 32, 4) pour établir qu'*Aduatuca* devait être située à gauche de la Meuse, donc à Tongres : puisque *Aduatuca* est « in mediis fere Eburo-num finibus », bien que l'on sache d'ailleurs que la « maxima pars » des Eburons se trouvait « inter Mosam et Rhenum », il est, par cela même, stratégiquement rationnel que les Eburons ne pouvaient pas mettre leur camp à la frontière, toujours exposée aux attaques du pays des Germains.

M. de Noüe tient donc pour Tongres, et il se rallie aux textes de l'itinéraire d'Antonin, de Ptolémée et de la table de Peutinger, ainsi qu'aux travaux de plusieurs auteurs modernes.

M. Fréron, lui, s'appuie sur les travaux récents de savants allemands, entre autres sur l'ouvrage de M. von Cohausen, dont la conclusion est qu'*Aduatuca* ne pouvait être située qu'à Embourg, près de Liège (là ou précisément se construit en ce moment un fort). La communication de l'orateur n'a été qu'un rapide résumé de cet ouvrage. L'auteur allemand, tout d'abord, pense que cette *Aduatuca* a dû être le lieu d'emplacement des descendants des Cimbres, appelés plus tard *Aduatuci*, mêlés aux peuplades locales et devenus si nombreux au temps de César; que celui-ci avait assiégé le castellum et l'oppidum, parce que les populations éburonnes s'y étaient réfugiées.

La lutte de César contre les *Aduatuci*, leur trahison, et leur défaite définitive (César II, 29-33) auraient eu pour théâtre cette *Aduatuca*, fortification naturelle (« oppidum egregie natura munitum » dit César). C'est là aussi qu'il faut placer les quartiers d'hiver de Sabinus et de Cotta. On connaît la lutte de ceux-ci contre Ambiorix. Ils se réfugièrent, après leur départ de la citadelle, dans la vallée de la Vesdre, voie la plus facile pour se diriger vers le Luxembourg, et c'est près de Trooz qu'ils subirent l'attaque si malheureuse des Eburons.

Limbourg, pour M. von Cohausen, ne peut être l'emplacement d'*Aduatuca*; car en cet endroit ne pouvait séjourner une nombreuse garnison; de plus, Limbourg est trop loin de toute grande voie de communication; on n'y a découvert aucune voie romaine, aucune antiquité romaine, tandis que le contraire est vrai

d'Embourg. Enfin l'épithète de *Tungrorum*, de *Tungrenses*, ne peut s'appliquer à Tongres, sinon les Romains n'auraient pas été acculés par les Eburons comme ils l'ont été.

Répliquant à une interpellation de M. de Noüe, selon lequel il faudrait prouver qu'Embourg était « *in fere mediis Eburonum finibus* », M. Fréson répond que le territoire des Eburons s'étendant de la Campine jusqu'au pays de Clèves et aux Ardennes, Embourg pouvait parfaitement se trouver *in mediis Eburonum finibus* et correspondre à l'*Aduatuca* de César.

Pour M. de Sélys-Longchamps, sénateur, il y a lieu de prêter attention aux fouilles qu'il a opérées en un lieu sis près de Waremme, et nommé *Othwaxhe*, mot qui pour lui, wallonisé, est le même que *aduatuca* (*advatica*). A cet endroit il a trouvé les débris d'une occupation romaine, et tout lui fait croire que ce mot othwaxhe (qui n'est pas rare dans le pays de Hesbaye) signifie peut-être « avant-garde, » que Waremme serait comme une *aduatuca* *Tungrorum*, et qu'ainsi *aduatuca* (othwaxhe) pourrait être admis comme un nom commun applicable à plus d'une ville.

M. Wauvermans, d'Anvers, examinant la question à un point de vue stratégique, penche plutôt pour Tongres ; mais il résume et conclut, fort prudemment et fort exactement du reste, qu'on aura beaucoup de peine à trouver l'emplacement précis de l'*Aduatuca* de César. Notons enfin que M. Harroy (de Verviers) a déclaré en assemblée générale que s'il avait pu prendre part à la discussion, il aurait soutenu les titres de Limbourg. Les avis, on le voit, restent très-partagés, et ce n'est pas encore le Congrès de Liège qui aura pu donner une solution à cette question.

On pourrait dire à peu près la même chose sur le point de savoir « si Pierre l'Hermite est originaire de la Picardie ou du pays de Liège » (n° 17).

Deux villes se disputent l'honneur d'avoir vu naître l'illustre prédicateur de la 1^{re} croisade : Huy et Amiens. M. Fréson, qui a pris seul la parole sur cette question peu neuve et presque résolue, revendique pour cette dernière ville l'honneur de la naissance de Pierre, contrairement à Grandgagnage et Héniaux. Il s'appuie sur les textes de Gilles d'Orval, de Guillaume de Tyr, et sur ce fait qu'on a donné aux mots

« *reversus fuit ad natale solum* » un sens trop exclusif. Cette espèce d'euphémisme, dit l'orateur, doit signifier le pays d'où il est parti avant son entrée au monastère de Neufmoustier, près de Huy, *in partes leodienses*. M. Fréson a également tenu à établir que pour lui l'*Hermite*, *Eremita*, est un nom de famille et pas un surnom.

Bref, il résulte de la courte discussion engagée sur Pierre l'Hermite entre quelques membres de la section, qu'Amiens doit être considéré, jusqu'à preuve du contraire, comme lieu de naissance du moine si longtemps réputé originaire de Huy. Toutefois M. Van der Straeten, président de la Société archéologique de Bruxelles, voudrait qu'il ne fût pris aucune décision sur cette question avant qu'il ait pu étudier un manuscrit inédit du XV^e siècle, qu'il possède.

Cette discussion, ainsi que les deux précédentes, dont nous avons essayé de donner un résumé aussi succinct que possible, sont les seules qui aient pris un certain développement. La plupart des questions restantes n'ont été l'objet que de fort courtes communications, ou n'ont pas même été agitées, soit que les personnes qui avaient posé les questions ne fussent pas présentes, enlevant ainsi à la discussion tout point de départ, soit que les membres ne fussent pas assez préparés à les résoudre.

Ainsi le n° 1 du programme : « routes suivies par les armées de César, notamment après le 2^e passage du Rhin, *via Mansuerisca* », n'a pas été traité; quant au n° 15 : « Époque où le Christianisme a pénétré chez les Franks », il a été déclaré qu'on ne pouvait s'en rapporter qu'à des traditions n'offrant aucune base positive.

Aucune lumière nouvelle n'a été apportée sur le point de savoir quelles étaient les limites de la *Germania inferior* et de la *Belgica* (quest. 4), — jusqu'où s'est étendue l'invasion des Chauques, arrêtée aux limites de la *Belgica* par Didius Julien (quest. 5), — ce qu'il faut croire du parcours de la Meuse d'après l'Anonyme de Ravenne : Dinant, Oin (Hun?), Namur, Huy, Liège, Maestricht (quest. 11), — où était la station des *Laeti Lagenses* (quest. 9), — de quelle époque date l'établissement des Franks dans le pays de Liège; la toponymie nous donne-t-elle des indications à ce sujet (quest. 14)?

Quelques autres questions, bien intéressantes cependant, n'ont été traitées que fort sommairement.

Ainsi M. Fréron, examinant « où en sont les recherches relatives aux voies romaines en Belgique », notamment celles qui passaient à Waremmé, Huy, etc., a fait le tracé de celle qui, venant de Marche, traversait la Meuse près de Huy, et se partageait à Straile. A cette fin il s'est appuyé sur l'origine latine probable de certains noms de localités. Mais ici l'orateur n'a fait que répéter Grandgagnage, qui avait traité cette question d'une façon définitive.

Sur les causes de la dépopulation constatée par Eumène et par les vies de quelques saints (quest. 10), l'abbé Van Speybroeck a fait une intéressante communication relative à la Frise et à la Saxe. Il a décrit, d'après St Eloi, l'usage *dit de la cuiller*, en pratique dans ces provinces, et relatif à l'abandon et au relèvement des enfants.

C'est la misère qui a dû être souvent une des principales causes de dépopulation, et l'orateur pense qu'il en a été sans doute de même dans nos provinces.

On le voit, les problèmes historiques soumis à l'étude des membres de la seconde section du congrès de Liège étaient variés, importants et susceptibles d'amples et intéressants développements. Il est vraiment à regretter que les sectionnaires n'aient eu que trois séances pour les discuter, séances dont l'une a été d'ailleurs en grande partie consacrée à l'examen de plusieurs questions traitant de traditions populaires et de linguistique wallonne. D'autre part, des représentants éminents de la science historique belge, sur qui le comité organisateur du Congrès avait compté, n'ont pu prendre part aux débats; leurs collègues ont été ainsi privés de l'aide de leurs lumières, alors que bien des points à débattre ne rentraient pas, comme on a pu s'en convaincre, dans le cadre des recherches de la généralité des travailleurs.

Du reste, presque tout l'intérêt scientifique du dernier congrès s'est concentré sur la section préhistorique et anthropologique. C'est là qu'était réuni le plus grand nombre d'adhérents, que se débattaient les plus importantes questions, là enfin que, seules, les discussions trouvaient un complément tout aussi agréable qu'utile dans la visite aux collections archéologiques et préhistoriques réunies en vue du Congrès, ou conservées dans les Musées de la Ville et dans les Eglises, ainsi que dans les excursions aux environs de Liège.

De ces circonstances réunies il résulte, à notre avis, que le Congrès a été autant, plus même dirons-nous, anthropologique et archéologique qu'historique. Nous craignons fort que, vu la tendance de plus en plus prononcée à s'occuper de recherches préhistoriques dans les Congrès de la Fédération, l'infériorité, que nous constatons au début de ce court compte-rendu, de la partie historique dans ces réunions annuelles, ne se manifeste encore plus d'une fois à l'avenir.

* * *

Il convient, pensons-nous, avant de terminer cet aperçu, aussi fidèle que possible, des travaux de la section historique du Congrès de Liège, de mettre les lecteurs de la *Revue* au courant d'un projet important de révision des Statuts et du Règlement des Congrès, déposé, à l'Assemblée générale d'ouverture, par 20 membres de la précédente session, tenue à Middelbourg. Ceux-ci proposent la révision de l'article 3 des Statuts, en ce sens que les sessions de la Fédération n'auraient plus lieu *que tous les 3 ans*, au lieu d'être annuelles, et celle de l'article 1^{er} du Règlement, en vertu duquel désormais la fédération serait administrée *par un bureau permanent et renouvelable partiellement chaque année*.

Ce projet a été défendu par son auteur, M. Soil, secrétaire de la Société historique et littéraire de Tournai.

Après une longue et vive discussion, à laquelle ont pris part un grand nombre de délégués, l'Assemblée générale s'est déclarée compétente pour discuter et voter les importants changements demandés. Mais elle a décidé, sur l'initiative de M. Soil lui-même, qui demandait tout d'abord la discussion immédiate, et de M. Van Bastelaer, que le projet de révision serait renvoyé aux sociétés affiliées, lesquelles en discuteraient en leur sein le bien-fondé et feraient connaître leur avis par leurs délégués, à l'assemblée du prochain congrès. Celle-ci décidera alors en toute souveraineté et en pleine connaissance de cause.

Voici les articles des statuts, en tenant compte du projet que M. Soil a déposé au nom de 20 membres :

Fédération Archéologique et Historique de Belgique.

I. — STATUTS.

1^o La Fédération est fondée en vue de créer des relations

étroites et permanentes entre les Sociétés qui s'occupent, à un point de vue quelconque, de notre histoire nationale.

Son but est de rechercher les meilleures méthodes à suivre dans les études archéologiques et historiques, d'imprimer plus d'unité à ces études, d'intéresser la généralité aux recherches locales et de vulgariser les résultats acquis.

2° La Fédération comprend les Sociétés adhérentes appartenant à la Belgique actuelle et aux localités ayant fait partie du territoire des 17 provinces des Pays-Bas et du pays de Liège.

3° La Fédération est administrée par un Bureau permanent composé de :

Un Président, deux Vice-Présidents, un Secrétaire-général, deux Secrétaires-adjoints, un Trésorier.

4° Le Bureau est élu au scrutin secret par une Commission également permanente, composée des délégués des sociétés adhérentes.

Chaque société désigne, pour former cette Commission, un délégué et un délégué suppléant. Ce dernier assiste aux réunions de la Commission au même titre que le premier, mais il n'a voix délibérative qu'en cas d'absence de son délégué effectif.

5° Ce Bureau est renouvelé par tiers tous les deux ans, dans une réunion de la Commission permanente.

Cette réunion peut coïncider avec une assemblée générale de la Fédération.

Lorsqu'il y aura lieu de réunir la Commission permanente en dehors du temps du Congrès, cette réunion aura lieu à Bruxelles.

6° Les membres du bureau nouvellement élus entrent en fonctions le 1^{er} janvier qui suit la date de leur nomination.

Le président fait partie de la plus forte série sortante. Ces séries seront pour la première et la seconde fois désignées par la voie du sort. Les membres sortants sont rééligibles.

7° La Fédération affirme son existence par des congrès tenus tous les deux ans, et dont la durée est au moins de deux jours.

Lorsque dans la ville où se réunit le Congrès, il existe une société affiliée à la Fédération, les membres du bureau de cette société sont adjoints à ceux du bureau de la Fédération, et tous ensemble forment le *Comité du Congrès* pour la session qui se tient dans cette ville.

Lorsqu'il y a dans la même ville plusieurs sociétés adhérentes,

ou lorsque le Congrès visite plusieurs villes où existent des sociétés, chacune d'elles désigne, pour former le Comité du Congrès, deux de ses membres, au lieu de son bureau.

Le Comité du Congrès ainsi formé constitue son bureau pour la session.

8° Les attributions du bureau permanent sont les suivantes :

Fixer le lieu et la date de la réunion du Congrès; — Exécuter les décisions du Congrès; — Réunir la Commission permanente des délégués chaque fois que le besoin s'en fait sentir, — Provoquer pour chaque session la constitution du Comité du Congrès et prendre, d'accord avec celui-ci, toutes les mesures utiles pour le Congrès.

9° Font partie du Congrès :

Au prix d'une cotisation de 5 francs : les membres de toutes les sociétés adhérentes qui souscrivent par l'intermédiaire du bureau de leur société.

Au prix d'une cotisation de 10 francs, tous les autres souscripteurs.

10° Les comptes rendus des séances sont rédigés par le Secrétaire du Congrès, assisté du Comité d'organisation. Ces comptes rendus sont publiés dans un format uniforme in-8°, sous le titre de : *Annales de la Fédération archéologique et historique de Belgique*. Ils sont adressés aux sociétés adhérentes et à tous les souscripteurs.

11° Les présents statuts ne pourront être révisés que sur la proposition de vingt membres au moins et dans la session qui suivra celle dans laquelle la proposition de révision aura été déposée.

12° Disposition transitoire. Pour l'exécution des dispositions nouvelles, le Comité organisateur du Congrès de Liège provoquera la nomination, par les sociétés adhérentes, de délégués et de délégués suppléants pour former la Commission permanente, et les convoquera pour procéder à l'élection des membres du bureau permanent de la Fédération.

Le Comité du Congrès de Liège remettra ses pouvoirs au nouveau bureau.

II. — RÈGLEMENT DES CONGRÈS.

1° Le Comité du Congrès, formé comme il est dit ci-dessus, nomme son bureau pour chaque session, composé d'un Pré-

sident, d'un ou de plusieurs Vice-Présidents, d'un Secrétaire général et d'un Trésorier.

2° Le Comité fait les convocations, sollicite les subsides, assure au Congrès des locaux convenables, élabore le programme et prend les mesures nécessaires à la rédaction du compte rendu.

3° Le compte rendu est publié au moins un mois avant l'ouverture de la session suivante, afin que les intéressés puissent en prendre connaissance et que les réclamations auxquelles il peut donner lieu, soient présentées à la première séance de cette session.

4° La séance d'ouverture est consacrée à la nomination des Présidents, Vice-Présidents et Secrétaires des sections, après entente préalable du Comité d'organisation avec les délégués des sociétés adhérentes.

5° Les sections peuvent être au nombre de trois, savoir :
1^{re} section : Etude des époques préhistoriques.

2^e section : Histoire, Géographie historique, Sciences populaires, Institutions civiles, religieuses et militaires, Glossaires, Traditions, Légendes et Superstitions locales, Sagas, Chansons populaires, Costumes, etc.

3^e section : Histoire de l'art, Archéologie, Diplomatie, Epigraphie, Numismatique, Arts industriels.

Les sections peuvent être réunies ou subdivisées.

6° Le Congrès se réunit en séances générales et en sections.

Les séances générales sont consacrées aux questions d'intérêt général, à la lecture des rapports sur les discussions qui ont eu lieu dans les sections et au vote sur les propositions et vœux émis par elles.

Tel est le projet de nouveaux statuts que le prochain Congrès de la Fédération aura à discuter.

F. MAGNETTE.

EXPLICATION LINGUISTIQUE D'HOMÈRE.

ODYSSÉE I 1-2.

ἄνδρα.

"A-νδρ-α, accusatif singulier de ἀνὴρ, *homme mâle*, se compose 1° de la prosthèse ἀ; 2° de la racine verbale secondaire νερ, qui a subi une syncope suivie d'épenthèse; 3° de α, désinence casuelle apocopée. La forme primitive était νέραμ.

1. Prosthèse.

Le meilleur manuscrit de l'Iliade, le *codex Venetus* ou *Marcianus*, que le jeune Villoison découvrit à Venise en 1781, donne la leçon suivante, en parlant de l'âme de Patrocle, puis d'Hector, qui s'envole chez Hadès : λιποῦσ' ἀνδροτῆτα καὶ ἕβην (XVI 857, XXII 363). On se demande comment une suite de trois consonnes ne rend pas longue la première syllabe de ἀνδροτῆτα. « *Quae interponitur δ littera*, assure Bäumlein, *non plus locutioni impediendi paravit quam duarum erat.* » Il n'en est pas moins vrai que la plupart des éditeurs préférèrent adopter la leçon λιποῦσ' ἀδροτῆτα, qui cependant ne s'appuie que sur de très faibles autorités. Dans ce cas difficile, Becker croit devoir augmenter le nombre des ἀπαξ εἰρημένα d'Homère : d'après l'analogie de πινυτή πινυτής, βιοτή βιοτής, il forge ἀρετῆτα, synonyme de ἀρετήν. Mais Clemm est plutôt dans le vrai quand il fait dire au poète λιποῦσα δροτῆτα et qu'il suppose l'existence d'un ancien δροτής, pour ν(ε)ροτής. Δ devant ρ est, en effet, le remplaçant naturel de ν, comme β devant ρ est celui de μ; et δροτῆτα est à ἄνδρα ce que βροτός est à ἄμβροτος. Doit-on s'étonner que le mot δροτής, tombé en désuétude, ait été l'objet d'une glose et qu'ensuite l'ignorance d'un copiste ait substitué l'explication ἀνδροτῆτα au texte δροτῆτα? L'existence du mot δροτής est d'autant moins impossible qu'Hésychius nous a conservé la forme δρώψ, qu'il traduit par ἄνθρωπος et qui est la transformation évidente de νέρωψ, *figure d'homme*. S'il faut renoncer à δροτής, δρώψ, en tout cas, est un reste de la racine νερ, encore dépourvue de α prosthétique.

Cette *prosthèse*¹ n'a point de valeur étymologique; c'est une lettre adventice due à l'amour de l'euphonie et du moindre effort; elle facilite et rend plus agréable à l'oreille la prononciation d'une ou de deux consonnes initiales. Le son plein de *α* peut être ou atténué en *ε* ou assourdi en *ο*; il subit souvent l'influence de la première voyelle qui suit.

Les Grecs aiment la prosthèse. Dans les nombreux exemples que j'en citerai, l'on remarquera, peut-être avec étonnement, qu'elle ne se rencontre guère que devant les fricatives, dont l'émission semble bien plus aisée que celle des explosives². La raison en est que les liquides, les nasales et les spirantes renferment un mélange vocalique très perceptible qui, en grec, se développe au point de se détacher de la consonne et de se mettre en évidence devant elle.

Les Luxembourgeois ne connaissent la prosthèse que dans *ënichter* (nüchtern), *ësou* (so), *ëvei* (wie), *ëvell* (weil); cette même brève *ë*, résultat du développement vocalique de la fricative, ils préfèrent l'insérer à la fin des mots, après *l* et *r* devant les consonnes *m ch f k l*, et après *n* devant le groupe *ft*. Voici des exemples de la « fraction de voyelle » ou *svarabakti*³, devenue voyelle entière dans le parler d'Arlon : *hallém* (Halm), *ballëch* (Balg), *kallëf* (Kalb), *follek* (Volk), *kierël* (Kerl), *vurëm* (Wurm), *bierëch* (Berg), *duorëf* (Dorf), *vierëh* (Werk), *zonnëft* (Zunft). Le *i* épenthétique que les Liégeois introduisent dans les groupes initiaux *sk*, *st*, *sp*, quand ils disent par exemple *sikol* (schola), *sità* (stabulum), *sipenn* (spina), n'est rien d'autre non plus que la vocalisation progressive du bruissement palatal qui accompagne la sifflante.

Cette vocalisation est régressive dans le latin vulgaire qui,

¹ Voir mon Etude sur *ἐπιλω*, *Revue*, t. XXII, p. 392, note.

² A cause de la clarté, je préfère *explosives* et *fricatives* à *momentanées* et *continues*. Les Allemands disent *Verschlusslaute* et *Dauerlaute*. L'ancienne dénomination de *muettes* et l'appellation nouvelle de *résonnantes* seraient les meilleures, si elles n'obligeaient pas de renoncer à la division des consonnes en *sourdes* et *sonores* et d'adopter les noms de *fortes* et *douces*, qui ne répondent pas aux besoins de la grammaire générale.

³ Par ce nom, les grammairiens de l'Inde désignent l'élément vocalique des liquides, lequel, dans leur langue, se développe non en arrière, mais en avant.

dès le II^e siècle av. J. C., disait *iscola*, *istabulum*, *ispina*. Le choix de cette voyelle euphonique semble naturel; en effet, un son pareil à celui de *i* soutient la prononciation de la sifflante. Tel n'est cependant pas le sentiment des Grecs : leur sibilante, qui précisément ne prend la prosthèse que devant les mêmes explosives $\kappa \tau \pi$, exige, comme nous le verrons, la voyelle α .

Le *i* adventice de la basse latinité ne tarde pas, par affaiblissement, à devenir *e*, qui passe dans les langues romanes. En espagnol, *e* prosthétique dédouble toujours les sons initiaux *sc*, *st*, *sp* : sculpteur se dit *escultor*, statue *estatua*, splendeur *esplendor*. Le peuple français procède de même dans la formation inconsciente de sa langue : de *scandalum* il fait *esclandre*, tandis que les savants en font *scandale*; il forme *estomac*, *espèce*, qui ont pour dérivés scientifiques *stomacal*, *spécial*. Il va plus loin : dans beaucoup de mots, après la prosthèse, il volatilise la sifflante; il dit *échelle*, *été*, tout en conservant *escalier*, *estiver*, et de *species* il tire un deuxième vocable, *épice*.

Je ne veux pas m'arrêter aux exemples de prosthèse que fournissent d'autres langues, telles que le basque et le cymrique : j'ai hâte d'arriver aux mots grecs qui présentent cet accroissement initial.

Devant la nasale des dents, la prosthèse se rencontre non seulement dans *άνήρ*, mais encore dans *ανάκαρα* « nacaire », *ανεψιός* « cousin » — dont l'explication par *Mitenkel*, *connepotius*, me semble recherchée —, *ανάγκη* « nécessité » et *ενεγκεῖν* « porter », *ἐννέα* « neuf », *ὄνομα* « nom », *ὄνομαι* « outrager » et *ὄνειδος* « outrage », *ὄνυξ* « ongle »; devant la nasale des lèvres, elle se trouve dans *ἀμάω* « faucher », *ἀμαρύσσω* « briller », *ἀμαλός* « mou » et *ἀμαλδύνω* « affaiblir », *ἀμείβω* et *ἀμεύω* « changer », *ἀμέργω* « cueillir » et *ἀμέλγω* « traire », *ἀμολγός* « obscurité », *ἀμύνω* « repousser », *ἀμύσσω* « égratigner », *ἀμβλύς* « émoussé », *ἐμοῦ ἐμοί ἐμέ* « (de, à) moi », *ἔμβρυον* « embryon », *ὀμιχέω* « uriner » et *ὀμίχλη* « nuage », *ὀμόργνυμι* « essuyer ». La liquide linguale prend la prosthèse dans *ἀράσσω* (*ράσσω*) « frapper », *ἐρείχω* et *ἐρήχω* « briser », *ἐρείπω* « abattre », *ἐρεύγω* « roter », *ἔρεβος* « ténèbres », *ἔρημος* « solitaire » et *ἡρέμα* « tranquillement », *ἐρυκάνη* (*ρυκάνη*) « rabot », *ἐρυθρός* « rouge », *ὀρούμαι ὠρύω* « hurler » et *ὀρυγμός* « hurlement », *ὀρύσσω* « creuser »; la liquide dentale dans *ἀλαπάζω* (*λαπάζω*) « piller », *ἀλείφω* et *ἀλίνω* « oindre », *ἀλέγω* « s'occuper de », *ἀλώπηξ* « renard », *ἔλαιον* « huile », *ἐλαύνω*

« pousser en avant », ἐλαχύς « petit », ἐλαφρός « léger », ὀλισθάνω « glisser », ὀλίγος « peu de », ὀλόπτω « peler ». Voici des exemples de prosthèse devant la spirante labiale, qu'Homère connaissait encore : ἄΨάω « blesser », ἄΨείρω « lever », ἄΨείδω « chanter », ἄΨέξω « faire croître », ἄΨεθλον « prix du combat », ἄΨημι « souffler », ἄΨλοξ « sillon », ἐΨεῖκοσι « vingt », ἐΨείδομαι « ressembler », ἐΨέρση « rosée », ἐΨέργω « enfermer », ἐΨέσαι « envelopper », ἐΨέλδομαι « souhaiter » et ἐΨέλπομαι « espérer », ἔΨεθνα « présents de noce », ἐΨίσος « égal ». Quant à la spirante dentale, elle est assez souvent précédée de la prosthèse, qui est presque toujours α; mais alors elle est jointe à une des explosives sourdes τ π φ, phénomène commun avec les langues romanes : ἀσκαίρω (σκαίρω) « bondir », ἀσκαρίζω (σκαρίζω) « sautiller » et ἀσκαρίς (σκαρίς) « ascaride », ἀσκαλαβώτης (σκαλαβώτης) « lézard », ἄσταχυς (στάχυς) « épi », ἀσταφίς (σταφίς) « raisin sec », ἀστήρ « étoile », ἀστυλὶς (στυλὶς) « petite colonne », ἀστραπή (στεροπή) « éclair », ἀστρηνές (στρηνές) « d'une manière aiguë », ἀσπαίρω (σπαίρω) « palpiter », ἀσπάραγος « asperge », ἀσπάλαξ (σπάλαξ) « taupe », ἀσπερχές « violemment », ἀσπιδής (σπιδής) « ample », ἀσφάραγος « gosier », éolien ἄσφι ἄσφε pour σφι σφέ « (à) eux », ὀσφύς « hanche », ὀσφραίνομαι « flairer ». Dans ἡπανίη « pénurie », pour ἀσπανία (cf. σπάνις), la disparition du σ a été compensée par l'allongement de α; chose semblable a lieu en français. La nature vocalique de la liquide semble, dans les mots suivants, pénétrer et traverser, pour ainsi dire, l'explosive qui la précède : ἀκροάομαι et ἀκούω (pour ἀκρούω) « entendre », ὀκρυόεις (κρυόεις) « glacé », ἄτρακτος « fuseau », ἀτραπός « sentier », Ἄτρεύς Ὀτρεύς « Excitateur » et ὀτρύνω « exciter », ὀτρύγη (τρύγη) « vendange », ὄβριμος « puissant », ὀφρύς « sourcil », Ἄτλας « Porteur » et ὄτλος « souffrance », ἀβληχρός (βληχρός) « mou », ἄφλαστον « bord (d'un navire) », ἀφλοισμός « écume ». Ajoutons quelques mots où une ancienne spirante paraît avoir exercé la même action régressive que la liquide : ὀδύρομαι (θύρομαι) « se plaindre » et ὀδύσσομαι « s'irriter », de la racine θΨιρ ou θΨις, et ἐχθές (χθές) « hier », ἰχθύς « poisson », pour χΨές, χΨύς. Dans ἐχθές, la voyelle prosthétique, comme il arrive souvent, a pris la couleur de la voyelle radicale, tandis que, devant le χ de χύς, la spirante palatale vocalisée a fait entendre l'action assimilante, dédoublante en quelque sorte, qui se manifeste dans μούσαισι, μούσῃσι, θεοῖσι, ἐθέλῃσι, ἐνί, φοίνιος pour μούσασσι, θεόσι, ἐθέλῃσι, ἐνί, φόνιος. Cet effet rétroactif de la voyelle i — qui se rencontre également

en zend, en celtique, en allemand et en français — s'est produit sur le groupe d'explosives $\kappa\tau$ dans $\iota\kappa\tau\acute{\iota}\varsigma$ ($\kappa\tau\acute{\iota}\varsigma$) « fouine » et $\iota\kappa\tau\acute{\iota}\nu\omicron\varsigma$ « faucon ». Les seuls exemples d'une prosthèse devant une explosive simple semblent être $\acute{\alpha}\chi\iota\nu\alpha\gamma\mu\alpha$ « secousse » et $\omicron\chi\acute{\epsilon}\lambda\lambda\omega$ ($\chi\acute{\epsilon}\lambda\lambda\omega$) « faire aborder ». Car le ϵ initial de $\epsilon\delta\acute{\epsilon}\lambda\omega$ ($\delta\acute{\epsilon}\lambda\omega$) « vouloir » doit être le reste d'un ancien redoublement, et l'accord des autres langues indo-germaniques ¹ pour désigner les dents par le radical *dant* ne fait pas oublier que le grec, si ami des voyelles prosthétiques, est seul aussi pour conserver avec la plus grande ténacité les voyelles initiales des racines : $\omicron\delta\acute{\omicron}\nu\tau\epsilon\varsigma$ « dents » peut parfaitement ne faire qu'un avec $\epsilon\delta\acute{\omicron}\nu\tau\epsilon\varsigma$ « qui mangent », et être mis sur la même ligne que le synonyme $\gamma\alpha\gamma\acute{\omicron}\nu\epsilon\varsigma$; les significations approchantes et la dentale commune auront engendré la confusion des racines $\epsilon\delta$ « manger » et $\delta\alpha\chi$ « mordre » dans $\omicron\delta\acute{\alpha}\xi$ « en mordant » ou « avec les dents », et $\omicron\delta\alpha\gamma\mu\acute{\omicron}\varsigma$ « morsure » et « démangeaison », *basz* en luxembourgeois.

2. Racine *ver*.

Tout le monde ne voit pas une prosthèse dans le α de $\acute{\alpha}\nu\eta\rho$. Il y en a qui dérivent $\acute{\alpha}\nu\eta\rho$ de la racine $\acute{\alpha}\nu$ « souffler » et qui paraissent considérer l'homme comme celui qui respire, celui qui est par excellence. Legerlotz, sur la foi de Denys d'Halicarnasse, qui voyait des digamma partout, et sans tenir compte de la versification homérique, adopte un primitif $\epsilon\acute{\alpha}\nu\eta\rho$, qu'il fait venir de la racine $\gamma\epsilon\nu$ « engendrer ».

Ce qui rend la prosthèse évidente, c'est la comparaison avec les langues congénères. La racine gréco-italo-celtique *ner*, aryenne *nar*, et sa signification de *homme mâle, vir, Mann*, se dégagent avec netteté des rapprochements suivants. Le celtique *nert* et l'italique *neria*, *nerio* (thème *nerien*) signifient « force et vaillance ». *Neria*, dans l'ancienne mythologie romaine, était la compagne et l'épouse du dieu Mars. La famille des Claudes

¹ Ainsi dénommées par l'extrême sud-est et l'extrême nord-ouest. La dénomination d'*indo-européennes* ne convient pas autant, parce que dix millions d'Européens parlent une langue touranienne (le finnois, le magyare, l'osmanli et le basque); d'ailleurs, l'Inde est un pays et l'Europe une partie du monde. On ne peut pas dire non plus *aryennes*, car le nom d'Aryens est réservé aux Indiens et aux Eraniens réunis. Quant à l'appellation d'*aryaques*, tout en étant moins française qu'*aryennes*, elle ne peut avoir que le même sens.

était originaire de la Sabine; Tibère prit, dit Suétone, le surnom de *Nero* qui, en sabin, veut dire « fort et vaillant ». En sanscrit et en zend, l'homme mâle se dit *nara*; *narya* dans l'un et *nairya* dans l'autre répondent au grec ἀνδρείος « viril ».

Cependant *νερ*, n'exprimant pas d'action, ne peut être qu'une racine dérivée. La racine verbale primaire est probablement *να* (*νερ*), indo-germanique *sna* (*snu*), et signifie couler.

Et comment *νερ* devient-il *νδρ*? La contraction de *ανερ* en *ανρ*, venant composer l'allongement prosthétique, met la nasale en contact immédiat avec la liquide; aussitôt un besoin d'harmonie instinctif insère entre elles l'explosive sonore qui correspond à la nasale.

Ce double phénomène de syncope et d'épenthèse se présente souvent en français : *gener*, *tener*, *cinerem*, *Veneris dies*, *ponere*, *plangere* ont donné *gendre*, *tendre*, *cendre*, *vendredi*, *pondre*, *plaindre*. Les Néerlandais ne sont pas non plus insensibles à l'harmonie; en effet, ils disent *Hendrik*, *vaandrig*, alors que les Allemands se passent d'épenthèse et disent hardiment *Heinrich*, *Fähnrich*.

3. Désinence de l'accusatif singulier.

En sanscrit, en zend et en latin, c'est la nasale des lèvres qui désigne l'objet de l'action; *m* final est la marque de l'accusatif singulier. Comme, à l'exception de *οὐκ* et de *ἐκ* devant les voyelles, le grec n'admet que trois consonnes finales, qui sont *ν*, *ρ*, *ς*, il faut ou qu'il supprime la nasale des lèvres primitive ou qu'il la remplace par la nasale des dents : il change *μ* en *ν* dans les thèmes vocaliques et le laisse tomber dans les thèmes consonnantiques.

Dans les quatre langues, la nasale s'attache sans liaison à la voyelle qui termine le thème vocalique. A la consonne qui termine le thème consonnantique le sanscrit ajoute *am*, le zend et le latin *em*; le grec, sacrifiant *μ*, ne conserve que la voyelle de liaison *α*, dont il fait ainsi le caractère de l'accusatif singulier des thèmes finissant par une consonne.

Il existe d'autres exemples de la chute de *μ* final primitif après *α*. La labio-nasale de l'indo-germanique *saptam*, *navam*, *dakam* se dentalise dans toutes les langues, sauf dans le latin qui respecte le « mos majorum » : les Grecs la suppriment et disent ἑπτα, ἐννέα, δέκα. Le prétérit de la racine *ἐς*, à la première personne du singulier, était primitivement *ἔσαμ* (sanscrit *ásam*, latin *eram*) : conjugué comme verbe auxiliaire dans la composition de l'aoriste

sigmatique; cet ἔσαμ, perdant μ , est devenu (ϵ)σα; conjugué comme verbe indépendant, il a pris à la fois les deux formes ἔαν, ἔα, qui se sont contractées en ἔν, ἔ.

Mais le simple α ne pourrait-il pas être la désinence grecque primitive de l'aoriste en question? Non : un α , final de toute antiquité, se serait atténué en ϵ ou o . Pour être ainsi préservé de toute altération, α dut pendant longtemps être protégé par une nasale sur laquelle il s'appuyait et qui n'est tombée que lorsqu'il n'avait plus à veiller sur sa conservation désormais assurée.

μοι.

Décomposition de $\mu o-i$: racine démonstrative μo ($\mu \epsilon$) ; i , désinence de datif singulier.

4. Racine μo ($\mu \epsilon$).

La racine démonstrative indo-germanique *ma*, qui prend en grec les formes μo , $\mu \epsilon$, signifie *moi* et sert à former au singulier tous les cas du pronom personnel de la première personne, le nominatif excepté.

5. Désinence du datif singulier.

Le datif grec, au singulier et au pluriel, est un locatif arien; il n'a pas non plus perdu sa signification locative originaire. Au singulier, il a pour désinence i bref, qui se souscrit dans les thèmes vocaliques, à l'exception de *μοι*, *σοι*, *οί*, *οἷοι*, *χρημαί*. Ancienne racine démonstrative, cet i indique d'abord un point d'arrêt dans l'espace et dans le temps, puis le terme du mouvement et le lieu de destination.

ἔννεπε.

L'impératif ἔν-νεπ-ε se décompose de la manière suivante : préfixe $\epsilon \nu$; racine verbale $\sigma \epsilon \pi$, ayant subi une assimilation progressive et une labialisation; suffixe ϵ .

6. Préfixe $\epsilon \nu$.

La préposition $\epsilon \nu$ *dans*, employée comme préfixe, indique que l'action de $\sigma \epsilon \pi$ doit s'exercer dans quelque chose et contribue par là à rendre le verbe ἔννεπε transitif. La forme $\epsilon \nu$, $i \nu$ dans les dialectes d'Arcadie et de Chypre, est abrégée de $\epsilon i \nu$, métathèse du locatif $\epsilon \nu i$, qui se dissèque en $\epsilon - \nu - i$.

Deux racines indo-germaniques, *a* et *na*, se combinent pour former le thème pronominal *ana*, qui désigne ce qui est *là*, le

regard étant dirigé vers le haut ou vers le bas ; dans ce dernier cas, intervient d'ordinaire une troisième racine, *i*, qui s'ajoute soit après soit avant *n*, en faisant disparaître *a*. Au sanscrit *anas* répond le vieux latin (*onulus*) *ollus*; *áná* et le zend *ana* ont le même sens que l'allemand *an* et le latin *an* dans *anhelo*; le préfixe aryen *ni* se retrouve dans l'allemand *nieder*, et les demeures souterraines, *ἐνερθε* ou *νερθε γῆς*, que les païens vont habiter après leur mort, s'appellent les enfers, *inferi*, *ἐνερποι*, *Unterwelt*. Mourir, c'est « aller là-dessous », c'est-à-dire descendre sous terre, *interire*, *untergehen*. Les enfers sont situés à l'intérieur de la terre, *infra nos intra terram*; dessous et dedans ne diffèrent que par le point de vue. *Inter*, qui, comme préfixe dans *interire*, signifie « dessous », comme préposition, a le sens de « dedans » ; l'allemand *unter*, luxembourgeois *ennert*, a les deux sens ; le sanscrit *antara* n'a que le deuxième. C'est ainsi que s'est formée la signification de *dans* de la préposition grecque *ἐνί*, *ἐν*, dont l'équivalent est *in* chez les Latins, les Celtes et les Germains.

Seuls, les Allemands du Luxembourg disent *an* pour *in*. C'est qu'ils ne conservent guère *i* primitif et qu'ils aiment à le changer en *a* quand il est bref et surtout quand il est en même temps suivi d'une des trois nasales : *springen*, *Kind*, *klimmen* se transforment en *sprangen*, *Kant*, *klammen*. Ne dirait-on pas que la nasale luxembourgeoise, pour mieux se faire entendre, s'aide de la plus sonore des trois voyelles originaires ?

7. Racine *σεπ*.

Livius Andronicus traduit le premier vers de l'Odyssée par *virum mihi, Camena, insece versutum*. Cet *insece* est l'image presque exacte de ce qu'était d'abord le grec *ἐννεπς*. La racine ne se trouve que dans les langues indo-germaniques de l'Europe ; elle est *sak* et signifie *dire*. Le lithuanien l'a conservé telle. *Sok* est la forme slave. La loi de substitution nous donne l'allemand *sagen*. En celtique, la racine se présente sous deux aspects : les consonnes restent intactes dans le gaélique *sec*, tandis que, dans le cymrique *hep*, l'une se volatilise et que l'autre, comme en grec, se labialise.

Le labialisme, pour arrêter l'expiration de l'air, serre les lèvres au lieu d'abaisser le voile du palais ; il adoucit les explosives gutturales en explosives labiales. Il est assez fréquent en grec : à côté du *σεπ* qui nous occupe, citons un autre *σεπ* (*ίπ*) auquel répond le latin *sequor*, puis *ῥεπ* *voco*, *λιπ* *linquo*, *ὀπ* *oc(ulus)*, *τρεπ*

torqueo; *πιπ coquo* offre l'exemple d'une double labialisation. Le changement de *k* en *p* et de *g* en *b* se rencontre aussi dans les dialectes italiques et celtiques.

Quant à l'assimilation progressive du *σ*, elle est empruntée à l'éolien qui transforme *ἔτεσσα* en *ἔτεσσα*. Le *σ* de *ἔνσπε* ne doit soulever aucun doute : d'autres formes homériques en font foi, telles que *ἔσπετε*, *ἔνσπεν*, *ἐνίσπερ*, *ἐνίσπε*. Bien plus, *σ* et *κ* primitifs se sont tous les deux conservés dans *ἔσκειν* pour *σίσκειν* « il disait » (Odysée XIX 203, XXII 31).

8. Suffixe (ο) ε.

On dit en latin *das*, *da*; en français, *tu donnes*, *donne*; en allemand *du gibst*, *gib*. De même, dans les verbes grecs en *ω*, la seconde personne du singulier de l'impératif présent actif n'est rien d'autre que la même personne à l'indicatif, moins la désinence personnelle. Le mode du commandement aime la brièveté et supprime l'indication de la personne, qu'elle soit faite par la désinence ou par le pronom ou par les deux à la fois.

L'impératif *ἔννεπε* manque, en effet, de désinence; *ε* final fait partie du thème. La racine *σπ*, pour former un radical du présent, s'est adjoint l'ancien suffixe *α* qui est devenu *ο* devant *μ* et *ν*, *ε* devant *σ* et *τ*. On disait à l'origine *σέπομι*, *σέπεσι*, *σέπετι*, *σέπομες*, *σέπετε(ς)*, *σέποντι*; à l'indicatif *σέπεσι* répondait l'impératif *σέπε*.

μοῦσα.

Forme primitive *μόν-τjα* : racine verbale *μον* (*μεν*, *μαν*); suffixe composé *τjα*.

9. Racine *μαν*.

La racine indo-germanique *man* revêt en grec les formes *μαν*, *μεν*, *μον* et, par métathèse, *μνα*. Son sens physique originaire est *rester en place*; il a été conservé en zend, en grec et en latin; *man*, *μένω*, *maneo* signifient « rester, attendre ». Attendre de pied ferme, c'est résister, (*ὑπο*)*μένω*; les verbes latins *resto*, *resisto* ont le même parfait et confondent leurs significations. Pour résister, il faut du courage, *μένος*. Mais l'immobilité marque aussi le recueillement, nécessaire pour *se souvenir* et pour *songer*, *μνήμαι*, en latin *memini*. On désire ardemment, *μίμονα*, une chose à laquelle on songe toujours. Entre homme et femme, cette absorption de l'âme en un objet unique se nomme amour, ce que les poètes allemands appellent *Minne*; faire la cour se dit en grec

μνᾶσθαι. Cependant il y a des souvenirs et des pensers moins rians : ce sont les ressentiments et les rancunes. La μῆνις (en sanscrit *manyu*) d'Achille faillit perdre les Grecs devant Troie. Un effet du souvenir et de la méditation, c'est d'*inspirer* : de là μαίνομαι « être inspiré » et ressembler à un insensé. Μάντις est l'homme inspiré, le prophète, et μούσα, où la racine reçoit le sens actif, signifie « l'inspiratrice ».

Comment μόντjα est-il devenu μούσα? » tombe régulièrement devant le groupe dento-palatal τj et la voyelle qui précède prend ce qu'on appelle l'allongement par compensation : α s'allonge en ᾱ, ε en ει, ο en ου; στᾶσα, θεῖσα, δοῦσα sont pour στάντjα, θέντjα, δόντjα. En français il arrive aussi qu'un ο primitivement suivi de n devient ou après la chute de la nasale; nous avons *couvent* de *conventus*, *coûter* de *constare*, *moutier* (et non *moutier*) de *monasterium*.

10. Suffixe composé τjα (τjο).

Les participes féminins en τjα cités plus haut sont également autant d'exemples du changement de τj en σ. Ajoutons-y πᾶσα pour πάντjα.

Quand τj n'est pas précédé d'une consonne, il se transforme en σ, comme dans μέλισσα, λίσσομαι, περισσός pour μέλιτjα, λίτjομαι, περιτjός. Le double σ est plus régulier; en effet, j (μέλιτjα), après avoir passé par la prononciation de z français (μέλιτza), devient σ (μέλιτσα), et s'assimile le τ (μέλισσα).

Le suffixe est τjα au féminin, τjο au masculin et au neutre. C'est une agglutination de deux racines démonstratives, une primaire τα, qui désigne la direction, et une secondaire jα, développement de la primaire ι, que nous connaissons déjà.

11. Formation du vocatif singulier.

Le vocatif singulier est au nominatif ce que la seconde personne singulière de l'impératif est à l'indicatif. Aussi est-il de règle, dans les langues indo-germaniques, que le cas du commandement est dépourvu de signe casuel. Ce n'est que par une sorte d'abus que le vocatif reproduit la forme du nominatif.

Dans μούσα, le vocatif se confond avec le nominatif, parce que les thèmes féminins en α laissent ces deux cas sans désinence au singulier.

(A continuer.)

J.-A. KÜGNER.

COMPTES RENDUS

Apollonii Pergaei quae graece extant cum commentariis antiquis edidit et latine interpretatus est J. L. HEIBERG, Dr. Ph. Vol. I. — Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCXCI (XII-451 p.). Prix : 4 marcs.

Nous possédons le texte grec presque complet des principaux écrits d'Euclide, d'Archimède, de Diophante et de Pappus, c'est-à-dire des plus grands géomètres de l'antiquité, Apollonius excepté.

Pour celui-ci, nous sommes moins heureux. Son ouvrage capital, les *Coniques*, comprenait huit livres. Nous ne possédons le texte grec que des quatre premiers; les trois suivants nous ont été toutefois conservés dans des traductions arabes; mais le huitième est perdu et n'est connu que par les lemmes de Pappus qui s'y rapportent.

La traduction latine des quatre premiers livres faite par Memus (Venise, 1537) et surtout celle de Commandin (Bologne, 1566) ont eu une grande influence sur le développement des mathématiques au XVII^e siècle, et c'est là, sans doute, que Fermat et Descartes ont puisé la notion des coordonnées, comme l'a conjecturé Zeuthen.

Les livres suivants furent longtemps inconnus. On essaya d'abord de les restituer d'après Pappus. Enfin Borelli put en donner une édition latine d'après l'arabe en 1661, à Florence.

Près d'un demi siècle plus tard, parut enfin une édition aussi complète que possible du grand géomètre de Perge. Elle fut publiée à Oxford par les soins de Halley, en 1710. Elle contient le texte grec des quatre premiers livres, avec les commentaires d'Eutocius, les lemmes de Pappus et les deux livres de Serenus sur le cône et le cylindre; une traduction latine de ces textes grecs, et du texte arabe des livres V, VI, VII; enfin une restitution du livre VIII, d'après les lemmes de Pappus.

Il n'existe pas d'autre édition complète des *Coniques* que

celle de Halley. Elle est devenue très rare. Heureusement pour les mathématiciens, Balsam en a publié une traduction libre, en allemand, en 1861 (Berlin, G. Reimer).

Heiberg, à qui l'on doit déjà la belle édition gréco-latine d'Archimède et des Éléments d'Euclide (dans la *Bibliotheca Teubneriana*) vient d'entreprendre une nouvelle édition du texte grec d'Apollonius, encore une fois avec traduction latine. C'est un nouveau service que l'infatigable élève de Madvig rend à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des mathématiques.

Le tome premier, qui vient de paraître, contient les trois premiers livres des Coniques. Le second renfermera le livre IV, les fragments des livres suivants et des autres écrits d'Apollonius qui nous restent en grec, les commentaires d'Eutocius et les lemmes de Pappus. L'auteur nous fait espérer qu'un jeune arabisant publiera plus tard, de son côté, la partie des œuvres d'Apollonius que l'on ne possède qu'en arabe.

Les manuscrits qui ont servi à la nouvelle édition sont 1^o V et v, tous deux du Vatican, l'un du XII^e ou du XIII^e siècle, l'autre, du XIII^e, fait d'après le premier; 2^o c, de Constantinople, presque toujours d'accord avec V; 3^o p, un manuscrit de Paris, du XIII^e siècle, malheureusement retouché par quelqu'un qui ne connaissait que trop bien la langue mathématique grecque. En somme, V est la base de la nouvelle édition. Heiberg s'est aussi servi des traductions anciennes de Memus et Commandin et de l'édition de Halley. Zeuthen, si versé dans la connaissance des méthodes employées par les anciens dans la théorie des Coniques, lui a fourni maints renseignements utiles.

Il faudrait la compétence d'un P. Tannery ou d'un Hultsch pour apprécier au point de vue philologique l'Apollonius de M. Heiberg. Les lignes qui précèdent n'ont d'autre but que de signaler la nouvelle édition entreprise par le savant danois, aux lecteurs de la *Revue* qui s'intéressent au développement historique des sciences et, en particulier, de la géométrie.

P. MANSION.

Histoire de la Grèce sous la domination des Romains,
par HERTZBERG; traduite de l'allemand sous la direction de
Bouché-Leclercq, Paris, Ern. Leroux, 1886-1890, 3 vol. in-8°.

Voici une œuvre de longue haleine, digne en tous points d'être bien accueillie par les savants de notre pays et par ceux de nos professeurs qui ne seraient pas familiarisés avec la langue allemande. Elle fait partie d'une histoire complète de la Grèce, publiée chez le même éditeur, en onze volumes¹. La traduction est consciencieuse et peut être consultée avec autant de confiance que l'original. Ce qui en augmente la valeur, c'est qu'elle a été enrichie d'un Index général très-détaillé (qui manque dans l'édition allemande), et que M. Bouché et ses collaborateurs ont traduit sur un texte remanié et corrigé par la main de M. Hertzberg. Nous avons donc ici affaire en quelque sorte à une édition nouvelle, corrigée et amplifiée, du texte primitif.

Une introduction d'une centaine de pages ouvre le premier volume. Nous y voyons Rome, à la suite de la première guerre de Macédoine, s'engager dans les affaires de la Grèce, et commencer par n'établir d'abord sur ce petit pays qu'un simple protectorat, en attendant qu'elle l'asservisse complètement.

Dès les premières pages se révèlent la hauteur des vues de l'auteur et la profondeur de ses aperçus, quand, par exemple, il nous fait connaître ce que Philippe III, uni aux Grecs, aurait dû faire à l'heure du conflit entre Rome et Carthage, pour pouvoir repousser un jour l'attaque de celle de ces deux grandes puissances occidentales qui tenterait d'étendre la main sur la péninsule hellénique (p. 23 et suiv.). Longuement sont examinées les raisons qui devaient déterminer les Grecs à embrasser le parti des Romains, plus dangereux pour eux que les Carthaginois.

Quant au rôle qu'aurait pu jouer Philippe, sachons que le roi de Macédoine n'était qu'un prince versatile, sans fixité de vues politiques, et qui, comme à plaisir, molestait le peuple grec dont le concours lui eût été si nécessaire dans une lutte

¹ Cette histoire complète comprend l'histoire grecque d'Ern. Curtius, l'histoire de l'hellénisme par Droysen et finalement l'ouvrage que nous examinons.

contre Rome; il fut assez maladroit pour se brouiller avec Athènes et Rhodes, les seuls états helléniques qui eussent conservé quelque importance pendant les dernières années de l'indépendance de la Grèce.

Bientôt nous voyons à l'œuvre la diplomatie romaine, enveloppant le prince macédonien d'un réseau d'ennemis, leurrant les Grecs par des promesses, comme plus tard elle devait se servir du traître Callicrate pour ruiner la ligue Achéenne. Très navrant est le tableau de la décadence morale de la Grèce pendant le demi siècle qui s'écoula depuis les mémorables jeux isthmiques de 196, où fut proclamée l'indépendance des Grecs, jusqu'à la prise de Corinthe par Mummius. M. H., comme M. Duruy, avec qui il est plus d'une fois d'accord dans ses appréciations, trouve que le peuple dont il s'est fait l'historien est devenu indigne de la liberté. Plus d'une fois il reviendra sur cette décadence dans le cours de son ouvrage. Voici ce qu'il dit de la ville de Thémistocle et d'Aristide : « Le peuple Athénien n'avait guère » sauvé de son ancienne splendeur qu'un goût délicat répandu » dans tous les rangs de la société, l'amour des jouissances » raffinées, une certaine désinvolture pleine de grâce et une » spirituelle distinction, qualités auxquelles cependant là, » comme ailleurs, s'étaient joints un fâcheux relâchement des » mœurs, la recherche dans les plaisirs, une profonde corrup- » tion. Pour ce peuple la gloire incomparable des grands » hommes d'autrefois n'était plus depuis longtemps qu'un » capital improductif, un thème brillant pour les discours » d'apparat de ses rhéteurs et de ses démagogues bavards, » tristes héritiers de Périclès et de Démosthène, et les derniers » restes de la vigueur athénienne s'épuisaient en pompeuses » résolutions, en tumultueuses vociférations contre les ennemis » de l'État, et en flatteries aussi exagérées que recherchées à » l'adresse de Rome et des princes protecteurs d'Athènes.

Au milieu des agitations du monde grec, espérant le salut tantôt de l'intervention des Romains, tantôt de celle de Philippe, Sparte se distingue encore une fois par son profond égoïsme. Pour vendre des compatriotes elle trouve la route de Rome, comme autrefois elle a trouvé celle de Suse. N'est ce pas elle qui fait appel aux Romains contre Lycortas et la ligue Achéenne? N'est-ce pas elle qui leur députe Serippos, cet Antalcidas des derniers temps de la Grèce?

Par un singulier revirement politique les sympathies des Grecs se portaient alternativement sur les Romains et sur la Macédoine. Ici régnait Persée, qui avait succédé à son père Philippe. Le nouveau roi, à un moment donné, vit passer dans son parti presque tous les Etats de la péninsule hellénique; sans compter Rhodes et Byzance, et put espérer entreprendre la lutte dans les meilleures conditions. Malheureusement il était dans sa destinée de laisser toujours échapper les occasions, et quand, après de longues négociations et mainte hésitation, il prit enfin les armes, il fut vaincu à Pydna, non toutefois sans avoir été bien près de la victoire et sans avoir passé par des alternatives de succès et de revers que l'auteur expose longuement.

Pydna sonna le glas de l'indépendance hellénique. Au lendemain de leur victoire les Romains agirent sans ménagement envers tous les Etats qui avaient eu des attaches avec la Macédoine, même envers ceux dont l'attitude avait été tout simplement équivoque. Furent punis notamment Eumène II, roi de Pergame, et la république de Rhodes.

Au chapitre II nous assistons à la dissolution de la ligue Achéenne, dissolution exposée d'après le récit d'un témoin oculaire, Polybe, l'illustre fils de Lycortas. Vient la prise de Corinthe par Mummius, et l'asservissement est accompli, la conquête achevée. Le territoire hellénique désormais, non plus sous le protectorat mais sous la domination de Rome, va être le passage obligé des troupes qui vont guerroyer contre Mithridate, sera mêlé aux rivalités des futurs maîtres de l'empire (car déjà la république n'existe pas plus en Italie qu'en Grèce), qu'il s'appellent Marius ou Sylla, César ou Pompée, Octave ou Antoine.

Nous ne pouvons pas même indiquer ici tous les événements qui exercèrent une influence déterminante sur les destinées du peuple dont M. Hertzberg retrace l'histoire. Arrêtons nous seulement aux deux derniers chapitres du premier volume. Le chapitre IV est des plus intéressants. Le récit y est mouvementé et la scène où se passent les faits exposés par l'historien, change à chaque instant. Nous sommes tour à tour chez les Grecs d'Asie et chez ceux des grandes îles (Rhodes et la Crète), si cruellement éprouvés par la troisième guerre de Mithridate et les dévastations des pirates. Nous assistons au développement de la piraterie, cette pieuvre aux mille tentacules que Rome

eut tant de peine à écraser. Nous nous indignons contre les exactions de ces fonctionnaires romains « presque aussi mauvais que les pires des pachas turcs », et parmi lesquels figurent ce Verrès en qui se révélait déjà le futur spoliateur de la Sicile, si justement flétri par Cicéron (p. 397), et ce proconsul Calpurnius Pison que M. Hertzberg appelle un brigand de haut parage, dont l'Epire, la Thessalie, l'Etolie et Athènes devaient remplir la cassette. »

Mais au lendemain du triomphe de Pompée sur les pirates s'établissent entre Grecs et Romains des relations plus nombreuses que jamais. Un véritable exode a lieu de l'Italie vers l'antique terre hellénique. Réfugiés politiques, aventuriers, jeunes Romains de grande famille passent à l'envi l'Adriatique, ceux-ci venant écouter les philosophes et les rhéteurs des écoles les plus célèbres. A cette époque Athènes, cette reine déchuë, vit dans ses murs, entre autres, Q. Métellus Numidicus, les orateurs Licinius Crassus et M. Antonius, Cicéron et surtout le chevalier si lettré, Titus Pomponius Atticus, qui fut pour la ville de Minerve une vraie providence pendant ces temps troublés. A lire à la page 413 une curieuse liste des universitaires romains.

On sait comment les premiers engagements entre les troupes des deux compétiteurs à l'empire, César et Pompée, eurent lieu dans la péninsule grecque. Ce qui est moins connu, ce sont les mesures que prit le vainqueur de Pharsale pour la relever de ses ruines : exemption d'impôts accordée aux Thessaliens, présents faits aux Athéniens pour embellir leur ville, transformation de Corinthe en colonie romaine. A noter la réponse que fit César à l'ambassade athénienne qui était venue le trouver quelques jours après sa victoire : « Combien de fois la gloire de vos pères vous sauvera-t-elle encore ? »

Une troisième fois le sort du monde romain va se décider sur le sol grec. Le récit de la bataille d'Actium est précédé de curieux détails sur le séjour du farouche Antoine à Athènes.

Octave est devenu Auguste et la Grèce va pouvoir enfin respirer. Après un sombre et lugubre tableau (d'après un contemporain, Strabon) de la situation de ce pays, M. Hertzberg nous montre l'empereur cherchant à panser les plaies de l'infortuné pays, colonisant et réformant tour à tour, fondant notamment les colonies de Nicopolis (sur l'emplacement de son camp d'Actium) et de Patrae à l'aide de vétérans auxquels durent

s'adjoindre les habitants de localités voisines ruinées. La Macédoine devenue une paisible province sénatoriale, la création de la province d'Achaïe avec la Nouvelle-Corinthe pour capitale, l'institution d'une assemblée générale avec compétence très-limitée, et la réforme de l'antique ligue des Amphyctions, telles furent, dans leurs grandes lignes, les mesures administratives d'Auguste.

Après ce résumé du premier volume de l'histoire de M. Hertzberg (ultérieurement un article sera consacré aux deuxième et troisième volumes) il nous reste à apprécier le travail du savant professeur de Halle :

Nous estimons tout d'abord que celui-ci a réellement épuisé la matière. Consacrer trois volumes à une période très-restreinte de la vie d'un peuple, celui-ci fût-il même le peuple grec, nous paraît un travail de bénédictin.

Le livre qui nous occupe mérite d'être signalé à l'attention des érudits pour la richesse des renseignements qu'il renferme et l'abondance des détails qu'il fournit sur une époque de l'histoire grecque généralement traitée d'une façon sommaire. On peut y puiser d'amples et intéressants matériaux pour une histoire soit de la ligue achéenne, soit de la diplomatie romaine (page 320 et ss.), soit encore pour des monographies consacrées à certains chefs de parti grecs, si toutefois cette appellation n'est pas trop prétentieuse appliquée à certains hommes plus ambitieux que bien doués.

Nous est avis, comme nous le disons plus haut, que l'auteur n'a plus rien laissé à dire après lui. Pour se faire une idée du soin scrupuleux et patient qu'il a apporté à ses recherches, on n'a qu'à lire les réformes que Philopoemen apporta à la ligue Achéenne (p. 153 et suiv.), la relation du siège d'Athènes par Sylla (au chap. 3) et surtout la nomenclature détaillée des partis qui déchirèrent la ville de Lycurgue en l'an 184. La minutie du savant professeur peut même parfois sembler poussée à l'excès. Mais en histoire, comme en biologie, l'étude des infinis ments petits conduit parfois aux résultats les plus surprenants, à condition qu'on ne perde jamais de vue l'ensemble de la science qu'on étudie.

ALEX. HUBERT.

L'ÉDITION COMPLÈTE DES ŒUVRES DE GEULINX.

Arnold Geulinx und die Gesamtausgabe seiner Werke. Von J.-P.-N. Land in Leyden.

Dans l'*Archiv für Geschichte der Philosophie* de Ludwig Stein (band IV, 1890), M. J.-P.-N. Land, professeur à l'université de Leyde, annonce la publication prochaine des œuvres complètes d'Arnold Geulinx ¹.

Le moment semble venu de remettre en lumière les écrits du grand penseur flamand, qui occupe une place si distinguée dans l'histoire des développements de la philosophie cartésienne. Son éthique a été particulièrement étudiée dans ces derniers temps, et l'on s'est plu à chercher des rapprochements entre ses idées en général et celles de Spinoza, de Malebranche, de Leibniz et même de Kant. Mais ici on se heurte à une difficulté : les œuvres du philosophe sont devenues presque toutes introuvables ; pas une seule bibliothèque publique de l'Europe ne les possède au complet. C'est un fait dont nous avons pu nous assurer personnellement en entreprenant, il y a quelques années, des recherches dans une centaine de dépôts publics.

De plus on a découvert, il y a peu de temps, un manuscrit, aujourd'hui en possession de la bibliothèque de Leyde, dans lequel un admirateur anonyme de Geulinx a conservé à la postérité les leçons professées par lui à l'université néerlandaise, texte qui en maint endroit est préférable à celui qui a été livré à l'impression après la mort du philosophe. On y trouve aussi quelques œuvres inédites, notamment des remarques sur le texte imprimé de la logique, un traité de *officiis disputantium*, outre quelques écrits dont il n'y a pas lieu de tenir compte pour une nouvelle édition, tels qu'un *Collegium medicum*, des *Paradigmata* pour disputationes, des *Schemata* et des phrases de Cicéron. Aux pièces qui ne doivent pas être reproduites on doit ajouter les *Annotata praecurrentia ad Renati Cartesii principia*, simples commentaires analytiques, sans caractère original.

L'édition de M. le d^r Land sera divisée en trois parties. Le premier volume contiendra les écrits qui ont été publiés en entier

¹ *The Academy* et *The Athenaeum* annoncent que l'article de M. Land, vu son importance, paraîtra en traduction dans la livraison d'avril du *Mind*.

du vivant de Geulincx : le discours prononcé à Louvain à l'ouverture des *Quaestiones quodlibeticae*, le 16 déc. 1652, suivi du recueil des *Quaestiones (seu Saturnalia)*, l'un et l'autre d'après le texte revu par l'auteur (1665), avec les variantes de la première édition (1653); le discours prononcé à l'ouverture des leçons de logique, le 4 octobre 1662, et le traité de logique, avec les éclaircissements empruntés au manuscrit cité plus haut; la *Methodus inveniendi argumenta*; le *de officiis disputantium*, et enfin le discours d'ouverture du cours de morale, qui date du 9 novembre 1665.

Le second volume comprendra les œuvres systématiques : la *Physica vera*; la *Physica ad mentem peripateticam* (restée inconnue jusqu'à ce jour), la métaphysique et l'éthique, dont le premier traité, sans les notes, avait été publié par Geulincx lui-même.

Dans un dernier tome seront recueillis les ouvrages qui n'ont de valeur que parce qu'ils nous donnent des renseignements — souvent fort remarquables, — sur certains points de doctrine, que l'auteur, mort trop jeune, n'a pas eu l'occasion de développer autrement. Ce sont les *Annotata majora in principia philosophiae Renati Des Cartes* et les thèses, qui avaient été imprimées seulement comme écrits de circonstance. En annexe enfin, le *Collegium oratorium*.

Le plan suivi par M. Land nous paraît en général excellent. D'abord les œuvres utiles à connaître au point de vue du développement historique des idées de l'auteur : un certain ordre chronologique s'imposait ici. Nous avons cru toutefois pouvoir adresser à l'honorable professeur une remarque au sujet des *Quaestiones*. Ne convenait-il pas de prendre pour base l'édition de 1653 — en y ajoutant les changements apportés par Geulincx en 1665, quand il enseignait à Leyde, — et cela à cause de l'importance qu'a cette première édition au point de vue des opinions de notre auteur pendant son séjour à Louvain? Ne devait-on pas lui conserver autant que possible son caractère d'œuvre de jeunesse?

M. Land nous écrit à ce propos une lettre dont nous nous permettons de reproduire un passage important, persuadé qu'il répond d'une manière péremptoire aux objections que nous avons faites.

« Votre remarque sur la publication des *Quaestiones* est fort

» juste; certainement il y aurait eu avantage à donner le texte
» d'Anvers (1653), en rejetant à la marge les corrections et
» additions de l'édition de Leyde. Seulement pour cela il fau-
» drait se placer au point de vue purement historique, et se
» proposer de suivre le développement de l'esprit de notre
» Geulincx. Or je me suis vu obligé d'abandonner cette première
» pensée, puisque nous n'avons pas, comme chez Leibniz, une
» série de documents qui nous permettrait de faire l'histoire
» de la pensée de notre auteur, mais tout ce que nous possédons
» représente à peu près le même état de ses convictions. En
» effet, les *Quaestiones* n'ont été écrites que quand il avait
» presque accompli sa vingt-neuvième année et occupé la chaire
» pendant six ans; donc cela peut à peine s'appeler une œuvre
» de jeunesse, surtout si nous considérons que tout le reste de
» ses œuvres ne remplit plus que treize années, et qu'évidem-
» ment ce qu'il a fait imprimer à Leyde, il l'avait préparé depuis
» longtemps en méditant les leçons faites à Louvain, — excepté
» peut-être le système d'éthique, qui peut avoir reçu l'empreinte
» de sa cruelle fortune. Les remaniements apportés aux *Quae-*
» *stiones* ne regardent presque que la latinité et quelques
» allusions au catholicisme, qu'on n'aurait pas bien comprises
» dans sa nouvelle patrie. Aussi ne me suis-je pas astreint à
» l'ordre chronologique, comme j'aurais fait en publiant les
» écrits de Leibniz ou de Kant, dont la longue carrière et
» l'héritage littéraire fort complet permettrait une telle méthode,
» mais j'ai voulu me comporter comme un exécuteur testamen-
» taire, qui s'efforce de donner suite aux dernières volontés
» tant expresses que présumables du défunt. Dès lors je n'avais
» qu'à donner comme texte le résultat de la dernière révision,
» en ajoutant ce qui pouvait servir à éclaircir quelques points
» de l'histoire antérieure des travaux de Geulincx. J'ai groupé
» les écrits publiés de son vivant et les cahiers de leçons prin-
» cipalement selon l'ordre des matières : considérations géné-
» rales, logique, physique, métaphysique, éthique. Le 3^e volume
» contiendra ce que je ne considère que comme des suppléments
» utiles pour l'interprétation des textes. Parmi ces textes,
» l'ordre systématique permettait de commencer par ce qui
» avait été jugé digne d'être donné au grand public; seulement
» j'ai réuni toute la matière logique dans le premier volume,
» autant que cela pouvait se faire sans mutiler la série des

- » thèses soutenues par les élèves et réservées pour la fin.
- » En outre j'ai trouvé fort incommode la méthode adoptée
- » dans les *Saturnalia (seu quaestiones)*, où le discours prélimi-
- » naire est précédé de son exorde, découpé en phrases, qui sont
- » suivies chacune de sa paraphrase et de son commentaire,
- » après quoi le discours recommence pour tout de bon. Dans la
- » nouvelle édition ces paraphrases sont données comme appen-
- » dice à la pièce. La ponctuation a été modernisée comme dans
- » mon Spinoza, puisque dans les anciennes éditions le système
- » adopté, si système il y a, rend la lecture assez difficile. En
- » somme, je travaille plutôt pour les curieux de philosophie
- » que pour les bibliophiles, qui auraient probablement préféré
- » des éditions *fac-simile*. »

Nous pourrions dire aussi un mot de la disposition du second volume, qui contiendra les œuvres capitales. Dans les idées de Geulincx c'est la métaphysique qui doit occuper le premier rang, comme étant le commencement de la science. Il n'y a donc pas nécessité de placer d'abord la physique, comme chez Aristote, bien qu'on ait ici aussi une *metaphysica* — et même une *physica* — *ad mentem peripateticam*. En tout cas l'éthique ne peut se trouver qu'à la fin des ouvrages systématiques, puisque c'est le couronnement de toute la philosophie de Geulincx, le résultat pratique de ses idées sur l'homme, sur le monde et sur Dieu.

Mais l'essentiel est sans contredit d'avoir, dans la nouvelle édition, un bon texte, bien compréhensible et correct. Or, il ne s'agit pas ici d'une réimpression ordinaire : il y a un véritable travail de philologue à accomplir. On devra d'abord comparer les divers textes existants, faire choix des meilleures leçons, indiquer çà et là des variantes caractéristiques. Les anciens éditeurs avouent sans détour, dans les préfaces, qu'ils n'ont eu à leur disposition que des cahiers fort défectueux d'élèves. Si encore ils avaient évité les fautes d'impression. Il en ont fait jusque dans les *errata*. Mais le travail le plus délicat sera celui de la révision de la ponctuation, qui laisse énormément à désirer, même dans les œuvres non posthumes. Quel danger si nous avons affaire à un éditeur qui ne serait pas absolument pénétré de la philosophie de l'auteur !

Heureusement, on peut avoir tous ses apaisements ; il suffit d'avoir eu en main le beau texte de Spinoza édité il y a quelques années par MM. Land et J. Van Vloten pour être certain

d'avance qu'on peut compter sur une édition modèle. C'est même l'édition du philosophe néerlandais qui aura en quelque sorte donné naissance à celle de Geulincx. Il restait, en effet, un reliquat du « fonds de Spinoza »; on l'emploiera à faire revivre les écrits de son aîné dans la carrière. Voilà donc notre modeste philosophe anversoïse rattaché pour toujours à l'illustre penseur d'Amsterdam : en les voyant habillés de la même façon dans une édition définitive on s'habitue plus aisément à les considérer comme des frères !

Au cours de son article, M. Land nous révèle un Geulincx véritable écrivain flamand. La traduction du premier traité de l'éthique, qu'il publia pour mettre sa morale à la portée de tous, est un modèle de style néerlandais « ein Muster niederländischen Stils ». Cette œuvre, — dont on ne connaît qu'un exemplaire, trouvé récemment en Hollande, — ne devant pas figurer dans les *opera omnia*, il y aurait lieu pourtant de la tirer de l'oubli. Elle ferait incontestablement bonne figure parmi les publications d'une de nos sociétés de bibliophiles. On pourrait y ajouter le curieux chapitre des *Quaestiones* où le philosophe discute les avantages réciproques du flamand et du latin, chapitre que M. Land vient de traduire en vue d'une conférence qu'il se proposait de faire au sein de la société de littérature néerlandaise à Leyde. Le savant professeur, nous en sommes convaincu, ne se ferait pas prier pour ajouter au volume une petite introduction et quelques notes, qui en augmenteraient notablement la valeur.

M. Land consacre encore une vingtaine de pages à la biographie de son philosophe, mort en 1669, à peine âgé de quarante-cinq ans. Après avoir résumé les faits qui marquent son séjour à Louvain, il nous initie à une foule de particularités relatives à sa vie comme professeur à cette université de Leyde qui devait une partie de son éclat aux réfugiés flamands. Toute la seconde partie de l'étude de M. Land est une importante contribution à l'histoire de l'université néerlandaise pendant les années 1658-1669. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus tard.

VICTOR VANDER HAEGHEN.

Zur Geschichte und Organisation des römischen Vereinswesens. *Drei Untersuchungen von W. LIEBENAM.* — Leipzig, Teubner, 1890, pp. vi-334. 10 m.

Voici certainement l'étude la plus importante sur les corporations romaines qui ait paru depuis l'ouvrage de Th. Mommsen : *De collegiis et sodaliciis Romanorum*, publié en 1843. Comme Mommsen le disait alors, cette question ne pouvait être approfondie qu'après la publication d'un *Recueil général des inscriptions latines*. Aujourd'hui le *Corpus inscriptionum latinarum*, cette œuvre colossale, est presque terminée, grâce à l'activité infatigable de l'illustre savant, et les matériaux sont enfin réunis et classés. En effet, à part des textes assez nombreux, mais fragmentaires, des jurisconsultes qui se placent au point de vue juridique et appartiennent principalement au III^e et au IV^e siècle de notre ère, c'est dans l'épigraphie que nous trouvons à peu près tout ce que l'antiquité nous a laissé sur les corporations ouvrières.

Depuis le travail de Mommsen, publié il y a 48 ans, depuis une vingtaine d'années surtout, bien des articles épars dans les Revues, bien des dissertations spéciales ont essayé d'élucider des points particuliers. Quelques thèses françaises, composées pour le doctorat, ont même eu l'ambition d'embrasser l'ensemble de ce vaste sujet; mais, il faut bien le dire, ce sont généralement des études assez superficielles, qui souvent méritent à peine d'être consultées. Cela tient à ce que leurs auteurs n'ont pas eu le temps de prendre une connaissance suffisante des sources.

M. Liebenam n'a pas eu la prétention de faire une histoire complète des corporations romaines. D'abord, malgré le titre général de son ouvrage, il nous avertit qu'il s'occupe surtout des collèges d'artisans; il ne parle des collèges ou décuries d'appariteurs, des collèges funéraires, des collèges de soldats et de vétérans, enfin des collèges religieux que quand le sujet l'y conduit : en effet, les points de ressemblance sont naturellement nombreux, qu'il s'agisse de la législation ou de l'organisation intérieure. L'auteur nous offre seulement des « recherches » sur trois questions importantes. Ce titre est exact, car l'ouvrage de M. Liebenam est une réunion de matériaux puisés aux sources anciennes — auteurs, jurisconsultes, inscriptions, — et classés de façon à nous donner une idée générale des trois points qu'il

veut approfondir : 1° le développement historique des associations romaines ; 2° l'extension des collèges industriels sur le vaste territoire de l'Empire romain ; 3° l'organisation de ces corporations. L'auteur est au courant de la matière, mais son livre n'est pas destiné à être lu, il doit être étudié. Chaque assertion est suivie de renvois nombreux, parfois superflus, aux sources ; à chaque page, les passages d'auteurs ou d'inscriptions sont insérés dans le texte. Ces citations continuelles nuisent parfois à l'impression générale et à l'unité, si difficile à conserver dans une étude sur une matière remplie de lacunes. Les travaux modernes de quelque valeur sont cités à profusion et discutés brièvement. Si l'auteur n'arrive pas toujours — loin de là — à formuler des conclusions certaines sur les nombreuses questions controversées, s'il émet peu de vues nouvelles, il fait du moins connaître l'état de la science, et pour cette raison son travail sera très utile pour préparer aux recherches futures.

Sans suivre M. Liebenam pas à pas, nous nous bornerons à signaler les choses principales, à discuter quelques opinions douteuses, enfin à relever un certain nombre d'erreurs plus ou moins graves.

Chapitre I.

Il traite du développement historique des corporations ouvrières, d'abord sous la république, puis sous l'Empire.

Contrairement à la tradition conservée par Plutarque et par Pline l'Ancien, M. Liebenam a raison, selon nous, d'attribuer la naissance des collèges d'artisans, non au gouvernement, mais à l'initiative de leurs membres, déjà groupés par métiers dans les mêmes quartiers et désireux de fraterniser avec leurs égaux, de célébrer un culte commun, à l'imitation de beaucoup d'autres associations populaires, de lutter contre la concurrence de l'esclavage, de rendre enfin leur existence plus agréable. Il admet sous la république une liberté complète d'association ; le sénat se bornait à surveiller les collèges, pour les empêcher de violer la loi, comme le faisaient ceux des Bacchanales. On ne sait pas du reste jusqu'à quel point les artisans profitèrent de cette liberté. Le silence des auteurs s'explique par le mépris où était tombée l'industrie, abandonnée en grande partie aux esclaves. Les premières restrictions à la liberté vinrent au dernier siècle de la république, quand beaucoup d'associations populaires

furent mêlées aux troubles civils. On sait peu de l'organisation intérieure des corporations d'artisans à cette époque; elles avaient leurs réunions et leur culte.

Presque toutes ces questions sont controversées; nous approuvons en général les solutions que leur donne M. Liebenam; cependant nous avons quelques détails à critiquer.

Pages 12-13. Les sodalités, comme celles de Cybèle, étaient des collèges semi-officiels, chargés d'un culte public, qu'ils célébraient par des banquets. Caton, au dire de Cicéron, trouvait que le plus grand charme de ces festins était la conversation des confrères. Envisagées de ce côté, ces sodalités étaient donc des sociétés d'agrément, mais c'est là un point accessoire, que M. Liebenam semble considérer comme leur caractère principal. Leur but était avant tout un culte public. Rien ne permet non plus d'appliquer à ces sodalités seules les mots de Varron r. r. III, 2, 16 : *collegiorum omnium coenae innumerabiles incendunt annonam*. Enfin, c'est sans preuve aucune que M. Liebenam affirme que ces sodalités dégénérèrent plus tard en sociétés dangereuses, qui se firent l'instrument d'ambitieux démagogues. Il les confond avec les clubs politiques et électoraux, appelés également *sodalitates* ou *sodalicia*, qui naquirent au VII^e siècle de la république et dont rien ne prouve le caractère religieux.

Page 14. Nous ne pouvons regarder comme une intervention de l'Etat dans le régime corporatif les prescriptions de la *lex Metilia fullonibus dicta* de l'an 220 avant J.-C. (Pline H. n. 35, 17, 197. Frontin de *aquaeduct.* II. 94). D'abord les foulons formaient-ils déjà un collège? C'est possible, mais rien ne le prouve. Puis cette loi s'adresse aux foulons individuellement (*fullonibus*), non au collège, et elle leur aurait fait ces prescriptions techniques, même s'ils n'avaient pas formé de corporation.

Page 15. Pour les flûtistes (*tibicines*) sous la république, il faut citer les inscriptions CIL. VI 3696, 3877; cette dernière prouve que vers l'époque de Sylla ce collège avait une sépulture commune (V. *Lanciani Bull. com.* III, p. 46 sqq.). — Le *collegium mercatorum* ou *Mercurialium* ne doit pas être assimilé aux collèges d'artisans. Ceux-ci avaient un culte privé, librement choisi, tandis que celui-là fut fondé pour célébrer au nom de l'Etat le culte de Mercure. Il faut le ranger parmi les *sodalitates sacrae*, de même que les *sodalitates Magnae Matris* (Marquardt *Staats-Verw.* III, p. 135).

Page 20. L'incertitude de la terminologie prête souvent à la confusion. Après Maué (*Die Vereine der fabri*, p. 39), M. Liebenam applique aux clubs électoraux la *lex Acilia repetundarum*, qui défend à un *sodalis* de témoigner en justice contre un confrère, mettant le lien qui unit les *sodales* sur le même rang que la parenté (CIL. I 198 lignes 10. 20. 22. 25 : *queive (ei)ei sodalis siet queive in eodem conlegio siet*). A la page 185 il applique même cette disposition à tous les collèges. Nous croyons que cette loi ne parle que des *sodalitates sacrae*, collèges semi-officiels, et des collèges sacerdotaux, et non des collèges issus de l'initiative privée. Les premiers seuls pouvaient former entre les confrères des liens aussi sacrés que ceux de la parenté. Cependant les preuves font défaut.

Pages 21-24. Nous lisons page 23 : « Le Sénatus-Consulte de l'an 690/64 était dirigé indistinctement contre toutes les associations, quel que fût leur nom, qui avaient des tendances dangereuses pour la république. » Cette affirmation est beaucoup trop générale. Sans doute, il est certain que le sénat frappa plusieurs catégories de collèges, car Cicéron et Asconius disent toujours en général que *les collèges* furent supprimés (*collegia sublata sunt*). Ces collèges étaient aussi dangereux ; car ce fut la seule raison de leur suppression. Mais il n'est pas moins certain que la plupart étaient anciens (Dion Cassius le dit formellement) et que tous portaient le nom technique de *collegia*. Cicéron¹ et Asconius² les appellent toujours ainsi, et Dion Cassius dit formellement, en parlant de Clodius, que les Romains leur donnaient ce nom : *καὶ τὰ ἐταιρικά κολλήγια ἐπιχωρίως καλούμενα, ὄντα μὲν ἐκ τοῦ ἀρχαίου, καταλυθέντα δὲ χρόνον τινά, ἀνενεώσατο* (38, 13). Asconius, il est vrai, dit que le Sénatus-Consulte fut provoqué par les *coetus factiosorum hominum*, qui étaient fréquents ; mais il ajoute : *propter quod COLLEGIA sublata sunt*³. Il résulte de là que ces associations factieuses prenaient le nom de collèges, pour se donner des apparences inoffensives, comme plus tard sous Auguste : *plurimae factiones titulo collegii novi coibant*

¹ Cic. *pro Sest.* 15, 34 et 25, 55 ; *in Pison.* 4, 8 et 9 ; *post redit. in sen.* 13, 33 ; *ad Attic.* III, 15, 4 et 9.

² Ascon. *in Pison.* p. 6 et *in Corn.* p. 67 (ed. Kiessling et Schoell).

³ Ascon. *in Corn.* l. 1.

(Suet. Aug. 32). Nous savons encore que la suppression de ces collèges amena la suspension des jeux compitalices, que célébraient leurs présidents, enfin que Clodius recruta par quartiers les collèges nouveaux qu'il établit en 696, et qu'il y enrôla des esclaves et la lie de la populace. Tout cela est vague et ne permet guère de déterminer la nature des associations abolies par le sénat. On y a vu tour à tour les collèges d'artisans et les collèges de carrefour, formés par les habitants du même quartier pour célébrer les jeux compitalices et appelés par Mommsen *collegia compitalicia*; mais l'existence de ces derniers reste encore à prouver. Sans discuter la question, disons que M. Liebenam admet que les associations de carrefour, quel que fût leur nom, furent abolies avec beaucoup d'autres collèges turbulents dont il ne précise pas la nature. Quant aux collèges d'artisans, ils survécurent, selon lui, au Sénatus-Consulte de 696 et aux mesures de César et d'Auguste.

Passant à l'Empire, M. Liebenam expose que le droit d'association fut réglé par une *lex Julia* d'Auguste. Ce prince abolit, comme nous venons de le dire, toutes les corporations, sauf les corporations anciennes et légales (*antiqua et legitima*), parmi lesquelles M. Liebenam range tous les collèges d'artisans. Il ne défendit pas la fondation de collèges nouveaux, mais exigea l'autorisation pour chaque cas particulier. Cette autorisation n'était accordée qu'aux collèges inoffensifs pour l'ordre et utiles à l'intérêt public. La *lex Julia*, d'abord restreinte à Rome, fut étendue aux provinces. Avant Hadrien on fit une exception en faveur des collèges funéraires, formés parmi le peuple pour pourvoir aux funérailles des membres (*collegia tenuiorum*); il furent permis en bloc, à Rome, par un Sénatus-Consulte, que Sévère étendit aux provinces. Les collèges d'artisans se multiplièrent dans tout l'Empire. Bientôt l'Etat comprit qu'ils pouvaient rendre de grands services à l'administration, qu'ils se développait et étendait ses rameaux sur tout le territoire. Il en favorisa l'extension et leur accorda des privilèges, en échange de leurs services. Les collèges, en acceptant ces avantages, perdirent peu à peu leur indépendance et se transformèrent en rouages administratifs. A l'époque d'Alexandre Sévère, c'est un fait accompli : ce prince ne fait que généraliser le système. Les collèges finirent par devenir obligatoires et héréditaires (p. 29-60).

L'auteur énumère, règne par règne, les mesures prises par les divers princes concernant les artisans, les industriels, les commerçants et leurs collèges : encouragements, privilèges, fondations de collèges, services demandés puis imposés, etc. Cet exposé nous semble contenir tout ce qu'on peut trouver dans les sources; mais, au lieu d'énumérer dans l'ordre chronologique toutes ces mesures isolées et successives, d'une nature si diverse, il eût mieux valu les coordonner et les ranger sous diverses rubriques : législation sur le droit d'association, privilèges et encouragements, mesures prohibitives, etc., etc. Tout est confondu, et il ne se dégage pas de ce chapitre une idée bien nette du développement du régime corporatif à Rome.

M. Liebenam n'essaie pas même d'indiquer les causes sociales et politiques qui amenèrent cette grande révolution. Et pourtant il ne nous est pas impossible de les comprendre, comme il dit p. 50. A partir d'Auguste commence l'absolutisme impérial, qui atteint son apogée avec Dioclétien et Constantin. Investi de tous les pouvoirs, le prince assume aussi tous les devoirs : il administre Rome et tout cet immense empire; il doit pourvoir à la sécurité du territoire, et assurer la subsistance de la population romaine, des armées, et même de tous ses sujets. De là cette vaste administration, dirigée par lui et par les fonctionnaires qu'il nomme. Où recruter le personnel inférieur, les ouvriers, les hommes de peine? Remarquez que ce personnel devait être d'autant plus nombreux que l'argent était rare : toutes les fournitures étaient faites en nature à l'Etat, et l'Etat distribuait tout en nature. Or, les bras manquaient : les esclaves diminuaient; l'initiative privée, qui fait des miracles aujourd'hui, était insuffisante, même pour nourrir la capitale. Le prince s'adressa aux hommes libres et leur confia des corvées en échange de privilèges. Les corvées personnelles et patrimoniales, souvent volontaires, étaient dans les mœurs romaines. Par suite de la misère générale, amenée par des calamités de tout genre et par le régime politique lui-même, ces charges devinrent si lourdes que les *corporati* voulurent se retirer. Mais tout citoyen devait au prince et sa vie et sa fortune, et le prince les exigea, quand les privilèges ne suffirent plus pour les obtenir. C'est ainsi que, peu à peu, une foule de services publics finirent par être imposés à certaines classes de personnes, aux collèges professionnels, comme aux curiales, aux colons, aux *officiales*, tandis

que ces mêmes classes étaient exemptées d'une grande partie des autres charges.

Nous avons encore à relever quelques détails. — Page 31. Dans l'inscription qui seule cite la *lex Julia* il faut lire : *ex auctoritate Augusti*, et non : [*d(ivi)*] *Augusti* (V. Henzen dans le *Corpus VI*, 4416). L'inscription est donc contemporaine d'Auguste. Ce que M. Liebenam dit de cette loi et de sa portée peut en général être approuvé. Il rejette l'opinion que nous avons exprimée dans cette *Revue* 1888, p. 158. Le *collegium fabrum* et le *collegium tibicinum* durent être épargnés par Auguste comme *antiqua* et *legitima*; or, nous voyons se constituer sous ce prince le *coll. symphoniacorum* que, d'accord avec Mommsen (*Zeitschr. f. gesch. Rechtsw.* XV p. 354) et Marquardt (*Handb.* III p. 226), nous avons assimilé au *coll. tibicinum*, et le *coll. fabrum tignariorum*, que nous avons identifié avec le *coll. fabrum*. S'ils furent épargnés, comment peuvent-ils se constituer sous Auguste? Nous avons conclu de là qu'Auguste supprima tous les collèges, mais permit à certains de se reconstituer immédiatement, que tel est le sens des mots de Suétone : *collegia praeter antiqua et legitima dissolvit*. M. Liebenam résout autrement la difficulté. Il affirme que les *symphoniaci* ne sont pas les *tibicines*, et que les *fabri* (ouvriers du bâtiment en général) ne sont pas les *fabri tignuarii* (charpentiers) : il s'agirait donc de deux collèges nouveaux, n'ayant pas existé avant Auguste. Qu'est-ce que les *symphoniaci*? M. L. ne l'explique pas, ni p. 31, ni p. 125. Remarquons qu'ils se disent employés au culte public, de même que les flûtistes : *qui sacris publicis praesto sunt*; les uns et les autres sont appariteurs religieux. Et quel autre instrument que la flûte servait à accompagner les sacrifices? Quant aux *fabri*, il en sera question plus loin. Nous avons cru aussi pouvoir fixer la date de la *lex Julia* en l'an 7 avant notre ère, nous basant sur ce fait que c'est en l'an 7 que se reconstitue le *coll. f. tign.* En supposant même que ce collège soit nouveau, notre hypothèse reste vraisemblable; en effet, d'une part cette année est marquée par l'organisation des *vici*, d'autre part il est probable que les *fabri tignuarii* ne tardèrent pas à profiter de la loi nouvelle.

Page 40. Arrivé au règne d'Hadrien, M. Liebenam parle des *collegia tenuiorum*, permis en bloc par un *Sc^{to}*, que M. Mommsen place entre le règne d'Auguste et celui de ce prince. Il soutient

que les *coll. tenuiorum* n'étaient pas seulement des collèges funéraires, ayant pour but de procurer un enterrement convenable, mais aussi des sociétés de secours mutuels contre les accidents et la maladie. Il nous est impossible de nous rallier à cette opinion, exprimée dès 1843 sous forme de conjecture par Mommsen, et depuis plus catégoriquement par Löning (*Gesch. des deutsch. Kirchenrechts* I p. 204) et par d'autres¹. En effet sur quoi se base-t-elle? Les inscriptions des collèges funéraires sont muettes à cet égard, et pourtant elles sont nombreuses. Traugott Schiess énumère 175 collèges funéraires, sans compter les innombrables collèges de ce genre formés par les esclaves et les affranchis des grandes maisons, et appelés aujourd'hui collèges domestiques². Beaucoup de collèges d'artisans, des collèges religieux, des *collegia juvenum*, des collèges de vétérans, des collèges d'Augustaux, s'occupaient des funérailles : nulle part il n'est question de secours accordés. G. Boissier fait remarquer fort bien que, si les nombreux festins et les fréquentes distributions de vivres et d'argent qui avaient lieu aux jours de fête dans la plupart des collèges pouvaient aider de pauvres ménages, le but de ces banquets et de ces distributions n'était nullement charitable : les dignitaires du collège y recevaient même des parts plus grandes, quoiqu'ils fussent sans doute les moins indigents³.

On cite une lettre de Trajan à Pline (*Plin. Epist.* X 93). Suivant un mandat reçu de l'empereur, Pline avait défendu les associations (*hetaeriae*) dans la province qu'il gouvernait. Amisus, ville libre et fédérée, avait demandé la permission de maintenir ses éranes, et Pline avait consulté Trajan. Celui-ci répond qu'on ne peut refuser cette permission à une ville libre, qui a ses lois propres, et que cela est d'autant moins nécessaire que les Amiséniens s'en servent *ad sustinendam tenuiorum inopiam*. Voilà bien, dit-on, des sociétés de secours mutuels. Sans doute, mais on perd de vue qu'Amisus est une ville grecque, et qu'en Grèce et en Asie, les *ἐρανοί* étaient nombreux; il faudrait prouver qu'ils existaient aussi dans le monde romain,

¹ Maué, *Die Vereine der fabri*, p. 3 n. 2. p. 41. *Der Praefectus fabrum*, p. 30. Marquardt, *St.-V.* III, p. 144.

² Tr. Schiess, *Die röm. collegia funeraticia*, Munchen, 1888.

³ G. Boissier, *La religion rom. d'Aug. aux Antonins*, vol. II p. 296-300.

en Occident; or, Trajan dit formellement : *in ceteris civitatibus, quae nostro jure obstrictae sunt, res hujusmodi prohibenda est*. On allègue ensuite Tertullien (Apol. 38. 39). Les communautés chrétiennes, dit-on, prirent la forme de *collegia tenuiorum*, afin de profiter du Sénatus-Consulte qui permettait ces derniers. Or, Tertullien nous apprend qu'elles ne s'occupaient pas seulement de la sépulture, mais d'une foule d'œuvres charitables. Et pourquoi l'apologiste énumère-t-il ces divers emplois des fonds communs? C'est, dit-on, pour prouver que les associations chrétiennes étaient conformes à la loi, donc la loi prévoyait formellement ces œuvres charitables et les *collegia tenuiorum* s'en occupaient aussi. — L'argument serait concluant si Tertullien se basait sur le Sc^{te} en question, s'il montrait que les chrétiens s'y conformaient. Or, dans les chap. 38 et 39 qu'on allègue, il n'est pas question de ce Sc^{te}, ni de *coll. tenuiorum*¹. Au contraire, la préoccupation constante de l'auteur est de montrer que les chrétiens ne violent aucune loi prohibitive, qu'ils ne forment aucune de ces factions dangereuses défendues par le *senatus consultum, quo illicita collegia arcentur*². Il ne conclut pas : donc notre communauté est conforme au Sc^{te}, comme les *coll. tenuiorum*, mais il dit : la *factio christiana* n'est pas dangereuse, et elle mérite la tolérance accordée à une foule d'associations. Il résulte de ses paroles qu'en droit strict, elle était illégale. C'est ce qu'admet M. de Rossi (*Roma Sott.* III, p. 509); l'iniquité provenait de ce qu'on ne tolérât pas la communauté chrétienne, tandis qu'on en permettait une foule d'autres.

C'était l'esprit de la religion nouvelle, l'esprit de charité qui avait inspiré aux chrétiens toutes ces œuvres inconnues des collèges payens du monde romain. Ni dans les auteurs, ni dans

¹ Il oppose la frugalité des chrétiens et leurs bonnes œuvres aux bombances des Saliens et d'autres collèges de ce genre (ch. 39); mais il n'est pas question des *coll. tenuiorum*.

² Voyez plus loin, à propos de la page 270 de M. Liebenam. Voy. encore Tertullien adv. Psych. 14 : *forte in Senatus-Consulta et in principum mandata coitionibus opposita delinquimus. Orig. contra Celsum I : ὡς συνθήκας κρύβδην πρὸς ἀλλήλους ποιοῦμένων χριστιανῶν παρὰ τὰ νομισμένα*. Malgré les lois qui exigeaient l'autorisation, l'usage était de tolérer les associations non autorisées, si elles étaient inoffensives. Le mot *illicite* se dit souvent d'une association dangereuse, et licite d'une association inoffensive, autorisée ou non. Löning en convient lui-même.

plus de 400 inscriptions qui parlent de collèges funéraires payens, on n'en trouve la moindre trace, et nous croyons que les *coll. tenuiorum* n'étaient que des *collegia funeraticia*, comme on les appelle aujourd'hui. Nous admettons du reste que la loi ne leur défendait pas formellement de s'occuper d'autre chose que des funérailles. Marcien n'indique pas le but de ces collèges (Dig. 47, 22, 1 *permittitur tenuioribus stipem menstruam conferre, dum tamen semel in mense coeant*); c'est qu'il était suffisamment connu. Ce n'est en tout cas pas une preuve qu'il était multiple (comme le prétend M. Liebenam, p. 263, n° 6); cela prouve tout au plus que les collèges *auraient pu* employer leurs cotisations à autre chose qu'à l'enterrement. Nous constatons que les pauvres gens ne songèrent pas à se servir de l'association pour soulager les indigents et les malheureux.

Page 40-41. M. Liebenam a raison contre Maué (*Der praefectus fabrum*, p. 39) et d'autres quand il refuse de voir des collèges d'artisans dans ces cohortes d'ouvriers du bâtiment, embrigadés par l'empereur bâtisseur, Hadrien, qui le suivaient dans les provinces (Aur. Vict. de Caes. 14).

Chapitre II.

La deuxième dissertation intitulée : Les Corporations dans l'Empire romain, se divise en deux parties. L'auteur dresse d'abord la liste des corporations professionnelles sous la république et sous l'Empire, en les classant d'après la nature des professions. Il commence par celles qui servaient l'annone : armateurs, bateliers du Tibre, mesureurs de blé, boulangers, en un mot toutes celles qui à Rome, à Ostie et dans les provinces étaient occupées aux approvisionnements de la capitale et aux distributions publiques (§ 1-7). Puis viennent les collèges de marchands établis sur tous les points de l'Empire (§ 8). Le § 9 énumère quelques collèges chargés d'un service public, mais plus indépendants de l'Etat : constructeurs de navires, *fabri tignuarii*, centonaires, *fabri*, dendrophores. Suit une liste de collèges industriels, de petits commerçants, de boutiquiers et d'artisans divers, assez nombreux (§ 10, p. 106-121). Enfin viennent les collèges relatifs aux jeux publics et au théâtre; un appendice cite quelques collèges de musiciens : *tibicines*, *symphoniaci*, *fidicines*, *cornicines*, *aeneatores*.

L'auteur explique brièvement la nature de chaque métier ou

profession, et il cite les auteurs et les inscriptions qui en parlent. Nous n'aimons pas la profusion avec laquelle il reproduit fort inutilement des inscriptions entières : pourquoi ne les a-t-il pas rejetées dans l'Appendice de son ouvrage, où il donne 84 inscriptions choisies? Remarquons ici que M. Liebenam ne distingue pas, dans les inscriptions qu'il complète, les sigles et abréviations des lettres qui sont supposées avoir figuré primitivement sur la pierre : tout cela est mis indistinctement entre parenthèses ; il eût mieux valu suivre l'usage qui est de mettre entre crochets les lettres que le temps a fait disparaître.

Cette première liste est suivie d'une autre, où les collèges sont rangés dans l'ordre géographique : chacun est rattaché à sa ville. Après Rome et Ostie, l'auteur parcourt les différentes régions de l'Italie, puis les provinces.

On le voit, c'est un chapitre de pure statistique, très utile pour donner une idée de l'extension des corporations sur le territoire de l'Empire. Il devait avoir les qualités indispensables à toute statistique, c'est à dire l'ordre, la clarté et l'exactitude. Or, nous devons dire que sous ce rapport il laisse à désirer.

Dans la première liste, où il s'agit de classer les collèges d'après la profession, les neuf premiers paragraphes ont de la suite ; mais dans le dixième viennent pêle-mêle toutes sortes de corporations n'ayant que peu ou point de rapports entre elles, et il est difficile de s'y retrouver : il eût mieux valu suivre l'ordre alphabétique, puisqu'il est malaisé d'en établir un autre.

Page 64. Pourquoi M. Liebenam mêle-t-il le collège de Venus Genitrix aux collèges d'artisans?

Le § 1 et le § 2 sont pleins de confusion. Les inscriptions des armateurs apportant le blé d'outre-mer ne sont pas assez bien distinguées de celles des codicaires, qui faisaient le transport d'Ostie à Rome sur le Tibre et des autres bateliers de ce fleuve. Parmi les *navicularii marini* M. Liebenam cite¹ : XIV 4144 *universi navigiarii corpor(um) quinque* (et non *corpor(a)*) ; il s'agit probablement des *lenuncularii* (Voy. CIL. XIV p. 574 et n. 352). Parmi les mêmes il range les *codicarii navicularii* des n^{os} VI 1624 = XIV 170, VI 1639 = XIV 185, qui n'apportaient certes pas le blé d'outre-mer. Quant aux n^{os} VI 1012 = XIV 106 et XIV 131, M. Liebenam les cite à la fois parmi les naviculaires

¹ Nous indiquons les volumes du *Corpus* par un chiffre romain.

et parmi les codicaires. En parlant de ces derniers, il oublie XIV 423 4. VI 1759. — Le *coll. naviculariorum Arelicensium* (V 4015), appelé *coll. nautarum Arilicensium* au n° V 4016 (cf. 4017), doit être rangé parmi les bateliers des fleuves et lacs. Du reste M. Liebenam le reprend à sa place, page 82!

§ 7 page 82. Dans l'inscription Notizie, 1877, p. 233 = Pais 669, il faut lire : *colle[gio] nautarum*. — Page 83. Il faut ajouter : *nautae Ligerici*, bateliers de la Loire (de Boissieu, *Inscr. de Lyon*, p. 259). Page 84. Les inscriptions grecques C I Gr. 5889 : οἱ ναύκληροι τοῦ πορευτικοῦ Ἀλεξανδρείνου στόλου, du Portus, et 4731^b, d'Arados se rapportent aux naviculaires et non aux bateliers fluviaux. — Parmi les *piscatores* je ne vois pas Gruter 1083, 10, ni les *piscicapi* de Pompéi (IV 826), ni les *conductores piscatus mancipi* (sic), trouvés près de Leeuwarden en 1888; ces derniers sont pourtant cités à la page 152.

Au § 8 il s'agit des gildes de marchands romains répandues en si grand nombre dans tout l'Empire. M. Liebenam cite (p. 89 n. 3) les *corporati negotiatores* de Symmaque (Relat. 14) et de Valentinien (Nov. Val. 5). Ceux de Symmaque, comme le prouve la suite, sont les *corporati urbis Romae*, les *pecuarii*, *boarii*, *suarii*, etc. Ceux de Valentinien (*Graeci negotiatores, quos pantapolas dicunt*) sont des boutiquiers étrangers de toutes sortes (*magnam in emendis vendendisque mercibus diligentiam*) établis à Rome, et persécutés par les boutiquiers romains, à cause de la concurrence qu'ils leur faisaient.

Le § 9 est consacré aux *fabri navales* (constructeurs de navires), *fabri tign(u)arii*, *fabri, centonarii, dendrophori*. La nature des quatre derniers est obscure, et pourtant leurs collègues sont les plus fréquents. Nous avons trouvé un *coll. fabrum* dans 70 villes, un *coll. centonariorum* dans 65, un *coll. dendrophorum* dans 56 et un *coll. fabrum tignuariorum* dans 20. M. Liebenam distingue les *collegia fabrum* des *coll. f. tign.*, d'accord avec Mommsen (cf. *St.-R.* III, p. 287 n. 2), contrairement à l'opinion de Marquardt (*Privatl.* p. 698) et de Maué (*Die Vereine der fabri*, p. 7-8). La chose ne semble pas aussi évidente qu'il veut bien le dire. *Faber*, nom générique des artisans qui travaillent les corps durs, comme τέκτων, est accompagné d'une épithète, si l'on veut désigner une catégorie spéciale (*faber argentarius, aurarius, eburarius, falcarius, ferrarius, intestinalarius, navalis, pectinarius, solarius, baxarius, tignuarius*). Souvent, si le con-

texte donne le sens, l'épithète est supprimée : ainsi *faber* seul est mis pour désigner les menuisiers (*subaediani* XII 4496), un forgeron (Blümner *Techn.* IV 323. Dig. 14, 2, 2, 1), un armurier (Blümner IV 361), un vitrier ou verrier (ib. p. 386), un maçon (= *lapidarius* Dig. 13, 6, 5, 7), un constructeur de navires (*f. navalis* Dig. 14, 4, 13, 1). Les ouvriers employés à la bâtisse sont presque toujours appelés *fabri* tout court (Liv. I, 55. Plin. *N.H.* 35, 45, 3. Cic. *Verr.* II, 5, 19, 48. *Varr. apud. Non.* p. 9, 18. Cf. Marq. *Priv.* p. 614). Quand le Digeste parle d'ouvriers occupés à la construction d'une maison, d'une *insula*, ou à la réparation d'une villa, d'un édifice, il emploie toujours le mot *fabri* (VI 1, 67. XXXIII 7, 12, 5. XXXIX 1, 5, 3. XLI 17, 12. XLV 1, 137, 3). Heumann (*Handlexikon s. v. fab.*) traduit par charpentiers (Zimmerleute). Il ressort de ces passages qu'il faut traduire plutôt par ouvriers en bâtiments¹. Tel est aussi le sens que M. Liebenam donne aux *fabri* qui formaient tant de collègues dans l'Empire (p. 4 *Bauhandwerker*). M. Allmer (*Musée de Lyon* II, p. 218 et 443. *Revue épigr. du Midi de la Fr.* II, p. 127) hésite ; il voit dans les *fabri*, des « gens de divers métiers, artisans ou plus spécialement ouvriers en bâtiments ». Ils ne faisaient sans doute que la grosse construction, les murs et la charpente ; ils étaient charpentiers et maçons surtout. Pour le reste, il y avait une foule de métiers spéciaux : stucateurs (*tectores*), menuisiers (*intestinarii*, *subaediani*) etc. C'est à cause de leur métier que les *fabri* furent partout employés comme pompiers.

Que faisaient maintenant les *fabri tignuarii*? M. Allmer dit (p. 218, 496) qu'ils étaient charpentiers entrepreneurs de constructions. Selon M. Liebenam c'étaient des charpentiers (Zimmerleute). Marquardt (p. 698) les appelle : *Zimmerleute für den Hausbau*, et Maué (p. 7) : *Zimmerleute und Holz-Constructeurs*. Ils étaient certainement charpentiers, ils façonnaient le bois, et construisaient la charpente des toits (*qui tigna dolant* Dig. voir ci-après, *firma tecta in domiciliis*, dit Cicéron Brut. 73, 257). Mais ils faisaient autre chose, comme le prouve ce texte du Digeste, sur lequel s'appuient les auteurs sus-dits : *Fabros tignarios dicimus, non eos dumtaxat qui tigna dolant, sed OMNES*

¹ Nous ne voyons pas pourquoi *fabri* dans Pline (*Epist. ad Traj.* 33-34), signifierait *charpentiers*, comme on traduit ordinairement. (Voy. Blümner II, p. 242).

qui aedificant (Dig. L 16, 235). Marquardt et Maué comprennent ces mots comme suit : « Nous appelons *fabri tignarii*, non seulement ceux qui façonnent le bois, mais encore tous ceux qui construisent en bois ». Mais alors il eût fallu dire : *sed etiam eos qui aedificant (tignis)*. Les mots OMNES *qui aedificant* ne peuvent signifier que : « tous les ouvriers employés à la bâtisse ». On nous objectera leur nom de *tignarii*. Mais ce nom était ancien, et devait avoir un sens conforme à l'ancienne signification de *tignum*. La définition précitée est de Gaius; un autre texte de Gaius et une phrase d'Ulpien nous en donnent la solution. Ils nous disent formellement que, dans la loi des douze Tables et dans le langage juridique au moins, *tignum* désigne tous les matériaux de construction (*omne genus materiae ex qua aedificia constant* Dig. XLVII 3, 1. L 16, 62)¹. Tout cela plaide en faveur de l'identité des *fabri* et des *fabri tignarii*, ouvriers en bâtiments². Si l'expression *fabri tignarii* est si rare dans les auteurs, et relativement peu fréquente dans les inscriptions, n'est-ce pas parce qu'elle est généralement remplacée par le mot *fabri*?

Ajoutons que les deux termes sont parfois appliqués indifféremment au même collège. Le *coll. fabrum tign.* de Rome est appelé *coll. fabrum* au n° VI 9405^b (Voy. la note de Henzen). A Ostie, on lit dans une seule et même inscription : *decur(io) coll(egii) fabr(um) ex lustro XV, et mag(ister) quinq. coll(egii) fabr. tignarior. lustro XVII* (XIV 2630)³.

Tandis que 15 inscriptions de Rome parlent du *coll. f. t.*, pas une seule ne mentionne le *coll. fabrum*. En effet, au n° VI 3678 il faut lire sans doute : *col. fabr. tig.*; la pierre est brisée et si la dernière ligne se terminait par *duplicatis*, il y avait assez de place dans la 1^{re} pour les suppléments que nous proposons; du reste, ce collège est organisé comme le *coll. f. tign.* Et pourtant, malgré ce silence, M. Liebenam a tort d'affirmer

¹ Une inscr. d'Arles prouve que les *fabri tignuarii* fabriquaient même des orgues (XII 722).

² A Aquilée on trouve un *dolabrar(tus) (collegii) fabr(um)* V 908; la dolabre servait également aux artisans qui travaillaient le bois et la pierre (Voy. Blümner II p. 206-208. Dictionn. de Saglio et Daremberg, *dolabra*).

³ Maué cite à tort Orelli 2675 : *coll. fabr.* et 4084 : *fabr. tig.* La première inscr. est de Pisaurum, et la seconde de Pisae (XI 1436).

(p. 104) que le *coll. fabrum* n'existait pas à Rome sous l'Empire¹. Il fut épargné, dit Asconius, par toutes les mesures prohibitives (*In Corn.*, p. 67). Au IV^e siècle, il en est encore question (C. Th. XII 1, 62). C'était l'un des plus importants, et il serait étonnant qu'il ne restât de lui pas une seule inscription. N'est-il pas vraisemblable que ce *coll. fabrum* des auteurs et des jurisconsultes est précisément le *coll. fabrum tign.*, et que les auteurs et les jurisconsultes le désignent par une appellation courante au lieu de lui donner son nom complet?

Remarquons de plus que les inscriptions ne mentionnent un *coll. fabrum* à côté d'un *coll. f. tign.* que dans trois villes (Préneste XIV 2876, 2981, 3003, Vienne XII 1877, 1911, Lyon *Allmer Musée* II 165, 166, 170, 171, 184, 185, 188, 189), alors qu'elles nous montrent un *coll. fabrum* dans 70 villes et un *coll. f. t.* dans 20. N'est-il pas probable que dans ces trois villes le même collège est désigné tour à tour par deux noms? Un collège d'artisans aussi nombreux partout que les *fabri tignuarii* ne se trouverait-il dans les inscriptions que trois fois à côté du *coll. fabrum*, alors que ce dernier est connu dans 70 villes? Observons aussi qu'en dehors de l'Italie proprement dite et des Gaules, où l'on rencontre les deux noms, le *coll. fabr. tign.* n'apparaît dans aucune inscription. Partout ailleurs on ne trouve que le *coll. fabrum*.

Enfin il est hors de doute que le *coll. fabrum* était chargé de l'extinction des incendies. Or, il est certain que le *coll. f. t.* rendait également un service public : celui de Telesia est sans doute autorisé pour ce motif (IX 2213 *colleg. fabrum tignuar. quib(us) ex SC. coire permis(sum) est*), et celui de Préneste a un *quinq(uennalis) perp(etuus) datus ab imp. Hadriano* (XIV 3003). Nous devons avouer que rien ne nous éclaire sur la nature de ce service; rien ne prouve qu'il s'agisse également de l'office de pompiers². Mais c'est peut-être par hasard. Dans les nombreuses inscriptions des 70 *collegia fabrum* on ne trouve guère non plus que deux ou trois indices très vagues³; c'est Pline le Jeune

¹ Aux pages 100 n. 1 et 192 n. 3 M. Liebenam affirme pourtant, par mégarde sans doute, qu'au n° VI 3678 il s'agit d'un *coll. fabrum*.

² Maué fait des suppositions sur le *coll. fabr. tign.* d'Ostie (*Der praef. fabr.* p. 80).

³ Ce que Hirschfeld dit de l'organisation militaire des *collegia fabrum* (division en *décuries* etc.) s'applique mieux encore aux *fabr. tign.* (*Gall. Stud.* III p. 15 = 251); le n° XIV 128 qu'il cite est même de ces derniers.

(*Epist. ad Traj.* 33. 34) qui fournit la preuve décisive, et si lui aussi emploie le mot *fabri*, c'est parce que c'était la désignation courante, surtout dans sa patrie, Côme et la Gaule Cisalpine, où l'on ne trouve pas un seul *coll. fabrum tign.*, mais de nombreux *coll. fabrum*¹.

Après tout cela, oserons-nous conclure catégoriquement? Non; ce qui nous arrête, c'est une remarque faite par M. Liebenam. Dans de nombreuses villes (nous en avons compté 44) on trouve, à côté du *coll. fabrum*, un *coll. centonarium*, et il existe entre ces deux collèges des rapports intimes. Ils ont des dignitaires communs, une caisse commune; ils élèvent des monuments ensemble et reçoivent ensemble des libéralités. Parfois ils sont tellement confondus qu'ils s'appellent *collegium* (et non *collegia*) *fabrum et cent.* Hirschfeld² a montré que cette union vient de ce qu'ils remplissaient ensemble le service des incendies. Or, rien de pareil n'existe pour les collèges de *fabri tignuarii*: dans aucune des 20 villes où ils apparaissent, ils ne sont en relations avec les centonaires³; ils figurent toujours seuls. Nous devons donc laisser la question indécise; mais nous invitons ceux qui veulent distinguer à préciser la différence qu'ils font entre les deux métiers.

Quant aux centonaires, les difficultés ne sont pas moins grandes. M. Liebenam admet avec Hirschfeld que ce mot ne désigne pas un métier (celui des fabricants de centons), mais tous les artisans enrôlés comme pompiers: leur nom viendrait de l'emploi des centons pour éteindre les incendies (*Gall. Stud.* III, p. 239-257). Dans les nombreuses villes où apparaissent à la fois le *coll. fabrum* et le *coll. centonarium*, on aurait adjoint un corps de pompiers (centonaires) au *coll. fabrum*. M. Maué a cherché à réfuter cette opinion (*Die Vereine der fabri*, p. 17-19) et il nous semble que M. Liebenam ne tient pas assez compte de ses arguments.

Une foule d'inscriptions émanent soit des *collegia fabrum et cent.*, soit des *coll. fabr. cent. dendrophorum* de la même ville.

¹ A Brixia cependant il y a un *faber tignuar(ius)* isolé V 4216.

² O. Hirschfeld, *Gallische Studien III* (*Sitzungsber. der Wiener Akad.* 1884, p. 239-257, ou à part 21 pp.).

³ Il est vrai qu'on ne trouve les centonaires à côté d'eux qu'à Luna, Nîmes et Narbonne.

Le corps des pompiers serait donc joint à deux collèges de métiers. En 315 Constantin prescrit que partout les dendrophores soient rattachés aux collèges de *fabri* et de *cent.* : peut-on croire qu'il ordonne un pareil mélange (*C. Th.* XIV 8, 1)? Deux inscriptions seulement sur 65 semblent donner raison à M. Hirschfeld. Encore la *centuria centonariorum dolabrariorum scalariorum* de Côme (V 5446) peut fort bien se composer de fabricants de centons spécialement exercés au maniement de la dolabre et des échelles pour éteindre les incendies. Quant au *coll. veteranorum centonariorum* (vétérans devenus pompiers, selon M. Hirschfeld) ne serait-il pas formé d'anciens soldats employés, durant leur service, à la fabrication des centons nécessaires à la guerre (Cf. *Veget. Epit. r. m.* II 11. *Cod. Theod.* XIV 8, 1. XVI 10, 20, 4)?

En tout cas, rien ne permet d'affirmer qu'à Rome le *coll. cent.*, qu'on ne trouve du reste que sous Auguste, était adjoint aux vigiles pour éteindre les incendies (Liebenam, p. 104-105). Auguste donna d'abord 600 esclaves aux édiles curules pour ce service, puis il en chargea sept cohortes de vigiles, commandées par un *praefectus vigilum*. Personne ne mentionne un *coll. cent.* chargé du même office. Quand Symmaque nomme parmi les *corporati U. R.* ceux qui éteignent les incendies, il ne s'agit nullement des centonaires, comme le croient Rodbertus (Hildebrand's *Jahrb.* VIII 421 rem. 62), Gebhardt (*Das Verpflegungs-wesen von Rom*, p. 7), Hirschfeld (ib., p. 7 (249) n. 1) et Liebenam (p. 56). A cette époque, le *vir clarissimus praefectus vigilum* avait pour ce service un corps de *collegiati*, organisé sans doute comme celui de Constantinople, sur lequel nous sommes mieux renseignés. Sous Théodose le Jeune, il y avait dans la nouvelle capitale 560 ou 563 de ces *collegiati*, distribués dans toutes les régions. On les choisissait à vie dans diverses corporations. Quand l'un d'eux venait à mourir, le *praefectus urbi*, dont ils dépendaient, devait choisir son successeur dans le même collège. Ils étaient probablement pris dans les métiers qui les rendaient le plus propres à accomplir le service de pompiers. Ils ne cessaient pas, à ce qu'il semble, d'appartenir à leur ancien collège, car leurs nouveaux devoirs ne les empêchaient nullement d'exercer leur ancienne profession ; mais ils étaient exemptés de leurs anciennes charges, ce qui faisait qu'on cherchait à se faire enrôler parmi eux (Voy. *Cod. Just.* IV 63, 5, XI 17 (18) 1. Notit.

U. C. P. Seeck, p. 230,25 sqq. Gothofr. ad C. Th. vol. V p. 214). Quant à Rome, Lydus rapporte que de son temps on criait dans les rues, en cas d'incendie : *Omnes collegiati!*¹ Nous croyons qu'il parle de *collegiati* semblables à ceux de Constantinople dont nous venons de parler, et non de centonaires.

(*A suivre*).

J. P. WALTZING.

Liège.

La littérature grecque, par ÉMILE EGGER. Paris, Picard. 1890. 419 pages.

Les fils de M. Emile Egger viennent de publier un recueil de mémoires composés par lui à différentes époques de sa vie. Le vénérable savant en avait soigné personnellement la révision presque entière, malgré la cécité qui affligea ses dernières années.

On sait que M. Egger a enseigné la littérature grecque à la Faculté des Lettres de Paris pendant quarante-quatre années consécutives, sans une seule interruption, fait inouï dans les annales de la Sorbonne. Pendant cette longue période, il appartenait tout entier aux études grecques dont il fit son domaine, et qu'il explora jusque dans les moindres recoins avec une étonnante activité d'esprit : vie admirable de savant, digne de celle que menaient ces grands hellénistes du XVI^e siècle, dont il a parlé avec tant d'émotion dans son histoire de *l'Hellénisme en France*. Les fils de M. Egger ont été bien inspirés en donnant au public, dans un recueil commode, une série des travaux les plus importants de celui que l'on a quelquefois nommé le patriarche des études grecques en France.

Faisant un choix heureux entre les articles ou mémoires dispersés dans différentes revues, les éditeurs ont pris soin que les principaux chapitres de la littérature grecque fussent représentés dans leur volume, et qu'il formât comme un abrégé de cette littérature depuis les origines jusqu'au temps des critiques et des grammairiens. Les questions relatives au théâtre, à

¹ Lydus *περι ἀρχῶν* I 50 ad fin. — Maué (*Der praef. fabrum* p. 47 n. 4) croit qu'il s'agit de tous les *collegiati* de Rome; c'est évidemment une erreur.

l'histoire, à la politique, à la philosophie et à l'éloquence y sont ainsi successivement traitées. Dans ces divers articles, M. Egger, parlant une langue toujours claire et précise, sait charmer et retenir le lecteur, et présenter chaque question sous ses côtés les plus neufs et les plus intéressants.

Je signalerai particulièrement l'article relatif *aux Nuées et au procès de Socrate* (p. 83-94), ceux sur le *dialogue socratique* (242-254), et sur l'*Apologie du meurtre politique* (269-307). Enfin, je me permettrai d'appeler spécialement l'attention des professeurs sur le chapitre de « *L'art de traduire appliqué aux historiens Hérodote, Thucydide, Xénophon.* » (p. 142-172)¹.

Cette question de l'art de traduire en français les auteurs grecs avait beaucoup préoccupé M. Egger. Plusieurs de ses ouvrages contiennent des traductions nouvelles et originales, et, en 1882 encore, il donnait, dans le *Journal général de l'Instruction publique* (1 et 8 juin), un essai de traduction du IX^e chant de l'Odyssée. Dans le présent chapitre, il expose la méthode de traduire qu'il voudrait voir employer, et essaie de faire comprendre, sans commentaire, par la simple fidélité de la copie, la naïveté gracieuse d'Hérodote, la vigueur laborieuse de Thucydide, la précision exquise de Xénophon.

On sait que l'ingénieux P. L. Courier avait déjà tenté de nous donner une image fidèle de la langue du vieux conteur ionien, en traduisant ses œuvres dans le français du XVI^e siècle. Peut-être est-ce ici le moment de rappeler que c'est encore M. Egger qui apprit à ses compatriotes (en 1842) que, sans essayer laborieusement de semblables pastiches, on pouvait trouver chez un écrivain du temps et de l'école d'Amyot, Pierre Saliat, une version d'Hérodote franche, naturelle, et qui reproduit les traits principaux de l'original avec une naïveté piquante.

L. PARMENTIER.

¹ La seconde partie de ce chapitre avait paru dans le *Journal des Savants*, juillet 1873.

Cours de philosophie, par le Père A. CASTELEIN, de la compagnie de Jésus. 3^e volume : les principes de la philosophie morale. Namur, imprimerie Douxfrères. 1890. 337 pages (3 fr. 50).

Voici la troisième et, croyons-nous, dernière partie du cours fait par le R. P. Castelein à l'usage des étudiants et en général de tous ceux qui veulent s'initier ou se perfectionner dans la connaissance de la philosophie. Ce nouvel ouvrage, et pour l'importance des questions qu'il soulève et pour la manière dont il les résout, ne le cède en rien aux deux volumes précédents. En effet qu'y a-t-il de plus important pour nous et de plus intéressant que de savoir au juste en quoi consiste ce bonheur sans mélange, ce bien absolu et inamissible vers lequel tous nous tendons en vertu des lois de notre nature, et ce qu'il nous faut faire ou éviter pour arriver à la possession de ce bien, s'il est vrai qu'il existe réellement et que nous puissions l'acquérir?

Après avoir observé ce qu'on appelle communément le côté psychologique du problème (nature de l'acte humain et mesure de notre imputabilité) l'auteur se demande quel est le principe métaphysique qui constitue la moralité de cet acte. Ici il faut prendre résolument un parti entre les trois systèmes fondamentaux — théisme, athéisme, panthéisme — qui divisent, sinon l'humanité tout entière, au moins ceux qui s'occupent de spéculation.

Dans la conception athéistique de l'univers (atomisme) il n'y a de place que pour l'inconnu, l'imprévu, le hasard, le chaos, la dispersion indéfinie de tout ce que nous percevons : de là, dans l'ordre pratique, nulle règle certaine, nul principe s'imposant à notre volonté au nom d'une autorité supérieure : en un mot pas de morale, au sens où ce terme est pris chez tous les peuples de la terre. Mais, comme l'a fort bien montré Schopenhauer, — après Kant et après d'autres encore, — un tel système occupe une position intenable : ne pas admettre d'absolu, c'est faire de l'objet même de l'expérience un absolu ; c'est aboutir, quoi qu'on dise, à un panthéisme réaliste ou matérialiste.

Le débat se circonscrit. Restent en présence les partisans des doctrines rivales du théisme et du panthéisme, lesquels reconnaissent les uns et les autres un principe absolu des choses, mais l'entendent de façons bien différentes. Pour les uns, cet absolu, c'est la souveraine perfection, l'être infini, la liberté suprême. Pour les autres c'est la pure nécessité, sous quelque

nom et sous quelque forme que d'ailleurs ils la présentent (nature, pensée ou vouloir inconscient, instinct, etc.) : dans cette théorie l'absolu est obligé — de par son essence — de produire le monde changeant et corruptible dont nous faisons partie, voire même de se développer ou d'évoluer indéfiniment à travers la série des êtres particuliers, lesquels ne sont plus que des moments de son perpétuel devenir, ou des modes de l'éternelle substance. Ainsi, d'un côté, règne une puissance aveugle, inexorable, ou plutôt toute mécanique, poussant le monde, brutalement, *a tergo*, sans idée directrice ni finalité proprement dite, sans mettre d'harmonie entre les volontés individuelles, — lesquelles, n'étant plus que des phénomènes, demeurent tout à fait étrangères, impénétrables, naturellement égoïstes, sinon hostiles les unes aux autres, et sans aspirations vers un terme commun. De l'autre côté nous avons un être également nécessaire, mais personnel et parfaitement déterminé, ayant la plénitude de toutes les qualités, y compris l'intelligence, la bonté, la puissance absolues, ayant créé les hommes, non pour en faire les jouets de son caprice ou les victimes de sa cruauté, mais les attirant à lui *a fronte*, par l'idée et le désir d'une béatitude qu'il a pour ainsi dire implantés en eux et que lui seul peut accomplir. Dans la première de ces vues chaque être, chaque individu suit fatalement sa destinée, et ce que nous prenons pour un idéal de bonheur, de vertu, de justice ou de liberté n'est qu'un rêve, qu'il ne dépend pas de nous de réaliser. En revanche l'intérêt particulier et les passions humaines, dont le langage est toujours très clair, peuvent ici se donner libre carrière sans aucune préoccupation d'ordre transcendant¹.

¹ En vain certains penseurs de cette école, entre autres Hartmann et Schopenhauer, nous prêchent le renoncement et la tendance à la charité sous forme de pitié universelle, parce que, disent-ils, un seul et même être sent au fond les douleurs et les plaisirs de chacun, et n'est associé que par accident à tel ou tel cerveau. — Le Père Castelein leur répond fort judicieusement : « Pourquoi donc aimerais-je, dans le prochain, cette forme de l'individualité que je dois haïr en moi et sacrifier à l'universel? En tant qu'êtres individuels, nous sommes des phénomènes différents et parfois opposés l'un à l'autre. Que sont donc pour moi ces phénomènes différents du moi universel? Je ne les vois et ne les aime ni dans l'inconscient, ni dans le moi conscient, car ils sont hors de l'un et de l'autre. Je ne les trouve attachés ni à l'universel, que je dois aimer par raison, ni au moi individuel, que j'aime par nature » (p. 157).

Dès lors, comme le dit un philosophe contemporain, « c'est par le dedans que les êtres se font obstacle ;... ils sont foncièrement égoïstes alors même qu'ils sympathisent à l'extérieur : tout s'explique dans le monde par l'éternelle lutte pour la vie, les lois morales elles-mêmes se ramènent aux lois mécaniques, et l'ordre social n'est que le meilleur moyen de satisfaire à la fois tous les égoïsmes. » (Fouillée, *Hist. de la philos.* p. 498).

Suivant l'autre théorie, au contraire, tout dans le *cosmos* est harmonie, ordre, sagesse, combinaisons en vue de fins de plus en plus relevées, qui convergent vers un but unique et suprême. Le désordre, le mal, les conflits entre les créatures ne sont que passagers. « L'intérieur de chaque être est une volonté qui, après s'être suffisamment développée et éclairée, ne peut manquer tôt ou tard de se mettre librement d'accord avec les autres volontés ; la guerre universelle est donc transitoire, le terme final et idéal est la paix ¹ », ou plutôt c'est Dieu lui-même, s'offrant à nous comme la fin dernière, éclairant et dominant toutes les fins particulières, même celles qui nous paraissent pouvoir ou devoir être poursuivies pour elles-mêmes, telles que l'amour du vrai, du beau, de l'honnête, le respect de la dignité humaine ou l'autonomie de la raison. Mais ce bien suprême, pour absolu et parfait que notre raison le conçoive, ne se présente à nous que sous forme d'une idée analogique, négative, très éloignée et d'une imperfection qui, chez certains esprits, peut être poussée très loin : d'où il suit qu'il y a pour nous un mérite réel à user de notre libre arbitre pour développer en nous cette idée et préférer — sous l'impulsion de notre conscience morale — ce bien absolu, si abstrait et si lointain qu'il nous apparaisse, à des biens inférieurs ou même contraires à notre fin dernière, mais immédiats et sensibles.

Laquelle de ces deux conceptions est la vraie ? — Celle de jour, comme l'appellent parfois les Allemands, ou celle de nuit ? Celle du soleil ou celle des ténèbres ? Le P. Castelein s'attache fermement à la première. Et de fait les principes qu'il a posés dans son cours de logique et dans celui de psychologie (notamment ses thèses sur l'étendue et les limites de notre connaissance, sur

Et d'ailleurs, dans un système comme celui-là, où trouver le fondement d'une obligation autre que la suggestion irrésistible ou que la nécessité physique ?

¹ Fouillée, l. c., p. 497.

la nature de la connaissance intellectuelle, sur la formation de l'idée de l'infini et de celle de Dieu, sur la liberté, etc.) le conduisent tout naturellement à cette solution. Mais ce n'est, à vrai dire, que dans le présent traité qu'il énonce les propositions sur lesquelles il établit son système d'éthique : savoir l'affirmation de l'existence de Dieu sous le concept de l'être infini et la notion des attributs divers d'où résulte l'idée de l'ordre moral.

La théodicée et la métaphysique générale ne rentrant pas dans le programme de candidature en philosophie et lettres (en vue duquel tout ce cours a été spécialement composé), l'auteur s'est vu obligé de condenser cette partie de son ouvrage. En somme l'argumentation du Père Castelein revient à ceci : l'être premier et nécessaire, auquel — de l'aveu même de Kant —, partant du spectacle du monde, nous sommes obligés de remonter (ainsi le veut le principe de causalité), cet être nécessaire est aussi l'être infini et parfait, et cela en vertu du principe d'identité ou de contradiction. Car enfin l'infini ne saurait s'identifier qu'avec l'infini : le véritable, le seul infini ne peut être borné à un genre, par exemple à celui de l'existence par soi ; il ne peut souffrir de limites d'aucune sorte, il est illimité dans tous les sens : de ce qu'il est absolu, il possède dans son unité la plénitude de l'être. Cette démonstration, comme on peut le remarquer, ne prend pas son point de départ dans une notion adéquate ou dans une intuition de l'être infini : ainsi elle ne fait pas appel aux rêveries compromettantes de l'ontologisme. Mais, tout en s'appuyant sur la réalité concrète, elle n'a pas la prétention, comme Kant pourrait se l'imaginer, de déduire de la perception du fini l'être infini et d'enfermer celui-ci dans les formes de notre raisonnement. Elle n'atteint ce dernier que par l'entremise d'une idée implicitement comprise dans les données du sens intime et des sens extérieurs, idée à laquelle nous nous élevons en opérant la suppression de toutes les limites qui restreignent ou altèrent les perfections des êtres finis. Cette connaissance est nécessairement finie, imparfaite, inadéquate — et pourtant elle se distingue objectivement de la perception des choses sensibles au moyen de laquelle nous l'obtenons, en ce que nous concevons, aussitôt que nous la possédons, que jamais nous ne pourrions comprendre la plénitude de la perfection renfermée dans cet être.

Entre les deux systèmes de morale que nous venons d'indiquer

se place ou essaye de se placer un troisième, qui prétend se passer de toute base théorique ou métaphysique, tout en maintenant intactes les vérités essentielles de l'ordre éthique et religieux. C'a été, comme on sait, l'effort et la tentative de Kant, lorsqu'il écrivit sa *Critique de la raison pratique* : pour lui l'autorité de la loi morale n'aurait d'autre soutien que la volonté de croire au devoir. — Il faut voir avec quelle netteté, quelle vigueur, quelle sûreté notre auteur réfute cette doctrine étrange (Ch. VII), montrant qu'elle ne repose sur aucun principe raisonnable, qu'elle est fondée, non sur la science, mais sur un acte de foi instinctive et aveugle, sur une affirmation toute mystique. Mais où la critique du R. P. Castelein redouble de délicatesse et de pénétration, c'est lorsqu'elle apprécie certains systèmes contemporains, qui, tout en partant d'une conception théiste ou spiritualiste, aboutissent à des conclusions erronées, vagues ou incomplètes : telles sont les doctrines qui s'appuient sur l'idée du devoir ou de la justice, sur l'idée transcendante du bien ou sur l'idée générale des relations essentielles des choses (pp. 164-176).

Le principe absolu et extrinsèque de moralité une fois posé, les conséquences en découlent tout naturellement et s'enchaînent entre elles avec un ordre et une clarté admirables. Ce qui mesure la moralité de nos actes, ce n'est pas seulement leur fin particulière ou but intentionnel et les circonstances qui les accompagnent, c'est encore leur objet ou terme naturel tel qu'il vient d'être défini ci-devant, c'est le point de savoir si ces actes rentrent ou non dans l'ordre de notre finalité dernière et absolue. Il suit de là qu'il ne peut y avoir d'actes humains et libres tout à fait indifférents. Est-ce à dire que tous nos devoirs, et partant tous nos droits, aient le même caractère d'obligation ? Non pas : il y a là une hiérarchie basée sur la subordination objective de nos fins, et dont il faut tenir compte sous peine de verser dans les erreurs les plus absurdes et les plus ridicules. Mais nous ne pouvons tout citer.

Après le critère objectif, c'est-à-dire l'acte lui-même considéré dans ses éléments intrinsèques, vient le critère subjectif ou la faculté par laquelle nous discernons la portée et la valeur morale de cet acte. Ce second critère, — ainsi qu'il résulte de ce qui précède, — consiste, non en un sens corporel ou en je ne sais quel mouvement de sympathie, mais dans la voix de la conscience

morale, autrement dit dans la raison elle-même, appliquant aux données de la vie concrète et individuelle les principes généraux de l'ordre moral.

Les chapitres suivants (XII, XIII et XIV) sont consacrés à élucider et à déterminer, toujours à la lumière du même fanal, les notions de loi éternelle, naturelle, positive, de droit, de devoir, de vertu et de vice. Dans un dernier chapitre l'auteur, tout en reconnaissant la haute utilité de la morale rationnelle, fait ressortir l'insuffisance de celle-ci pour assurer le bonheur, le progrès et la perfection de l'humanité, et l'impuissance des hommes, pris dans leur ensemble, à saisir d'une manière certaine et rapide les préceptes de cette morale. Il compare cette dernière à la morale chrétienne, dont il relève la supériorité du côté des principes, des applications, de la sanction, et les grands bienfaits même dans l'ordre naturel. L'objet de la morale étant les vérités d'ordre *pratique*, on voit l'intérêt que nous avons à rechercher quels sont les moyens les plus sûrs et les plus efficaces dont nous pouvons disposer pour conformer notre conduite à ces règles.

Au surplus, l'auteur ne demeure pas continuellement dans les hautes sphères de la spéculation; descendant, quand l'occasion s'en présente, aux détails les plus particuliers, il propose et résout des séries de cas de conscience, bien choisis pour affermir notre sens moral tout en exerçant notre sagacité. Peut-être, au lieu d'analyser et d'éclaircir toutes ces difficultés par lui-même, eût-il mieux valu en laisser quelques-unes sans les dénouer — comme l'ont fait divers auteurs de manuels similaires, entre autres M. P. Janet (*Traité élém. de philos.*, p. 714 et suiv.), H. Calderwood (*Handbook of moral philosophy*, pp. 168, 172, 192); le profit de cette « gymnastique » intellectuelle eût été encore plus considérable — s'entend pour le lecteur qui s'applique sérieusement à l'étude du solide et profond ouvrage du P. Castelein.

Je m'arrête. Aujourd'hui que tant de doctrines et d'opinions contradictoires se rencontrent, se choquent et jettent les meilleurs esprits dans un tel désarroi que beaucoup ne savent plus ce qu'il faut faire ni ce qu'il faut penser, même dans les circonstances les plus simples et les plus fréquentes de la vie morale, le besoin se fait plus que jamais sentir d'un enseignement large, conciliant, ouvert, mais en même temps sûr et inébranlable sur les articles fondamentaux de toute science et de toute sagesse. C'est dans

cet esprit et d'après ces principes qu'a été conçu et rédigé le livre dont nous venons de donner un aperçu — beaucoup trop rapide et forcément incomplet. Puisse cet exposé amener ceux qui le liront à prendre connaissance du présent traité, digne couronnement d'un des plus beaux cours de philosophie que nous possédions et destiné à rendre d'inappréciables services à la jeunesse studieuse de notre pays.

A. GRAFÉ.

**Premier Livre Allemand ou Cours élémentaire de
Langue Allemande, par TH. HEGENER, Paris et Bruxelles,
J. Lebègue et C^{ie}, 1891.**

M. Hegener se propose, dans l'ouvrage que nous annonçons, d'appliquer à l'étude de l'allemand une méthode qu'il a appliquée jadis à celle de l'anglais et qu'il préconise depuis quelques années dans une revue pédagogique qu'il dirige, comme étant celle qui convient le mieux à l'enseignement d'une langue. M. Hegener n'a pas créé cette méthode, elle est sortie d'un grand mouvement pédagogique tendant à transformer complètement l'enseignement des langues, mais il a le mérite d'avoir été un des premiers à la pratiquer et à la recommander chez nous. Ce qui caractérise cette méthode et la distingue de celle qui était autrefois en vigueur partout et qui l'est encore généralement aujourd'hui en Belgique, ce sont à peu près les quatre points suivants :

1° La grammaire ne s'enseigne plus dogmatiquement ; l'élève doit lui-même découvrir et formuler les règles ; 2° l'ordre didactique dans lequel les matières grammaticales sont introduites, diffère considérablement de l'ordre systématique ; 3° l'étude du vocabulaire marche de pair avec celle de la grammaire et se fait au moyen d'exercices présentant des morceaux suivis et non des phrases détachées ; 4° dès le commencement on apprend à manier pratiquement la langue. La grande difficulté de cette méthode, c'est la composition d'exercices appropriés. Car il faut que chaque exercice ait de l'unité au point de vue du fond, pour intéresser et pour faciliter l'étude du vocabulaire ; il faut que les notions grammaticales nouvelles qu'il renferme ne fassent l'objet que d'une seule leçon et soient choisies de telle

façon qu'elles se rattachent méthodiquement aux exercices précédents ; il faut de plus qu'on puisse en tirer des applications pratiques propres à conserver et à affermir les connaissances déjà acquises ; enfin il faut que l'ensemble des leçons constitue réellement un cours complet. Voilà des conditions si diverses et si difficiles qu'il semble impossible d'y satisfaire dans un livre élémentaire. Aussi la plupart des auteurs de tels ouvrages s'en tiennent-ils aux exercices à phrases détachées, et d'autres n'osent les abandonner que lorsque les élèves ont déjà un certain bagage de connaissances grammaticales. M. Hegener applique la nouvelle méthode dès le début, et il a si bien réussi qu'en examinant son livre, on dirait que toutes ces difficultés, que nous signalons comme étant si grandes, n'ont pas existé pour lui. Les exercices qu'il donne semblent avoir été composés sans le moindre effort et répondent pourtant à toutes les exigences. Le sujet sur lequel ils roulent est de nature à intéresser, au moins à ne pas rebuter l'élève ; le vocabulaire qui y est employé lui est familier et partant se gravera facilement dans sa mémoire ; les propositions qui les constituent sont toujours d'une construction très simple et faciles à comprendre. De plus, M. Hegener varie le sujet de ces exercices ; il y a des descriptions, des narrations, des récits historiques, un nombre assez considérable de jolies poésies, des séries de proverbes bien connus, etc.

Chaque exercice ne semble avoir sa raison d'être qu'en lui-même, et il tient pourtant par un lien intime à tous les autres, avec lesquels il concourt à un but commun, à faire connaître tout le système de la grammaire. Envisagée à ce point de vue, la composition de notre livre ne mérite encore une fois que des éloges. Les règles peuvent être déduites facilement par l'élève lui-même, tellement les exemples donnés à appui sont nombreux et bien choisis ; elles se suivent dans un ordre qui tient compte de leur importance par la fréquence de leur emploi, et qui ne perd cependant pas de vue que chacune est une partie d'une grande unité, dont les lignes dominantes doivent se dégager peu à peu dans les jeunes esprits. Elles sont formulées avec une grande clarté et une grande précision, elles ne sont point encombrées de séries interminables d'exceptions ; enfin elles portent fréquemment sur des phénomènes linguistiques, dont l'explication facilite et rend plus sérieuse l'étude de la langue et ne se fait que d'une façon peu fructueuse là où l'on suit la vieille méthode.

Nous voulons parler surtout des nombreuses explications étymologiques données par M. Hegener. Il a soin d'initier les élèves le plus tôt possible à la formation des mots, lorsqu'elle est à leur portée et qu'elle peut avoir une utilité pratique. Ainsi il leur facilite considérablement l'étude du vocabulaire et les familiarise insensiblement avec une des manifestations les plus caractéristiques du génie de la langue.

En un mot, pour finir, le livre de M. Hegener est un travail pédagogique très remarquable et appelé à rendre de grands services à l'enseignement de la langue allemande. Il est incontestablement supérieur à tous les ouvrages du même genre employés chez nous, nous dirons même que c'est peut être le meilleur manuel élémentaire de langue allemande écrit en français; du moins, de tous ceux que nous connaissons — et le nombre en est considérable — il n'y en a pas un qui le vaille. Nous n'en avons rencontré jusqu'ici qu'un seul, à l'usage des étrangers, qu'on puisse mettre sur la même ligne: J. A. LEOPOLD, *Hochdeutsche Sprachschule*, Groningen, J. B. Wolters. Encore faut-il prendre en considération que M. Léopold s'adresse à des élèves plus avancés que nos élèves de septième¹, et dont la langue maternelle est le néerlandais, qu'il avait par conséquent une tâche bien plus facile à remplir. Comme M. Hegener s'est si bien acquitté de la sienne, malgré toutes les difficultés qu'elle présentait, nous avons d'autant plus de raison de louer son travail et de lui en témoigner notre reconnaissance.

Gand.

A. BLEY.

UN NOUVEAU TRAITÉ D'ARISTOTE.

ΑΘΗΝΑΙΩΝ ΠΟΛΙΤΕΙΑ. **Aristotle on the constitution of Athens**, edited by F. G. Kenyon, M. A. Printed by order of the trustees of the British Museum, sold at the Museum. London, 1891, 8°, pp. LII et 190.

L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre est tout simplement une des publications les plus importantes qui aient

¹ Le livre a été composé lorsque l'allemand s'enseignait en septième, mais, grâce à la méthode suivie, il peut parfaitement s'employer en quatrième.

été faites depuis longtemps dans le domaine des études classiques, et la philologie proprement dite, l'histoire ancienne, l'histoire littéraire et la science des antiquités grecques y trouveront pour longtemps une mine à exploiter dont il est difficile de dire dès maintenant toute la richesse.

C'est bel et bien l'*editio princeps* d'un texte qu'on croyait perdu depuis des siècles et un des textes d'Aristote dont on regrettait la perte avec le plus de raison. Sans aller jusqu'à dire, avec un savant enthousiaste, que « notre génération aurait mauvaise grâce à se plaindre de cette fin de siècle qui lui donne l'*Ἀθηναίων πολιτεία* et les lois de Gortyne », nous avons tout lieu de nous réjouir de cette découverte, tant à cause de l'importance du texte mis au jour, que pour les perspectives brillantes qu'elle ouvre pour l'avenir.

Les tombeaux de l'Egypte dont ce texte est sorti, nous avaient déjà fourni des documents de valeur ; nous avions des fragments de l'Illiade, des discours d'Hypéride, des fragments de Platon, de Thucydide et de Démosthène ¹, mais après le trésor qu'ils nous livrent maintenant toutes les espérances sont permises, et il n'est plus invraisemblable qu'un beau jour nous rende l'histoire d'Ephore ou de Théopompe, les livres perdus de Diodore de Sicile ou de Polybe, les *Indica* de Mégasthène, les voyages de Néarque, l'histoire d'Alexandre de Ptolémée Lagus, ou des comédies de Ménandre !

Le nouveau traité qui a pour objet la constitution Athénienne, est la première partie, probablement la plus longue et la plus importante, des constitutions (*πολιτεῖαι*) d'Aristote. Cet ouvrage contenait l'exposé de 158 constitutions grecques de tout genre et était destiné à former en quelque sorte la base du grand traité sur la Politique (*πολιτικά*) où le philosophe donnait sa théorie de l'Etat et ses vues sur la meilleure forme de gouvernement : tout comme de nos jours M. H. Spenser a fait

¹ *Revue Critique*, 1891. I. p. 181.

² On annonce en ce moment même la publication d'un important fragment de l'*Antiope*, une tragédie perdue d'Euripide. Cf. J. P. Mahaffy, *New fragments of the Antiope of Euripides* (Hermathena, n° XVII, Dublin, 1891). Le manuscrit qui nous a conservé ce texte est du 3^e siècle av. J. C. comme le prouvent d'autres papyrus trouvés dans le même tombeau.

précéder ses *Principles of Sociology* d'une grande collection de documents sous le titre de *Descriptive Sociology*.

Ce texte précieux nous est conservé dans un manuscrit actuellement au *British Museum* et dont on ne sait pas très bien comment il y est parvenu. La direction paraît l'avoir acheté avec un lot d'autres fragments qui ne sont pas encore tous examinés, et peut être se tait-elle sur la provenance de ce trésor dans l'espoir de conserver pour elle le bénéfice de découvertes ultérieures qui pourraient être faites à la même source, dans le sol de l'Égypte merveilleusement riche en trouvailles inespérées.

Nous allons essayer de donner d'après M. F. G. Kenyon, le savant auteur de l'*editio princeps*, une idée du manuscrit, pour nous étendre ensuite un peu plus longuement sur les faits nouveaux que nous apporte l'ouvrage d'Aristote et faire voir quelle lumière il jette sur quelques uns des points les plus obscurs de l'histoire de la constitution d'Athènes.

Le manuscrit se compose de quatre feuilles de papyrus d'une hauteur de 27 centimètres environ et de longueurs différentes. La première feuille a 2,20 m., la seconde 1,65 m. et chacune des deux autres 90 c. seulement. On serait tenté de croire que les deux dernières feuilles étaient primitivement réunies de manière à ce que le tout formât trois rouleaux à peu près égaux, mais la dernière feuille a deux ou trois centimètres de moins que les autres, ce qui paraît devoir écarter cette supposition. Le dernier fragment aurait ainsi formé un rouleau distinct dès l'origine.

Le texte est disposé sur ces feuilles en colonnes dont une trentaine sont bien conservées. Ces colonnes ont de 43 à 51 lignes serrées et leur largeur varie de 10 à 27 centimètres. Ces différences notables dans la largeur des colonnes et le nombre des lignes proviennent de ce que le manuscrit est dû à quatre scribes différents. La première main, lisible et soignée, a tracé les douze premières colonnes; il semble que ce soit l'écriture du maître qui a transcrit l'ouvrage d'Aristote pour son usage et qui, ayant fait copier le reste par ses esclaves, a corrigé lui-même leur copie négligée et assez mal écrite. Quoiqu'il en soit de cette hypothèse de M. Kenyon, le manuscrit n'était certainement pas destiné à être vendu : il est tracé au revers d'un papyrus, au recto duquel se trouve un texte dont nous parlerons tantôt et qui a servi à fixer la date de notre copie. Ajoutons que le com-

mencement de l'ouvrage manque et qu'il n'a probablement jamais figuré sur le papyrus que nous possédons, puisque la première phrase est précédée d'un espace blanc assez considérable : la fin est presque totalement perdue, tant le papyrus a souffert; il n'en reste que des débris fort difficiles à mettre en ordre. Enfin si le corps même de l'ouvrage est assez bien conservé, il n'y manque pas de lacunes, produites soit par des trous dans le papyrus, soit par des frottements qui ont fait disparaître des mots ou des parties de mot.

Quelle date peut-on assigner à ce précieux manuscrit? C'est ici que le texte inscrit au recto va nous rendre service. On sait que le papyrus destiné à recevoir l'écriture était formé de deux feuilles tirées de la tige de la plante et pressées l'une contre l'autre en sens inverse, de façon, que les fibres d'une feuille couraient perpendiculairement aux fibres de l'autre. D'un côté les fibres allaient donc dans le sens de la longueur, de l'autre dans celui de la hauteur. C'est le premier côté seul qui recevait ordinairement l'écriture : les fibres courant dans le sens des lignes ne présentaient pas d'obstacle au calame. C'est ce côté qu'on appelle le *recto* du papyrus. Quand deux textes différents sont écrits sur les deux côtés d'un même papyrus, on peut être certain que le texte du recto a été écrit en premier lieu. Or, comme nous l'avons dit, l'écrit d'Aristote occupe le *verso* du papyrus, et le texte du recto est daté. C'est un état des recettes et des dépenses de l'intendant d'une ferme égyptienne¹, qui date son mémoire de la onzième année du règne de l'Empereur Vespasien, ce qui nous reporte à l'an 78 de notre ère. Comme l'écriture du *verso* est fort peu différente de la première et que d'ailleurs il n'est pas probable que le manuscrit du mémoire soit resté longtemps sans emploi, on peut supposer que l'ouvrage d'Aristote a été copié, vers la fin du 1^{er} siècle ou au commencement du 2^d, par le propriétaire qui voulait utiliser ces feuilles désormais sans intérêt.

Avant d'examiner ce que contient le manuscrit, il faut dire quelques mots de la question d'authenticité. Est-ce bien

¹ Le texte, très intéressant par les détails qu'il donne sur la vie des ouvriers égyptiens du 1^{er} siècle, va être publié incessamment dans le *Catalogue of Greek Papyri in the British Museum*.

l'*Ἀθηναίων πολιτεία* d'Aristote que nous avons, et comment pouvons nous en être sûrs ?

Tout d'abord l'antiquité a connu cet ouvrage et l'a souvent cité. Plutarque le mentionne au 1^{er} siècle de notre ère, Pollux en a fait de nombreux extraits au second siècle, Harpocraton, au quatrième siècle, Sopater au sixième ¹. On a réuni depuis longtemps tous les passages où l'ouvrage d'Aristote est cité, et ces fragments, dans la dernière édition de M. V. Rose ², sont au nombre de quatre-vingt-onze. Dans cinquante-huit de ces passages l'ouvrage d'Aristote est mentionné par son titre, dans les autres c'est le contexte qui a fait supposer qu'il devait provenir de l'*Ἀθηναίων πολιτεία*. De ces cinquante-huit passages, cinquante-cinq se retrouvent dans le manuscrit; l'un des trois autres correspond à la première partie de l'ouvrage, qui n'a pas été copiée ici, probablement parce qu'elle était déjà perdue dans l'archétype; le second devrait se retrouver dans la dernière partie du texte, malheureusement mutilé. Enfin le dernier apparaît dans notre texte avec un sens nettement différent de celui qu'il a dans la citation, et il ne nous reste que la ressource de croire que l'auteur auquel nous devons cette citation a mal compris ou mal retenu ce qu'il avait lu dans l'ouvrage d'Aristote. On nous accordera d'ailleurs que cette divergence, bien loin d'être un argument contre l'authenticité de notre manuscrit, est plutôt une présomption en sa faveur, car un faussaire n'aurait pas manqué d'insérer soigneusement tous les fragments connus dans son texte.

Parmi les trente-trois fragments dans lesquels l'ouvrage n'est pas expressément désigné par son titre, vingt-trois se retrouvent dans le manuscrit du *British Museum* et pour les dix autres, leur absence s'explique par les causes que nous venons de dire :

¹ Certains éditeurs ont prétendu que l'ouvrage avait disparu de bonne heure et que les écrivains que nous venons de nommer n'ont connu les *πολιτεία* que par les compilations de Didyme, d'Alexandrie, surnommé Chalcentère, qui vivait à l'époque de Cicéron. On peut prouver que l'ouvrage existait encore après le sixième siècle, puisqu'il a été traduit en arabe après cette date et qu'Hadji-khalfa cite cette traduction (d'Herbelot, *Bibl. Orient.* La Haye, 1777, II, p. 391).

² *Aristotelis qui ferebantur librorum fragmenta collegit* V. Rose. Leipzig, Teubner, 1866, pp. 260-303.

ou bien ils se rapportent à des parties perdues, ce que le sujet indique pour cinq d'entre eux, ou bien ils sont empruntés à d'autres ouvrages et c'est par erreur qu'on les a considérés comme des fragments des πολιτεῖαι. Ajoutons que le fragment de l'Ἀθηναίων πολιτεία découvert il y a quelques années et maintenant à Berlin, se retrouve tout entier, à sa place, dans le texte complet, et dans un état beaucoup plus satisfaisant, qui précise le sens de plusieurs passages douteux et mal compris jusqu'à présent.

Comme on le voit, la présence de la plupart des passages connus, combinée avec l'absence de quelques uns d'entre eux, forme un argument très puissant en faveur de notre texte. Si maintenant on ajoute les preuves tirées du style de l'ouvrage, qu'un critique aussi autorisé que M. H. Diels, de Berlin¹, déclare incontestablement aristotélien, si l'on constate que le philosophe de Stagire se retrouve ici tout entier, avec ses idées aristocratiques et peu favorables à la démocratie, avec sa méthode précise, le soin qu'on lui connaît dans le choix des documents, on reconnaîtra que non seulement nous avons bien ici le traité que les anciens ont connu et cité, mais que, de plus, c'est bien un ouvrage du maître et digne en tous points de sa célébrité.

La phrase en effet est claire, sobre, facile, d'une langue élégante et élevée. Les documents originaux abondent, ce sont des vers, des pièces d'archives, classés avec soin, disposés avec art, et commentés par un véritable homme d'état. Enfin si l'aristocrate apparaît souvent, l'auteur, comme nous le verrons, sait rendre hommage au peuple athénien quand il le mérite.

L'ouvrage se divise en deux parties distinctes. La première, que nous analyserons avec assez de détail, forme une histoire constitutionnelle d'Athènes, depuis les origines jusqu'au rétablissement de la démocratie après le gouvernement des trente tyrans. La seconde est un exposé systématique de la constitution d'Athènes telle qu'elle fonctionnait au IV^e siècle, à l'époque d'Aristote. L'auteur passe successivement en revue tous les rouages de cette machine compliquée, et nous énumère plus d'une magistrature dont nous connaissions le nom, mais dont

¹ *Deutsche Literaturzeitung*, 1891. Col. 239.

les attributions, pour quelques unes au moins, étaient tout à fait inconnues.

Il y a là bien des points à éclaircir et de la besogne pour long-temps, mais d'un autre côté, bien des questions ouvertes depuis long-temps seront définitivement closes : *Magister dixit*.

Les études pour la correction du texte ont déjà commencé et les revues scientifiques anglaises sont bondées de conjectures et de corrections faites au texte publié. Celui-ci n'a que la prétention d'être comme un premier déchiffrement et une restitution provisoire des lacunes et des imperfections que présente le manuscrit, et on peut dire qu'en général l'éditeur s'est tiré à son honneur de sa tâche difficile.

Une édition photographiée du papyrus va permettre à tous les philologues de contrôler ce travail et de le perfectionner. Là encore il y a bien à faire.

(*A suivre*).

CHARLES MICHEL.

PERIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 2 février 1891 : **Bezold**, Aperçu de la littérature assyro-babylonienne (J. Halévy). — **Strassmaier**, Liste alphabétique des mots assyriens (J. Halévy). — **Delitzsch**, Dictionnaire assyrien (J. Halévy). — **Brünnow**, Liste des signes idéographiques (J. Halévy). — **Neumann**, L'Église et l'État romain (R. C.). — **Lalore**, Cartulaire de l'abbaye de Montieramey (H. d'Arbois de Jubainville). — **Milanesi**, Del Piombo (L. G. P.). — Meschinot, Les lunettes des princes, p. p. **Gourcuff** (A. Delboulle). — **Henry**, François Bosquet (V.). — Lettres de Schleswig, p. p. **Weilen**; Moritz, Le Beau, p. p. **S. Auerbach**; Leisewitz, p. p. **Werner**; Uz, p. p. **Sauer** (A. Ch.). — **Firmery**, Goethe (A. C.). — **Tholin**, Impressions, études et souvenirs (T. de L.). — **Lombroso**, L'anthropologie; **Tissié**, Les rêves; **Joyau**, La grâce et la liberté; **Serguieyeff**, Veille et sommeil (Lucien Herr).

Du 9 février : **Wendell**, Histoire d'Égypte (G. Maspero). — **G. Meyer**, Dictionnaire albanais (V. Henry). — **Schürer**, Histoire du peuple juif

(Maurice Vernes). — **Jan**, Bacchius et Mésomède (C. E. Ruelle). — **Finzi**, Une traduction italienne de Marbode (Ch. J.). — **La Clef d'Amors**, p. p. **Doutrepont** (E. Bourciez). — Légende de sainte Marguerite, p. p. **Wiese** (E. Bourciez). — **Bain**, Christine de Suède (Auerbach). — **Marchand**, Lebreton en Provence (Paul Viollet). — **Von der Wengen**, Charles de Wied (X.). — **Rentsch**, Elie Schlegel (A. C.). — Lettres de Herder à Hamann, p. p. **O. Hoffmann** (A. Ch.). — **Le Paige**, Histoire des mathématiques dans l'ancien pays de Liège (T. de L.). — **D'Availles**, D'Autichamp (C.). — Correspondance de Pozzo di Borgo, I (Francis Decrue). — **Lélu**, Histoire du Cap (H.-D. de G.).

Du 16 février : **Griffith** et **Petrie**, Deux papyrus hiéroglyphiques de Tanis (G. Maspero). — **Hude**, Thucydide (Am. Hauvette). — **Ribbeck**, La poésie latine (P. L.). — **Gelzer**, Georgius de Chypre (H. d'A. de J.). — Jacques de Vitry, p. p. **Crane** (P. M.). — **Doellinger** et **Reusch**, Histoire de la casuistique (V.). — **Bersier**, Quelques pages sur l'histoire des huguenots (Ch. Pfister). — **Delboulle**, Les fables de la Fontaine (X.). — Réimpressions berlinoises, L'almanach de Nicolai et les poésies de Peucker, p. p. **Ellinger**; Schmidt, Les muses de la Marche, p. p. **L. Geiger**; La gazette de Vos, p. p. **Wagner** (A. Ch.). — **Aulard**, Mémoires de Fournier l'Américain (A. C.). — **Vivarez**, Le Soudan algérien (H. D. de G.). — **Fouillée**, L'avenir de la métaphysique; L'évolutionisme des idées-forces; La morale, l'art et la religion d'après Guyau (Lucien Herr). — **Guyau**, Éducation et hérédité (Lucien Herr).

Du 23 février : **Pleyte**, L'écriture hiéroglyphique (G. Maspero). — **Delitzsch**, Contributions à l'assyriologie, I, 2 (A. Loisy). — **Pottier**, Les statuettes de terre cuite (Salomon Reinach). — **Lanson**, Bossuet (A. Rébelliau). — **Morel-Fatio**, Grands d'Espagne et petits princes allemands (A. Chuquet). — **Le Goffic** et **Thieulin**, Traité de versification française (A. Delboulle). — **Tarde**, Les lois de l'imitation (Lucien Herr).

Du 2 mars : **Wiedemann**, Le préterit lithuanien (V. Henry). — **Desrousseaux** et **Max Egger**, Le Lysias de Denys d'Halicarnasse (Am. Hauvette). — **Th. Reinach**, Mithridate (R. Cagnat). — **Delaro**, Grégoire VII (Jules Viard). — **Sommervogel**, Bibliothèque de la Compagnie de Jésus (T. de L.). — **Marchot**, Le patois de Saint-Hubert (Ch. J.). — **Frey**, Salis (A. Chuquet). — **Tuetey**, Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution, I (A. Ch.).

Du 9 mars : **Aristote**, La constitution d'Athènes, p. p. **Kenyon** (B. Hausoullier). — **Ramsay**, Géographie historique de l'Asie Mineure (Salomon Reinach). — **W. Meyer**, Planctus Abaelardi (P. L.). — **Grisebach**, Édition de Bürger (A. Chuquet). — **Babeau**, Les officiers sous l'ancien régime (A. C.). — **Taine**, Les origines de la France contemporaine, Le régime moderne, I (Frantz Funck-Brentano). — **Moréas**, Le Pèlerin passionné (A. Delboulle).

Du 16 mars : **R. Schmidt**, Quatre contes de la Çukasaptati (Sylvain Lévi). — **Cucuel**, Éléments de paléographie grecque (C.-E. R.). — **Rech**,

Exemples de syntaxe grecque (C.-E. R.). — Th. **Reinach**, Le poète Archias (Paul Lejay). — Catalogue des manuscrits des bibliothèques publiques de France, xiv (P. M.). — **Mortet**, Maurice de Sully (Achille Luchaire). — **Landsberg**, Les questions d'Azo (M. Vauquer). — **Pellechet**, Les livres d'un chanoine d'Autun (T. de L.). — **Hüffer**, Lombard (A. Chuquet). — **Thérelanos**, Karoïs (My).

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums wissenschaft, herausgegeben von Iwan Müller. XVIII Jahrgang 1890. Berlin, Calvary. 1890.

Achtes und neuntes Heft.

Erste Abtheilung. — Bericht über die auf die griechischen Rhetoren und späteren Sophisten bezüglichen, von Anfang 1887 bis Ende 1889 erschienenen Schriften (mit Nachträgen von 1886). Von Gymn.-Prof. C. Hammer in München. (Schluss folgt im nächsten Heft).

Zweite Abtheilung. — Jahresbericht über T. Maccius Plautus von 1886-1889. Von Prof. Dr. Oskar Seyffert in Berlin. (Schluss). — Calpurnius Siculus, Nemesianus. Ausonius. Claudianus (1885-1889). Von Dr. Otto Güthling in Liegnitz. (Schluss). — Jahresbericht über die Litteratur zu Horatius für die Jahre 1887-1889. Von Professor Dr. J. Häussner in Karlsruhe. (Schluss).

Dritte Abtheilung. — Jahresbericht über Chemie, beschreibende Naturwissenschaft, Technik, Handel und Verkehr im Altertum. Von Professor Dr. S. Günther in München. — Jahresbericht über die Medicin bei den Griechen und Römern. Von Prof. Dr. Th. Puschmann in Wien.

Vierte Abtheilung. — Neue Folge. 10. Band. No. 3.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben unter der verantwortlichen Redaction von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. — Leipzig, B. G. Teubner, 1890.

Zwölftem Heft.

Erste Abtheilung (141^{te} Band). — Anz. v. W. G. Rutherford : *Θουκυδίδου τετάρτη* (London 1889), von K. Hude in Kopenhagen. — Zu den Orphischen theogonien. von F. Susemihl in Greifswald. — Zu Nikandros [alexiph. 214 ff.]. von E. Goebel in Fulda. — Zu Kallimachos. von E. Dittrich in Leipzig. — Beiträge zu Polybios. III. von Th. Büttner-Wobst in Dresden. — Die katastrophe in Sophokles Antigone. von F. Seiler in Eisenberg und B. Nake in Berlin. — Zu Caesar de bello Gallico [II 29, 3]. von A. Kunze in Plauen im Vogtland. — Kleine beobachtungen zum lateinischen sprachgebrauch 3-10. von Max C. P. Schmidt in Berlin. — Verzeichnis der im jahrgang 1890 beurteilten schriften Sachregister.

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1891. Calvary.

7. Februar. — **Rezensionen und Anzeigen**: A. Ruppertsberg, Ueber

die Eirene des Aristophanes (O. Bachmann). — **Thukydides** erklärt von **J. Classen**. II. 4. Aufl. (G. Behrendt). — **J. Kipper**, Die Episteln des Quintus Horatius Flaccus deutsch (W. Mewes). — **J. Peters**, De C. Valerii Flacci vita et carmine (R. Bitschofsky). — **A. Imhof**, Statius Lied von Theben deutsch (K. Rossberg). — **S. G. De Vries**, Commentatiuncula de codice Ciceronis Cat. Mai. Ashburnhamensi nunc Parisino (H. Deiter). — **G. Schlumberger**, Un empereur byzantin au dixième siècle: Nicéphore Phocas (K. Krumbacher). — **Ch. Diehl**, Excursions archéologiques en Grèce (F. Baumgarten). — **E. Luebeck**, Das Seewesen der Griechen und Römer. — **G. Ebers**, Die hieroglyphischen Schriftzeichen der Aegypten (A. E.). — **K. E. Georges**, Lexikon der lateinischen Wortformen (A. Funk). — **J. Neff**, Udalricus Zasius (X.).

14. Februar. — **Rezensionen und Anzeigen**: **A. und W. Gemoll**, Kritische Blätter (A. Ludwig). — **Homers Odyssee**, erklärt von **Ameis**. I 1. — **Anhang zu Homers Odyssee**, von **Ameis**. I. (P. Cauer). — **A. Jahn**, Dionysiaca (K. Troost). — **J. Bieger**, De Auli Persii Flacci codice Pithoeano C recte aestimando (C. Hosius). — **W. Brandes**, Des Rusticius Helpidius Gedicht de Christi Iesu beneficiis (M. Manitius). — **M. Bonnet**, Le latin de Grégoire de Tours (M. Petschenig). — **R. Schubert**, Herodots Darstellung der Cyrussage (F. Justi). — **W. D. Morrison**, The Jews under Roman rule (H. Schiller). — **C. Maspero**, Egypte, Assyrie (A. Erman). — **R. H. Wrightson**, The sancta respublica Romana (H. Schiller). — **F. Seitz**, De fixis poetarum latinorum epithetis (K. Rossberg). — **Briefven van Daniël Elsevier Nicolaas aan Heinsius** (F. Rühl).

21. Februar. — **Rezensionen und Anzeigen**: **Ed. Kammer**, Ein ästhetischer Kommentar zu Homers Ilias (R. Peppmüller). — **M. l'abbé Fourrière**, Les emprunts d'Homère au livre de Judith (P. Cauer). — **Cicero de oratore**, erklärt von **Piderit-Harnecker** (F. G. Sorof) I. — **M. Tullii Ciceronis paradoxa** erklärt von **H. Anz**. — **M. Tullii Ciceronis somnium Scipionis**, erklärt von **H. Anz** (H. Deiter). — **J. Schvarcz**, Kritik der Staatsformen des Aristoteles (G. J. Schneider). — **Imhoof-Blumer** und **O. Keller**, Tier- und Pflanzenbilder auf Münzen und Gemmen des klassischen Altertums (P. Herrmann). — **W. Götz**, Die Verkehrswege im Dienste des Welthandels (W. Sieglin). — **A. B. Westermeyer**, Der sprachliche Schlüssel oder die semitische ursprachliche Grundlage der griechischen Deklination und der indogermanischen überhaupt (Fr. Stolz). — **A. Baudrillart**, De cardinalis Quirini vita et operibus (F. Rühl). — **A. Ohlert**, Die deutsche Schule und das klassische Altertum (C. Nohle).

28. Februar. — **Rezensionen und Anzeigen**: **Thucydidis de bello peloponnesiaco libri octo**, ed. **E. F. Poppe** (G. Behrendt). — **Cicero de oratore**, erklärt von **K. W. Piderit** (F. G. Sorof) II. — **F. Barthélemy**, Recherches archéologiques sur la Lorraine avant l'histoire (A. G. Meyer). — **O. Hölder**, Die römischen Thongefässe der Altertumssammlung in Rottweil (I. B.). — **O. A. Hoffmann**, Hermes und Kerykeion (W. H. Roscher). — **Votsch**, Ulrich von Hutten nach seinem Leben und seinen

Schriften geschildert (K. Hartfelder). — **F. Pietzker**, Humanismus und Schulzweck (C. Nohle).

7. März. — **Rezensionen und Anzeigen** : *Homeri Odysseae epitome* ed. **Fr. Stolz**, (A. Ludwig). — **P. Kroker**, Die Tugendlehre Schleiermachers (K. Troost). — **Cicero**, *De oratore*, erklärt von **K. W. Piderit** (F. G. Sorof) III. — **E. Lohsee**, *Tulliana* (F. Müller). — **F. Dürnbach**, *De Oropo et Amphiarai sacro* (Σ—ν.). — **W. Drexler**, *Mythologische Beiträge*, Heft 1 (H. Steuding). — **D. Bassi**, *La legenda di Aiace Telamonio nell' antichità I.* (W. H. Roscher). — **H. Collitz**, *Sammlung der griechischen Dialektinschriften* (W. Larfeld). — **J. Weisweiler**, *Das lateinische participium futuri passivi in seiner Bedeutung und syntaktischen Verwendung* (Fr. Stolz).

14. März. — **Rezensionen und Anzeigen** : *Ξενοφώντος Ἑλληνικά*. *Xenophontis historia graeca*, rec. **O. Keller** (A. Otto) I. — **E. Dassaritis**, *Die Psychologie und Pädagogik des Plutarch* (Ed. Kurtz). — **Q. Horatius Flacous I** erklärt von **A. Kiessling** (W. Mewes). — **L. Caell Firmiani Lactanti opera omnia**, rec. **S. Brandt** et **G. Laubmann** (Sittl). — **F. Imhoof-Blumer**, *Griechische Münzen* (F. Baumgarten). — **R. Oehler**, *Bilderatlas zu Cäsars Büchern De bello Gallico* (R. Menge). — **C. Bäumker**, *Das problem der Materie in der griech. Philosophie* (F. Dümmler) I. — **A. E. Schönbach**, *Über eine Grazer Handschrift lateinisch-deutscher Predigten* (E. Voigt). — **Cl. Lohde-Boetticher**, *Aus dem Leben Karl Boettichers* (Chr. B.).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Franz Harder und Hermann Heller. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1890-1891.

4. Februar. — **Rezensionen und Anzeigen** : **W. Ihne**, *Römische Geschichte*. VII. VIII (H. Genz). — **A. Wiedemann**, *Die Religion der alten Agypter* (Fr. Krebs). — **F. Müller**, *Philipp II. und die Athener* (G. Hergel). — **Taciti Germania Agricola Dialogus rec. **Novák** (U. Zernial). — **Hetzl**, *Beiträge zur Erklärung des Propertius* (G. Wartenberg). — *Narratio de miraculo a Michaelae... Chonis patrato...* ed. **M. Bonnet** (A. Hilgenfeld).**

11. Februar. — **Rezensionen und Anzeigen** : **W. Drexler**, *Mytholog. Beiträge*. Heft I. (Fr. Krebs). — **P. Lejay**, *Inscriptions antiques de la Côte d'Or* (E. Hübner). — **J. E. King** and **C. Cookson**, *An introduction to the comparativ grammar of Greek and Latin* (H. Ziemer). — **Hans Lehner**, *Über d. athenischen Schatzverzeichnisse des vierten Jahrhunderts* (M. Goldstaub). — **C. Asini Pollionis de bello Africano commentarius. Rec. ... **E. Wölfflin** et **A. Miodonski** (G. Fleischer) I. — *Sili Italici Punica* ed. **L. Bauer I** (J. S. van Veen). — **W. Gemoll**, *Beiträge zur Kritik und Erklärung von Xenophons Anabasis I—III* (F. Reufs).**

18. Februar. — **Rezensionen und Anzeigen** : **J. Kopecki**, *Die attischen Trieren* (H. Buresch) I. — **Grosse**, *Über d. Naturanschauung d. alten griechischen und römischen Dichter* (A. Biese). — **R. Heinze**, *De Horatio*

Bionis imitatore (H. Morsch). — C. Asini Pollionis de bello Africano commentarius. Rec. ... E. Wölfflin et A. Miodonski (G. Fleischer) Schlufs. — M. Stadler v. Wolfersgrün, Der Totenkultus bei den alten Völkern (G. Hergel).

4. März. — Rezensionen und Anzeigen : W. von Diest, Von Pergamon über den Dindymos zum Pontus (L. Büchner). — M. Schanz, Geschichte der römischen Litteratur. I. (F. Harder). — Platons Gorgias. F. d. Schulgebrauch herausg. von A. Th. Christ (K. J. Liebhold). — Horaz' Oden und Epoden. F. d. Schulgebrauch erklärt von K. K. Küster (O. Weissenfels). — A. Kraemer, De Manilii qui fertur Astronomicis (B. Freier). — J. Steiner und A. Scheindler, Lat. Lese- und Übungsbuch für d. II. Klasse der österr. Gymnasien (H. Ziemer). — C. Witt, Geschichten aus der Geschichte (2^{p.}).

11. März. — Rezensionen und Anzeigen : Herbert Weir Smyth, The vowel system of the Ionic dialect (P. Cauer). — F. Neue, Formenlehre der lateinischen Sprache. II. Bd. 3. Aufl. von C. Wagener. 7.—10. Lief. (P. Harre). — A. B. Westermeyer, Der sprachliche Schlüssel oder die semitisch-ursprachliche Grundlage der griechischen Deklination und der indogermanischen überhaupt (H. v. d. Pfordten). — S. Lederer, Ist Vergil der Verfasser von Culex u. Ciris? (H. Morsch). — G. Landgraf, Untersuchungen zu Cäsar und seinen Fortsetzern (C. Fleischer) I. — H. Hesselbarth, Historisch-kritische Untersuchungen zur dritten Dekade des Livius (A. von Breska) I. — Lucianus recogn. J. Sommerbrodt. I, 2 (A. Thimme).

18. März. — Rezensionen und Anzeigen : J. B. de Rossi, Inscriptiones Christianae urbis Romae septimo saeculo antiquiores II, 1 (L. Traube). — G. Landgraf, Untersuchungen zu Cäsar und seinen Fortsetzern (C. Fleischer) Schlufs. — H. Hesselbarth, Historisch-kritische Untersuchungen zur dritten Dekade des Livius (A. von Breska) Schlufs. — E. Patzig, Unerkant und unbekant gebliebene Malalasfragmente (J. Dräseke). — L. Kraus, Griechische Stilübungen für Prima (J. Sitzler).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*36^e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le samedi 4 avril 1891.*

La séance est ouverte à 1 ¹/₄ heure.

Sont présents : MM. Mesdach de ter Kiele, *président*; Gantrelle, *vice-président*; Wagener, *secrétaire-général*; Fredericq, *secrétaire adjoint*; Bley, Delbœuf, De Moor, de Ziegesar, Dufief, François, Gittée, Hegener, Hoffmann, Leclère, Moureau, Peltier, Roersch, Van Camp, Vanderkindere, Van Veerdeghem et Wagner.

M. P. Vander Burg, professeur à l'école polytechnique de Delft (Hollande), assiste à la séance.

M. Hallet s'excuse. M. Victor Angenot offre sa démission pour cause de maladie.

M. De Moor, présente, au nom du trésorier M. Gilles, le compte de l'année 1889-1890. Il se solde par un boni de fr. 3122,80. (Approuvé).

M. Haller fait une lecture sur *Tilly et le siège de Magdebourg*.

MM. Vanderkindere et Fredericq font leurs réserves sur certaines parties de ce travail.

M. Hegener fait une lecture sur les questions suivantes : Quelles conséquences aura la suppression des écoles normales d'humanités? Que peuvent et doivent faire les Universités pour préparer au professorat de l'enseignement moyen ? »

En voici le texte :

Si je ne me trompe pas, messieurs, on regrette assez généralement, dans l'enseignement moyen, la suppression des écoles

normales, ces pépinières d'où sont sortis la plupart des professeurs actuellement en fonctions. Ce sentiment n'implique nullement un manque de confiance en nos universités ou en leur enseignement scientifique. Nous sommes convaincus que celui-ci est excellent ; nous croyons même que la vie plus large, au grand air libre de l'université, le contact et le commerce plus fréquents et plus intimes avec tous les autres étudiants, les futurs magistrats, avocats, administrateurs, médecins, doit exercer une heureuse influence sur les jeunes gens qui se destinent à l'enseignement, et même sur leur position sociale future.

Mais pour faire un professeur il faut encore autre chose que la science. Il lui faut aussi une connaissance très exacte, très détaillée et toute pratique des choses qu'il aura à enseigner, et surtout des éléments mêmes de toutes les branches. Les principes, les notions générales de pédagogie que peut donner un cours de philosophie, ne suffisent pas ; il faut les appliquer à des cas déterminés et concrets, qui seuls peuvent en faire comprendre la véritable portée ; il faudrait élaborer des leçons et des cours bien enchaînés et gradués des différentes matières, les discuter et les critiquer au point de vue de la méthode et de la suite, etc. Les universités feront-elles cela ? Ne le croiront-elles pas au-dessous de leur haute mission scientifique ?

Mais enfin, il faudrait savoir ce que *font* les universités pour former des professeurs, ce qu'elles *doivent* faire d'après la loi de l'année dernière, et ce qu'elles *pourraient* faire sous le régime de cette loi. Quant à moi, messieurs, je suis probablement moins compétent pour répondre à ces questions qu'aucun de vous ; j'ai voulu seulement attirer l'attention de la société sur ce grave sujet de la préparation et du recrutement du corps enseignant et le recommander à l'étude de ceux qui sont plus aptes que moi à le traiter à fond. Je me permettrai cependant d'offrir quelques observations, quelques réflexions que me suggèrent les articles de la loi récente sur les grades académiques qui concernent l'enseignement des langues germaniques.

Si l'éducation de la jeunesse par l'instruction publique est un des plus grands intérêts de la société, l'enseignement des langues modernes aura à remplir, dans cette éducation, un rôle important, une tâche considérable. Nous ne discuterons pas aujourd'hui la valeur pédagogique respective et comparative des langues anciennes et des langues modernes ; il suffit de constater que

beaucoup de jeunes gens et à peu près toutes les jeunes filles n'apprennent pas les langues anciennes. Tous ceux-ci doivent-ils rester sans éducation? Suffit-il de les préparer pour une profession, qui pour le bureau, qui pour l'industrie, pour un art technique, les demoiselles pour le ménage ou pour le salon, pour ce qu'on appelle « le monde? » Evidemment non; à tous est due une éducation qui en fasse des hommes et des femmes à l'esprit cultivé, aux sentiments ennoblis et élevés, ce qu'on appelle en allemand « gebildete Menschen », — bref une éducation vraiment humanitaire. Je ne conteste pas la valeur éducative des réalités et des mathématiques; elles cultivent et exercent admirablement certaines facultés intellectuelles; mais les humanités, surtout l'étude des langues et des littératures, s'emparent de l'homme tout entier, comprennent toutes les formes de la pensée, c'est-à-dire toute la logique, sont le reflet même du monde, du cosmos, dans l'esprit, dans l'âme et dans la conscience de l'homme, c'est-à-dire l'éthique et l'esthétique sous une forme vivante et saisissable, élaborées, non par le travail analytique, par l'abstraction savante d'un philosophe, mais par les peuples eux-mêmes dans la longue et graduelle évolution de leur civilisation, par l'humanité tout entière. Aussi n'y a-t-il pas de véritable éducation sans humanités. Pendant des siècles le latin et le grec ont seuls servi à cette éducation; c'est à ces langues et à leur littérature qu'on donnait exclusivement le nom d'humanités. C'est le besoin, l'utilité pratique, qui d'abord ont obtenu pour les langues vivantes une place, bien modeste, bien inférieure, dans notre enseignement. Eh bien, si des considérations d'utilité pratique amènent les élèves à ces cours, que la pédagogie les fasse servir à une éducation vraiment humanitaire. Que les langues et les littératures dans lesquelles s'incarne et se reflète toute la civilisation moderne puissent servir à ce but, je crois qu'on ne le contestera pas. Qu'elles valent autant, ou plus ou moins que les langues et littératures anciennes, cela est sans importance pour les besoins de ma thèse. A côté des humanités anciennes il y a les humanités modernes, propres à faire l'éducation de ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas étudier le latin et le grec, et à compléter, à étendre l'éducation humanitaire des autres.

Mais alors il faut que l'organisation de cet enseignement, le temps qu'on y consacre, la méthode qu'on y applique, répudent

au but qu'il poursuit et qu'il doit atteindre. Il s'en faut qu'il en soit ainsi déjà; nous avons le nom d'*humanités* modernes, et avec lui la reconnaissance officielle du principe; mais c'est à peu près tout, il reste beaucoup à faire sous tous les rapports pour que le nom devienne une vérité, une réalité. Mais nous ne discuterons pas ici et aujourd'hui toutes les conditions requises pour assurer le bon succès de cet enseignement. Les facteurs dont le produit sera une bonne éducation, sont multiples et variés; mais le facteur le plus important, c'est évidemment le professeur. J'arrive donc à l'objet principal de mes préoccupations et des observations que j'ai demandé la permission de vous soumettre, à la question : Comment le régime nouveau formerait-il des professeurs de langues modernes?

L'entrée de l'université est ouverte à tous; légalement il n'y a pas de conditions pour l'immatriculation. Mais il y en a pour l'*admission* à l'examen de candidature. Après tout, cela reviendrait au même, si ces conditions offraient une garantie sérieuse d'études préalables et de connaissances acquises; on se garderait de s'engager dans le premier couloir, quoique la porte d'entrée en soit ouverte, si l'on était sûr de trouver fermée la porte de sortie. Voyons donc quelles sont les conditions d'admission au premier examen.

L'art. 5 de la nouvelle loi, entrée en vigueur le 1 octobre 1890, dit :

« Nul n'est admis à l'examen de candidat en philosophie et lettres, ... s'il ne justifie pas par un certificat qu'il a suivi avec fruit un cours d'humanités de six ans au moins, y compris la rhétorique. Ce certificat devra constater, en outre, que l'élève est apte à suivre avec fruit les cours d'enseignement supérieur ».

D'abord, qui aura autorité pour délivrer ce certificat? Comme on comprend, en Belgique, la liberté de l'enseignement, tout le monde peut fonder et diriger une institution, tout le monde peut enseigner n'importe quoi. Quelle valeur peut avoir un certificat délivré par des institutions et par des maîtres aussi « *libres* »? Il est vrai que les certificats seront examinés par le jury, qui peut ne pas les admettre comme valables, « s'ils ne présentent pas un caractère suffisant de sincérité. » Mais quels sont les critères que le jury peut appliquer à l'examen des certificats? Peut-il inspecter l'institution ou examiner les maîtres qui les

ont délivrés? Si non, comment jugera-t-il de la « sincérité » d'un certificat?

Mais supposons que le certificat soit délivré par un athénée royal. Tout le monde sait que le certificat constatant qu'on a « suivi avec fruit un cours complet d'humanités » n'est jamais refusé pour cause d'insuffisance, ou même d'ignorance absolue, en fait de langues germaniques.

Mais « le certificat devra constater *en outre* que l'élève est apte à suivre avec fruit les cours d'enseignement supérieur ». Ceci serait précieux et vaudrait plus que tout le reste, si nous étions sûrs qu'on l'interprètera comme nous voudrions le comprendre; ce serait l'équivalent du certificat de *maturité* que délivrent les gymnases allemands après un examen très sérieux, présidé par un commissaire du gouvernement. En effet, on ne pourra pas déclarer apte à suivre les cours de philologie germanique, de grammaire comparée et de littérature des ces langues, un élève qui ne saurait ni l'allemand, ni le néerlandais, ni l'anglais. Mais comprendra-t-on dans ce sens le texte de la loi? Le législateur lui-même l'a-t-il compris ainsi?

L'art. 10 stipule que l'épreuve préparatoire, prescrite à défaut du certificat, comprendra : La traduction d'un auteur flamand, allemand ou anglais; — une composition française, allemande ou flamande — le tout *au choix du récipiendaire*. Nous devons supposer que le récipiendaire a le choix, non seulement de la langue, mais encore de l'auteur qu'il veut présenter, peut-être même d'un passage qu'il aura préparé. On avouera qu'un tel examen ne prouvera pas grand'chose pour ses connaissances en fait de langues germaniques.

L'art. 13 (candidature) prescrit pour les récipiendaires qui se destinent à l'étude spéciale de la philologie germanique : 1° la traduction, à livre ouvert, de textes flamands, anglais ou allemands, et l'explication d'auteurs; 2° des exercices philologiques sur le flamand, l'anglais et l'allemand; 3° l'histoire de la littérature française et de la littérature flamande, et des notions sur les principales littératures modernes.

Le n° 1 sera ce qu'on voudra en faire. Il faudrait au moins savoir quel sont les auteurs que le récipiendaire doit avoir lus et savoir expliquer. 2, Exercices philologiques. C'est très vague; en quoi consisteront-ils? 3, *Notions* sur les littératures! Qui n'en a pas, des notions! Des connaissances, même restreintes,

vaudraient mieux. Mais il n'y a aucune épreuve pour constater si le récipiendaire *sait* l'allemand ou l'anglais, s'il l'écrit et le parle correctement, s'il en sait la grammaire et en possède le vocabulaire.

L'art. 14 concerne l'examen du doctorat. Celui-ci comprend, pour la philologie germanique : 1^o Encyclopédie de la philologie germanique ; 2, Grammaire comparée, spécialement des langues germaniques ; 3, Histoire des littératures modernes ; 4, Histoire approfondie de la littérature flamande et de la littérature allemande ou anglaise ; 5, Grammaire historique du flamand et de l'allemand ou de l'anglais ; Explication approfondie d'auteurs flamands et allemands ou anglais.

Voilà un programme qui, certes, fait bonne figure. Ce n'est pas peu de chose, il faut l'avouer, que ce qu'on demande, — si c'est sérieux. On demande même plus que pour la philologie classique, où nous ne voyons pas figurer la grammaire historique du grec et du latin. Nous ne reprocherons donc pas au programme pour les langues germaniques de ne pas être assez savant, pourvu, nous l'avons dit, qu'il soit sérieux. Mais étudiera-t-on la grammaire historique sur les documents mêmes ? — alors ce sera immense ; — ou dans un manuel, dans un compendium quelconque qui donne, tout faits, quelques résultats de la science ? — alors ce sera peu sérieux. Approfondira-t-on l'histoire de la littérature en lisant seulement les principaux auteurs des grandes époques ? Quel vaste champ, non pas à parcourir, mais à piocher ! Ou parlera-t-on seulement *sur* des auteurs, *sur* des œuvres que les élèves ne connaîtront pas et sans doute ne comprendraient point ? Alors, à quoi cela sert-il ? Ne connaissons-nous pas des livres — fort bien écrits, du reste, et qui ont reçu, et mérité, je le suppose, les honneurs et les distinctions académiques de plus d'un pays — des livres qui traitent de toutes les littératures du monde, et dont l'auteur ne connaît aucune langue étrangère ? Il s'y rencontre quelquefois de singulières bévues, il est vrai ; mais le plus souvent on ne se douterait pas que l'auteur n'a pas lu, ne connaît pas les ouvrages dont il parle, qu'il prétend analyser. — N'avons-nous pas entendu des conférences éloquentes, brillantes, sur le Dante, sur Shakespeare, jugeant avec aplomb, quelquefois avec beaucoup d'esprit, des œuvres que le conférencier ne pouvait pas avoir lues, ne sachant ni l'italien, ni l'anglais ? De même le

récipiendaire, pourvu qu'il ait suivi les cours et étudié ses cahiers ou ses compendia, pourra bien répondre aux interrogations sur le gothique, l'Alt-hochdeutsch et le Mittel-hochdeutsch, sur l'Anglo-Saxon, le Early et le Middle-English, sur l'Umlaut et l'Ablaut, la Brechung et la Lautverschiebung, sans connaître l'allemand et l'anglais; il pourra parler savamment sur le Heliand et sur le Hildebrandslied, sur Wolfram von Eschenbach et Gotfried von Strassburg, il peut même savoir que Heliand n'est pas le nom d'un vieux moine (comme le prétend un célèbre littérateur belge), sans que cela prouve qu'il ait lu le Parcival ou un autre de ces ouvrages, ou même qu'il sache lire Schiller.

Il serait pourtant désirable que le futur professeur sût lui-même la langue qu'il sera appelé à enseigner; il devrait même savoir l'écrire et la parler correctement et avec une certaine facilité. Il paraît que cela n'est plus nécessaire, comme jadis, pour les langues anciennes; mais enfin, l'allemand, l'anglais sont des langues vivantes, et c'est comme telles que nous devons les enseigner. Il faudrait aussi que le futur professeur connût la grammaire — tout court —, cette grammaire qui explique la valeur logique des formes et dont le but est de faire bien exactement comprendre la langue, plus encore que « d'apprendre à la parler et à l'écrire correctement. » Ce sont là des choses bien modestes, bien terre-à-terre, rien d'un aspect aussi savant, aussi imposant que la grammaire comparée, la grammaire historique, le gothique, etc., mais enfin, ce sont des choses nécessaires. Eh bien, rien dans la loi sur les grades académiques n'empêche de conférer le diplôme de docteur, équivalent dorénavant au diplôme de professeur agrégé, à celui qui ignorerait tout cela, qui serait dépourvu des connaissances essentielles, voire mêmes élémentaires, et absolument nécessaires à qui veut enseigner une langue.

Cependant les universités possèdent elles-mêmes, dans l'organisation des cours, un moyen efficace pour assurer le bon recrutement du corps professoral, pour arrêter à la porte les incapables et les mal préparés, et pour compléter la préparation, pour perfectionner les étudiants dans la connaissance pratique des langues.

Que, dès le commencement, tous les cours ayant pour objet les langues modernes soient donnés dans ces langues mêmes! N'enseignait-on pas autrefois en latin, non seulement les langues

anciennes, mais encore d'autres branches? Depuis qu'on n'apprend plus à parler, ni même à écrire le latin, il a fallu y renoncer. Mais pour les langues vivantes, nous ne pouvons pas y renoncer; il faut bien qu'on sache les parler et les écrire. Un jeune homme qui ne saurait pas même comprendre et suivre un cours professé en allemand ou en anglais, ne serait évidemment pas suffisamment préparé pour les études supérieures et philologiques de ces langues et ne pourrait pas acquérir à l'Université ce qui lui manque. S'il comprend et peut suivre le cours ainsi donné, celui-ci sera pour lui un exercice pratique continu, qui perfectionnera et complètera sa connaissance de la langue. Ces cours pourraient alors être utilement suivis, et le seraient sans doute par d'autres étudiants qui, sans viser au doctorat en philologie germanique ou au professorat, voudraient entretenir et compléter des connaissances presque indispensables aujourd'hui pour la poursuite de n'importe quelle science, dans l'exercice de n'importe quelle profession.

Les jurys d'examen pour les différents grades devraient alors interroger et exiger la réponse dans la langue que présente le récipiendaire. Ils se montreraient sévères sous le rapport de la correction du langage, dans les réponses orales aussi bien que dans les épreuves écrites. A l'occasion de l'explication de passages ou d'auteurs, ils tiendraient à une bonne prononciation et énonciation, et il poseraient des questions sur la grammaire.

Si tout cela n'est pas explicitement prescrit par la loi, celle-ci ne le défend pas, et les universités, ainsi que les jurys d'examen devraient bien faire tout ce qui est permis et possible pour empêcher l'enseignement moyen d'être envahi par des incapacités. Dans le même intérêt la dissertation du doctorat devrait être rédigée dans la langue étrangère que présente le récipiendaire, pour être jugée sous le rapport du style et de la correction grammaticale aussi bien que du fond, et il ne me semble pas que la loi s'oppose à ce qu'on l'exige.

L'examen du doctorat porte encore sur « l'histoire de la pédagogie et la méthodologie, plus sur une autre matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées. » Les docteurs en philosophie et lettres qui se destinent à l'enseignement moyen doivent en outre faire une leçon publique sur un sujet désigné d'avance par le jury.

Quoique l'art du professeur et de l'éducateur, pas plus que

tout autre art, ne puisse s'apprendre que par la pratique et présuppose une disposition naturelle, il a cependant une théorie, des principes, il se base sur une doctrine, qui peut et doit être enseignée aux futurs professeurs pour leur servir de guide et de boussole. Mais une *histoire* de la pédagogie, aboutissant peut-être à un éclectisme sceptique et indifférent, et les généralités de la méthodologie tirées de la psychologie et de la logique, ne leur seront guère d'une grande utilité. Il ne suffit pas qu'ils distinguent la méthode dogmatique et la méthode heuristique, la méthode déductive et la méthode inductive, qu'il sachent que le fait concret doit être le point de départ, tandis que l'idée, la définition, la règle, seront le résultat auquel aboutit la leçon, — qu'un cours doit être bien gradué quant à la difficulté, et bien enchaîné de sorte que chaque leçon se trouve préparée par les précédentes et prépare aux suivantes, etc. etc. Tout cela est aussi vrai que banal, et néanmoins important; mais ces principes généraux n'acquerront leur valeur et leur véritable signification que par leur application à une matière d'enseignement particulière, dans des circonstances déterminées. Un cours de méthodologie générale pour tous les futurs professeurs, c'est bien. Mais il faudrait en outre un cours de méthodologie appliquée pour chaque branche. Il s'agirait, par exemple, de montrer en détail comment il faudrait, d'après les vrais principes méthodologiques, enseigner l'allemand à des élèves dont la langue maternelle et ordinaire est le français, introduire dans le cours, avec ordre et suite, les différentes formes grammaticales et syntaxiques, faire trouver peu à peu les règles et les formuler, etc. Cela serait en même temps un cours de répétition des éléments, utile sans doute, peut-être nécessaire, à beaucoup d'étudiants, pour leur permettre d'aborder avec fruit la haute philologie.

Reste la leçon publique imposée au récipiendaire, comme épreuve, je suppose, de son aptitude à enseigner, de ses qualités didactiques. D'abord, comment l'aurait-il acquise, cette aptitude, comment aurait-il développé ces qualités? Si des exercices pratiques pouvaient être organisés en connexité avec les cours de méthodologie, ce serait fort à recommander. Mais ces exercices, aussi bien que l'épreuve finale, devraient se faire dans des conditions de vérité et de réalité. Que peut être une leçon sans élèves? Un monologue ou une conférence. Dans

une leçon réelle, avec des élèves en chair et en os, vous avez d'abord à constater — à moins que vous ne les ayez constatées déjà par les leçons précédentes — les connaissances acquises et le degré de développement intellectuel atteint; vous avez à rattacher ce que vous voulez enseigner à ce qui est connu déjà; vous devez éveiller les inattentifs, stimuler ceux qui sont lents et paresseux d'esprit, aider les faibles, diriger l'observation, la réflexion et le raisonnement, ramener sous tous ces rapports dans la bonne voie les élèves qui s'en écartent, rectifier des erreurs et corriger ou préciser des idées fausses, vagues ou peu justes etc.; la réponse faite par les élèves suggèrera et amènera la question suivante, ou vous obligera à leur soumettre de nouveaux faits, propres à la faire rectifier, préciser ou compléter, etc. etc. — Rien de tout cela n'est possible dans une leçon purement fictive.

Je persiste donc dans ma conviction que, pour apprendre l'art pratique d'enseigner, pour faire du *docteur*, quelque savant qu'il puisse être, un *professeur*, il faut un apprentissage; et cet apprentissage ne doit pas se faire au risque et aux dépens d'un établissement d'éducation ou d'une classe; il faut un stage professoral sérieux et bien organisé.

On pourrait, du reste, se demander si, en général, pour l'admission aux fonctions publiques et à l'exercice des professions libérales qui, dans l'intérêt public, demandent une garantie de capacité, l'Etat fait bien de s'en rapporter purement et simplement aux diplômes qui confèrent les grades académiques. Il n'en est pas ainsi en Allemagne, où cependant les Universités jouissent d'une assez bonne réputation. Là, si le diplôme de docteur est exigé pour certaines carrières, il n'en ouvre définitivement aucune; il y a partout un *Staats-examen*, — dans l'espèce, l'examen *pro facultate docendi*. Pour dire toute ma pensée, je voudrais voir emprunter à nos voisins cette institution d'un examen *pro facultate docendi*, précédé ou suivi d'un stage professoral.

M. Fredericq remercie M. Hegener d'avoir traité son sujet d'une façon aussi consciencieuse. Il se permettra d'ajouter quelques considérations. La nouvelle loi sur l'enseignement supérieur a réalisé des réformes excellentes et inespérées au sein de la Faculté de philosophie: le fractionnement du doctorat, l'obligation de la dissertation doctorale, la reconnaissance officielle des cours pratiques, l'introduction des sciences historiques

et géographiques dans le doctorat et l'organisation d'un enseignement assez complet de la philologie germanique et romane. La suppression des écoles normales supérieures n'a pas été le fait de la loi. Créées par arrêté royal, elles ont été abolies de même par suite d'un système déplorable : l'abdication de l'État en ce qui concerne la formation de ses fonctionnaires. Après avoir malheureusement renoncé au droit de ne prendre ses ingénieurs que dans ses propres écoles, le Gouvernement devait en venir à la suppression de ses écoles de professeurs. Il ne reste plus à l'État, par une heureuse inconséquence, que l'école militaire ! Les établissements libres, échappant au contrôle de l'État, ne peuvent pas être chargés utilement de former des fonctionnaires. La suppression des écoles normales a en outre un grave défaut : les programmes en étaient fixés par des arrêtés royaux et ministériels ; aussi se transformaient-ils sans cesse selon les besoins de la science. Aujourd'hui les doctorats, qui serviront au recrutement des professeurs de l'enseignement moyen, sont réglés par la loi de 1890, qui durera trente ou quarante ans, comme son aînée. Dès maintenant il saute aux yeux que l'enseignement de l'histoire et de la géographie est complètement sacrifié en candidature. Impossible d'y remédier, aussi longtemps que la loi ne sera pas révisée. Enfin le niveau des études baissera, parce qu'il n'y a plus d'examen d'admission. Cependant M. Fredericq pense que M. Hegener a exagéré les défauts du nouveau système quant aux langues modernes. On ignore ce qui se passe dans les Universités libres ; mais dans les Universités de l'État il y a un ensemble de garanties sérieuses.

M. Hegener est heureux d'apprendre que les appréhensions qu'il avait ne se réaliseront pas. La rédaction du programme inscrit dans la loi les lui avait inspirées, les explications fournies les ont en partie dissipées. Cependant il croit devoir insister encore sur la nécessité pour les élèves en philologie germanique d'acquérir d'abord une connaissance sérieuse de l'état actuel des langues qu'ils seront appelés à enseigner un jour ; sinon, l'étude scientifique de ces langues devient pour eux une impossibilité ou ne les rend pas aptes à remplir convenablement leurs fonctions. De plus, il est d'avis qu'il ne suffit pas d'avoir une connaissance sérieuse de ce qu'il faut enseigner, il faut encore savoir comment s'y prendre, il faudrait par con-

séquent à l'université pour chaque branche un cours de méthodologie appliquée.

M. Wagener demande ensuite la parole. Il regrette de ne pas pouvoir assister plus longtemps à la séance, parce sa présence est nécessaire dans un jury dont il est membre. Il désirerait vivement prendre part à la discussion du sujet en question. S'il ne plaisait pas à l'assemblée de la remettre à une séance ultérieure, il demanderait qu'au moins on ne prît pas de conclusions définitives. Provisoirement il se borne à présenter quelques observations à M. Hegener. Ses inquiétudes provenant de la suppression des écoles normales ne sont justifiées qu'en partie. Rien ou presque rien n'est changé quant à l'enseignement même que recevaient les futurs professeurs de langues modernes. Les sections normales flamandes sont aujourd'hui incorporées dans la faculté de philosophie, tandis qu'autrefois elles y étaient annexées.

Quant au rôle de l'université dans la formation pédagogique des professeurs, M. Wagener ne partage pas entièrement la manière de voir de M. H. L'université doit introduire les jeunes gens dans le domaine de la science. Ce n'est qu'après avoir reçu cette initiation scientifique, qu'ils pourront utilement se préparer à la carrière de l'enseignement. Cette préparation doit être à la fois théorique et pratique. Les pédagogues allemands les plus distingués sont aujourd'hui d'avis qu'elle doit se prolonger au moins pendant deux années.

M. Wagener s'engage à faire connaître dans la prochaine séance comment la formation des professeurs de l'enseignement moyen supérieur est aujourd'hui organisée en Prusse.

Sur la proposition de M. le Président, la continuation de la discussion ainsi que la suite de l'ordre du jour sont remis à la séance prochaine.

La séance est levée à trois heures.

A PROPOS DE TROIS VERS D'ARISTOPHANE.

Me serait-il permis d'ajouter quelques mots à l'excellent commentaire que M. le prof. Delbœuf a donné d'un passage d'Aristophane dans la 1^{re} livraison du t. XXXIV de la *Revue de l'Instruction publique*, pp. 8 à 16?

M. Delbœuf a très bien exposé les difficultés que présentent au traducteur les vers 520 à 525 de la Parabase des *Nuées* et s'est tiré très habilement de ce pas difficile.

Toutefois n'y aurait-il pas encore une solution plus simple de cette intéressante question? C'est ce que je me suis demandé en lisant l'article du savant professeur de Liège et je pense que cette solution pourrait être celle-ci.

Mais rappelons d'abord les vers dont il s'agit :

520 Οὕτω νικῆσαιμι τ' ἐγὼ καὶ νομιζοίμην σοφός
 ὥς ὕμᾱς ἡγοούμενος εἶναι θεατὰς δεξιούς
 καὶ ταύτην σοφώτατ' ἔχειν τῶν ἐμῶν κωμωδίων
 πρῶτους ἡξίωσ' ἀναγεῦσ' ὕμᾱς, ἡ παρέσχε μοι
 ἔργον πλείστον· εἴτ' ἀνεχώρουν ὑπ' ἀνδρῶν φορτικῶν
 525 ἡττηθεῖς, οὐκ ἄξιός ὢν.

Ce qui embarrasse l'interprète, ce sont les deux termes corrélatifs οὕτω... ὥς, qui semblent indiquer une comparaison d'égalité, alors que les deux termes de cette comparaison ne sont pas faciles à découvrir. M. Delbœuf les a trouvés dans le triomphe espéré par le poète, νικῆσαιμι et l'indignité du traitement qu'il a essuyé à la représentation précédente : οὐκ ἄξιός ὢν. M. Delbœuf trouve, avec raison, cette construction fantaisiste.

En effet, le premier point de comparaison est au commencement d'une phrase, et d'une phrase à plusieurs membres; le second se trouve dans la phrase suivante, et dans un membre accessoire de cette phrase. Cette interprétation est-elle bien nécessaire? il ne me le semble pas; une autre peut-être serait plus satisfaisante.

Le nœud de la difficulté est dans l'expression composée οὕτω... ὥς. Si l'on y voit la formule d'une comparaison d'égalité, il ne sera guère possible de traduire autrement que M. D. l'a

fait. Mais cette signification n'est nullement nécessaire, si je ne me trompe. Οὕτω ... ὥς peuvent être autre chose encore que des termes de comparaison ou même de simple rapprochement de qualités.

ὥς employé seul désigne parfois la cause ou le but. Exemple : Ἀρταξέρξης συλλαμβάνει Κῦρον ὥς ἀποκτενῶν (Anab. I, 1. 3). A. saisit K. pour le faire mourir. Οὕτω ... ὥς peut signifier « comme si, dans la supposition où » : ὥς ὑπαρχούσης αὐτῷ συγγνώμης, οὕτω λεγέτω. Qu'il parle comme si le pardon était sûr pour lui. (Plat. Crit.) Lit. : comme le pardon existant pour lui. — Οὕτω ... ὥς signifie aussi, sans doute : « en cette qualité .. que ; pour autant que .. »

Dans le cas présent l'agencement de la phrase ne permet guère de rapporter ὥς qu'au verbe suivant, ἡγούμενος, ou au verbe principal de la phrase ἀναγεῦσ' (ὑμᾶς). En prenant une des acceptions secondaires de la locution οὕτω ... ὥς, ne pourrait-on rester dans les limites que la construction de la phrase trace à l'interprète? La réponse affirmative me paraît très facile à soutenir et l'on pourrait traduire, ce me semble : « Puissé-je l'emporter et être réputé habile en tant que, sachant vous juger des spectateurs compétents ..., je vous ai tenus pour dignes de goûter les premiers cette pièce qui m'a coûté tant de peines » ; et en deux mots :

« Que je l'emporte, moi, puisque j'ai su vous apprécier comme vous le méritez et en cette qualité, pour ce motif. »

Voire même, en conservant l'idée de comparaison :

« Que mon succès soit aussi grand que l'ont été ma confiance en votre bon jugement et la sage appréciation de mon œuvre. »

Mais je préférerais la première version.

Nous soumettons ces réflexions au jugement de notre savant collègue.

C. DE HARLEZ.

ENCORE LA PARABASE DES NUÉES.

J'ai lu avec grand intérêt la discussion de M. Delbœuf sur un passage des Nuées d'Aristophane. J'avoue cependant que le raisonnement du savant professeur de Liège ne me convainc pas, et que là où il constate l'absence de syntaxe régulière, j'incline plutôt à voir l'application de certaines règles bien déterminées de la syntaxe grecque. Au n° 2, M. Delbœuf essaie l'interprétation suivante « aussi certainement que je vous regardais comme des spectateurs intelligents, et ma comédie comme la meilleure que j'eusse faite, lorsque je vous la soumis pour la première fois. » Le sens n'est pas satisfaisant et l'auteur rejette donc, avec raison, cette interprétation.

Mais le tout ne deviendrait-il pas plus clair si on considérait ἡγούμενος comme un participe causal, équivalent à διότι ἡγούμενον? C'est là une construction classique et très fréquente. Nous aurions alors « dans la mesure où il est vrai que c'est parce que je vous croyais des spectateurs intelligents et cette pièce la meilleure de mes comédies, que j'ai jugé bon de vous la soumettre d'abord, elle qui m'a donné le plus de tracas! »¹

Cette interprétation, rigoureusement grammaticale, me paraît donner un sens bien net. Si Aristophane a fait jouer sa pièce aux grandes fêtes de Dionysos, à Athènes, et non pas au théâtre du Pirée, comme il en avait le droit, c'est qu'il avait confiance et dans le goût des juges et dans l'excellence de sa pièce. Voilà ce qu'il affirme vigoureusement (οὕτω νικήσαιμι ... ὥς, etc.).

Mais M. Delbœuf fait alors une observation très juste; il faudrait un ἀλλά ou un δὲ au vers suivant, sinon ce qui précède ne cadre pas avec ce qui suit.

Ici non plus, heureusement, l'interprétation grammaticale n'est en défaut. Nous avons εἴτα dans la proposition suivante,

¹ οὕτω; suivi de l'optatif limite le souhait et équivaut à *ita* suivi du subjonctif en latin. Cf. RIEMANN, *Syntaxe latine*², p. 258; GOODWIN, *Moods and tenses*, p. 291. C'est ce que M. Delbœuf paraît perdre de vue en traduisant par *aussi certainement que*.

or, cette particule a souvent le sens adversatif. La règle se trouve un peu partout, mais nulle part, que je sache, elle n'est aussi bien formulée que dans le *Lexicon* de Liddell and Scott (7^{me} éd.): *εἴτα*, dit-il, often stands with the finite verb after a participle, where the participle may be resolved into a finite verb (ici *διοτι ἡγούμην*) and *εἴτα* rendered *and yet*, expressing surprise or *incongruity*. Or, ici il y a évidemment *incongruity*, c'est-à-dire *défaut de rapport*, entre l'espoir qu'avait Aristophane, lors de la première représentation des Nuées, et la chute lamentable de sa pièce, et le sens de *and yet*, *et toutefois* est celui qu'il nous faut.

Les exemples donnés par Liddell et Scott sont peu satisfaisants pour le cas qui nous occupe, mais voici un passage de Sophocle, *Oed. Col.* 911-916, absolument concluant :

ἐπεὶ δὲ δρακας οὐτ' ἐμοῦ καταξίως
οὐδ' ὦν πέφυκας αὐτός οὔτε σῆς χθονός,
ὅστις δίκαι' ἀσκοῦσαν εἰσελθὼν πόλιν
ἄνευ νόμου κραίνουσιν οὐδέν, εἴτ' ἀφείεις
τὰ τῆσδε τῆς γῆς κύρι' ὧδ' ἐπισπεσῶν κ.τ.λ.

εἴτα doit nécessairement avoir ici le sens adversatif; le dernier éditeur de Sophocle, Jebb (1889 Cambridge), interprète *nevertheless* et traduit : *thou hast come into a city that observes justice, and sanctions nothing without law, — yet thou hast put her lawful powers aside....*

Si maintenant nous reprenons le passage d'Aristophane, nous aurons le sens suivant : *Puissé-je être vainqueur et être réputé habile, dans la mesure où il est vrai que c'est parce que je vous croyais des spectateurs intelligents et cette pièce la meilleure de mes comédies, que j'ai jugé bon de vous la soumettre d'abord, elle qui m'a donné le plus de tracas! Et cependant je m'en suis retourné vaincu par des hommes grossiers, encore que je ne l'eusse pas mérité* (ὦν = *καίπερ ὦν* selon la syntaxe). Cette interprétation syntaxique, si je puis m'exprimer ainsi, me paraît donner un sens satisfaisant, et je la soumets à l'examen de M. Delbœuf.

Le reste de son explication me semble parfaitement rationnel, et la conjecture ὡς pour ὡν presque une nécessité. Le partitif ὡν est à peine poli et serait d'une bien grande maladresse.

J. KEELHOFF.

COMPTES RENDUS

Zur Geschichte und Organisation des römischen Vereinswesens. Drei Untersuchungen von W. LIEBENAM. — Leipzig, Teubner, 1890, pp. vi-334. 10 m.

(Suite).

Page 98. L'inscr. 4160 d'Orelli est fausse. Voy. CIL. VI, 5,*3075.

Page 109 n. 2. L'inscr. de Wilmanns 2044 = X 6071 n'est pas fausse, mais il faut lire : *Fontano*, nom d'une divinité. M. Liebenam la cite lui-même comme authentique page 137.

Page 114. Le n° X 543 (= XIV 430) est d'Ostie, non de Salerne; il en est de même des n° 541 (= XIV 407) et 542 (= XIV 425); celui-ci est cité à la page 119 comme étant de Salerne, et à la page 135 comme étant d'Ostie. — *Olearii*, ajoutez VI 1625^b 1935. Dig. 50, 4, 5.

Page 118. Au n° XII 1898, il s'agit d'un *sagarius* isolé, et non d'un *sagarius corporatus*.

Page 119. *Stuppatores*, ajoutez XIV 257 : *corpus st[uppatorum?]* à Ostie.

Page 120 n. 4. *Scalerii*. Ceux de Rome ne sont certainement pas des pompiers.

Aux *subaediani*, il faut ajouter Bull. com. 1888 p. 468 n. 99 : *D. M. Felici ex corporae subaedianorum, item ex corpore Perseveran[tium]*.

Page 121 n. 3. C'est à Aquilée (non à Brixia) qu'on trouve les *aquatores Feronenses* (et non : *Feronienses*); cf. V 8307 add. — *Plumbari* dans le CIL. VI 9815. 9816 est évidemment le génitif singulier : *P. Aeli Nymphodoti, plumbari*; sinon le nom propre serait au datif. — Les *mancipes thermarum* sont appelés aussi *mancipes salinarum* (C. Th. XIV 5 l. un.); ce deuxième nom paraît inexplicable à M. Liebenam. Pourtant on le retrouve dans Symmaque (rel. 44); ailleurs on lit *conductores salinarum* (Cod. J. IV, 61, 11). C'est que les chauffeurs de bains étaient locataires des entrepôts de sel, où la loi forçait les marchands de déposer tout le sel vendu à Rome. Pour améliorer leur sort, on leur donna à titre gratuit l'exploitation de ces magasins : ils touchaient donc les redevances payées par les marchands. De là il est dit de ces

salines qu'elles étaient au service des besoins du peuple romain, que les chauffeurs de bains desservait. (C. Th. XI 20 l. 3 Voy. Gothofr. ad. C. Th. XIV 5. Cohn, *Zum röm. Vereinsrecht* p. 165. Cagnat *Impôts indirects* p. 241).

Page 126. Des *aeneatores*, musiciens qui jouent d'un instrument de cuivre, M. Liebenam rapproche le *coll. aerar(ii?)* de Milan et les *sodales aerari a pulvinar(i)* et non *pulvinar!* Voilà des rapprochements injustifiables. Et pourtant il cite l'explication de Th. Mommsen qui fait venir le nom du *coll. aerarii* d'un subside reçu de la caisse municipale. Quant aux *sodales aerari a pulvinari*, Mommsen les déclare obscurs (Hermes 12 (1877) p. 97 n. 1).

La première liste dressée par M. Liebenam est presque complète; nous signalerons les omissions suivantes :

Sous la république : le *conlegium centonariorum* (V. Revue de l'Instr. publ. en Belg. 1888, p. 258, n. 1), *conlegiu restionu* (VI 9856) et peut-être le *conlegium aquae* (VI 10298) et le *conlegium aurificum* (VI 9202).

Sous l'Empire : à Rome, les *coci* VI 9262, le *corpus custodiariorum* VI 327 en 149, les *fructuarii* VI 10275 et la note, le *sodalitium horr(eorum) Galban(orum) cohort(ium)* en 159 VI 338, et d'autres collèges d'ouvriers employés dans les greniers publics (voy. Liebenam, p. 301 n. 1), les *inundatores* VI 9484, le *corpus magnariorum* VI 1696, les *fratres pigme(ntarii?)* VI 9796, le *collegium speculariorum* VI 2206, le *col(legium) subrutorum cultor(um) Silvani*, démolisseurs?, sous Vespasien VI 940, les *unctores* VI 9995; à Ostie, les *domini navium* XIV 99 en 141 et XIV 4142 en 173; les *caupones* à Pompéi IV 336. 1838 et peut-être à Césarée de Maurétanie VIII 9409; à Mayence, les *manticularii negotiatores* Brambach CI Rhen. 956 et Rhein. Mus. 1880 p. 154, marchands en détail, opposés aux *magnarii*, suivant Mommsen (*Korrespondenzbl. der westd. Zeitschr.* 1884, p. 31); à Argos les énigmatiques *σπαθηλασται* CI Gr. 1134; à Corykos de Cilicie le σύστημα (sic) τῶν εὐγενεστάτων τραπεζιτῶν (CI Gr. 9179); à Hiéropolis les *καροδαπισται*, fabricants de tapis (Voy. Wagener, Revue de l'Instr. publ. en Belg. 1868, p. 1); à Lyon, le *splendidissimum corpus fabrorum tignariorum itemque artificum tectorum* (Allmer et Dissard, Musée de Lyon, vol. II, n. 185). Plusieurs de ces collèges sont du reste cités dans la deuxième liste, mais devraient figurer ici. M. Liebenam parle des médecins, mais oublie les *medici* de Gruter 632,4 à Rome, les *medici et professores* d'Aven-

ches (Steiner III 2225) les *medici Taur(ini)* à Turin (V. 6970). D'autres corporations sont à tort rejetées dans les notes : par exemple les *junctores jumentarii* de Rome (Bull. com. 1884 p. 8. 9 en 214 et 226) les *negotiatores artis vestiariae et lintiariae* d'Augsbourg (III § 800), les *scalarii* de Rome (Bull. com. 1886 p. 368, n. 1397).

*
* *

La seconde liste est dressée par provinces et par villes. Pour la rendre aisée à consulter, M. Liebenam aurait dû consacrer un paragraphe à chaque ville, et un alinéa à chaque collège ; comme la liste précédente n'est pas alphabétique, il aurait même bien fait de rappeler la nature de chaque métier, quand c'est possible. Les collèges professionnels, qui sont aussi funéraires, sont marqués d'un astérisque. Pourquoi les collèges purement funéraires sont-ils mêlés ici aux collèges professionnels ? Est-ce pour donner une idée de toutes les associations de chaque ville ? Mais cela ne rentre pas dans le plan de l'ouvrage, et puis il aurait fallu citer toutes les espèces de collèges. M. Liebenam nous dit qu'il a exclu les collèges religieux proprement dits, et pourtant il cite des *magistri* d'Aquinum X 5388, un *coll. Bonae Deae* à Rome VI 2239, un *magisterium B(onae) [D(eae)]* à Fidenae XIV 4057, un *magister Mercurialis* à Abellinum X 1152-1153, des *magistri Mentis Bonae* et des ministres de la même déesse à Paestum (X 472), à Cales (X 4636), à Cora (X 6513-6514) : il s'agit là de collèges purement religieux.

D'autre part, les omissions sont assez nombreuses. M. Liebenam oublie encore de reprendre ici beaucoup de collèges qui figurent dans la première liste. A Rome, nous cherchons en vain le *coll. cornicinum* (VI 524), le *coll. liticinum cornicinum* (Orelli 4015), le *corpus custodiariorum* (VI 327 en 149), les *exceptores* (VI 1101 en 251) le *coll. figulorum* (Pline N. H. 35, 46, 159. Plut. Numa 17), les *junctores jumentarii*, le *corpus magnariorum*, le *coll. subru-torum*, les *negotiantes vasculari* (VI 1065 sous Caracalla), le *coll. venatorum* ? (Bull. com. 1880, p. 16, n. 166), le *corpus omnium mancipum* (VI 1742), les *mancipes* (Bull. com. 1884, p. 89), les *molendinariii corporati* (VI 1711 en 488) le *corpus negotiantium Malacitanorum* (VI 9677), le *corpus pastillariorum* (VI 9765 en 435), la *synodus magna psaltum* (Bull. com. 1888, p. 408), les *scalarii* (ib. n. 1397 an 1 de notre ère). En revanche, c'est à tort

que M. Liebenam cite parmi les collèges professionnels le *coll. cubiculariorum* (VI 9310) et les *decuriones Coccei l(ocatoris?)*, qui devraient figurer parmi les *collegia domestica* p. 130; le *collegius cursorum* VI 9316 (cf. Ephem. epigr. V 428 à Carthage), qui est composé d'esclaves et affranchis impériaux. Au n° VI 9503 *lecticari* est au génitif, et au n° VI 9918 on lit *tabellarius* : il n'est pas question d'un collège. Le *conleg. commorientium* (VI 6215-6216) est un collège funéraire des affranchis des Statilii; le *coll. mulierum* VI 10423 et les *collegia salutaria* que M. Liebenam cite, sont exclusivement funéraires, et leur place est dans la liste de la page 129. A propos du *coll. magnum* il faut ajouter le *collegium magnum ariarum* (= *duarum?*) *Faustinarum Matris et Piae* (Mitth. des deutsch. Kais. Inst. 1887, III, p. 115).

Pour Rome, ces lacunes sont excusables, parce que les volumes consacrés à cette ville n'ont pas tous paru, et qu'il n'existe pas encore de tables. Pour les autres villes, les omissions sont plus rares, mais encore trop nombreuses; elles se réparent facilement au moyen des *indices* du Corpus. Citons : IX 4043 *sodalit...* à Alba Fucens; IX 3519 *collegium J. O. M.*; IX 3383 *collegius Herculis*; IX 3526 *coll. Silvani* à Peltuinum; IX 4753 *juvenes* à Reate; XI 962 *muliones* à Regium Lepidum; V 884 *Gentiles veterani* à Aquilée; V 2590 *soc(ii)* à Ateste; V 4440 *coll. Larum* à Brixia; V 82 add. *dendrophori* à Pola; XI 1230 *collegia fabrum et cent.* de Milan; Ephem. epigr. II, p. 244, n. 322 *coll. incertum liber-torum et serv.* à Segisamo; XII 2462 *muliones* à Aquae; Ephem. V 428 *collegius cursorum* à Carthage; VIII 10523 [*cent*]onari? et *subaediani* à Villa Magna (Zaghuan). Voyez encore II 2229. V 884. 3679. 4088. 4853. 4871. 5134. 6492. 8755. IX 5383. 5906. XII 533 Ephem. ep. t. I, p. 185 n. 293 c.

M. Liebenam a dépouillé l'Ephemeris et certaines revues; les *Arch. epigr. Mittheilungen aus Oesterreich* surtout lui ont fourni de nombreuses inscriptions des provinces du Danube. Il oublie : Année 1887 (XI) p. 11 n. 12 *col. fa[br(um)]* à Carnuntum; les *dendrophori* de Troesmis ib. p. 30 n. 27; le *coll. fabr.* à Sarmizegetusa ib. p. 134 n. 3. Année 1888 (XII) p. 34 n. 72 *collegius fabrum* à Salone. Depuis a paru le 1^{er} fascicule du Supplément au vol. III du Corpus, dont il n'a pu profiter. Mais il aurait dû consulter les *Additamenta ad vol. V* de H. Pais, où il aurait trouvé plusieurs inscriptions nouvelles de la Gaule Cisalpine (voy. *Indices*, p. 285).

Dans les rares provinces dont le Corpus ne contient pas encore les inscriptions, les omissions sont plus nombreuses. Signalons en Ombrie les *juvenes* d'Ameria (Orelli 2211); un *coll. fabrum* à Terni (Murat. 517, 3); deux inscriptions de Pisaurum (Grut. 484, 9. 520, 4 *collegia fabr. cent. dend. navic.*); à Sarsina les *collegia dendrophorum fabrum centonariorum* (Grut. 322, 4); à Sestinum un *coll. centonariorum* (Mur. 512, 2); à Tuder des *sodales Martenses* (Mur. 525, 2); à Assisium les *collegia III* (Orelli 3906 = Grut. 466, 1), à Suasa le *coll. fabrum* et le *coll. centonariorum* (Mur. 517, 4 cf. 1082, 6). Il est vrai qu'ici il faut être prudent, pour ne pas rencontrer des inscriptions fausses.

Pour Lyon, dont les collèges sont aussi nombreux qu'importants, il faut consulter Allmer et Dissard (Le Musée de Lyon, 3 vol. ont paru 1888-1889), qui donnent quelques inscriptions nouvelles, par exemple celle des *artifices tectores* déjà signalée (vol. II 185), et d'autres encore que de Boissieu ne connaissait pas. M. Liebenam oublie le *collegium Larum* (vol. II, p. 435).

On le voit, la liste de M. Liebenam est loin d'être complète. Elle contient aussi des erreurs. Des inscriptions fausses sont citées comme authentiques : X*683 = Mur. 512, 4 (p. 137); VI, 5 *3458 = Orelli 2401 *sodalitas pudicitiae servandae*. Il est heureux que M. Liebenam ne se soit pas donné la peine de nous faire part des suppositions que cette dernière sodalité lui inspire! (Voy. p. 260 n. 1). Ce malheur est arrivé à G. Boissier (La relig. rom. d'Auguste aux Antonins II, p. 200). Il cite à tort comme fausse Wilm. 2044 = X 6071 (p. 109 cf. p. 137). Il altère parfois le nom des collèges : VI 543 (p. 130); de Boissieu p. 392 = Allmer et Dissard II 175 : *omnes navigantes*; IX 2213 : *Col(onia) Herc(ulia) Tel(esia)* et non *collegium Herculis* avec Schiess (cf. CIL. IX, p. 205). Ou bien il forge un nom : X 528 (p. 131); XII 4393. 4406, il s'agit d'un *navicularius marinus* isolé (p. 149); VI 8659 (p. 131); VI 404 (p. 130). Ou il donne un nom incomplet : II 816. 817; IX 452; X 340 (p. 138). Il lui arrive d'attribuer un collège à une autre ville que celle à laquelle il appartient : p. 137 X 6585 est probablement d'Ostie (cf. CIL III *Index* s. v. Ostia); p. 139 IX 3383 est de Peltuinum; p. 141 Or. 4084 = XI 1436 il faut lire *coll. fabr. naval. Pis(anorum)* et *fabr(i) tig. Pis(ani)* et non *Pis(aurensium)* et *Pis(aurensis)*; ib. Or. 4116 = XIV 102 est du Portus, où il a été trouvé, et non de Pisaurum. Parfois il attribue le même collège à deux villes : p. 129 *Cultores Dianeses* XIV 2633 = Or. 2398 est de Tusculum et non de Rome (cf. p. 136).

Page 154 les *cultores Herculis* sont de Veczel, et non d'Apulum (III 1339 et Arch. Epigr. Mitth. IV 134). Enfin c'est à tort que le collège domestique appelé *collegium castrense* est rangé à la suite des *fabricenses*, des *metallarii* etc. (p. 133).

Il faut bien conclure que ce chapitre ne peut pas rendre les services qu'on en attend. Les deux listes, la seconde surtout, sont à refaire. Dans la première il vaudrait mieux suivre l'ordre alphabétique, puisqu'il s'agit simplement de faire de la statistique, et laisser à une étude d'ensemble sur le rôle des collèges comme associations privées et officielles, le soin de les classer méthodiquement. Dans la seconde, il faut plus de clarté et d'exactitude. Le travail de M. Liebenam se ressent d'une trop grande hâte; disons cependant à sa décharge qu'il a été le premier à l'entreprendre, et qu'en pareille matière les erreurs et les oublis sont inévitables.

Chapitre III.

Ce chapitre est le plus étendu (p. 161-309) et le plus intéressant. M. Liebenam expose en détail l'organisation intérieure des corporations professionnelles. Il ne s'occupe guère que des collèges libres des trois premiers siècles de l'Empire, sur lesquels les inscriptions contiennent d'amples renseignements. Ce que l'épigraphie a pu fournir a été mis à profit avec une sage mesure : tout en mentionnant jusqu'aux moindres détails, l'auteur se garde de conclure de faits isolés et de particularités propres à tel ou tel collège à des règles générales. C'est un défaut dont on n'a pas toujours su se garder.

Pour tracer ce tableau de la vie intérieure des collèges industriels, M. Liebenam n'hésite pas à emprunter une foule de détails aux inscriptions des collèges purement funéraires; tout cela ne s'applique certes pas aux corporations professionnelles; mais pour éviter la confusion l'auteur prend soin de dire où il a puisé ses renseignements. Quant aux collèges obligatoires et réglementés du Bas-Empire, il n'en expose pas l'organisation; il se borne à donner çà et là quelques indications (p. 187. 196. 220. 238. 254). Ce travail, que l'état des sources rend fort difficile, a du reste été tenté par Gebhardt et Krakauer¹.

¹ KRAKAUER, *Das Verpflegungswesen der Stadt Rom in der späteren Kaiserzeit*, Leipzig 1874. GEBHARDT, ouvrage déjà cité, Dorpat, 1881. Comme on voit, ces deux thèses ne parlent que des corporations de l'*annona urbis Romae*.

En somme, M. Liebenam nous donne une idée assez complète de ces petites républiques qui vivaient dans la plupart des villes de l'Empire, et formaient, par leur organisation, comme de petites cités dans la cité. Leurs dignitaires sont décorés de noms empruntés aux magistrats des municipes, et partout l'on voit que cette ressemblance est cherchée et poursuivie jusque dans les moindres détails. Il est à remarquer que, tandis que la constitution municipale devient de plus en plus aristocratique par la disparition des comices électoraux, celle des collèges reste généralement démocratique; rarement l'assemblée des membres a abdiqué ses pouvoirs au profit d'un comité administratif. Mais suivons M. Liebenam et esquissons les principaux traits de son tableau.

Après une introduction sur la terminologie (*corpus*, *collegium*, *sodalitas*, *sodalitium*, *universitas* etc.), il nous montre comment les collèges s'établissent, comment on y entre, comment ils se dissolvent (§ 1-2). Le collège se constitue par le libre accord de ses premiers membres. Les candidats nouveaux sont admis par l'assemblée; parfois on trouve des *allectores*, chargés probablement de ce soin. Quant aux conditions exigées, on ne parle ni de la moralité, ni de l'âge, ni de la profession. On payait un droit d'entrée, à moins d'en être exempté par faveur (*gratis adlecti*); on s'engageait à verser une cotisation mensuelle. Les esclaves étaient reçus dans les collèges funéraires avec l'autorisation du maître. M. Liebenam oublie de faire remarquer que, sous la république du moins, les esclaves pouvaient entrer aussi dans les collèges d'artisans. C'est ce que Dirksen (Civil. Abh. II, p. 81-82) et Mommsen (De coll. p. 77-78) ont eu tort de nier. Les bouchers romains (*lanies* VI 168) avaient deux *magistri*, l'un affranchi, l'autre esclave; les fabricants de cabriolets de Préneste (*cisiarii* I 1129 = XIV 2874) avaient deux *magistri* affranchis et deux *ministri* esclaves. M. Liebenam croit que ces derniers étaient esclaves du collège et non membres (p. 254 n. 2); mais figureraient-ils alors dans les dédicaces à côté des *magistri*? Les foulons de Spolète avaient 4 *magistri quinquennales*, dont trois affranchis et un esclave (I 1406). Plus tard, le *collegium lutorum* d'Aricie a pour curateur un esclave de la ville (XIV 2156 cf. X 6679. XIV 2874-2878 à Antium et à Ostie), et l'on trouve des esclaves parmi les *lanari pectinari* de Brixia (V 4501), et parmi les dendrophores de Luna (XI 1355). Aussi croyons-nous que,

sous l'Empire encore, les petits artisans ne dédaignaient pas d'accepter des esclaves comme collègues ; naturellement la permission du maître était exigée. Les femmes sont nombreuses dans les collèges funéraires ; pour les collèges industriels, il n'y a pas de preuve certaine. Quand l'État s'empara des collèges et les fit travailler pour lui, il exigea des conditions d'âge et de capacité des candidats nouveaux ; les membres une fois entrés étaient attachés à leur collège avec leurs descendants, pour toujours. Pour la dissolution, nous ne connaissons qu'un exemple d'un collège funéraire, qui mourut pour ainsi dire d'inanition (CIL. III, p. 925).

Au § 3 M. Liebenam établit les caractères principaux des collèges professionnels : 1° ils ont un but permanent ; 2° leur existence ne dépend pas du changement des membres : ces deux traits les distinguent des sociétés ; 3° ils ont des assemblées régulières pour leurs affaires, et des réunions pour les sacrifices et les banquets ; 4° ils ont une caisse et des droits juridiques distincts de la fortune et des droits de chacun des confrères. Jouissant d'une complète autonomie intérieure, les collèges se donnent des statuts à leur gré, pourvu qu'ils respectent les lois. M. Liebenam analyse les *leges collegiorum* que l'épigraphie nous a conservées. Malheureusement pas une seule n'émane d'un collège industriel, et toutes ne règlent que des points particuliers à telle corporation. C'est ainsi que la *lex collegii Aesculapii et Hygiae* ne fait que déterminer l'emploi d'une donation. Et pourtant ce collège funéraire devait avoir des statuts semblables à ceux du *collegium Dianae et Antinoi* et du collège de Simitthu, pour régler les funérailles. Il résulte de là que les statuts pouvaient être complétés par une *lex* spéciale, quand les circonstances l'exigeaient. C'est ce que firent sans doute les *negotiantes coriarii et citrarii* du Transtévère, quand Julius Aelianus mit à leur disposition un local commun¹, et nous ne

¹ Voyez ce que nous avons dit dans cette Revue, année 1890 p. 1 et suivantes, le commentaire de L. Borsari Bull. com. 1887 p. 1-7, et enfin A. De Ceuleneer, De la signification des mots *negotiator citriarius* (Bull. de l'Acad. roy. de Belg. 3^e série, tome XXI, n° 2 ; 1891). Disons en passant que M. De Ceuleneer cherche à prouver que les *citriarii* n'étaient pas des marchands de citrons, mais des ouvriers « qui fabriquaient des meubles en bois de *citrus* (thuya) et, par extension, ceux qui travaillaient des meubles de luxe », en un mot, des ébénistes.

voyons pas pourquoi M. Liebenam (p. 182) refuse de voir dans l'inscription du Bull. com. XV p. 4 une *lex* dans le genre de celle du collège d'Esculape et d'Hygie. M. Liebenam suppose avec quelque vraisemblance (p. 228) que le SC^o qui avait autorisé les collèges funéraires en bloc avait, sinon formulé un règlement modèle, du moins indiqué les principales conditions qu'on leur imposait.

L'ensemble des confrères s'appelait *populus*, tandis que le mot *plebs* servait à distinguer les simples membres des dignitaires. M. Liebenam cite à tort ici (p. 182, n. 3 fin) les naviculaires *potioris dignitatis*; en effet, il ne s'agit pas de dignitaires de ce collège, mais de propriétaires de *res naviculariae*, appartenant à une classe élevée, tels que les sénateurs (Cod. Theod. XIII, 5, 5). Les fonctionnaires sortis de charge s'intitulaient *honorati*. Les confrères entre eux s'appelaient *sodales*, *socii*, *conlegae*, parfois *fratres*, *comestores*, *convictores*, *consacranii*, *amici*, etc. Ces noms prouvent le lien intime qui les unissait, pourtant nous ne croyons pas que la défense de témoigner en justice contre un *sodalis* s'appliquât à eux, mais seulement aux confrères des sodalités sacrées (p. 185). *Collegiatus* et *corporatus* veulent dire membre d'un collège, surtout d'un collège officiel, sans indiquer un rapport entre confrères; cependant on trouve une fois : *collegiati ejus amico ... fecerunt* (V 4395). Enfin il y avait des membres honoraires, c'est-à-dire exemptés des charges (*immunes*). Le collège faisait graver la liste des affiliés (*album*), où l'on suivait généralement l'ordre hiérarchique. Il est difficile de croire que l'*ordo corporatorum qui pecunium ad ampliandum templum contulerunt*, dont la *plebs* compte 181 noms, soit composé de membres appartenant à des collèges divers d'Ostie, associés spécialement pour embellir un temple. Ce serait là une œuvre passagère, tandis qu'un collège a un but permanent, et cette corporation n'aurait pas eu une organisation si complète. Quant à l'*album* du *corpus tabernariorum* du temps d'Arcadius, Honorius et Théodose, il fut affiché par ordre du Préfet de la Ville (p. 189); à cette époque l'État veillait à ce que tout collège tint avec soin son registre matriculaire (p. 187 n. 2). Outre l'*album*, certains collèges faisaient graver tous les cinq ans — s'ils comptaient par lustres — des Fastes indiquant les années du lustre par les noms des consuls et les dignitaires.

La plèbe se divisait en *décuries*, comprenant un nombre va-

riable de membres et présidées par des décurions ; dans certains collèges ces derniers formaient probablement un comité administratif (*ordo decurionum*). Ailleurs on rencontre des centuries, présidées par des centurions et des *optiones* (lieutenants). Le nombre des membres varie : le *coll. fabrum tignariorum* de Rome avait 60 décuries, dont la dixième comptait 21 membres. Parfois le nombre est imposé par l'autorité.

Le § 5 est consacré aux dignitaires. Leurs noms varient beaucoup. Le président s'appelle généralement *magister*, s'il est élu pour un an, *magister quinquennalis*, s'il est élu pour cinq ans, *magister perpetuus*, s'il est nommé à vie. Il entrait en fonction le 1^{er} janvier, en prêtant serment ; il jouissait souvent de l'immunité des charges et avait une part plus grande dans les distributions de sportules. En revanche — M. Liebenam oublie de le dire — il devait souvent payer une *summa honoraria*, imposée par les statuts (Notizie 1877, p. 233, à Mantoue = Païs n. 669, Cf. X 6658. 825). Elle était payée tantôt en argent, tantôt en nature. Si elle n'était pas imposée, l'usage exigeait au moins que l'élu fît un cadeau au collège ; comme M. Liebenam le dit (p. 252), on trouve souvent des statues, des festins, des jeux, etc., donnés *ob honorem magisterii* ou *quinquennialitatis, praefecturae, quaesturae, patronatus*. Le président était choisi par l'assemblée, presque toujours parmi les membres ; il était éponyme et pouvait être réélu. S'il s'acquittait bien de ses fonctions, on lui promettait parfois d'avance certaines récompenses. Le collège avait un, deux, et jusqu'à six *magistri*.

M. Liebenam croit que les fonctions du président avaient un caractère plutôt civil que religieux ; il revient sur cette question controversée à la page 286. Le président convoque et dirige l'assemblée, surveille les finances, représente le collège dans ses rapports avec les tiers, exécute les décrets, organise les banquets ; dans les collèges funéraires, il veille à la distribution des places du colombaire (*ollae*), et aux funérailles. Il est investi d'un pouvoir disciplinaire et inflige des amendes. On lui donne d'autres noms parmi lesquels il faut remarquer ceux de *rector*, que M. Liebenam assimile à tort au patron (p. 206), et de *curator*, qui désigne souvent aussi un fonctionnaire inférieur au président. Le caissier s'appelait *quaestor*, *curator arcae* ; le greffier, *scriba*. On rencontre encore des contrôleurs (*dispensator*, *repunctor*), un *viator*, chargé de faire les convocations, des médecins du collège (?), des *defensores*, chargés de l'assister en justice, un

quaglator, qui est peut-être un arbitre, un *actor* ou syndic, représentant le collège dans les actes juridiques, et plusieurs autres noms dont le sens est douteux, tels que *praetor*, *aedilis*, *praefectus*, *tribunus* etc.

Le § 6 est fort intéressant : il parle des protecteurs (*patroni*) que les corporations se choisissaient (*cooptare*) parmi les concitoyens riches et généreux, souvent parmi les chevaliers et les sénateurs, ou parmi les plus hauts magistrats du municipe. De ces patrons, que les collèges appellent souvent leurs « pères » (*patres*), on attendait plus encore des largesses qu'un appui. On ne craignait pas de le leur déclarer d'avance : « Nous nommons patron Rutilius Victor, dit un collège, et nous espérons en obtenir désormais des libéralités encore plus abondantes ». Les *tabulae patronatus*, tables de bronze remises aux patrons et portant le décret rédigé en termes pompeux, sont fort curieuses. Elles ressemblent à celles que les municipes remettaient aux *patroni municipiorum*. On y voit que le but des collèges était bien celui que nous venons d'indiquer, et les flatteries vraiment exagérées qu'on y prodigue au patron montrent qu'on le prenait par la vanité. Beaucoup de personnages sont patrons d'une foule de collèges, et les collèges ont souvent une multitude de protecteurs et de protectrices (*patronae*, *matres*). Le patronat est souvent héréditaire dans une famille. On accablait les patrons d'honneurs ; on leur élevait surtout des statues. C'était un calcul, car on savait que le patron reconnaissant payerait les frais et y ajouterait de nouvelles libéralités, surtout des donations destinées à célébrer sa fête par des banquets annuels. On voit que l'intérêt des collèges et la vanité des citoyens des petites villes trouvaient également leur compte dans cette antique institution empruntée aux cités. A propos de la statue décernée à leur patron par les dendrophores de Puteoli, M. Liebenam se trompe (p. 203) en prenant le décret mentionné dans le n° X 1786 pour un décret du collège. C'est la curie de la ville qui s'est réunie, pour approuver l'inscription que doit porter cette statue.

Au § 7 il s'agit du pouvoir disciplinaire. Parfois le président avait la faculté d'infliger des amendes très minimes ; souvent aussi les statuts prévoyaient les cas où il y avait lieu de les infliger, et l'assemblée décidait. Les principaux cas sont l'oubli des devoirs par les chefs ou les membres et le désordre causé pendant les banquets. Dans un collège funéraire d'Afrique (Ephem. V 496), celui qui n'assiste pas aux funérailles de ses parents ou beaux-

parents encourt une amende de 5 deniers ; s'il s'agit d'un parent éloigné l'amende est réduite à 4 deniers. Tel est le sens des mots : *cui propinquus decesserit, dare debebit denarios IIII*, que M. Liebenam déclare inintelligibles (p. 222).

Au § 8 M. Liebenam revient sur les rapports des collèges avec l'État et sur l'autorisation accordée. Il complète donc la première dissertation. Comment l'autorisation est-elle donnée? Sous quelles conditions? Par qui? Comment est exercé le contrôle sur les collèges? Quelles mesures furent prises à l'égard des *collegia illicita*, c'est-à-dire non autorisés ou bien dangereux? Quel châtement est réservé aux fondateurs et aux membres de ces collèges? Telles sont les questions brièvement traitées. Puis M. Liebenam fait connaître le curieux procès des foulons de Rome (qui dura de l'an 226 à 244), sans rien ajouter de nouveau aux explications de Mommsen ; il eût mieux valu en parler à propos de la personification civile. Sans entrer dans les détails, disons seulement que *collegium habere*, dans l'inscription CIL. III, p. 925, n'a pas du tout un sens juridique, comme dans l'inscription de Lanuvium (XIV 2112), ou comme *corpus habere*, dans Gaius (Dig. III, 4, 1), à savoir celui de « former un collège autorisé ». Quand le *collegium Jovis Cerneni* sera dissous, dit le président dans son édit, que nul ne s'imagine qu'après sa mort il aura un collège pour l'enterrer : *si quis defunctus fuerit, ne putet collegium se habere* (Cf. Th. Mommsen *de coll.* p. 95. Liebenam p. 225 n. 3). — Page 227, n. 3. Aux prescriptions faites par l'autorité sur le nombre des membres, ajoutez Pline *Epist. ad Traj.* 33. — Page 230. M. Liebenam a forgé le nom du *collegium cultorum Dianae et Antinoi* (XIV 2112). Les mots *quibus coire convenire collegiumque habere liceat*, dont il le fait suivre, sont empruntés au Sc^{to} général déjà mentionné, et ne font pas partie du nom de ce collège. Du nom forgé par M. Liebenam, il résulterait que ce collège avait reçu une autorisation particulière, ce que M. Liebenam nie lui-même ailleurs (p. 41). La formule *quibus ex Sc^{to} coire licet* n'est employée pour aucun collège funéraire, mais seulement pour des collèges industriels et chez le *corpus neon* (= *juvenum*) de Cyzique.

Le § 9 est consacré au budget. Aux recettes signalées (p. 244) il faut ajouter : 1° la *summa honoraria*, obligatoire dans certains collèges et pas seulement cadeau volontaire (p. 252. Voy. plus haut) ; 2° les prestations en nature (Voy. CIL. III, p. 925 :

munera ; XIV 2112 : les obligations du *magister cenae*, cf. Th. Mommsen *de coll.* p. 108 sq.; et *Revue de l'Instr. publ. en Belg.*, 1890, p. 1 sqq. : obligations des *curatores* chez les corroyeurs) ; 3° les subsides des villes (cf. V p. 1191, note de Th. Mommsen sur le *coll. aerar(ii)* ? de Milan, Hirschfeld *Gall. Stud.* II, p. 19 (255) n. 2) ; 4° le travail des esclaves ; à ce propos nous croyons qu'au n° XIV 2112, il s'agit d'esclaves membres du collège (et non d'esclaves propriété du collège, comme le pense M. Liebenam, p. 245, n. 3), qui doivent donner une amphore de bon vin, quand ils sont affranchis ; il est certain que le collège contenait des esclaves, puisque le règlement décide que si le maître refuse de livrer le corps d'un esclave, on lui fera un *funus imaginarium*. (Th. Mommsen *de coll.* p. 101-102). Enfin 5° les cotisations extraordinaires ; à tout moment on rencontre une statue érigée *aere conlato* par un collège. Les héritages *ab intestat* des affranchis sont accessibles aux corporations depuis Marc Aurèle ; plus tard quelques collèges héritent *ab intestat* de leurs membres en vertu d'un privilège (Voy. Dig. 40, 3 l. 1. 2 C. J. VI 62, 1. Nov. Val. III t. 28 § 1. Nov. Theod. t. VI § 3).

La source de revenus la plus riche, c'étaient les donations et les legs faits à condition de célébrer le jour de naissance du bienfaiteur ou de lui rendre chaque année des honneurs funèbres. M. Liebenam en traite longuement et à ce propos il parle de la persounification civile (p. 246-254). Puis il énumère les dépenses dont les principales sont la construction et l'entretien du local, les banquets, les sportules, les funérailles.

Après ces détails, le but des collèges devient plus facile à comprendre. M. Liebenam le définit au § 10 à peu près de la manière suivante : rendre la vie plus agréable en facilitant les rapports entre les gens de même condition (*Pflege der Geselligkeit*), secours mutuels et culte d'une même divinité. On ne parle pas d'un but économique, ni de la protection du métier, ni de la conservation des procédés, ni de l'exercice d'une industrie en commun¹. Nous souscrivons à cette opinion, sauf en ce qui concerne les secours mutuels. M. Liebenam doit avouer qu'il n'en est question nulle part. L'admission de membres qui exercent un autre métier

¹ Pour ce dernier point, il faut voir cependant une inscription de foulons romains (*conlegium aquae*), malheureusement fort mutilée (VI 10298).

n'est pas une preuve. Elle ne prouve pas davantage que ces membres faisaient partie de deux collèges. Quand on rencontre un artisan dans un collège étranger, c'est probablement parce que les gens de son métier ne forment pas de collège pour une raison quelconque, et qu'il a cherché ailleurs les avantages de l'association (Voy. de Boissieu Inscr. de Lyon, p. 403). Cependant il est vrai que la loi défendant de faire partie de deux collèges à la fois, était fréquemment violée (A Ostie XIV 4234, à Alba Fucens IX 3923, à Lyon Wilm. 2229, à Rome VI 641. 1925 etc.); contrairement à ce que dit M. Liebenam, p. 258, n. 3, nous avons même deux exemples de cette violation perpétrée par des collèges funéraires : III 5657 : *D. M. Aracyntho... collegia Herculis et Dianae fecerunt*. Bull. com. 1888, p. 468 : *D. M. Felici ex corporae (sic) subaedianorum, item ex corporae Perseverantium*. V. le commentaire de G. Gatti ib.). M. Liebenam a tort de citer le n° VI 7281 (p. 259, n. 1) : ce *collegium castrense* est composé de tous les esclaves d'une maison, sans distinction de métier; c'est un *collegium domesticum*.

L'auteur entre dans quelques détails sur les réunions fraternelles et les banquets; il passe rapidement sur le soin des funérailles¹, ce qui l'amène à parler assez longuement des communautés chrétiennes; car celles-ci profitèrent aussi du Sc^{te} général permettant les collèges funéraires, dont elles prirent la forme. Il affirme que sous la république les collèges d'artisans ne s'occupaient pas des funérailles (p. 263). C'est une erreur. Le *conlegium anulariorum* (I 1107), le *conlegium teibicinum* (VI 3877, V. Bull. com. III, p. 46 Lanciani), le *conlegiu restionu* (sic VI 9856, le *conlegium sectorum serrarium* (VI 9888) avaient un tombeau commun ou une place dans une sépulture, et les deux premiers au moins datent certainement de la république.

Page 264. M. Liebenam semble mal comprendre le *funeraticium*, en le représentant comme une contribution aux frais des funérailles. Sans doute certains collèges ne faisaient que contribuer aux dépenses; alors la formule était : *contulerunt ad funus HS tot*, comme II 3114; mais dans la plupart des collèges purement funéraires le *funeraticium* était suffisant pour couvrir tous les frais. Dans le collège de Diane et d'Antinous, le confrère décédé

¹ Pour ce point si important, il renvoie à TR. SCHIESS, ouvrage cité plus haut, p. 87-107.

sans testament était même enterré par les soins du collège : *si quis intestatus decesserit, is arbitrio quinquennialis) et populi funerabitur* (Voy. Th. Mommsen *de coll.* p. 100).

Page 264-274. Ces dix pages sur les chrétiens sont ici un hors d'œuvre. Nous ne nous y arrêtons pas. Cependant nous ne pouvons approuver avec M. Liebenam (p. 270) l'explication donnée par Löning (dans l'ouvrage déjà cité) des chap. 38 et 39 de l'Apologétique de Tertullien. L'éloquent défenseur du christianisme, dit Löning, veut prouver que les chrétiens formaient des collèges licites, conformes au Sc^{to} qui autorisait les collèges funéraires. Pour nous, il ressort de la suite des idées que Tertullien cherche à démontrer seulement que les communautés chrétiennes devaient être tolérées, parce qu'elles n'étaient pas des *factiones illicitae*, c'est-à-dire dangereuses. C'est ce qui ressort des deux phrases citées par M. Liebenam et qu'il faut lire avec Léonard (Apol. de Tertullien, Namur, Wesmael, 1881) : Chap. 38 : *proinde nec [paulo lenius] inter illicitas factiones sectam istam deputari oportebat, a qua nihil tale committitur, quale de illicitis factionibus timeri solet*; chap. 39 : *haec coitio Christianorum merito sane illicita, si illicitis par, merito damnanda, si quis de ea queritur eo titulo, quo de factionibus querela est*. On voit que *illicita factio* veut dire une association qui commet des actes blâmables et se rend dangereuse par là, tandis que *licita factio* est une association inoffensive, qu'elle soit autorisée expressément ou non.

Au § 11 M. Liebenam décrit les lieux de réunion, et il montre que les collèges tenaient dans la cité une place importante et considérée. Dans l'inscription de Lyon, de Boissieu, p. 466 = Allmer, Musée de Lyon I 16 : *loca quae Julius Januarius reip. donaverat, centonari suo impendio restituerunt*, il ne s'agit pas de réparations faites à des places du cirque données aux centonaires. On sait par une autre inscription (voy. Allmer ib. I, p. 124) que *Sex. Julius Januarius*, édile de la colonie, avait donné à la cité (*reipublicae* ne désigne pas le collège) 500 places dans le cirque, c'est-à-dire qu'il les avait fait construire ou aménager à ses frais. Le collège des centonaires vient en aide aux finances municipales en faisant restaurer ces places.

Enfin le § 12 est consacré au culte ; c'est une énumération des dieux honorés par les collèges. M. Liebenam explique aussi les fonctions religieuses du président ; il les regarde comme accessoires (V. plus haut) ; il mentionne encore des *sacerdotes*, un *flamen*, un *haryspex*, et des *officiales* fort énigmatiques.

Puis viennent deux appendices : le premier traite des collèges militaires (p. 296-309), le second est un recueil de 84 inscriptions choisies. Un index très utile, mais pas assez complet, termine cet intéressant volume.

Malgré les critiques que nous avons dû faire, malgré les omissions et les erreurs de détails, que nous n'avons pas signalées toutes, un travail comme celui de M. Liebenam rend de grands services. Nous attendons avec impatience l'étude spéciale qu'il annonce (p. 128 note) sur les associations de la ville de Rome¹.

J. P. WALTZING,

Professeur à l'athénée royal de Liège.

Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache von RAPHAEL KÜHNER. Erster Teil: Elementar und Formenlehre. Dritte Auflage in zwei Bänden in neuer Bearbeitung besorgt von Dr. FRIEDRICH BLASS. Erster Band. Hannover, Hahnsche Buchhandlung. 1890. 645 pages. 12 marks.

Plus de vingt ans se sont écoulés depuis la seconde édition de la grammaire grecque de Kühner. Dans cet intervalle, les matériaux et les connaissances, surtout dans le domaine de la dialectologie, se sont considérablement accrus; d'autre part, les faits principaux de la phonétique et de la morphologie ont été scrutés et expliqués suivant une méthode plus rigoureuse. Il était donc urgent de compléter et de remettre au courant l'excellent ouvrage de Kühner. Le savant qui s'est chargé de cette tâche, M. Frédéric Blass, porte un nom avantageusement connu des hellénistes, et l'on peut dire que ses travaux antérieurs le désignaient particulièrement pour recueillir la lourde succession qu'il a assumée.

Le premier volume, qui vient de paraître, comprend les notions élémentaires et la morphologie jusqu'au verbe exclusivement.

¹ M. Liebenam, Privatdocent à l'Université d'Iéna, est occupé à publier des « Recherches sur l'histoire de l'administration de l'Empire romain ». Le premier volume, qui a paru chez Teubner en 1888, traite des Légats dans les provinces romaines d'Auguste à Dioclétien.

M. B. s'est abstenu avec raison de soumettre à des modifications trop importantes l'ouvrage qu'il remaniait; la disposition générale, la division en parties, en chapitres, en paragraphes est restée la même. Le caractère fondamental du livre n'a point changé : après comme avant, il reste un répertoire aussi complet que possible des faits grammaticaux qui se trouvent consignés dans les monuments écrits de la langue grecque; pas plus qu'autrefois, on n'y trouvera des renseignements très précis sur les origines et sur l'état de la langue antérieure à la tradition écrite. M. B. semble même vouloir nier le caractère historique des études relatives à cette période primitive. Ce n'est pas ici le lieu de combattre cette opinion; tout en la croyant inexacte d'une façon générale, je reconnais volontiers que, dans le cas présent, M. Blass a eu raison de s'en tenir à la langue grecque des écrivains et des inscriptions. J'aurai même plus loin l'occasion de regretter qu'il ne se soit point interdit plus rigoureusement encore de pénétrer dans le domaine pré-historique proprement dit.

Dans une préface écrite avec beaucoup de verve et de bon sens, M. Blass prend vivement à partie les jeunes-grammairiens : on se laisse tromper par l'assurance imperturbable avec laquelle ils affirment comme des réalités historiques des hypothèses à jamais indémontrables; leur science n'est qu'une *δοξολογία*, et il y a bien du ridicule dans leur prétention de traiter l'*Urindogermanische* comme une langue parfaitement connue, ni plus ni moins que s'il s'agissait du sanscrit ou du lithuanien. Avec ce système, on arrive à poser tranquillement comme prototype de l'homérique *ἄναρ*, un indo-européen *nsmvntos*, pour ne citer que cet exemple des monstruosité barbares dont se composerait la langue de nos premiers ancêtres.

Voilà reproduites, sinon dans leur forme, du moins dans leur sens, les principales critiques de M. Blass. Elles semblent surtout s'adresser à MM. Brugmann et Osthoff. Je me hâte de dire qu'à mon avis M. B. ne mêle pas suffisamment l'éloge à la critique, et qu'il tient trop peu compte des grands services rendus à la science par ces maîtres et par leur école. Ces réserves faites, je me garderai bien de faire ici l'apologie de MM. Brugmann et Osthoff. S'ils le jugent utile, ils sauront bien se défendre eux-mêmes; leurs anciens démêlés avec G. Curtius et avec leur éminent collègue, M. Johannes Schmidt, témoignent assez qu'ils ne redoutent point la polémique.

Je serais plutôt tenté de dire qu'il m'est agréable de voir s'élever de nouveau une voix dissidente. Depuis quelques années, les jeunes-grammairiens — ou plutôt ceux qui s'appelaient ainsi il y a quinze ans —, avaient peu à peu discipliné et enrôlé à leur suite tous les linguistes. « Jamais, écrivait récemment M. Brugmann, il n'a existé un accord aussi complet entre les linguistes, aussi bien sur les questions générales que sur les points particuliers. » Les attaques de M. Blass sont un indice — on pourrait en citer d'autres — d'un trouble prochain dans cet accord si parfait. A coup sûr, si un jour une nouvelle génération traite sévèrement les anciens jeunes-grammairiens, elle ne fera qu'imiter la façon dont eux-mêmes ont traité leurs devanciers. Qu'on se rappelle leur dogmatisme intolérant dès leurs débuts dans la science : ils prétendaient avoir les premiers découvert la vraie méthode des recherches. Au fond, comme le remarquait M. Johannes Schmidt, qui appliquait cette fameuse méthode sans en faire éclat et avec indépendance, ils ne faisaient qu'introduire dans la méthode de Schleicher des perfectionnements que le temps amenait naturellement. Ils voulaient — on ne sait de quel droit — interdire aux linguistes toutes recherches relatives à l'origine des formes du langage. Enfin ils imposaient, comme un dogme inattaquable, leur grand principe de l'action constante, mécanique et aveugle des lois phonétiques. Je pense depuis longtemps que ce mot de *loi* donne à la linguistique un air de parenté avec les sciences naturelles qui, actuellement du moins, est tout à fait trompeur. Le dialecte attique change *ρσ* en *ρρ*. Voilà une loi phonétique. Mais que deviennent la constance et l'universalité de cette loi dans des cas comme *χρσι*, *ῥήτορσι*, *βύρσα*, *ἔφθευρα*, etc? Je sais bien qu'on invoque avec raison l'analogie ou quelque autre cause pour expliquer de pareilles exceptions. Mais cela même n'indique-t-il pas que ces lois, proclamées si hautement aveugles et absolues, sont contrariées à chaque instant dans leur action par des raisons psychologiques, et, plus souvent qu'on ne veut l'admettre, par la volonté même de la personne qui parle¹? Pourquoi dès lors ériger en dogme la constance invariable des

¹ Ce serait une tâche assez facile et fructueuse de recueillir des exemples de ces changements volontaires, par exemple en latin, *deabus*, *aliabus* pour *diis*, *aliis*, *sequeris* pour *sequere*, etc.

lois phonétiques? Vraiment était-il si utile d'abandonner le vieux terme de *régle*, qui du moins fait songer immédiatement à l'exception? Je trouve meilleur encore le terme de *tendance* (*Neigung*), proposé par M. Blass, car une tendance suppose chez celui qui la subit la possibilité d'y résister, et elle introduit dans les phénomènes phonétiques un élément de conscience et de volonté, un élément humain enfin, que les néo-grammairiens ont le tort de trop méconnaître.

Après avoir lu la préface de M. B., je m'attendais à ce que sa grammaire fût purement descriptive, et évitât toutes ces explications dont il avait montré et même exagéré à plaisir le caractère hypothétique. Aussi ai-je éprouvé quelque surprise en constatant qu'à l'exemple de Kühner, il accordait encore une place importante à la grammaire comparée. Plus grand encore a été mon étonnement en voyant qu'il reprenait souvent des explications de Schleicher aujourd'hui abandonnées. Schleicher cependant était moins prudent dans ses hypothèses que ne le sont les linguistes actuels, et si le scepticisme de M. Blass vis à vis de ceux-ci est justifié, à plus forte raison devrait-il s'étendre aux théories de leurs devanciers. Le plus simple eût été de bannir autant que possible de l'ouvrage tout ce qui touche à la grammaire comparée. On voit d'ailleurs par divers indices, notamment par les lacunes de la bibliographie récente, que M. Blass ne se trouve point là sur un terrain qui lui est très familier. Ceci est à peine un reproche : à se débarrasser des comparaisons avec le sanscrit et les autres langues congénères, la grammaire de Kühner n'aurait rien perdu. Les spécialistes n'iront jamais y chercher des renseignements précis sur des points spéciaux de grammaire comparée; son mérite est ailleurs : il réside tout entier en ce qu'elle offre un dénombrement complet des formes de la langue écrite.

Mais puisque M. Blass a cru devoir toucher aux questions d'origine, il me paraît qu'il est des progrès réalisés par la linguistique dans ces dernières années qu'il ne pouvait se dispenser d'admettre. Parmi ces progrès, le plus incontestable est l'explication du vocalisme indo-européen, dont l'honneur principal revient à M. Ferdinand de Saussure. Aussi c'est avec regret que je vois M. B. parler encore de la *Spaltung* de l'*a* (p. 3, p. 68), de l'*a* bref sanscrit qui s'est trifurqué en *a*, *e*, *o*, absolument comme si la science était restée immobile depuis

Schleicher. Pareillement, j'aurais voulu voir bannir définitivement de la grammaire grecque les termes sanscrits de *guna* et de *vriddhi* (§ 36, p. 162 ss.). Dans ce paragraphe et dans le suivant, relatif à l'apophonie, l'auteur essaie de prendre entre les anciennes et les nouvelles théories une position intermédiaire qui me paraît nuire à la clarté de l'exposition, d'ailleurs incomplète, des faits. Ainsi il range dans le paragraphe de l'allongement des voyelles des cas comme $\lambda\eta\theta\omega$: $\lambda\alpha\theta$, $\sigma\eta\pi\omega$: $\sigma\alpha\pi$, etc., qui rentrent visiblement dans les phénomènes de l'apophonie.

Ce manque de fusion entre les théories anciennes de Kühner et les théories nouvelles que M. B. n'introduit qu'à moitié, apparaît à divers autres endroits. Par exemple, aux pages 216, 217, je note que l'auteur explique les accusatifs pluriels $\sigma\alpha\phi\epsilon\iota\varsigma$, $\mu\epsilon\iota\zeta\omicron\upsilon\varsigma$, comme des contractions de $\sigma\alpha\phi\epsilon\alpha\varsigma$, $\mu\epsilon\iota\zeta\omicron\alpha\varsigma$, et je me prépare à lui objecter que ces formes sont de véritables nominatifs fonctionnant comme accusatifs; mais plus loin, aux pages 419, 427, 433, je trouve indiquée cette explication. Même contradiction apparente à propos de l'origine des formes comme $\tau\epsilon\upsilon\phi\omega\varsigma$, aux pages 291 et 411.

Je m'étonne que l'auteur, si défiant à l'égard des hypothèses, ait admis avec Curtius que $\omicron\tau\omega\varsigma$ soit issu de $\omicron\tau\omega\delta$ (ancien ablatif). Le changement de δ final en σ est sans exemple en grec. Il vaut mieux, je pense, voir dans ce σ un indice adverbial. Le point de départ aurait été donné par des accusatifs neutres en ς employés adverbialement comme le sont les accusatifs en α , en $-\tau\epsilon\rho\omicron\nu$, $-\tau\alpha\tau\alpha$, etc.; par exemple $\alpha\iota\epsilon\varsigma$, $\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha\varsigma$, $\pi\acute{\epsilon}\lambda\alpha\varsigma$, $\delta\acute{\epsilon}\mu\alpha\varsigma$, $\acute{\epsilon}\kappa\alpha\varsigma$, $\acute{\alpha}\gamma\kappa\acute{\alpha}\varsigma$, peut-être aussi $\acute{\alpha}\tau\rho\acute{\epsilon}\mu\alpha\varsigma$, $\chi\omega\rho\iota\varsigma$, etc. Le ς devint un simple signe de la fonction d'adverbe et s'introduisit dans une foule de mots où il n'était pas légitime (par exemple $\omicron\tau\omega$, ancien ablatif ou instrumental), absolument comme la désinence *ment* en français.

Il y aurait aussi lieu de reprocher à l'auteur d'abuser des changements *sporadiques* auxquels les néo-grammairiens ont fait la guerre avec raison : par exemple, le changement de ϕ en μ ou en π (p. 81), celui de $\tau\acute{\epsilon}\mu\gamma\omega$, $\kappa\acute{\alpha}\mu\gamma\omega$ en $\tau\acute{\epsilon}\mu\omega$, $\kappa\acute{\alpha}\mu\omega$ (p. 106), de $\mu\epsilon\tau\acute{\alpha}$ en $\pi\epsilon\delta\acute{\alpha}$ (p. 154), de $\nu\eta\upsilon\varsigma$ en $\nu\alpha\upsilon\varsigma$ (p. 171).

Pour ajouter quelques menues remarques d'un autre genre, on pourrait demander à l'auteur si $\lambda\acute{\alpha}\beta\rho\omicron\varsigma$ (p. 525) forme réellement une exception pour l'accentuation, et s'il ne faudrait point

écrire λαβρός. L'accent irrégulier de λάβρος vient sans doute de ce que ce mot n'avait plus qu'une existence littéraire, et était considéré par les grammairiens comme un composé (Hérodien, I, 203, *Etym. M.*). Aux pages 126 et 32, le dénombrement des mots qui, dans la tragédie attique, conservent le vocalisme ionien aurait pu être plus complet. Outre ἰσλαμος, Θρηξ, πολίτης, etc., on peut citer par exemple Ἀσιϝίτης (Eurip., *Héracles*, 642), τιϝρα (Eschyle, *Perses*, 662), Ἀδριηνός (Eurip., *Hippolyte*, 736).

Mais il serait injuste d'insister sur les petites erreurs et les omissions qui m'ont arrêté. Ces imperfections n'empêcheront pas l'ouvrage de rendre très bien le genre de services que l'on attend de lui.

J'ai été heureux de voir l'auteur introduire dans la théorie des comparatifs et des superlatifs la loi rythmique de M. de Saussure. Je sais bien que M. Brugmann n'a point admis cette loi, et que, de concert avec lui, la plupart des linguistes ont refusé de lui donner une entière adhésion. Elle n'en est pas moins certaine et méritait d'avoir sa place dans l'ouvrage de Kühner.

Dans le chapitre de la prononciation, M. Blass était particulièrement compétent, et il a introduit plusieurs bonnes modifications. La principale concerne la prononciation du digamma (F). Kühner lui attribuait la valeur du *v* français; M. B., avec raison je pense, se range à l'avis de ceux qui l'identifient au *w* anglais ou flamand. Je suis arrivé à cette opinion en considérant les phénomènes particuliers de la chute du *w* et du *y* (jod) en grec. Il règne dans toutes les grammaires grecques, sans excepter celle de Kühner-Blass, une confusion regrettable dans l'exposé des règles relatives à la chute de ces sons. Le manque de clarté me paraît provenir de ce qu'on ne rend pas exactement compte des rapports phonétiques du *w* et du *y* avec les mêmes sons représentés par *u* et par *i* comme second élément d'une diphtongue. Il ne sera peut-être pas sans utilité d'exposer brièvement ici comment il me semble que ces rapports devraient être précisés.

En somme, *w* (F) et *y* (jod), *u* et *i* (second élément des diphtongues) sont deux formes ou, si l'on veut, deux positions différentes d'un même son. Tous les autres sons peuvent, aussi bien que *w* et *y*, avoir ces deux positions différentes. De même qu'il y a deux *b* différents suivant que l'on dit *ba* ou *ab*, il y a

deux *w* ou deux *y* différents suivant que l'on dit *ya* ou *wa*, *ai* ou *au* (diphtongues). La seule dissemblance est que pour *w*, *u*, *y*, *i*, l'écriture distingue les deux formes de son. On peut dire que dans *wa*, *ya*, *w*, *y* ont un son explosif, c'est-à-dire qu'ils ouvrent la syllabe, et que dans *ai*, *au* les mêmes sons représentés par *i*, *u*, sont implatifs ou de fermeture. Ce principe posé, rien de plus aisé que de comprendre les phénomènes relatifs au jod et au digamma. La langue grecque laisse tomber les sons *y*, *w* lorsqu'ils sont explosifs; elles les maintient lorsqu'ils sont implatifs¹. Cette règle explique la chute de tous les jods ou digammes initiaux qui étaient nécessairement explosifs. Elle explique aussi la chute des mêmes sons entre voyelles : c'est qu'alors, au lieu de se servir de ces sons pour fermer la première syllabe, la langue les rattachait comme explosifs à la syllabe suivante : βασιλῆ -(F)ος, et non βασιληυ-ος; δαι-ετο -υυ (ο 140), mais ἔμπαιον -υυ (υ 379) = ἔμπα -(y)ον; γᾶ-(y)ῆοχον, Théogonie, 15. — Ainsi s'expliquent aussi l'abrègement de *ai*, *oi*, *ei* à la fin des mots et devant une voyelle en poésie : ἄνδρα μοι ἔννεπε (μο -(y)έννεπε), la crase καῖσσι (κα -(y)ισσι) en regard de καῖτα (κα -(y)εῖτα), etc. Enfin, le son explosif n'étant possible que devant un son plus ouvert, le F suivi d'une consonne a toujours pris nécessairement la forme implative υ.

Mais il est temps d'arrêter ces considérations trop spéciales, et d'insister en terminant sur le grand service que M. Blass a rendu aux études grecques en entreprenant et en menant à bien cette troisième édition de la grammaire de Kühner. Les hellénistes lui sauront gré d'avoir complété et perfectionné l'ouvrage qui est l'auxiliaire indispensable de leurs recherches, et ils attendront avec impatience l'apparition de son second volume.

LÉON PARMENTIER.

¹ Remarquez que plus tard, même dans cette position, elle a repugné à ces sons, car *ai*, *au*, *ei*, *ou*, *α*, *η*, etc., sont peu à peu devenus monophthongues. — Soit dit en passant, le traitement est généralement inverse en français.

Applications remarquables du théorème de Stewart et théorie du barycentre par Cl. THIRY, *professeur de mathématiques*. — Gand, Ad. Hoste; Paris, Gauthier-Villars, 1891; gr. in-8° de III-96 pp. avec fig. Prix 2 francs.

Voici un ouvrage qui mérite de figurer dans la bibliothèque de tout professeur de mathématiques, qui sera très utile aux élèves des classes supérieures de nos Athénées et, d'une manière générale, à tous ceux qui s'occupent de géométrie; car, malgré son titre, annonçant l'étude d'une question très spéciale, c'est en réalité un recueil très complet des relations métriques des figures planes.

Le théorème de Stewart avait déjà été étudié, avec quelques détails, dans une brochure du même auteur (Gand, Ad. Hoste, 1887). Il y revient cette fois avec plus de développements.

M. Thiry s'est en quelque sorte constitué le champion de cette proposition trop peu connue et a assumé la tâche de la réhabiliter. Son travail est un véritable plaidoyer, et cette circonstance donne à l'ensemble un caractère d'unité qui manque trop souvent dans les écrits de ce genre.

L'auteur démontre d'abord le théorème de plusieurs manières et lui donne diverses formes, dont l'une tout à fait générale, obtenue en tenant compte du signe des grandeurs géométriques. La convention relative à ce point est exposée en note, afin de conserver au livre son caractère didactique.

La fin du Chapitre I est consacrée aux conséquences « classiques et usuelles » du théorème; c'est ainsi que sont désignées plusieurs propositions très curieuses, établies d'une façon originale et qu'il serait parfois difficile de démontrer par d'autres méthodes.

Les trois chapitres qui suivent contiennent des applications relatives au triangle, au quadrilatère, au cercle; ce ne sont plus des applications usuelles, ni même classiques, mais de nombreuses vérités très peu connues, dont quelques-unes tout à fait nouvelles, ou du moins exposées d'une manière originale.

L'analyse, même succincte, de ces questions nous mènerait trop loin; nous nous bornerons à dire un mot d'une série de théorèmes concernant les distances des points remarquables du triangle, centre de gravité, centres des cercles inscrit et circonscrit, orthocentre, points de Lemoine et de Brocard.

M. Catalan considèrait ces questions comme assez importantes et difficiles, puisqu'il les a trouvées dignes d'une étude sérieuse. En effet le Bulletin de l'Académie de 1890 contient un article où le savant professeur de l'Université de Liège détermine quelques-unes de ces distances; ces démonstrations sont assez laborieuses et nécessitent le secours de la Trigonométrie ¹.

Au moyen du Théorème de Stewart, M. Thiry traite toutes ces questions, géométriquement, avec une facilité remarquable. Bien plus, prenant la chose de haut, il s'attaque à un problème très général, dont tous les autres ne sont que des cas particuliers et le résout avec un rare bonheur. A cet effet, il considère le point de rencontre des droites qui, partant des sommets du triangle, partagent les côtés opposés dans le rapport des puissances n^{mes} des côtés adjacents.

Ce point, qu'il nomme K_n est en somme ce qu'on appelle le *potentiel* d'ordre n et se confond, pour des valeurs particulières de n , avec le centre de gravité, le centre du cercle inscrit et le point de Lemoine. Le Théorème de Stewart permet de calculer la distance de K_n à un point quelconque déterminé par ses distances aux trois sommets du triangle.

La formule que l'on obtient et pour laquelle M. Thiry propose, dans sa préface, le titre d'*Omni-formule métrique du triangle*, renferme, comme cas particuliers, un nombre considérable de relations donnant les distances des points remarquables. En somme, il paraît difficile de traiter une question avec plus de largeur de vues et d'élégance.

Presque tout le livre est également bien fait.

Nous citerons encore le Chapitre V, où sont exposés plusieurs lieux géométriques, et le Chapitre VI, consacré à la théorie du barycentre, théorie généralement omise dans les traités de géométrie élémentaire et enseignée seulement en mécanique. Le tout se termine par une série d'exercices.

Si l'ouvrage a des défauts, ils résultent de ses qualités mêmes. En effet, l'auteur a voulu nous laisser une impression profonde de la fécondité du Théorème et surtout de son caractère spécial, qui en fait un véritable instrument d'analyse, de façon, par exemple, que, dans la plupart des cas, on est dispensé de tracer

¹ Dans sa dernière assemblée, la Classe des Sciences de l'Académie royale a décidé l'impression d'un mémoire de M. Thiry sur le même sujet.

aucune ligne auxiliaire. Il fallait se servir de la proposition de Stewart comme outil unique et, en restreignant ainsi les ressources, on donnait, il est vrai, plus de consistance à l'ensemble de la théorie, mais on devait fatalement arriver à des longueurs dans certaines démonstrations. Citons, comme exemple, le théorème de la page 50 sur le quadrilatère complet.

Nous trouvons aussi, à la page 23, une proposition tout à fait accessoire, établie d'une façon assez laborieuse, contrastant avec l'élégance habituelle des démonstrations. Puisque ce n'est, en somme, qu'un hors d'œuvre, une parenthèse, pourquoi lui attribuer une page entière de texte au lieu de faire simplement la preuve ou de la placer en note ?

Ces petits inconvénients sont amplement rachetés par un style clair et sobre, par une bonne disposition des matières : on voit percer, à chaque page, le désir d'être compris. Le livre est d'ailleurs destiné à l'enseignement : jamais un terme nouveau n'est introduit sans être défini soigneusement ; on trouve à chaque instant de petites remarques pleines de bon sens, de sens pédagogique, dirons-nous. Nous n'en voulons pour preuve que la distinction bien nette établie (p. 79) entre les centres de gravité des sommets, du périmètre et de la surface d'un polygone.

Concluons : le Théorème de Stewart mérite d'être étudié, et ne peut l'être complètement qu'avec le commentaire de M. Thiry.

Espérons que, dans la suite, l'auteur appliquera ses facultés à des parties moins élémentaires de la science mathématique. Les découvertes qu'il vient de faire dans un domaine battu et rebattu, nous sont un sûr garant de ses succès dans des parties encore moins explorées.

M. STUYVAERT.

Leçons élémentaires de Physique, par VICTOR VAN TRICHT.

1^{re} partie : *Pesanteur, son, chaleur* ; — 2^e partie : *Lumière, magnétisme, électricité*, fr. 3-50 chaque volume. Namur, Wesmael-Charlier, 1890.

Ce livre, bien écrit, méthodique, simple et parfaitement au courant des questions scientifiques actuellement agitées, nous paraît digne de toute l'attention des professeurs.

L'auteur a écrit ces leçons pour les élèves des établissements d'instruction moyenne, athénées et collèges, spécialement pour

ceux qui se destinent à la philosophie, au droit et aux lettres, à la médecine et au doctorat en sciences. Bien que tout y relève des mathématiques, il nous semble parfaitement répondre à sa destination.

Son but est de former l'esprit de l'élève, de le dresser par l'exercice constant des méthodes expérimentales et du raisonnement scientifique; de chercher à l'instruire bien plus qu'à l'amuser; de s'attacher à exposer les lois et les théories scientifiques plutôt qu'à décrire les instruments et les expériences; d'enchaîner les uns aux autres les phénomènes divers et de former un corps de doctrine à la hauteur des plus récentes découvertes. Nous savons gré à l'auteur, non seulement d'avoir si bien compris le rôle que doit jouer l'enseignement de la physique dans une bonne éducation, mais surtout d'avoir si bien réussi à faire une œuvre pratique, simple, lucide et rigoureusement exacte. Il faut bien l'avouer, le cours de physique, dans l'enseignement moyen, à trop longtemps consisté dans la description des instruments dont on se servait pour l'amusement des élèves, pour faire de la physique récréative à l'usage des gens du monde, en produisant sous leurs yeux quelques phénomènes qu'on présentait tels quels à leur attention superficielle. Mais « faire observer scientifiquement un phénomène, en mesurant chacun des faits relatifs qui le composent dans leur ordre » de grandeur, pour déduire de cette observation les lois expérimentales et interpréter l'effet en le rattachant à sa cause, » voilà ce qui constitue l'essentiel et ce que précisément on avait grand soin de négliger, tout autant que les formules qui fixent si nettement dans l'esprit les lois physiques constitutives de la science elle-même.

Il est vrai que les manuels classiques faisaient à peu près défaut. Les uns, trop volumineux, trop compliqués, étaient plutôt des cours d'université que des cours d'enseignement moyen. Les autres plus simples, plus amusants, plus faciles à utiliser dans d'agréables causeries, n'étaient rien moins que scientifiques.

Des hommes d'enseignement se sont enfin mis à l'œuvre pour doter nos écoles de bons livres sur la matière qui nous occupe. Nous avons, dans cette revue même, rendu compte des excellents manuels de MM. Fleury et Duguet, de Michelet et d'autres écrivains de moindre étendue. Les leçons élémentaires de

M. Victor Van Tricht, nous ont paru dignes d'un compte-rendu non moins caractéristique que ceux que nous avons faits sur les ouvrages importants que nous venons de citer.

C'est un livre qui se lit de la première à la dernière ligne avec un véritable plaisir. On y sent, à chaque page, la griffe du vrai professeur qui, avant de livrer ses leçons à la publicité, les a fait passer au crible de l'expérience scolaire, les mettant en rapport avec les difficultés de l'enseignement, afin d'adapter, autant que possible, la science au jugement de ses jeunes auditeurs, tout en restant fidèle à la vérité, et ne leur inculquant que des connaissances conformes aux données actuelles de la science. Nous avons constaté avec plaisir que, dans le cours entier, l'auteur ramène au système des unités C. G. S., toutes les unités physiques en usage, et qu'il corrige les erreurs usuelles de langage, chaque fois qu'il en a l'occasion. Si nous ne craignons d'allonger démesurément notre compte-rendu, nous exposerions, comme exemple de la manière dont procède l'écrivain, les passages relatifs au mouvement pendulaire, que l'auteur fait précéder de l'étude du mouvement circulaire, pour préparer et faciliter l'analyse si compliquée et si délicate de ce mouvement.

Nous ferons cependant un sérieux grief à M. Van Tricht d'avoir négligé la partie pratique de l'œuvre : les problèmes de physique. L'ouvrage est complètement vierge d'applications ; nous ne pouvons que le constater avec regret, car cette résolution des problèmes nous paraît être un complément indispensable à l'intelligence des théories elles-mêmes.

Sans cet exercice, on court risque de se faire illusion sur le savoir réel des jeunes gens, et sur leur trop léger bagage de physique amusante, écueil que l'auteur a cependant voulu éviter à tout prix.

Nous insistons sur ce point. L'élève doit nécessairement résoudre des problèmes de physique, pour comprendre l'importance et l'utilité des lois et des théories, absolument comme il doit savoir appliquer les théorèmes étudiés en géométrie à des exercices choisis, sous peine de n'être qu'un perroquet. Ajoutons que l'étude approfondie des applications ne doit pas même arrêter le professeur, car elle fera faire des progrès en mathématiques, science sans laquelle la vulgarisation de la physique n'est qu'une chimère.

Dans ses conclusions générales, l'auteur, sous certaines réserves, résume en une formule, toutes les conclusions de la physique contemporaine :

Tous les phénomènes matériels se réduisent à des mouvements d'atomes de deux classes, les uns pondérables, les autres impondérables.

La physique se réduit ainsi à un simple problème de mécanique ; ce que nous admettons de bonne grâce.

Mais ce que nous admettons moins, c'est que l'auteur parte de là pour entrer dans des considérations philosophiques, qu'il faut abandonner aux éternelles disputes de la métaphysique, car elles sont sans connexion possible avec les *méthodes purement expérimentales*.

Ces conclusions offrent, en outre, un autre inconvénient. Elles ont un caractère *confessionnel* qui pourrait donner ombrage à certains esprits et qui ne nous paraissent pas indispensables dans un cours de physique. Nous croyons que l'auteur fera bien de les faire disparaître dans une nouvelle édition.

Au point de vue de l'exécution typographique, ce livre fait grand honneur à la librairie classique de M. Wesmael-Charlier. L'heureuse disposition des démonstrations, la beauté des caractères d'impression, la netteté des figures et des vignettes, au nombre de plus de 400, font admirablement ressortir l'exposition méthodique de la matière et charment le regard sans le fatiguer.

Qu'on nous permette d'ajouter à ce compte rendu quelques observations sur divers ouvrages parus l'année dernière chez M. Wesmael-Charlier, qui s'est donné la mission de publier tant de bons et d'excellents livres classiques.

L'Atlas général de géographie physique et politique (115 cartes en 32 planches) par J. ROLAND. — Enseignement moyen et normal.

Cet Atlas est publié avec une admirable netteté d'exécution. Tout s'y saisit sans le moindre effort et l'œil n'est jamais aveuglé par la finesse des caractères ou la confusion des détails et des ensembles.

On a reproché à l'auteur sa façon de tracer les montagnes, procédé tout idéal et sans rapport avec la réalité matérielle des reliefs. Cette observation serait fondée, si elle s'adressait aux

hommes de science. Mais il ne faut pas perdre de vue le but purement scolaire de l'auteur, qui se propose avant tout la délimitation exacte des bassins. Il est vrai qu'après avoir prôné outre mesure l'étude des sciences géographiques par bassins, on a passé au dénigrement le plus acerbe contre ce procédé. Cela prouve uniquement que ceux qui se livrent à ce déchaînement contre la plus rationnelle des méthodes, ne savent en quoi consiste la science géographique. L'auteur passe successivement en revue la cosmographie, les Planisphères, la Mappemonde et les diverses parties des cinq parties du monde, envisagées au point de vue des divisions physiques, des divisions politiques, des cours d'eau, des chemins de fer, des productions minérales, agricoles, industrielles et commerciales. L'atlas comprend donc généralement quatre cartes spéciales pour chacune des 32 contrées qu'il renferme. Il est excellent pour sa destination. Pourquoi lui demander davantage?

Botanique des écoles moyennes, par REN. STERCKX, 2^e édition, 155 figures dans le texte, prix 1 fr. 75.

Nous avons rendu compte dans la *Revue de l'Instruction publique*, de la première édition de cet ouvrage, adopté depuis par le gouvernement. De notables améliorations ont été introduites dans l'œuvre; les parties que nous avions critiquées ont disparu. Le manuel est bien approprié aux écoles moyennes. On y remarque d'excellents appendices en tableaux, résumant l'anatomie et la physiologie végétales, une table alphabétique des mots techniques employés dans le traité, un index alphabétique des embranchements, classes, genres, espèces, cités dans le livre, une table des figures et une autre des matières, toutes très bien conçues et bien exécutées. Nos félicitations à l'auteur, envers lequel nous avons été d'abord un peu sévère, mais qui a si bien su profiter de nos observations.

Tableau synchronique de l'histoire universelle et d'une histoire nationale pendant la période féodo-communale, par l'abbé E. MINSIER, 2 fr.

Un tel tableau est pour ainsi dire indispensable aux élèves qui s'occupent de l'histoire générale et de celle de notre pays. Ils y voient l'ensemble des faits qui se passent dans le monde entier à un moment donné de l'histoire de l'humanité, ce qu'ils perdent constamment de vue en étudiant les manuels ordinaires. D'un autre côté, ils peuvent suivre, dans ses linéaments essentiels,

l'histoire de chaque pays depuis son origine jusqu'à nos jours. Rien de meilleur, pour les répétitions et pour les conceptions générales, qu'un tel travail.

L'abbé Minsier nous semble donc avoir rendu un véritable service à l'enseignement, d'autant plus qu'on y chercherait vainement aucune appréciation confessionnelle. Du moins nous n'en avons remarqué aucune. L'auteur se borne à l'indication des faits, laissant au professeur le soin de les apprécier. Cette méthode, selon nous, est sage et saine, et si, contre notre attente, quelque tare de ce genre s'y trouvait, ce que nous ne croyons pas, nous engagerions vivement l'auteur à la faire disparaître. Il ne pourrait que s'en féliciter. Nous croyons aussi qu'il aurait pu très avantageusement multiplier les détails, dans les endroits laissés vides, et combler certaines lacunes relatives aux savants, aux artistes, aux littérateurs, aux inventions, aux découvertes. A ce point de vue, nous lui appellerons spécialement son attention sur deux ouvrages du même genre que le sien, mais écrits pour les savants bien plus que pour les élèves : 1° *Les Fastes universels, ou tableaux historiques, chronologiques et géographiques*, par M. Buret de Longchamps, éditeur Auguste Wahlen, Bruxelles 1822 ; 2° *La science de l'histoire*, développée par tableaux synoptiques par P. N. Chantereau, Paris chez Goujon, fils 1803. Ouvrages admirables, auxquels il faut joindre : *l'atlas historique, généalogique, chronologique et géographique* de Le Sage, Bruxelles, De Mat, 1837.

La photographie appliquée aux arts militaires et aux arts civils, par LÉON GODY, ancien capitaine. « Cet ouvrage, dit l'auteur, comprend, sous une forme condensée, toutes les applications et les procédés importants de la photographie, tels que nous les enseignons à l'*Ecole militaire* et à l'*Ecole de guerre*. Toutefois, en développant spécialement les parties qui peuvent avoir leur utilité dans les arts militaires, nous avons donné des notions suffisamment complètes sur les *applications scientifiques et industrielles*. »

Sous ce rapport, cet ouvrage fait donc partie intégrante d'un cours de physique, et les professeurs des athénées pourront y puiser aussi les plus utiles renseignements. Il va sans dire que l'ouvrage s'adresse aux personnes qui ont reçu une instruction scientifique suffisante. L'auteur pouvait donc leur exposer les théories chimiques et physiques de la plupart des phéno-

mènes photographiques qui paraissent si mystérieux au vulgaire. Cette partie théorique, développée avec un remarquable talent, permet de faire une intelligente application des appareils et des produits chimiques, et d'éviter les accidents et les mécomptes auxquels se heurte à chaque instant le photographe ignorant. Les objectifs ont surtout fait l'objet d'études spéciales et approfondies, car quoique pièces principales de la chambre noire, c'est d'ordinaire sur eux que l'on porte le moins d'attention. De nombreuses questions et des applications multiples permettront de tirer parti même des objectifs les plus médiocres. Dans les manipulations, l'auteur, sobre de recettes et de formules, ne donne que celles qui, même entre des mains inhabiles, produisent de bons résultats. Voici du reste les titres de tous les chapitres de la table des matières de ce remarquable et savant travail : Histoire de la photographie. — Etude de l'image photographique au point de vue chimique. — Optique photographique. — Etude des lentilles et des objectifs. — Aberrations des lentilles simples. — Des objectifs. — Des chambres noires. — Obturateurs instantanés. — Collodion humide. — Collodion sec. — Plaques au gélatino-bromure d'argent. — Exposition des plaques à la chambre noire. — Développement de l'image. — Fixage des plaques et renforcement. — Clichés pelliculaires. — Epreuves au sel d'argent. — Epreuves positives sans sel d'argent. — Epreuves positives par impression photomécanique à demi-teintes. — Applications militaires. — Applications scientifiques.

Comme on le voit, c'est un travail complet, profond, méthodique. Il est écrit en un style simple, clair, châtié, et ne forme qu'un seul volume très condensé (212 pages), contenant tout ce qui constitue la théorie physique et les applications pratiques de la photographie. Nous ne pouvons trop féliciter l'auteur du soin avec lequel il a composé ce bel et savant ouvrage.

THIL-LORRAIN.

N. B. — Les comptes rendus des autres publications de M. Wesmael-Charlier paraîtront dans une prochaine livraison. Le temps de les lire.

MATHÉMATIQUES.

DÉMONSTRATION GÉOMÉTRIQUE DES FORMULES QUI DONNENT LA DISTANCE D'UN POINT A UNE DROITE OU A UN PLAN.

Nous nous proposons de faire connaître une démonstration simple des formules connues de la distance d'un point à une droite ou à un plan, en coordonnées cartésiennes.

I. *Distance δ d'un point M à une droite.*

Soient (α, β) les coordonnées du point M. Nous examinerons successivement le cas des axes rectangulaires et celui des axes obliques.

Fig. 1. *Premier cas.* Les axes sont rectangulaires. 1° *Droite passant par l'origine.* Projetons orthogonalement le point M, en P, sur la droite donnée; l'ordonnée MQ de ce point rencontre OP au point I. Posons $Pox = \varphi$ et $tg \varphi = m$. On a

$$MQ = IQ \pm MI.$$

Dans cette égalité, on prendra le signe supérieur ou le signe inférieur suivant que le point M sera au-dessus ou au-dessous du point I. Or

$$IQ = \alpha \, tg \varphi = m\alpha,$$

$$MI = \frac{\delta}{\sin \varphi} = \delta \sqrt{1 + m^2}.$$

Remplaçant, nous aurons

$$\beta = m\alpha \pm \delta \sqrt{1 + m^2}$$

d'où

$$(I) \quad \delta = \frac{\beta - m\alpha}{\pm \sqrt{1 + m^2}}.$$

2° *Droite quelconque.* Soit

$$Ax + By + C = 0$$

l'équation de la droite donnée AB. Les coordonnées à l'origine sont :

$$\left. \begin{aligned} oA = a &= -\frac{C}{A}, \\ oB = b &= -\frac{C}{B}. \end{aligned} \right\} \dots (1)$$

Fig. 2. Joignons MA, MB, MO. On a, en égalant deux expressions différentes de la surface du quadrilatère OAMB :

$$OAB \pm MAB = MOA + MOB.$$

On prendra le signe +, quand M sera du côté de AB opposé au point O, et le signe —, dans le cas contraire.

Si l'on remplace, dans l'égalité ci-dessus, les différentes quantités par leurs valeurs, on aura

$$ab \pm \delta \sqrt{a^2 + b^2} = a\beta + b\alpha$$

d'où

$$\delta = \pm \frac{a\beta + b\alpha - ab}{\sqrt{a^2 + b^2}}.$$

Au moyen des relations (1), on peut éliminer les coordonnées à l'origine (a, b), et écrire

$$(II) \quad \delta = \pm \frac{A\alpha + B\beta + C\gamma}{\sqrt{A^2 + B^2}}.$$

Second cas. Les axes sont obliques. Appelons θ leur angle. Soit, comme précédemment,

$$Ax + By + C = 0$$

(Fig. 3) l'équation de la droite AB. Projetons orthogonalement le point M sur les droites AB, ox, oy en P, Q, R. On a, comme dans le premier cas,

$$OAB \pm MAB = MOA + MOB. \quad (2)$$

D'ailleurs

$$MQ = \beta \sin \theta.$$

$$MR = \alpha \sin \theta.$$

En remplaçant dans (2), on obtient l'égalité

$$ab \sin \theta \pm \delta \sqrt{a^2 + b^2} - 2ab \cos \theta = (a\beta + b\alpha) \sin \theta$$

de laquelle on tire

$$\delta = \pm \frac{(\alpha\beta + b\alpha - ab) \sin \theta}{\sqrt{a^2 + b^2 - 2ab \cos \theta}}.$$

Quand on introduit les coefficients A, B, C de l'équation de la droite, la formule devient

$$(III) \quad \delta = \pm \frac{A\alpha + B\beta + C}{\sqrt{A^2 + B^2 - 2AB \cos \theta}}.$$

II. *Distance δ d'un point M à un point ABC.*

On supposera les axes rectangulaires. Soient (α, β, γ) les coordonnées du point M. Posons $OA = a$, $OB = b$, $OC = c$. Tirons (Fig. 4) MO, MA, MB, MC. On a

$$\text{vol ABCO} \pm \text{vol MABC} = \text{vol MOBC} + \text{vol MOCA} + \text{vol MOAB}.$$

Or, en vertu d'un théorème connu ¹,

$$\text{surf. ABC} = \sqrt{a^2b^2 + b^2c^2 + c^2a^2}.$$

On a donc, en remplaçant,

$$abc \pm \delta \sqrt{a^2b^2 + b^2c^2 + c^2a^2} = bc\alpha + ca\beta + ab\gamma$$

d'où l'on tire

$$\delta = \pm \frac{bc\alpha + ca\beta + ab\gamma - abc}{\sqrt{a^2b^2 + b^2c^2 + c^2a^2}}.$$

Si

$$Ax + By + Cz + D = 0$$

est l'équation du plan, la valeur de δ prend la forme habituelle

$$(IV) \quad \delta = \pm \frac{A\alpha + B\beta + C\gamma + D}{\sqrt{A^2 + B^2 + C^2}}.$$

ALPHONSE DEMOULIN,

Prof. agrégé de l'enseignement moyen.

¹ Le carré d'une aire plane est égal à la somme des carrés des projections de cette aire sur trois plans rectangulaires.

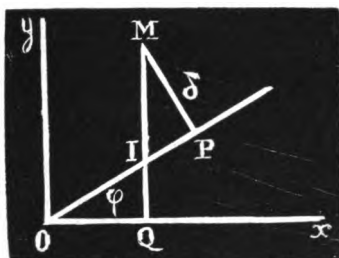


Fig. 1.

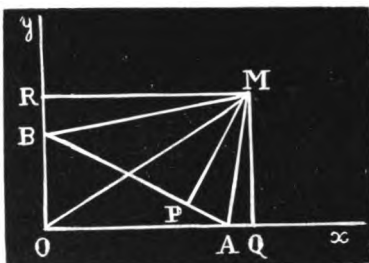


Fig. 2.

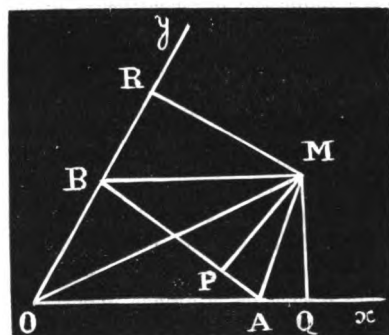


Fig. 3.

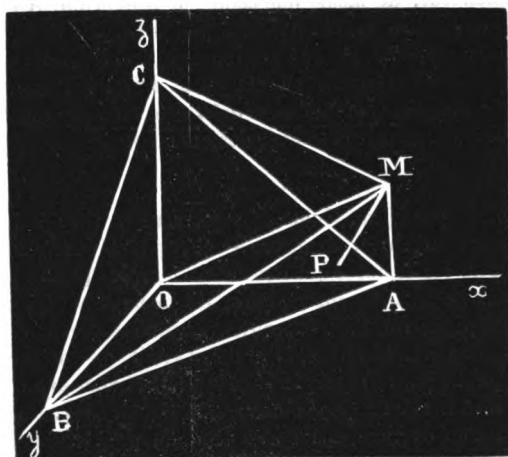


Fig. 4.

VARIA.

L'administration des Musées de Berlin vient de publier le catalogue des objets du Musée de sculpture chrétienne. C'est une splendide publication, où tous les monuments de quelque importance sont reproduits en héliogravures (68 planches et 70 illustrations dans le texte). Malgré le luxe de cette publication, le volume ne coûte que 25 francs : c'est un exemple que nous voudrions voir suivi par les musées tant de notre pays que de l'étranger. *Beschreibung der Bildwerke der christlichen Epoche, bearbeitet von W. Bode und H. v. Tschudi*. Berlin, Spemann, 1890. 4° de 263 p. et 68 pl.

Les fascicules 19 et 20 de l'excellent *Dizionario epigrafico di antichità romane* de RUGGIERO, dont le premier fascicule fut publié en 1886, viennent de paraître. On sait que cette publication est indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'antiquité romaine; elle ne saurait être remplacée par aucun ouvrage antérieur. Dans les deux derniers fascicules nous remarquons surtout les articles suivants : indication et histoire épigraphique des diverses localités portant le nom de *Aquae* : il n'y en a pas moins de 72, nouvelle preuve de la grande importance attachée par les Romains aux eaux de source et aux bains ; l'article sur la ville d'Aquilée, qui permettra de reconstituer l'histoire antique de cette cité qui eut son époque de splendeur, de même que celui sur Aquincum (Alt-Ofen). Un article des plus étendus est consacré au mot *Ara*. M. Ruggiero étudie l'autel dans ses rapports 1° avec les temples, 2° avec les tombes, et il termine par la liste des autels publics ayant existé à Rome. Signalons enfin un article des plus complets sur l'*arbiter* et un autre sur l'*arca*, dans lequel on trouve de curieux renseignements concernant l'organisation des *collegia*.

En 1888 M. le prof. Em. Hubner publia, sous le titre de *La Arqueologia de España* (Barcelone, Ramirez, X—298 p.), un ouvrage dans lequel il résumait toutes les données qui nous sont fournies par les géographes et les historiens anciens, les inscriptions, les monnaies et les monuments concernant l'Espagne romaine. Cet ouvrage valut au savant épigraphiste de Berlin le second prix Martorel, le premier ayant été attribué au splendide ouvrage publié par nos compatriotes MM. Siret (*Les premiers âges du métal dans le Sud-Est de l'Espagne*. Anvers, 1887). M. Alex. Riese annonce la publication d'un ouvrage, analogue à celui du prof. Hubner, pour les provinces rhénanes. *Das rheinische Germanien in der antiken Litteratur* (Leipzig, Teubner). Il serait à souhaiter que l'on entreprit des publications

analogues pour les diverses provinces de l'empire romain. Ce serait le meilleur moyen de préparer les matériaux pour la solution de la question, si importante pour l'histoire générale, de la romanisation des provinces romaines.

M. Morrison vient de publier, dans la collection *The story of the nations*, un livre dont nous recommandons tout spécialement l'étude à ceux qui voudraient répondre à la question sur l'histoire Juive pendant la période romaine posée par l'Académie royale de Belgique. M. Morrison, dans son livre *the Jews under roman rule* (London, 1890. XXX—426 p.), traite de l'histoire des Juifs depuis la révolte des Macchabées jusqu'à la destruction de Jérusalem (164 av. J.-C. — 135 après J.-C.). Les conclusions du livre de M. Morrison sont : Jamais la Palestine et les Juifs n'ont été mieux administrés que sous les Romains ; les révoltes qui y ont éclaté sont le résultat, non des souffrances populaires, mais des haines religieuses ; ce n'est qu'en Palestine qu'on rencontrait le Juif dans toute sa pureté ; ailleurs la population juive était mélangée d'éléments grecs et syriens. Ceux-ci étaient plus riches et plus développés que les Juifs palestiniens ; mais les uns et les autres restèrent juifs avant tout, tant dans la vie sociale que dans la vie politique. Le Juif ne s'assimila jamais les idées de la civilisation hellénique. Ces tendances particularistes furent la principale cause de la faiblesse de ce peuple et l'empêchèrent d'étendre son influence. — Sans apprécier ici la valeur de ces thèses, nous croyons qu'il suffit de les résumer pour indiquer tout ce qu'elles présentent de suggestif.

Le gouvernement vient de publier une nouvelle édition du *Guide du batelier* (*Gids des schippers*), de M. l'ingénieur Dufourny. Nous signalons tout spécialement cet ouvrage aux professeurs de géographie des collèges et des athénées. Ils y trouveront des cartes sur le système hydrographique de notre pays et des pays voisins qui sont de vrais modèles du genre et n'ont jusqu'ici été dépassés nulle part. Notre immense réseau de canaux y est dessiné avec une remarquable netteté. On y trouve aussi les plans des principaux ports. Il y a une édition flamande et une édition française de cet excellente publication.

M. W. Hecker, professeur émérite de l'Université de Groningue, vient de publier une traduction en vers du Prométhée (*Prometheus, treurspel van Aeschylus*. Groningen, 1890. 52 p.). Cette traduction est en tous points remarquable. Maître de la langue grecque autant que de la langue maternelle, l'auteur est parvenu à rendre avec une fidélité des plus minutieuses les moindres nuances du texte grec, et a su mettre à profit la grande richesse de la langue néerlandaise : son travail prouve une fois de plus qu'il n'y a peut-être pas de langue qui puisse rendre aussi exactement le sens des textes grecs que la langue néerlandaise.

L'illustre architecte Hansen vient de mourir à Vienne. Il avait fait les plans de l'Académie d'Athènes, l'édifice classique le plus parfait qui ait été construit en ce siècle.

Il était le dernier des quatre grands architectes qui ont fait de Vienne la ville la plus remarquable de l'Europe au point de vue de l'architecture du dix neuvième siècle. Les trois autres maîtres étaient von Ferstel, Semper et Frédéric Schmidt.

L'Académie royale de Berlin vient de publier les inscriptions grecques de l'Italie et de la Sicile, ainsi que celle des autres pays de l'Europe occidentale. Le travail a été confié à M. G. Kaibel, qui s'est adjoint pour les inscriptions grecques de la Gaule, M. Alb. Lebègue, professeur à la faculté de Toulouse. *Inscriptiones graecae Siciliae et Italiae, additis graecis Galliae Hispaniae Britanniae Germaniae inscriptionibus*. Berolini, 1890.

La publication a été faite conformément au plan adopté pour les inscriptions latines, seulement les commentaires sont plus raccourcis. Le recueil comprend 2581 inscriptions authentiques et 394 inscriptions fausses, et de plus un certain nombre d'inscriptions portant des numéros supplémentaires avec la mention *a*, *b*, etc. Il eût été préférable de ne pas se servir de cette double notation, qui rend souvent les recherches très difficiles, et de continuer régulièrement la numérotation. Notre pays ne possède que trois inscriptions grecques, encore sont-elles d'origine étrangère. De ces trois, la seule authentique (n° 2568) fait partie de la collection Ravenstein (Musée de la porte de Hal); les deux autres sont fausses. L'une a été découverte en 1811 à Crupet (province de Namur), n° 384; l'autre n'a pas été publiée dans le Recueil de Kaibel, mais se trouve parmi les inscriptions fausses du *Corpus inscriptionum atticarum*. Elle est conservée dans une collection particulière à Esneux. Parmi les inscriptions les plus importantes publiées dans le recueil de Kaibel, nous citerons les célèbres inscriptions de Taormina, les Tables d'Héracée du Musée de Naples, la Table iliaque du Musée du Capitole et la fameuse inscription chrétienne du Musée D'Aulun (n° 2525).

A la 7^e ligne de cette dernière, M. Lebègue ne restitue pas dans la lecture les lettres IXΘYX AP qui, comme l'a proposé M. Seldmayer dans la *Philologische Rundschau* (1881, p. 930), doit probablement se lire : *ιχθὺς, χαῖρε μοι ἄρα, λιλαῖα, δεσποτα σῶτερ* ou bien *ιχθὺς χάρις ἄρα*, que Wilpert (*Principienfrage der christlichen Archaeologie*. Fribourg, 1889 p. 57) traduit : *Ichthy igitur satia, te supplex rogo, Domine Salvator*.

Presqu'en même temps que ce nouveau volume des inscriptions grecques a paru la première partie du t. XV du C. I. L. (*Instrumentum domesticum*). Il contient les inscriptions doliaires de Rome, dont l'éditeur M. Dressel, par ses travaux antérieurs, ainsi que M. Descemet, par ses Inscriptions doliaires, avait déjà si bien fait ressortir l'importance historique.

La publication des deux *Corpus* touchant à sa fin, il ne sera peut-être

pas sans quelque intérêt de faire le relevé du nombre des inscriptions latines publiées jusqu'à ce jour :

C. I. L.	I	1499		
	II	5132	et	488 fausses
	III et app.	7623	"	287 "
	IV	3339	"	142 "
	V	8997	"	1121 "
	app. par Païs	1323	"	2 "
	VI	24320	"	3643 "
	VII	1355	"	24 "
	VIII	10988	"	33 "
	IX	6419	"	767 "
	X	8422	"	1508 "
	XI	4080	"	483 "
	XII	6038	"	337 "
	XIV	4278	"	461 "
	XV	2557		
	Ephemeris epigr. I-VII	5130	"	99 "
	Cagnat Ann. epigr. 1888 :	184		
	1889 :	188		
	1890 :	159		
	Inscr. inéd. d'Afrique	813		
	(Extr. des papiers de RENIER)			
	BRAMBACH C. I. RH.	2027	"	90
		104.871	et	9482 fausses

On n'exagérera pas en admettant que le nombre des inscriptions latines actuellement connues doit s'élever environ au chiffre de 125,000 authentiques et de 10,000 fausses.

A. DE CEULENEER.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT.

Programme des examens pour la collation des grades académiques légaux.

(Suite).

§ 2. — UNIVERSITÉ DE L'ÉTAT A LIÈGE.

FACULTÉ DE PHILOSOPHIÉ ET LETTRES.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT EN PHILOSOPHIE ET LETTRES.

L'examen fait l'objet de deux épreuves, et de deux années d'études au moins.

A. — *Candidature préparatoire au droit.*

La première épreuve comprend :

- 1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin ;
- 2° La logique ;
- 3° La psychologie, y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte ;
- 4° L'histoire politique de l'antiquité ;
- 5° L'histoire politique du moyen âge ;
- 6° L'histoire politique interne de la Belgique.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication d'un auteur latin ;
- 2° L'histoire de la littérature française ou celle de la littérature flamande, au choix du récipiendaire ;
- 3° Des notions sur les principales littératures modernes ;
- 4° La philosophie morale ;
- 5° Le droit naturel ;
- 6° L'histoire politique moderne ;
- 7° Des notions sur l'histoire contemporaine ;
- 8° Des notions sur les institutions politiques de Rome.

Les étudiants peuvent demander, en outre, à être interrogés, et sur l'histoire de la littérature flamande et sur l'histoire de la littérature française,

B. — *Candidature préparatoire au doctorat.*

- I. — Pour les récipiendaires qui se destinent au grade de docteur en

philosophie et lettres et qui se proposent d'étudier spécialement la philosophie, l'histoire, la philologie classique ou la philologie romane, l'examen comprend toutes les matières énumérées ci-dessus, sauf le droit naturel et, en outre, dans chacune des deux épreuves :

1^o La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et l'explication d'un auteur grec ;

2^o Des exercices sur des questions de philosophie ; des exercices sur l'histoire et sur la géographie ; des exercices philologiques sur la langue grecque et sur la langue latine ; des exercices sur les langues latine et romanes, selon que le récipiendaire se propose d'étudier la philosophie, l'histoire, la philologie classique ou la philologie romane.

II. — Pour les récipiendaires qui se destinent à l'étude spéciale de la philologie germanique :

La première épreuve comprend :

1^o La traduction, à livre ouvert, de texte flamands, anglais et allemands et l'explication d'auteurs flamands, anglais et allemands ;

2^o Des exercices philologiques sur le flamand, l'anglais et l'allemand ;

3^o L'histoire politique du moyen âge ;

4^o L'histoire politique interne de la Belgique ;

5^o La logique et la psychologie, y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte.

La deuxième épreuve comprend :

1^o La traduction, à livre ouvert, de textes flamands, anglais et allemands et l'explication d'auteurs flamands, anglais et allemands ;

2^o Des exercices philologiques sur le flamand, l'anglais et l'allemand ;

3^o L'histoire de la littérature française et l'histoire de la littérature flamande ; des notions sur les principales littératures modernes ;

4^o L'histoire politique moderne ;

5^o Des notions sur l'histoire contemporaine ;

6^o La philosophie morale.

EXAMEN POUR LE GRADE DE DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES.

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et de deux années d'études au moins.

Il porte sur les matières comprises dans l'un des cinq groupes suivants, au choix du récipiendaire :

A. — *Philosophie.*

La première épreuve comprend :

1^o L'encyclopédie de la philosophie ;

2^o L'histoire de la philosophie (1^{re} partie) ;

3^o L'étude approfondie de questions de psychologie, de logique ou de morale (1^{re} partie) ;

4^o La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin et l'explication approfondie d'auteurs grecs et latins ;

5^o L'histoire de la pédagogie et la méthodologie.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° L'histoire de la philosophie (2° partie);
- 2° Le droit naturel ;
- 3° La métaphysique ;
- 4° L'étude approfondie de questions de psychologie, de logique ou de morale (2° partie);
- 5° L'analyse critique d'un traité philosophique ;
- 6° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin et l'explication approfondie d'auteurs grecs et latins ;
- 7° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

B. — *Histoire.*

La première épreuve comprend :

- 1° L'encyclopédie de l'histoire ;
- 2° L'histoire de la philosophie (1^{re} partie);
- 3° La géographie et l'histoire de la géographie (1^{re} partie);
- 4° Les institutions grecques et les institutions romaines (1^{re} partie) ou les institutions du moyen âge et des temps modernes (1^{re} partie);
- 5° La critique historique et l'application à une période de l'histoire (1^{re} partie);
- 6° L'épigraphie grecque et latine (1^{re} partie) ou la paléographie et la diplomatique du moyen âge (1^{re} partie);
- 7° L'histoire de la littérature grecque et de la littérature latine (1^{re} partie) ou l'histoire des littératures modernes (1^{re} partie);
- 8° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° L'histoire de la philosophie (2° partie);
- 2° La géographie et l'histoire de la géographie (2° partie);
- 3° Les institutions grecques et les institutions romaines (2° partie) ou les institutions du moyen âge et des temps modernes (2° partie);
- 4° La critique historique et l'application à une période de l'histoire (2° partie);
- 5° L'épigraphie grecque et latine (2° partie) ou la paléographie et la diplomatique du moyen âge (2° partie);
- 6° L'histoire de la littérature grecque et de la littérature latine (2° partie) ou l'histoire des littératures modernes (2° partie);
- 7° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

C. — *Philologie classique.*

La première épreuve comprend :

- 1° L'encyclopédie de la philologie classique ;
- 2° Les institutions grecques et les institutions romaines (1^{re} partie);
- 3° L'histoire de la littérature grecque et de la littérature latine (1^{re} partie);
- 4° Les éléments de paléographie grecque et latine ;

5° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin et l'explication approfondie de deux auteurs grecs et de deux auteurs latins (1^{re} partie);

6° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie;

La deuxième épreuve comprend :

1° Les institutions grecques et les institutions romaines (2^e partie);

2° L'histoire de la philosophie ancienne;

3° L'histoire de la littérature grecque et de la littérature latine (2^e partie);

4° La grammaire comparée et spécialement la grammaire comparée du grec et du latin;

5° La traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et d'un texte latin et l'explication approfondie de deux auteurs grecs et de deux auteurs latins (2^e partie);

6° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

D. — *Philologie romane.*

La première épreuve comprend :

1° L'encyclopédie de la philologie romane;

2° La grammaire comparée et spécialement la grammaire comparée des langues romanes;

3° L'histoire des littératures modernes (1^{re} partie);

4° L'histoire approfondie des littératures romanes (1^{re} partie);

5° La grammaire historique du français;

6° L'explication approfondie d'auteurs français (moyen âge et temps modernes, 1^{re} partie);

7° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication approfondie de deux auteurs latins (1^{re} partie);

8° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie.

La deuxième épreuve comprend :

1° L'histoire des littératures modernes (2^e partie);

2° L'histoire approfondie des littératures romanes (2^e partie);

3° L'explication approfondie d'auteurs français (moyen âge et temps modernes, 2^e partie);

4° L'histoire de la philosophie moderne;

5° La traduction, à livre ouvert, d'un texte latin et l'explication approfondie de deux auteurs latins (2^e partie);

6° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

E. — *Philologie germanique.*

La première épreuve comprend :

1° L'encyclopédie de la philologie germanique;

2° L'histoire des littératures modernes (1^{re} partie);

3° L'histoire approfondie de la littérature flamande et de la littérature allemande ou anglaise (1^{re} partie);

- 4° La grammaire historique du flamand ;
- 5° L'explication approfondie d'auteurs flamands et allemands ou anglais (moyen âge et temps modernes) (1^{re} partie) ;
- 6° L'histoire de la pédagogie et la méthodologie ;

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La grammaire comparée et spécialement la grammaire comparée des langues germaniques ;
- 2° L'histoire des littératures modernes (2^e partie) ;
- 3° L'histoire approfondie de la littérature flamande et de la littérature allemande ou anglaise (2^e partie) ;
- 4° La grammaire historique de l'allemand ou de l'anglais ;
- 5° L'explication approfondie d'auteurs flamands et allemands ou anglais (moyen âge et temps modernes) (2^e partie) ;
- 6° L'histoire de la philosophie moderne ;
- 7° Une matière choisie par le récipiendaire en dehors des branches énumérées ci-dessus.

L'aspirant au grade de docteur en philosophie et lettres doit, en outre, dans la seconde épreuve, présenter et défendre publiquement une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur une question scientifique se rapportant au groupe de matières dont il aura fait choix pour l'examen.

Les récipiendaires qui se destinent au professorat de l'enseignement moyen doivent faire une leçon publique sur un sujet désigné d'avance par le jury.

FACULTÉ DE DROIT.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT EN DROIT.

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique et d'une année d'études au moins.

Il comprend :

- 1° L'encyclopédie du droit ;
- 2° Les *Institutes* du droit romain ;
- 3° L'introduction historique au droit civil ;
- 4° Le droit public.

EXAMEN POUR LE GRADE DE DOCTEUR EN DROIT ET, LE CAS ÉCHÉANT, POUR LES GRADES DE DOCTEUR EN DROIT ET DE CANDIDAT NOTAIRE, CONFÉRÉS SIMULTANÉMENT.

L'examen pour le grade de docteur en droit fait l'objet de trois épreuves, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1° Les *Pandectes* ;
- 2° Le droit civil (art. 1 à 1100) ;
- 3° Le droit pénal ;
- 4° Le droit administratif.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° Le droit civil (art. 1100 à 1582) ;

- 2° Les éléments de la procédure pénale ;
- 3° L'économie politique ;
- 4° Les éléments de l'organisation judiciaire, de la compétence et de la procédure civile.

La troisième épreuve comprend :

- 1° Le droit civil (art. 1582 à 2281) ;
- 2° Les éléments du droit commercial ;
- 3° Les éléments du droit des gens ; les éléments du droit international privé ;
- 4° Les éléments des lois fiscales qui se rattachent au notariat.

Les récipiendaires peuvent demander, en outre, à subir en flamand un examen sur le droit pénal et la procédure pénale.

Ils peuvent demander également à être interrogés, dans la dernière épreuve, sur celles des matières de l'examen de candidat notaire qui ne font point partie de la candidature ou du doctorat en droit ; en cas de succès, le diplôme leur reconnaîtra, outre le grade de docteur en droit, celui de candidat notaire.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT NOTAIRE.

L'examen fait l'objet de trois épreuves, et de trois années d'études au moins, pour les récipiendaires qui ne sont pas docteurs en droit.

La première épreuve comprend :

- 1° Les notions de la philosophie morale et le droit naturel ;
- 2° L'encyclopédie du droit ;
- 3° L'introduction historique au droit civil ;
- 4° Le droit civil (art. 1 à 711) ;

La deuxième épreuve comprend :

- 1° Les lois particulières qui régissent la capacité et les biens des établissements publics, la législation sur les aliénés, les dispositions des règlements sur la dette publique, les règlements sur la caisse des dépôts et consignations ;

2° Les lois de procédure civile relatives à l'ouverture des successions, à l'exécution forcée des jugements et des actes, aux saisies-arrêts, aux saisies-exécutions, à la saisie des fruits pendants par racines, à la distribution par contribution, à la saisie immobilière, à l'ordre et à la saisie des rentes ;

- 3° Le droit civil (art. 711 à 1387) ;
- 4° Les lois organiques du notariat ;

La troisième épreuve comprend :

- 1° Les éléments du droit international privé ;
- 2° Le droit civil (art. 1387 à 2281) ;
- 3° Les éléments du droit commercial ;
- 4° Les lois fiscales qui se rattachent au notariat (droits d'enregistrement, de succession, de timbre et d'hypothèque) ;

Chaque épreuve de l'examen de candidat notaire comprend la solution de cas d'application et la rédaction d'actes notariés.

Les actes sont rédigés, au choix des récipiendaires, soit en langue française, soit en langue flamande, soit dans les deux langues.

Les récipiendaires sont, en outre, admis à justifier de leur aptitude à rédiger les actes en langue allemande.

FACULTÉ DES SCIENCES.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT EN SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1° La logique, la psychologie, y compris les notions d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte, et la philosophie morale ;
- 2° La géométrie analytique ;
- 3° La géométrie descriptive et la géométrie projective ;
- 4° L'algèbre supérieure ;
- 5° Les éléments de la théorie des déterminants ;
- 6° Le calcul différentiel et le calcul intégral (1^{re} partie).

La deuxième épreuve comprend :

- 1° Le calcul intégral (2^e partie) ; les éléments du calcul des variations et du calcul des différences ;
- 2° La cinématique pure et la statique analytique ;
- 3° L'astronomie physique ;
- 4° La physique expérimentale ;
- 5° Les éléments de chimie minérale ;
- 6° La cristallographie.

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la physique expérimentale.

EXAMEN POUR LE GRADE DE DOCTEUR EN SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1° L'analyse supérieure ;
- 2° La dynamique ;
- 3° La physique mathématique générale ;
- 4° L'astronomie sphérique et les éléments de l'astronomie mathématique ;
- 5° Les éléments du calcul des probabilités, y compris la théorie des moindres carrés ;
- 6° La méthodologie mathématique et les éléments de l'histoire des sciences physiques et mathématiques.

La deuxième épreuve comprend :

Un examen approfondi sur les matières de l'un des cinq groupes suivants, au choix du candidat ;

- A. L'analyse supérieure ;
- B. La géométrie supérieure ;
- C. Les compléments de mécanique analytique et la mécanique céleste ;
- D. L'astronomie mathématique et la géodésie ;
- E. La physique expérimentale et la physique mathématique.

Ceux des candidats qui font choix des matières comprises dans l'un des deux derniers groupes subissent une épreuve pratique sur ces matières.

L'aspirant au grade de docteur en sciences physiques et mathématiques doit présenter une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur une ou plusieurs questions se rapportant au groupe de matières choisi pour l'examen approfondi.

La dissertation sera transmise au jury quinze jours au moins avant la date fixée pour l'ouverture de la session.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT EN SCIENCES NATURELLES.

A. — *Pour les récipiendaires se destinant aux études de la médecine.*

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique, et d'une année d'études au moins, sans que toutefois l'ensemble des matières et des épreuves pratiques comprises dans cet examen et dans celui de candidature en médecine, puisse faire l'objet de moins de trois épreuves et de moins de trois années d'études.

L'épreuve unique comprend :

- 1° La logique et la philosophie morale ;
- 2° La physique expérimentale ;
- 3° Les éléments de zoologie.
- 4° La chimie générale ;
- 5° Les éléments de botanique ;
- 6° Des notions élémentaires de minéralogie, de géologie et de géographie physique.

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la chimie et procèdent à une démonstration microscopique.

B. — *Pour les récipiendaires se destinant au doctorat en sciences naturelles ou à la pharmacie.*

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1° La logique, la psychologie, y compris les notions d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte, et la philosophie morale ;
- 2° Les éléments de zoologie ;
- 3° Les éléments de botanique ;

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La physique expérimentale ;
- 2° La chimie générale ;
- 3° Des notions élémentaires de minéralogie, de géologie et de géographie physique.

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la chimie et procèdent à une démonstration microscopique.

EXAMEN POUR LE GRADE DE DOCTEUR EN SCIENCES NATURELLES.

L'examen porte sur les matières comprises dans l'un des quatre groupes suivants, au choix des candidats, et fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, également au choix du récipiendaire, et de deux années d'études au moins.

A. — Sciences zoologiques.

La première épreuve comprend :

- 1° L'histologie ;
- 2° La zoologie systématique ;
- 3° La géographie et la paléontologie animales ;
- 4° Une épreuve pratique sur ces matières.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° L'anatomie, l'embryologie et la physiologie animales ;
- 2° Une épreuve pratique sur ces matières.

B. — Sciences botaniques.

La première épreuve comprend :

- 1° La morphologie végétale ;
- 2° La botanique systématique ;
- 3° La géographie et la paléontologie végétales ;
- 4° Une épreuve pratique sur ces matières.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° L'anatomie et la physiologie végétales ;
- 2° Une épreuve pratique sur ces matières.

C. — Sciences minérales.

La première épreuve comprend :

- 1° La minéralogie ;
- 2° La chimie analytique ;
- 3° Une épreuve pratique sur ces matières.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La géologie ;
- 2° La paléontologie (animale et végétale) ;
- 3° La géographie physique ;
- 4° Une épreuve pratique sur ces matières.

D. — Sciences chimiques.

La première épreuve comprend :

- 1° La chimie analytique ;
- 2° La cristallographie ;
- 3° Une épreuve pratique sur ces matières.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La chimie générale ;
- 2° Une épreuve pratique sur ces matières.

Les cours comprennent les éléments de l'histoire des sciences mentionnées dans les quatre groupes ci-dessus.

L'aspirant au grade de docteur en sciences naturelles devra présenter une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur une ou plusieurs questions se rapportant aux matières de l'examen. La dissertation sera transmise au jury quinze jours au moins avant la date fixée pour l'ouverture de la session.

**ÉPREUVE PRÉPARATOIRE AU GRADE DE CANDIDAT INGÉNIEUR (ART. 12
DE LA LOI).**

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ; il porte sur les matières suivantes, à chacune desquelles est attribué le coefficient d'importance ci-après :

1° La langue française ou flamande.	20 points.
2° La langue latine, allemande, anglaise ou celle des deux langues sur laquelle n'a pas porté l'épreuve mention- née au 1°	12 —
3° L'histoire et la géographie	8 —
4° L'arithmétique	10 —
5° L'algèbre	10 —
6° La géométrie	14 —
7° La trigonométrie rectiligne et la trigonométrie sphé- rique	6 —
8° La géométrie analytique	10 —
9° La géométrie descriptive	4 —
10° Le dessin	6 —

Total . 100 points.

La moyenne des points est exigée sur chacun des nos 2, 4, 5 et 6, sur les nos 7 et 8 réunis, et sur les nos 9 et 10 réunis. Les 3/5 des points sont aussi exigés sur les nos 1, 2 et 3 réunis et sur les nos 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10 réunis.

Les récipiendaires qui justifient, par certificat dûment homologué, avoir suivi avec fruit un cours d'humanités de six années au moins, y compris la rhétorique, sont dispensés de subir l'épreuve sur les matières reprises sous les nos 1 à 8 ci-dessus.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT INGÉNIEUR.

L'examen fait l'objet de deux épreuves, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1° La géométrie analytique ;
- 2° La géométrie descriptive ;
- 3° L'algèbre supérieure ;
- 4° Le calcul différentiel et le calcul intégral (1^{re} partie) ;
- 5° La mécanique analytique (1^{re} partie) ;
- 6° La physique expérimentale ;
- 7° Des exercices de rédaction.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La géométrie descriptive appliquée ;
- 2° Le calcul intégral (2^e partie) et les éléments du calcul des variations et du calcul des différences ;
- 3° La mécanique analytique (2^e partie) ;
- 4° La graphostatique ;
- 5° Les éléments d'astronomie et de géodésie ;
- 6° La chimie générale ;
- 7° Les éléments du calcul des probabilités, y compris la théorie des moindres carrés ;
- 8° Les éléments de physique mathématique.

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la chimie générale et exécutent, à chaque épreuve, des travaux graphiques relatifs aux matières de l'épreuve.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT INGÉNIEUR.

L'examen fait l'objet de deux épreuves, et de deux années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1° La géométrie analytique ;
- 2° La géométrie descriptive ;
- 3° L'algèbre supérieure ;
- 4° Le calcul différentiel et le calcul intégral (1^{re} partie) ;
- 5° La mécanique analytique (1^{re} partie) ;
- 6° La physique expérimentale ;
- 7° Des exercices de rédaction.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La géométrie descriptive appliquée ;
- 2° Le calcul intégral (2^e partie) et les éléments du calcul des variations et du calcul des différences ;
- 3° La mécanique analytique (2^e partie) ;
- 4° La graphostatique ;
- 5° Les éléments d'astronomie et de géodésie ;

- 6° La chimie générale ;
 - 7° Les éléments du calcul des probabilités y compris la théorie des moindres carrés ;
 - 8° Les éléments de physique mathématique.
- Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la chimie générale et exécutent, à chaque épreuve, des travaux graphiques relatifs aux matières de l'épreuve.

EXAMEN POUR LE GRADE D'INGÉNIEUR CIVIL DES MINES.

L'examen fait l'objet de trois épreuves et de trois années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1° La mécanique appliquée ;
- 2° La description des machines ;
- 3° La physique industrielle ;
- 4° La chimie analytique et spécialement l'analyse des substances minérales ;
- 5° La minéralogie ; la géologie (1^{re} partie) et les éléments de paléontologie.

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la chimie analytique et exécutent des travaux graphiques relatifs aux matières de l'épreuve.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La construction et les applications des machines
- 2° La chimie industrielle ;
- 3° La géologie (2^e partie) ;
- 4° L'exploitation des mines (1^{re} partie) ;
- 5° La métallurgie (1^{re} partie) ;
- 6° L'architecture industrielle (1^{re} partie).

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique sur la chimie industrielle et exécutent des travaux graphiques sur les matières qui en comportent.

La troisième épreuve comprend :

- 1° La topographie ;
- 2° L'exploitation des chemins de fer ;
- 3° L'électricité et ses applications industrielles ;
- 4° L'exploitation des mines (2^e partie) ;
- 5° La métallurgie (2^e partie) ;
- 6° L'architecture industrielle (2^e partie) ;
- 7° La géographie industrielle et commerciale ;
- 8° L'économie politique ;
- 9° Le droit administratif, spécialement la législation minière et industrielle.

Les récipiendaires exécutent des travaux graphiques sur les matières qui en comportent.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

EXAMEN POUR LE GRADE DE CANDIDAT EN MÉDECINE, CHIRURGIE
ET ACCOUCHEMENTS.

L'examen fait l'objet d'une épreuve unique ou de deux épreuves, au choix du récipiendaire, et d'une année d'études au moins, sans que toutefois l'ensemble des matières et des épreuves pratiques comprises dans cet examen et dans celui de candidat en sciences naturelles préparatoire à la médecine, puisse faire l'objet de moins de trois épreuves et de moins de trois années d'études.

La première épreuve comprend :

- 1° L'embryologie ;
- 2° L'anatomie humaine systématique (1^{re} partie : ostéologie, myologie, syndesmologie) ;
- 3° L'histologie générale ;
- 4° Les éléments d'anatomie comparée ;
- 5° La psychologie.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° L'anatomie humaine systématique (2^e partie : angéiologie, névrologie, splanchnologie, organes des sens) ;
- 2° L'anatomie topographique ;
- 3° L'histologie spéciale ;
- 4° La physiologie.

Les récipiendaires subissent, en outre, dans la deuxième épreuve, une épreuve pratique consistant en démonstrations anatomiques ordinaires ou macroscopiques et en démonstrations microscopiques.

EXAMEN POUR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE, CHIRURGIE ET
ACCOUCHEMENTS.

L'examen fait l'objet de trois épreuves et de trois années d'études au moins.

La première épreuve comprend :

- 1° La pathologie et la thérapeutique générales ;
- 2° Les éléments de pharmacologie et la pharmacodynamique ;
- 3° L'anatomie pathologique ;

Les récipiendaires subissent, en outre, une épreuve pratique consistant en démonstrations microscopiques d'anatomie pathologique.

La deuxième épreuve comprend :

- 1° La pathologie médicale et la thérapeutique spéciale des maladies internes, y compris les maladies mentales ;
- 2° La pathologie chirurgicale spéciale ;
- 3° L'hygiène publique et privée ;

La troisième épreuve comprend :

- 1° La pathologie chirurgicale générale.
- 2° La théorie des accouchements ;

- 3° La médecine légale.
- 4° La clinique médicale ;
- 5° La clinique chirurgicale ;
- 6° La théorie et la pratique des opérations chirurgicales ;
- 7° L'ophtalmologie et la clinique ophtalmologique ;
- 8° La clinique obstétricale.

Les candidats subissent, en outre, deux épreuves pratiques consistant respectivement en démonstrations macroscopiques d'anatomie pathologique et en démonstrations d'anatomie des régions.

PHARMACIE.

EXAMEN POUR LE GRADE DE PHARMACIEN.

L'examen fait l'objet de trois épreuves et de deux années d'études au moins, y compris l'année de stage officinal.

La première épreuve comprend :

- 1° Les éléments de chimie analytique, qualitative et quantitative, et les éléments de chimie toxicologique ;
- 2° La pharmacognosie, les altérations et les falsifications des substances médicamenteuses ;
- 3° Les altérations et les falsifications des substances alimentaires ;
- 4° La chimie pharmaceutique (notamment la connaissance des caractères auxquels on reconnaît la pureté des produits chimiques employés en médecine).

La deuxième épreuve comprend :

- 1° Deux opérations chimiques ;
- 2° Une analyse générale ;
- 3° Une opération toxicologique ;
- 4° Une opération propre à découvrir la falsification des médicaments ou celle des substances alimentaires.

Une détermination quantitative se fera sur l'une des trois dernières opérations analytiques ;

- 5° Une recherche microscopique.

La troisième épreuve comprend :

- 1° La pharmacie pratique, y compris la préparation des médicaments inscrits dans la pharmacopée (pharmacie galénique) ; le jugement des prescriptions des médecins au point de vue de la préparation, de la dispensation et de la délivrance des médicaments (pharmacie magistrale) ; les doses maxima des médicaments ;
- 2° Deux préparations pharmaceutiques officinales ;
- 3° Trois préparations magistrales.

Art. 2. Par dérogation aux dispositions qui précèdent, et sauf en ce qui concerne l'examen de pharmacien, si un récipiendaire, après avoir obtenu d'une autre université ou d'un des jurys constitués par le gouvernement un certificat constatant qu'il a satisfait à la première épreuve d'un examen divisé, se présente dans une université de l'Etat pour subir la

deuxième épreuve, l'interrogation comprendra à la fois les matières des deux épreuves, telles qu'elles sont réglées par l'article 1^{er} du présent arrêté, sauf celles qui, aux termes du certificat, ont été comprises dans la première.

De même si, dans le cas précité, l'examen est divisé en trois épreuves et si le récipiendaire est porteur de certificats constatant qu'il a satisfait soit à la première épreuve, soit aux deux premières épreuves, l'interrogation comprendra à la fois, dans le premier cas, les matières des deux premières épreuves, sauf celles qui, aux termes du certificat, ont été comprises dans le programme de la première épreuve ; dans le deuxième cas, les matières des trois épreuves, sauf celles qui, aux termes des certificats, ont été comprises dans le programme des deux épreuves précédentes.

PERIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 23 mars : **Winternitz**, Le Sarpabali (Sylvain Lévi). — **Albrecht**, Harizi (Rubens Duval). — **Sittl**, Les gestes des Grecs et des Romains (Salomon Reinach). — **Miklosich** et **Müller**, Les chartes de Patmos (Ch. Diehl). — **Hauréau**, Notices et extraits de quelques manuscrits de la Bibliothèque nationale, I (A. Molinier). — **Steenstrup**, Les Viser (G. P.). — **Douais**, Les manuscrits du château de Merville (T. de L.). — **Welvert**, Les papiers de Courtois (Ch.).

Du 30 mars : **Merguet**, Lexique des œuvres oratoires de Cicéron (Paul Lejay). — **Sohm**, L'origine du droit constitutionnel des villes allemandes (H. Pirenne). — **Kotelmann**, L'hygiène au moyen âge (Ch. V. L.). — **Barbi**, Dante au XVI^e siècle (Ch. Dejole). — **Pradel**, Un marchand de Paris au XVI^e siècle (T. de L.). — **Lemaître**, Impressions de théâtre, IV et V (Félix Hémon).

Du 6 avril : **Delitzsch**, Grammaire assyrienne (J. Halévy). — **Harnack**, Histoire des dogmes chrétiens (A. Sabatier). — **Puschmann**, Histoire de la médecine (L. Bræmer). — Sir John **Lubbock**, Le bonheur de vivre (Lucien Herr). — **Constans**, Les grands historiens du moyen âge (A. Delboulle). — **Forneron**, Histoire des émigrés, III (A. Chuquet). — **Dupont-Vernon**, Diseurs et comédiens (R. D.).

Du 13 avril : **A. Croiset**, Histoire de la littérature grecque, II (Am. Hauvette). — **Andollent**, Mission épigraphique en Algérie (R. Cagnat). — Horace, ed. **Mewes** et **Wickham** (Paul Lejay). — **Th. Arnold**, Documents de l'abbaye de saint Edmond, I (Ch. Bémont). — **Morf**, L'étude de la philologie romane (Ch. J.). — **Cian**, Alciat et Bembo (P. N.). — **Rigal**, Hardy et le théâtre français (L. Brunel). — **Westermarck**, Le mariage; **Post**, Le droit de la famille; **Leist**, Le vieux droit aryen; **Steenstrup**, Le darwinisme et l'histoire sociale; **Post**, Le droit comparé (Paul Viollet). — **Foucart**, Prenzlów et Lubeck (C.).

Du 20 avril : Juvénal, satire VII, p. p. **Hild** (Paul Lejay). — **Meyer-Lübke**, Grammaire italienne (E. Bourciez). — **W. Stein**, Le comptoir hanséatique de Bruges (H. P.). — Henri IV, Lettres à Béthune, p. p. **Halphen** (T. de L.). — **Krebs** et **Moris**, Campagnes des Alpes; **Foucart** et **Finot**, La défense nationale dans le Nord; **Foucart**, Le peintre Coliez; Les Français à Sarrebrück; **Delachenal**, Chépy; **Bussière** et **Legouis**, Beaupuy; **Moreau**, Tonnerre pendant la Révolution; Tercier, Mémoires, p. p. **La Chanonrie**; **Wenck**, L'Allemagne il y a cent ans, II (A. Chuquet). — **Gréard**, Edmond Scherer (René Doumic).

Du 27 avril : **Petrie**, Kahoun, Gorab et Haouara (G. Maspero). — **Bloomfield**, Interprétation du Véda (V. Henry). — **Babelon**, Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale (Théodore Reinach). — Actes de Pierre et Paul, p. p. **Lipsius** (Paul Lejay). — **Meyer-Lübke**, Grammaire des langues romanes, I. (P. M.). — **Brambach**, Leibniz, auteur de l'histoire de Bileam (A. Sabatier). — Œuvres de La Fontaine, VII (A. Delboulle). — **Plieux**, L'instruction publique à Lectoure (T. de L.). — **Dejob**, Madame de Stael et l'Italie. (L. G. P.).

Du 4 mai : **Noeldeke** et **A. Müller**, Recueil de vieux chants arabes (A. Barbier de Meynard). — **Kaibel** et **Kiessling**, Le nouveau livre d'Aristote (B. Haussoullier). — **Fischer**, Héraklès et Triton; **Urichs**, Héraklès et l'Hydre (Salomon Reinach). — **Goyau**, Chronologie de l'empire romain (G. Lacour-Gayet). — **D'Aussy**, Du Guesclin en Poitou (T. de L.). — **Lintilhac**, Précis de littérature française (A. L.). — Arvède **Barine**, Bernardin de Saint-Pierre (Félix Hémon). — **Bazin**, A l'aventure (P. De Nolhac).

Du 11 mai : Actes de Mar Kardagh, p. p. **Feige** et **Abbeloos**; **Amiand**, La légende syriaque d'Alexis; Actes syriaques des saints et des martyrs, p. p. **Bedjan** (Rubens Duval). — **Roscher**, Séléné; **Ble**, Les motifs de combat dans l'art antique; **Schmidt**, Corcyre (Salomon Reinach). — Monumenta Germaniæ, Index (Paul Viollet). — **Schottmüller**, La destruction de l'ordre du Temple; **Prutz**, Le Temple, son développement et sa chute; **Delisle**, Opérations financières des Templiers (L.). — **Debidour**, Histoire diplomatique de l'Europe (Ch. Pfister).

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums wissenschaft, herausgegeben von Iwan Müller. XVIII Jahrgang 1890. Berlin, Calvary. 1890.

Achtes und neuntes Heft.

Erste Abtheilung: Bericht über die auf die griechischen Rhetoren und späteren Sophisten bezüglichen, von Anfang 1887 bis Ende 1889 erschienenen Schriften (mit Nachträgen von 1886). Von Gymn.-Prof. C. Hammer in München.

Zweite Abtheilung: Jahresbericht über T. Maccius Plautus von 1886-1889. Von Prof. Dr. Oskar Seyffert in Berlin. — Calpurnius Siculus. Nemesianus. Ausonius. Claudianus (1885-1889). Von Dr. Otto Güthling in Liegnitz. — Jahresbericht über die Litteratur zu Horatius für die Jahre 1887-1889. Von Professor Dr. J. Häussner in Karlsruhe.

Dritte Abtheilung: Jahresbericht über Chemie, beschreibende Naturwissenschaft, Technik, Handel und Verkehr im Altertum. Von Professor Dr. S. Günther in München. — Jahresbericht über die Medicin bei den Griechen und Römern. Von Prof. Dr. Th. Puschmann in Wien.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben unter der verantwortlichen Redaction von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. — Leipzig, B. G. Teubner, 1891.

Zweites Heft.

Epica, von O. Rossbach in Kiel. — Der eingeschobene genitiv des ganzen bei Thukydides, von H. von Kleist in Leer (Ostfriesland). — Zu Xenophons Apomnemoneumata [III 11], von E. Weissenborn in Mühlhausen (Thüringen). — Zu Lykophrons Alexandra [v. 1446-1450], von E. Dittrich in Leipzig. — Zu Antimachos [fr. 3], von demselben. — M. Tullius Cicero beim ausbruch des bürgerkriegs. von O. E. Schmidt in Dresden-N. — M. Tullius Tiros freilassung, von E. Körner in Chemnitz. — Zum siebenten buche des Quintilianus, von M. Kiderlin in München. — Zu Catullus [c. 116], von F. Schröder in Cleve. — Zu Tacitus annalen [II 48], von demselben. — Zu Tacitus Historien, von H. Probst in Bonn. — Multi = complures, von J. H. Schmalz in Tauberbischofsheim.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien, Verantwortliche Redacteurs: W. v. Hartel, K. Schenkl. — XXXXII Jahrgang 1891. — Wien, Carl Gerold's Sohn, 1891.

Inhalt des dritten Heftes.

Erste Abtheilung, Abhandlungen: Der Schiffbruch des Horaz, Von J. M. Stowasser in Lest im Mühlviertel. — Zu Horatius und Velleius, Von I. Hilberg in Czernowitz. — Handschriftliche Beiträge zu Statius. — Cod. Vat. Reginensis Nr. 1708, Von K. Wotke in Wien. — Nochmals *Sarcire*, Von J. M. Stowasser in Wien.

Zweite Abtheilung, Literarische Anzeigen: Die Stadt Athen im Alterthum, Von C. Wachsmuth. II. Bd., 1. Abth. Leipzig 1890, Teubner. Angez. v. V. Thumser in Wien. — Untersuchungen zu Caesar und seinen Fortsetzern, insbesondere über Autorschaft und Composition des Bellum Alexandrinum und Africanum, Von Dr. Gustav Landhraf. Erlangen 1888, Verlag von A. Deichert. — Der Bericht des C. Asinius Pollio über die spanischen Unruhen des Jahres 48 v. Chr. (Bellum Alexandrinum 48-64) auf Grund des codex Asburnhamensis neu herausgegeben von Dr. phil. Gustav Landgraf. Erlangen u. Leipzig 1890, A. Deichert'sche Verlagsbuchhandlung (Nachf. G. Böhme). Angez. v. A. Polaschek in Czernowitz.

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1891. Calvary.

21. März. — **Rezensionen und Anzeigen**: Ξενοφώντος Ἑλληνικά. Xenophon's historia graeca rec. O. Keller, (A. Otto) II. — A. Pabst, De Melissi Samii fragmentis (F. Lortzing). — Ciceros Rede de imperio Cn. Pompei, erklärt von F. Thümen (F. Müller). — A. Luohs, Emendationum Livianarum particula quarta (F. Fügner). — I. B. Moyle, The institutes of Justinian translated into English. — Ders., Imperatoris Justiniani institutionum libri quattuor (J. Baron). — W. S. Teuffels Geschichte der römischen Litteratur, neu bearb. von L. Schwabe (O. S.) — C. Bäumker, Das Problem der Materie in der griech. Philosophie (F. Dümmler) II. — H. Collitz und F. Bechtel, Sammlung griechischer Dialektinschriften III (W. Larfeld). — J. M. Stowasser, Dunkle Wörter (A. Funck).

4. April. — **Rezensionen und Anzeigen**: Euhemerii reliquiae. Collegit G. Némethy (A. Breysig). — I. Canabutzae in Dionysium Halicarnasensem commentarius. Ed. M. Lehnerdt (F. Hultsch). — C. Valeri Catulli liber. Les poésies de Catulle. Traduction par E. Rostand, texte revu par E. Benoist et E. Thomas II (H. Magnus). — Collectio librorum iuris Anteiustiniani III. Edd. Th. Mommsen et P. Krüger (B. Kübler). — P. W. Forchhammer, Die Kyaneen und die Argonauten (W. H. Roscher). — H. Matzat, Eine neue Gleichung für die Sonnenfinsternis des Ennius (L. Holzapfel) — J. Christiansen, De apicibus et i longis (M. Siebourg).

11. April. — **Rezensionen und Anzeigen**: Phil. Mag. J. Lunák, Quaestiones Sapphicae (H. Stadtmüller). — Eschyle, L'Orestie. Traduction d'Alexis Pierron avec une préface par J. Lemaitre (Wecklein). — Teletis reliquiae. Edidit prolegomena scripsit O. Hense (Wendland). — L'Enéide di P. Virgilio, versione dell'A. Colla (H. Kern). — M. Schneidewin, Die Horazische Lebensweisheit (W. Mewes). — Römische Elegiker, bearb. von K. P. Schulze. — Dass., herausgegeben von A. Biese (O. Harnecker). — The Correspondence of M. Tullius Cicero by R. Y. Tyrell and L. C. Purser (O. E. Schmidt). — K. Wernicke, Die griechischen Vasen mit Lieblingsnamen (F. Dümmler). — I. E. Kirchner, Prosopographiae Atticae specimen (Th. Thalheim). — P. Regnaud, Principes généraux de linguistique Indo-Européenne (Fr. Stolz).

18. April. — **Rezensionen und Anzeigen** : Aeschines against Ctesiphon by R. B. Richardson (Thalheim). — Sophokles' Antigone — von Schubert. 2 Aufl. (N. Wecklein). — Narratio de miraculo a Michaele Archangelo Chonis patrato. Ed. M. Bonnet (Cr.) — L. Muelleri De Horatii epistularum II 1, 53 — 62 disputatio (W. Mewes). — Ciceros Rede für den König Deiotarus, erklärt von J. Strengé (F. Müller). — T. Livi ab urbe condita libri ed. A. Zingerle (F. Fügner). — W. Wroth, Pontus, Paphlagonia, Bithynia and the Kingdom of Bosphorus (R. Weil. — P. Lejay, Inscriptions antiques de la Côte-d'Or (M. Siebourg). — Posnansky, Nemesis und Adrasteia (W. H. Roscher). — A. v. Heyden, Die Tracht der Kulturvölker Europas (J. Böhlau). — A. Anagnostakis, La méthode antiseptique chez les anciens (J. Ilberg). — L. Maury, Les postes romaines (F. Haug.) — Ch. Graux, Notices sommaires des manuscrits grecs en Suède (F. Kühl).

25. April. — **Rezensionen und Anzeigen** : S. Chr. Larsen, Studia critica in Plutarchi Moralia (Ed. Kurtz). — M. Tulli Ciceronis orationes selectae. Ed. H. Nohl. Vol. IV. (J. H. Schmalz). — M. Tulli Ciceronis orationes selectae. Ed. — H. Hohl. Vol. VI. (J. H. Schmalz). — M. F. Quintilliani de institutione oratoria liber primus. Par Ch. Fierville (P. Hirt). — G. Sixt, Die lyrischen Gedichte des Aurelius Prudentius Clemens (M. Petschenig). — E. Espérandieu, Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge (M. Siebourg). — E. Funk, De Thebanorum ab anno 378 usque ad annum 362 actis (G. F. Hertzberg). — G. Wolff, Das römische Lager zu Kesselstadt bei Hanau (F. Haug).

2. Mai. — **Rezensionen und Anzeigen** : G. Loria, Il periodo aureo della geometria greca (S. Günther). — Em. Spanoghe, Emendationes Tullianae (F. Müller). — E. Hermes, Kritische Beiträge zu den Briefen des Philosophen L. Annaeus Seneca (O. Morgenstern). — W. Kalb, Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt B. Kübler I. — G. Meyer, Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache (G. Meyer).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Franz Harder und Hermann Heller. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1890-1891.

25. März. — **Rezensionen und Anzeigen** : J. Escher, Triton und seine Bekämpfung durch Herakles (P. Kretschmer). — O. Dingeldein, Haben die Theatermasken der Alten die Stimme verstärkt? (G. Oehmichen). — K. Reisig u. F. Haase, Vorlesungen über lat. Sprachwissenschaft. II. Bd. Semasiologie. Neu bearbeitet von F. Heerdegen (H. Ziemer). — R. Reitzenstein, Inedita poetarum Graecorum fragmenta (G. Knaack). — Teletis reliquias edidit... O. Hense (A. Körte). — Caesaris Commentarii de bello Civili, erkl. von Kraner. 10 Aufl. von Hofmann (E. Wolff). — M. Manitius, Beiträge zur Geschichte frühchristlicher Dichter im Mittelalter (W. Brandes) — H. Menge, Griechische Syntax f. d. obersten Klassen der

Gymnasien (J. Sitzler). — H. Menge, Übungsbuch z. Übersetzen s. d. Deutschen in das Griechische (J. Sitzler).

1. April. — Rezensionen und Anzeigen : K. Brugmann, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen II. 2 Hälfte 1 Lfrg. (H. v. d. Pfordten). *Ἀθηναίων πολιτεία*, Aristotle on the constitution of Athens by Kenyon (G. J. Schneider). — Ciceros Rede für Cn. Plancius ... von Köpke, in dritter Auflage neu bearbeitet von G. Landgraf (K. Lehmann). — J. J. Hartman, De Phaedri fabulis commentatio (S. Herzog). — Gulielmus Gnapheus, Acolastus. Hrsg. v. J. Bolte (H. Draheim). — E. Berger, Anleitung zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische. Zweite Abteilung. Fünfte vollst. umg. Aufl. von Schmuhl (A. Reckzey). — E. Zarncke, Sollen wir das Beste vergessen? E. Nachwort zur Schulkonferenz (O. Weissenfels).

8. April. — Rezensionen und Anzeigen : Sammlung der griechischen Dialektschriften, herausg. v. H. Collitz und F. Bechtel. Zweiter Band, II. Heft. Bearb. von O. Hoffmann (P. Cauer). — L. Wiegandt, Caesar und die tribunizische Gewalt (Ackermann). — P. Günther, De ea quae inter Timaeum et Lycophronem intercedit ratione (G. Knaack). — Homeri Odysseae epitome in us. schol. ed. Fr. Stolz (J. Sitzler). — L. Winkler, Die Dittographien in den nikomachianischen Codices des Livius (G. Hergel). — Juvenci evangeliorum libri IV ex rec. J. Huemer (M. Manitius). — K. Schmidt, Bemerkungen zu A. Scheindlers lat. Schulgrammatik (H. Ziemer). — K. Schmidt, Erwiderung auf A. Scheindlers Erklärung gegen meine Bemerk. (H. Ziemer). — Fr. Zöchbauer, Betrachtungen zu A. Scheindlers lat. Schulgrammatik (H. Ziemer). — D. Sanders, D. heutige griech. Sprache (λps).

15. April. — Rezensionen und Anzeigen : A. Otto, Die Sprichwörter der Römer (O. Crusius). — E. Knoll, Studien zur ältesten Kunst in Griechenland (A. Michhöfer). — Vergilio, L'Eneide commentata ad uso delle scuole da A. Monaci (C. Weyman). — G. Cortese, Vocabolario della lingua latina ad uso delle scuole (J. M. Stowasser). — W. Ribbeck, Griechische Schulgrammatik (J. Sitzler). — Taschenkalender für höhere Schulen auf 1891—1892 hsg. von H. Spindler, V. Jahrgang, Osterausgabe.

22. April. — Rezensionen und Anzeigen : Aristoteles' Schrift vom Staatswesen der Athener, verdeutscht von G. Kaibel und A. Kiessling (G. J. Schneider). — L. Muelleri de Horatii epistularum II 1,50—62 disputatio (O. Weissenfels). — G. C. G. Th. Koch, De Juliano imperatore scriptorum, qui res in Gallia ab eo gestas enarrant, auctore disputatio (H. Hecker). — Aus der Anomia, Archäologische Beiträge, Carl Robert dargebracht (Posnansky). — H. Gutscher, die attischen Grabschriften II (G. Hergel). — W. Liebenam, Zur Geschichte und Organisation des römischen Vereinswesens (T. Schiess). — A. Polaschek, Beiträge zur Erkenntnis der Partikeln *ἐν* und *ἐν* (J. Sitzler). — H. Lattmann, Selbständiger und bezogener Gebrauch der Tempora im Lateinischen (H. Blase). — W. Gillhausen, Schulgrammatik der lateinischen Sprache. 10. Aufl. der Schulgr. von Moisisstzig (A. Prümers).

29. April. — Rezensionen und Anzeigen : H. Schliemann, Bericht über 1890 (G. J. Schneider). — W. Liebenam, Zur Geschichte und Organisation des römischen Vereinswesens (T. Schiess) Schluss. — Metrodori Epicurei fragmenta collegit ... A. Koerte (C. Haeberlin). — Chr. Hülsen und P. Lindner, Die Alliaschlacht (H. J. Müller). — Ciceros Rede über das Imperium des Cn. Pompeius ... von Richter-Eberhard. 4. Aufl. (Deiter) — Wilisch. Gymnasium und Kunstarchäologie (H. H.) — M. Heynacher, Lehrplan der lat. Stilistik für VI—I (O. Drenckhahn).

6. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : Th. Gottlieb, Über mittelalterliche Bibliotheken (L. Traube). — O. Kaestner, De aeris quae ab imperio Caesaris Octaviani constituto initium duxerint (P. Habel. — Teuffel-Schwabe, Geschichte d. römisch. Litteratur. 5. Aufl. II (F. Harder). — Konon. Text- und Quellenuntersuchung von Ulrich Hoefer (E. Oder). — M. Hertz, De Horatii operum exemplari olim Guyetano narratio II (Weissenfels). — H. Hilgenfeld, Senecae epistulae quo ordine et quo tempore sint scriptae collectae editae (W. Gemoll). — R. Gropius, Griechische Vorschule (J. Sitzler). — Fr. Holzweissig, Lateinische Schulgrammatik. 2. Aufl. (A. Prümers).

13. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : H. Posnansky, Nemesis und Adrasteia (Weizsäcker). — Therianos, Adamantios Korais (M. Seibel). — Fr. Skutsch, De nominibus latinis suffixi-no ope formatis observationes (Bersu). — J. Schvarcz, Aristoteles und die *Ἀθηναίων πολιτεία* (G. J. Schneider). — Plutarchs Lebensbeschreibungen grosser Helden Griechenlands und Roms. I. II. (C. Haeberlin). — Livi ab urbe condita I. I et II. Schol. in usum rec. R. Novák (Adolf M. A. Schmidt). — M. Fiegl, Des Gratius Faliscus Cynegetica (G. Hergel). — M. Wohlrab, Die altklassischen Realien im Gymnasium. 2. Aufl. (H. Belling). — Leben und Werke der griechischen und römischen Schulschriftsteller (H. Belling). — H. Weber, Lat. Elementargrammatik. 1. Teil. Formenlehre, bearb. von Flex. 2. Aufl. (A. Prümers).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 34.

4^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

GUILLAUME D'ORANGE ET LA PACIFICATION DE GAND.

L'histoire du célèbre traité de la Pacification de Gand, cette généreuse, mais vaine tentative de ramener l'union politique et religieuse entre toutes les provinces belges révoltées contre la tyrannie espagnole, fait partie du domaine des acquisitions définitives de la science. Grâce aux nombreux et importants documents publiés par de Jonge, Groen van Prinsterer et Gachard, grâce aussi aux travaux de Pouillet, Juste, Kervyn de Lettenhove et Diegerick, on connaît désormais les circonstances diverses ainsi que les influences contraires qui provoquèrent l'édit de 1576.

Néanmoins, il reste encore à glaner dans cette période si intéressante de notre histoire nationale; certains faits, précédant ou suivant immédiatement la Pacification de Gand, et s'y rattachant par un lien direct, ont besoin d'être mis en lumière plus complètement qu'ils ne l'ont été jusqu'ici; l'histoire documentaire de cette époque doit être précisée davantage.

C'est parce qu'il répond à cette double nécessité que nous croyons utile de présenter aux lecteurs de la *Revue*, au moyen d'une courte analyse, le travail paru, il y a quelques mois¹, dans la « *Revue allemande des Sciences historiques* »², sous le titre de *Guillaume d'Orange et la Pacification de Gand*. Cette monographie, que nous compléterons ou rectifierons à l'occasion,

¹ Faisons remarquer que notre travail a été lu, le 9 janvier dernier, au cours pratique d'histoire nationale, professé, à l'Université de Liège, par M. Eug. Hubert.

² *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, livraison de 1890, 3^e vol. 1^{er} fascicule.

a pour auteur M. Maurice Ritter, professeur à l'université de Bonn, connu déjà avantageusement par son « Histoire de l'Allemagne au temps de la Contre-Réforme et de la guerre de 30 ans. »

* * *

Une remarque préalable doit trouver ici sa place : le titre que l'auteur a donné à son étude n'est pas des plus exacts, en ce sens qu'il ne correspond pas entièrement à la matière traitée. M. Ritter, en effet, s'occupe peu de la pacification de 1576, prise en elle-même, considérée dans ses tendances et ses résultats, mais bien plus du caractère et de l'importance du rôle joué par le prince d'Orange, spécialement lors de l'emprisonnement du Conseil d'État, le 4 septembre, ainsi que de la ligne de conduite qu'adopta Guillaume le Taciturne à l'égard des États-Généraux en négociations avec don Juan d'Autriche (Novembre 1576 au 12 février 1577).

Et même, pour ces deux points principaux, on peut dire que rien d'essentiellement neuf n'est mis ici au jour : l'auteur travaille sur des documents depuis longtemps publiés dans les recueils cités plus haut, et qui ont été largement utilisés par Th. Juste, dans son « *Histoire de la Révolution des Pays-Bas*, » (t. II), et par Kervyn de Lettenhove, dans le tome IV de son ouvrage sur « *Les Huguenots et les Gueux*. »

Mais le mérite de M. Ritter est d'avoir colligé un certain nombre de pièces relatives à son sujet; d'avoir étudié les rapports qui les relient les unes aux autres; d'avoir, enfin, fixé la date de deux lettres fort importantes de Guillaume d'Orange. Voilà la pierre qu'il a apportée à l'édifice.

Du reste l'auteur le dit lui-même : « je veux seulement éclaircir quelques points particulièrement importants; je n'apporte pas de matériaux nouveaux; il s'agit d'examiner des pièces depuis longtemps publiées, et cela d'une manière plus minutieuse, d'après leur contenu et l'époque de leur rédaction » (p. 28). A la fin il dit encore : « Mon intention n'est pas de pousser la question plus avant. Je ne voulais suivre la ligne de conduite d'Orange que jusqu'à une limite précise de temps (le 30 novembre), et pour le fonds essentiel, dans une direction déterminée, à savoir aussi longtemps qu'il traite avec la généralité des États-Généraux » (p. 46).

Tout d'abord, et après un exposé fort rapide de la situation politique de nos provinces, dans l'intervalle qui sépare la mort de Réquésens de la réunion des États-Généraux (mars à septembre 1576), c'est le coup de main du 4 septembre qui absorbe l'attention de l'auteur. L'emprisonnement des membres du Conseil d'Etat accusés d'*espagnolisme* est un acte hardi, qui a déterminé tout le mouvement qui va suivre, et « auquel se rattachent les premières questions sur la situation de Guillaume d'Orange dans le mouvement révolutionnaire. »

Ce coup de main, dont tous les récits du temps prouvent l'importance, est un attentat direct à l'autorité royale, et il est nécessaire d'en bien connaître les agents réels et les inspireurs éloignés. Par qui et comment fut accompli cet acte audacieux, quels hommes formaient le cercle des conjurés? La réponse est facile, et sans avoir recours aux développements présentés par l'auteur, on peut recourir, pour qu'elle soit affirmative, aux judicieux et intéressants commentaires qui accompagnent l'édition d'une lettre du prince d'Orange à son frère Jean, à propos du coup d'Etat du 4 septembre, lettre que nous trouvons dans Groen van Prinsterer ¹. Ce dernier reproduit un fait décisif, cité par de Jonge dans son « *Histoire de l'Union de Bruxelles* » : nous avons en vue la déclaration des députés de Bruxelles auprès du prince, en 1581 (lors du siège de cette ville par Farnèse), rappelant qu'ils ont suivi les conseils des Etats de Hollande-Zélande et celui du Prince. L'aveu ne saurait être plus complet. Sa portée se trouve confirmée par les déclarations catégoriques des corps politiques constitués d'alors, déclinant toute responsabilité, ainsi que par le fait que les exécuteurs du coup d'état, et tous ceux qui y prirent part de près ou de loin, étaient des partisans avérés du prince d'Orange, en correspondance avec lui, et subissant son influence ². L'intervention du

¹ *Archives ou Correspondance inédite de la Maison d'Orange-Nassau*, Série I, t. V, pp. 404-406.

² V. TH. JUSTE, op. cit. livre XI, t. II. — KERVYN DE LETTENHOVE, op. cit. chap. VII, t. IV.

Notre travail était envoyé à la *Revue*, quand a paru dans les *Bulletins de l'Acad. royale*, 1891, n° 2, une communication faite par Ch. Piot sur *L'Arrestation des membres du Conseil d'Etat à Bruxelles en 1576*. Son auteur, s'appuyant sur un document rédigé en 1583, fait d'un Jean Van der Linden, abbé de S^{te} Gertrude à Louvain, l'auteur principal et pres-

prince est difficile à contester, quand on lit les lettres écrites par lui à deux de ses partisans, Guillaume de Hèze et H. de Bloyere : elles prouvent qu'il y eut des négociations directes, mais secrètes, engagées un mois à l'avance entre le Taciturne et ses partisans des Etats de Brabant et de la commune de Bruxelles, par l'intermédiaire d'un nommé Jean THéron¹. Les autres preuves avancées par l'auteur ne font que confirmer le caractère du rôle joué en cette occasion par Orange.

Enfin, si, nous voulons compléter l'examen de cette question, nous pouvons citer divers témoignages, puisés à des sources certaines, qui, s'ils ne constituent pas des preuves directes et décisives, forment, avec celles qui sont exposées plus haut, un ensemble de faits d'où résulte la certitude que Guillaume d'Orange fut le véritable inspirateur, la cause première des événements du mois de septembre, et que c'est à son intervention, tantôt ouverte, tantôt secrète, on l'a vu, que l'on doit la précipitation de ces événements.

Dans une lettre du Conseil d'Etat au Roi, les 12 et 14 août 1577², quelques jours donc avant le coup d'état, il est dit : « A l'appétit de cestedicte mutenerie desdits Espaignolz et Wallons (à Zierixzée), ..., les cornes sont ainsi crues au prince d'Orange que non-seulement il pense recouvrer ce qu'il a perdu de ces troubles, mais faict amas de gens de guerre pour faire invasion en Brabant et Flandres ; *mesmes sollicite le pais de s'eslever et tuer les ministres de V. M.*, dont les originales s'envoyent présentement. » Et Gachard ajoute en note cet extrait d'une lettre adressée par le gouverneur de la Flandre au Conseil d'Etat, le 9 août : « V. S. auront veu, par ungne longue lettre qui leur fut hier envoyé, signé du prince

qu'unique du Coup d'Etat du 4 septembre. Cette conclusion ne détruit en rien l'opinion de M. Ritter et la nôtre, que l'inspirateur de l'arrestation des conseillers d'Etat était Guillaume d'Orange. Van der Linden, « très dévoué au prince », dit M. Piot, était un des nombreux partisans du Taciturne et ne pouvait agir que sous son influence. Les circonstances qui entourèrent cette affaire et que rappelle M. Piot, confirment du reste ce que nous avançons.

¹ GACHARD, Correspondance de Guill. le Taciturne, t. III ; lettres du 1^{er} août et du 10 septembre (celle-ci non citée cependant par M. Ritter) pp. 108 et 111.

² GACHARD, Corr. de Philippe II, t. IV, p. 306.

d'Orenge, comment il regarde *d'attirer le peuple à sa cordelle*, et faict tout ce qui lui est possible pour adviser de nous surprendre quelque port de mer en Flandres.... » Ces deux passages semblent prouver que Guillaume à cette époque ne se refusait pas en tout cas à employer des moyens énergiques, mais peu légaux, et ils doivent nous préparer à l'emprisonnement prochain des conseillers du Roi.

C'est une affirmation du même caractère que nous relevons dans ces extraits des précieuses *Notules* du secrétaire du Conseil d'Etat Berty, à la date du 9 août¹ : « L'on leut la lettre de monsieur de Moscron et celle y joincte du prince d'Oranges adressante à la commune de Gand, combien que le contenu est dirigé à ceux de ceste ville de Bruxelles, et sans date, *pour esmouvoir le peuple dadvantaige.* »

Si d'autre part nous parcourons l'écrit de *Metsius*, évêque de Bois-le-Duc, et membre influent des Etats « *sur les causes, l'origine et le progrès des troubles des Pays-Bas* » nous y apprenons en maints endroits que le prince d'Orange avait « quasi en toute ville de tout le Pays-Bas quelques favoris et luy adhérens, lesquels faisoient deuement leur office emprès des hommes chatouilleux d'oreilles, afin d'attirer et allicher tous ceux qu'ils pouvoient à la partie du prince, exultant ledit prince de louanges admirables » ; et ailleurs que « rien ne se traictoît aux estatz que cela ne fus incontinent annoncé au prince par ses subdélégués, en ayant ledict prince trois ou quatre à Bruxelles, lesquels journellement avoient communication avec quelqu'uns des estats, et d'eux peschoient et attiroient tous les conseils et toutes les actions des estatz. » Ce passage, curieux en sa forme, confirme entièrement l'opinion de M. Ritter, qu'un très petit nombre seulement de conjurés était en rapport avec le Taciturne, et que tous les autres n'avaient de communication qu'avec ces derniers (p. 33). Cette circonstance a d'ailleurs été déjà mise en évidence par M. Kervyn dans l'ouvrage cité.

Citons encore cette phrase, venant à l'appui de ce qui précède : « Le prince a escript souventes fois ausdicts états, auquel l'on a rescrit aussi de la part desdicts, quelquefois sans le sceu d'aucuns d'entré eux, voire même ignorant aulcune fois

¹ GACHARD, Corresp. de Philippe II, t. IV; Appendices, p. 516.

² GACHARD, IV, p. 739-794.

le greffier : de sorte que ces conspirateurs estimoient que tout leur était bon et licite. » Enfin nous voyons¹ Guillaume le Taciturne, à la date du 17 janvier 1577, au milieu des négociations entre les Etats et don Juan, adresser à ses députés à Bruxelles des paroles graves, et ne point hésiter à conseiller de rompre les négociations, si l'on ne préfère renouveler le coup de main du 4 septembre contre les « personnes principales du gouvernement et du conseil d'Etat » : Nous dirons, avec Gachard, qu'ainsi « il laisse assez comprendre qu'il incline vers ce dernier parti » ; nous ajouterons même que pour nous c'est la preuve que non seulement il ne blâme pas un pareil acte actuellement, mais que, pour cela même, il y a toute vraisemblance qu'il l'a exécuté antérieurement, sinon on comprendrait moins qu'il ait pu le conseiller maintenant. C'est une déduction que rien n'empêche de tirer, et qui, de plus, cadre exactement avec ce que l'on sait désormais des moyens auxquels eut recours Guillaume de Nassau pour faire sortir de leur situation plus ou moins embarrassée les provinces du Sud.

Concluons et disons qu'après l'examen auquel nous nous sommes livrés, avec M. Ritter, de la première question traitée par ce dernier, le fait de la participation effective et directe du prince d'Orange à l'emprisonnement des conseillers d'Etat paraît bien établi : la certitude à cet égard est un résultat acquis².

D'autre part cela est de nature à faire prévoir, en même temps qu'à mieux faire comprendre la part active que va prendre le Taciturne aux événements importants et compliqués qui suivront.

Nous sommes ainsi logiquement amené à examiner la seconde partie de la dissertation de M. Ritter, à savoir la correspondance de Guillaume avec les Etats, et les tendances qu'il y manifeste.

* *

L'activité que déploie le prince d'Orange dans toute cette période est vraiment surprenante : elle se montre dans une vaste correspondance avec ses agents particuliers dans les villes du Sud, avec ses partisans dans les Etats de Brabant et les com-

¹ GACHARD, Corresp. de Guillaume le Taciturne, t. III, pp. 186-187.

² Nous avons voulu simplement établir un fait historique ; nous laissons de côté la question de savoir si le prince d'Orange doit être justifié ou non.

munes flamandes ou brabançonnnes, dont il cherche et parvient à augmenter de plus en plus le nombre, avec des seigneurs ou des fonctionnaires, enfin avec les Etats-Généraux : ceux-ci, du 8 au 25 septembre, ne comprenaient encore que des délégués brabançons, flamands et hennuyers ; à partir de cette date jusqu'au 23 octobre, les représentants de 11 provinces se réunirent peu à peu à Bruxelles¹. C'est à montrer les démarches et les efforts qu'il tenta auprès des Etats réunis que notre auteur prétend se borner. On verra par là, dit-il, « ce que Guillaume se proposait d'atteindre, et ce qu'il croyait possible d'atteindre » (p. 35).

Pour bien comprendre cette dernière phrase, rappelons que le prince, et les deux provinces de Hollande-Zélande avec lui, poursuivaient un but différent de celui des provinces du Nord : des deux côtés on est pleinement d'accord pour cimenter l'union de toutes les parties du pays contre la tyrannie des Espagnols et la mutinerie des soldats, pour défendre les droits et les privilèges du pays, pour réclamer le fonctionnement régulier des Etats, le redressement des griefs, et la réforme des institutions. Mais par contre les provinces du Sud veulent continuer cependant à vivre « sous l'obéissance légitime et due de Sa Majesté, » à se soumettre à son gouvernement sous certaines conditions, et surtout à conserver pleine et entière la prédominance de la sainte religion catholique et romaine, tandis que les provinces rebelles, inspirées uniquement par le prince d'Orange, veulent la liberté de religion, pour eux s'entend, et poussent nos ancêtres — cela ressort des faits —, sinon à rejeter toute autorité monarchique, en tous cas à se gouverner d'une façon indépendante et libre, avec de fortes garanties contre l'arbitraire royal. Nous dirions aujourd'hui, nous modernes, que le Taciturne tendait à fonder pour nos provinces une sorte de gouvernement représentatif et constitutionnel avec des garanties réciproques : le roi respectant les droits du pays et celui-ci observant la fidélité et l'obéissance à l'égard du souverain².

¹ DE JONGE, Résolutions des Etats-Généraux, I, p. 272.

² Voir, par exemple, l'extrait suivant d'une lettre du prince, écrite aux Etats-Généraux, le 30 novembre 1576, et publiée par Gachard, dans les *Analectes Beligiques*, p. 301 :

« Néanmoins je peux en bonne conscience prendre Dieu en témoin que mon but n'a jamais été autre, sinon voir icelluy pays être gouverné,

Telle est la portée générale qui se dégage de l'ensemble. Si elle est conforme à nos idées modernes en matière de droits du peuple et du roi, il devait en être tout autrement pour les Belges du XVI^e siècle : de même que la liberté de conscience, de religion, était loin d'être admise comme un droit évident et sacré pour tous, de même tout ce qui était entrepris pour diminuer l'autorité, quelque arbitraire qu'elle fût, du roi d'Espagne, et la ramener à ses limites légitimes et naturelles, devait ne pas plaire à la généralité de nos ancêtres. En se plaçant à ce dernier point de vue, la conduite de Guillaume doit paraître ne pas toujours être empreinte de la plus entière conséquence ; ses actes ne répondaient pas toujours à ses protestations répétées de saint respect pour l'autorité légitime du roi : car en fait il pousse, dans ses écrits aux Etats, ceux-ci à des mesures qui auraient rendu impossible, dans son zèle trop marqué pour la liberté du peuple, la souveraineté du roi Philippe. Groen van Prinsterer, à propos de cette même importante lettre du 30 Novembre, dont nous venons de citer un extrait, exprime la même idée : « Prescrire des conditions pareilles, c'était déclarer la guerre et non proposer la paix ¹. »

Aussi notre auteur, se plaçant en quelque sorte au point de vue des contemporains catholiques de Guillaume, se complait à mettre en relief pareille politique, et dans tout son travail perçoit, sans qu'aucun mot ne le trahisse cependant, une sorte de blâme continu de la conduite d'Orange, laissant une impression pareille à celle qui se dégage — mais celle-ci bien plus accentuée — de la lecture du livre de Kervyn : *Les Huguenots et les Gueux* ². Cela n'a rien que de très naturel, M. Ritter étant un historien catholique comme M. Kervyn. Quoiqu'il en soit, et sans vouloir ici prendre position dans la question, on doit reconnaître que le prince était plus logique que les provinces wallonnes, en voulant conserver envers et contre tous l'intégrité

comme de tout temps a été par les Etats-Généraux, qui consistent des trois états du clergé, de la noblesse, des villes et membres dépendant d'iceux, sous la légitime obéissance de leur prince naturel. »

Plus loin il est dit que « l'assemblée générale des Etats est l'unique remède pour rétablir les affaires. »

¹ GROEN, Archives, etc., série 1, t. IV, p. 490.

² V. t IV, chap. VII, IX et X.

de la Pacification de Gand, à l'encontre de laquelle allait directement la confédération d'Arras.

Et s'il a voulu même par tous les moyens empêcher une conciliation entre les Etats-généraux et don Juan d'Autriche, c'est qu'il sentait que l'accord, une fois conclu, tournerait finalement au désavantage, non seulement des intérêts de ses concitoyens et de sa situation personnelle, mais aussi et surtout de ses projets de liberté politique pour les provinces du sud. Le Prince d'ailleurs peut en somme être considéré comme ayant obtenu momentanément gain de cause, quand on songe aux conditions que les Etats imposèrent à don Juan pour le reconnaître comme gouverneur, et à la situation qui fut faite à ce dernier dans l'administration du pays. On peut dire qu'à ce moment le Taciturne fut près de voir sa politique l'emporter. Les excès des calvinistes et la présence d'un homme énergique, Alexandre Farnèse, changèrent seuls la face des choses.

Après ces considérations d'ordre général, nécessaires pour fixer et bien faire apprécier le point de vue auquel s'est placé M. Ritter, il ne nous reste plus qu'à montrer en quoi la dissertation de M. Ritter offre de l'originalité et comble, dans une certaine mesure, une lacune qui existait dans l'histoire *documentaire* du XVI^e siècle.

* * *

Il faut faire deux parts dans la correspondance du Taciturne à cette époque : la première a trait aux négociations relatives à la paix de Gand et s'étend du 10 septembre au 28 octobre et jours suivants ; la seconde, marquée par l'arrivée de don Juan, le 3 novembre, à Luxembourg, se termine au 30 novembre : dans cette période la question principale est l'attitude que l'on doit prendre à l'égard du nouveau gouverneur-général.

La première partie nous présente de nombreuses lettres particulières écrites par le prince d'Orange aux personnalités politiques des provinces du Sud. Leur but est toujours *l'alliance* et *la paix* dont on débat les clauses à Gand, et aussi les négociations avec la France ¹. D'autre part on n'y rencontre qu'une seule lettre adressée à la généralité des Etats-généraux.

¹ Voir la récente publication de P. Muller et Diegerick, relativement à ce dernier point.

Gachard¹ la publie sous la date de « Novembre 1576 », mais sans pouvoir fixer le jour de sa rédaction.

L'éminent historien, dans une note qu'il joint à l'édition de cette intéressante épître, après en avoir établi l'authenticité, déclare : « je suis porté à croire que Guillaume écrivit cette lettre avant qu'il fût informé de l'arrivée de don Juan d'Autriche à Luxembourg et dans le temps que ses députés *négočiaient, à Gand*, avec ceux des États-généraux. » A priori cette déclaration nous étonne, puisqu'il est certain que, dès le 28 octobre, l'accord réel, la conclusion des articles de la paix était chose faite², que le projet de traité fut alors accepté de part et d'autre par les députés, et que le temps qui sépare cette date du 8 novembre fut consacré à l'acceptation des articles de la pacification par les États à Bruxelles, et à l'agrégation du Conseil d'Etat : il n'y avait plus là de négociations.

M. Ritter cherche, par quelques preuves clairement exposées, à fixer la date probable de ce document d'une manière plus exacte et plus précise que ne l'a fait Gachard. Or, de l'examen de ces preuves il résulte que l'écrit en question doit appartenir à la première époque de la réunion des États-généraux (c'est-à-dire avant le 23 octobre³), et *être placé entre le 7 et le 13 octobre 1576*. Cette conclusion est déduite par l'auteur du fait que certaines phrases de la lettre répondent à des circonstances dont la date nous est connue, ou que tel ou tel passage n'aurait pu être écrit avant ou après un événement qu'il rappelle et dont l'époque est certaine (p. 37-39).

La même manière de procéder est employée à l'égard d'une autre pièce importante, une lettre aux États, qui se trouve, *sans date aucune*, dans le recueil de Groen van Prinsterer, sous le titre de « Advis de Monseigneur le Prince d'Orange, etc.⁴. » Cette lettre n'est en résumé que l'exposé des moyens de combat qu'il faut employer pour réaliser les vues des États-généraux ; c'est un véritable plan de campagne contre l'autorité tyrannique et oppressive des Espagnols.

Ici la fixation de la date est plus facile, car on fait allusion à une lettre écrite à un seigneur belge « sur les moyens de

¹ Correspondance de Guillaume le Taciturne, tome III, p. 140-154.

² GROEN VAN PRINSTERER : t. V, p. 468. TH. JUSTE : op. cit., p. 176 et suivant. GACHARD, *Actes des États-généraux*, t. I.

³ V. plus haut, p. 226. — ⁴ Tome V., p. 436.

dresser finances » et qui est du 28 octobre. D'autre part, le prince demande qu'on dresse une « confédération ou compromis », qui serait jurée et *signée* par tous les corps constitués, ainsi que par les plus remarquables seigneurs et gentilshommes : or une demande identique, mais sous une autre rédaction, avait été faite par le prince le 29 octobre, le lendemain du jour où ses députés à Gand lui avaient fait savoir que l'accord venait d'être conclu entre les plénipotentiaires (« noch nicht formell, aber im Wesentlichen erzielten Abschluss des Friedens » dit M. Ritter). A ces preuves on peut ajouter cette considération que cette lettre, par ce qu'elle contient et par ce qu'elle a en vue, répond très bien aux vives discussions qui s'étaient élevées aux Etats à propos de la ratification du projet de pacification (du 28 octobre au 5 novembre) ¹. C'est à cela sans doute que fait allusion le mot de « défiances. » Et cette lettre tout entière, adressée à pareil moment aux députés du pays, ressemble fort à un pressant et hardi appel à une union définitive et solide et à l'établissement d'un pouvoir vraiment populaire sur la base d'une alliance entre « toutes les provinces en général » : le prince sait que don Juan approche, et il veut, semble-t-il, adresser un dernier conseil aux Etats.

Comme le futur gouverneur n'est arrivé que le 3 novembre à Luxembourg, et que les Etats entrèrent aussitôt, dès le 6 de ce mois, en négociations avec lui, « l'avis du prince d'Orange » peut avoir été rédigé entre le 28 octobre et le 3 novembre. « Ainsi donc, termine l'auteur, le second document date de la fin, comme le premier date du commencement de la période délimitée comme on l'a vu plus haut » (p. 41).

Si donc il est difficile d'assigner une date précise et sûre aux deux documents dont il vient d'être fait mention, il n'en est pas moins vrai que l'on doit à M. Ritter d'avoir *rectifié* Gachard et *complété* Groen van Prinsterer et, par une juxtaposition de preuves déductives, cherché à fixer d'une façon beaucoup plus certaine et plus probable la date de la rédaction de pièces essentielles pour pouvoir apprécier la conduite politique de Guillaume d'Orange.

* *

D'une ligne à l'autre et aussi rapidement que les événements eux-mêmes, l'auteur passe à un nouvel ordre de considérations,

¹ V. TH. JUSTE, op. cit.

à l'examen de faits de nature différente. A peine a-t-il tiré la conclusion de l'étude précédente, que, annonçant l'arrivée de don Juan et la résolution immédiate des Etats d'entrer en pourparlers avec le nouveau représentant du roi, il nous montre Orange aux prises avec cette grave alternative, de savoir « si l'on traitera avec don Juan, ou si celui-ci pourra être reconnu comme gouverneur ». Cette question l'agite et remplit toute sa correspondance. Nous sommes ainsi amenés à la seconde partie de celle-ci, si on veut bien se rappeler la classification que nous avons exposée précédemment.

Encore une fois, comme nous le disions en commençant, cette dernière partie du travail de M. Ritter, si elle est intéressante en elle-même, n'a plus qu'un rapport éloigné avec le titre même de la dissertation, en ce sens que les garanties nombreuses que le Taciturne réclame contre le frère de Philippe II procèdent du même esprit et de la même politique qui a amené la Pacification de Gand. Mais là s'arrête le rapport. Car le prince d'Orange, dès à présent, voit se dresser contre lui une majorité de plus en plus grande au sein des Etats du pays : l'opposition se fait jour de plus en plus visiblement entre les vues du prince d'Orange et celles de cette majorité. L'accord était maintenant très-difficile, parce que, ou bien on devait traiter avec l'envoyé du souverain naturel — à telles ou telles conditions s'entend —, ou la refuser par principe, comme le voulait au fond Guillaume. Celui-ci tendait à annihiler le pouvoir du roi, tandis que les Etats voulaient le conserver. Car en fait, les conditions qu'il désirait voir imposer à don Juan ne laissaient plus à ce dernier qu'un pouvoir bien amoindri : ne proposait-il pas même, le 9 novembre, de s'emparer de la personne du représentant du roi et d'en faire un otage en vue des négociations avec le souverain de Madrid ? Il déclare bien qu'on peut négocier avec don Juan : mais « les conditions tendent à une rupture complète », dit Groen².

La situation n'est donc plus tout à fait la même, et mériterait une étude spéciale, étude qui du reste a déjà été faite dans les commentaires des « *Archives de la Maison d'Orange-Nassau* »³.

¹ Groen van Prinsterer, t. V, p. 494.

² V. p. 490 v. aussi la remarque faite plus haut p. 228.

³ V. p. 489 et suiv.

La mérite de M. Ritter, sauf la restriction faite ci-dessus, est de présenter réunis des documents publiés de part et d'autre et de les étudier dans leurs rapports réciproques. De cette confrontation résulte une idée claire de l'attitude prise par Guillaume d'Orange.

On rencontre encore dans les dernières pages de la dissertation, objet de notre étude, une analyse complète du célèbre « avis » du 30 novembre, écrit politique qui est une sorte de tableau de la Constitution des Pays-Bas, telle qu'elle aurait dû sortir des luttes d'alors, telle que le prince d'Orange aurait voulu la voir appliquée aux provinces confédérées ¹. Il fait en quelque sorte suite à la fameuse « Justification » de 1568 et exprime les mêmes idées en fait de droits réciproques du Monarque et des États ¹. Cette constitution peut se résumer en ceci : Administration du pays par les États-généraux sous l'obéissance légitime au souverain ².

L'auteur s'arrête assez longuement à l'examen de cette pièce importante, parce que, dit-il, « le rapport du 30 novembre forme la fin d'une série de pièces qui montrent jusqu'à quel point le prince d'Orange pensait pousser les États-généraux contre Philippe II, et d'après quel plan il comptait organiser la constitution politique des Pays-Bas. » Cela justifie sans doute la déclaration que faisait l'auteur au début, qu'« aucune époque de l'activité du Taciturne n'est aussi féconde en enseignements que celle qui nous montre sa conduite avant et immédiatement après la Pacification de Gand. » Ainsi se trouve peut-être également justifié le titre du travail dont nous venons de donner un aperçu analytique.

Quoiqu'il en soit, bien que l'on puisse discuter la manière dont M^r Ritter apprécie le rôle de Guillaume d'Orange, bien qu'aucun document nouveau ne soit mis au jour, il y a utilité et profit à lire la dissertation de l'historien allemand, pour avoir une compréhension plus nette d'une des personnalités les plus attachantes de notre histoire.

F. MAGNETTE.

¹ GACHARD, *Analectes Beligues*, p. 301. BOR I, p. 747. METEREN I, p. 252. DEL RIO, I, p. 198.

² Voir plus haut. — Voir aussi MOTLEY. t. III, pp. 336 et 339.

NOTES SUR LES VIES DES SOPHISTES D'EUNAPE.

J'ai réuni ici quelques conjectures sur les Βίοι φιλοσόφων καὶ σοφιστῶν d'Eunape, dont une édition critique est toujours attendue. En l'absence de celle-ci, je me suis servi du texte revu de Boissonade (Paris, Didot, 1859). J'ajoute entre crochets les pages correspondantes de son édition commentée d'Amsterdam (1822).

I. p. 453 l. 23. [2 § 5]. ἡ διαμαρτάνων τῆς ἀληθείας ἐφ' ἑτέρους ἀναφέρει τὸ ἀμάρτημα ... ἡ κατηγοριῶν ἀλήθειαν ἔχει καὶ τοὺς ἡγουμένους ἀξίους θαύματος. Le mot κατηγοριῶν ne donne aucun sens. Je lirais καθιστορῶν ἀλήθειαν. [Boiss. propose κατευπορῶν ἀλήθειας].

II. p. 454 l. 10. Φιλόστρατος μὲν ὁ Λήμνιος τοὺς τῶν ἀρίστων σοφιστῶν ἐξ ἐπιδρομῆς μετὰ χάριτος παρέπτυσσε βίους. Au lieu de ΠΑΡΕΠΤΥΣΕ qui ne signifie rien ici, il faut sans doute avec ἐξ ἐπιδρομῆς compléter ΠΑΡΕΨΑΥΣΕ, « a effleuré ce sujet ». Le mot se retrouve dans un sens un peu différent 482,46 [68] παραψάλλοντες τοῦ καλοῦ.

III. 455,52 [7]. ἀνά τε ἔδραμε τοσοῦτον καὶ ἐπέδωκεν, ὡς Λογγίνου μὲν ἦν ἀκροατῆς, καὶ ἐκόσμιε τὸν διδάσκαλον ἐντὸς ὀλίγου χρόνου. Je pense qu'il faut écrire... ὡς (Λογγίνου γε ἦν ἀκροατῆς) κατεκόσμιε (οὐ κατακοσμεῖν) τὸν διδάσκαλον ἐντὸς ὀλίγου χρόνου. — Comp. 495,32 [16] οἱ κατακοσμήσουσι.

IV. 457,38 [11]. περὶ ὧν οὐκ ἔστιν ἕτερον τι δοξάζειν ἢ ὅτι προῶν ἕτερα ἐδόξασεν. Le mot δοξάζειν est dû à une inattention du copiste, qui avait en tête le ἐδόξασεν qui suit. Le texte portait sans doute εἰκάζειν.

V. 457,50 [11]. Ἰάμβλιχος, ὃς ἦν κατὰ γένος μὲν ἐπιφανὴς καὶ τῶν ἀβρῶν καὶ τῶν εὐδαιμόνων. Un exemple de plus de la confusion du β et du ρ : ἀβρῶν a été lu pour ἄκρων. Cf. 495,5 Ἦν δὲ τῶν εὐ γεγονότων καὶ εἰς τοὺς ἄκρους ἐτέλει. 461,22. Ἦν δὲ τῶν εὐ γεγονότων εἰς ἄκρον.

VI. 458,36 [13]. γίνεσθαι καὶ. Le καὶ est né d'une dittographie.

VII. 459,25 [15]. περὶ τῶν αὐτῶν ἐνέκειντο n'a pas été compris par le traducteur, qui supplée à tort un membre de phrase. Les disciples de Jamblique continuent à presser leur maître de leur donner une preuve de son pouvoir de thaumaturge; cf. l. 15-16. Ἐγχείμαι est employé de même 470,4 τοῖς προτεθείσιν ἐνέκειτο.

VIII. p. 466,22 [30]. τοσαύτην τῆς τύχης ἐποιήσατο καταδρομὴν καὶ τῶν περὶ σῶμα κόσμων. Probablement τοσαύτην τῆς τρυφῆς... Cf. 494,21 ἐπὶ τρυφῇ καὶ πλούτῳ.

IX. 472,38 [43]. Eunape dit en parlant des moines : τυραννικὴν γὰρ εἶχεν ἐξουσίαν τότε πᾶς ἄνθρωπος μέλαιναν φορῶν ἐσθῆτα,... ἐς τοσόνδε ἀρετῆς ἤλασε τὸ ἀνθρώπινον. Le traducteur interprète : *ad altum adeo virtutis fastigium propecti erant id genus hominum*. Mais τὸ ἀνθρώπινον ne peut désigner que le genre humain en général. J'écrirais ἐς τοσόνδε ἀπάτης ἤλασε τὸ ἀνθρώπινον.

X. 476,4 [52]. Ἄμα τε γὰρ ὁ ἐκ Θεσπιῶν,... J'ai essayé de montrer (*Revue de l'instr. publ.*, 1888, p. 179) qu'il fallait lire au lieu de γὰρ ὁ ἐκ Θεσπιῶν le nom Ἀγόριος Ὀυνέτιος. C'est ce que prouve aussi la chronologie de la vie d'Eunape; né en 347, il est arrivé en Grèce à l'âge de 16 ans (p. 485 l. 18), par conséquent en 363. L'hierophante qui succéda à celui qu'il a connu est donc bien Agorius Prétextatus, qui quitta la Grèce en 366.

XI. 478,20 [58]. διογκουμένων ὅτι ὁ βασιλεὺς ἐφησεν αὐτοῖς συντετυχημένοι. Ὡς δὲ τὰ πράγματα συντόνως ἀπὸ τῶν μεγάλων ἐκείνων καὶ λαμπρῶν ἐλπίδων ἐς τὸ ἀφανὲς καὶ ἄμορφον κατερράγη... Il faut écrire, me semble-t-il, pour ἐφησεν, ἐφῆκεν « il leur avait permis de l'accompagner » et pour συντόνως, συντόμως, « rapidement ».

XII. 496,17 [98]. ἡ κομψότης περιτρέχει πανταχοῦ διακονομένη τοῖς λόγοις. Cf. 499,19 [106] τοσαύτη τις ἡ διὰ πάντων ἐστὶ προϊούσα καὶ παρατρέχουσα ταῖς συνουσίαις ἀρμονία καὶ χάρις. La première phrase nous montre qu'au lieu de παρατρέχουσα, il faut écrire ici περιτρέχουσα, seul usité en ce sens. Mais au διὰ πάντων προϊούσα répondait probablement non διακονομένη mais διακινουμένη.

XIII. 497,11 [100]. τὴν περὶ τὰ λεξείδια στάσιν καὶ ἀκριβείαν. Avec στάσιν on attendrait un adjectif, et la suite montre qu'Eunape reproche simplement à Libanius sa recherche dans l'emploi des mots. Je lirais donc ἐξέτασιν καὶ ἀκριβείαν. Cf. 499,29 ἐξεταστικός. Le ἐξ a dû tomber par une sorte de confusion avec le λίξ qui précède. Il est peu probable que l'auteur ait écrit simplement ἔτασιν, qui est un mot biblique.

XIV. 499,40 [106]. ὥσπερ ὀνόματα κρυπτόμενα μέχρι τῆς γραφῆς. La traduction explique *non aliter quam vocabula scriptura tenus latentia* ce qui est encore moins clair que le grec. Il faut rétablir sans doute μυστικῆς γραφῆς.

FRANZ CUMONT.

UN RABELAIS INCONNU.

La plus grande partie des gens qui, de nos jours, lisent les grands écrivains du XVI^e siècle, ne connaissent guère de Rabelais que les excentricités célèbres, les anecdotes burlesques dont l'ont affublé des adversaires qui avaient intérêt à le déprécier, comme penseur, aux yeux de la postérité. D'autre part, que de personnes, qui jamais n'ont lu dix pages de l'immortel fantaisiste, rebutées qu'elles étaient par les énigmes de la pensée et les indéchiffrables problèmes du style, ne voient encore dans Rabelais qu'un bouffon. Ce sont elles qui, chaque fois, qu'un homme mal élevé se permet d'écrire quelques mots grossiers et les fait imprimer avec soin, se hâtent de le baptiser généreusement du titre de Rabelaisien. Pour ces amoureux du banal, l'œuvre du grand homme n'est au fond qu'un recueil de mots salés, poivrés, moutardés, dont l'ancienneté seule fait le mérite; et lui-même n'est et ne peut être que le prototype des personnages qu'il a mis en scène. Elles ne veulent le voir qu'éclatant de rire, la face jouffue et rubiconde, la bedaine en forme de futaille, l'œil effronté, la mâchoire vorace, supportée par un triple menton, comme les moines des estampes à bon marché qui font la joie de la populace, s'enivrant, débitant des ordures, faisant des plaisanteries de commis voyageur, courant après les filles, vrai type du Silène antique, polisson, libidineux, goinfre et repu d'andouilles et de tripes. Voilà le curé de Meudon que nous a fabriqué la légende et qui s'est si bien incarné dans les cervelles que nous n'y voulons plus rien changer.

Il faudra pourtant en revenir.

Dans notre siècle d'investigation à outrance, de recherches infatigables, ils disparaissent peu à peu les historiens qui se contentent de reproduire des opinions toutes faites, pour faire place aux hommes de science, qui veulent aller au fond des choses et ne s'arrêtent qu'à l'évidence. Arthur Heulhard est un

¹ HEULHARD A. : *Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz*. Paris, librairie de l'art. 1 vol. gr. in-8° (X-405 p.), planches et gravures, prix 40 fr. — Comparez avec FLEURY : *Rabelais et ses œuvres*. Paris, 1877, 2 v. in-8°. Prix 8 fr.

de ces historiens de race. Il a consacré une vie entière à élucider un problème historique et il est finalement parvenu à le résoudre, en restaurant la vérité, qu'à force de patience et de voyages, il a su découvrir.

Il nous a déjà donné un *Rabelais légiste*, un *Rabelais chirurgien et médecin*, et voici que, dans un superbe volume, il nous donne aujourd'hui le *vrai Rabelais*, penseur, diplomate, savant, stoïcien austère, d'une vie digne de son immortel génie, le grand méconnu comme le grand inconnu, qui fut la plus sublime personification de ce grand siècle qu'on appelle la *Renaissance*.

Fouillant partout, en France, en Italie, en Piémont, à Turin, à Rome, à Metz, consultant les papiers d'Etat, les archives municipales, les correspondances diplomatiques et littéraires, les poésies de l'époque, examinant les monuments, contemplant les estampes, M. Heulhard, dans toutes ses courses et tous ses voyages, le suit à la piste, partout où le force à fuir la Sorbonne menaçante, qui ne songeait à rien moins qu'à lui faire subir le supplice dont elle venait de frapper le malheureux Etienne Dolet. Rien de plus curieux que d'accompagner Rabelais dans ses ambassades, où il manque d'être assassiné en même temps que le cardinal Jean du Bellay, son protecteur et son ami. C'est que, par ce voyage à Rome, il ne se proposait rien moins que de retirer à l'Espagne le crédit que lui donnait, en Angleterre, une souveraine, tante de Charles-Quint. Il fallait amener le Pape à rompre le mariage de Catherine d'Aragon avec Henri VIII, et la cour attachait la plus grande importance à l'opinion de Rabelais, comme savant et comme diplomate.

« Chemin faisant, le penseur étudie l'antiquité, les mœurs, les monuments, les animaux, les plantes des pays qu'il traverse, notant tout ce qui doit enrichir ce microcosme qui est son livre. Aussi peut-on facilement retrouver dans Gargantua ou Pantagruel les précieuses remarques que lui ont valu ces voyages. Il n'y a pas jusqu'à l'architecture qui ne lui fournisse le type de sa fameuse abbaye de Thélème, si bien reconstituée par les dessins de M. Léon Dupray. Il discute sur tout, renseigne sur tout, débordant de science, et cachant ses connaissances sous les plaisanteries dont il les agrmente pour se les faire pardonner par les pédants de son époque, dont il s'amuse à surfaire l'érudition bête et sotte, pour en dégoûter à jamais les hommes sensés, capables de le comprendre. »

C'est à Turin qu'il se lie de la plus étroite amitié avec Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, non moins grand politique que grand capitaine, et frère du cardinal Jean. Le récit de la vie intime qu'il mène avec ce héros, qui lui a servi de modèle pour son Pantagruel, est des plus curieux et des plus complets. Rabelais ne le quitte que quand il meurt, et, savant chirurgien, qu'après avoir fait son autopsie, dont nous avons conservé le rapport. Rentré en France, il est forcé de fuir à Metz pour éviter la vengeance de la Sorbonne, qui rêve de le faire incarcérer, parce qu'il vient de publier « *le tiers livre*. » C'est dans cette ville de Metz qu'il écrit le quatrième. L'auteur s'attache avant tout à mettre en lumière l'influence des relations et des événements sur une des plus merveilleuses intelligences qui fut jamais, avide de tout savoir, ouverte, comme pas une, à toutes les idées, à toutes les découvertes, à toutes les impressions de la nature, de la politique, et du milieu social qui l'entoure.

Qui n'a cité, pour prouver que l'œuvre de Rabelais n'est qu'un entassement d'ordures, ces six mots de la Bruyère : « C'est le charme de la canaille ! » en oubliant de reconnaître que le même écrivain ajoutait : « Où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent ; il peut être le mets des plus délicats. » Ce qui prouve uniquement que, sensible aux beautés de Pantagruel, la Bruyère n'en a saisi ni l'ensemble, ni la portée et n'a pas compris pourquoi Rabelais ne pouvait partout se montrer exquis et excellent. On sait ce qu'il en pouvait coûter, au XVI^e siècle, d'avoir le courage de proclamer la vérité. L'exil, l'estrade et le bûcher ne savent point avoir tort. Parmi les contemporains de Rabelais, voyez Dolet, brûlé vif à Paris, en 1546 ; les Etienne, morts en exil et à l'hôpital ; Clément Marot, fugitif et vagabond ; Morus, décapité ; Erasme, perpétuellement menacé, malgré son extrême réserve ; Ramus, assassiné pour s'être moqué d'Aristote ; Servet, jeté au feu par son ami Calvin ; Zwingli, tué dans la guerre de Cappel ; Vésale, condamné à se rendre à Jérusalem pour avoir disséqué des cadavres et expirant de faim à Zante ; Jean Huss, livré au bûcher en dépit du sauf-conduit impérial ; Bonaventure des Périers, contraint à se donner la mort pour éviter les tortures ; Camoëns, expirant de misère et de désespoir, et tant de milliers d'autres et des meilleurs peut-être. Rabelais savait donc ce qui l'attendait, s'il osait crier la vérité par dessus les toits ; il savait

qu'un écrivain sérieux eût été pendu à dire devant quelques personnes seulement ce qu'il allait se permettre de débiter en face de l'univers. Il résolut de tourner la difficulté.

Vivant à une époque où les fous seuls jouissaient auprès des rois de la liberté de tout dire, il revêtit le masque d'un bouffon, pour déverser sa spirituelle critique sur les abus, les mœurs, les aberrations de son époque. D'un bouffon on endurait tout. En faisant sonner les grelots de son bonnet, il put se permettre d'être un des plus profonds et des plus grands satiriques de l'Europe, n'épargnant ni les hommes, ni les vices, ni les crimes de son siècle, réformateur du bon sens étouffé sous l'érudition idiote, commentateur d'Hippocrate, réformateur des sciences, pédagogue incomparable, maître de Montaigne et de Pascal, qui lui empruntèrent leurs idées les plus géniales; de La Fontaine et de Molière, qui retrouvèrent chez lui la verve gouailleuse des vieux Gaulois; écrivain qui, comme Homère chez les Grecs, fut l'âme des penseurs les plus éminents des âges suivants. Secouant toute espèce de joug dans sa superbe indépendance, supérieur à tous ceux qui l'entouraient, comprenant qu'il avançait trop son siècle pour en être suivi, il fut un démolisseur inexorable du passé en médecine, en éducation, en philosophie, en science, en philologie, en érudition, par l'exagération même de tous les travers de son siècle. Il savait ce qu'il cachait sous ces dehors burlesques; il savait que du jour où il serait compris, il serait suivi. Son œuvre fut de faire table rase, avant Descartes, avant Bacon, tout en traçant la voie à suivre pour réédifier. Son sort fut celui de tous les grands esprits, inaccessibles, la plupart du temps, à leurs contemporains, et réduits à mettre leurs lettres à la poste à destination de la postérité. Rabelais a dissimulé, sous la rugosité de l'enveloppe, les valeurs que son admirable livre renferme et qui devaient enrichir ceux qui, dans les siècles futurs, sauraient le comprendre. Les lettres de Rabelais, encore fermées au temps de la Bruyère, viennent d'être largement ouvertes et comprises par M. Heulhard, dans le beau livre qu'il vient de faire paraître et qui, par le tour facile et accessible de son érudition, en apprend plus sur Rabelais que Rabelais lui-même n'en apprend au commun de ses lecteurs.

Il ne nous révèle pas seulement le livre, il nous révèle encore l'homme, cet homme auquel on a infligé un éclat de rire perpétuel et qui ne rit probablement pas durant toute sa vie; cet émule

de Molière, qui égaya tout son siècle en portant au fond du cœur un deuil éternel. Rabelais fut un stoïcien. Ayant aimé dans sa jeunesse, à Lyon, il eut un fils, qu'il appela Théodule et qui mourut à l'âge de deux ans, après avoir coûté la vie à sa mère. De ces deux morts, Rabelais ne se consola jamais. Ses amis intimes partagèrent sa douleur. Un ami discret, devenu prêtre comme lui, faisant, comme lui, partie du cénacle de Marguerite de Navarre, nous a laissé sur ce cher petit mort des distiques et des élégies d'une touchante mélancolie. On y ressent le parfum de cette antiquité qu'il aimait à savourer avec cet autre lui-même, cette âme de son âme. Voici l'épithaphe qu'il fit pour l'enfant en excellents vers latins :

« Passant, tu demandes qui repose dans ce tombeau si petit ?
 » C'est le petit Théodule. Tout en lui était petit encore quand
 » il mourut : l'âge, la taille, les yeux, la bouche, le corps.
 » C'était un enfant ! Mais il est grand par son père, le savant,
 » l'érudit, versé dans toutes les sciences et dans tous les arts
 » que doit connaître un homme bon, pieux, honnête. Ce petit
 » Théodule aurait tenu tous ces biens de son père, si le destin
 » l'avait laissé vivre ! »

Rabelais, père, malheureux, bon, pieux, honnête, ce n'est pas une des moindres révélations du beau livre de M. Heulhard. Celui-ci servirait de réhabilitation à Rabelais à tous les points de vue, si Rabelais pouvait en avoir besoin. Ajoutons que ce volume amuse l'esprit autant qu'il flatte l'œil. L'intérêt des illustrations ne le cède en rien à celui du texte. Elles commentent par des fac-simile de manuscrits, par des pages des éditions primitives, par des portraits et des vues de villes et de monuments empruntés aux publications de l'époque, tous d'une exécution soignée, les géniales conceptions du maître. Nous signalons particulièrement les planches coloriées et les plans qui reproduisent, d'après les données de Rabelais, la fameuse abbaye de Thélème. Ce livre rend donc la vie à un des coins les plus curieux de la Renaissance.

THIL-LOBRAIN.

COMPTES RENDUS

Grammaire Grecque, par A. CHASSANG, revue et modifiée par P. CLAIRIN. Cours supérieur 1890. Garnier.

Il est difficile de juger de la valeur pédagogique de cette grammaire par le seul examen du cours supérieur, qui n'est pas, je pense, destiné à être étudié d'une manière suivie, mais seulement à être consulté dans les classes supérieures. S'il en était autrement, il serait difficile d'en approuver le plan.

On ne voit pas que l'auteur ait fait quelque effort pour éliminer de son livre les formes qui ne se rencontrent pas dans les auteurs lus dans les classes ou qui ne s'y rencontrent qu'une ou deux fois. Ainsi ont été conservés ἡσυχαιτερος, ισαιτερος, πλησαιτερος, πλησαιτατος, πρωϊαιτερος, λαλιστερος, λαλιστατος, μεσαιτερος, μεσαιτατος, ὀψιατερος, πλησαιτερος, φιλαιτερος, etc. On y trouve ἀγγερχα, qui ne se rencontre que dans Théodore Prodrome et Hesychius; ἀλλήλια, ἐγγερχα, ἐγγερχμαι, etc. etc. Les travaux de Kaegi ⁽¹⁾, que nul homme d'école ne peut ignorer, n'ont donc pas été mis à profit par M. Clairin, au moins dans le cours supérieur. Si ce livre est destiné seulement à être consulté comme une espèce de dictionnaire grammatical par les élèves avancés, ces formes ne sont pas choquantes et j'estime même qu'elles ont leur utilité. Je me range ici pleinement à l'opinion de von Hartel ⁽²⁾. « *Der Organismus der griechischen Sprache scheint durch seine unvergleichlich reiche Ausgestaltung und gesetzmässige Durchbildung an sich würdig, ein Gegenstand ernsten Studiums zu sein, und auch mehr als der jeder anderen geeignet, den Sinn für sprachliche Beobachtung zu wecken, diese Beobachtung nach strenger, gleichsam naturwissenschaftlicher Methode zu leiten, das Beobachtete fruchtbar zu verwerten. Eine Menge überschüssigen Materials, Details und Ausnahmen aller Art*

⁽¹⁾ Griech. Schulgrammatik. WEIDMANN, 2^e éd. 1890. — Zur griechischen Schulgrammatik, WEIDMANN 1888.

⁽²⁾ Curtius und Kaegi, von W. VON HARTEL, Wien Tempsky 1888.

haben nur unter diesem Gesichtspunkte Aufnahme verdient und gefunden. » La grammaire ainsi n'est plus considérée comme étant uniquement un instrument nécessaire à un effort plus élevé de notre intelligence, la lecture des écrivains, elle devient but de connaissance à son tour. Mais pour qu'elle soit digne de ces hautes visées, il faut qu'elle soit traitée d'une manière scientifique, que les phénomènes s'enchaînent et s'expliquent l'un l'autre. Cela est souvent impossible si l'on s'en tient uniquement aux formes usitées par les écrivains lus dans les classes ; bien plus, les formes dialectales doivent intervenir. Ceci ne veut pas dire que Kaegi, ni ses partisans, et ils sont nombreux, aient tort : ils se placent à un autre point de vue, et leur point de vue me paraît le seul recommandable quand il s'agit de l'enseignement élémentaire.

M. Clairin n'a d'ailleurs pas épargné ses peines pour que les faits fussent enchaînés et expliqués d'une manière rationnelle. Il nous apprend qu'il a fait plus d'un emprunt à la grammaire comparée de Henry. C'est à ce dernier livre sans doute qu'il doit les règles de l'apophonie de la page 8. C'est là une excellente innovation, que Kaegi a déjà introduite dans sa grammaire. Il eut été néanmoins bon d'ajouter que le terme d'apophonie désigne spécialement les permutations des voyelles *dans une même racine*. Ainsi, à la page 311, il est dit que dans la langue poétique *eo* se contracte en *eu*, que *-α* long de la désinence se change en *-η*, et ce phénomène est considéré comme un cas d'apophonie. Or, ce n'est nullement le même phénomène que celui décrit à la page 8, et deux choses aussi différentes ne devraient pas être désignées par le même nom. Un exemple emprunté aux langues germaniques, par exemple : *binden, band, gebunden*, rendrait cela tout à fait clair.

Les travaux sur les formes du dialecte attique ont aussi été mis à profit, et maint barbarisme traînant encore dans les grammairies classiques a été corrigé. La remarque sur *δεός* à la page 22 est inutile et inexacte. Le vocatif n'est pas remplacé par le nominatif, parce que dans la littérature classique on ne trouve pas d'invocation de ce genre. Cf. Eberhard p. 68 du *Philogelos*. Le vocatif est régulier dans les composés et dans la littérature postérieure. Au lieu de dire, p. 93, que l'impératif du parfait est *à peu près* inusité, il faudrait écrire « n'est pas usité du tout », car *δέλυκε* est un barbarisme.

Aucun parfait en -α n'a d'impératif. Cf. Rutherford, Babrius p. 73. Les paradigmes du plus-que-parfait de l'indicatif, p. 88, ne sont pas tout à fait exacts. D'après le fragment de Ménandre découvert et publié en 1890 par Reitzenstein, on doit conclure que le plus-que-parfait se conjugue au pluriel ἐλελύκεμεν ἐλελύκετε, et non pas ἐλελύκειμεν, ἐλελύκειτε. A la page 75, la règle de l'augment des verbes en εὖ- en οἰ- n'est pas exacte. Il n'est pas vrai que les Attiques changent εὖ- en ἡ- excepté dans le particule εὖ-; la règle, pour être complexe, n'en est pas moins précise. Cf. *Revue instr. publ.*, 1890, p. 259.

La syntaxe me paraît en général moins satisfaisante. La théorie de l'article manque de vues générales; si l'auteur eût distingué entre le sens spécifique et le sens générique de l'article, entre la construction attributive et la construction distinctive, tout serait devenu plus clair. La théorie du génitif pourrait également être mieux rédigée. C'est un cas très-complexe, mais que les élèves connaissent très vite si l'on invoque quelque grand principe de classification. M. Clairin étudie le génitif en tant que dépendant de substantifs, d'adjectifs ou d'adverbes, ou fin construit avec les verbes. Or, c'est là un principe de division qui n'a rien d'organique, est purement factice et sépare des constructions identiques. Quelle différence peut-on noter entre εὐδαιμων τοῦ τρόπου et εὐδαιμονίζω τοῦ τρόπου? Si l'auteur eût nettement distingué les usages du génitif proprement dit et ceux du génitif-ablatif, et s'il eût ajouté que l'ablatif lui-même remplit les fonctions de l'ablatif et de l'instrumental, sa théorie fût devenue plus claire, plus courte et plus exacte. Il n'eût pas dans ce cas compris sous la même dénomination de « génitif de matière », le génitif d'abondance et celui de disette, à la page 213, après avoir déjà parlé du « génitif de matière », le vrai, à la page 211. Et cependant, qu'ont de commun κενόν δένδρων πίδιον et ἄγαλμα χρυσοῦ? Bien plus, qu'ont de commun les génitifs qui suivent μεστός et κενός? Le premier est un génitif-ablatif, mais où l'ablatif lui-même joue le rôle d'instrumental, tandis que le second est un génitif-ablatif, mais où l'ablatif garde son sens primitif qui est d'exprimer l'éloignement.

Les mêmes observations pourraient être adressées à l'autre cas complexe, le datif, mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'aller plus avant dans cet examen.

L'auteur a apporté de nombreuses améliorations au livre de M. Chassang, qui en avait besoin. Je crains seulement que pour

avoir traduit jadis la grammaire de Curtius, M. Clairin ne s'en soit tenu trop strictement à cette syntaxe, comme le fait penser notamment sa théorie du génitif. Cependant, les réserves faites par Curtius dans ses *Erläuterungen* semblent bien exagérées aujourd'hui, et ni Müller-Lattmann, ni Kaegi, ni Riemann-Cucuel n'en ont tenu compte. L'enseignement n'a fait qu'y gagner en précision et en clarté.

J. KEELHOFF.

PROAGOON. **Eenvoudige handleiding tot de studie der grieksche Taal**, door Dr. J. M. HOOGVLIET. — La Haye, M. Nyhoff.

Le livre de M. H. est une introduction à l'étude de la langue grecque. Après s'être exercé avec ce manuel pendant deux mois, l'élève devrait être en état d'aborder la lecture des écrivains attiques, en consultant de temps en temps une grammaire plus complète.

Par bien des côtés, la méthode proposée par M. H. est originale; elle intéresse également par la conviction profonde avec laquelle son auteur sait la présenter. Mais cette confiance dans l'excellence de leur œuvre est commune à tous les initiateurs de méthodes nouvelles. Généralement d'ailleurs, elle paraît au premier abord assez justifiée : entre les mains de leurs inventeurs enthousiastes, les méthodes ne manquent presque jamais de produire des résultats merveilleux; mais un phénomène non moins général est qu'elles perdent leur vertu lorsqu'elles sont appliquées par des imitateurs. Cela ne prouve-t-il pas que l'honneur des premiers résultats doit être attribué fort peu à la méthode elle-même, mais bien plutôt au zèle du professeur qui a su découvrir la manière d'enseigner la mieux en rapport avec son talent personnel? Il me paraît donc que les méthodes pédagogiques ne peuvent guère se transporter toutes faites d'un maître à un autre. Pourvu qu'il possède de la science et du zèle pour sa mission, un jeune professeur saura toujours se créer à lui même sa propre méthode, sans qu'il doive l'emprunter à autrui soit au moyen d'un *stage*, soit par l'étude d'un manuel ¹.

¹ La rédaction de la *Revue* croit devoir faire des réserves au sujet de cette opinion, qui paraît en tout cas formulée d'une manière trop absolue.

NOTE DE LA RÉD.

Ces considérations montrent assez pourquoi je n'entreprendrai pas ici une critique détaillée du livre de M. H. Il m'arriverait peut-être de trouver mauvais certains procédés qui, entre ses mains, ont pu donner d'excellents résultats. D'autre part, chacun est tenté d'admirer dans la méthode d'autrui ce qui se rapproche le plus de ses propres idées. Il est bien difficile, lorsqu'on multiplie les critiques, de ne point tomber dans l'un ou l'autre de ces travers.

Il est cependant un reproche que je ne puis me dispenser d'adresser à M. Hoogvliet : c'est d'avoir accordé dans son manuel une place très importante à la grammaire comparée. Je n'hésite pas à dire qu'à mon sens l'introduction de la grammaire comparée dans l'enseignement moyen serait un véritable fléau. Il y a là plus qu'une question de méthode; c'est une question de bonne foi. Nous savons assez la langue des écrivains d'Athènes pour oser l'enseigner d'une façon dogmatique à des élèves. Mais les résultats de la grammaire comparée sont en général trop douteux et trop mal établis pour qu'on ait le droit de les présenter à des esprits encore dénués de critique, et incapables de saisir leur valeur conjecturale. Aussi je me récrie lorsque je vois M. H. (p. 4) donner aux élèves la liste des sons de la langue mère, et leur faire apprendre un tableau qui présente côte à côte les consonnes du grec, du flamand, et de l'*indo-européen*, comme s'il s'agissait de trois langues également connues! L'étude de la linguistique et de la langue grecque sont deux sciences absolument différentes. On peut savoir le grec comme Hermann ou comme Porson, sans être grand clerc en grammaire comparée; et réciproquement bien des linguistes actuels ne connaissent guère du grec que le vocabulaire homérique.

Il me paraît donc superflu de satisfaire chez l'élève une vaine curiosité, en lui offrant des rapprochements dont il ne peut saisir ni le sens ni la portée. Il est inutile d'indiquer à l'écolier qui ignore encore l'alphabet grec, la place qu'occupe le *Pamphylien* parmi les dialectes helléniques. — Au fond, savons nous bien nous mêmes ce qu'était le *Pamphylien*? — J'évitais tout autant, pour ne point charger sa mémoire de mots, et l'exposer à de fausses conceptions, de lui enseigner que le grec est parent du sanscrit, qui lui-même est le père du *prâkrit*, du *Mahratti*, du *Bengali*, etc., parent du *vieux-bactrien*

et de son descendant l'*Ossète*, ... parent du *celtique*, ancêtre lui-même du *bas-breton* parlé encore aujourd'hui sur la côte armoricaine (et non point normande, comme le dit M. H. p. 2).

Je supprimerais aussi la plupart des rapprochements particuliers indiqués par M. H. dans le cours de son ouvrage. Admettons qu'à propos du mot $\pi\omega\mu\alpha$, on indique à l'élève, s'il le connaît déjà, le latin *potare*. Mais n'est-ce pas abuser de la docilité de l'étudiant hollandais que d'invoquer aussi le français *potage*, « issu de *potare* comme le hollandais *soep*, *zoop* est issu de *zuipen*? »

Il est inutile de multiplier ces critiques. Je me contente de relever rapidement et au hasard quelques-unes des explications linguistiques qui me paraissent inexactes : $\epsilon\mu\omicron\iota = \epsilon\mu\epsilon + \iota$ (p. 86), $\text{Κρίτων} = \text{Κρίτων} + \varsigma$ (p. 88); $\tau\eta\nu = \tau(\omicron)\alpha + \nu$ (p. 90); $\Sigma\omega\chi\rho\acute{\alpha}\tau\eta\varsigma = \Sigma\omega\chi\rho\alpha\tau\epsilon\tau\text{-}\varsigma$ (p. 92); Κρόνος « le nom du dieu du temps » est issu de $\chi\rho\acute{\omicron}\nu\omicron\varsigma$ (p. 100); $\lambda\upsilon\sigma\omicron\nu$ (impératif) pour $\lambda\upsilon\sigma'\omicron\nu$ avec un $\omicron\nu = \omicron\upsilon\nu$ (p. 115); $\tau\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\tau\acute{\alpha}\nu$ de $\tau\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\tau\acute{\alpha}\text{-}\nu(\epsilon)$, issu lui-même de $\tau\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\tau\acute{\alpha}\epsilon\nu$ (p. 138); $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\iota\varsigma$ de $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\nu\varsigma$, $\kappa\alpha\chi\acute{\iota}\omicron\upsilon\varsigma$ de $\kappa\alpha\chi\acute{\iota}\omicron\nu\alpha\varsigma$ (pp. 144, 147); $\pi\alpha\tau\rho\acute{\alpha}\sigma\iota$ pour $\pi\acute{\alpha}\tau\acute{\alpha}\rho\sigma\iota$ (p. 146), etc.

A supposer que M. H. eût évité toutes les erreurs évidentes qui sont dans son livre, il aurait dû y laisser encore un bon nombre d'explications au moins très douteuses ou sujettes à controverse. Il y a là un inconvénient auquel on ne peut se soustraire lorsqu'on entre dans le domaine de la grammaire comparée. C'est une raison péremptoire de plus, à ce qu'il me semble, pour bannir entièrement cette science de nos manuels d'enseignement.

J'ai développé assez longuement, à cause de sa portée très générale, la seule critique que je voulais adresser à M. H. Je n'ajoute qu'une seule autre remarque, celle-ci tout à fait élémentaire : pourquoi M. H. transcrit-il en caractères *latins* les mots grecs de ses paradigmes et de ses premiers textes? Un écolier ne peut-il pas en une heure ou deux se rendre entièrement maître de l'alphabet grec? Ce système de transcription, justifiable à peine pour un alphabet aussi difficile que celui du sanscrit, est certainement pour le grec une innovation superflue et pleine d'inconvénients.

L. PARMENTIER

Monumenti antichi pubblicati per cura della reale Accademia di Lincei. Vol. 1^o, puntata 2^a, con 16 tavole e 76 incisioni nel testo. Milano, U. Hoepli, 1891, gr. in-4^o, 263 pp. Prix 32 fr.

Pour permettre aux lecteurs de la *Revue* de se former une idée de cette intéressante et importante publication, nous donnons ci-après un court résumé des sept articles qu'elle contient.

I. *Une main votive en bronze.*

Ce petit monument a été découvert à Rome, au mois d'août 1886, au cours de certains travaux exécutés le long du Tibre. Il se trouve aujourd'hui au nouveau Musée National, installé près des Thermes de Dioclétien. C'est une main droite, dont les doigts effilés s'allongent sur une base plane, de forme rectangulaire. Leur forme délicate et potelée indique qu'ils appartiennent à une main de femme. Le poignet est entouré d'un bracelet en forme de serpent, dont la tête s'étend jusque vers le milieu de la main; une bague de même forme entoure l'annulaire.

D'après l'auteur de l'article relatif à ce monument, Ersilia Caetani-Lovatelli, il s'agit d'une main votive, destinée (les ouvertures pratiquées aux quatre coins de la base rectangulaire le prouvent) à être fixée sur la paroi d'un temple, à la suite d'une guérison. Ces mains votives, dont on connaît déjà un certain nombre, ont reçu des archéologues le nom de *pantheae*, parce que d'ordinaire elles sont ornées de symboles rappelant un grand nombre de dieux. Elles datent, en effet, de l'époque où la ville de Rome fut envahie par une légion de divinités étrangères, *turba deorum*. La main nouvellement découverte appartient probablement à la même époque, c'est-à-dire au siècle d'Adrien ou des Antonins.

II. *Le temple du forum triangulaire de Pompéi*, par M. Antonio Sogliano.

Ce temple, dont il ne reste que peu de vestiges, a donné lieu à d'ingénieuses hypothèses, résumées dans l'ouvrage sur Pompéi d'Overbeck-Mau, pp. 85-89. Il est certain que le temple primitif avait été détruit et remplacé par un autre, longtemps avant la catastrophe de l'année 79 av. J. C. En vue de résoudre quelques uns des problèmes relatifs à ce temple, plusieurs jeunes docteurs allemands, accompagnés de MM. les professeurs Zangemeister et von Duhn, de Heidelberg, obtinrent récemment du gouvernement

italien l'autorisation de faire pratiquer en cet endroit de nouvelles fouilles. Ces fouilles, commencées en avril 1890, furent poursuivies par la Direction générale des antiquités italiennes, et amenèrent plusieurs constatations importantes. On a maintenant le droit d'affirmer que le temple primitif de Pompéi datait approximativement de la même époque que le grand temple de Paestum (5^e ou 6^e siècle av. J.-C.) ; dès lors l'opinion de von Duhn, d'après lequel il n'y aurait aucune trace de l'existence de Pompéi antérieurement à l'année 310 av. J.-C., peut être considérée comme suffisamment réfutée.

Les nouvelles fouilles ont aussi rendu vraisemblable que le temple grec de Pompéi constituait un *hecatompedon*, d'une longueur de 100 pieds osques, et qu'il avait été consacré à deux divinités, Apollon et Artémis, dont les statues étaient juxtaposées dans la *cella*.

III. *Sur une nouvelle métope de Sélinonte*. — Dissertation de M. Patricolo.

Au commencement d'avril 1890, on a trouvé à Sélinonte une nouvelle métope à deux figures, dont l'une est peut-être Junon et l'autre Mercure. C'est un magnifique morceau de sculpture archaïque, qui présage déjà jusqu'à un certain point le style des bas-reliefs du Parthénon.

Les fouilles destinées à mettre au jour la partie occidentale des fortifications de l'Acropole et qui ont amené la découverte de la métope mentionnée ci-dessus, ont aussi fait faire d'autres trouvailles importantes, dont il sera prochainement rendu compte dans un ouvrage spécial.

IV. *Urnes funéraires crétoises ornées de peintures en style de Mycènes*.

La dissertation très intéressante de Paolo Orsi sur les urnes funéraires récemment découvertes dans plusieurs tombeaux à coupole de la Crète, ne peut pas être résumée en quelques mots. L'urne la plus curieuse est celle qu'on a trouvée, il y a une dizaine d'années, près d'Anoja Messaritica et qui mesure 99 centimètres en longueur, 42 centimètres en largeur et 64 centimètres en hauteur, sans le couvercle et les pieds. Le couvercle, en forme de toit à double pente, a une hauteur de 14 centimètres. Cette urne oblongue, dont les dimensions, ainsi qu'on vient de le voir, sont considérables, est garnie de six anses (deux sur chacun des longs côtés, une seule au milieu de chacun des deux autres),

qui correspondent exactement à six ouvertures circulaires disposées le longs des rebords du couvercle.

Il est clair que si l'on faisait passer à travers ces anses et les ouvertures correspondantes, des fils métalliques, l'urne funéraire pouvait être soigneusement fermée.

Le grand récipient (χηρός) à couvercle (πῶμα) décrit dans l'Odyssée (VIII, 438 et suiv.) avait probablement une forme analogue. En l'offrant à Ulysse Arété lui dit :

Αὐτός νῦν ἴδε πῶμα, θοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἔηλον.

M. Paolo Orsi signale à bon droit que si l'épigraphie a fait récemment dans l'île de Crète de brillantes découvertes, on ne peut pas en dire autant de l'archéologie. Il lui paraît néanmoins hautement probable que si l'on pratiquait dans cette île des explorations systématiques, elle réserverait à l'historien et à l'antiquaire bien des surprises et nous fournirait de précieuses lumières sur l'importance, de plus en plus manifeste, de cet art oriental préhistorique d'où est sorti peu à peu l'art merveilleux des Hellènes.

V. *Sur un lit antique garni de sculptures en os.* — Dissertation de M. Pasqui.

En réunissant les nombreux fragments en os sculpté trouvés dans les tombes de Nursia, petite ville de la Sabine, on a réussi à reconstruire un lit à quatre pieds, de forme assez élégante, dont la présence en cet endroit est d'autant plus surprenante que le reste du mobilier funéraire déterré à Nursia est d'une extrême pauvreté. Il est donc probable que ce lit et d'autres semblables, dont a retrouvé des fragments, sont dus à une industrie locale, dont les produits ne devaient guère être coûteux.

L'étendue des pâturages qui environnent la ville de Nursia explique l'abondance de la matière première dont se servaient les sculpteurs de l'endroit, qu'on pourrait, ce semble, comparer aux pâtres-sculpteurs de la Suisse. Le lit en question date probablement du commencement de l'empire.

VI. *Rapport sur les fouilles exécutées à Marzabotto, près de Bologne, de novembr 1888 à fin mai 1889.*

Ce travail, dû à la plume de M. Brizio, est de beaucoup le plus considérable de ceux que comprend le deuxième fascicule des *Monumenti* publiés par les Lincei. Il contient la description détaillée de la partie déblayée jusqu'ici d'une ville étrusque

relativement importante, découverte à Marzabotto, petit village situé sur la rive gauche du Reno, à 24 kilomètres en amont de Bologne.

Le comte Gozzadini avait déjà publié, en 1865 et en 1870, deux gros volumes sur les nombreuses antiquités trouvées à Marzabotto. Il croyait que tous ces objets appartenaient à une vaste nécropole, et malgré les découvertes importantes faites depuis lors au même endroit, il se refusait encore en 1881 à y reconnaître l'existence d'une ville.

Mais après les fouilles considérables exécutées à Marzabotto en 1888 et en 1889, aux frais du Gouvernement et grâce au généreux concours du comte Aria, le doute à ce sujet n'est plus permis.

Tite-Live nous apprend (V, 33) que les Etrusques, après avoir fondé douze colonies à l'ouest des Apennins, en établirent douze autres à l'est de cette chaîne de montagnes, et s'emparèrent ainsi de toute la région du Pô, à l'exception du territoire des Venètes. De ces douze colonies circumpadanes, Bologne, appelée d'abord Felsina, était la plus importante. On peut conjecturer maintenant, sinon avec certitude, du moins avec beaucoup de probabilité, que la ville étrusque découverte aux environs de Marzabotto appartenait également au groupe de ces douze colonies.

Fondée, selon toute apparence, au VI^e siècle av. J.-C., elle fut plus tard envahie par les Gaulois, mais ceux-ci, tout en s'en rendant maîtres, ne la détruisirent point. Ils se bornèrent à en occuper une partie, jusqu'au moment (vers 200 ans av. J.-C.) où ils en furent expulsés à leur tour par les Romains.

Mais si les Romains envoyèrent une colonie latine à Bologne (565 a. J.-C.), ils ne prirent pas possession de la ville anonyme située près de Marzabotto, car jusqu'à présent on n'a pas trouvé la moindre trace de leur séjour en cet endroit.

Grâce à cette double circonstance, la ville étrusque qu'on vient de découvrir n'a été ni saccagée, ni remaniée. Il est vrai qu'il n'en reste plus guère que les fondations ; les parties en bois, qui devaient être nombreuses, ne se sont naturellement pas conservées ; quant aux autres matériaux de construction qui pouvaient être utilisés par les paysans des environs, ils ont été enlevés petit à petit dans le cours des siècles ; mais le plan de la ville et de ses habitations peut dès à présent être en grande partie

reconstruit, et des fouilles ultérieures permettront indubitablement de s'en faire une idée encore beaucoup plus complète.

Il est désormais certain que la ville anonyme était construite *more etrusco*, c'est-à-dire divisée en quatre parties, sensiblement égales, par deux grandes rues se coupant à angle droit, la *via cardinalis* et la *via decumana*. La direction des rues secondaires, parallèles à ces deux artères principales, a été également déjà en grand partie retrouvée; l'on a pu déterminer ainsi l'enplacement de onze groupes rectangulaires d'habitations, auxquels M. Brizio, suivant en cela l'exemple de nombreux archéologues, a donné, probablement à tort, le nom d'*insulae*.

Aux deux extrémités de la *decumana* et de la *cardinalis* s'étendaient, le long de la route, les quatre cimetières de la ville.

On a découvert en outre, à l'ouest de la cité, un cimetière gaulois, dont les tombeaux sont essentiellement différents des sépultures étrusques.

Dans chaque *insula* se trouvait un puits. La plupart de ces puits, n'ayant plus été utilisés comme tels, ont servi de dépôts à des objets dont on voulait se débarrasser, ce qui explique qu'on y a découvert des centaines de fragments plus ou moins intéressants.

A l'ouest de la ville était située l'Acropole, où l'on a trouvé les traces de quatre temples et d'un cinquième bâtiment, dont la destination n'a pu encore être nettement établie. Était-ce un temple ou un grand autel? L'entrée de tous ces temples était, *more etrusco*, tournée vers le midi.

Nous ne pouvons pas entrer plus avant dans l'analyse des détails, en général très curieux, fournis par le rapport de M. Brizio.

L'auteur de ce travail, plein de son sujet, a qualifié la ville décrite par lui de *Pompéi étrusque*. L'expression est peut-être un peu ambitieuse. Mais il est certain que les ruines de cette ville anonyme et les nombreuses antiquités de tout genre qu'on y a découvertes (réunies aujourd'hui au Musée de Marzabotto) nous permettent de nous représenter une ville étrusque du 5^e siècle av. J.-C., d'une façon infiniment plus claire qu'on ne pouvait le faire avant les fouilles de 1888 et de 1889.

VII. *Un diplôme militaire découvert dans le Tibre près du pont Palatin*. Article de M. Barnabei.

En opérant l'année dernière, au mois de mai, des dragages

dans le Tibre, près des bains de Donna Olimpia, non loin du pont Palatin, on a découvert une inscription latine gravée sur une plaque de bronze, qui est conservée aujourd'hui au Musée National des Thermes de Dioclétien.

C'est un diplôme militaire, malheureusement incomplet, qui vient s'ajouter aux 83 documents de ce genre qu'on possède déjà.

La plupart de ces diplômes concernent le *jus civitatis* et le *jus conubii* avec des femmes étrangères, accordés simultanément par les empereurs à des étrangers appartenant aux troupes auxiliaires ou à la flotte.

D'autres diplômes, bien moins nombreux, ne se rapportent qu'au *jus conubii* avec des étrangères, octroyé à des citoyens romains faisant partie des cohortes prétoriennes ou urbaines.

Jusqu'ici on n'en connaissait pas plus de onze : le diplôme nouvellement découvert vient compléter la douzaine. En voici le texte :

*habent . siqui . eorum . feminam . peregrinam
duxerit . dumtaxat . singuli . singulas . quas
primo . duxerint . cum . iis . habeant . conubium
hoc . quoque . iis . tribuo . ut . quos . agros . a . me
acceperint . quasve . res . possederunt . III . k .
(i)anuar . sex . marcio . prisco . cn . pinario
aemilio . cicatricula . cos . sint . immunes
i . . . st . i . . . c . f . galeria . saturnini
lunia . cho . II . pr .*

Les deux consuls mentionnés ci-dessus étaient jusqu'ici inconnus comme tels. Mais nous savons que Sextus Marcius Priscus fut gouverneur (*legatus Augusti pro praetore*) de la Lycie sous Vespasien (C. I. G. III, 4270, 4271).

Il occupa ce poste entre 74 et 79. A l'époque où il était gouverneur de la Lycie il n'avait pas encore été consul, car la Lycie était une province prétorienne.

Quant à Gneus Pinarius Aemilius Cicatricula, il était en 98 gouverneur (*leg. Aug. pr. pr.*) de la Pannonie. Cette province étant confiée au légat consulaire, Cicatricula avait dû occuper le consulat avant cette époque.

Le consulat de Marcius Priscus et de Cicatricula doit donc tomber entre les années 74 et 98.

D'autre part, comme le 30 décembre (*III. k. ianuar.*) était l'anniversaire de Titus, on peut, avec Mommsen, conjecturer que c'est cet empereur qui, à l'occasion de son anniversaire, accorda un congé honorable et le *jus conubii* avec des femmes étrangères à un certain nombre de prétoriens. Le consulat en question appartiendrait dès lors aux années 79 ou 80.

Le fait qu'en obtenant leur congé, les prétoriens recevaient en même temps l'immunité, c'est-à-dire l'exemption de l'impôt foncier pour les terres qu'ils devaient à la munificence du prince ou qu'ils possédaient déjà en dehors de l'Italie au moment de leur congé, — ce fait nous est révélé pour la première fois par le diplôme récemment découvert.

Le nom et le prénom du prétorien porteur de ce diplôme sont perdus; nous savons seulement qu'il portait le surnom de Saturninus et qu'il était originaire de Clunia, ville de l'Espagne Tarragonaise. C'est ce qui explique pourquoi il faisait partie de la *tribus Galeria*.

Le premier fascicule des *Monumenti antichi* (prix 18 francs) contient les articles suivants :

I. Notice préliminaire.

II. Rapport sur les fouilles exécutées au temple d'Apollon à Gortyne, par Halbherr, avec 5 planches et beaucoup d'illustration dans le texte.

III. Nouveaux fragments d'inscriptions archaïques trouvées au Pythion, avec 2 planches. Article de Comparetti.

IV. La terramare Castellazo de Fontanellato, dans la province de Parme, avec 2 planches, par Pigorini.

V. Sur la livre étrusque, par Gamurrini, avec 1 planche.

Si les crédits mis à la disposition de nos bibliothèques universitaires le permettaient, les *Monumenti antichi* publiés par les Lincei devraient à coup sûr se trouver dans ces dépôts. Mais hélas ... !

A. W.

1. **De divinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores ejus**, *thesim proponerebat facultati litterarum Parisiensi Aemilius BEURLIER.*
2. **Essai sur le culte rendu aux empereurs romains**, *thèse pour le doctorat, présentée à la faculté des lettres de Paris par l'abbé E. BEURLIER, Paris, Thorin 1890.*

Ces deux thèses de M. l'abbé Beurlier, maître de conférences à l'Ecole ecclésiastique des Carmes, à Paris, sont une œuvre consciencieuse, qui ne restera pas sans profit pour l'histoire de l'antiquité grecque et romaine. La première (141 pages) n'est qu'une introduction à la seconde, beaucoup plus importante et plus étendue (348 pages). En effet, ce fut dans l'Orient que le culte divin rendu à des chefs d'Etat prit naissance. Philippe de Macédoine, devenu maître de la Grèce, eut le premier la prétention d'être mis au rang des dieux. Alexandre le Grand, favorisé par les croyances des peuples qu'il avait soumis, se fit proclamer fils de Zeus et obligea ses sujets, même les Grecs, de l'honorer comme tel. Son culte subsista après sa mort, mais ses successeurs en Macédoine n'héritèrent pas de sa divinité. Il en fut autrement des dynasties fondées en Egypte et en Asie : les Ptolémées en Egypte et au dehors, les Séleucides en Syrie, les roi de Pergame, de Commagène, de Bactriane, des Parthes se firent obéir au double titre de rois et de dieux. Leur culte était officiellement organisé ; ils avaient leurs temples et leurs prêtres ; on célébrait en leur honneur des jeux et des sacrifices.

Tel est le sujet de la première thèse, écrite en un latin élégant et clair, et basée entièrement sur les sources anciennes (inscriptions grecques et auteurs), que M. Beurlier connaît aussi bien que les travaux modernes.

En s'emparant de la Grèce et de l'Asie, les Romains y trouvèrent établi ce culte des chefs d'État. Dès la république, les vaincus rendirent les honneurs divins aux proconsuls. Quand Rome eut un maître, les peuples orientaux s'empressèrent de l'adorer, et les empereurs, comprenant le profit qui devait en résulter pour l'affermissement de leur autorité, les y encouragèrent. Le culte devait s'adresser à la fois à la souveraineté de la Ville éternelle et à son représentant : *Romæ et Augusto*. Associés à la déesse *Roma*, César, Auguste et la plupart des princes qui suivirent, furent adorés en Asie, dans l'Occident, enfin à Rome même, tant par les citoyens que par les provinciaux.

Sous les empereurs chrétiens, ce culte ne fut pas supprimé, mais sécularisé. M. l'abbé Beurlier distingue avec raison ces deux périodes, dont la première finit avec Constantin. Il montre comment le culte impérial s'établit sous César et sous Auguste, comment il se développa jusqu'à Constantin. Nous apprenons quels empereurs furent divinisés de leur vivant, et lesquels obtinrent l'apothéose après leur mort. Ces derniers portent le nom de *divi*; le même honneur et le même titre furent également décernés à quantité de princes et de princesses (*divae*) de la maison impériale (*domus divina*). M. Beurlier dresse la liste des *divi* et des *divae* d'une façon plus exacte et plus complète que ne l'avaient fait ses prédécesseurs. (Appendice A p. 325-332). Puis il décrit le culte officiel. Il commence par Rome et expose en détail les honneurs dont les princes vivants ou morts étaient l'objet; le rôle des sacerdoces et des collèges créés pour y présider : *flamines*, *Luperci*, *Julii*, *Sodales Augustales*; enfin la part que prirent au culte impérial certains collèges établis dans un autre but : Saliens, Arvales, Vestales. Passant de Rome aux provinces, il nous montre les assemblées provinciales associant l'empereur vivant et les *divi* à la déesse *Roma*, se réunissant tout d'abord uniquement pour rendre hommage à la divinité du prince, et prenant peu à peu un rôle politique pour le plus grand bien des provinciaux. Il nous montre ces mêmes assemblées choisissant parmi les plus illustres et les plus riches citoyens leurs présidents, c'est-à-dire les prêtres voués exclusivement au culte impérial et chargés de le célébrer par des sacrifices et des jeux. Il décrit ensuite les diverses formes de ce même culte dans chaque municipe, l'institution des *flamines municipaux* et des *Sévirs Augustaux*. Dans un chapitre clair et intéressant, il discute les problèmes obscurs que soulèvent encore les *sévirs Augustaux* ¹, après les savants travaux d' Egger, de Zumpt, de

¹ Page 226, M. BEURLIER dit : « A Verceilles, à Milan et à Novare, les *Seviri Augustales* joignent à leur nom l'appellation de *socii cultores domus divinae*. » Il en est de même à Brixia. Le sens des sigles *c. d. d.* n'est plus douteux depuis la découverte d'une nouvelle inscription de Novare, qui porte en toutes lettres : *VI vir inter cultores domus divinae* (PAIS n° 883). Voyez A. v. PREMIERSTEIN, *Arch. epigr. Mittheilungen aus Oesterreich* XI 1887 p. 240 et XII 1888 p. 137. Toutes les inscriptions portant cette mention sont réunies dans ces deux articles.

Marquardt, de Henzen et de J. Schmidt; enfin il traite du néocorat, titre officiel accordé sous l'empire par le Sénat aux villes qui érigeaient un temple à l'empereur, et il nous donne la liste des cités néocores.

Après avoir étudié le culte officiel, M. Beurlier ajoute quelques pages, un peu courtes, sur le culte rendu aux princes par les particuliers et par les collèges privés de toute nature. Enfin un dernier chapitre traite de ceux qui se refusaient à adorer l'empereur, des dissidents, c'est-à-dire des juifs et des chrétiens. L'auteur raconte surtout la résistance des juifs à Caligula, qui voulut faire placer sa statue dans le temple de Jérusalem. Il dépeint l'attitude des chrétiens, se refusant à tout acte qui impliquait la croyance à la divinité du prince, mais priant pour lui; sacrifiant d'abord noblement leur vie à leur foi et acceptant plus tard les sacerdoces impériaux et municipaux, parce que le caractère civil de ces fonctions s'accroissait et que leur caractère religieux s'effaçait.

Dans la seconde partie, naturellement moins étendue, nous voyons le culte impérial se transformer peu à peu sous les empereurs chrétiens et perdre entièrement sa signification religieuse. Tout ce qui n'était que marque de respect, les titres qui étaient devenus un banal honneur, comme celui de *divus*, sont maintenus. On prodigue même plus que jamais les épithètes de divin et de sacré à l'empereur et à tout ce qui touchait à sa personne; mais les sacrifices et les hommages qui ressemblaient à des actes d'idolâtrie, furent supprimés, non pas d'un coup, mais peu à peu, ou bien rendus acceptables pour les chrétiens, qui donnèrent à beaucoup de symboles un sens conforme à leurs croyances, tandis que les païens continuaient à leur conserver la signification ancienne.

M. Beurlier étudie tour à tour cette transformation à Rome, dans les provinces et dans les municipes; il montre ce que firent les empereurs et l'Eglise pour la hâter. Il fait voir enfin comment les évêques et les archevêques prirent peu à peu la place des prêtres municipaux et provinciaux, sans admettre l'opinion de ceux qui croient que, dès le début, l'organisation géographique du culte impérial servit de modèle à l'établissement des métropoles ecclésiastiques. Ce fut seulement après Constantin, quand il fallut créer à la fois une foule d'évêchés nouveaux, qu'on calqua les provinces ecclésiastiques sur les

provinces civiles. Si jusque-là le siège des dignitaires de l'Eglise correspond à celui des prêtres du culte impérial, c'est pour d'autres motifs : des raisons géographiques, l'importance des villes, le plan de propagation du christianisme amenèrent les évêques à s'établir à côté des prêtres municipaux ou provinciaux.

M. l'abbé Beurlier a traité ce beau sujet avec une abondance de détails qui laissera sans doute peu à ajouter, du moins dans l'état actuel de la science. Tous les faits que fournit la littérature ancienne, tant chrétienne que païenne, tous ceux qu'on peut tirer des textes juridiques, des documents épigraphiques, des médailles, etc., ont été recueillis avec un grand soin et scrupuleusement contrôlés. Les travaux modernes semblent avoir été tous mis à profit. Les citations sont empruntées aux éditions et aux recueils les plus estimés. Félicitons l'auteur de ne pas avoir surchargé ses notes de références inutiles. Bref, il a fait une œuvre de solide érudition, dont se dégagent des conclusions importantes pour l'histoire de l'Empire romain. Il ne se borne pas à raconter et à décrire ; des idées générales guident le lecteur et sont résumées dans le chapitre final. Notons les principales. Le culte impérial est le lien qui unit le plus étroitement au gouvernement toutes les classes de la société : l'aristocratie romaine, qui entre dans les sodalités ; les riches provinciaux, qui trouvent dans le sacerdoce impérial une brillante carrière ; tous les citoyens des provinces, à qui les assemblées, d'abord religieuses, puis à la fois religieuses et politiques, permettent de s'adresser directement au prince et d'exercer un contrôle sur les gouverneurs ; les citoyens des municipes pour qui le sacerdoce impérial est le couronnement de la carrière des honneurs ; enfin les petites gens et les affranchis qui entrent dans la corporation des Augustaes et forment dans chaque cité un ordre inférieur aux curiales, mais plus considéré que la plèbe. Le culte impérial, en revêtant les princes d'un caractère sacré, en les élevant au-dessus des hommes, affermissait aussi leur autorité. Le maintien des formes civiles de cette institution après Constantin s'explique par là. « Auguste, Théodose et Louis XIV étaient inspirés par la même pensée : donner un caractère religieux à leur pouvoir et rendre ainsi plus complète l'obéissance de leurs sujets. Au-dessous de la Providence divine qui gouverne le monde, les empereurs de Constantinople voulaient que les habitants de l'Empire révè-

rassent, dans la providence du prince, une délégation de la puissance céleste... Il est juste de reconnaître que le culte adressé aux empereurs n'était en somme que la plus haute expression de la reconnaissance des peuples pour un gouvernement à qui le monde civilisé dut de longs siècles de paix et de prospérité » p. 323.

Nous aurions voulu insister sur certains chapitres particulièrement intéressants, par exemple sur ceux qui parlent des assemblées provinciales, des flamines municipaux, des Sévirs Augustaux, du Néocorat, du culte rendu aux princes par les classes populaires, des chrétiens avant et après Constantin. Bornons-nous à les signaler pour ne pas excéder les limites d'un compte-rendu.

Liège.

J. P. WALTZING.

UN NOUVEAU TRAITÉ D'ARISTOTE.

ΑΘΗΝΑΙΩΝ ΠΟΛΙΤΕΙΑ. **Aristotle on the constitution of Athens**, edited by F. G. Kenyon, M. A. Printed by order of the trustees of the British Museum, sold at the Museum. London, 1891, 8°, pp. LII et 190 ¹.

Suite. (V. p. 133 et suivv.).

Essayons maintenant de nous faire une idée des faits nouveaux que nous apporte ce texte important et de la lumière

¹ Il nous est impossible de mentionner ici tous les travaux qui ont paru sur l'*Ἀθηναίων Πολιτεία* depuis la publication de notre premier article. Il s'en faut de beaucoup que tous soient parvenus à notre connaissance. Signalons seulement, outre la traduction allemande de la *Constitution d'Athènes* par MM. G. Kaibel et A. Kiessling (Strasbourg, Trübner), une série d'articles importants dans la *Classical Review* (cahiers de mars, avril, mai et juin). Ces articles contiennent un résumé des principales corrections qu'on a proposées pour le texte de M. Kenyon. Celui-ci a revu soigneusement le manuscrit et indiqué chaque fois par une note quand le papyrus confirme la conjecture. On trouve aussi dans le même recueil des notes historiques sur des points spéciaux et des études sur la langue du nouveau traité. Je ne connais malheureusement que de seconde main les articles de MM. H. Weil et R. Daresté dans le *Journal des Savants* (avril et mai).

qu'il jette sur les événements déjà connus. C'est la première partie du document que nous interrogerons spécialement. On se rappelle que c'est la partie historique proprement dite.

Nous avons dit déjà que le manuscrit commence par une phrase incomplète, qui se rattache au récit de l'attentat de Cylon, de l'expulsion des Alcéméonides et de la purification de la ville d'Athènes par Epiménide de Crète. C'est après ces événements qu'Aristote place les réformes de Dracon. Précédemment, sur la foi de Plutarque¹, on avait interverti cet ordre, mais notre texte tranche la question, car ce n'est pas la première fois qu'on surprend dans Plutarque des confusions chronologiques : on peut même dire qu'elles sont inévitables avec son procédé biographique et qu'il ne semble pas se soucier beaucoup d'exactitude sur ce point. Puis, après ce préambule, vient tout de suite un des morceaux les plus importants du traité. Il s'agit des réformes introduites par Dracon dans la constitution d'Athènes. Jusqu'ici on ne savait de Dracon qu'une seule chose, c'est qu'il avait promulgué des lois pénales dont la rigueur est restée proverbiale. Voici que la figure mystérieuse du terrible législateur sort de l'ombre et nous apparaît au plein jour de l'histoire, replacée dans son milieu et clairement expliquée. C'est un bouleversement complet de nos idées sur l'ancienne Athènes. C'est aussi, nous croyons pouvoir le dire, la clef de bien des difficultés que présentait la complète intelligence des réformes de Solon et de l'ancienne constitution athénienne.

Rappelons d'abord comment les historiens nous représentaient d'ordinaire l'histoire politique d'Athènes avant Solon. Après le renversement de la royauté, les Eupatrides, c'est-à-dire l'ancienne aristocratie de naissance, avaient entre les mains toute l'autorité souveraine. C'était dans les rangs de cette noblesse que se recrutaient les Archontes, magistrats qui s'étaient partagé les pouvoirs du roi; c'était elle qui formait l'assemblée délibérante, elle aussi qui composait l'armée chargée de défendre le territoire.

Jusqu'au moment où Solon apparaît, au commencement du

¹ Vie de Solon, chap. XII. Voir cependant Busolt, *Griechische Geschichte* (Gotha. 1885). I, pp. 498 et 505, qui avait deviné la vérité en s'aidant d'un passage d'Hérodote (V. 71).

VI^e siècle av. J. C, cette classe privilégiée conserve toutes ses prérogatives et il n'est pas question de mouvements politiques qui aient eu pour but de la déposséder. Il y a, à la fin de cette période, une question sociale très grave : les classes inférieures souffrent profondément de l'oppression des nobles, mais ce ne sont pas des droits politiques qu'elles réclament, et quand Dracon intervient, c'est, d'après la tradition, uniquement pour mettre par écrit les lois d'après lesquelles les Eupatrides jugeaient le peuple, et que celui-ci se plaignait de ne pas connaître. Pour l'attentat de Cylon dont nous parlions plus haut, ce n'est que le coup de main d'une fraction de l'aristocratie contre l'autre.

Enfin Solon intervient : pour éviter une révolution sociale que la situation misérable des pauvres maltraités par leurs créanciers rendait inévitable, il abolit les dettes qui écrasaient les classes inférieures, et prend toutes les mesures nécessaires pour éviter le retour des abus qu'il vient de faire disparaître. Jusqu'ici son rôle se comprend très bien, il est dans la logique des événements; mais nous le voyons en même temps bouleverser la constitution de l'Etat et y introduire brusquement le principe timocratique. Désormais, c'est de la fortune et non plus de la naissance que dépendront les honneurs et les charges du pouvoir.

Présentée comme elle l'est par les historiens modernes d'après les récits des anciens, surtout d'après Plutarque, cette réforme radicale de Solon ne paraît pas suffisamment préparée. On n'a pas vu quels sont les mouvements de la classe riche non-noble qui ont dû la précéder et la rendre inévitable. Cette réforme est faite au profit d'une classe dont nous ignorions l'existence ou qui du moins n'a pas fait parler d'elle, et qui d'un coup obtient un triomphe éclatant.

Si maintenant nous examinons les choses de près, il semble au contraire que cette réforme timocratique de Solon vient bien tard. C'est bien avant le commencement du VI^e siècle qu'il a dû y avoir à Athènes un parti timocratique assez puissant pour faire entendre des réclamations énergiques, et si un législateur a été nécessaire pour faire cesser les maux des pauvres, il a dû y en avoir un avant lui pour donner aux riches ce qu'ils étaient en état d'exiger depuis longtemps. En effet, à côté ou plutôt au-dessous des Eupatrides, seuls en possession à l'origine de

tous les droits et de tous les avantages politiques, s'était développée une classe nombreuse de citoyens que le commerce et l'industrie avaient enrichis. Athènes n'avait pas traversé la période brillante du VIII^e et du VII^e siècle sans profiter largement de la prospérité qui s'était répandue à cette époque sur le monde grec, et une partie importante du peuple avait acquis, avec la richesse, le désir du pouvoir, en même temps que les aptitudes requises pour l'exercer. Rappelons-nous qu'au VII^e siècle déjà Athènes battait monnaie, en se servant pour cela de l'argent que lui fournissaient les mines du Laurion, qu'à cette époque aussi elle avait pris pied dans l'Hellespont en s'emparant de Sigée. Cela suppose une marine et un commerce déjà étendu, et par conséquent aussi une répartition nouvelle de la richesse.

Bien plus, le mouvement populaire qui, dès le commencement du VIII^e siècle, place de tous côtés des tyrans à la tête des républiques grecques est déjà un mouvement social, résultat d'un changement économique profond. Ce ne sont pas des roturiers qui en veulent aux privilèges des nobles, ce sont des pauvres qui se soulèvent contre l'oppression des riches. Cette classe dominante que l'on attaque, ce sont ceux qui possèdent (οἱ τὰ χρήματα ἔχοντες, οἱ πλούσιοι, οἱ εὐποροί), ceux qui sont assez riches pour avoir des chevaux (οἱ ἵππεῖς, οἱ ἵπποβόται), ceux qui sont gorgés de richesses, les gros (οἱ πῆχες) comme le peuple les appelle par dérision. Depuis longtemps donc, la fortune était devenue un moyen d'entrer dans la classe dirigeante, comme nous disons aujourd'hui, et les *Eupatrides* étaient fortement mélangés de gens que leur richesse avait distingués entre tous (γνώριμοι) et désignait comme les meilleurs (ἄριστοι), les gens comme il faut (οἱ ἐπεισιεῖς). Cela est si vrai que quand Aristote nous parle de la disparition des rois, il nous dit que ceux qui leur succédèrent dans le gouvernement furent les chevaliers, c'est-à-dire ceux qui étaient en état de s'acheter et d'entretenir des chevaux ¹.

Cette évolution vers le régime timocratique qui a dû commencer si tôt, nous ne la voyions pas jusqu'ici dans l'histoire d'Athènes avant Solon, mais le nouveau traité d'Aristote nous

¹ Aristote. Polit. VI, 10, 9 : καὶ ἡ πρώτη δὲ πολιτεία ἐν τοῖς Ἕλλησιν ἐγένετο μετὰ τὰς βασιλείας ἐκ τῶν πολεμούντων, ἡ μὲν ἐξ ἀρχῆς ἐκ τῶν ἵππέων.

présente les choses d'une façon bien plus vraisemblable. Voici un résumé du passage en question. Après la chute des rois, le gouvernement devint oligarchique; « il était aux mains des nobles et des riches ¹ », « ceux-ci, peu nombreux d'ailleurs, possédaient le sol ² » et traitaient durement ceux auxquels ils avaient loué leurs terres. « La multitude souffrait de ne posséder aucun droit politique ³ ».

On le voit, le peuple misérable attend d'une réforme politique un soulagement et un remède à ses maux; il est évidemment poussé par la partie aisée de la population, qui est exclue du gouvernement et qui aspire à avoir son mot à dire dans les affaires de l'Etat. En 621, Dracon donne satisfaction à un grand nombre de ces mécontents en accordant une large extension du droit de suffrage. « L'exercice des droits politiques appartiendra désormais à tous ceux qui seront en état de s'équiper militairement à leurs frais ⁴ ». Ceux-ci feront de droit partie de l'ecclésié et auront accès à toutes les magistratures, sauf à l'archontat, pour lequel il faudra posséder une fortune d'au moins 200 mines ⁵, et aux charges de général et de commandant de la cavalerie, pour lesquelles un capital d'au moins 100 mines est exigé. Dracon établit aussi un sénat de 401 membres, qui devaient être tirés au sort parmi les citoyens en possession des droits politiques.

Voilà, en quelques mots, les réformes principales qu'Aristote attribue à Dracon; comme il n'est question ici que de l'histoire de la constitution d'Athènes, il ne parle pas de ses lois pénales, mais il y fait incidemment allusion plus loin.

Nous voyons maintenant que bien avant Solon le principe

¹ § 3, p. 3. τὰς μὲν ἀρχὰς καθίστασαν ἀριστίνδην καὶ πλουτίνδην. Cf. *Class. Review*. Juin, p. 269 où M. Kenyon corrige ainsi lui-même le texte de son édition.

² Id. id. ἡ δὲ πᾶσα γῆ δι' ὀλίγων ἦν.

³ Id. id. χαλεπώτατον μὲν οὖν καὶ πικρότατον ἦν τοῖς πολλοῖς τῶν κατὰ τῆς πολιτείας ἀρχῶν μὴ μετέχειν.

⁴ § 4, p. 9. ἀπεδίδото ἡ πολιτεία τοῖς ὅπλα παρεχομένοις.

⁵ Je lis avec M. H. Weil (*Journal des Savants*, cahier d'Avril) διακοσίων μνῶν au lieu de δέκα μνῶν. Cf. *Class. Review*, p. 274. — Deux cents mines (d'Egine) valaient à peu près 27,000 fr. C'est Solon, comme on le sait, qui introduisit à Athènes l'étalon d'Eubée.

timocratique avait été introduit à Athènes. C'est Dracon qui l'y a introduit et qui l'a appliqué dans toute sa rigueur, puisque l'archontat lui-même est accessible aux roturiers riches ¹. C'est à son époque que la division de ce que nous appellerions les censitaires en diverses classes, suivant l'importance de leur revenu, a été établie, et Aristote nous parle ici déjà des pentacosiomédimnes, des chevaliers et des zeugites. C'est là encore un fait nouveau pour nous, car on croyait que cette division avait été introduite par Solon. Nous verrons tantôt ce que notre traité dit de la réforme de Solon, mais auparavant insistons encore une fois sur ce fait : la république timocratique n'a pas été organisée à Athènes par Solon, elle est l'œuvre de Dracon qui a donné des droits politiques à la fraction la plus riche du peuple, pour calmer l'agitation populaire qui voulait une révolution sociale et qui l'attendait d'une réforme politique ².

Naturellement la réforme de Dracon n'améliora en rien la situation pénible des pauvres débiteurs écrasés par leurs créanciers, aussi ne tardèrent-ils pas à se soulever. Aristote le constate mélancoliquement : *Ἐπὶ δὲ τοῖς σώμασιν ἦσαν δεδανεισμένοι* ³,

¹ Au cours d'une intéressante étude publiée dans la *Revue de Belgique* (livraison d'avril), M. L. Vanderkindere a méconnu ce caractère de la réforme de Dracon; il n'a pas vu que la plus haute fonction de l'Etat n'étant plus réservée aux seuls Eupatrides, c'était le triomphe complet de la classe riche. M. L. Vanderkindere voit dans Dracon « l'organisateur méthodique de la république aristocratique ».

² La partie de l'*Ἀθηναίων πολιτεία* relative à Dracon a paru suspecte à plusieurs savants. Les uns, comme M. F. Cauer (*Hat Aristoteles die Schrift vom Staat der Athener geschrieben?* Stuttgart, Goschen), y voient un des principaux arguments contre l'authenticité du traité. D'autres, comme M. J. W. Headlam (*Classical Review*, cahier d'avril p. 166) et M. Th. Reinach (Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, séance du 5 juin. Cf. *Rev. crit.* n° du 15 juin), considèrent le passage comme interpolé. Tout cela parce qu'il modifie trop profondément l'idée qu'on se faisait jusqu'à présent de l'ancienne constitution. Nous avons essayé de répondre plus haut à cette objection. On ne comprendrait pas d'ailleurs le but de cette interpolation, ni les chances qu'elle aurait eues de se faire accepter.

Nous n'avons pas besoin de rappeler aux lecteurs de la *Revue* que le passage de la Politique (II, 9,5), qui dit que Dracon a fait des lois pour un gouvernement déjà constitué, est interpolé et qu'il est jugé tel depuis plus de dix ans.

³ Cf. *Class. Review*, p. 176.

καθάπερ εἴρηται, καὶ ἡ χώρα δι'ὀλίγων ἦν (§ 4. p. 13) ἀντίστη τοῖς γνωρίμοις ὁ δῆμος. La lutte fut longue et acharnée : Ἰσχυρᾶς δὲ τῆς στάσεως οὔσης καὶ πολλὸν χρόνον ἀντικαθημένων ἀλλήλοις....

Nous ne nous étendrons pas longuement sur les mesures que prit Solon pour alléger les charges des malheureux (σεισάχθεια), elles sont très connues. Notons seulement que c'est bien l'abolition complète de toutes les dettes indistinctement qui forme la partie principale de sa réforme, χρεῶν ἀποκοπὰς ἐποίησε (§ 6, p. 15). Nous retrouvons ici, revêtue de l'autorité d'Aristote, l'anecdote que nous connaissions par Plutarque (Vie de Solon, chap. 15) et qui prouve que ceux là même qui avaient emprunté de l'argent à la veille de la proclamation de la loi se trouvèrent délivrés de tout engagement vis-à-vis de leurs créanciers.

Tout ce chapitre qui traite de Solon, sans avoir la nouveauté du chapitre précédent, présente cependant un grand intérêt. Aristote entre dans les détails, raconte des anecdotes, discute des opinions différentes des siennes et cite de nombreux fragments des poésies de Solon. Parmi ces fragments plusieurs sont inédits, et tous fournissent des corrections précieuses au texte que nous possédions.

Nous avons vu que Solon n'a pas introduit le régime timocratique. Qu'est-ce donc qui distingue ses réformes politiques ? Il a fait le premier pas dans la voie démocratique. Aux trois classes timocratiques qui existaient depuis Dracon, il en a ajouté une quatrième, comprenant tous ceux dont les revenus étaient au-dessous de 200 mesures de blé ou d'huile, jusqu'aux plus pauvres : c'est la classe des *thètes*¹. Ces quatre classes, qui comprennent désormais tous les citoyens, feront partie de l'Éclésié et des tribunaux². Et, comme le remarque ici Aristote avec insistance, c'est là un pouvoir considérable qui est accordé au peuple.

A ces tribunaux on en appelle de toutes les décisions des magistrats, ce sont eux qui décident en dernier ressort de l'in-

¹ Notons qu'Aristote tranche la question du revenu des *Zeugites*. On hésitait entre 200 et 150 mesures. Il nous dit expressément que les membres de cette classe devaient avoir un revenu supérieur à 200 mesures et inférieur à 300, ce qui était le taux des membres de la 2^e classe.

² Cf. Aristote. Polit. II, 9, 2 où le rôle de Solon comme premier fondateur de la démocratie est très bien indiqué.

interprétation des lois : or, quand le peuple peut voter dans les tribunaux, il est le maître du gouvernement : κύριος γὰρ ὢν ὁ δῆμος τῆς ψήφου κύριος γίνεται τῆς πολιτείας (§ 9, p. 26). On savait très bien dans l'antiquité que Solon avait voulu donner au peuple un pouvoir étendu et l'on supposait même qu'il avait à dessein rédigé ses lois d'une façon ambiguë pour qu'on fût obligé de demander aux tribunaux populaires l'interprétation officielle. C'est là une opinion qu'Aristote réfute avec son suprême bon sens : si ces lois, dit-il, ne sont pas plus claires, c'est que Solon a été hors d'état de les mieux rédiger, car, ajoute-t-il, il ne faut pas juger de ces choses d'après ce qui passe aujourd'hui, mais il faut les replacer dans leur milieu : οὐ γὰρ δίκαιον ἐκ τῶν νῦν γενομένων ἀλλ' ἐκ τῆς ἄλλης πολιτείας θεωρεῖν τὴν ἐκείνου βούλησιν (§ 9, p. 27).

Avec le chapitre consacré à Solon se termine la partie du texte qui nous apporte le plus de faits nouveaux. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait beaucoup à prendre encore dans les chapitres suivants, mais désormais il ne s'agira plus guère que de détails.

Cela s'explique fort bien : c'est que maintenant Aristote n'a plus qu'à passer en revue des événements déjà racontés par Hérodote, Thucydide et Xénophon, et que s'il peut, grâce à quelque document négligé par eux, les compléter ou les corriger, ce ne peut-être que sur des points d'importance secondaire. Il va de soi qu'il est hautement intéressant pour l'historien d'avoir sur cette période l'avis d'un écrivain politique comme Aristote, et certains événements, certaines personnalités prennent un aspect notablement différent quand ils nous sont présentés par le philosophe de Stagire, dont les préférences aristocratiques ne sont nullement dissimulées.

Nous nous contenterons de relever quelques faits.

On sait par la *Politique* combien Aristote juge sévèrement le gouvernement tyrannique. Cela ne l'empêche pas de faire ici un grand éloge de Pisistrate et de s'étendre longuement sur son histoire. Il nous dit à deux reprises (p. 39 et p. 43) que son gouvernement ressemblait plus à un gouvernement régulier qu'à celui d'un tyran (πολιτικῶς μᾶλλον ἢ τυραννικῶς), et il rappelle que plus tard on disait souvent que son règne avait été l'âge d'or¹.

¹ § 16, p. 44 : ὡς ἡ Πισιστράτου τυραννίς ὁ ἐπὶ Κρόνου βίος εἴη.

Puis vient le renversement de la tyrannie des fils de Pisistrate. Ici encore les détails abondent, avec une polémique assez curieuse contre certaines assertions de Thucydide.

Après les réformes de Clisthènes et les guerres médiques, Athènes est dotée d'un gouvernement nettement démocratique, et on voit clairement dans tout le récit que les sympathies d'Aristote sont pour la minorité aristocratique. Il vante l'Aréopage, qui pendant quelque temps a saisi le pouvoir¹, et Périclès ne reçoit qu'une mention assez brève. Il n'est fait aucune allusion à son rôle considérable, mais nous retrouvons ici la source du passage de Plutarque (Périclès, § 9) qui attribue au seul désir de flatter le peuple et de lutter avec les prodigalités de Cimon, l'établissement du théorique et de la solde des juges. C'est à peu près tout ce qu'Aristote dit du grand homme d'État. En revanche il termine une revue rapide et fort curieuse des principaux chefs de la démocratie, opposés aux chefs du parti aristocratique, par un éloge déjà célèbre de Thérémène. Il s'agit de justifier celui-ci des reproches qu'on a accumulés contre lui : « il a toujours agi en bon citoyen, nous dit l'auteur ; il a soutenu tous les gouvernements tant qu'ils restaient dans la légalité et quand il les a attaqués c'est qu'ils violaient les lois ». Un opportuniste qui a des préférences marquées pour l'aristocratie : on comprend qu'il ait les sympathies d'Aristote.

Bientôt arrive le renversement de la démocratie, à laquelle se substitue le gouvernement des Quatre Cents. Quoique ce régime n'ait duré que quatre mois, Aristote lui consacre de longs chapitres dans le détail desquels nous ne pouvons pas entrer ici. C'est un récit dont il faudra tenir grand compte pour compléter celui de Thucydide. Aristote travaille ici de première main et ses matériaux paraissent mériter toute confiance.

Le gouvernement des trente tyrans établis par Lysandre après la prise d'Athènes occupe aussi une place considérable. Il faudrait reprendre tout le récit de cette triste période pour montrer comment notre récit vient combler des lacunes dans la narration de Xénophon, préciser et éclairer bien des détails. C'est un chapitre important de l'histoire d'Athènes et celui peut-être,

¹ Ceci nous explique comment, pour empêcher le retour de ce coup d'état, il était dans le programme des démocrates de diminuer l'importance de cette haute cour.

après la réforme de Dracon, qui reçoit le plus de lumière du récit d'Aristote. Il se termine par le rétablissement de la démocratie, qui dure encore au moment de la rédaction du traité. C'est ce gouvernement dont l'auteur va décrire le fonctionnement dans la seconde partie de son œuvre. Nous ne le suivrons pas jusque là.

Nous terminons ici cette analyse nécessairement incomplète de l'*Ἀθηναίων Πολιτεία*. Nous avons montré, croyons-nous, l'importance de la découverte et nous voudrions avoir inspiré à nos lecteurs le désir de recourir à l'ouvrage lui-même. Ils goûteront, nous n'en doutons pas, un vif plaisir à lire, dans la langue sobre et ferme d'Aristote, ce tableau des transformations politiques d'Athènes. Nous avons désormais pour ce chapitre si important de l'histoire universelle une source de première ordre de plus, et l'*Ἀθηναίων Πολιτεία* vient prendre, bien avant Xénophon et à côté de Thucydide, une place qui était vide jusqu'ici.

CHARLES MICHEL.

ALEXANDRE SAMOUILLAN, **Olivier Maillard, sa prédication et son temps.** — Toulouse, Edouard Privat; Paris, Ernest Thorin, 1891. In-8°, VI plus 353 pp. Avec portrait.

Ce livre est une thèse de doctorat présentée à la faculté des lettres de Bordeaux. L'auteur a su choisir un sujet vraiment intéressant, et sur lequel il était possible de trouver du neuf, quoique plusieurs historiens se fussent déjà occupés du célèbre moine qui avait pris pour devise : *Unius veritatis amicus*. En effet, la biographie d'Olivier Maillard a été traitée, notamment, par Arthur de La Borderie, qui a publié ses *Œuvres françaises* (Nantes, 1874), avec des notes et une bibliographie étendue; en outre, Gérusez, Ch. Labitte, Lenient et d'autres ont apprécié ses sermons au point de vue littéraire. En pénétrant ainsi sur un terrain en partie exploré, M^r Samouillan a eu l'avantage de pouvoir marcher d'un pas plus sûr, sans crainte de verser en route.

L'étude est divisée en trois parties : la première (pp. 13-57) comprend la biographie d'Olivier Maillard (1430[?]-1501) et montre le rôle important que le cordelier breton a joué au XV^e siècle tant dans la politique (affaires de la Pragmatique

sanction, restitution du Roussillon et de la Cerdagne, divorce de Louis XII), que dans son ordre, où il remplit des fonctions éminentes, et où il eut à cœur d'introduire des réformes bien nécessaires. La deuxième partie (pp. 59-199) apprécie Maillard comme prédicateur. Les cinq cents sermons qu'il nous a laissés et qui ont été prononcés en français, mais rédigés en latin, ont été conservés sous une forme qui nous en donne une impression assez exacte, quoique ce ne soient que des analyses, où les développements manquent le plus souvent. Tels quels, ils nous font voir un prédicateur hardi, ne craignant pas d'attaquer la cour et les grands, mais n'allant cependant pas jusqu'à s'en prendre à la royauté, comme Guillaume Pépin et Fradin, ou même à la papauté, comme l'italien Barlette. Quoi qu'en ait dit Voltaire, Maillard n'est pas un burlesque, un « arlequin en surplis ». S'il sacrifie parfois au goût de son époque dans la forme, le fond de son éloquence est très sérieux, et il déploie souvent une érudition qui devait singulièrement lasser l'attention de ses auditeurs. Ce n'est pas non plus, malgré sa rudesse et sa brutalité apparentes, un casuiste d'une sévérité outrée : « sous ces apparences de don Quichotte partant en campagne contre le vice, on découvre un autre Maillard, sérieux, grave, plein de sagesse et de modération, ayant le sens et l'intelligence de la réalité, toujours prêt à reconnaître la vérité, et aussi éloigné de rêver et de demander l'impossible à ses auditeurs dans un excès de dureté que d'encourager leurs faiblesses par un excès de bonté » (p. 83). La troisième partie de l'étude de M^r Samouillan (pp. 200-340) est consacrée à recueillir tout ce qui reflète, dans l'œuvre de Maillard, les idées et les mœurs de son temps, et à faire, d'après lui, un tableau de la société française à la veille de la Réforme; c'est une reconstitution pittoresque de toutes les classes sociales, depuis les princes jusqu'aux écoliers, sans oublier les moines ni les femmes. Cet intérêt historique des sermons de Maillard est incontestablement plus grand que leur mérite littéraire.

Le travail de M^r Samouillan a de la valeur; c'est une monographie qui paraît sérieusement étudiée. Mais j'ai été choqué, je le dirai tout franchement, par un étalage de notes inutiles et absolument déplacées. C'est ainsi que l'auteur, après avoir mis dans son texte : « cette supposition que l'on trouve aussi dans la bibliothèque de Gessner », ajoute en note : « Gessner, *biblioth.* » (p. 14). Si elle indiquait la page, la note

aurait du moins quelque utilité ; mais il n'en est rien, et elle ne sert qu'à fatiguer le lecteur. Puisque j'en suis aux sources, je ferai encore à M^r Samouillan le reproche de ne les avoir citées ni avec méthode, ni d'une manière uniforme. Dans sa liste de livres consultés, on trouve le nom des auteurs soit au nominatif ou au génitif de la forme latine, soit sous la forme véritable, soit devant le titre, soit encore dans le titre : *Barezzo Barezzi, Maffæus, Auberti Mirœi, J.-Georgii Schelhornii*, etc. se coudoient dans un désordre qui fait mal à voir. Ce sont là de ces petits défauts de critique historique que nous ne sommes plus habitués à rencontrer dans les thèses françaises. Je me bornerai à rappeler celle de M^r Eugène Rigal, sur Alexandre Hardy et le théâtre français à son époque, qui est cependant autrement munie de notes encore que celle de M^r Samouillan, mais où il n'y a pas une ligne qui n'apporte un détail intéressant. D'autre part, M^r Samouillan semble craindre d'avancer le moindre fait sans le mettre entre guillemets, et en endosser la responsabilité à quelque auteur connu. Pour dire que la légende de Hugues de Magdebourg a été populaire au moyen-âge, il éprouve le besoin de guillemeter « populaire au moyen-âge », et de renvoyer à un article de Ch. Labitte dans la *Revue de Paris* (p. 135). Je pourrais multiplier les exemples ; il suffit de feuilleter le volume pour en trouver à peu près à chaque page. Ces citations continuelles, qui transforment le livre en un laborieux travail de marqueterie, sont loin de faire valoir la thèse de M^r Samouillan, qui a pourtant du mérite, je tiens à le répéter, et qui constitue une estimable contribution à l'histoire de la chaire au XV^e siècle ¹.

PAUL BERGMANS.

¹ Selon l'usage, M^r Samouillan a dû présenter, en même temps que sa thèse française, une thèse latine. Intitulée : *De Petro Bunello Tolosano ejusque amicis* (Paris, Ernest Thorin, 1891 ; in-8°, IV plus 112 pp. et 1 f.), elle est consacrée à la biographie du savant Pierre Bunel, de Toulouse (1499-1546), qui s'attacha successivement à Lazare de Baïf, à Georges de Selve et aux Du Faur, et à qui on doit d'élégantes *Epistolæ ciceroniano stylo scriptæ* (1551). Un appendice contient cinq lettres qui manquent aux diverses éditions des *Epistolæ*.

VARIA.

Les lecteurs de la *Revue* nous sauront gré de reproduire ci-dessous le texte, récemment découvert, d'un oracle du IV^e ou du III^e siècle avant notre ère, adressé par la Pythie de Delphes à la ville de Magnésie du Méandre.

- Ἀγαθὴ τύχη.
- Ἐπὶ πρυτάνεως Ἀκροδήμου τοῦ Δι
οτείμου, ὁ δῆμος ὁ Μαγνητῶν ἐπερω
τᾷ τὸν θεὸν περὶ τοῦ σημείου τοῦ
5 γεγονότος, ὅτι πλατάνου κατὰ τὴν
πόλιν κλασθείσης ὑπὸ ἀνέμου εὐ
ρέθη ἐν αὐτῇ ἀφειδρῦμα Διονύσου,
τί αὐτῷ σημαίνει; ἢ τί ἂν ποιήσας
ἀδελῶς διατελοῖ ἡδίων; Θεοπρόποι
10 ἐπέμφθησαν ἰς Δέλφους Ἑρμῶνας ¹
Ἐπικράτους, Ἀρίσταρχος Διοδώρου
Θεὸς ἔχρησεν
- Μαϊάνδροιο λαχόντες ἐφ' ὕδασιν | ἱερὸν ἄστν,
15 Μαγνήτες κτεάνοις | ἐπαμύντορες ἡμετέροισιν, |
Ἦλθετε πευσόμενοι στομάτων ἀπ' ἐ|μεῖο, τίς ὑμεῖν
Μῦθος, ἐπεὶ Βάχ|χος θάμνω ἐνὶ κείμενος ὥφθη |
20 Ἐξεφάνη δὲ ἐπίκουρος (?) ἐπεὶ πολλοὶ [i] αἰθρα τιθέντες
Νηοὺς οὐκ ὠκίσ|σατ' ἐϋτμήτου[ς] Διονύσω.
Ἄλλὰ | καὶ ὥς, ὧ δῆμῳ μεγασθενές, ἱδρυσ | νηοῦς
Θυρσοχαροῦς, ἱερῇα τίθει | δὲ εὐάρτιον, ἀγνόν,
25 Ἦλθετε δὲ | ἐς Θήβης ἱερὸν πέδον, ὄφρα λάβητε |
Μαινάδας, αἱ γενεῆς Εἰνοῦς ἀπὸ Κα|δμείνης,
Αἰδ' ὑμεῖν δώσουσι καὶ | ὄργια καὶ νόμιμ[α] ἄλ|λα,
30 Καὶ θιά|σους Βάχχοιο καθειδρεύουσιν | ἐν ἄστει.
Κατὰ τὸν χρησμόν διὰ
τῶν θεοπρόπων ἐδόθησαν ἐκ Θηβῶν ²
Μαινάδες τρεῖς, Κοσκῶ, Βαυβῶ, Θεττάλη. Καὶ ἡ μὲν Κοσκῶ συνήγαγεν ³

¹ La lettre finale, Σ ou Ξ, a été ajoutée en marge. Le graveur avait écrit ΕΡΜΩΝΑ et a effacé ensuite le premier Ε.

^{2 3} Le Ν final est ajouté à la marge.

35 θίασον τῶν Πλατανιστηνῶν,
 ἡ δὲ Βαυβὼ τὸν πρὸ πόλεως, ἡ δὲ
 Θεττάλη τὸν τῶν Καταιβατῶν.
 Θανοῦσαι δὲ αὐταὶ ἐτάφησαν
 ὑπὸ Μαγνήτων, καὶ ἡ μὲν Κοσχῶ
 40 κεῖται ἐν Κοσχωβούνῳ, ἡ δὲ Βαυ
 βὼ ἐν Ταβάρνει, ἡ δὲ Θεττάλη
 πρὸς τῷ θεάτρῳ

En voici la traduction :

« A la bonne Fortune.

Acrodémus, fils de Diotimus, étant prytane, le peuple des Magnètes consulte le Dieu touchant le prodige qui s'est produit, savoir qu'un platane voisin de leur ville s'étant rompu pendant une tempête, on découvrit à l'intérieur de cet arbre un simulacre de Dionysos : quel est pour le peuple la signification de ce prodige, et que doit-il faire pour pouvoir avec sécurité continuer à vivre heureux ? Furent envoyés à Delphes comme ambassadeurs Hermonas, fils d'Epicrate, et Aristarque, fils de Diodore.

Le dieu répondit :

Habitants de la ville sacrée près des flots du Méandre,
 Magnètes, défenseurs de nos richesses,
 Vous êtes venus apprendre de ma bouche ce que vous annonce
 L'apparition de Bacchus à l'intérieur d'un arbre.
 C'est en dieu secourable qu'il est apparu puisque, en fondant
 [votre ville,
 Vous n'avez pas construit de temples bien taillés à Dionysos.
 Et pourtant, ô peuple généreux, fonde des sanctuaires
 En l'honneur du dieu qui aime le thyrsé ; choisis un prêtre bien
 [conformé et sans souillure.
 Vous autres, allez vers la plaine sacrée de Thèbes, afin de prendre
 Des Ménades, de la race d'Ino, fille de Cadmus,
 Qui vous enseigneront les cérémonies et les rites sacrés,
 Et fonderont dans votre ville des thiasés de Bacchus.

Conformément à l'oracle transmis par les ambassadeurs, les Thébains leur donnèrent trois Ménades, Kosko, Baubo, Thettalé. Kosko réunit le thiasé des Platanistènes, Baubo celui du faubourg, et Thettalé celui des Kataibates. Après leur mort, elles

furent enterrées aux frais des Magnètes, Kosko au Koskobounos, Baubo à Tabarnis, Thettalé, près du théâtre. »

Cette inscription est gravée sur une plaque de marbre rectangulaire, haute de 1^m10, large de 0^m57 et épaisse de 0^m20; la partie inférieure de la table est munie d'un pied, par lequel elle était posée verticalement sur une base de marbre ayant la forme d'un autel.

Sur cette base on lisait (car elle a, paraît-il, été brisée par les ouvriers) :

Θεῷ Διονύσῳ
Ἀπολλώνιος Μοκόλλης
ἀρχαῖος μύστης
ἀρχαῖον χρησμὸν
[τὴν πόλιν ὥφει ;] λήσαντα
γράψας σὺν τῷ βώμῳ
ἀνέθηκεν

« En l'honneur du Dieu Dionysos, Apollonios Mocollès, ancien myste, a fait graver l'ancien oracle, source de bien-être pour la ville [des Magnètes], et érigé cet autel.

Ce monument, si intéressant à plusieurs titres, a été découvert au mois de juillet 1890 « dans un ravin » à Magnésie du Méandre. Une copie de l'inscription qui s'y trouve fut transmise par M. Démosthènes Baltazzi, inspecteur des antiquités du vilayet d'Aïdin et des îles, à M. Salomon Reinach, qui s'empressa de la communiquer, le 1^{er} août suivant, à l'Académie des Inscriptions. Plus tard M. Baltazzi envoya à M. Reinach un estampage de l'inscription principale et une copie de la dédicace qui y fait suite; malheureusement cette copie ne paraît pas avoir été très bien faite, car en plusieurs points elle laisse subsister des doutes fâcheux.

M. Reinach a consacré ensuite au monument de Magnésie une dissertation de treize pages, insérée dans le numéro d'Octobre-Décembre 1890 de la *Revue des études grecques*, et enrichie d'une héliogravure, reproduisant en *fac-simile* l'estampage de M. Baltazzi.

C'est à l'article, aussi savant que suggestif, de M. Reinach que sont empruntés les détails qui précèdent.

Nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui veulent faire une étude approfondie de l'inscription nouvellement découverte.

Quant à ceux qui ne peuvent en prendre connaissance que d'une manière sommaire, nous nous bornons à leur donner ci-dessous quelques indications indispensables, presque toutes extraites de l'article de M. Reinach.

Qu'était au juste le simulacre (ἄπειδρῦμα) de Dionysos, trouvé à l'intérieur du platane brisé? Était-ce un *lusus naturae*, ou une statuette du dieu introduite dans le creux de l'arbre par une fraude pieuse? Le texte ne le dit point. Dans la première hypothèse, comment se fait-il que la présence d'un morceau de bois de forme capricieuse ait suggéré aux Magnètes l'idée d'un simulacre de Dionysos plutôt que de toute autre divinité? Cela s'expliquerait par le fait que, depuis les temps les plus anciens, il y a eu en Grèce des relations étroites entre le culte des arbres et celui de Dionysos. En Béotie, par exemple, d'après une glose d'Hesychius, Dionysos portait l'épithète de ἐνδενδρος.

Pourquoi les Magnètes vont-ils consulter l'oracle de Delphes plutôt que celui, beaucoup plus rapproché, des Branchides? Parce que leur ville avait été fondée par les Magnètes de Thessalie, guidés par les conseils du dieu de Delphes. Quelques auteurs considéraient même Magnésie du Méandre comme une colonie des Delphiens. Les Magnètes offraient l'hospitalité, le vivre et le couvert aux Delphiens qui arrivaient dans leur ville, et le culte d'Apollon était le plus important de ceux que l'on y célébrait.

La réponse de la Pythie est donnée en vers. Or, Cicéron nous apprend (*de divin.* II, 66) que, dès l'époque de Pyrrhus (275 av. J. C.), Apollon Pythien s'exprimait en prose. L'oracle qui vient d'être découvert date donc, selon toute apparence, du commencement du III^e ou même du IV^e siècle avant notre ère.

Pourquoi la Pythie, qui s'employa plus d'une fois à la diffusion du culte dionysiaque, ordonne-t-elle aux Magnètes de s'adresser à Thèbes, alors qu'à Delphes même la religion de Dionysos était très ancienne et très importante? Cela tient apparemment à ce que Thèbes était considérée par la tradition comme le lieu de naissance de Bacchus, c'est-à-dire comme l'endroit où son culte se développa en premier lieu.

Les Ménades chargées par les Thébains d'accompagner les ambassadeurs des Magnètes appartenaient à la race d'Ino, fille de Cadmus, sœur de Sémélé et nourrice de Dionysos, qui, d'après Euripide (Bacch., 229), conduisait sur le Cithéron un des trois

chœurs de Bacchantes. Quant au prêtre du nouveau temple, ce devait être, suivant les prescriptions des cultes grecs, un citoyen, bien conformé et sans tache.

Les trois Ménades qui de Thèbes se rendirent à Magnésie s'appelaient Kosko, Baubo et Thettalé. Le premier de ces noms est nouveau. Le second est, d'après la tradition, celui d'une femme d'Eleusis, qui, par un geste obscène, égaya Déméter accablée de douleur.

Thessalé est un ethnique, qui rappelle l'origine thessalienne des Magnètes du Méandre. Les trois Ménades fondèrent trois thiasés.

On sait (v. Foucart, *Des associations religieuses chez les Grecs*, p. 2, 5 et suiv.) que les thiasés étaient des associations religieuses organisées en vue des cultes dans lesquels on célébrait des cérémonies orgiastiques, tels que ceux de Dionysos et de Sabazios. Ils étaient ouverts aux femmes aussi bien qu'aux hommes, aux étrangers non moins qu'aux citoyens, et les personnes de condition ou d'origine servile y avaient également accès. D'après Foucart (l. c. p. 116), les thiasés jusqu'ici connus en Asie-Mineure sont peu nombreux : on en trouve dans les villes de Cnide, Smyrne, Tralles, Téos, Nicée ou Cyzique, Cius. Il faudra y ajouter désormais ceux de Magnésie. Deux inscriptions de Tralles (C. I. G. n° 3101 et 3112) mentionnent l'ensemble des thiasés de cette ville, οἱ θιασοὶ πάντες. L'inscription de Magnésie nous apprend qu'au seul culte de Dionysos se rattachaient trois thiasés, tandis qu'ordinairement chaque divinité n'en avait qu'un seul.

Le thiasé des Platanistènes avait, selon toute apparence, son centre d'activité religieuse dans un bois de platanes, d'autant plus que c'était, on se le rappelle, dans le tronc creux d'un platane brisé par l'orage qu'on avait découvert le simulacre de Dionysos. Celui du faubourg, πρὸ πόλεως, se rattachait peut-être au temple de Dionysos, dont de nombreuses médailles de Magnésie nous révèlent l'existence. Quant au thiasé des Kataibates, il éveille l'idée d'une descente aux enfers. Or, il existait à Magnésie une caverne à exhalaisons méphitiques (χαρώνιον, Strabon XII, p. 579).

L'une des trois Ménades, Kosko, fut enterrée au *Koskobounos*, ce qui veut dire « la colline de Kosko ».

M. Reinach considère comme possible que ce nom, dont le

premier élément était obscur, ait fait *imaginer* la Ménade Kosko. Cette supposition ne nous paraît pas heureuse, en présence des indications précises qu'on possédait à Magnésie sur le lieu de sépulture des deux autres Ménades.

Les fouilles exécutées en ce moment à Magnésie par M. Humann élucideront peut-être les questions topographiques soulevées par la nouvelle inscription.

Terminons par quelques observations sur le texte. Les caractères, d'après M. Reinach, appartiennent à une époque voisine de l'ère chrétienne (le Π a deux branches égales); les ligatures sont assez nombreuses; l'*iota* n'est jamais adscrit. Les vers de l'oracle sont séparés par des signes de ponctuation analogues à nos tirets. Les traces d'itacisme sont nombreuses (*ἀφειδρύμα*, *ις*, *ύμειν*, *Εινοῦς*), mais ne doivent pas nous tromper sur la date de l'inscription, car l'itacisme se rencontre dès le II^e siècle av. J.-C., même dans les textes soignés de l'Asie-mineure.

Les vers 20 et 21 offrent quelques difficultés. Au lieu d'*ἐπίκουρος* le texte semble porter *ἔτι κοῦρος*; toutefois la première de ces leçons paraît préférable. Les Magnètes demandent quel est le sens (*μῦθος*) du miracle qui s'est produit chez eux. Le dieu est-il favorable ou courroucé? C'est à cette question que la Pythie est priée de répondre. Or, la réponse est compréhensible si l'oracle dit : *ἐξεφάνη δ' ἐπίκουρος*, « Dionysos vous est apparu comme un dieu secourable ». Elle ne le serait guère, si l'oracle disait : *ἐξεφάνη δ' ἔτι κοῦρος*, « Dionysos vous est apparu sous les traits d'un homme encore jeune. »

La suite de la phrase n'en est pas moins étrange :

« Il vous est apparu comme un dieu favorable, *parce que*, en construisant votre ville, vous n'avez pas érigé de temple à Dionysos ».

Voici, à tout hasard, un essai d'explication : « Il faut bien que le dieu soit animé envers vous de bonnes intentions, parce que c'est spontanément qu'il vous est apparu, sans que vous lui ayez adressé des prières, sans qu'en son honneur vous ayez érigé des temples ». Cette manière de s'exprimer n'est certes pas très claire, mais ne perdons pas de vue qu'il s'agit d'un oracle.

L'inscription de la base, dont la transcription, ainsi que nous l'avons signalé plus haut, n'a pas été faite avec toute l'exactitude voulue, présente également quelques difficultés. Le surnom de *Μοκρόλλης* donné au prêtre de Dionysos est singulier, mais ce qui

l'est davantage, c'est le qualificatif de ἀρχαῖος μύστης. N'est-ce pas plutôt, comme l'a supposé M. Reinach, ἀρχιμύστης qu'il faut lire ? La cinquième ligne est incomplète : il n'en est resté que les syllabes λησαντα. « On pourrait, dit M. Reinach, songer à [τὴν πόλιν ὠφε]λίσαντα, *vetus oraculum quod civitati profuit*, mais cela n'est guère du style épigraphique et le sens demanderait plutôt un équivalent grec d'*obsoletum* ou d'*evanidum*. Je ne l'ai point deviné, et les oracles que j'ai consultés ne m'ont pas tiré d'incertitude ».

Je n'ai pas été plus heureux que M. Reinach. Puisse un de nos lecteurs avoir plus de chance !

A. WAGENER.

On sait que sous l'influence de la renaissance classique, quelques humanistes du 15^e siècle, à la tête desquels se trouvait Pomponius Lætus, en étaient arrivés à un retour de *dilettanti* vers un paganisme tout extérieur.

Cette intéressante phase de l'histoire de la renaissance italienne avait déjà été étudiée par le Comm. de Rossi, dans le premier volume de sa *Roma Sotteranea*; en 1889 M. Lumbroso publia un travail très intéressant sur le même sujet dans l'*Archivio della Soc. rom. di storia patria*, et dans le numéro le plus récent du *Bull. di arch. crist.* (Ser. V; I, n° 2), M. de Rossi revient sur la question dans un savant article intitulé : *L'Accademia di Pomponio Leto e le sue memorie scritte sulle pareti delle catacombe romane*. On y trouve entre autres des inscriptions comme les suivantes : *regnante Pomponio pontifice maximo; Pantagathus Sacerdos Academiæ Romanæ*.

Au mois de mai de l'année dernière l'éphore Stais à dirigé les fouilles du tumulus (σποδὶς) de Marathon, et les résultats ont prouvé d'une manière indiscutable que ce tumulus recouvrait les cendres de 192 héros athéniens. Il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici la traduction du procès-verbal fait par la commission des fouilles.

« Les soussignés, ayant assisté à la fouille et à l'exploration du sol mis » à découvert du tumulus de Marathon, affirment ce qui suit :

» Le sol mis à jour par la grande tranchée ouverte dans le tumulus, » longue de 26 mètres, large de 6 mètres, était formé de fragments de » schiste brillant pourri par l'humidité, dont l'éclat s'était conservé, et de » sable marin. Sur ce dépôt se trouvait immédiatement une couche, variant » de 2 à 6 centimètres d'épaisseur, composée de cendres, d'ossements » humains, les extrémités des corps pourris et réduits pour la plupart en » poussière par le feu et l'humidité, de charbons la plupart aussi réduits » en poussière, et de vases, surtout de lécythes à figures noires, disséminés » çà et là à la surface. Il est à remarquer que la cendre et les charbons,

- » les ossements et les vases se rencontraient en plus grande quantité vers le centre du tombeau que vers l'extrémité. »

A Marathon, 2 juin 1890. (Signé) P. Cavvadias, B. Staïs, C. G. Lolling, K. Mitsopoulos, G. Caverau.

Dans de nouvelles études faites sur les fragments archaïques des frontons du Parthénon M. Brückner (*Ath. Mittheil.* 1890) a reconstitué, entre autres, la figure de l'angle droit d'un des frontons. C'est un double corps de serpent, surmonté du torse d'un homme tenant un aigle sur la main. On doit donc y reconnaître une représentation de Cécrops. Les représentations de ce héros sont assez rares. Nous pouvons signaler une terre cuite du musée de Berlin (*Arch. Zeit.* B. XXX, pl. 63) et une belle coupe de style attique, trouvée à Corneto en 1876, et conservée actuellement au même musée (FURTWÄNGLER, *Vasensammlung* n° 2537).

L'École américaine d'Athènes a consacré le printemps de 1890 à fouiller le sol de Platée. On sait que parmi les résultats les plus importants on peut citer la découverte d'un nouveau fragment de l'Edit de Dioclétien, dont M. Mommsen prépare une édition définitive. Dans le rapport qui vient de paraître dans l'*American journal of archeology* (1890, p. 463-475), sur les fouilles de Platée nous devons signaler l'étude topographique vraiment intéressante de M. W. Irving Hunt sur les positions successives prises respectivement par les troupes ennemies à la célèbre bataille (fin septembre 479). La question est trop importante pour l'histoire générale de la Grèce (car la topographie constitue une des parties les plus essentielles et les plus vivantes de l'histoire), pour que nous ne cherchions pas à résumer ici le résultat de ces études topographiques.

Mardonius quitte Athènes, passe par *Décélie* et *Tanagre*, et, arrivé sur le territoire thébain à *Skolos*, il assied son camp sur les bords de l'*Asopos* au nord d'*Erythrée*. Les Spartiates rencontrent les Athéniens à Eleusis et s'établissent en face de Mardonius, au pied du *Cithéron* (première position). C'est là que Masistios les attaque et est tué. Les Grecs longent alors le Cithéron, et prenant position (seconde) près de la source *Gargaphia* et du *Temenos d'Androkrates*, sur un terrain légèrement ondulé entre l'*Asopos* et le *Molois*.

Les Lacédémoniens se postèrent près de la source, les Athéniens du côté de l'Héroon. Les Tégéates se trouvaient à côté des Lacédémoniens, ceux de Platée à côté des Athéniens, et les autres alliés occupaient le centre. Les Perses s'étant emparés de la source, les Grecs cherchèrent une troisième position. Les Athéniens se placent entre le *Molois* et l'île formée par des bras de l'*Oeroe*, les Lacédémoniens occupent l'*Argiopion* près du temple de Déméter, les autres alliés se placent du côté de la ville près de l'*Héraion*; de cette manière les forces grecques étaient partagées en trois corps d'armée, occupant des positions assez distantes les unes des autres.

M. Irving Hunt, comparant le texte d'Hérodote avec les indications topographiques fournies par l'étude même du terrain, est parvenu à dresser une carte exacte des divers endroits signalés ci-dessus. Elle corrige en plus d'un point la carte publiée récemment par M. W. FREUND dans ses *Wanderungen auf klassischem Boden* (Breslau, 1890, II, p. 64).

Au mois de septembre dernier on a découvert à Rome dans la *Via di Civita Vecchia*, sur la rive droite du Tibre, des fragments des *Acta* du collège des *XV viri Sacris faciendis*. Les uns sont relatifs aux jeux séculaires célébrés par Auguste en l'an 17 av. J.-C. et complètent ceux publiés déjà dans le *Corpus* VI, 877a, b; les autres, bien mal conservés, sont relatifs aux jeux séculaires célébrés par Septime Sévère en l'an 204.

M. Baker a fait don au *Metropolitan Museum* de New-York de la collection d'étoffes égyptiennes réunie par Brugsch Bey. Elle se compose de 860 pièces. Le même musée possédait déjà 369 pièces constituant une partie de la collection de Th. Graf. Les autres parties se trouvent dans le Musée d'art industriel de Vienne et au South Kensington. Le Musée de New-York possède ainsi la collection de produits textiles égyptiens la plus complète qui existe.

Le premier fascicule du t. VIII de l'*Ephemeris epigraphica* a paru il y a peu de temps. Il contient les additions aux volumes IX et X du *Corpus* (Italie méridionale et Sicile), dont la publication a été confiée à M. Ihm. Le nombre d'inscriptions inédites qui y sont publiées s'élève à 906 : chiffre à ajouter au relevé que nous avons fait des inscriptions latines dans la dernière livraison de cette Revue.

Le Dr Mordmann a publié dans les dernières livraisons de la *Revue de l'art chrétien* (1891, 1^e et 3^e) une intéressante *Esquisse topographique de Constantinople*. On y trouve une excellente interprétation de la notice composée du temps de Théodore II (408-450), connue sous le nom de *Urbs Constantinopolitana*, *Nova Roma* (elle a été publiée par Riese dans les *Geographi latini minores*. Heilbronn 1878, p. 133-139), qui nous donne la description des 14 régions de la ville, comprises dans l'enceinte Constantinienne. L'auteur rectifie en plus d'un point les idées émises par Labarte dans son ouvrage sur le *Palais impérial de Constantinople* (Paris, 1861) et cherche à préciser les limites de chacune de ces régions. Un des résultats les plus importants de cette étude est la détermination de l'endroit où se trouvait la célèbre porte de Charisius, que l'auteur identifie, avec raison, avec la porte actuelle d'Andrinople. M. Mordmann a reproduit la splendide vue de Constantinople de Seutter (18^e S.), conservée au British Museum, et a accompagné son mémoire d'un plan de la ville, dressé à très grande échelle, et qui peut-être considéré comme un travail des plus remarquables.

On sait, depuis les beaux travaux de Rafn, qu'au X^e siècle les Northmens s'établirent au Groenland et découvrirent au sud de cette île un pays qu'il appelèrent Vinland. La plus ancienne mention s'en trouve dans Adam de Brême (XI S.). On a longuement disserté au sujet de l'emplacement exact du Vinland et de son identification avec la Norumbègue. (Cf. GAFFAREL, *Le Vinland et la Norombega*, Dijon, 1891). M. Eben Norton Horsford, professeur à Harvard College, vient de soumettre cette question à un nouvel examen et ses conclusions seront probablement définitives (*Sketch of the Norse discovery of America*. Boston, 1891). Comparant le texte de la saga (*particula de Groenlandis*, RAFFN, p. 30) avec les côtes de l'Atlantique, depuis le S^t Laurent jusqu'au cap Cod (qui fut dénommé successivement *promontorium Vinlandiae*, Kjalarnes, Coaranes, Carenas, cap Arenas, cap des Sables, cap blanc, White hook, cap Cod), et rapprochant ces données d'une étude sur les vents mentionnés dans la saga, M. Norton arrive aux conclusions suivantes : Bjarni a vu, en 985, les trois pointes saillantes du Nord de l'Atlantique : Terre Neuve, la Nouvelle Ecosse et le cap Cod. En l'an 1000, Leif Erickson part du cap Race (pointe orientale extrême de Terre Neuve : Helluland), se dirige vers le S. O. par un vent N. E., arrive au cap Cod, remonte de là la baie de Boston et descend à Boston même sur la côte de la rivière Charles, aux bords de laquelle il s'établit le 21 décembre. Ce travail est accompagné de deux cartes d'une exécution vraiment splendide.

M. F. Brockhaus vient de publier sous le titre de *Die Kunst in den Athos-Klöstern* (Leipzig, Brockhaus, 1891. VII-305 p. et 31 pl.) un ouvrage des plus importants pour l'histoire de l'art byzantin. L'auteur y examine toutes les œuvres d'art de quelque importance que l'on rencontre dans les couvents de la Montagne Sainte. C'est surtout pour l'histoire de la peinture byzantine que le travail de M. Brockhaus est d'un haut intérêt. Tout ce qui concerne l'activité artistique du célèbre peintre Manuel Panselinos (XI^e ou XII^e s.) et le Manuel de peinture du moine Dionysios (édité pour la première fois par DIDRON sous le titre de *Manuel d'iconographie chrétienne grecque et latine*. Paris, 1845), dont l'auteur place la rédaction au XVI^e ou au premier tiers du XVII^e siècle, est traité avec une profonde connaissance du sujet. Dorénavant il ne sera plus possible de parler de la peinture byzantine sans consulter le savant ouvrage de M. Brockhaus. L'auteur n'y a pas étudié moins de 201 œuvres d'art et son ouvrage vient compléter heureusement la belle *Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans les miniatures*, du Prof. Kondakoff, dont le second volume vient de paraître dans la traduction qu'en a publiée M. Trawinski. (Paris, 1891).

M. Aug. Schmarsow se propose d'éditer, chez Schottlaender à Breslau, sous le titre de *Italienische Forschungen zur Kunstgeschichte*, une série d'études relatives à l'histoire de l'art en Italie. Les deux volumes parus jusqu'à ce jour sont relatifs à la sculpture. Le premier, dont M. Schmarsow

est l'auteur (*S. Martin von Lucca und die Anfänge der toskanischen Skulptur im Mittelalter*), constitue une contribution importante à l'histoire artistique d'un des plus précieux monuments de l'Italie Septentrionale; le second, dû à la plume de M. Max Semrau (*Donatellos Kanzeln in S. Lorenzo. Ein Beitrag zur Geschichte der italienischen Plastik im XV Jahrhundert*), éclaire d'un jour tout nouveau l'activité artistique à Florence du grand maître florentin, que M. Eug. Müntz (*Donatello 1386-1466*, p. 3) a pu caractériser par ces mots : « le plus modeste, le plus désintéressé, et le plus dévoué des hommes, — comme artiste, le novateur le plus fougueux, le génie primesautier, libre et fier par excellence. »

On vient de publier à Gera, chez Koehler, une troisième édition, entièrement refondue, de l'excellente encyclopédie des armures d'Auguste Demmin : *Die Kriegswaffen in ihren geschichtlichen Entwicklungen von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart*. L'ouvrage est enrichi de plus de 4500 gravures (prix 10 m.).

M. Cagnat commence, en collaboration avec M. l'ingénieur Boeswillwold, la publication d'un ouvrage important sur la célèbre ville de Thamugadi (*Timgad, Une cité africaine sous l'empire romain*. Paris, Leroux, 1891, 1^{re} livr. in-4°). Grâce aux nombreuses inscriptions qu'on y a découvertes et aux ruines importantes qui existent encore, les auteurs seront à même de reconstituer l'histoire d'une des villes les plus célèbres de l'Afrique romaine. On finira ainsi par connaître la province proconsulaire aussi bien que nous connaissons maintenant l'histoire de la ville de Rome elle-même.

M. Brugmann, professeur de grammaire comparée à l'Université de Leipzig et qui représente actuellement avec le plus d'autorité en Allemagne la linguistique indo-européenne, va publier, avec un de ses élèves les plus distingués, M. Streitberg, professeur à Fribourg, une revue sous le titre de *Indogermanische Forschungen. Zeitschrift für indogermanische Sprach- und Altertumskunde* (Strasbourg, Trübner). Aux études originales sera ajouté un *Anzeiger*, contenant des comptes-rendus critiques, un dépouillement de toutes les revues de linguistique de l'Europe et de l'Amérique, une bibliographie complète et des notices d'un intérêt général.

Etant donnée la compétence universellement reconnue des deux directeurs, il n'est guère douteux que la nouvelle revue ne soit destinée à prendre une place prépondérante parmi les publications linguistiques.

(Prix du volume de 5 fascicules, 20 francs).

A. DE CEULENEER.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET MOYEN.

PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS.

Par arrêté ministériel du 24 décembre 1890, M. Heymans (Jean-Franç.), docteur en sciences naturelles et docteur en médecine, chirurgie et accouchements, est chargé de faire, à la faculté de médecine de l'université de Gand, les cours de thérapeutique générale et de pharmacodynamique.

Par arrêté ministériel de la même date, M. Gilson (Eugène), pharmacien, docteur en sciences de l'université de Strasbourg, est chargé de faire, à la faculté susdite, le cours de pharmacognosie et d'altérations et falsifications des substances alimentaires.

Par arrêté royal du 31 décembre 1890, M. Haller (Joseph-Léonard), docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur d'histoire et de géographie, à titre provisoire, à l'athénée royal de Gand, depuis le 12 avril 1890, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est chargé définitivement de la chaire qu'il occupe actuellement à l'athénée royal de Gand.

Par arrêté ministériel du 30 décembre 1890, M. Van Rysselberghe (J.-M.), répétiteur à l'école du génie civil annexée à l'université de Gand, est chargé de faire : dans la faculté des sciences de cette université, le cours de géométrie descriptive ; à l'école préparatoire du génie civil, les cours de géométrie descriptive et d'application de la géométrie descriptive ; à l'école spéciale du génie civil, les cours de géométrie descriptive et de coupe des pierres et charpentes ; à l'école préparatoire des arts et manufactures, les cours d'éléments de géométrie descriptive et de géométrie descriptive.

Par arrêté royal du 5 janvier 1891, M. Van Rysselberghe (J.-M.), ingénieur de 1^{re} classe des ponts et chaussées, chargé de cours à l'université de Gand, est déclaré avoir, sous le rapport honorifique, dans la faculté des sciences, rang de professeur ordinaire, avec voix délibérative dans les séances de la dite faculté, ainsi que dans celles du conseil académique, pour toutes les questions qui intéressent l'enseignement.

Ces prérogatives prendront fin le jour où M. Van Rysselberghe cessera de donner des cours à l'université.

Par arrêté royal du 10 janvier 1891, M. Feller (Jules-François), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, professeur dans les athénées royaux depuis le 10 septembre 1883, actuellement professeur provisoire de rhétorique latine à l'athénée royal de Verviers, depuis le 29 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 5 février 1891, M. De Veen (Victor), candidat en sciences physiques et mathématiques, nommé professeur dans les athénées royaux, le 27 septembre 1881, par application de l'article 7 de la loi du 15 juin 1881, provisoirement chargé de la chaire de mathématiques inférieures à la section des humanités de l'athénée royal de Bruges depuis le 7 novembre 1884, est chargé définitivement de la dite chaire.

Par arrêté ministériel du 31 janvier 1891, M. Grafé (Alfred), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur à l'athénée royal de Liège, est chargé de faire, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de cette ville, les cours de philosophie morale et de psychologie.

Par arrêté royal du 30 janvier 1891, M. Francotte (Henri), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est chargé de faire, dans cette faculté, le cours d'histoire de la littérature française.

Par arrêté royal du 9 mars 1891, M. Wilmotte (Maurice), docteur en philosophie et lettres, chargé du cours à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est nommé professeur extraordinaire dans cette faculté.

Par arrêté ministériel du 9 mars 1891, M. Doutrepoint (Auguste), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, est chargé de faire, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, les cours d'encyclopédie de la philologie romane, de grammaire historique du français, d'italien et, en partage avec M. Wilmotte, professeur extraordinaire, les cours d'exercices philologiques sur les langues romanes et d'histoire approfondie des littératures romanes.

Par arrêté royal du 30 mars 1891, M. Mottin (Maurice), candidat en philosophie et lettres avec préparation spéciale pour le doctorat, docteur en droit, surveillant à l'athénée royal d'Anvers du 19 septembre 1885 au 28 juin 1889, actuellement second professeur de français, à titre provisoire, au même établissement depuis le 29 juin 1889, est dispensé de la condition du diplôme prévu par l'article 5 de la loi du 15 juin 1881, tel que cet article a été modifié par la loi du 6 février 1886.

Il est nommé professeur dans les athénées royaux et est chargé défini-

tivement de la seconde chaire de français qu'il occupe actuellement à l'athénée royal d'Anvers.

Par arrêté royal de la même date, M. Belot, Isidore, porteur d'un certificat d'études complètes d'humanités, surveillant dans les athénées royaux depuis le 30 septembre 1882, actuellement professeur provisoirement chargé des chaires de sixième et de septième latines à l'athénée royal d'Ath depuis le 31 octobre 1889, est dispensé de la condition du diplôme prévu par l'article 5 de la loi du 15 juin 1881, tel que cet article a été modifié par la loi du 6 février 1887.

Il est nommé professeur dans les athénées royaux et est chargé définitivement des chaires de sixième et de septième latines à l'athénée royal d'Ath.

Par arrêté royal de la même date, M. Witvrouwen (Jean-Joseph), candidat en droit, surveillant dans les athénées royaux depuis le 29 septembre 1881, actuellement professeur provisoirement chargé de la sixième latine à l'athénée royal de Louvain depuis le 14 septembre 1889, est dispensé de la condition du diplôme prévue par l'article 5 de la loi du 15 juin 1881, tel que cet article a été modifié par la loi du 6 février 1887.

Il est nommé professeur dans les athénées royaux et est chargé définitivement de la chaire de 6^e latine à l'athénée royal de Louvain.

Par arrêté royal du 10 avril 1891, M. Couez (Arthur), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie française, actuellement second professeur de français, à titre provisoire, à l'athénée royal de Hasselt, depuis le 29 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 13 avril 1891, M. Wasteels (Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences physiques et mathématiques, professeur de mathématiques inférieures à l'athénée royal de Hasselt depuis le 16 octobre 1885, actuellement professeur de mathématiques supérieures au même établissement depuis le 27 octobre 1890, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal du 18 avril 1891, M. Crutzen (Guillaume), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour l'histoire et la géographie, professeur dans les athénées royaux depuis le 17 septembre 1883, actuellement professeur provisoire d'histoire et de géographie à l'athénée royal de Louvain depuis le 12 mars 1887, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Van Beveren (Louis-Victor), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences physiques et mathématiques, surveillant provisoire à l'athénée

royal de Louvain depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 23 avril 1891, M. Straetmans (Gérard), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences, professeur dans les athénées royaux depuis le 2 mai 1878, actuellement professeur provisoire de physique, de chimie et d'histoire naturelle à l'athénée royal d'Anvers depuis le 14 septembre 1889, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Schumers (Joseph-Théodore), docteur en philosophie et lettres, professeur dédoublant de 5^e latine, à titre provisoire, à l'athénée royal d'Anvers depuis le 14 septembre 1889, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est chargé définitivement des fonctions qu'il occupe actuellement à cet athénée.

Par arrêté royal de la même date, M. Cuvelier (Joseph), candidat en philosophie et lettres, surveillant dans les athénées royaux depuis le 30 septembre 1883, actuellement surveillant provisoire à l'athénée royal d'Anvers depuis le 18 mars 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Schilgen (Louis-Marie-Antoine-Frédéric-Godefroid), candidat en sciences naturelles, nommé professeur dans les athénées royaux le 27 septembre 1881, par application de l'art. 7, § 3, de la loi du 15 juin 1881, actuellement professeur provisoire d'allemand à l'athénée royal d'Ath depuis le 26 mars 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Gilleman (Charles), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, surveillant dans les athénées royaux depuis le 30 septembre 1878, professeur dans les mêmes institutions depuis le 16 janvier 1880, actuellement professeur provisoire d'histoire et de géographie à l'athénée royal de Gand depuis le 30 septembre 1889, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Wiliquet (Jules-Nicolas-Victor), porteur d'un certificat d'études complètes d'humanités, dispensé de la condition du diplôme légal par arrêté royal du 31 mai 1884, professeur dans les athénées royaux depuis le 21 septembre 1882, actuellement professeur provisoire d'histoire et de géographie à l'athénée royal de Charleroy depuis le 30 septembre 1890, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Painparé (Fernand) docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 19 septembre 1885, actuellement professeur provisoire de seconde latine à l'athénée royal de Charleroy depuis le 4 octobre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Andrien (Guillaume), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences physiques et mathématiques, docteur en sciences physiques et mathématiques, surveillant dans les athénées royaux depuis le 30 septembre 1889, actuellement professeur provisoire de sciences naturelles à l'athénée royal de Charleroy depuis le 30 septembre 1890, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal du 25 avril 1891, M. Galopin (G.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Liège, est chargé d'y faire le cours d'application des matières comprises sous les nos 4° à 9° de l'article 17 de la loi du 10 avril 1890 et de rédaction d'actes sur ces matières.

Par arrêté royal du 4 mai 1891, M. Grisard (Joseph), docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur provisoire de 7^e latine à l'athénée royal de Charleroy depuis le 29 septembre 1890, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est chargé définitivement de la chaire de 7^e latine à l'athénée royal de Charleroy.

Par arrêté ministériel du 14 mai 1891, M. Francotte (Xavier), professeur extraordinaire à la faculté de médecine de l'université de Liège, est autorisé à faire, à l'université susdite, un cours libre de psychiatrie, envisagée au point de vue médico-légal.

Par arrêté royal du 19 mai 1891, M. De Visscher (Charles), professeur extraordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand, est chargé de suppléer M. le professeur émérite Soupart dans son cours de clinique chirurgicale.

Ses autres attributions lui sont conservées.

Par arrêté royal du 8 juin 1891, M. Lallemand (A.-J.), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 3 novembre 1871, actuellement professeur provisoire d'histoire et de géographie à la section des humanités modernes de l'athénée royal de Bruxelles, depuis le 21 septembre 1889, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 8 juin 1891, M. Malget (Jean-Nicolas), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie germanique, actuellement professeur intérimaire de flamand à l'athénée royal de Charleroy depuis le 27 septembre 1889, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est définitivement chargé de la chaire de flamand qu'il occupe à l'athénée royal de Charleroy.

Par arrêté royal de la même date, M. Gillet (Eugène), candidat en philosophie et lettres, professeur au collège communal de Chimay depuis le 1^{er} octobre 1873, nommé professeur dans l'athénée royal de la même ville, par application de l'article 7, § 2, de la loi du 15 juin 1881, le 27 septembre 1881, actuellement professeur provisoire de 3^e latine à l'athénée royal de Verviers depuis le 29 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Cloots (Louis-Jacques-Ferdinand), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie classique, actuellement professeur provisoire de 5^e latine à l'athénée royal de Verviers, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est chargé définitivement de la chaire de 5^e latine à l'athénée royal de Verviers.

Par arrêté royal du 26 juin 1891, M. Preud'homme (Théodore-Joseph), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les collèges communaux de 1885 à 1890, actuellement professeur provisoire de rhétorique latine à l'athénée royal d'Ostende depuis le 30 avril 1890, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est chargé définitivement de la chaire de rhétorique latine à l'athénée royal d'Ostende.

Par arrêté royal du 15 juillet 1891, M. De Walque (Antoine), gradué en lettres, dispensé de la condition du diplôme légal par arrêté royal du 12 mai 1883, professeur dans les athénées royaux depuis le 28 février 1882, actuellement professeur provisoire de 3^e latine à l'athénée royal de Mons depuis le 29 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Dony (Emile-Laurent-Nicolas), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour l'histoire et la géographie, actuellement chargé, à titre provisoire, de la chaire d'histoire et de géographie à l'athénée royal de Mons depuis le 29 septembre 1890, est nommé professeur dans les athénées royaux et chargé définitivement de la chaire qu'il occupe actuellement.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 18 mai : **Madona**, Les imprimés hébreux de la bibliothèque de Bologne (R. D.). — **Zanardelli**, L'étrusque, l'ombrien et l'osque (L. Duvau). — **Hülse** et **Lindner**, La bataille de l'Allia (Salomon Reinach). — **Hörschelmann**, Un poème de Catulle (A. Cartault). — **Krüger**, Les apologies de Justin Martyr (P. L.). — **Lohmeyer**, Albert de Brabant (Ch. Pfister). — **Gallois**, Les géographes allemands de la Renaissance ; Oronce Finé (B. Auerbach). — **Otto**, La Silvanire de Mairat (R. P.). — **Magherini**, Citta di Castello (P. N.). — **Gross**, Essais littéraires (E. Bourguet). — **Brunet**, La reliure des livres (T. de L.). — **De Gubernatis**, Dictionnaire international des écrivains du jour (M. B.). — **Collins**, Spencer (Lucien Herr.).

Du 25 mai : **Schwabe**, Aelius Dionysius et Pausanias (My). — **Dahl**, Tableaux de la littérature latine (S. Dosson). — **Lentzner**, Trois essais (Ch. F.). — **Gaudeau**, Le Père Isla (G. Strehly). — **Mémoires de Talleyrand** (A. Chuquet). — **Hübner**, Une année de ma vie (L. G. Pélissier). — **Schwicker**, Histoire de la littérature hongroise (Édouard Sayous). — Dictionnaire néerlandais (L. Duvau).

Du 1 juin : **Hoffmann**, Les dialectes grecs, I (V. Henry). — **Cartault**, Terres cuites grecques (Salomon Reinach). — **Noeldechen**, Tertullien (P. L.). — **Paret**, Priscillien (P. L.). — **Von Bezold**, L'architecture religieuse de l'Occident (R. de Lasteyrie). — **Jadart**, Chronique de Taté (T. de L.). — **Nolhac** et **Solerti**, Henri III en Italie (L. G. Pélissier).

Du 8 juin : **Hultsch**, Inscriptions du Sud de l'Inde (E. Drouin). — **Chavannes**, L'enlèvement du Palladium (Salomon Reinach). — **Gomperz**, L'apologie de la médecine (My). — **Mommsen** et **Krüger**, Textes de droit antéjustinien, III (P. F. Girard). — **Forestié**, Les livres de comptes des frères Bonis (H. Pirenne). — **Denis**, Fin de l'indépendance bohème (Ch. Pfister). — **Samouillan**, Bunel ; **Gaudeau**, Perpina (P. de Nolhac). — **Sir Henry Maine**, Études sur l'histoire du droit ; **Em. de Laveleye**, La propriété et ses formes primitives ; **Altamira y Crevea**, La propriété communale ; **Glason**, Les communaux (Paul Viollet). — Mémoires et documents scolaires publiés par le Musée pédagogique (E. Ragon).

Du 15 juin : **Foerster**, Deux épithalames de Choricus (H. W.). — **Bardot**, **Pouzet**, **Breyton**, Mélanges carolingiens (Ch. Pfister). — **Gross**, La guilde marchande (Ch. V. L.). — **Pétrarque**, Eglogues, trad. par **Develay** (P. de Nolhac). — **Jovy**, Bossuet, prieur de Gassicourt (P. N.). — **Blampignon**, Massillon (T. de L.). — **Pallain**, Talleyrand à Londres

(Francis Decrue). — **Hatzfeld**, *Ars. Darmesteter*, **A. Thomas**, Dictionnaire général de la langue française, I-IV (D.).

Du 22 juin : **Langen**, Les Clémentines ; **Staehelin**, Les sources d'Hippolyte (Paul Lejay). — **Fustel de Coulanges**, La Gaule romaine (H. d'Arbois de Jubainville). — **E. Langlois**, Le roman de la Rose (A. Delboulle). — **Monval**, Premier registre de La Thorillière (L. B.). — **Tribolati**, Essais critiques et biographiques (Ch. Dejob). — **Zibrt**, Études sur la vie sociale en Bohême (L. Leger). — **Laffon**, Sint ut sunt (Ch. J.).

Du 29 juin : **G. Bénédite**, La péninsule sinaïtique (A. L.). — **Cagnat**, L'année épigraphique 1889 (Paul Guiraud). — **Franke**, Le livre rouge de Weimar (Ch. Pfister). — **Aulard**, Actes du Comité de Salut public. III ; **De Broc**, La France pendant la Révolution ; Journal de Bricard ; **Fourrier**, Napoléon I, trad. par **Jaeglé** ; Mémoires du général Marbot, I ; **Nauroy**, Révolutionnaires ; **Abaut**, Lariboisière ; **Girod de l'Ain**, Drouot ; **Thoumas**, Le maréchal Lannes ; Vertus guerrières ; **Duquet**, Chevilly et Bagneux ; **D'Antioche**, Changarnier ; **Chopin**, Trente ans de vie militaire (A. Chuquet). — Lettre de M. Cartault et réponse de M. Salomon Reinach.

Du 6 juillet : **Zakas**, Eschyle (My). — **Studemund**, Études sur le latin archaïque (L.). — **Hoops**, Les noms des plantes de l'ancien anglais (Ch. J.). — **Seyfarth**, Louis de la Forge (F. P.). — **Chennevière**, Les œuvres de Bertaut (Émile Picot). — **Delboulle**, Pierre de Changy, livre de l'institution de la femme chrétienne (T. de L.). — **Cavaignac**, La formation de la Prusse contemporaine (A. Chuquet). — **Thomas**, Philosophie morale (F. Picavet). — **James Darmesteter**, Le Dictionnaire général de la langue française de MM. Hatzfeld et Thomas.

Du 13 juillet : **Huit**, Études sur le Banquet (F. Picavet). — **Elter**, Le plan de Rome (R. C.). — **Nolhac**, Le De viris illustribus de Pétrarque (Paul Lejay). — **Prarond**, Abbeville avant la guerre de cent ans (T. de L.). — **Lavisse**, La jeunesse du grand Frédéric (Francis Decrue). — **Vollmoeller**, Trouvailles espagnoles (Georges Steffens). — **Bourciez**, L'enseignement français (A. Delboulle). — **R. Hildebrand**, Dictionnaire allemand (M. B.). — **Urbain**, Une ode de Théophile et un sonnet de Corneille (T. de L.). — **Todt**, Les tragédies d'Eschyle (Am. Hauvette).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1891. Calvary.

9. Mai 1891 : **Rezensionen und Anzeigen** : 'Ἀθηναίων πολιτεία, ed. by **F. G. Kenyon** (Br. Keil) III. — **G. Wertheim**, Die Arithmetik und die Schrift über Polygonalzahlen des Diophantus von Alexandria (Fr. Hultsch). — **M. Tulli Ciceronis orationes selectae**. Ed. **A. Kornitzer** (J. H. Schmalz). — **Ciceros** ausgewählte Reden, erklärt von **K. Halm**, II. Bd. — **Ciceros** Rede für Sex. Roscius, herausgeg. von **F. Richter** (J. H. Schmalz). — **W. Kalb**, Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt (B. Kübler) II. — **G. Oehmichen**, Ueber die Anfänge der dramatischen Wett-

kämpfe in Athen (Wecklein). — **S. Reinach**, Minerva (P. Dettweiler). — **A. Bloch**, Phönicisches Glossar (M. Hartmann).

16. Mai : **Rezensionen und Anzeigen** : 'Αστυνομία πολιτεία, ed. by **F. G. Kenyon** (Br. Keil) IV. — **Sili Italici Punica**. Ed. **L. Bauer** (L. Mueller). — **Fr. Marbach**, Die Psychologie des Firmianus Lactantius (Sittl). — **K. Buresch**, Klaros (A. Dieterich). — **R. Fisch**, Die Walker oder Leben und Treiben in altrömischen Wäschereien (H. Blünner). — **E. Albrecht**, De adiectivi attributi in lingua Latina collocatione specimen (Fr. Stolz).

23. Mai : **Rezensionen und Anzeigen** : Hymnus Homericus in Mercurium ed. **A. Ludwig** (R. Peppmüller). — **A. Th. Christ**, Homers Ilias in verkürzter Ausgabe (P. Cauer). — **E. Thommen**, Studien zu Thukydides (J. M. Stahl). — **Vergils Aeneis** von **W. Kloucek** (H. Kern). — **C. Iulii Caesaris commentarii c. suppl.** A. Hirtii et aliorum rec. **Em. Hoffmann** (S. Preuss). — **Cornelii Nepotis vitae**, bearb. von **A. Weidner** (Gemss). — **A. Otto**, Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer (O. Seyffert). — **F. Baumgarten**, Italienische Frühlingstage (Chr. B.). — **E. Rohde**, Psyche (F. Deneken).

30. Mai : **Rezensionen und Anzeigen** : Sophokles' Aias, erkl. von **R. Pähler** (Wecklein). — **A. Metlikowitz**, De Sophoclis codice Laurentiano (Wecklein). — **R. Schöll**, Die Anfänge einer politischen Litteratur bei den Griechen (F. Cauer). — **J. Führer**, Ein Beitrag zur Felicitasfrage (A. Hilgenfeld). — **S. Lederer**, Ist Vergil der Verfasser von Culex und Ciris? (K. Rossberg). — **M. J. Hoffmann**, Kritische und exegetische Bemerkungen zu den Satiren Juvenals (L. Bergmüller). — **W. H. Roscher**, Studien zur griechischen Mythologie und Kulturgeschichte, 4. Heft (H. Steuding). — **S. Wilde**, De sacris Troezeniorum, Hermionensium, Epidauriorum commentatio academica (M. Lehnerdt). — **S. Reinach**, Antiquités nationales (A. G. Meyer). — **S. Bugge**, Etruskisch und Armenisch (W. Deecke). — **G. Hoffmann**, Ueber einige phönikische Inschriften (M. Hartmann).

6. Juni : **Rezensionen und Anzeigen** : Sophokles' Antigone, herausgeg. von **J. Rappold** (Wecklein). — **K. Th. Rodemeyer**, Das Präsens historicum bei Herodot und Thukydides. — **C. Clemen**, Die religionsphilosophische Bedeutung des stoisch-christlichen Eudämonismus in Justins Apologie (P. Wendland). — **C. Iulii Caesaris commentarii de bello civili**. Erkl. von **Fr. Kraner**. 10. Aufl. von **Fr. Hoffmann** (S. Preuss). — Taciti ab excessu divi Augusti I—III rec. **R. Novák**. — Tacitus annals I ed. **W. F. Masom** and **C. S. Fearenside** (N.). — **E. Egger**, La littérature Grecque (H. Mueller). — **J. P. Mahaffy**, The Greek world under Roman sway from Polybius to Plutarch (G. Fr. Hertzberg). — **J. Overbeck**, Griechische Kunstmythologie, Apollon (A. Furtwängler). — **W. Schultz**, Die Harmonie in der Baukunst (F. Hultsch). — **M. T. Zanardelli**, L'Étrusque, l'Ombrien et l'Osque dans quelques-uns de leurs rapports intimes avec l'Italien (W. Deecke).

13. Juni : **Rezensionen und Anzeigen** : Homeri Ilias. Ed. **Th. Stier**. — Homers Ilias. Erkl. von **G. Stier**. — Homeri Odyssea. Rec. **F. Weck**.

— **Homers Odyssee**. Erkl. von **F. Weck** (P. Cauer). — **R. Bethge**, De Septem adversus Thebas fabulae Aeschyleae episodio altero (Wecklein). — **P. Vergili Maronis Aeneis**. Ed. **Geyza Némethy**. — **N. Pulvermacher**, De Georgicis a Vergilio retractatis (A. Zingerie). — **J. E. Harrison**, Mythology and Monuments of Ancient Athens (A. Milchhoefer). — **R. Engelmann**, Bilderatlas zum Homer. — **Ders.**, Bilderatlas zu Ovids Metamorphosen (A. Furtwängler). — **F. D. Peiser**, Babylonische Verträge des Berliner Museums. — **J. Kohler** und **F. E. Peiser**, Aus dem Babylonischen Rechtsleben (H. Winckler). — **E. R. Wharton**, Etyma Latina (A. Funck).

20. Juni : **Rezensionen und Anzeigen** : **P. Versmeeten**, Isocratis Admonitio ad Nicoclem (W. Grasshoff). — **Apolloni Pergaei** quae Graece extant cum commentariis antiquis. Ed. **J. L. Heyberg** (Fr. Hultsch). — **M. Tulli Ciceronis oratio pro P. Sestio**. Ed. **A. Kornitzer**. — **Ciceros** Rede über das Imperium des Ch. Pompeius. Erkl. von **Fr. Richter** und **A. Eherhard**. — **M. Tullio Cicerone**. L'orazione per il ritorno di M. Cl. Marcello. Riveduta e commentata da **R. Cornali** (F. Müller). — **Cypriani Galli poetae heptateuchos**. Rec. **R. Peiper** (M. Petschenig). — **O. Puchstein**, Pseudohethitische Kunst (F. Dümmler). — **Kellinschriftliche Bibliothek**, II. Herausgeg. von **E. Schrader** (C. F. Lehmann).

27. Juni : **Rezensionen und Anzeigen** : **A. Rzach**, Kritische Studien zu den Sibyllinischen Orakeln (A. Ludwig). — **Isokrates' Panegyrikos**. Herausgeg. von **B. Keil** (W. Grasshoff). — **J. Rendel Harris**, The Diatessaron of Tatian (A. Hilgenfeld). — **S. Hilari** episcopi Pictaviensis tractatus super psalmos, rec. **A. Zingerle** (M. Petschenig). — **K. Baumann**, Römische Denksteine und Inschriften der Vereinigten Altertumsammlungen in Mannheim (G. Wolff). — **E. Riess**, Nechepsonis et Pesoridis fragmenta magica (A. Dieterich). — **K. Baedeker**, Aegypten (A. Erman). — **J. Lattmann**, Eine ausgleichende Lösung der Reformbewegungen des höheren Schulwesens. — **O. Perthes**, Die Notwendigkeit einer durchgreifenden Umgestaltung unseres Schulwesens. — **Juling**, Das Gymnasium mit zehnjährigem Kursus (F. Müller).

4. Juli : **Rezensionen und Anzeigen** : **K. Krumbacher**, Geschichte der byzantinischen Litteratur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches (H. Gelzer) I. — **J. Paulson**, Index Hesiodus (Sittl). — **Sophokles' König Oidipus**. Herausgeg. von **Fr. Schubert** (Wecklein). — **G. C. Macaulay**, The history of Herodotus (K. Abicht). — **Dexippi in Aristotelis Categoriae commentaria** ed. **Ad. Busse** (M. Wallies). — **A. Kraemer**, De **Manilii** qui fertur astronomicis (K. Rossberg). — **C. Juli Caesaris belli Gallici libri VII**. Rec. **H. Cocchia** (R. Menge). — **F. Ramorino**, Letteratura Romana (H. Bender). — **R. Behla**, Die vorgeschichtlichen Ringwälle im östlichen Deutschland. — **O. Vug**, Schlesische Schanven, ihre Erbauer und die Handelsstrassen der Alten (C. Mehli).

11. Juli : **Rezensionen und Anzeigen** : **K. Krumbacher**, Geschichte der byzantinischen Litteratur von Justinian bis zum Ende des oströmischen

Reiches (H. Gelzer) II. — C. Fulda, Der zweite Kommos der Elektra des Sophokles (X.). — W. Meyer, De codice Plutarcho Seitenstetensi eiusque asseclis (Ed. Kurtz). — G. Kaibel, Athenaei Naucratis deipnosophistarum libri XV (K. Ohlert). — R. Klotz, Grundzüge altrömischer Metrik (O. Seyffert) I. — A. Köhler, Ueber die Sprache der Briefe des P. Cornelius Lentulus Spinther (F. Burg). — O. Liermann, Analecta epigraphica et agonistica (J. Toepffer). — **Fünzigstes Programm zum Winkelmannsfeste** der Archäologischen Gesellschaft zu Berlin (F. Baumgarten).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Franz Harder und Hermann Heller. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1890-1891.

20. Mai : Rezensionen und Anzeigen : E. Knoll, Studien zur ältesten Kunst in Griechenland (P. W.). — A. Fick, Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen. 4. Aufl. 1. Teil (W. Prellwitz). — O. Gruppe, Die rhapsodische Theogonie (C. Haeblerlin). — Ch. T. Williams, Extracts from various Greek authors, an accompaniment to Xenophons Anabasis (W. Vollbrecht). — F. Kunz, Die älteste römische Epik in ihrem Verhältnisse zu Homer (G. Hergel). — W. Kalb, Roms Juristen nach ihrer Sprache dargestellt (Ed. Gruppe). — Plauti Amphitruo ed. A. Palmer (M. Niemeyer). — Senecae epistulae selectae f. d. Schulgebr. erkl. von G. Hess (W. Gemoll).

27. Mai : Rezensionen und Anzeigen : B. Schmidt, Korkyraeische Studien (J. Partsch). — L. Cantarelli, I Motaci Spartani (A. B. Drachmann). — H. Matzat, Eine neue Gleichung für die Sonnenfinsternis des Ennius (P. Habel). — A. Fouillée, La philosophie de Platon. 2. éd. (A. Döring). — Horatius' Sermonen deutsch von C. Bardt. 1. Teil (O. Weissenfels). — I. Spika, De imitatione Horatiana in Senecae canticis chori (G. Hergel). — J. Schmidt, Kommentar zu Caesars Denkwürdigkeiten über den gallischen Krieg (A. Reckzey). — A. Proksch, Anleitung zur Vorbereitung auf Caesars gallischen Krieg. 1. Bdch (A. Reckzey). — H. Menge, Uebungsbuch zur lateinischen Stilistik (C. Stegmann).

3. Juni : Rezensionen und Anzeigen : Aristoteles Metaphysik übers. von Hermann Bonitz (A. Döring). — F. Neubner, Apologi Graeci antiquissimi historia critica (O. Crusius). — Fr. Fügner, Livius XXI-XXIII mit Verweisungen auf Caesars b. g. grammatisch untersucht (W. Heraeus). — Ad. M. A. Schmidt, Beiträge zur Livianischen Lexikographie (W. Heraeus). — R. Oehler, Bilderatlas zu Caesars Büchern de bello gall. (Heller). — A. Schirmer, Anleitung zur Vorbereitung auf Xenophons Anabasis. 1 Bdch. Buch I u. II (P. Weissenfels). — F. Schultz, Kleine lat. Sprachlehre. 21. Aufl. (C. Stegmann). — A. Führer, Vorschule für den ersten Unterricht im Lat. II. Uebungsstoff nebst Wörterverz. 2. Aufl. (C. Stegmann).

10. Juni : Rezensionen und Anzeigen : H. Kiepert, Wandkarte von Altkleinasien (L. Büchner). — G. Görres, Studien zur griechischen

Mythologie. 2. Folge (J. Mähly). — Apollonii Pergaei quae graece exstant ... ed. J. L. Heiberg (S. Günther). — Acta S. S. Nerei et Achillei graece ed. A. Wirth (J. Dräseke). — Lexicon Livianum ... conf. Fr. Fügner. Fasc. I (W. Heraeus). — Altenburg, Observationes in Italici Iliadis Latinae et Sili Italici Punicorum dictionem (J. S. van Veen). — Drenkhahn, Leitfaden zur lateinischen Stilistik f. d. oberen Gymnasialklassen. 3. Aufl. (J. H. Schmalz). — Berger, Lat. Grammatik. 12. Aufl. von C. Wagener und G. Landgraf (C. Stegmann).

17. Juni : Rezensionen und Anzeigen : W. H. Roscher, Ueber Selene und Verwandtes (Stender). — Diodori bibliotheca rec. Fr. Vogel. II (G. J. Schneider). — Die Wespen des Aristophanes übersetzt von R. Lang (O. Kaehler). — Ciceronis orationes selectae schol. in usum ed. H. Nohl VI (H. Deiter). — Festi de verborum significatu quae supersunt... ed. Aem. Thewrewk de Ponor I (Chr. Hülsen). — O. Cuntz, Agrippa und Augustus als Quellschriftsteller des Plinius (E. Schweder). — M. Bonnet, Le latin de Grégoire de Tours (L. Traube). — Muss-Arnolt, Semitic and other glosses to Kluges 'Etymolog. Wörterb. d. deutschen Sprache' (F. Harder). — Jahresberichte über das höhere Schulwesen herausgegeben von C. Rethwisch. III. u. IV. Jahrgang. (W. Nitsche).

24. Juni : Rezensionen und Anzeigen : Aristotelis Ethica Nicomachea rec. ... Bywater (J. Lugert). — Dionis Cassii historia Romana. Rec. J. Melber I (A. Breitung). — Valerii Maximi ... libri IX. Iterum ed. C. Kempf (tz.). — G. Sixt, Die lyrischen Gedichte des Prudentius (H. Breidt). — K. Th. Rodemeyer, Das Praesens historicum bei Herodot und Thucydides (Frenzel). — M. Wetzel, Selbständiger und bezogener Gebrauch der Tempora im Lateinischen (H. Blase). — H. Kluge, Plan der Iliaslektüre (G. Vogrinz). — P. Harre, Kleine lat. Schulgrammatik (W. Nitsche) — A. Romizi, Poesie greche scelte nelle migliori traduzioni italiane; Prose greche scelte nelle migliori traduzioni italiane (H.).

8. Juli : Rezensionen und Anzeigen : Fr. Cauer, Hat Aristoteles die Schrift vom Staate der Athener geschrieben? (E. Szanto). — J. Paulson, Index Hesiodicus (C. Haeblerlin). — M. Zoeller, Grundriss der Geschichte der römischen Litteratur (F. Harder). — G. Landgraf, Lat. Schulgrammatik (C. Stegmann). — Eckius dedolatus hsg. von S. Szamatólski (Draheim)

15. Juli : Rezensionen und Anzeigen : A. von Gutschmid, Kleine Schriften herausgegeben von Fr. Rühl. 2. Bd. (A. Wiedemann). — A. Holder, Altceltischer Sprachschatz. 1. Lieferung (H. Meusel). — Horatius. Oden und Epoden erkl. von A. Kiessling. 2. Aufl. (O. Weissenfels). — A. Rzach, Kritische Studien zu den Sibyllinischen Orakeln (K. Buresch). — Oracula Sibyllina rec. A. Rzach (K. Buresch). — Cleomedis de motu circulari corporum caelestium ... ed. H. Ziegler (S. Günther). — Diener, De sermone Thucydidis (P. Uhle). — R. Ceglinski, De fontibus a Plutarcho in vitis Gracchorum adhibitis et de Tib. Gracchi vita (Z. Dembitzer). — C. Hentze, Anleitung zur Vorber. auf Homers Odyssee. I. Bdchen (G. Vogrinz). — O. Kohl, Griech. Uebungsbuch f. Sekunda (P. Weissenfels).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 34.

5^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

ANNA BYNS

Parmi les écrivains néerlandais dont la vie est encore pour nous un mystère, on peut citer aussi l'Anversoise Anna Byns, si fameuse jadis par ses satires contre la réforme et les luthériens. Avec le comte Marnix de S^t Aldegonde elle partage l'honneur d'être à la tête de notre littérature du XVI^e siècle. Mais tandis que nous avons sur ce dernier des données historiques indubitables, nous sommes réduits à peu près à de simples hypothèses en ce qui concerne la vaillante femme qui le précéda dans la lutte. On dirait que la Réforme, par un fatal esprit de suite, en même temps qu'elle balaya les abus de l'ancienne église, emporta aussi avec elle le souvenir de celle qui osa un jour lui résister, et qui trouva, comme le dit Juvénal, dans son indignation ce que la nature pouvait lui avoir refusé.

Le rapprochement de ces deux personnalités, si distinctes et en même temps si semblables, se succédant dans la chaire de l'opinion publique, si je puis me permettre cet anachronisme, l'une se produisant et entonnant un chant de victoire quand l'autre a depuis longtemps perdu l'espoir de faire triompher sa cause; cette espèce de providence qui fait naître chacune d'elles au moment propice et personnifie les tendances contradictoires du siècle en deux personnes de sexe opposé, tout ceci pourrait fournir matière à bien des réflexions intéressantes. Mais je puis d'autant mieux me dispenser de les indiquer ici que c'est la vie proprement dite de notre écrivain que je désire étudier en ces quelques pages. Encore le sujet me paraît-il trop étendu et nos connaissances à cet égard sont elles trop incertaines et hypothétiques pour que je me décide à l'exposer tout au long. En réalité ce n'est qu'un seul point de la vie d'Anna Byns

que je désire examiner ici d'une façon critique, en me servant du procédé anglais connu sous le nom de *crossexamination*.

Exposons brièvement les faits.

Dans le cinquième volume de la revue artistique et littéraire *De Vlaamsche School*, M. Moons-van der Straelen a publié un document mentionnant entr'autres choses que la Demoiselle Anna Byns, âgée d'environ quatre-vingts ans, vendit le 7 septembre 1573 une maison connue sous le nom du Petit Gril (*troosterken*) et située dans la rue de l'Empereur, à Anvers¹. L'auteur de la découverte, identifiant la personne dont il est question dans cette pièce avec l'écrivain que nous connaissons par ses œuvres, conclut de là, et Jonckbloet avec lui, que notre Anna Byns devait être née vers l'an 1494². M. le docteur G. Kalff, le savant auteur de la récente histoire de la littérature néerlandaise au XVI^e siècle, qui le premier soumit à un examen approfondi le roman ingénieux que Jonckbloet avait composé sur la vie d'Anna Byns, d'après des données extraites des œuvres de celle-ci, s'élève contre l'admissibilité d'une telle thèse³.

a) Si Anna Byns, dit-il, vivait encore en 1573, n'est-il pas étrange que nous ne trouvions dans ses poésies aucune date postérieure à 1532? — C'est étrange, en effet. Mais qu'est-ce que cela signifie? La majeure partie de ses pièces satiriques ne sont pas datées. L'auteur n'avait pas l'habitude de mettre sous ses poésies la date de leur naissance, ou du moins, ce qui revient pour nous au même, elle le négligea lors de l'impression. Il me semble donc que cette première objection de M. Kalff est dénuée de fondement; un débat utile est d'ailleurs parfaitement impossible sur ce point.

b) Est-il admissible, continue le savant historien, que le troisième recueil de ses *Refrains*⁴ soit publié par le frère Henri Pippinck, sans que celui-ci fasse mention de la volonté ou du

¹ « *Dat Juffrouwe Anna Byns al noch ongehoulyckt, out omtrent tachtig jaeren, een huis geheeten troosterken, in de Keizerstraat, verkocht.* » Cf. Jonckbloet, *Geschiedenis der Nederlandsche letterkunde* (1886), II, 481.

² *Ibid.* et page 482.

³ Voir le chapitre intitulé : *Anna Byns*, dans le livre prénommé.

⁴ Pour éviter tout malentendu, je remarque en passant que c'est *à dessein*, en vue de la brièveté, que je traduis *Referein* par *Refrain*, quoique les deux choses soient loin d'être identiques.

consentement de l'écrivain ? Le frère Pippinck dédie le volume à la comtesse de Montmorency en *son propre* nom, comme un gage de *sa* reconnaissance, et dit du poète qu'elle a *laissé* beaucoup de beaux écrits en vue de la gloire de Dieu et l'affermissement de la foi ¹.

Voilà certes une objection d'importance; j'essayerai pourtant de l'écarter en présentant une solution plausible de la difficulté. Mais d'abord il faut qu'on tombe d'accord sur un point. Je pose en fait, comme base de mon argumentation, que l'Anna Byns dont les archives de la ville d'Anvers ont conservé une notice notariale, et la femme poète que nous connaissons, ne sont une qu'une seule et même personne, tant que le contraire n'aura pas été démontré. Aucune trace en effet ne nous est conservée d'une seconde Anna Byns, *contemporaine* de la première et *Anversoise* comme elle; de plus, les documents tirés des archives ont à mes yeux bien plus de crédit que les plus jolies et les plus ingénieuses combinaisons, tandis qu'il serait à coup sûr étonnant que le nom d'une femme inconnue, appelée Anna Byns, fût venu jusqu'à nous, alors que celui de son illustre parente ne se trouverait que sur les titres de ses ouvrages.

Or, M. van den Branden nous apprend, par les découvertes qu'il a faites dans les archives communales d'Anvers, qu'Anna Byns déclare le 26 novembre 1573 être encore célibataire et âgée de près de 80 ans, qu'elle lègue ses biens aux époux Adolphe Stollaert et Anna Boots, en stipulant qu'elle s'en remet entièrement à eux pour son entretien, et qu'elle a été enterrée le 10 avril 1575, au cimetière de Notre-Dame, avec le cérémonial le moins coûteux ².

Voilà une pièce authentique et claire, dont il importe de tenir compte dans le débat. Si après l'avoir vue, on lit la préface que le frère Pippinck a placée devant le troisième recueil de satires de notre écrivain (1567), qu'il publia lui-même comme on sait, on arrive à la conclusion que ce frère n'a jamais pu connaître Anna Byns intimement et de près. C'est la première idée qui nous vient, sans qu'on soit forcé de recourir pour cela à de subtils

¹ « Dat zij veel schoone schriften heeft achtergelaten tot Christus glorie en de stercheit des geloofs.

² Cf. J. G. Frederiks et F. Jos. van den Branden, *Biographisch Woordenboek der Noord- en Zuid-Nederlandsche Letterkunde*, 1890, page 65.

détours de raisonnement. Le ton sincère et simple de cette préface exclut toute supposition d'intentions malhonnêtes.

Voilà l'explication que nous opposons à l'objection de M. Kalff; mais cette explication est-elle admissible? C'est ce que nous allons essayer de prouver, si l'on peut parler de preuves dans un cas aussi peu clair que celui-ci.

Et d'abord, le fait que notre Anna Byns n'écrivit probablement plus après l'année 1540, ce qui, comme on l'a vu plus haut, amena M. Kalff à rejeter l'hypothèse de Jonckbloet, ce fait peut avoir trompé également, me semble-t-il, le frère Pippinck. Ne connaissant notre poète que de renom et d'après ses écrits antérieurs, il la croyait morte depuis longtemps.

Nous savons en second lieu que Anna Byns passa la majeure partie de sa vie dans la maison *het Roosterken*, sise rue de l'Empereur. C'est là qu'elle gagnait sa vie comme maîtresse d'école. Or, d'après le témoignage de M. van den Branden, cette maison était une des plus petites de toute la ville, et ce qui plus est, nous apprenons en même temps que notre vaillante femme ne posséda cette bicoque en propriété pleine et entière qu'à partir du 24 Mai 1541, jour où Jean van Severdonck, prêtre et chapelain de Notre-Dame, la lui légua par testament.

Nous savons du reste, par la comparaison de ses « Refrains », qu'à cette époque elle avait déjà dépassé la partie fougueuse et ardente de sa carrière politique, celle qui devait nécessairement contribuer le plus à sa renommée et à sa popularité¹.

Nous voyons donc que les travaux littéraires d'Anna Byns ne lui avaient guère rapporté de fortune, qu'au contraire elle était pauvre. — Que pouvons-nous conclure de là? Si notre courageuse antagoniste des réformés avait été le bras droit des orthodoxes anversoïses, ou plutôt si sa gloire avait été permanente et durable, je pense que le clergé catholique de la ville aurait cru devoir s'intéresser à elle d'une façon plus efficace, au point de vue matériel et financier. On l'aurait ménagée davantage et on aurait veillé avec raison à ne donner aucun sujet de plainte à une alliée si précieuse, car y a un lien qui unit les partisans de la même cause partout et toujours. Or,

¹ J'en appelle ici à M. Kalff lui-même. En effet, dans le recueil de 1548 ne se trouve aucune allusion à la mort de Luther, qui pourtant survint en 1546, et devait être pour A. B. un événement capital.

Anna Byns n'a probablement jamais eu le bonheur d'enchaîner à son nom la gloire et la fortune; l'oubli où tomba sa vieillesse, et qui nous sert de point d'appui pour étayer notre solution, est donc partiellement explicable. Elle a beau avoir été surnommée la Sapho brabançonne, dans ce siècle terrible où la société était en proie au désordre et au bouleversement, où le poids des événements écrasait des victimes à chaque pas, où l'on vivait dans une crainte perpétuelle du lendemain, la fumée des bûchers avait vite fait d'obscurcir et d'étouffer une renommée littéraire, surtout une renommée de « l'ancien régime. »

Enfin, le frère Pippinck relate, dans cette même préface, qu'Anna Byns a écrit dévotement contre la doctrine venimeuse de Luther, *il y a 50 ans ou à peu près*¹. Ceci nous ramène à l'année 1517, et ce serait avant cette date *ou à peu près* que notre poète écrivit. J'avoue que cet « à peu près » me paraît singulier et trompeur. L'éditeur semble ne pas avoir su exactement quand Anna Byns commença d'écrire. Je n'éplucherai pas davantage ce détail, mais je me demande comment il aurait pu dire cela en termes si vagues si, au moment de la publication du recueil, il avait eu des relations personnelles avec l'auteur.

La difficulté se complique alors de la question de savoir comment le frère Pippinck a été amené à pouvoir publier les satires de notre poète. J'avoue n'avoir sur ce point que des suppositions, le frère Pippinck ne m'étant connu par aucune autre notice ou document historique. Mon opinion personnelle, que je ne donne que comme telle, me porte à croire que ces « refrains », répandus d'ordinaire parmi le peuple sur feuilles volantes, avaient été collectionnés par les ordres religieux de la ville d'Anvers, de sorte que notre « ministre provincial » peut les avoir découverts dans un monastère et publiés dans l'intérêt de l'église, à peu près comme un ministre ferait imprimer des documents importants datant de ses prédécesseurs, ou comme un archiviste tire de l'oubli des pièces de ses archives.

M. le docteur Kalff a pareillement toutes les peines du monde à croire qu'Anna Byns, la femme ardente et belliqueuse, n'aurait plus jamais élevé la voix après l'année 1540 (chiffres ronds), et notamment qu'elle aurait laissé passer la mort de son ennemi

¹ « Dat zij tegen Luthers doctrine, vol fenijne, over vijfthich jaer oft daeromtrent vromelyc heeft gescreven. »

irréconciliable, Martin Luther, sans célébrer cet événement propice par une poésie dithyrambique, voire même sans y faire la moindre allusion. Pour ce motif aussi il voudrait placer sa mort avant 1546.

Les documents sur lesquels nous nous appuyons ne permettent pas qu'on s'arrête à cette hypothèse; mais comment alors expliquer le silence d'Anna Byns?

L'explication que j'essayerai d'en donner s'adapte parfaitement à l'opinion émise plus haut sur l'écrivain et sa gloire. Une lecture répétée de ses trois recueils de poésies m'a fait voir qu'il importe de tirer une ligne de démarcation bien nette entre les deux premiers et le dernier. Le feu de jadis, le fanatisme impétueux, l'ardeur au combat, qui ne connaissait ni trêve ni repos, font place au calme, à des contemplations mystico-religieuses, à la résignation dans le cours inévitable des choses humaines.

Prince wat is der werelt glorie?
 Een bloeme des gras, die geringe verdwijnt.
 Al bloeyt sij lustich, *waer blijft haer memorie?*
 Wanneer de sonne daer eens *heet* op schijnt?
Al geeft de werelt eere, den steert is ghefenijnt.
 Waer sijn haer Princen die voortijts waren?
 Al doot, hier vergheten, licht elders ghepijnt,
En andere hebben haer plaetse gemijnt.
 Die haer plaetse besitten sullen ooc soo varen.

Quant au monde, ajoute-t-elle dans le même morceau

De grootste boeven in haer meest gelucxs verwerven ...
Sij geloeft ons vele en sij en houdes niet een ¹.

On aura déjà deviné pourquoi j'ai souligné certains passages de ce « refrain », passages que je pourrais aisément multiplier. C'est qu'ils me paraissent d'une triste éloquence et jettent un jour assez cru sur l'objet des méditations de notre poète, une fois son *aetas florens* passée. Je crois qu'Anna Byns dans ces extraits nous dévoile indirectement l'amertume qu'elle trouva au fond du calice. Elle parle d'expérience. Devant les envahisse-

¹ 6^e pièce du 3^e recueil.

ments de la Réforme elle avait dû baisser pavillon. En 1520 Cornelius Grapheus, secrétaire communal d'Anvers, traduit le livre de Jean van Goch intitulé *De libertate religionis christianae*; la même année vit publier les Sermons de Nicolas Peeters, et l'on sait si tous deux battent en brèche les abus de l'ancien régime ecclésiastique. L'abbaye des moines Augustins elle-même était un foyer d'insurrection et de tendances réformatrices; successivement on vit s'enfuir deux prieurs, que la Sainte Inquisition menaçait de faire incarcérer; quantité de pamphlets et de feuilles satiriques étaient répandus parmi la population de la ville, et tout cela se passait à Anvers même, sous les yeux de notre vaillante lutteuse, qui s'évertuait en vain à mettre un frein à ces désordres. Elle avait beau composer des « refrains » virulents, attaquer de front Luther lui-même et discuter ses théories réformatrices, avec des textes bibliques à l'appui, comme un docteur subtil, ou bien plaider la cause des prêtres et des moines qu'on accusait de dépravation morale, rien n'y fit : ses traits les plus acérés ne blessaient personne d'une manière bien grave.

C'est alors qu'elle comprit la vanité de ses efforts. Peut-être avait-elle, malgré sa renommée, fait des expériences désagréables, qui lui déconseillaient de plus amples sacrifices. Ce serait *probablement* ici l'endroit d'intercaler l'histoire de sa vie amoureuse, que Jonckbloet a reconstruit avec tant de perspicacité, et qui, en la poussant dans des voies différentes, peut avoir brouillé Anna Byns avec ses coréligionnaires; dans tous les cas, il paraît démontré qu'elle se croisa les bras en désespoir de cause. Sa carrière publique était terminée et par le fait même la source de sa popularité s'était tarie. En 1548 elle eut encore le courage de réunir en volume ses poésies éparses; c'était la dernière lueur, le dernier reflet du feu qui l'embrasait jadis.

Je crois qu'Anna Byns a eu le malheur de survivre trop longtemps à sa gloire et qu'elle a par conséquent survécu à elle-même.

G. DUFLOU.

L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOLOGIE GERMANIQUE A BERLIN ET A UTRECHT EN 1890.

I. — INTRODUCTION.

Au moment de parler d'une science qui en est encore à ses débuts aux universités belges, où elle avait sa place tout indiquée dans un pays mi-parti germanique, il ne sera pas sans intérêt, je pense, de rappeler brièvement son histoire.

Le mot de philologie n'est pas précisément un néologisme, mais la chose que le mot sert à désigner a varié considérablement. Que sous ce nom on ait entendu jadis l'archéologie, la polymathie ou la critique pure, peu nous importe pour le moment ; ce qui est certain c'est que, jusque vers la fin du siècle dernier, on ne connaissait en fait de philologie scientifique et officiellement reconnue, que celle qui est appelée classique. On n'était philologue qu'à condition d'étudier la Grèce et Rome.

Pourtant à l'époque de la Révolution française, la philologie germanique était déjà constituée de fait depuis longtemps. Les tentatives pour éclaircir l'antiquité des peuples germaniques, pour comprendre les anciens dialectes et pour éditer des textes du moyen-âge, remontent à la Réforme. Tandis que la philologie classique avait tranquillement suivi sa carrière à travers les siècles, il fallut des bouleversements radicaux pour faire progresser l'étude de la langue et de la littérature nationales chez les peuples germaniques.

La philologie prit d'abord son essor sous l'influence de l'Humanisme et de la Réforme. Ce furent ces enthousiastes, ces infatigables chercheurs de manuscrits du XIV^e et du XV^e siècle qui ouvrirent la voie. Ils allèrent à la conquête de l'antiquité et trouvèrent en même temps les premiers vestiges de l'antiquité germanique. Ceux qui les suivirent et qui profitèrent de leurs découvertes apprirent dans les historiens romains une foule de détails ignorés, qui furent la base de la science nouvelle. Ce fut une révélation.

Quant aux textes germaniques originaux, la Réforme se chargea de les mettre en lumière. Le protestantisme, attaqué de tous côtés, aussi bien par les écrits des théologiens orthodoxes que par le fer et le feu, rendit coup pour coup et essaya à son tour d'une apologie justifiée par des documents sérieux. Les théologiens réformés se mirent à explorer et à étudier tout ce qu'ils purent découvrir en fait de littérature médiévale, afin d'y trouver des précurseurs au grand mouvement. C'est là l'origine du *Catalogus testium veritatis* (1556) de Matthias Flacius Illyricus.

Enfin le droit aussi subit la poussée générale. Pour comprendre le droit coutumier du moyen âge, les usages en matière juridique d'alors, les juristes, malgré leur culte exclusif du droit romain, ne pouvaient nier que celui-ci était insuffisant pour tout expliquer, que nombre de situations et de cas nouveaux avaient surgi pour lesquels le code romain n'offrait pas de solution, bref, qu'il fallait étudier le moyen-âge lui-même.

Depuis lors le mouvement ne ralentit plus, mais peu à peu l'intérêt scientifique prit la place de l'intérêt confessionnel. La découverte du *Codex Argenteus* par Junius et sa publication en 1665, qui nous donna la langue d'une tribu germanique sous la forme la plus ancienne que nous possédions, fut un événement à jamais mémorable : on peut dater de là l'étude comparée sérieuse des dialectes germaniques. Et lorsque le latin perdit peu à peu le prestige qui le rendait inviolable, lorsque les langues nationales commencèrent à revendiquer partout la place qui leur était due, une science aussi nationale que la philologie germanique ne put qu'en profiter.

Mais tous ces efforts manquaient un peu d'unité. Chacun travaillait pour soi; les uns faisaient des grammaires à l'usage des écoles ou composaient des dictionnaires; c'étaient les gens pratiques, les gens d'enseignement; les autres, chez qui le sentiment national était mêlé d'une curiosité d'archéologues, étudiaient, commentaient et publiaient les monuments littéraires du moyen-âge; quelques-uns, *rari nantes*, comparaient les dialectes germaniques entr'eux et avec les langues classiques, sans se laisser aller au gré de leur imagination. Mais on travaillait sans méthode commune, sans but nettement déterminé; nul foyer intellectuel ne concentrait en lui les rayons éparés pour les réfléchir en les dirigeant. Aux universités cet enseignement n'était pas officiellement reconnu. Il dépendait du libre choix

des professeurs d'en faire aussi un sujet de cours. C'était d'ordinaire le professeur de poésie et d'éloquence qui s'en chargeait, mais combien y en avait-il qui en eussent le goût et les connaissances requises ? Daniel Morhof (1639-1691) était professeur à Kiel et Schilter (1632-1701) à Strasbourg, mais c'étaient là des exceptions.

Ce qu'il fallait à la science nouvelle, comme à toutes ses sœurs aînées, pour se développer, c'était d'abord une atmosphère nouvelle, plus saine, plus démocratique, où il y eût place pour la noblesse de l'intelligence et pour toutes les aspirations justes et bonnes. Ce fut la Révolution française qui se chargea de faire passer le courant d'air régénérateur par l'atmosphère viciée. Les idées nouvelles purent dès lors circuler librement et peuplèrent l'horizon de promesses pleines d'espérances. Une fois l'œuvre commencée, la domination française fit le reste et réveilla chez les vaincus le sentiment national qu'elle semblait destinée à éteindre. Parmi les peuples germaniques c'est surtout l'Allemagne qui donna l'exemple dans ces conjonctures mémorables.

Mais je n'ai pas à faire l'histoire des conquêtes de Napoléon. Je puis donc passer sous silence l'importance et la valeur de la Ligue de la Vertu, les paroles vibrantes par lesquelles Fichte réclamait pour le peuple allemand une éducation nouvelle, proportionnée au caractère de la nation et à l'âge nouveau qui venait de commencer ; mais il est utile de constater le sourd travail intérieur dont ces faits n'étaient que les émanations, les manifestations isolées, comparables aux éruptions d'un volcan. L'Europe entière ressentait péniblement le poids de la conquête française, les peuples germaniques peut-être plus que tous les autres. L'écrasement commun donna naissance à des sentiments à peu près inconnus jusqu'alors ; et comme la nation ne se composait plus des nobles et du clergé seulement, mais que la roture entière avait été appelée à en faire partie, un vif sentiment de dignité *nationale* devint possible.

Ce fut justement alors, quand le terrain eut été préparé pour recevoir la semence féconde, que naquirent ces hommes extraordinaires qui, coordonnant les résultats épars et rassemblant tous les matériaux, créèrent de toutes pièces la philologie germanique. On est stupéfait aujourd'hui de voir l'à-propos et la proche succession de quelques naissances. Le 4 janvier 1785, c'est Jacob Grimm qui voit le jour à Hanau ; le 24 février de l'année

suivante, c'est son frère Wilhelm ; en 1787 Rask naît dans l'île de Fionie ; en 1791 c'est Bopp, et le 4 mars 1793 c'est Lachmann. Ces cinq noms illustres représentent pour nous l'édification de deux sciences nouvelles, la philologie germanique et la grammaire comparée. Avec des chefs pareils, on pouvait aller de l'avant. Leur génie abattit les barrières qui défendaient l'accès des universités et amena la création de chaires spéciales officielles ; l'université d'Iéna en 1867 et celle de Berne furent les dernières à faire comme les autres. Depuis lors la science a montré une telle vitalité que des sections ont été reconnues indispensables ; ce fut Strasbourg qui prit les devants en créant en 1871 une chaire de philologie anglaise.

Qu'on me permette de jeter aussi un rapide coup d'œil sur la Hollande. Si de nos jours chaque université possède une chaire spéciale de philologie germanique, il a fallu beaucoup d'efforts et de persévérance pour arriver à ce résultat dans la patrie de ten Kate. L'honneur d'avoir entrepris cette campagne et d'avoir triomphé des oppositions routinières dans un pays où la philologie classique avait brillé d'un si vif éclat et occupait le haut du pavé, cet honneur revient tout entier à Matthias de Vries, l'illustre professeur de l'université de Leyde. Depuis qu'en 1797 on avait créé à Leyde, en faveur de Siegenbeek, la chaire jusque là inconnue d'histoire et de littérature nationales, l'exemple avait été suivi à Groningue et à Utrecht, mais les choses en étaient restées là jusqu'au moment où M. de Vries fut nommé à cette chaire à Groningue, en remplacement de Lulofs (+ 1849). Pendant les quatre premières années le jeune professeur eut trop à faire pour pouvoir travailler à ses projets de réforme, mais nommé à Leyde en 1853, il entama résolument l'œuvre à laquelle son nom restera attaché. Il importait avant tout de séparer définitivement l'histoire et la philologie ; ce premier succès fut obtenu en 1860, et le 20 février de cette année, M. de Vries vit s'adjoindre comme collègue M. Robert Fruin, également bien connu comme savant et comme écrivain. Mais rien que la partie philologique était un domaine beaucoup trop étendu pour les forces d'un seul, aussi en 1865 l'orientaliste Kern fut-il chargé de la grammaire comparée et du sanscrit. L'essentiel était fait, le reste devait suivre, mais suivit, il est vrai, plus lentement. Toujours infatigable, le professeur de Vries frappa un dernier coup lorsqu'en 1877 il obtint la création de deux chaires nouvelles,

l'une pour l'étude comparée des anciens dialectes germaniques, l'autre pour la littérature néerlandaise séparément. L'idéal qu'il s'était proposé était enfin atteint. Leyde était richement dotée et lui-même put se consacrer tout entier à ses études favorites.

Je puis me borner à cet aperçu. Les autres universités suivirent, mais on trouva qu'il suffisait d'avoir bien fait les choses une fois et l'on se montra moins généreux qu'au début. Mais — ceci est l'essentiel — partout la philologie germanique a aujourd'hui un représentant.

Voyons maintenant comment les choses se passèrent chez nous. Il faut bien le dire, nous avons été d'une prudence extrême à l'égard de cette catégorie d'études. Seule, la partie néerlandaise eut des adhérents, qui, comme Willems, Snellaert et Serrure, exercèrent une salutaire influence et réveillèrent l'esprit scientifique. Mais ce fut là tout. Les *Analogies linguistiques* de Lebrocq firent entrevoir des veines délaissées, mais n'étaient en somme et ne voulaient être qu'un livre de popularisation, à tendances d'ailleurs excellentes. Encore ces rares efforts émanèrent-ils de particuliers. Enfin, en 1875, je crois, le gouvernement prit la chose en main.

La création de la section germanique à l'Ecole normale des Humanités de Liège fut un premier et grand pas dans la voie du progrès. Les Sections normales de Gand suivirent en 1883, et la loi du 10 avril 1890 refondit l'organisation générale de l'enseignement littéraire, en établissant dans les facultés de philosophie et lettres un doctorat en philologie germanique.

Ce qui reste à faire n'est que le complément inévitable et juste de l'œuvre commencée. Le développement pris par les facultés de philosophie et lettres réclame la création de chaires nouvelles; les détails de l'organisation, la marche des études, la terminologie même devraient être soumis à une revision sérieuse. Mais j'empête ici sur d'autres domaines; je fermerai donc cette introduction déjà trop longue, en priant le lecteur de vouloir m'excuser.

Je me propose maintenant de passer en revue les cours philologiques et notamment les cours germanistes que j'ai pu suivre à Berlin et à Utrecht, en y ajoutant quelques considérations critiques.

II. — BERLIN.

La section de philologie germanique, et spécialement de philologie allemande, comprenait, pour le semestre d'hiver 1890-91, douze cours ordinaires et trois cours pratiques ou séminaires, donnés par deux professeurs ordinaires, trois professeurs extraordinaires et un privat-docent. C'étaient, dans l'ordre du programme :

- 1) Introduction à la philologie allemande (D^r R. M. Meyer).
- 2) Les légendes épiques allemandes (Prof. Roediger, extr.).
- 3) Grammaire allemande (gothique, vieux-haut-allemand, moyen-haut-allemand) — (Prof. Weinhold, ord.).
- 4) Grammaire du vieux-saxon et explication du Héliand (Prof. Roediger, extr.).
- 5) Grammaire du nordique, comparé à l'anglo-saxon (Prof. Hoffory, extr.).
- 6) Explication de poèmes vieux-haut-allemands (Prof. Roediger, extr.).
- 7) Explication de poésies choisies de Walther von der Vogelweide (prof. Weinhold, ord.).
- 8) La littérature allemande depuis Klopstock à Schiller (Prof. Erich Schmidt, ord.).
- 9) Le Faust de Goethe, avec introduction historique (Prof. E. Schmidt, ord.).
- 10) Schiller, sa vie et ses œuvres (Prof. L. Geiger, extr.).
- 11) Les humoristes allemands (D^r R. M. Meyer).
- 12) Culturgeschichte de Berlin depuis 1810 à 1840 (prof. L. Geiger, extr.).

Puis les

Exercices du Séminaire germanique, *section ancienne*, conduite par le Prof. Weinhold, *section moderne*, conduite par le Prof. E. Schmidt, *section nordique*, conduite par le Prof. Hoffory.

Ajoutez à cela que parmi les autres cours de la Faculté de philosophie, dont le nombre énorme va sans cesse en s'augmentant¹, plus d'un était de nature à m'intéresser, et l'on comprendra que j'aie eu positivement l'embarras du choix.

¹ Pendant le semestre passé, la Faculté de philosophie, qui est en Allemagne la fusion de nos Facultés de philosophie et lettres et des sciences, comprenait plus de 350 cours publics et privés.

Dans ces conditions, le meilleur parti à prendre c'était de profiter, dans la mesure la plus large, du droit qu'a en Allemagne tout étudiant, de fréquenter indistinctement tous les cours pendant la première quinzaine qui suit son arrivée (*hospitiren*). Cette faculté découle nécessairement du fait que dans les universités allemandes on paie séparément tous les cours qu'on désire suivre.

Un soir donc, à 5 heures, — c'était je crois le lundi 10 novembre, — je me trouvais dans le grand auditoire choisi par M. Erich Schmidt pour ses conférences sur Faust. Le quart-d'heure académique, qu'on tient à ne point laisser tomber en désuétude à Berlin, venait à peine de s'écouler lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage au professeur. De haute taille et de large carrure, le paletot négligemment jeté sur les épaules, un grand chapeau mou à larges bords sur la tête, il entra avec précipitation, enjamba les deux marches de sa chaire, se débar-rassa en un tour de main de ce qui le gênait, sans s'occuper du porte-manteau qui était tout près, tira son pupitre à la hauteur voulue¹, y déposa ses notes, et commença aussitôt, d'une voix qui trahissait encore la précipitation de la course qu'il venait de faire. C'était bien Erich Schmidt, tel que je l'ai connu jusqu'à la dernière minute de mon séjour, nature franche, sans gêne, ennemie de tout appareil doctoral et de toute pédanterie.

Le cours roulait sur la légende de Théophile, son développement, ses transformations, sa propagation; puis sur le Faust historique. Les divers témoignages, lettres de contemporains comme Trithemius et Mutianus Rufus, assertions de seconde main comme celle de Joh. Manlius dans ses *Loca Communia*, étaient lus et jugés brièvement, puis, avec l'appui de ces documents, le professeur traçait le portrait de ce Faust dont l'existence au XVI^e siècle paraît un fait acquis.

Je n'oublierai jamais l'impression que me fit cette première leçon de M. E. Schmidt. Toujours debout dans sa chaire, le visage, par suite de la position des lampes, plongé dans une demi-obscurité continuelle, la main gauche traînant négligem-

¹ A Berlin, les chaires, toutes petites, portent à leur surface supérieure une planchette à plan incliné qui sert de pupitre et qu'on peut élever et abaisser à volonté.

ment dans la poche du pantalon, sobre de gestes expressifs, il parlait avec une aisance et une sûreté de lui-même qui m'imposait. Cette voix forte et sonore, sortant par moments comme des ténèbres, cadrait harmonieusement avec le sujet qu'elle développait. On aurait dit une voix du passé, une voix d'humaniste d'Erfurt ou de Wittenberg, sortant de l'ombre pour entretenir l'auditoire de choses vues.

Le professeur Erich Schmidt est aujourd'hui peut-être le plus compétent en matière de légendes sur Faust. Aussi est-il superflu de dire que son introduction à l'interprétation du poème de Goethe fut ce qu'on peut désirer de plus soigné et de plus complet. S'il lui avait été permis de s'étendre longuement sur les diverses classes d'écrits où la légende a été traitée, les livres populaires, les drames, les jeux de marionnettes, le semestre entier y aurait passé; déjà l'abrégé nous mena jusque vers le milieu du mois de janvier, à raison de deux heures par semaine. Alors commença l'explication proprement dite, qui était le but des conférences. Si j'avais eu auparavant l'occasion d'admirer la vaste science du professeur, c'était le moment de reconnaître que les recherches de détail et l'étude des naïvetés populaires n'avaient guère « coupé les ailes de cet ange » qui s'appelle l'intelligence, et que celle-ci pouvait aisément prendre son essor à la hauteur voulue, pour dominer de là les trésors d'idées profondes que le génie de Goethe a mises dans son œuvre. En même temps, la critique et l'historique du texte ne perdaient pas leurs droits. Ce n'est certes pas le moindre titre de gloire de M. Erich Schmidt que de savoir combiner le fond et la forme avec une égale indépendance, sans que la partie formelle rabaisse la partie philosophique et esthétique, ou que cette dernière fasse perdre pied à la première. De nos jours surtout, où la partie critique semble être devenue le champ d'action favori des « Goethe-philologues », où l'esprit de Faust a cédé la place à celui de Wagner,

der froh ist, wenn er Regenwürmer findet,

et où des hommes autorisés, comme le philosophe Moritz Carrière de Munich, se croient obligés de pousser le cri d'alarme, de nos jours, dis-je, des qualités aussi distinguées jointes à une profonde érudition font prime sur le marché universitaire et expliquent la rapide fortune de M. E. Schmidt.

Le cours sur l'histoire de la littérature allemande au XVIII^e

siècle me montra le professeur sous une autre face. L'influence profonde qu'exercèrent à cette époque sur les lettres en Allemagne les romanciers anglais d'une part, et l'école philosophique française de l'autre, fut montrée dans chaque auteur qui était traité séparément, avec une précision qui dénotait une connaissance si sérieuse des littératures étrangères que souvent je ne pus m'empêcher d'admirer l'heureuse mémoire du professeur, au service de si brillantes facultés d'assimilation. Et si, tout bien considéré, je suis amené à placer ces leçons un peu au-dessous de celles sur Faust, cela tient principalement à ce que parfois l'écrivain étudié, appartenant aux *dii minores*, n'éveillait guère l'intérêt de l'auditoire, ou que celui-ci, comme c'était le cas pour Lessing, avait déjà entre les mains l'œuvre imprimée du maître, dont les conférences, limitées quant au temps, ne pouvaient évidemment offrir qu'un résumé trop succinct pour n'être pas un peu incolore.

En ce qui regarde la méthode de M. E. Schmidt, je confesse que je ne suis pas parvenu à en démêler une qui fût bien nettement dessinée et fonctionnât en tout et toujours. Est-ce là un défaut dans l'enseignement supérieur, j'entends parler des cours publics? Cela me paraît au moins discutable. M. Erich Schmidt n'est pas de ceux qui font la chasse aux synonymes pour exprimer trois, quatre fois la même idée sous une autre forme. Ce qu'il possède à un degré éminent, c'est le don de trouver le mot juste, le don *um den Nagel auf den Kopf zu schlagen* ¹ Aussi passe-t-il pour avoir dans les cas difficiles un vocabulaire à part. Une de ses excellentes habitudes c'est de résumer toujours le débat avant de passer à une question contiguë. Je pourrais ajouter qu'en principe M. Schmidt sépare toujours dans ses leçons la vie des écrivains étudiés d'avec leurs œuvres, et que dans la discussion de celles-ci, il ne suit l'ordre chronologique qu'après avoir fait au préalable, s'il y a lieu de le faire, un sectionnement par rapport au contenu des ouvrages.

Dans ses critiques de la bibliographie d'un sujet, M. E. Schmidt

¹ Un exemple : Composer une œuvre littéraire avec des éléments disparates et empruntés, rejoinctoyer le tout avec un peu du sien, obtenir ainsi un tout pâteux, difficile à digérer, etc. C'est faire œuvre de *verkleisternde Harmonistik*. Presque chaque syllabe a ici sa valeur.

est toujours très rigoureux ; n'épargnant pas plus ses propres ouvrages que ceux des autres, il déploie dans ses jugements une verve tout à fait sarcastique. C'est là d'ailleurs, me semble-t-il, un des traits de son caractère. Né spirituel, il fait bon usage de ce don de la nature, sans jamais dépasser la juste limite, et ceci ne contribue pas peu à sa popularité. C'est qu'il est en effet très populaire à l'Université, M. E. Schmidt. Il est d'usage courant de l'appeler *notre* E. Schmidt, ce qui veut beaucoup dire. Aux yeux des étudiants, il est bien près d'incarner l'idéal du professeur : j'ai déjà dit qu'il était grand, que le travail n'avait pas de prise sur sa robuste constitution, et l'on sait que la beauté physique vaut quelque chose en Allemagne ; il n'est pas gourmé et sévère, il sait rire et placer un bon mot, se montrer même à l'occasion tout à fait *burschikos* ; puis il parle debout, sans contrainte, tenant ses auditeurs sous son regard, sympathisant avec eux et faisant souvent allusion à ce qui les concerne ; bref, cette façon de commander l'admiration et d'exciter la sympathie, en atténuant la distance de professeur à étudiant, pour la reprendre d'un bond à l'occasion et prévenir toute familiarité importune, tout cela entoure le professeur d'un nimbe de popularité dont il peut être fier à juste titre.

Outre des cours littéraires, je tenais aussi et surtout à suivre des cours philologiques, et ici il me fut donné d'apprendre à connaître un des vétérans de la philologie germanique, M. le Conseiller privé et professeur ordinaire Karl Weinhold (né en 1823). Son nom seul m'était d'un bon augure ; l'auteur renommé de tant de livres si bien faits, témoignant d'une si rare puissance de travail, ne pouvait être qu'un guide sûr, un maître excellent. Et quoique le sujet de son cours ne comprît que peu de choses neuves pour moi, ce qui m'obligeait, — travail assez monotone à la longue —, à concentrer toute mon attention sur la forme et la méthode, je me plais à reconnaître que mon attente ne fut pas déçue.

Que l'on se figure un vieillard de taille moyenne, maigre et sec, aux longs cheveux grisonnants et un peu clairsemés, encadrant un visage imberbe et bienveillant. Avec sa toque de fourrure et son veston bleu foncé, la taille bien droite, il avait, vu de dos, l'air d'un adolescent. Toujours assis en chaire, son cours tout rédigé devant lui, M. Weinhold *lisait* régulièrement, s'arrêtant de temps à autre pour donner une

courte explication supplémentaire. Il procédait lentement, clairement et sûrement. A la fin du semestre, lorsque la débâdage devient générale, M. Weinhold avait encore en moyenne une trentaine d'auditeurs.

La méthode suivie par M. Weinhold dans son cours de grammaire allemande est généralement en usage en Allemagne pour les sujets du même genre. On y procède autrement que chez nous, ce qui tient en partie à ce que le gouvernement n'y prescrit rien, tandis que chez nous il prescrit à peu près tout. Le titre consacré de ces sortes de cours est *Laut-und Formenlehre*, qui comprend l'histoire des sons (voyelles, diphtongues et consonnes), celle des déclinaisons et conjugaisons, enfin celle des autres parties du discours, si leur étude spéciale est possible. La syntaxe tombe en dehors de ce plan. Ce cours correspond donc à ce que nous appelons en Belgique *grammaire historique*. Mais tandis que c'est là à peu près l'unique façon de procéder en Allemagne, de sorte que les élèves fraîchement débarqués, ignorant les dialectes germaniques, se trouvent soudain face à face avec plusieurs d'entre eux, on a coutume de suivre chez nous une marche plus lente et plus rationnelle. On y dit et avec raison que la grammaire historique, comme la grammaire comparée, présuppose une série de connaissances spéciales que l'Université seule peut fournir, que l'enseignement de ces connaissances doit donc précéder la grammaire historique, non la suivre ou se donner simultanément avec elle. Nous nous acheminons vers le but final, reconnaissant le terrain à mesure que nous y entrons, tandis que le système allemand a souvent pour effet de dépayser complètement les nouveaux venus. C'est ainsi que des jeunes gens, d'ailleurs très instruits, laissaient percer parfois une ignorance si complète de choses élémentaires que j'avais peine à en croire mes oreilles, tandis que d'autres m'avouaient sans détour avoir affreusement pataugé au début.

Mais fermons cette parenthèse. Je disais plus haut que le cours de M. Weinhold était taillé sur le même patron que ceux de ses collègues. Il était donné sans nulle prétention, sans viser à l'éclat; le professeur exposait simplement, avec minutie, d'une voix toujours égale. Il suivait toujours le même ordre : chaque voyelle, chaque consonne, chaque thème de déclinaison était examiné successivement dans le gothique, le vieux-, le moyen-, le nouveau haut-allemand. La partie phonologique était à mes

yeux la plus réussie. De bonne heure, M. Weinhold s'était imposé la tâche d'écrire la grammaire des divers dialectes allemands : on connaît sa *Grammaire allemandique*, parue en 1863, et sa *Grammaire bavaroise* de 1867. Entièrement familiarisé avec les caractères locaux des monuments littéraires, il compléta son expérience par de fréquents voyages, à l'effet d'étudier sur place les dialectes vivants. Ajoutez à cela qu'il fut successivement privat docent à Halle (1847) et professeur à Breslau (1849), Cracovie (1850), Graz (1857), Kiel (1861), Breslau (1876) et Berlin, ce qui lui fournit l'occasion d'intéressantes études de particularités locales. C'est ainsi qu'aujourd'hui il est certes un des mieux outillés pour développer avec autorité l'histoire et les variations locales des dialectes allemands.

Parmi tant de qualités que j'ai admirées, il y a cependant une chose qui m'a un peu désappointé. Je ne me rappelle pas avoir entendu le professeur citer le mot de *Junggrammatiker*. J'aurais voulu pouvoir conclure de ses leçons si l'évangile des néo-grammairiens était aussi le sien ; mais pas de discussion, pas d'attaque ni de défense pour me mettre sur la voie ; rien que des indices. Sa théorie des trois voyelles indo-germaniques, la discrétion peut-être exagérée avec laquelle le professeur usait de citations d'écrits récents, pour s'en tenir de préférence à Bopp et à Grimm, tout cela me porte à croire que M. Weinhold ne croit pas en la vertu des théories de Hermann Paul et de Brugmann.

D'ailleurs, la brièveté sévère avec laquelle le professeur Paul condamne le point de vue de M. Weinhold dans son histoire de la philologie germanique (Grundriss I 116) est assez significative.

Il ne m'est pas possible de m'étendre longuement sur le second cours public de M. Weinhold, l'interprétation de poésies choisies de Walther von der Vogelweide. Ces leçons se donnant aux mêmes heures que le cours de pédagogie de M. Paulsen, auquel je tenais tout particulièrement à assister, il m'a fallu les rayer de mon plan. Pour m'en faire une idée générale, j'assistai à deux leçons, dans lesquelles il ne fut question que de la vie du poète. Ici le terrain est mi-parti très uni, mi-parti très épineux. Les données positives sur Walther ne sont guère nombreuses, et ce sont ses poésies qui constituent la principale source d'information. Cela étant, on entrevoit sans peine combien les opinions peuvent diverger sur certains points, combien de champ est laissé aux croyances personnelles. C'est

ce qui est arrivé en effet, et autour du monument du poète s'est amoncelée tout doucement une petite littérature à part. Le peu que j'ai entendu des conférences de M. Weinhold était si détaillé et si soigneusement épluché que le nombre relativement grand de ses auditeurs m'a paru chose toute naturelle. Mais il est temps de continuer mon compte rendu.

On se rappellera que M. le professeur extraordinaire Max Roediger avait annoncé aussi trois cours publics. Par suite de la maladie et des rechutes répétées de M. le professeur Jules Hoffory, qui fut forcé, le 1^{er} décembre, de suspendre définitivement ses cours pour toute la durée du semestre, il me fut possible de me faire inscrire pour les trois cours de son collègue. Dans la leçon gratuite hebdomadaire, on expliquait des morceaux des *Altdeutsche Sprachproben* de Müllenhoff. Le professeur désignait un élève qui se chargeait du *Referat* pour la leçon suivante. On commençait par construire le texte et arranger les vers, travail que l'usage de la Chrestomathie de W. Braune peut rendre superflu. Puis on traduisait, on commentait toutes les formes, on les expliquait phonétiquement, on éclaircissait leur parentage avec les dialectes frères et les langues indo-germaniques. Bref, c'était un véritable séminaire. Il serait absurde de contester l'utilité de ces exercices, mais ils avaient le tort de traîner trop en longueur et de ne pas fixer assez l'intérêt des élèves. Qu'il me suffise de dire que pendant tout le semestre on n'étudia que le *Wessobrunner Gebet* et les trois quarts du *Muspilli*. C'était abuser des bonnes choses.

Mais ici, comme dans les deux autres cours, je pus admirer la profonde érudition du professeur. Né à Berlin en 1850, privat-docent à Strasbourg dès l'âge de 26 ans, à Berlin depuis 1880, M. Roediger, qui est dans toute la force de l'âge, s'est voué dès le début à l'étude de l'antiquité germanique. Disciple de Müllenhoff, dont il publie aujourd'hui l'*Alterthumskunde*, ce monument auquel le grand philologue avait consacré sa vie et qu'il dut laisser inachevé, il entretient les traditions de son illustre maître et la vénération pour son nom. Pendant le semestre passé, le sujet d'un de ses cours furent précisément ces légendes épiques de héros germaniques, transmises oralement, altérées, mélangées d'élément mythologiques et, si je puis ainsi m'exprimer, météorologiques, enfin mises par écrit à des époques postérieures par des gens qui avaient perdu le sens exact de ces antiques tra-

ditions, à l'interprétation desquelles Müllenhoff avait donné un si bon coup d'épaule. Ai-je besoin d'ajouter que les leçons étaient substantielles et savantes, et présentées avec méthode ? Mais c'est ici le cas de dire qu'on tombe toujours du côté où l'on penche. A mon avis, s'il m'est permis d'exprimer humblement mon opinion de néophyte, ces exagérations naïves de nos ancêtres perdent à être mises dans une enveloppe trop savante ; il me semble que dans le débit oral, quand il s'agit de ces poétiques légendes, le critique et le savant devraient s'effacer plus ou moins, pour laisser la parole à l'homme de goût, quitte à reprendre leurs droits quand ils auraient pris la plume. C'est la seule chose que je trouve à redire aux conférences de M. Roediger, mais c'est une question de principe.

Si pour des choses de cette nature, la forme réclame à mon sens au moins autant de soins que le fond, les exigences sont différentes quand il s'agit d'un cours de vieux-saxon. Ici le fond prime la forme et des enjolivements trop visibles paraîtraient ridicules. Cette fois encore, j'eus la chance d'entendre M. Roediger dans une des parties de la philologie germanique qu'il connaît le mieux. Les *Paradigmata zur altsächsischen Grammatik* datent déjà de 1883. L'introduction grammaticale qui, soit dit en passant, prit toutes les leçons moins deux, piquait surtout mon attention. La collection des grammaires des dialectes germaniques, publiée sous la direction du professeur W. Braune de Heidelberg, attend en effet toujours la grammaire du vieux-saxon¹. Cela revient à dire que celui qui veut l'exposer dans son entier, n'a que les matériaux amassés par Sievers dans son édition du Héliand et des articles dispersés dans les revues ; la peine de les amalgamer et de les compléter incombe tout entière au professeur. M. Roediger suivait dans son exposé la méthode adoptée pour les grammaires précitées et pratiquée déjà par Braune, Sievers et Noréen. Cette similitude de procédé a des avantages pédagogiques qui sautent aux yeux, et je crois pouvoir y ajouter que le cadre de cette méthode a été supérieurement rempli par M. Roediger. Si j'ai regretté une chose, c'est que le commentaire du texte ait été réduit à si

¹ Celle-ci vient de paraître enfin, du moins la *Laut- und Flexionslehre*, rédigée par M. le prof. Gallée d'Utrecht. La syntaxe sera faite par O. Behaghel, prof. à Giessen.

peu de chose, car celui-là aussi, fait sur une base comparative des dialectes germaniques, était riche en remarques intéressantes et témoignait d'une grande indépendance de jugement. Chez M. Roediger, comme chez ses deux collègues, je suis persuadé d'avoir été à bonne école.

Avant de terminer le résumé de mes impressions sur les professeurs et les cours qui m'intéressaient au premier chef, j'aurais encore à mentionner deux choses : la leçon gratuite hebdomadaire de M. le Dr R. M. Meyer sur les humoristes allemands, que j'ai pu écouter régulièrement, et son Introduction à l'étude de la philologie germanique, à laquelle je n'ai pu assister qu'à de rares intervalles. Il y était question de l'histoire de la philologie germanique, de l'histoire des peuples germaniques à leurs débuts sur la scène du monde civilisé, des monuments littéraires qui nous ont été conservés dans les divers dialectes, etc., bref, le cours constituait une orientation générale très utile pour les commençants. Le cours gratuit cité plus haut, dans lequel le privat-docent expliquait les divers genres d'humour, en les rattachant autant que possible à un système, avait au contraire, et devait avoir, par suite de la disproportion du sujet et du temps y assigné, une marche trop rapide pour que je m'y arrête longuement.

(La fin prochainement).

G. DUFLOU.

COMPTES RENDUS

CH. V. LANGLOIS et H. STEIN. **Les archives de l'histoire de France.** Fasc. 1^{er}. (*Manuels de Bibliographie historique*). Paris. A. Picard, in-8°, 1891.

« Ce livre est un inventaire sommaire des archives de l'histoire de France. C'est un guide à travers les établissements où ces archives sont conservées. Nous entendons par « archives de l'histoire de France » la collection de tous les *documents d'archives* relatifs à l'histoire de France, c'est-à-dire les pièces officielles de toute espèce : chartes, comptes, enquêtes, etc., et les correspondances publiques ou privées. Cette définition n'exclut, en somme, qu'une seule catégorie de documents anciens : les œuvres historiques, scientifiques et littéraires, qui ont leur place, non dans les archives, mais dans les bibliothèques ». On voit par ces premières lignes d'introduction que l'ouvrage de MM. Langlois et Stein inaugure un nouveau genre de bibliographie. C'est en quelque sorte un inventaire des inventaires d'archives, en même temps qu'un guide à travers les différents dépôts où celles-ci sont conservées. *Vade-mecum* désormais indispensable pour toute exploration dans les archives de France, ce livre épargnera aux érudits bien des tâtonnements et des efforts. En le publiant, ses auteurs ne se sont pas seulement créé un titre à la reconnaissance des historiens, ils ont en outre doté les savants de leur pays d'un instrument de travail que ceux des autres nations leur envieront sans doute pendant longtemps encore.

Le nom de M. Langlois est bien connu des médiévistes. M. Stein, de son côté, s'est fait une réputation par ses travaux bibliographiques. Produit de la collaboration d'un historien et d'un bibliographe, ce livre devait être excellent et il l'est. Une intéressante introduction, signée par M. Langlois, expose les diverses tentatives faites pour centraliser à Paris toutes les archives de l'histoire de France. Cette idée n'est pas nouvelle. Au siècle dernier déjà, le ministre Bertin avait eu l'intention de réunir, dans la capitale du royaume, les transcriptions de tous les documents d'archives intéressant l'histoire

du pays. Ce plan gigantesque, malgré l'incroyable activité des érudits auxquels en fut confiée l'exécution (Moreau, Bréquigny, Laporte du Theil, etc.) ne put être réalisé. Plus ambitieux encore, Napoléon conçut le projet de faire transporter à Paris, non seulement toutes les archives des départements, mais encore les archives de tous les pays vaincus par ses armes : archives du Vatican, de l'Empire germanique, de Simancas, de Hollande, etc. Ces archives devaient être déposées dans un palais immense, dont Napoléon, par un décret du 21 mars 1812, avait ordonné la construction sur la rive gauche de la Seine, entre le pont d'Iéna et le pont de la Concorde. L'effondrement de l'empire anéantit ces projets gigantesques. Les archives violemment enlevées à leurs dépôts historiques leur furent restituées pendant la restauration. Les 12147 caisses qui avaient amené à Paris les archives du Vatican repassèrent les Alpes et 3139 autres caisses reprirent la route de Vienne. Aujourd'hui, pour remédier à l'éparpillement des archives, M. Langlois propose un moyen aussi simple que pratique et d'une exécution des moins coûteuses : « il suffirait d'annexer aux archives nationales une collection complète des catalogues imprimés des autres dépôts qui existent en France et une expédition de leurs catalogues manuscrits ; quand la collection de ces catalogues sera achevée, toutes les archives de France seront représentées en petit dans un lieu où l'on en aura sous la main la table et l'indice¹ ». C'est pour préparer cette réforme et pour y suppléer en attendant sa réalisation, que MM. Langlois et Stein ont écrit leur livre. Grâce à eux, les érudits peuvent posséder, dans leur bibliothèque, l'indication de *tous* les catalogues manuscrits ou imprimés de *toutes* les archives de France.

L'ouvrage est fait d'après un plan aussi vaste que bien compris. La première partie s'occupe exclusivement des archives de France. Elle comprend six chapitres consacrés successivement aux archives nationales, aux archives des ministères, aux archives départementales, aux archives municipales, aux archives hospitalières et aux archives diverses. Les archives de l'histoire de France à l'étranger feront l'objet de la seconde partie. Les auteurs y passeront en revue les archives de l'histoire

¹ Ces dernières paroles sont empruntées à Moreau, qui proposait déjà cette réforme au XVIII^e siècle.

de France en Allemagne, en Angleterre, en Autriche-Hongrie, en Belgique, en Espagne-Portugal, en Italie, dans les Pays-Bas, dans les pays Scandinaves, dans les pays Slavo-Grecs, en Suisse et dans les pays d'outremer. Le fascicule qui vient de paraître comprend les trois premiers chapitres de la première partie et un fragment du quatrième. Pour chaque dépôt, les auteurs donnent une notice historique, l'indication des fonds dont se compose le dépôt, la liste complète des catalogues manuscrits relatifs à ces fonds et enfin l'indication des documents déjà publiés. La notice sur les archives nationales et la notice générale sur les archives départementales, à la fois brèves et exactes, seront indispensables à tous ceux que leurs travaux obligent à faire des recherches dans les dépôts d'archives de France. Ajoutons que plusieurs tableaux indiquent dans quels dépôts sont aujourd'hui conservées ou entre quels dépôts sont aujourd'hui partagées les anciennes archives des archevêchés, évêchés, intendances et généralités provinciales, parlements, chambres des comptes, cours des aides et universités qui ont existé en France sous l'ancien régime. Il faut avoir perdu de longues heures dans les dépôts d'archives, à des recherches inutiles, s'être impatienté dans l'attente de renseignements insaisissables, s'être égaré sur de fausses pistes, pour apprécier pleinement tous les services que le livre de MM. Langlois et Stein est appelé à rendre. Comme la *Bibliotheca* de Potthast, la *Quellenkunde* de Dahlmann, le *Répertoire* de Chevalier, il est, dès maintenant, un outil indispensable à tout travailleur en histoire.

H. PIRENNE.

A. LUCHAIRE. **Louis VI le gros.** *Annales de sa vie et de son règne (1081-1137) avec une introduction historique.* Paris. A. Picard, 1 vol, in-8°. CC et 395 pages, 1891.

Les médiévistes connaissent, depuis le commencement de ce siècle, l'utilité des *régestes*. Sans eux, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de se retrouver au milieu de l'innombrable quantité des chartes du moyen-âge. C'est eux qui ont provoqué les immenses progrès que la diplomatie a faits de notre temps. C'est eux encore qui permettent à l'histoire d'utiliser, comme ils méritent de l'être, à côté des chroniques et des

annales, les documents authentiques dressés du VI^e au XV^e siècle. On peut dire sans exagération que les régestes ont, pour l'étude du moyen-âge, la même importance que le *Corpus Inscriptionum latinarum* pour celle de l'antiquité romaine.

Tous les érudits savent que, grâce à l'initiative de Böhmer, l'Allemagne a précédé de fort loin les autres pays, en matière de publications de régestes. A côté des grands travaux auxquels Böhmer, Jaffé, Potthast, Stumpf, etc., ont attaché leur nom, des régestes spéciaux à tel ou tel évêché, à telle ou telle principauté laïque, y ont été entrepris depuis longtemps et sont continués avec ardeur. La France n'a suivi que relativement assez tard l'exemple de l'Allemagne. Mais elle a débuté par un coup de maître. C'est en 1856, en effet, que parut le *Catalogue des actes de Philippe Auguste* de M. Léopold Delisle, un modèle de précision, de critique et de méthode.

Le récent ouvrage de M. Luchaire prend dignement place à côté de ce beau travail. Si le règne de Louis VI n'a pas l'importance européenne de celui de Philippe Auguste, en revanche il possède, dans l'histoire de France, un intérêt de premier ordre. C'est de lui que datent les progrès désormais ininterrompus de ce pouvoir royal qui devait, au XII^e siècle, fonder la monarchie la plus puissante et la mieux administrée de l'Occident. On sait avec quel bonheur M. Luchaire a décrit jadis le caractère de la royauté des premiers Capétiens. Son *Histoire des institutions monarchiques de la France*, dont il vient de paraître une seconde édition, a éclairé d'une vive lumière la période qui précède l'avènement de Philippe-Auguste. Dans cette période, le règne de Louis le gros se détache avec un relief très marqué et l'on comprend facilement que l'auteur ait cru devoir y consacrer un ouvrage spécial.

Le livre de M. Luchaire se compose de deux parties bien distinctes : une étude sur Louis VI et des *annales* du règne de ce prince. Les annales constituent de véritables régestes à la manière allemande. M. Luchaire ne s'est pas contenté de donner le catalogue des actes du roi, il a intercalé dans celui-ci, suivant l'ordre chronologique, tous les renseignements que l'on trouve sur Louis VI dans les sources narratives.

Les annales se composent de 638 notices, dont 80 consacrées à des documents inédits. Ces notices sont réparties sous autant

de numéros d'ordre. Il eût été utile, me semble-t-il, de distinguer, par une notation typographique quelconque, celles d'entre ces notices qui se rapportent à un document diplomatique de celles qui renferment l'analyse d'une source historique proprement dite. On eût pu ainsi dégager facilement le catalogue des actes du roi du reste des annales, tandis qu'avec le plan adopté par M. Luchaire, les diplomatistes seront forcés de parcourir le volume d'un bout à l'autre pour arriver à dresser la liste des chartes de Louis VI. Cette critique, d'ordre purement matériel, n'enlève rien d'ailleurs au mérite du travail. Il est aussi exact et aussi complet que possible ¹. Les notices, fort détaillées ², sont pourvues de l'indication de leurs sources manuscrites et imprimées. De nombreuses notes en petit texte sont consacrées à fixer les dates incertaines, chose très difficile pour une époque où l'on commençait l'année soit à Pâques, soit le 1^{er} ou le 25 mars. Les annales sont suivies de huit appendices comprenant : 1° des notes trop développées pour avoir pu prendre place dans le commentaire (app. I à III); 2° des études spéciales sur la diplomatie de Louis VI, les usages chronologiques de sa chancellerie et les sources de son histoire (app. IV à VIII).

M. Luchaire n'a pas cru devoir se contenter de mettre sous les yeux du lecteur les sources de l'histoire de Louis VI. Dans une longue introduction de 200 pages, il a étudié en

¹ Voici quelques menues remarques faites à la lecture : N° 1. Hariulf, *Vita Arnulfi Suession.*, est publié dans MG. SS. XV. — N° 5. Le renseignement est-il bien authentique ? Il semble difficile d'admettre que Louis, encore mineur, ait pu faire une donation valable. — N° 337. Cette charte n'est-elle pas rappelée dans une confirmation de 1180, *Ordonnances des Rois de France* XI, 216 ? — N° 379. Dans l'indication des éditions de Gautier de Têrouanne et de Galbert, ajouter celle de Langebeck, *Script. rer. Danic.* Il aurait fallu citer Gautier dans l'édition de Koepke, qui vaut mieux que celle des Bollandistes. — N° 389 lire Audenarde et non Oudenarde. — Dans la table, des indications comme : Messines, Belgique ; Wynendale, Belgique, sont insuffisantes.

² On est étonné de voir M. Luchaire se demander : « Ne pourrait-on pas revenir, en certains cas, à l'usage des traductions, et, pour beaucoup de documents, se contenter d'analyses sérieusement faites ? ». En tous cas, ni analyses, ni traductions ne rendront inutile le recours aux textes mêmes.

détail et à tous les points de vue le règne de ce roi. Cette introduction est un morceau d'histoire des plus remarquables. Ceux qui savent les difficultés qu'on éprouve à tracer d'un personnage du moyen-âge un portrait vivant et personnel, admireront l'habileté avec laquelle M. Luchaire a su rendre le caractère de Louis VI, le roi *non dormiens*. A côté de celle du roi, la physionomie d'Etienne de Garlande se détache aussi avec un relief puissant. Ces portraits sont de véritables restaurations psychologiques et pour arriver à les fixer, il ne faut pas moins de tact et de patience que pour reconstituer un monument d'après des vestiges de substructions et des fragments d'architecture. M. Luchaire n'a pas seulement étudié la personnalité de Louis VI et celle de ses conseillers. Il a encore résolu les questions principales que soulève le gouvernement de ce prince : ses rapports avec les puissances étrangères et avec les différentes classes sociales du royaume capétien. Bien qu'il déclare modestement qu'il n'a pas eu l'intention d'écrire une histoire complète, mais seulement « une série d'esquisses qu'on pourra ensuite approfondir et compléter », il est peu probable qu'il reste beaucoup à glaner après lui dans le champ qu'il a exploré. En Allemagne, où les travaux analogues à celui que vient de publier M. Luchaire sont si nombreux et si excellents, la critique a reconnu dans son Louis VI, un modèle du genre.

H. PIRENNE.

REUSENS. Éléments de paléographie et de diplomatique du moyen-âge. Louvain, chez l'auteur. 1891.

C'est exclusivement à l'usage des étudiants que M. le chanoine Reusens a fait publier, en autographie, ces éléments de paléographie et de diplomatique. Il a voulu donner aux débutants les connaissances indispensables pour aborder le déchiffrement des écritures du moyen-âge. Le but de l'ouvrage est purement pratique : les difficiles questions que soulèvent l'histoire, la classification et les transformations des écritures n'y sont pas abordées. L'auteur est d'ailleurs bien au courant des principaux travaux qui ont paru sur la paléographie dans les dernières années. Écrivant pour des étudiants belges, il a pris en Belgique la plupart de ses exemples. Il en est de même pour les

notions de chronologie et de diplomatique — ces dernières sont rudimentaires — dont il a enrichi son ouvrage. A la page 94, il affirme que « la substitution du samedi saint ou jour de Noël, comme point de départ pour l'année, se fit au XII^e siècle, peut-être même déjà à la fin du XI^e siècle, non seulement en Flandre, mais aussi dans tout le reste du pays y compris la principauté de Liège et en Hollande. Depuis le XII^e siècle jusqu'aux premières années du XIV^e, on ne connaît pas d'autre style dans nos contrées. » Cette affirmation est beaucoup trop absolue. En Flandre, au XII^e siècle, Galbert fait encore commencer l'année au jour de Noël. Quant au pays de Liège, la question du commencement de l'année est loin d'être tranchée. Gachet a prouvé qu'une charte de Thibaut de Bar de 1310 ne peut avoir été datée de Pâques (Bullet. Comm. Roy. Hist. I. 2). Jean d'Outremeuse rapporte, de son côté, qu'antérieurement à 1316, l'année commençait le 25 mars dans la principauté. Bien que cet auteur soit presque toujours fort suspect, il doit cependant y avoir une part de vérité dans cette assertion. En tous cas, le style du 25 mars a été en usage dans les Pays-Bas. On s'en servait dans le diocèse d'Utrecht, et au XIV^e siècle c'est encore lui qu'employait l'auteur des *Annales Gandenses*.

Un beau facsimilé d'une charte de l'évêque de Liège Robert de Torote, du 29 mars 1245, termine l'ouvrage de M. Reusens. On se réjouira de lire dans l'avant-propos que l'auteur se propose de publier prochainement « un album de planches photographiées reproduisant des spécimens des écritures de tous les siècles du moyen-âge. »

H. PIRENNE.

GALBERT DE BRUGES : Histoire du meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre, (1127-1128), publiée par H. PIRENNE, professeur à l'Université de Gand. In-8°, XL-202 pages. Paris, Picard, 1891.

M. Pirenne vient de publier dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, le récit du meurtre de Charles le Bon par Galbert de Bruges, cette source si importante pour l'histoire de la Flandre au XII^e siècle. Ce texte avait déjà été imprimé plusieurs fois, mais il n'en existait en

réalité qu'une seule édition originale : celle des Bollandistes ¹, dont toutes les autres, y compris celle des *Monumenta Germaniae historica*, ne sont que des reproductions plus ou moins heureuses.

L'édition de M. Pirenne, faite d'après les deux manuscrits qui sont venus jusqu'à nous (mss. d'Arras n° 115 et de Paris, Bibl. Nat. Baluze n° 43), donne un texte plus exact et plus complet que celui des *Acta Sanctorum*. On y trouve aux §§ 113, 114, 115 et 118 des passages inédits qui ne sont pas sans intérêt. Elle est pourvue de notes explicatives nombreuses qui donnent des détails sur la géographie, l'histoire et les institutions de la Flandre au XII^e siècle et qui facilitent ainsi la lecture du texte. Outre un sommaire, une table des noms propres et des noms techniques, le volume contient un tableau généalogique des comtes de Flandre, de Baudouin de Lille à Thierry d'Alsace, et un autre de la famille des Bertulf, un plan de Bruges au XII^e siècle et enfin diverses poésies contemporaines sur le meurtre de Charles le Bon.

Dans son introduction, M. Pirenne examine le caractère de l'œuvre de Galbert, l'époque de sa rédaction, son authenticité, etc., et donne d'utiles renseignements sur la biographie de l'auteur. Il énumère enfin les manuscrits et les diverses éditions du texte qu'il publie.

De toutes les sources relatant le meurtre de Charles le Bon (2 mars 1127) la plus importante et à la fois la plus intéressante est sans contredit le récit de Galbert de Bruges. On ne connaît malheureusement presque rien de la biographie de cet auteur. On sait toutefois qu'il était Brugeois, et appartenait probablement au clergé de la collégiale de S^t Donatien à Bruges. Mais il est certain qu'il a dû connaître personnellement Charles le Bon et qu'il avait même avec lui des rapports très étroits. Il était, en effet, notaire, c'est-à-dire employé dans la chancellerie comtale et, comme tel, il a eu des relations suivies avec le comte lui-même.

Il est curieux de constater que le récit de Galbert n'a pas été connu au moyen-âge, tandis qu'un autre, beaucoup moins intéressant et beaucoup plus bref, celui de Walter ou Gauthier, archi-

¹ *Acta Sanctorum*, Mars I; edd. Henschen et Papebroch.

diacre de Théroouanne, y a joui d'une grande faveur. D'ailleurs, après le XIV^e siècle, l'historiographie flamande a même abandonné ce chroniqueur et s'est inspirée de la tradition populaire qui attribue le meurtre de Charles le Bon à la famille de Straeten. L'œuvre de Galbert ne répondait du reste pas, il faut le dire, au goût de son époque. Elle n'était qu'un « journal » relatant naïvement et sans prétention littéraire aucune les événements qui s'étaient passés à Bruges pendant les années 1127 et 1128. Galbert n'avait pas eu le temps de faire une rédaction définitive des notes qu'il avait prises, sinon il eût certainement modifié le style et corrigé les imperfections et les contradictions de son travail. C'est ce qui augmente encore sa valeur pour l'historien. Sa narration vivante, colorée et pittoresque est en même temps d'une fidélité remarquable et d'une exactitude scrupuleuse.

On ne comprend pas que l'authenticité du récit de Galbert ait pu être mise en doute. Et cependant un savant allemand, M. Hennig, dans ses *Nibelungenstudien*¹, a prétendu que Galbert était une sorte de poète épique, un trouvère en prose, un *Spielman* dont le moindre souci a été de nous faire connaître les événements dans leur réalité. M. Pirenne montre clairement que les raisons invoquées par ce savant ne résistent pas à l'examen. Le caractère poétique et pittoresque de l'œuvre de Galbert provient précisément de ce qu'elle a été rédigée sous l'impression immédiate des événements. L'auteur nous raconte lui-même comment « au milieu des périls et des combats » il consignait brièvement sur ses tablettes de cire ce qu'il apprenait. Ensuite, quand il en trouvait le loisir, il rédigeait quelques pages d'après ces notes informes et c'est cette rédaction, faite à intervalles irréguliers, que nous possédons. L'examen du texte le prouve d'ailleurs à l'évidence. Dans son état actuel il se compose de trois parties écrites à des époques différentes :

1^o §§ 15 à 67; 72 à 85, écrits pendant les mois de mars, avril et mai 1127.

2^o §§ 1 à 14; 68 à 71; 86 à 92, écrits après le 22 mai 1127 et avant le mois de février 1128.

3^o §§ 93 à 132, écrits pendant les mois de février à juillet 1128.

Cette œuvre si pittoresque et à la fois si naïve est d'une

¹ Strasbourg 1883, p. 27 et suiv.

importance considérable, non seulement pour la connaissance exacte de l'événement célèbre auquel elle est spécialement consacrée, mais aussi pour l'histoire politique et constitutionnelle de la Flandre au XII^e siècle. Elle contient des détails curieux concernant l'organisation judiciaire, les constitutions urbaines, etc. En outre elle offre un grand intérêt pour l'histoire des relations de la France et de la Flandre au moyen-âge ¹. Elle est donc, à plus d'un point de vue, une des sources les plus importantes de notre histoire.

H. VANDER LINDEN.

L'Ordonnance Cabochienne (1413), publiée par A. COVILLE, maître de conférences à la Faculté des lettres de Caen. In-8°, XII-202 pages. Paris, Picard, 1891.

L'Ordonnance Cabochienne est un document très important pour l'histoire des institutions de la France au XV^e siècle. Bien qu'elle n'ait jamais été appliquée, elle contient des dispositions du plus haut intérêt, car elle reproduit nettement les tendances de la classe la plus éclairée de la population à cette époque, et elle fait connaître de cette manière les défauts des institutions existantes. Les historiens français se sont souvent servis déjà de ce texte célèbre, mais ils n'en possédaient que des éditions inexactes, telles que celles de Fontanon et d'Isambert. M. A. Coville, l'auteur d'un très bon livre sur *les Cabochiens et l'Ordonnance de 1413*, a publié récemment, dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, une édition qui est infiniment supérieure aux précédentes; il donne la leçon d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, jadis conservé à Blois, dans la librairie d'Orléans. Dans les notes qu'il a jointes à ce texte très complet, M. Coville indique les principales variantes des différents manuscrits, des rapprochements entre certains articles ou dispositions semblables des ordonnances antérieures. Il a édité en outre, en appendice, des extraits du

¹ Un passage de Galbert a même servi dans les contestations relatives au droit de suzeraineté entre les rois de France et les comtes de Flandre. V. Pirenne, p. 158, note 1.

Journal de Nicolas de Baye sur la publication et sur la révocation de l'Ordonnance. Le volume se termine par une excellente table des matières et des noms propres.

L'*Ordonnance Cabochienne* a été publiée à une des époques les plus troublées de l'histoire de France. Au milieu du règne de Charles VI, le royaume se trouvait dans une situation lamentable. Déchirée par la guerre civile, épuisée par la lutte contre l'étranger, la France défailait. L'administration royale ne fonctionnait plus au milieu de ces désordres. Les dépenses considérables du duc Louis d'Orléans, qui s'était emparé du pouvoir pendant la maladie du roi, avaient encore accru la détresse du pays ; les agents financiers agissaient en maîtres et ne versaient au trésor que la moindre partie des recettes ; les sénéchaux et les baillis n'obéissaient plus aux ordres du pouvoir central.

En 1412, une révolution était sur le point d'éclater : le duc de Bourgogne se trouvait à la tête du parti réformateur et rencontra un grand appui dans la populace parisienne. A Paris même, on voit deux partis réclamer tous deux des réformes, d'un côté, l'Université et la haute bourgeoisie, qui se rendent compte de la nécessité de mettre fin aux abus et qui prendront la plus grande part à la rédaction de l'Ordonnance Cabochienne ; de l'autre, la masse populaire, les petits métiers, ayant à leur tête les bouchers et leur chef Caboché, qui agissent avec trop de violence et qui, par suite de leurs excès, amèneront une réaction au bout de très peu de temps.

Les Etats généraux de Langue d'Oïl, de janvier-février 1413, tenus après la paix d'Auxerre (22 août 1412), avaient déjà préparé l'Ordonnance qui prit le nom d'Ordonnance Cabochienne. Ce fut le carme Eustache de Pavilly qui, le 13 février, dans une audience à Saint Pol, prononça un remarquable discours en faveur des réformes. Ensuite un maître ès arts lut un long rouleau rempli de doléances et de requêtes. Les requérants demandèrent en terminant l'institution d'une grande commission chargée de redresser leurs griefs.

De là est sortie l'Ordonnance Cabochienne. En effet, peu de jours après, le roi désigna un certain nombre de commissaires qui devaient entreprendre le grand travail de réformation demandé par les Etats.

Pendant ce temps, Paris était en proie aux dissensions intestines. A la fin d'avril 1413, le parti démagogique, conduit par

les Bouchers, Ecorcheurs et Cabochiens, réussit à produire, presque chaque jour, de violentes émeutes. C'est au surlendemain (24 mai) de la journée la plus agitée que, pour racheter leurs excès et donner un prétexte sérieux à leur domination tyrannique, les Cabochiens, introduits devant le roi et son conseil, demandèrent la promulgation de l'Ordonnance préparée en silence. Deux jours après, le 26 mai, le roi la faisait publier. Elle constitue un code administratif et politique. Elle ne compte pas moins de 258 articles, divisés en onze chapitres, qui traitent du domaine, des monnaies, des aides, des trésoriers, des guerres, de l'hôtel du roi, de la chambre des comptes, du parlement, de la justice, de la chancellerie, des eaux et forêts et des gens d'armes.

L'Ordonnance Cabochienne, qui apportait dans l'administration financière et dans l'ordre judiciaire d'excellentes réformes et qui fut approuvée par les hommes les plus opposés aux excès des Cabochiens, ne fut malheureusement pas mise en vigueur. Les Cabochiens l'avaient fait promulguer, ils étaient incapables d'en assurer l'exécution. Leur domination ne devait d'ailleurs être que de courte durée. Le 4 août ils subirent une défaite complète à Paris même et furent dispersés.

Alors commença une réaction rapide. Elle eut le tort de s'attaquer aussi à l'Ordonnance du 26 mai, qui en somme n'était pas une œuvre du parti Cabochien. Dans un lit de justice tenu le 5 septembre de la même année, cette Ordonnance fut « cassée, annulée, révoquée, abolie et du tout mise au néant. »

H. VANDER LINDEN.

P. DUBOIS : **De Recuperatione Terre Sancte**, publié par CH.-V. LANGLOIS, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris. In-8°, XXIV-144 pages. Paris, Picard, 1891.

Le *De recuperatione terre Sancte* est un traité de politique générale, composé par P. Dubois, avocat des causes ecclésiastiques au bailliage de Coutances, bien connu pour les manifestes qu'il rédigea pendant la lutte de Philippe le Bel et de Boniface VIII. Cet ouvrage, des plus curieux, n'avait été imprimé jusqu'à

présent que dans le recueil assez rare et fort incommode de Bongars¹.

M. Langlois vient de fournir aux historiens une excellente édition critique, d'après le manuscrit du Vatican, dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*. Il y a joint en appendice un mémoire du même auteur, qui est une sorte de post-scriptum ajouté, peu de temps après sa rédaction, au grand traité de P. Dubois. Les notes de l'éditeur donnent de nombreux détails sur les sujets traités dans le *De recuperatione* et indiquent les analogies qui existent entre celui-ci et le *De abbreviatione*, œuvre encore inédite de P. Dubois, dont M. Langlois publie pour la première fois d'importants fragments.

De tous les nombreux écrits de P. Dubois le plus intéressant est sans contredit le *De recuperatione terre Sancte*. Il fut composé entre le 5 juin 1305, date de l'avènement de Clément V, et le 7 juillet 1307, date de la mort d'Edouard I, roi d'Angleterre. Pierre Dubois s'adresse au roi d'Angleterre et lui offre ses services. Mais, sous prétexte de montrer les moyens de conquérir la Terre Sainte, il développe habilement ses idées sur les questions politiques et sociales et indique ses plans de réforme.

On ne peut considérer P. Dubois que comme un utopiste pour son époque. Ses contemporains ne pouvaient, à coup sûr, le prendre au sérieux. Nous savons d'ailleurs que tous les efforts qu'il fit pour entrer dans le conseil du roi de France échouèrent; il ne put influencer en aucune façon la politique de Philippe le Bel. M. Langlois dit très bien dans son Introduction (p. XV) : « On est tenté aujourd'hui de considérer Pierre Dubois comme le premier publiciste de son temps et de croire que, parce qu'il eut une personnalité forte, son rôle fut considérable. Prenons garde de céder à une illusion très naturelle. Nous goûtons son originalité, qui tranche sur la scolastique banale de tous ceux qui ont traité au moyen-âge de la politique. Mais le moyen-âge a fait peu de cas de l'originalité; les rares « penseurs » qui vécurent alors restèrent obscurs. » Il en fut de même de P. Dubois. Il ne parvint pas à attirer l'attention du prince sur son chef-d'œuvre, le *De recuperatione*, qui contenait trop de

¹ BONGARS, *Gesta Dei per Francos*, t. II, pp. 316-361.

« rêves chimériques, d'aphorismes révolutionnaires et de remontrances qu'un véritable homme d'Etat n'aurait pas jugé à propos d'exprimer. » Dans ce mémoire il prêchait en effet la suppression du pouvoir temporel des papes, la confiscation par les couronnes des biens des églises et des couvents; il recommandait l'arbitrage international comme moyen d'assurer la paix perpétuelle entre les peuples de l'Occident, fédérés en « états-unis » sous la haute suzeraineté du roi de France; il s'élevait contre le célibat ecclésiastique et proposait de remplacer les monastères de femmes par des « lycées de jeunes filles », au programme desquels la médecine serait inscrite; il se posait en champion de l'enseignement des langues vivantes, s'intéressait à la réforme des programmes de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur, et à la composition des livres de classe; il voulait la codification et la simplification des lois, une procédure nouvelle; il prêchait l'émigration, la colonisation des pays lointains, etc., etc.; « voici un homme enfin, dit M. Langlois, prématurément « patriote » et nourri, quoique partisan enthousiaste de la monarchie, de la moelle républicaine de l'antiquité, qui, traînant dans la boue les chefs et les membres de l'Eglise, parle des « iniquités papales » comme un réformé, des lois comme s'il avait déjà « l'idéal juridique de la Révolution française », du bien public comme s'il en avait conçu l'idéal de justice, et de la culture intellectuelle comme un disciple de la Renaissance. »

P. Dubois reste cependant de son siècle. Au premier examen de son œuvre, on s'aperçoit bien vite de son manque de critique, de son inexpérience; « en dépit d'efforts méritoires, il n'a fait que bâtir, comme les scolastiques, des édifices *a priori*, fragiles, cimentés d'hypothèses naïves ou de citations empruntées aux quatre bibles des gens de son siècle et de sa profession : les Testaments, le Digeste, le Canon et Aristote. » Il n'en est pas moins une des figures les plus originales et un des auteurs les plus intéressants du moyen-âge : il a traité avec une remarquable largeur de vues et avec beaucoup d'intelligence un grand nombre de questions qui aujourd'hui même passionnent encore tous les esprits.

H. VANDER LINDEN.

La Flandre héroïque, *épopée flamande des origines du comté*, par PAUL RENAN (Thil Lorrain), M^{me} V^e Massin Verviers et chez tous les libraires du royaume. Prix : fr. 3-50.

Voici une œuvre de haute portée politique et sociale, de généreuse conciliation, dont, nous l'espérons du moins, le pays se souviendra. C'est la Wallonnie qui tend la main à la Flandre et qui, noblement, se plaçant au dessus des passions mesquines et viles, de toutes les platitudes des polémiques sans cœur, des ambitieux qui font fi du patriotisme, crie à sa noble émule : « Amie, souviens-toi que nous sommes sœurs et que ce n'est pas trop de nos deux dévouements pour sauver la patrie ! » Hélas, depuis le seizième siècle, a-t-elle jamais été plus malade, a-t-elle jamais couru de plus grands périls que ceux qui la menacent à cette heure ? C'est la Wallonnie, qui, animée d'un profond sentiment d'enthousiasme et d'admiration, crie à cette sœur aimée : « Vois comme je te comprends bien, comme je t'aime, avec quelle émotion dans l'âme, quelle caresse dans la voix, quelle exaltation dans la tête, je chante tes premiers vagissements, tes premières douleurs, tes écrasements, tes redressements soudains, tes luttes géantes et tes superbes triomphes ! Quel est celui de tes enfants qui a su ainsi t'aimer, ainsi te célébrer, te chanter ainsi ? Dis, sœur adorée, pourquoi me haïrais-tu, quand tu ne peux rien sans moi, comme je ne puis rien sans toi ; quand notre désunion, c'est la mort ; quand notre union, c'est la vie et le salut ! »

Telle est la haute portée d'un travail qui proclame une fois de plus la raison d'être de notre fraternité nationale : « l'Union fait la force ! »

Essayons de donner une pâle idée de cette œuvre qui, pour notre pays, est un véritable événement littéraire.

Baudouin 1^{er}, que nos chroniques contemporaines surnomment le *Ferréen* (Ferreus) vient d'expirer. Son fils Baudouin II, après avoir refoulé les Normands qui veulent profiter de son extrême jeunesse pour recommencer sur le sol flamand leurs excursions dévastatrices, songe, pour arriver à leur fermer la Manche, à s'allier avec Alfred-le-Grand, beau-fils de sa mère Judith, et à épouser la princesse Eltrède, sa cousine, la plus jeune des filles du monarque anglais.

Avec une petite escadre qu'il croit suffisante pour repousser

au besoin une attaque des Normands, il fait voile vers l'Angleterre. Une tempête effroyable disperse sa flotte, engloutit son navire et le jette inanimé sur une grève aride, non loin d'Ethelinga, l'Ile noble. La jeune comtesse Edith, châtelaine du lieu, le découvre, inerte, sur le rivage, le rappelle à la vie, le fait transporter dans le château-fort et, pendant sa maladie qui dure six semaines, lui prodigue les soins les plus dévoués.

Rien de plus coquet, de plus gracieux, que ce charmant épisode! Dans le délire de la fièvre, le comte révèle à la belle inconnue les desseins qui l'amenaient dans l'île; mais, pendant les semaines de la convalescence, au lieu de songer à la princesse qu'il venait demander en mariage, il s'abandonne doucement à la noble affection que la beauté, l'esprit, les grâces, les simples et solides vertus de celle qui l'a sauvé et qui l'entoure de si touchants égards, éveillent en lui. Ainsi commence ce roman d'une délicatesse, d'une pureté, d'une fraîcheur idéales.

Edith raconte au naufragé la dramatique histoire du règne d'Alfred-le-Grand, avec ses succès, ses revers, sa retraite dans l'Ile noble chez le bouvier d'un de ses troupeaux, ses nouveaux triomphes à Eddington, et les admirables institutions qu'il donne à son peuple enfin victorieux des Normands. Ce sont elles qui font de ce prince un type de roi non moins remarquable, mais plus pur, que celui de Charlemagne.

Baudouin raconte à son tour à la belle comtesse la vie de son père. Il commence par lui redire la part que prit ce héros à la bataille de Fontanet, qui laissa cent mille hommes sur le champ du combat, brisa en trois tronçons l'immense empire de Charlemagne et dont les conséquences n'ont d'égales dans l'histoire que la dislocation des vastes empires d'Alexandre-le-Grand ou de Napoléon. Pour triompher de ses deux frères, Lothaire avait permis aux Saxons de restaurer leur nationalité, leur culte et leurs antiques institutions. Louis le Germanique châtie leur désertion en faisant décapiter les chefs de toutes les grandes familles de la ligue nationale des Stillings, dont les débris, réfugiés en Danemark, soulèvent le Nord contre le midi, provoquent le massacre de tous les Francs qui se trouvent en Saxe, la ruine de Hambourg et les deux premières grandes invasions des Danois dans lesquelles se déploient les fureurs du fanatisme des sectateurs d'Odin contre les chrétiens. Tous les rivages de l'Occident, — du Danemark au détroit de Gibraltar, — pleurent

ces désastres irréparables. La luxueuse civilisation du califat de Cordoue, dont l'écrivain nous fait une si brillante peinture, menace elle-même de s'effondrer sous les coups des barbares, comme, dans les Gaules, le fait celle des Carlovingiens. Cette tempête a son dénouement sur le sol flamand, où le terrible vainqueur succombe sous les efforts de Baudouin dans une lutte fantastique des plus grandioses et des plus étranges.

Comme contraste aux récits de ces révolutions qui ébranlent tout l'Occident, l'auteur nous dépeint ensuite la radieuse évolution des sentiments que l'estime et l'admiration réciproques éveillent dans l'âme de ce beau couple au milieu des enchantements de l'Ile noble. Tableau ensoleillé de toutes les splendeurs printanières au dehors; de toutes les féeries de la passion naissante au fond de ces deux nobles cœurs si bien assortis. Baudouin fait l'aveu de son affection à la vierge pure dont il rêve de faire la comtesse de Flandre; mais celle-ci s'est juré de n'accepter pour époux que l'homme dont elle aura soumis la fidélité aux plus rudes épreuves, sans toutefois cacher au Ferréen sa profonde estime. Elle fait plus; elle lui laisse entrevoir que, si même, elle pouvait encore devenir sa femme, elle n'y consentirait qu'après une entrevue du comte avec Eltrède, cette princesse dont il venait demander la main. Elle la lui dépeint comme la plus belle et la plus charmante femme de l'Angleterre.

Dans ces entrefaites, arrive à l'Ile noble un barde qu'Edith accueille avec des égards et des attentions si délicates, si empressées et si affectueuses, que le comte sent la jalousie le mordre au cœur. Edith prie son nouvel hôte de raconter les révolutions scandinaves qui produisirent la seconde grande invasion des Normands. Le barde si tendrement choyé s'empresse de satisfaire les désirs de la ravissante châtelaine et raconte le règne éclatant d'Harald-aux-beaux-cheveux qui, pour créer l'unité centralisatrice de la nation, triompha de tous les Jarls de la Norvège, força les récalcitrants à l'émigration en Islande, en Suède, aux Hébrides, et remporta sur les Suédois la grande bataille navale d'Hafursfiörd qui mit en branle tout le Nord.

Les proscrits, sous la conduite d'Hasting, aident Gudrun, neveu d'Eric, à renverser celui-ci, qui s'était converti au christianisme et l'avait chassé, parce qu'il défendait le culte national. Ce culte, le barde, en un tableau superbe, le fait revivre sous

nos yeux, dans toute la grandeur sauvage de son farouche prosélytisme. Eric est tué dans une bataille, toutes les anciennes institutions sont rétablies, et, secondé des secours de Gudrun, Hasting s'élance à la dévastation du monde chrétien. Le barde demande alors à Baudouin de lui redire les exploits du féroce roi de mer qu'il doit connaître mieux que lui.

Dans ce tournoi d'éloquence, dont la comtesse est le juge suprême, Baudouin oppose au récit politique de son émule, celui des drames terribles qui s'accomplissent sur tous les rivages de l'Atlantique et de la Méditerranée. Bornons-nous à signaler, parmi tous ces tableaux sublimes, touchants ou lamentables, les épisodes de Sigwin, comte de Saintes, tuant, sans le connaître, son fils, ravi par les pirates; Hasting défiant les dieux pendant l'horreur de la tempête; l'épouvantable destruction de Luna, que le kongar croit être Rome; la mort tragique de Robert-le-Fort, dont le souvenir fera proclamer son fils, Eudes, roi de France, et la défaite d'Hasting près de Gand, qui vaut aux Flamands quinze années de paix et de prospérité, pendant lesquelles nul pied scandinave ne sera plus assez osé pour fouler le sol du Flanderland.

Les éloges d'Edith et du barde semblent lui prouver qu'il est sorti victorieux de la lutte engagée. Aussi est-ce le cœur calme qu'il va s'abandonner aux douceurs du repos. Mais, hélas, quel réveil! Pendant son sommeil, Edith s'est enfuie avec le barde. Il faut lire, dans les pages palpitantes qui nous le dépeignent, son affreux désespoir, sa course échevelée à la poursuite des fugitifs, son retour, l'arrivée d'une fausse princesse Eltrède, les séductions par lesquelles elle cherche à le rendre infidèle à celle qu'il aime en dépit de tout, le retour d'Edith, qui n'est autre que la véritable Eltrède, accompagnée du barde qu'escortent un corps d'Anglo-Saxons et ses chers flamands qu'il a tant regrettés. C'était Alfred-le-Grand lui-même. Le roi le ramène à Londres où se célèbre son mariage.

Mais voilà qu'au milieu des réjouissances du festin de noces, un courrier s'élance dans la salle, annonçant qu'une flotte danoise, commandée par Wurm et ses alliés, remonte la Tamise. Nous croyons assister au combat naval où Baudouin se signale aux côtés du roi sous les yeux d'Eltrède, tant il est décrit avec cette puissance d'imagination qui nous captive et nous exalte. Quelle vibration, quelle verve, quelle admirable intuition du passé!

Les Danois sont rejetés dans l'Escaut, tandis que Baudouin, Eltrède et Alfred-le-Grand abordent à Arras, où on retrouve Judith qui a gouverné le pays en l'absence de son fils. C'est le bonheur ! C'est le délire ! Le comte se sépare du roi qui regagne l'Angleterre, et vole au secours des Suèves, des Saxons, des Ménapiens que déciment les barbares après s'être emparés de l'abbaye de Gand. Baudouin, les prenant en flanc, les refoule, les défait dans la forêt de Mormal, et, au printemps, les chasse de Courtrai dont ils avaient fait leurs quartiers d'hiver.

Les jetant sur la Neustrie, il aide Louis de France, âgé comme lui de dix-huit ans, à les écraser à Saulcourt en Vimeu, où ils leur tuent neuf mille hommes. Ils les forcent ensuite à gagner la Belgique lotharingienne pour éviter un complet anéantissement. Saisi dans une ferme où il s'était réfugié, Hastings qui était accouru au secours de Wurm, meurt dans des tortures épouvantables, expiant ainsi toutes celles qu'il avait fait endurer à ses victimes.

Désormais nulle invasion normande n'osera plus dévaster la Flandre qui, trempée dans ces luttes de géant, va commencer le cours de ses splendides destinées.

Tel est le canevas aride et décharné de cette œuvre maîtresse, dont a tout lieu de se glorifier notre pays. Jamais aucune plume d'écrivain n'avait encore ainsi replacé la Flandre au milieu des grandes révolutions des nations européennes dont, pendant toute son histoire, elle va subir les réactions sans cesse renaissantes. Quel autre petit peuple aurait pu de la sorte supporter de semblables atteintes sans en être écrasé ? Elle, au contraire, sort victorieuse de ces luttes, qui lui fournissent l'occasion d'affirmer sa puissante vitalité, et de devenir la contrée la plus florissante de l'Europe jusqu'au jour où la fatale maison de Bourgogne commence pour elle la période du despotisme qui doit la conduire à la ruine, à l'épuisement et presque à la mort. Quelle leçon pour les peuples, s'ils pouvaient profiter des enseignements de l'histoire et comprendre que, en dehors de la science, de la justice et de la liberté, les nations sont nécessairement condamnées à périr.

Que devons-nous le plus admirer ou de l'art avec lequel sur une trame légère comme une toile d'araignée, une idylle exquise, chaste et simple comme une pastorale antique, l'auteur a su broder ces grandes révolutions de l'Europe occidentale, ces commotions effrayantes qui, l'ébranlant sur ses bases, firent

crouler l'ancien monde et enfantèrent toutes les nations modernes, ou de la sensibilité avec laquelle, au milieu de ces embrassements et de ces exterminations, de ces effroyables convulsions d'un monde qui se meurt, il trouve sans cesse le moyen de faire vibrer les fibres du cœur les plus délicates, les plus suaves et les plus attendrissantes? Ce que le moyen-âge a créé de plus exquis, renaît sous sa plume, débarrassé du merveilleux qui l'entachait, mais revêtu de la nervosité de notre siècle agité, qui a dû être celle de ces temps de puissantes transformations.

Après l'éloge, un mot de critique.

Comment l'auteur, quand Baudouin retrouve ses compagnons de naufrage oublie-t-il de penser à ceux qui ne sont plus, lui qui les a tant de fois regrettés dans le cours du récit? Comment dans la belle scène des adieux de Baudouin à sa chère Flandre et aux populations qui saluent son départ, a-t-il oublié la mère de notre héros?

Nous croyons en avoir trouvé une explication plausible. L'œuvre, comme nous l'apprend l'auteur, a été écrite avant 1866. L'écrivain croyait alors à la mort de Judith, comme le prouve la ligne 6 de la page 123. Il aura sans doute plus ou moins profondément remanié son œuvre au moment de l'impression; mais ce ne n'est qu'après la publication du sixième récit, que de nouvelles recherches l'auront convaincu que Judith vivait encore. Voilà pourquoi nous pouvons assister plus tard à l'entrevue de la reine-comtesse avec Alfred-le-Grand.

A la page 121, ligne 26, nous lisons aussi *Guttorm*; il faut évidemment *Gudrun*. A la page 101, ligne 25, nous trouvons *résolus de profiter de cette querelle*, rédaction primitive que le prote a négligé de supprimer, tout en refaisant la phrase selon l'heureuse correction de l'auteur. A la page 34, nous trouvons dans notre exemplaire le vers cinquième corrigé comme ceci : « Doux est de l'alouette *émergeant* des guérêts. » Nous avons aussi remarqué quelques répétitions de mots, ne faisant pas image, à des distances trop rapprochées. Ce sont là des taches légères, faciles à corriger dans une nouvelle édition, mais que nous nous sommes fait un devoir de signaler.

Une telle œuvre mérite de voir disparaître jusqu'aux moindres imperfections, car elle doit rester une des gloires de la patrie flamande.

LOUIS ROBERT.

Les distractions poétiques d'un juge de paix, par LUCIEN SPRINGUEL. Liège, Vaillant-Carmanne.

Combien y a-t-il d'abonnés de la *Revue* qui connaissent l'œuvre charmante dont nous venons de donner le titre? Hélas, fort peu, probablement. M. Springuel est belge, c'est tout dire. En retour, il ne paraît guère à Paris de pochades, de recueils de vers nauséabonds, excentriques ou grotesques, qui n'aient le privilège d'attirer notre attention. Nous sommes Belges, ils sont français. Tous nos journaux parlent de ceux-là; bien rares sont ceux qui disent un mot des œuvres nationales. Et l'on se plaint que la Belgique n'ait pas de littérateurs, quand, de la sorte, la presse en fait fi!

Eh bien, les *Distractions poétiques*, n'en déplaise à ces dédains, étaient dignes d'attirer l'attention de tous les gourmets littéraires qui aiment les choses fines, délicates, spirituelles, gentiment ciselées, pleines d'humour et de ce sel gaulois que nos pères savaient si religieusement savourer. Comme ces vers sont faciles, aisés, d'un tour charmant et naturel, bien français, j'allais dire bien dix-huitième siècle, sentant leur Berchoux, leur Parny, leur Chaulieu, leur Marivaux, leur Roucher, leur Gresset, voire même leur Beaumarchais. Rien de notre siècle de névrosiaques! C'est coquet, gentil, piquant, plein de verve galante et discrète, parfois faisant perler une larme à l'œil, plus souvent provoquant un malin sourire, car le poète a autant de cœur que de malice, et ce n'est pas le moindre charme de ces vers légers et sympathiques, qui nous révèlent une âme belle et bonne, aimant la vie, riant de ses travers, mais n'ayant jamais la tentation de la maudire.

Lisez plutôt ce poème héroï-comique de l'*Araignée*, avec ses charmants épisodes de Pellisson, de Grétry, de David, de Mahomet. Comme l'auteur nous peint cette mère modèle, cette fileuse incomparable, cette batailleuse héroïque, sensible à la musique, à l'affection, d'une intelligence si pénétrante! Pourquoi l'auteur ne nous a-t-il rien dit de l'ingénieuse céramiste, qui suspend de si beaux vases à la pointe des feuilles et des brins d'herbes, de l'épouse cruelle qui dévore le mâle qui a le malheur de l'approcher? C'est une lacune. Et dans cet autre poème burlesque, l'*Ane vaillant*, avec quelle désinvolture ne se gausset-il pas des médecins et des avocats, de leur charlatanisme et

de leur rapacité? Quelle satire maligne, égratignant et ferme encore, tout en faisant patte de velours! Que de traits alertes dans les mordants et rapides dialogues des deux comédies intitulées : *Cancans* et le *Bretteur*. Parfois on se sent tout attendri, ou séduit par des peintures exquises, ou souriant aux fines malices de ce moqueur qui connaît si bien les femmes. Nous lui reprocherons cependant les longues tirades que le public ne supporte plus à la scène. Suivent quatre *Conférences humoristiques* en vers, d'une saveur légèrement épicee, qui ont dû bien faire rire les dames elles-mêmes. Quel éloge de ces dames, dont il va rapporter tout le mal qu'on en dit, mais en se défendant de croire un traître mot de toutes les calomnies que cependant il recueille *con amore* avec la plus complaisante sollicitude. Patience, les hommes ont bientôt leur tour, et cette fois ... mais cette fois n'appuyons pas. Le *Sermon après le bal* est tout simplement délicieux, et les *Diners d'aujourd'hui* complètent la série de ces discours, qu'assaisonnent tant de traits subtils. Le volume, d'une remarquable beauté d'impression, se termine par des odes, des épitres, des épitaphes, des épigrammes, des promenades, des dialogues, des poèmes d'amour, absolument comme cela se passait au temps jadis. Même ton, même galanterie, même philanthropie, même grâce, même esprit.

Cours de style, à l'usage des élèves des classes inférieures des établissements d'enseignement moyen et des divisions supérieures des écoles primaires, par N. FASSOTTE-PÉTRY. Dison, B. Dubois.

Ce livre est appelé à rendre un réel service à l'enseignement, car il est simple, méthodique, très complet, exempt des vieilleries des cours de littérature encore en usage dans nos établissements. L'auteur s'occupe d'abord de l'étude des mots, qu'il rattache à leurs familles naturelles. Vient ensuite l'étude de la phrase, qui a pour but de rompre les élèves à toutes les formes de la phraséologie, tant au point de vue grammatical qu'au point de vue littéraire. Aux tournures vicieuses, l'auteur oppose sans cesse les formes élégantes et choisies. L'élève ainsi préparé peut aborder les narrations, les descriptions, les lettres, les petites dissertations. C'est un ouvrage élémentaire excellent, calqué tout entier sur le plan et la méthode préconisés dans les quatorze volumes de la *Mosaïque littéraire*.

Cours élémentaire d'algèbre, théorique et pratique, à l'usage des écoles moyennes, par HACCOUR. Namur, Wesmaël-Charlier. Prix : fr. 1,75.

Nombreux sont les ouvrages d'algèbre destinés à nos écoles moyennes; bien peu échappent à l'examen d'une critique raisonnée. Plus préoccupés de faire preuve d'érudition que d'être simplement utiles aux élèves, la plupart des auteurs multiplient, comme à plaisir, les difficultés et rendent ainsi l'étude de leur manuel inabordable aux commençants. Nous félicitons M. Haccour d'avoir su se garer de ce travers. Avant tout, il s'est proposé de se mettre à la portée des élèves. Selon nous, il y est parvenu. L'exposition de la partie théorique, simple, claire, méthodique, serait parfaite si l'auteur y intercalait la recherche du reste de la division d'un polynôme entier en x par le binôme $(x \pm a)$. La connaissance de ce point faciliterait aux élèves la décomposition des trinômes mentionnés à la page 33, au 4^e numéro du paragraphe 98, et surtout leur ferait saisir pourquoi $\frac{0}{0}$ n'est pas toujours le symbole de l'indétermination, spécialement si le chapitre des rapports et proportions suivait celui des égalités.

La partie pratique est des mieux ordonnée; elle présente un ensemble d'exercices numériques et littéraires, et de problèmes très intéressants et capables de provoquer la sagacité des élèves. Nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir su, par des solutions modèles, attirer attention de ceux-ci sur les parties qui constituent la résolution des problèmes algébriques : *a*) mise en équation; *b*) résolution du système; *c*) réponse; *d*) vérification; *e*) applications numériques quand le problème est à données littérales.

Les questions d'intérêt, d'escompte, de mélange, d'alliage, déjà exposées dans l'introduction au cours d'algèbre du même auteur, sont ici reprises et traitées avec des développements suffisants.

Quant aux discussions des formules algébriques, elles cessent de présenter aux élèves les difficultés qui, dans les autres manuels, sont si rebutantes, car l'auteur les déduit des solutions de problèmes dont les données ont pour eux un sens précis et bien déterminé.

L'ouvrage est terminé par la série des questions algébriques posées au concours des écoles moyennes de 1854 à 1890.

En résumé, le livre de M. Haccour est appelé à un grand succès. La clarté des démonstrations et des solutions est encore facilitée par une heureuse disposition des calculs et une netteté de caractères qui fait honneur à la maison Wesmaël.

Manuel d'algèbre élémentaire à l'usage des écoles normales primaires, moyennes et industrielles, par J. MAINGIE. 3^e édition. Namur, Wesmaël-Charlier. Prix : 2 fr.

Un des plus grands inconvénients de cet ouvrage, c'est sa destination multiple. Elle constitue pour les élèves qui fréquentent ces diverses catégories d'écoles une immense difficulté, celle de faire un choix entre ce qui convient à chacune. Ce qui est propre au manuel destiné à une école moyenne c'est : 1^o) l'exposition méthodique des matières ; 2^o) l'absence de toute définition d'une compréhension plus difficile que la chose définie. Or, nous constatons, avec regret, que le livre de M. Maingie ne répond pas exactement aux deux derniers desiderata.

De quelle utilité peut être, pour de tels élèves, la divisibilité des nombres par B^m et ses diviseurs, par B^{m+1} et leurs diviseurs ? Pourquoi l'insistance de l'auteur sur la décomposition en facteurs des n^{os} 60, 61, 67 ? Cela n'est plus du ressort des écoles moyennes et des écoles normales primaires. De quelle utilité peut être pour ces élèves la définition suivante : « Une égalité est l'expression de la relation de la valeur de deux formes d'un même nombre ? » Cependant M. Maingie semble y tenir énormément puisqu'il y revient par deux fois (page 2, n^o 4 ; p. 94, n^o 123).

Ce n'est pas que nous cherchions la petite bête dans le livre de M. Maingie. Nous nous plaisons, au contraire, à reconnaître qu'il renferme de nombreux exercices intéressants, de nature à provoquer la spontanéité de l'élève, que le chapitre consacré à la discussion des problèmes ne manque ni de méthode ni de clarté d'exposition, que cette nouvelle édition renferme, en plus que ses aînées, les chapitres IV, V, VI, sur la transformation des égalités, les rapports et proportions, les formules relatives à la résolution des problèmes d'intérêt, d'escompte, que nous voudrions voir placées au commencement du livre, car elles constituent, en grande partie, le programme de la seconde année d'études des écoles moyennes. Ajoutons, ce qui n'est pas

à dédaigner par le temps qui court, que M. Maingie a fait suivre son livre d'un vocabulaire français-flamand de la terminologie algébrique.

Géométrie élémentaire, comprenant les principales questions posées aux examens de l'Ecole militaire, par L. THÉLIE, t. IV.
Prix : 2 fr. Namur, Wesmaël-Charlier.

Comme le titre l'indique, ce tome IV, ainsi que ses aînés, est surtout destiné aux jeunes gens qui se préparent à subir l'examen d'entrée à l'école militaire, à ceux surtout qui, mal exercés, éprouvent, au dernier moment, la nécessité, non d'apprendre la géométrie, mais de se briser aux solutions de *problèmes* spéciaux et aux *théorèmes* qui ont cessé de leur être familiers. Le livre de M. Thélie ne revêt donc pas le caractère d'un livre classique proprement dit, car il n'est que la *solution* des exercices d'application que les élèves doivent nécessairement trouver par eux-mêmes dans un enseignement méthodique. Ici, on leur fournit des solutions toutes faites. C'est le but que s'est proposé l'auteur. Mâcher la besogne à ceux qui, sans cela, ne peuvent que s'attendre à un échec certain.

M. Thélie, qui est professeur à l'école normale, sait parfaitement, en effet, que dans un enseignement bien ordonné, la bonne méthode prime tout, et que le premier devoir du vrai professeur, loin de consister à donner des solutions élaborées aux élèves, a surtout pour objet de les initier aux secrets des méthodes d'investigation.

Ne prenons donc l'ouvrage de M. Thélie qu'en nous plaçant au point de vue de l'auteur, celui de chauffer les jeunes gens mal préparés, pour les mettre à même de subir des examens de géomètre arpenteur ou d'élève de l'école militaire.

Oefeningen op de Nederlandsche Spraakleer ten gebruike der gestichten van middelbaar onderwijs, door SLEECKX. —
Eerste deel : *Leer van de Vormen*. — Namen, Wesmaël-Charlier.

Deux recueils d'exercices viennent dignement compléter l'excellente *Nederlandsche Spraakleer* du même auteur.

Dans la première partie, celle que nous présentons aux lecteurs de la *Revue*, il ne s'agit encore que d'applications à

la lexicographie. Cependant quand le besoin s'en fait sentir, le professeur n'hésite pas à traiter certains points plus spécialement réservés à la syntaxe (l'emploi des cas, par exemple). Nous approuvons d'autant plus facilement ce procédé que, comme le dit l'écrivain dans son Avant-propos, la *Spraakleer* et les *Oefeningen* sont destinés aux élèves qui possèdent déjà les premiers principes de la grammaire.

Disons immédiatement que les nombreux exercices inclus dans ce volume (trop nombreux peut-être) sont habilement coordonnés et dénotent le dessein bien arrêté d'éviter les phrases triviales et baroques qui généralement font le plus bel ornement des recueils de ce genre. Aussi élèves et professeurs y trouveront-ils un aide précieux pour l'étude de la langue maternelle.

Qu'on nous permette toutefois de dire toute notre pensée. Dans l'étude des langues, quelles qu'elles soient, nous ne sommes pas partisan de ces exercices en phrases détachées. Sauf peut-être pour certaines particularités de la déclinaison, de la formation du pluriel et de la conjugaison, la langue néerlandaise surtout n'est jamais de nature à embarrasser les élèves familiarisés avec les notions élémentaires. Nous redoutons par dessus tout l'écœurement monotone d'un enseignement basé sur toutes ces applications écrites ou orales, faites en phrases isolées. Les textes suivis, surtout quand ils ont pour sujet des récits dramatiques, intéressants, parlent tout autrement à la curiosité, à l'esprit et au cœur de l'enfant.

M. Sleeckx semble, du reste, partager cette manière de voir, puisque, dans plusieurs chapitres, il intercale des narrations ou des descriptions formant un tout complet. Tout peut rentrer dans des passages de ce genre. Alors à quoi bon ce déchiquetage de pensées disparates, qui énervent l'élève en l'ennuyant et en dispersant son attention?

Ce qu'il faut surtout condamner sans merci dans ce genre d'exercices, c'est l'application d'une même règle à toute une série de phrases. Rien de moins pédagogique, de plus fastidieux.

Comme correctif, hâtons-nous d'ajouter que le présent recueil est infiniment supérieur à une foule d'autres du même genre. Nous ne conseillons pas moins à l'auteur d'abandonner un système plus préjudiciable qu'utile aux bonnes études.

THIL-LORRAIN.

De l'enseignement des langues anciennes. *Conférences faites aux étudiants en lettres de la Sorbonne, par MICHEL BRÉAL.* Paris, Hachette, 1891, in-16°, 154 pp.

Tandis qu'en Prusse les futurs professeurs de l'enseignement moyen sont préparés à leurs fonctions par un stage laborieux, porté récemment à deux ans, la France n'a pas encore eu l'énergie nécessaire pour entrer résolument dans cette voie, qui est décidément la bonne. Elle a compris néanmoins qu'il y avait quelque chose à faire pour initier les étudiants en lettres et en sciences à la mission qu'ils auront à remplir dans les lycées. Des cours et des conférences de pédagogie ont été créés depuis quelques années, non seulement à Paris, mais aussi dans plusieurs facultés de province. Au concours de 1890 pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement élémentaire des lycées et collèges, une place sérieuse a été faite à la pédagogie. Toutefois, comme l'a dit le rapporteur M. Gautier, l'épreuve pédagogique est encore loin du point où l'on voudrait la voir arriver. Sur les cent trente candidats qui avaient pris part aux compositions, trente deux seulement ont été admis à faire les épreuves orales. « Six d'entre eux ont fait de bonnes leçons; quelques autres ont péché dans leur exposition, par la forme plus que par le fond; les autres, malheureusement le plus grand nombre, non seulement n'ont rien eu d'original ni de personnel, mais se sont montrés peu riches en observation, peu arrêtés dans leurs sentiments; leurs affirmations, cherchées, hésitantes, étaient vite abandonnées dès qu'il leur semblait voir un moment de désapprobation dans le jury. Chacun d'eux pouvait disposer d'un quart d'heure; peu ont employé plus de dix minutes. »

Ces résultats, on le voit, ne sont pas brillants.

Certes des conférences pédagogiques, lorsqu'elles sont données par des maîtres tels que MM. Marion et Michel Bréal, offrent une utilité incontestable, surtout quand elles sont complétées par quelques mois d'apprentissage, comme on en a organisé récemment dans plusieurs facultés. Mais nous sommes persuadé qu'un stage d'une, voire de deux années, doit produire des résultats de beaucoup supérieurs à ceux qu'on peut attendre soit en France, soit en Belgique, d'un cours de pédagogie ou d'histoire de la pédagogie, si bien fait d'ailleurs qu'on le suppose.

Dans ses conférences de cette année à la Sorbonne, M. Marion a groupé autour de lui tous les candidats aux agrégations des divers ordres, littéraires et scientifiques, c'est-à-dire tous les candidats à la carrière de l'enseignement, auxquels se sont joints un certain nombre de maîtres répétiteurs de Paris.

Les conférences de M. Marion ont eu un grand et légitime succès. Mais eu égard au caractère plus ou moins disparate de son auditoire, le professeur a dû jusqu'à un certain point rester dans les généralités. Or, s'il y a des règles communes à toute espèce d'enseignement, il y en a d'autres qui sont propres à chaque branche du savoir humain et qui rentrent plutôt dans le domaine de la méthodologie. C'est cette idée qui a inspiré M. Michel Bréal lorsqu'il a demandé cette année au gouvernement français l'autorisation de faire pour les étudiants en lettres de la Sorbonne une série de conférences sur l'enseignement des langues anciennes.

Nos lecteurs connaissent M. Bréal. La plupart d'entre eux possèdent les ouvrages qu'il a consacrés à l'enseignement, notamment ses *Excursions pédagogiques* en Allemagne, en Belgique et en France. Ils savent qu'il y a peu de personnes en Europe mieux au courant que lui des questions relatives à l'enseignement supérieur et moyen. Ils auront apprécié à leur juste valeur l'élévation de ses vues, la clarté pénétrante de ses observations et la sagesse de ses conseils, qui tout en exhortant à un progrès contenu, mettent en garde contre les réformes trop brusques.

M. Bréal a voulu que les idées que, dans le cours de cette année, il a développées devant les étudiants de la Sorbonne ne fussent pas perdues pour les jeunes gens qui, en dehors de Paris, soit en France soit ailleurs, se préparent à la carrière de l'enseignement. Il a donc réuni ses conférences, y a ajouté quelques considérations nouvelles et a composé ainsi le merveilleux petit livre dont nous voudrions donner une idée à nos lecteurs.

M. Thomas, dans une des dernières livraisons de la *Revue*, a qualifié d'*aureolus libellus* l'ouvrage du chanoine Féron sur l'enseignement du latin. Cet éloge, dont nous ne voulons rien rabattre, s'applique certainement, avec non moins de justesse, aux conférences de M. Bréal. Nous sommes même persuadé que personne ne nous contredira lorsque nous affirmons qu'au point de vue de la forme, le livre du professeur français l'emporte considérablement sur celui de l'auteur belge.

Les conférences reproduites dans ce livre sont au nombre de six. Dans la première l'auteur recherche pourquoi on apprend le latin. La deuxième et la troisième sont consacrées à l'étude du latin dans le passé. La culture formelle de l'esprit fait l'objet de la quatrième. Enfin la cinquième et la sixième passent successivement en revue les différents exercices scolaires.

Dans l'avant-propos M. Bréal développe cette idée, à coup sûr très pratique, qu'en supposant même, ce qui ne lui paraît nullement démontré, que l'étude des langues anciennes finisse par disparaître de nos programmes, cette réforme en tous cas ne s'accomplira pas de sitôt. Il importe donc, en attendant que les bruyantes prophéties des réformateurs modernistes s'accomplissent, qu'on tire le meilleur parti possible de ces humanités classiques dont il est, paraît-il, de bon ton de médire, avec plus ou moins d'esprit, dans un certain monde, qui s'attribue naïvement le monopole des idées de progrès.

Quoi qu'on en dise, il y a de bonnes raisons à donner en faveur de l'enseignement classique. Ces raisons, M. Bréal s'est efforcé de les mettre en lumière, mais il considère comme un devoir, dans l'intérêt même de la cause qu'il défend, de signaler aussi d'un autre côté « des pratiques contestables, des exagérations, des erreurs qui se sont produites à la longue. »

Ces erreurs doivent être combattues avec énergie, parce que ce sont elles surtout qui ont contribué largement à ranger parmi les adversaires des études classiques des esprits à coup sûr distingués.

« Il suffit dans un lycée, dit avec raison M. Bréal, d'un maître inexpérimenté pour compromettre les résultats de toute une série d'années bien employées. J'ai vu des enfants qui jusque là parlaient de leurs maîtres avec affection et respect, prendre tout à coup en dégoût latin, grec et collègue. J'en ai vu se jeter dans des chemins de côté, j'en ai vu partir pour le Sénégal ou le Tonkin en haine des *propositions sous-dépendantes* ou des versions grecques inextricables. »

Dans sa première conférence M. Bréal, ainsi que nous l'avons dit plus haut, recherche les raisons pour lesquelles on apprend le latin. Parmi ces raisons il en est plusieurs qui s'appliquent spécialement aux pays de langue française. Pour bien savoir le français, il faut jusqu'à un certain point connaître le latin. « Ceux qui essayent d'expliquer la grammaire française sans le

secours du latin, errent dans les ténèbres et aboutissent à des non sens. » Pour créer des mots nouveaux, même dans la langue courante, on est obligé de recourir constamment au latin. C'est à cette source qui s'approvisionne principalement la langue des poètes et des romanciers les plus modernes. Le lecteur qui n'a pas fait d'études savantes ne peut guère les comprendre.

Au point de vue du maintien de l'admirable clarté de la langue française, l'étude de latin est plus profitable que celle de l'allemand et de l'anglais.

Pour bien comprendre les classiques français, et même ce qu'il y a de meilleur dans les littératures étrangères, la connaissance des auteurs grecs et latins est absolument nécessaire.

Les jurisconsultes et les théologiens ne peuvent pas se dispenser d'étudier le latin. L'affaiblissement de la foi, qui a été allégué comme une raison de se désintéresser de cette étude, serait plutôt, en se mettant au point de vue des adversaires de la religion, une raison d'y persévérer.

Les auteurs anciens ont donné aux préceptes moraux les plus importants — sainteté du devoir, mépris des biens fortuits, amour de la patrie et de la liberté — une expression en quelque sorte définitive. « Cet arrière-plan de morale, de civisme et d'honneur ne se retrouve pas chez les écrivains modernes, précisément parce qu'il est chez les anciens, et qu'on a cru avec raison ne pas devoir y revenir. »

« Je ne prétends pas, dit M. Bréal en terminant sa première conférence qu'à tout jamais l'humanité soit tenue de marcher dans les mêmes voies : mais de toutes les choses qui changent lentement en ce monde, un système d'éducation est celle qui demande le plus de temps. Si nous voulons constituer une instruction nouvelle, il faut renouveler la trame fil par fil, remplacer ce qui existe petit à petit, sans rupture ni violence. L'entreprise est possible sans doute, mais les premiers efforts ont à peine été tentés, et c'est encore en prenant exemple sur les méthodes classiques, en les gardant comme modèles, qu'on pourra avec le temps espérer de la conduire à bonne fin. »

(A suivre).

A. WAGENER.

VARIA.

Dans la dernière livraison de la *Revue* nous avons fait connaître le texte d'un oracle très curieux découvert récemment à Magnésie du Méandre.

Ainsi que nous l'avons fait remarquer, la plaque de marbre où est gravé cet oracle reposait jadis sur une base portant une inscription, malheureusement assez mal copiée par ceux qui ont pu en prendre connaissance avant sa destruction.

Voici le texte que nous avons reproduit d'après M. S. Reinach.

Θεῶ Διονύσῳ
 Ἀπολλώνιος Μοκόλλης
 ἀρχαῖος μύστης
 ἀρχαῖον χρησμών
 [τὴν πόλιν ὤφε] λήσαντα
 γράψας σὺν τῷ βώμῳ
 ἀνέθηκεν

Or, dans le numéro de Mai-Juin 1891 de la *Revue* des études grecques, M. Reinach vient de nous apprendre que, d'après un estampage qui lui a été communiqué par M. Wolters, la véritable leçon des dernières lignes est la suivante : *χρησμών ἐ[πι σ]τήλης ἀναγράφας*.

M. Reinach nous fait savoir également (l. c. p. 208) que dans l'inscription principale, l. 20, M. E. Ruelle propose de lire *τιμωρός* au lieu de *ἐπικούρος*.

Il est certain que cette leçon lèverait la difficulté que nous avons signalée p. 275. Malheureusement elle est inadmissible : non seulement elle n'est pas confirmée par la photographie de l'estampage, mais, ce qui est plus grave, elle introduirait dans le vers 20 une grossière faute de métrique ; en effet la première syllabe de *τιμωρός* est longue. Comment M. Ruelle n'a-t-il pas songé à cela ?

A. WAGENER.

ACTES OFFICIELS.

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DU 1^{er} DEGRÉ (27—31 juillet 1891).

COMPOSITION FRANÇAISE.

- I. — **Rhétorique — humanités anciennes** (Sections réunies) et
Première — humanités modernes (Sections réunies).

Il est trois choses avec lesquelles on va loin dans la vie : un corps sain, un esprit cultivé, un cœur noble.

- II. — **Seconde — humanités anciennes** (Sections réunies).

L'argent est un bon serviteur, mais un mauvais maître.

- III. — **Troisième — humanités modernes** (Sections réunies).

Un navire en détresse ou un déraillement en chemin de fer (au choix de l'élève).

Classe de Rhétorique — humanités anciennes (Sections réunies).

VERSION LATINE (sans dictionnaire).

Conséquences de l'Anarchie.

Si quando aut regi justo vim populus attulit regnove eum spoliavit, aut etiam, id quod evenit saepius, optimatum sanguinem gustavit ac totam rempublicam substravit libidini suae — cave putes autem mare ullum aut flammam esse tantam, quam non facilius sit sedare quam effrenatam insolentia multitudinem — : tum fit illa quae apud Platonem est luculenter descripta, summa atque infinita licentia civium. Ex qua nimia licentia, quam illi solam libertatem putant, ait ille ut ex stirpe quadam exsistere et quasi nasci tyrannum. Nam ut ex nimia potentia principum oritur interitus principum, sic hunc nimis liberum populum libertas ipsa servitute adficit. Sic omnia nimia, cum vel in tempestate vel in agris vel in corporibus laetiora fuerunt, in contraria fere convertuntur; maximeque id in rebus publicis evenit, Itaque ex hac maxima libertate tyrannus gignitur et illa injustissima et durissima servitus. Ex hoc enim populo indomito vel potius immani deligitur aliquis plerumque dux contra principes adfectos jam et depulsos loco, audax, impurus, consecrans proterve bene saepe de republica meritos, populo gratificans et aliena et sua; cui quia privato

sunt oppositi timores, dantur imperia et ea continuantur; praesidiis etiam, ut Athenis Pisistratus, saepiuntur; postremo, a quibus producti sunt, existunt eorum ipsorum tyranni.

Cic. : de Rep. I. cap. XLII-XLIV passim.

THÈME LATIN (sans dictionnaire).

Il n'y a pour un roi nulle gloire dans un châtement cruel : qui doute en effet de son pouvoir? Sa gloire, au contraire, est très grande s'il ne se fait l'esclave ni de sa colère ni de celle des autres.

Antonin le Pieux avait souvent à la bouche le mot si célèbre de Scipion : « J'aime mieux sauver la vie à un seul citoyen que de tuer mille ennemis ».

Un des courtisans de l'empereur Théodose se plaignant de ce qu'il ne faisait pas mourir les coupables : « Plût aux dieux, s'écria-t-il, que j'eusse même le pouvoir de ressusciter les morts! »

Il fut donné avis à César Auguste que L. Cinna lui dressait des embûches. On lui dit où, quand, avec quels complices et comment il voulait frapper. A cette nouvelle, Auguste fit réunir pour le lendemain ses amis en conseil. Cependant sa nuit fut agitée : « Quoi donc! » s'écriait-il, « souffrirai-je que mon assassin s'en aille libre et tranquille, quand je suis en alarmes! Il ne sera pas puni celui qui entreprend de m'immoler au pied des autels, après que les terres et les mers sont pacifiées! » Puis, après un intervalle de silence, s'emportant plus violemment contre lui-même que contre Cinna : « Pourquoi vis-tu, » disait-il, « si tant d'hommes ont intérêt à ta mort? Quand s'arrêteront les supplices? La vie n'est pas tellement précieuse que, pour ne pas périr moi-même, il faille perdre tant de monde. » Auguste manda aussitôt Cinna auprès de lui et, renvoyant tout le monde de sa chambre, après lui avoir rappelé les bienfaits dont il l'avait comblé, il finit par ces paroles : « Qu'à dater de ce jour notre amitié commence; aie autant de plaisir à me devoir la vie que j'en ai à te la donner. »

Classe de Première — humanités modernes (Sections réunies) : Une composition (sans dictionnaire) dans deux des trois langues flamande, allemande, anglaise, ou dans les trois langues (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Contentement passe richesse.

ou bien

Mon jardin après une violente pluie d'orage.

(Au choix des concurrents).

Classe de Troisième — humanités modernes (Sections réunies) : Un thème dans deux des trois langues flamande, allemande, anglaise ou dans les trois langues (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Cette restriction faite, tous les élèves indistinctement ont le choix entre les deux textes suivants :

Les enfants de la Savoie naissent seulement dans leurs vallées, ils n'y

reviennent que pour mourir. Semblables à ces grands fleuves que leurs montagnes versent à l'Allemagne, à l'Italie et à la France, ils se répandent comme eux dans les contrées qui les avoisinent, après avoir puisé dans leurs chaumières, qu'ils n'oublient jamais, ce qu'ils n'eussent pas trouvé ailleurs : la simplicité et la droiture du cœur, et une fidélité aussi incorruptible que la neige de leurs glaciers.

C'est ordinairement sur la fin de l'automne que les caravanes se rassemblent. Les brouillards du matin ne sont pas encore dissipés. Quelles sont les mères qui, depuis huit jours, ont goûté quelque repos, tant elles sont accablées de soins et d'inquiétude? Enfin arrive le moment où il faut se séparer. Il y a toujours dans le hameau un ou deux hommes qui ont fait leur tour de France et qui sont chargés de conduire tous ces enfants. Ils sont là, debout, commandant déjà à leur petite troupe et rassurant les femmes qui s'affligent. Les enfants mettent dans leur sac le pain qu'on leur donne, parce qu'ils n'ont pas le courage de manger; ils regardent, sans les écouter, les mères qui leur font longtemps leurs recommandations et puis les embrassent...

Tante bezat een wonderbaar geheugen voor lang verloopene tijden. Zij vergat wat eenige oogenblikken te voren voorgevallen was, en weigerde gazetten te lezen, omdat er haar toch niets meer van bijbleef, maar wist nog de kleinste voorvallen, de minste bijzonderheden van vóór vijftig jaar. Zoo is de ouderling. Nauwelijks neemt hij deel aan het leven. Niets maakt nog indruk op zijnen geest; smart en vreugde laten hem schier onverschillig; zij kunnen aan zijn bestaan niets meer veranderen; zijn levensboek is volgeschreven; alleen onderaan de laatste bladzijde is nog een wit plaatsje, dat op het woordje « einde » wacht. Intusschen doorbladert hij het bijna gesloten boek. Hij herleest zich als kind, als jongeling, als mensch, slaat hier en daar eenige pagina's over, en blijft treurig mijmerend bij enkele bladzijden staan. Wat te midden van de bekommelingen des levens verward en duister hangt voor den werkzamen geest des mans, wordt door het stille gemoed van den grijsaard met levendige kleuren opgehaald.

TONY BERGMANN : ERN. STAAS.

Classe de Seconde — humanités anciennes (Sections réunies).

VERSION LATINE.

Caton prononce l'éloge funèbre de Pompée, assassiné par ordre du roi d'Egypte avant d'avoir pu débarquer sur cette terre amie, où il comptait trouver un refuge après la défaite de Pharsale.

Civis obit, inquit, multum majoribus impar
 Nosse modum juris, sed in hoc tamen utilis aeo,
 Cui non ulla fuit justī reverentia : salva
 Libertate potens, et solus plebe parata

Privatus servire sibi, rectorque senatus,
 Sed regnantis, erat : nil belli jure poposcit,
 Quaeque dari voluit, voluit sibi posse negari.
 Immodicas poposcit opes, sed plura retentis
 Intulit : invasit ferrum, sed ponere norat.
 Praetulit arma togae, sed pacem armatus amavit :
 Juvit sumpta ducem, juvit dimissa potestas.
 Casta domus, luxuque carens, corruptaque nunquam
 Fortuna domini; clarum, et venerabile nomen
 Gentibus, et multum nostrae quod proderat Urbi.
 Olim vera fides Sulla Marioque receptis
 Libertatis obit; Pompeo rebus adempto,
 Nunc et ficta perit : non jam regnare pudebit,
 Nec color imperii, nec frons erit ulla senatus.
 O felix, cui summa dies venit obvia victo,
 Et cui quaerendos Pharium scelus obtulit enses!
 Scire mori sors prima viris, sed proxima cogi.

LUCAIN : Pharsale IX. v. 190 et suiv.

Pharos, petite île située en face d'Alexandrie.

THÈME LATIN.

Il ne s'est encore rencontré qu'un seul homme, depuis que Rome existe (fassent les dieux qu'il ne s'en rencontre pas un second), à qui la république se soit livrée tout entière, forcée par les circonstances et les discordes intestines : L. Sylla. Il était de ces hommes qui souffrent n'importe quoi, qui se plient à n'importe quelle sujétion, pourvu qu'ils arrivent à leurs fins. — Si grande était sa puissance que personne ne pouvait conserver contre son gré ni ses biens, ni sa patrie, ni la vie. — Il poussa l'audace jusqu'à oser dire en pleine assemblée, lorsqu'il vendait à l'encan les biens de citoyens romains, qu'il vendait le butin qui lui appartenait. — Maître du peuple (car le dictateur est bien cela), ce fut encore lui qui enseigna aux Romains les trois funestes vices : la luxure, l'avarice et la cruauté. — Animé d'une haine implacable et plus violent que sage, il fit disperser les restes de Marius, déposés au bord de l'Anio. Alors, craignant peut-être que ses restes n'éprouvassent le même outrage, il voulut, le premier des Cornelius patriciens, être brûlé après sa mort.

Anio = Anio, enis (m).

I. — Rhétorique — humanités anciennes (Sections A. B. C.) et Première classe — humanités modernes (Section scientifique ou B).

HISTOIRE.

1. Que savez-vous de la période appelée « les Cent jours » ?
2. Expliquez l'avènement de la maison de Bourgogne 1° en Flandre; 2° en Brabant.

3. Montrez les progrès de la démocratie dans la cité de Liège, depuis la charte d'Albert de Cuyck, dont vous donnerez la date et les principales dispositions, jusqu'à l'avènement de Louis de Bourbon.

4. *Exposez les faits principaux du gouvernement de Requesens.* Institutions politiques de la Belgique.

5. Quelles sont les formes à observer pour reviser la Constitution?

GÉOGRAPHIE.

6. *Donnez un aperçu de la distribution générale des plantes à la surface du globe.*

II. — Rhétorique — humanités anciennes (Section D).

a). HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Les numéros soulignés parmi les six questions précédentes.

b) Une composition (sans dictionnaire) dans deux des trois langues flamande, allemande, anglaise, ou dans les trois langues (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Un voyage autour de ma chambre.

Première classe — humanités modernes (Section A, ou Section commerciale et industrielle.

MATHÉMATIQUES.

1. Déterminer les cinq premiers termes du quotient de la division de 1 par $(1-r)^2$; conclure de ces termes la forme générale du quotient et déduire de là les valeurs des sommes suivantes :

$$1 + 2r + 3r^2 + 4r^3 + \dots + nr^{n-1}.$$

$$1 + \frac{2}{r} + \frac{3}{r^2} + \frac{4}{r^3} + \dots + \frac{n}{r^{n-2}}.$$

$$r^{n-1} + 2r^{n-2} + 3r^{n-3} + 4r^{n-4} + \dots + n.$$

2. Une personne place tous les ans pendant 25 ans 300 francs à intérêts composés 3 %. Un an après le dernier placement elle a retiré 600 francs et a continué à retirer tous les ans 600 francs pendant 10 ans. Calculer ce qui lui reste.

3. Si on divise l'arête SA d'une pyramide triangulaire SABC en deux parties qui soient entre elles comme $m : n$, et que par le point de division on mène un plan parallèle à la base, quel sera le volume du tronc de pyramide formé?

4. A quoi est égale la surface engendrée par une portion de polygone régulier tournant autour d'un diamètre extérieur? Démontrer. — Comment déduit-on de là la surface de la sphère? —

5. On divise le diamètre d'une sphère en moyenne et extrême raison; par le point de division on mène un plan perpendiculaire à ce diamètre: quel sera le rapport des deux segments que ce plan détermine dans la sphère?

Classe de Seconde — humanités anciennes.

Section A. — Un thème, sans dictionnaire dans deux des trois langues, flamande, allemande, anglaise, ou dans les trois langues (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Sections B, C, D. — Un thème, sans dictionnaire, dans une des trois langues, flamande, allemande, anglaise, ou dans deux de ces langues (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

(Cette restriction faite, tous les élèves indistinctement ont le choix entre les deux textes suivants :)

1. — Racine à son fils.

Vous pouvez juger, par toutes les inquiétudes que m'a causées votre maladie, combien j'ai de joie de votre guérison. Je loue extrêmement la reconnaissance que vous témoignez pour tous les soins que votre mère a pris de vous. J'espère que vous ne les oublierez jamais, et que vous vous acquitterez de toutes les obligations que vous lui avez, par beaucoup de soumission à tout ce qu'elle désirera de vous. Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir ; elle est fort sagement écrite, et c'était la meilleure et la plus agréable marque que vous me pussiez donner de votre guérison. Mais ne vous pressez pas encore de retourner à l'étude ; je vous conseille de ne lire que des choses qui vous fassent plaisir sans vous donner trop de peine, jusqu'à ce que le médecin qui vous a traité vous donne la permission de recommencer votre travail.

2. — Nu zes eeuwen geleden, woonde te Damme een nederig burger. Zijn naam weergalmde niet op de lippen zijner tijdgenooten als die van de grooten der aarde, wier schitterende krijgstropen met het bloed van duizenden waren besmet. Hij leefde en werkte in stillen kring ; hij beschouwde de wereld rondom zich ; hij vergaderde wijsheid, en schreef zijne leeringen neder in eenvoudige vlaamsche taal. Zijne macht was geene andere dan die van het woord en de pen : eene macht, schijnbaar zoo gering in die dagen. Hij stierf, en zijne gedachtenis ging voorbij in den stroom der woelige jaren. Nu verrijst hij voor ons oog, als de man, die uit den doodslaap der verdrukking de wedergeboorte van Vlaanderen heeft voorbereid, als de kampvechter van het rijk der waarheid, die kennis en beschaving verbreidde, als de banierdrager der vaderlandsche taal, die begreep dat alle ontwikkeling van het vlaamsche volk moest uitgaan van de vlaamsche spraak.

M. DE VRIES.

Classe de Seconde — humanités anciennes (Section D).**PHYSIQUE.**

1. Si deux sphères métalliques isolées de rayon r et $2r$ sont chargées respectivement de quantités m et m' d'électricité de même nom, quelle sera la charge de chacune d'elles, lorsqu'on les séparera après les avoir mises en contact.

2. Quelles sont les lois de Pouillet relatives à la résistance du conducteur interpolaire? Quelle unité de résistance a-t-on adoptée?

3. Quand dit-on que m éléments sont associés en tension? — Etablissez la formule qui donne dans ce cas l'intensité du courant.

CHIMIE.

1. Si on dissout du bioxyde de manganèse dans un excès d'acide chlorhydrique et si on fait arriver le gaz qui se dégage dans une dissolution d'iodure de potassium, quelle sera successivement la composition du liquide?

2. Ammoniaque : état naturel; préparation; propriétés.

3. Quelles sont les propriétés des sulfures métalliques? — Comment peut-on les obtenir?

Classe de troisième — humanités modernes (Section A ou I. Section industrielle et commerciale).

SCIENCES COMMERCIALES.

1. Dresser par la méthode progressive et par la méthode Hambourgeoise le compte courant et d'intérêts suivant: Au crédit on trouve les sommes c' , c' , c'' , d , d'' jours avant la clôture du compte. On suppose que le solde est toujours créditeur et que

$$c > d > c' > d' > c''.$$

Vérifier l'identité des résultats quand les intérêts sont réciproques et calculer la différence des résultats quand les intérêts du débit sont de 1 p. % supérieurs à ceux du crédit.

2. Que savez-vous du warrant et de la cédule? Donnez un modèle et indiquez comment on s'en sert dans les transactions commerciales.

3. Que faut-il pour qu'une société anonyme soit définitivement constituée? Par qui est-elle administrée? Que savez-vous des obligations que peut émettre une société anonyme? En cas de liquidation anticipée, comment se calcule la valeur des obligations qui restent à rembourser?

4. Si A est l'annuité qu'une société anonyme consacre au paiement des intérêts et au remboursement de ses obligations d'une valeur nominale P et rapportant r francs d'intérêts, déterminer le nombre d'obligations qu'elle rembourse les deux dernières années.

II. Section B ou Section scientifique.

Physique.

1. Si M représente chacune des masses égales d'une machine d'Atwood, et m celle du poids additionnel, quel sera le chemin parcouru en 2 secondes, g étant supposé connu?

2. Qu'appelle-t-on Dyne, Erg? Comparez ces grandeurs au gramme, au kilogrammètre.

3. La chambre barométrique d'un baromètre contient une petite quantité d'air; la hauteur de la chambre barométrique est h ; le mercure s'élève à une hauteur H . On enfonce le tube dans la cuvette, de manière à réduire à h' la hauteur de la chambre barométrique; le mercure s'élève alors à une hauteur H' . Calculer d'après cette expérience la pression atmosphérique.

4. Qu'appelle-t-on densité d'une vapeur? Comment la détermine-t-on?

5. Démontrez que le produit des distances de deux foyers conjugués au foyer principal d'un miroir convexe est constant.

6. Un rayon lumineux vient tomber sur la face AB d'un prisme équilatéral en verre ABC ; il se réfléchit sur la face AC , et sort normalement à la face BC . Quel est l'angle d'incidence, si l'indice de réfraction de l'air au verre est $\frac{3}{2}$?

Classe de seconde — humanités anciennes (Sections A. B. D.).

MATHÉMATIQUES.

1. Trouver un nombre de deux chiffres tel qu'en le divisant par le produit de ses chiffres on obtienne pour quotient $5\frac{1}{2}$, et qu'en retranchant 9 de ce nombre, on obtienne le nombre renversé.

2. A quoi est égale la somme des termes d'une progression géométrique? Démontrer. — Que devient cette somme, lorsque la progression est décroissante et prolongée jusqu'à l'infini? Trouver la limite vers laquelle tend la somme des puissances successives de la fraction proprement dite $\frac{a}{b}$.

3. Démontrer que le rapport de la circonférence au diamètre est constant. Démontrer que, quand les rayons de deux circonférences diffèrent d'une quantité constante, la différence de leurs longueurs est constante; en est-il de même de la différence des surfaces des deux cercles?

4. Démontrer que tout point du plan bissecteur d'un angle dièdre est également distant des faces de l'angle.

5. Les deux angles aigus d'un triangle rectangle diffèrent de $5^\circ, 18', 20''$. Calculer les côtés de l'angle droit si la longueur de l'hypoténuse est de $35^m, 345$.

Classe de seconde — humanités anciennes (Section C).

MATHÉMATIQUES.

1. Calculer le coefficient de x^k dans le développement de

$$(1 + 2x + 3x^2 + \dots + nx^{n-1})^n$$

dans le cas où $k < n$.

Si α est plus grand que l'unité, démontrer que le $\frac{\alpha x}{x}$ peut devenir aussi grand qu'on veut.

2. Si par les sommets de la base supérieure d'un prisme triangulaire et par les côtés opposés de la base inférieure on mène des plans, ces

plans se coupent en un même point; déterminer le volume du tétraèdre qu'ils forment avec la base inférieure du prisme.

3. Démontrer que le lieu du 3^{me} sommet des triangles sphériques de même base AB et de même surface EE est un petit cercle passant par les extrémités A' et B' des diamètres menés par A et B .

4. Connaissant le rayon R d'une sphère et la surface πa^2 d'un segment à une base, déterminer le volume de ce segment. Quelle doit être la valeur de R pour que ce volume soit maximum?

5. Trouver en fonction des angles d'un triangle ABC le sinus de l'angle qui fait la médiane AM avec la hauteur AD . Rendre la formule calculable par logarithme.

Classe de troisième — humanités modernes (Section A ou Section industrielle et commerciale).

MATHÉMATIQUES.

1. Comment faut-il mélanger deux corps de densité d et d' pour en faire un corps de poids p et de volume v ? Que faut-il pour que le problème soit possible, étant admis que le mélange se fait sans contraction?

2. Quelle valeur doit-on donner à p dans la formule

$$\frac{1}{p} + \frac{1}{p'} = \frac{2}{R},$$

pour que $p \cdot p' = 2R$?

3. Deux sommes valent ensemble 100.000 francs; placées respectivement à 4 et 5 pour %, elles acquièrent la même valeur au bout de 20 ans; quelles sont ces deux sommes?

4. Dessinez la marche d'un rayon lumineux qui pénètre dans un prisme équilatéral en verre ABC en frappant normalement la surface BC , subissant une réflexion totale sur la face AC , l'indice de réfraction de l'air au verre étant $\frac{3}{2}$? Pourquoi le rayon lumineux subit-il une réflexion totale sur la face AC ?

5. Comment inscrit-on un décagone régulier dans un cercle? Quel doit être le rayon du cercle pour que la surface du décagone inscrit soit un mètre carré?

6. Quelle devrait être la hauteur d'un tronc de cône dont les rayons des bases sont R et r , pour que son volume soit équivalent à celui de la sphère qui aurait cette hauteur pour diamètre?

Classe de troisième — humanités modernes (Section B ou Section Scientifique).

MATHÉMATIQUES.

1. Démontrer que si la fraction irréductible $\frac{a}{b}$, dont le dénominateur est un nombre premier, convertie en fraction décimale, conduit à une

fraction périodique dont la période se compose de $2n$ chiffres, la seconde moitié de la période pourra s'obtenir en retranchant de 9 chacun des chiffres de la première moitié.

2. Trouver entre quelles limites peut varier la différence.

$$\frac{11a - 5x}{5a - 2x} - \frac{x}{2x - a}$$

lorsque x croît de $-\infty$ à $+\infty$.

3. Combien faut-il insérer de moyens géométriques entre 1 et 1000 pour que la somme des termes de la progression ainsi formée soit 1000000?

4. Construire un décagone régulier de même centre et de même périmètre qu'un hexagone régulier donné. Calculer à 0,001 près le rapport des surfaces de ces deux polygones.

5. Si du sommet A d'un triangle inscrit ABC , avec AC pour rayon, on décrit une circonférence qui coupe BC en D et la circonférence circonscrite en E , démontrer que $BE = BD$ et que $BE \cdot BC = AB^2 - AC^2$.

6. Connaissant les angles d'un triangle inscrit et le rayon du cercle circonscrit, calculer la surface du triangle formé en menant des tangentes par les sommets du triangle inscrit.

Concours spécial en flamand et en allemand.

I. Rhétorique — humanités anciennes et première humanités modernes (Sections réunies).

Welke nadeelige volgen het voor ons heeft wanneer wij den omgang met andere te zeer vermijden.

II. Classe de seconde — humanités anciennes (Sections réunies).

Zoo veel mans zijn in eenen man
Als hij vreemde talen kan.

III. Classe de troisième — humanités modernes (Sections réunies).

De nachtvorsten in de lente.

PERIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 20 juillet : **Luciani**, Les successions musulmanes (O. Houdas). — **Canche**, Les querelles des investitures à Liège et à Cambrai (Ch. Pfister). — **De Ridder**, Les droits de Charles Quint au duché de Bourgogne (Ch. Pfister). — **Godefroy**, Dictionnaire de l'ancienne langue française, R. (A. Jacques). — **Picavet**, Les idéologues (Lucien Herr). — Documents choisis des archives d'Albe (Alfred Morel-Fatio).

Du 27 juillet : **Lucrèce**, I. p. p. **Munro**, trad. **Raymond** (Emile Baudat). — **Lucien Muller**, Un passage de l'épître d'Horace à Auguste (Isaac Uri). — **Hertz**, Le commentaire de Guyet sur Horace (Isaac Uri). — **Laban**, Le type plastique d'Antinoüs (Salomon Reinach). — **Gnapheus**, Acolastus p. p. **Bolte** (P. de Nolhac). — **Eckius Dedolatus**, p. p. **Szamatolski** (P. de Nolhac). — **Carsalade**, Jean d'Armagnac et Jean de Montferrand (T. de L.). — **Benouville** et **Lauzun**, L'abbaye de Floran (T. de L.). — **De Ruble**, La première jeunesse de Marie Stuart (Ch. Pfister). — **Rossel**, Histoire littéraire de la Suisse romande (Henri Warnery). — **Guibal**, Mirabeau et la Provence (Franin Decrue). — **Grand-Carteret**, Crispi, Bismarck et la triple alliance en caricature (L. G. Pélissier). — **Condamin**, Le centenaire de Joukowski (L. L.).

Du 3-10 août : **Strack**, Grammaire hébraïque, 3^e édit. (R. D.). — **Schmiedel**, Épîtres aux Thessaloniens et aux Corinthiens (A. Loisy). — **Nicole**, Les scolies genevoises de l'Illiade (Horace Micheli). — **Alb. Martin**, Fac-similés de manuscrits grecs d'Espace (H. Omont). — **Sittl**, Hésiode (Am. Hauvette). — **Paulson**, Index d'Hésiode (A. Hauvette). — **Bonwetsch**, Methodius d'Olympe (P. L.). — **Beck**, Observations sur Florus (Paul Lejay). — **Loesche**, Ordonnance de Joachimstal (C. P.). — **Gaspary**, Histoire de la littérature italienne, II, trad. **Rossi** (P. de Nolhac). — **Monticcolo**, La chronique de Giovanni (Léon G. Pélissier). — **Tommasini**, Le Diario d'Infessura (Léon G. Pélissier). — **Corvisieri**, La chronique d'Angelo de Tumullillis (Léon G. Pélissier). — **Monticcolo**, Les très anciennes chroniques vénitiennes I (Léon G. Pélissier). — **Hennigs**, Classification des pièces de Lope de Vega (George Steffens). — **D'Allemagne**, Histoire du luminaire (H. de Curzon). — **Effmann**, Heiligkreuz et Pfälzel (H. de Curzon). — **Maindron**, Les armes (H. de Curzon).

Du 17-24 août : **Fick**, Dictionnaire étymologique, I (V Henry). — **Deloume**, Les manieurs d'argent à Rome. (P. D.). — **Hime**, Manuel de latin (P. L.). — **Guibert**, Saint-Léonard au XIII^e siècle (T. de L.). —

Brantôme, X. p. p. **Lacour** (A. Delboulle). — **Vignols**, La France à Madagascar (H. D. de G.). — **Sorel**, L'Europe et la Révolution française, III, la guerre aux rois (A. Chuquet). — **Costa de Beauregard**, Les dernières années de Charles-Albert. (L. G. P.). — Chansons populaires de la France, p. p. **Crane** (C.).

Du 31 août-7 septembre : **Erman**, Les contes populaires du papyrus Westcar (G. Gaspero). — Stanley Lane **Poole** et Reginald Stuart **Poole**, Catalogue des monnaies orientales du British Museum, ix et x. (F. Drouin). — **Mayor**, L'Heptateuque (Paul Lejay). — L'Heptateuque du pseudo Cyprien p. p. **Peiper** (Paul Lejay). — **Bémont** et **Monod**, Histoire de l'Europe et en particulier de la France de 395 à 1270 (Ch. Pfister). — **Zdekauer**, Statut du podestat de Pistoie (L. G. Pélistier). — **Petit de Julleville**, Les tragédies de Montchrestien (A. Delboulle). — Œuvres oratoires de Bossuet, I. p. p. **Lebarq** (A.). — **Clouzot**, Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres (T. de L.) — **Millet**, Souvenirs des Balkans (Eugène d'Eichthal).

Du 14-21 septembre : Iliade et Odyssée, p. p. **Christ** (Emile Baudat). — **Niemann**, Vechta et Cloppenburg, II (Ch. Pfister). — L. G. **Pélistier**, Lettres de Bayle et de Baluze (T. de L.). — **D'Ancona**, Origines du théâtre italien (Charles Dejob). — **Kurschner**, Littérature nationale allemande. vol. 125-160 (A. Chuquet). — **Artaud**, Un armateur marseillais, Georges Roux (H. D. de G.).

Blätter für das Bayer. Gymnasialschulwesen, redigiert von Adolf ROEMER. — München, J. Lindauersche Buchhandlung Schoepping, 1891.

Inhalt des V. Heftes. — A. Spengel, Zu Cicero pro Sexto Roscio Amerino. — Fr. Ohlenschlager. Ueber ein notwendiges, doch vielfach verkanntes Werkzeug der deutschen Stilistik. — Heinrich Schiller, Text-kritisches zu Caesar. — Friedr. Bartels, Pädagogische Psychologie nach Lotze, angez. v. L. Haas. — C. Conradt, Dilettantentum, Lehrerschaft etc. im höheren Schulwesen. — Paul de Lagarde. Ueber die von P. Güssfeld vorgeschl. Reorganis. der Gymn. — G. Lejeune Dirichlet, P. Güssfeld und das human. Gymnas., angez. v. Deuerling. — Kraner Dittenberger, Caesars Comment. de bello Gallico, angez. v. Schiller. — Richard Klotz, Grundzüge der altröm. Metrik, angez. v. Weissenhorn. — Teuffel-Schwabe, Geschichte der römischen Literatur, angez. v. Weyman. — Heussner-Heil, H. Schmitt, Putzsch-Schottmüller, Lat. Schulgr. — Busch-Fries, Latein. Uebungsbuch nebst Vokabularium. — Bonnell, Lateinische Uebungsstücke, etc., etc., angez. v. Gürthofer. — Gottfried Vogrinz, Grammatik des homerischen Dialektes, angez. v. Menrad.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben unter der verantwortlichen Redaction von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. — Leipzig, B. G. Teubner, 1891.

Siebentes Heft. Erste Abteilung (143^{er} Band). — Zu Plutarchs Mo-

ralia. von E. Kurtz in Riga. — Zu Theokritos [15, 84 ff.] von M. Schneider in Gotha. — Zur philosophischen bildung des Isokrates. von R. von Scala in Innsbruck. — Die opfer der fluszgötter. von P. Stengel in Berlin. — Zur griechischen anthologie [XVI 300]. von R. Peppmüller in Stralsund. — Zur erklärungs der beiden apologien des Justinus Martyr. von L. Paul in Dresden. — Die glaubwürdigkeit der capitolinischen consulentafel. III. IV. von G. F. Unger in Würzburg. — Anzeige von I. I. Hartman de Horatio poeta (Leiden 1890). von H. Besser in Dresden. — Zu Ovidius Amores [I 8, 104]. von Ph. Loewe in Breslau. — Noch einmal haud impigre. von W. Heraeus in Offenbach am Main.

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1891. Calvary.

18. Juli 1891. **Rezensionen und Anzeigen**: W. H. Roscher, Lexikon der Mythologie (F. Dümmler). — O. Gruppe, Die rhapsodische Theogonie (Sittl). — Th. Reinach, De Archia poeta (H. Stadtmüller). — J. Paulson, Symbolæ ad Chrysostomum Patrem. — Ders., Notice sur un manuscrit de Saint Jean Chrysostome (R. Reitzenstein). — M. Tulli Ciceronis paradoxa ad M. Brutum, erklärt von M. Schneider (H. Deiter). C. Sallusti Crispi bellum Catilinae, historiarum orationes et epistulae. Rec. R. Novak (J. H. Schmalz). — P. Hirt, Ueber die Substantivierung des Adjectivums bei Quintilian (J. H. Schmalz), R. Klotz, Grundzüge altrömischer Metrik (O. Seyffert) II. — G. Wissowa, De feriis anni Romanorum vetustissimi observationes selectae (W. Soltan). — S. Linde, De Iano summo Romanorum deo (W. H. Roscher). — K. L. Roth, Griechische Geschichte (R. Weil). — P. Guiraud, La vie privée et la vie publique des Grecs (G. F. Hertzberg). — J. V. Prasek, Medien und das Haus des Kyaxares (F. Justi). — F. Ohlenschläger, Prähistorische Karte von Bayern (C. Mehlis). — A. v. Gutschmid, Kleine Schriften (F. Justi). — S. Szamatolski, Ulrichs von Hutten deutsche Schriften (K. Hartfelder). — A. Hofmeister, Die Matrikel der Universität Rostock (K. Hartfelder).

1. August: **Rezensionen und Anzeigen**: Th. Kock, Comicorum Atticorum fragmenta (K. Zacher). — R. Reitzenstein, Inedita poetarum Graecorum fragmenta (R. Peppmüller). — P. Vergili Maronis Aeneis. Von O. Brosin und L. Heitkamp (H. Kern). — Ad. Dick, De Martiano Capella emendando. — Ders., Commentationis philologicae de Martiano Capella emendando (A. Breysig). — H. Usener, Der heilige Theodosios (A. Hilgenfeld). — H. Swoboda, Die griechischen Volksbeschlüsse (V. v. Schoeffer). I. — D. G. Hogarth, Devia Cypria (M. Ohnefalsch-Richter). — O. Benndorf und G. Niemann, Das Heroon von Gjölbaschitrysa (G. Hirschfeld). L. Cantarelli, I motaci Spartani (V. v. Schoeffer).

15. August: **Rezensionen und Anzeigen**: Fr. Cumont, Philonis de aeternitate mundi libri (P. Wendland). — E. Garizio, Caesaris commentarii de bello civili (Sieg. Preuss). — G. Weissborn, Titi Livi ab urbe condita libri (A. Zingerle). — Fourrière, La mythologie expliquée

d'après la Bible (H. Steuding). — H. Swoboda, Die griechischen Volksbeschlüsse (V. v. Schoeffer) II. — G. Landgraf, Lateinische Schulgrammatik (P. Dettweiler).

22 August. — **Rezensionen und Anzeigen** : P. Cauer, Homeri Ilias II (J. Wackernagel). — I. Vahlen, In Platonis Phaedri locos quosdam quaestiunculae grammaticae (O. Apelt). — A. Th. Christ, Platons Gorgias (O. Apelt). — O. Horatius Flaccus' Sermonen übersetzt von C. Bårdt (W. Mewes). — E. R. Gast, M. Tullius Ciceros erste, vierte und vierzehnte Philippische Rede (Frenz Müller). — Fr. Fröhlich, Das Kriegswesen Cäsars. I. u. II. Teil. (R. Menge). — **Commentationes Fleckelsenianae** (J. Ilberg). — M. Zöllner, Grundriss der Geschichte der römischen Litteratur (H. Bender). — E. Reisch, Griechische Weihgeschenke (E. Fabricius). — W. v. Hartel, Ueber Aufgabe und Ziele der klassischen Philologie (X.). — R. Ehwald, Emil Brauns Briefwechsel mit den Brüdern Grimm und Joseph von Lassberg (Chr. B.).

29. August. — **Rezensionen und Anzeigen** : **Thucydidis historiarum libri VI-VIII.** Rec. C. Hude (F. Müller). — **Platonis Euthyphro** by J. Adam (O. Apelt). — H. Leppermann, De correptione uocabulorum iambicorum, quae apud Plautum in senariis atque septenariis iambicis et trochaicis inuenitur (O. Seyffert). — E. Costa, Il diritto privato romano nelle comedie di Plauto (M. Voigt). — **Titi Livi ab urbe condita libri I et II.** Rec. R. Novák (F. Fügner). — E. Kroker, Katechismus der Mythologie (H. Steuding). — A. Dumont et J. Chaplain, Les céramiques de la Grèce propre (A. Furtwängler).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Franz Harder und Hermann Heller. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1890-1891.

29. Juli. — **Rezensionen und Anzeigen** : Ch. Diehl, Excursions archéologiques en Grèce (P. W.) — Festschrift zur Feier des 25jahr. Bestehens d. Gymn. zu Jauer (Posnansky). — Xenophontis Historia graeca. rec. O. Keller (H. Kruse). — Duae Choricii orationes nuptiales primum editae a R. Foerster (Dräseke). — Ciceronis orationes selectae XIII ed. David (H. Deiter). — Cypriani ... Heptateuchos ... rec. R. Peiper (M. Manitius). — Fisch, Die Walker (P. Geppert). — Thiele, Vorlagen zum Uebers. ins Lat. f. Prima (J. Ritau).

19. August. — **Rezensionen und Anzeigen** : Zur griechischen Anthologie (G. Knaack) : Th. Preger, De epigrammatis Graecis meletemata selecta; R. Weisshäupl, Die Grabgedichte der griechischen Anthologie; Crinagorae epigrammata ed ... M. Rubensohn; C. Cichorius, Rom und Mytilene; G. Setti, Studi sulla Antologia Greca (G. Knaack). — M. Wallies, Die griechischen Ausleger d. Aristotelischen Topik (A. Döring). — J. Bieler, Ueber die Echtheit des Lucianischen Dialogs Cynicus (P. Schulze). — S. Linde, De Jano summo Romanorum deo (H. Steuding). — Cicero pro

Murena ... ed. A. Kornitzer (H. Deiter). — M. Bechert, De Manilio Astronomicorum poeta (A. Cramer).

26. Augst. — Rezensionen und Anzeigen : O. Gilbert, Geschichte und Topographie der Stadt Rom im Altertum. 3. Abteil. (G. Zippel). — Varronis rer. rust. libri III rec. H. Keil (H. Nohl). — Tacitus' Germania erkl. von U. Zernial (Th. Opitz). — R. Tieffenbach, Ueber die Ortlichkeit der Varusschlacht (E. Wolff). — F. Noack, Iliupersis (C. Haeblerlin). — J. Flierle, Ueber Nachahmungen des Demosthenes, Thukydides und Xenophon in den Reden d. röm. Arch. d. Dionysius von Hal. (W. Soltau). — C. Raab, De Flavii Josephi elocutione quaest. crit. et observ. gramm. (K. Jacoby). — K. Maurer, Die Fabeln des Phaedrus in der Quarta des Gymnasiums (H. Draheim). — Homers Odyssee in verkürzter Ausgabe. F. d. Schulgebr. von A. Th. Christ (Vogrinz). — Chr. Herwig, Griechisches Lese- u. Übungsbuch für Tertia (Fr. Seitz). — Chr. Herwig, Vokabularium u. Regelverz. zum griech. Übungsb. für Tertia (Fr. Seitz).

9. September. — Rezensionen und Anzeigen : Ch. Cucuel, Eléments de paléographie grecque (Br. Keil). — E. Pollack, Hippodromica (Marquardt). — C. Thiaucourt, Les causes et l'origine de la seconde guerre punique ; C. Thiaucourt, La marche d'Hannibal de l'Èbre en Italie (W. Soltau). — Fr. Blaydes, Adversaria in Comitorum Graecorum fragmenta (O. Kaehler). — Horatius' Oden und Epoden hsg. von E. Rosenberg. 2. Aufl. (G. Stier). — E. Albrecht, De adjectivi attributi in lingua latina collocatione specimen (H. Blase). — E. Dümmler, Archivstudien (L. Traube). — A. Samonillan, De Petro Bunello (H. Draheim). — Schriften zur Schulreform. II. Juling, Lattmann, Bänitz, Schröder (O. Weissenfels).

16. September. — Rezensionen und Anzeigen : F. Chavannes, De Palladii raptu (Posnansky). — R. Leijds, De ordine rerum Ol. 107 gestarum (P. Uhle). — Porphyrii quaestionum Homeriarum ad Odysseam pertinentium reliquias ed. H. Schrader (R. Peppmüller). — E. Linse, De Ovidio vocabulorum inventore (F. Seitz). — Taciti de vita et moribus Agricolae liber, erkl. von K. Tücking. 3. Aufl. (E. Wolff). — Gast, Der lateinische Satz (O. Drenckhahn). — J. Murr, Altgriechische Weisheit (H. Draheim).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES MODERNES.

QUESTIONS DE MÉTHODE.

1. *Der Sprachunterricht muss umkehren*. Ein Beitrag zur Überbürdungsfrage von QUOUSQUE TANDEM. Heilbronn, 1886, 2^e édition.

2. H. SWEET. *A Handbook of Phonetics* including a popular exposition of the principles of Spelling Reform. Oxford, 1877.

3. M. TRAUTMANN. *Die Sprachlaute im Allgemeinen und die Laute des Englischen, Französischen und Deutschen im Besonderen*. Leipzig, 1884-86.

4. E. SIEVERS. *Grundzüge der Phonetik* zur Einführung in das Studium der Lautlehre der Indogermanischen Sprachen. Leipzig, 1885.

5. H. SWEET. *Elementarbuch des gesprochenen Englisch* (Grammatik, Texte und Glossar). Oxford et Leipzig, 1887.

6. *Elemente der Phonetik und Orthoëpie* des Deutschen, Englischen und Französischen mit Rücksicht auf die Bedürfnisse der Lehrpraxis von WILHELM VIETOR. Zweite verbesserte Auflage. Heilbronn, 1887.

7. *De Klankleer en hare praktische toepassing, vooral met het oog op de studie der nieuwe talen*, door P. ROORDA. Groningen, 1889.

8. *A primer of Phonetics* by HENRY SWEET M. A. Oxford, 1890.

9. *Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux*. Thèse pour le doctorat présentée à la faculté des lettres de Paris, par PAUL PASSY, Paris, 1890 [sic, publié en 1891].

10. *An Introduction to Phonetics* (English, French and German) with Reading Lessons and Exercises, by LAURA SOAMES, London, 1891.

« Ce qu'il faut d'abord étudier dans une langue étrangère, ce

n'est pas le langage plus ou moins archaïque de la littérature, mais le langage parlé de tous les jours. »

Ce principe fondamental, proclamé par une association de professeurs de langues vivantes qui s'est constituée à Paris il y a quelques années, exprime assez bien la quintessence d'une méthode nouvelle — nous verrons tout à l'heure de quel droit on lui donne ce qualificatif — appliquée depuis quelques temps à l'enseignement des langues vivantes.

La valeur de ce principe dépend du point de vue où l'on se place. Un jeune docteur en droit par exemple, qui, après avoir achevé ses études en Belgique, voudrait voyager une couple de mois en Espagne pour apprendre à connaître le pays et les mœurs, se tiendra sans doute à ce principe. Il s'agit moins pour lui de comprendre la langue de Cervantès que la langue actuelle. C'est celle-ci qu'il entendra parler dans son voyage, qu'il devra comprendre et à l'aide de laquelle il devra se faire comprendre.

Au contraire un jeune ingénieur, qui, pour sa branche, a besoin de lire des ouvrages scientifiques écrits en anglais, retirera plus d'utilité des « English Classics » que de l'anglais parlé moderne, qui s'en écarte assez bien.

Toutefois on constatera aisément que nos exemples sont des exceptions. La règle trouve son application dans le cas du jeune homme qui, suivant des cours réguliers, aborde à un moment donné une langue moderne. Est-ce que le principe énoncé plus haut doit encore être adopté ici ? En d'autres termes, quelle méthode convient-il de suivre pour l'enseignement des langues étrangères dans les écoles des divers degrés ?

Que signifie : « apprendre une langue ? » Et de quelles langues s'agit-il ici pour nous ? Une réponse catégorique à ces questions doit prévenir les mal-entendus. Apprendre une langue, c'est s'en approprier les mots et les tournures si complètement, qu'il n'y ait plus de différence, dans l'emploi qu'ils en font, entre l'élève et le maître¹. Voilà un idéal que pas beaucoup n'atteindront, mais il importe de constater que c'est bien là le but final. Or, quel est, dans l'emploi des mots et des tournures, la chose la plus importante, l'écriture ou la parole ? Une considération historique nous dictera la réponse à faire à cette question. La langue écrite n'a

¹ Nous supposons naturellement que le maître possède la langue qu'il enseigne.

jamais été et ne sera jamais qu'une reproduction peu exacte et imparfaite de la langue parlée, qui dans l'ordre des faits lui est antérieure; celle-ci réclame donc plus notre attention que celle-là. Quelque hardi que cela paraisse, il n'y a pas d'exagération à soutenir que la langue parlée a seule droit au nom de langue et que la dénomination de langue écrite est et restera une *contradictio in adjecto*. Apprendre une langue est donc principalement pour nous apprendre la langue parlée. Nous n'excluons pas pour cela la langue écrite. Celui qui étudie une langue parlée s'assimile par là même une partie de la langue écrite (nous nous permettons de continuer à employer cette expression commode), et une partie d'autant plus considérable que la langue écrite est moins éloignée de la langue parlée. D'ailleurs l'étude de l'une peut suivre ou accompagner l'étude de l'autre.

Ces constatations contiennent implicitement notre réponse à la question suivante : laquelle des deux, de la langue écrite et de la langue parlée, doit avoir le pas sur l'autre ? Naturellement la langue parlée. Il est cependant souvent arrivé qu'après des siècles d'indépendance réciproque, la langue écrite ait imposé sa norme à la langue parlée et que pour éviter des écarts trop précipités, celle-ci ait dû se soumettre de bonne grâce à ces restrictions, quelque opposées qu'elles soient à sa nature.

Les langues dont il s'agit ici pour nous sont les quatre langues vivantes qui intéressent le plus les Belges : le français, le néerlandais, l'allemand et l'anglais. Toutefois les observations que nous présenterons au sujet de l'enseignement de ces quatre langues doivent, pour être exactes, pouvoir s'appliquer à n'importe quelle langue vivante.

Ainsi donc dans l'enseignement du français, du néerlandais, de l'allemand et de l'anglais en Belgique, c'est de la période moderne de ces langues qu'il faut surtout s'occuper et notamment du langage parlé actuel.

En formulant cette thèse nous avouons que nous appartenons à la nouvelle école. Mais avant d'en examiner les principes, nous croyons devoir jeter un coup d'œil sur l'histoire du mouvement réformateur dont elle est issue¹.

¹ Nous tenons à déclarer que dans les pages qui suivent nous ferons de nombreux emprunts aux auteurs qui avant nous se sont occupés du même sujet, mais il ne nous a paru ni nécessaire ni pratique d'indiquer chaque

Dans les derniers temps on a souvent, non pas affirmé, mais donné à entendre que le signal de la réforme aurait été donné par une brochure parue en 1882 : *Der Sprachunterricht muss umkehren. Ein Beitrag zur Überbürdungsfrage von Quousque tandem*¹. Mais cela n'est pas exact. Comme on peut le voir dans un article très intéressant de Rambeau², il y a dans cette nouvelle méthode peu de neuf. Le latiniste Perthes avait déjà en 1874 insisté sur la nécessité d'une réforme, et en plus d'un point la nouvelle méthode manque absolument d'originalité. Un point cependant a, dans ces derniers temps, été ajouté par les réformateurs et caractérise l'école actuelle : j'entends l'emploi de la phonétique dans l'enseignement ; nous y reviendrons.

Si plus d'un pédagogue avant Viotor avait fait entendre ses avertissements, il est certain que son « coup de pistolet » trouva des échos, fit réfléchir et amena bien des conversions. Viotor versa la goutte qui fit déborder le vase ; il fit jaillir l'étincelle à la lueur de laquelle éclatèrent les idées de réforme, depuis longtemps méditées.

Si avant *Quousque tandem* on avait déjà signalé mainte amélioration comme urgente, on peut dire que c'est lui qui a allumé le foyer, que depuis on n'a cessé d'entretenir et auquel on a sacrifié nombre de préjugés. Témoin des monceaux de brochures, que je ne veux ni ne puis énumérer en détail.

Ne croyons pas pourtant que les réformateurs soient déjà complètement d'accord, ni sur ce qu'il convient d'abandonner, ni sur ce qu'il y aurait à mettre à la place. Pour ce second point surtout le *quot capita tot sensus* reste vrai. Il n'y a pas d'unité dans

fois les sources auxquelles nous avons puisé. Les citations que nous ferons seront cependant assez fréquentes pour qu'on ne puisse pas nous accuser de plagiat. Nous n'avons pas d'ailleurs la prétention de dire des choses absolument neuves. Le présent article n'a d'autre objet que de coordonner les résultats acquis, contrôlés à l'aide de nos opinions personnelles.

¹ La deuxième édition (1886) a confirmé ce que beaucoup soupçonnaient, que sous ce pseudonyme se cachait le professeur Viotor de Marbourg (en 1882 il était à Liverpool).

² *Die Phonetik im Sprachunterricht und die Deutsche Aussprache*, dans « *Englische Studien, Organ für Englische Philologie unter mitberücksichtigung des Englischen Unterrichts auf höheren Schulen* », herausgegeben von D^r Eug. KÖLBING, a. ö. Professor der Englischen Philologie an der Universität Breslau (XV, 360). Leipzig, O. R. Reisland.

l'emploi des termes techniques. Il règne la plus grande divergence de vues sur des questions capitales. Que celui-ci appelle forte (*tenuis*) ce que celui-là qualifie d'explosive sourde, qu'un tel parle de labio-labiale là où un autre dirait interlabiale, ce ne sont là en somme que des questions de peu d'importance, quoiqu'il soit désirable que les phonétistes se servent d'une terminologie uniforme. Mais même au sujet de questions essentielles, les réformateurs se combattent avec le plus grand acharnement.

Certes, l'enseignement des langues doit changer, dit un tel, mais je ne lâcherai pas le thème.

Va pour la version, mais vous ne pouvez sous aucun prétexte maintenir le thème, prétend un autre.

Pas de traductions du tout, s'écrie le radical ; la langue étrangère doit s'apprendre par elle-même et sans le secours de la langue maternelle.

Un quatrième, plus royaliste que le roi, exige non seulement cela, mais veut en outre que les langues étrangères servent de langues véhiculaires pour les autres branches du programme et prétend faire enseigner l'histoire, par exemple, pendant une année en français, pendant une autre en anglais, etc.

Il en est ainsi de presque toutes leurs thèses. Pas de phonétique à l'école primaire ! Un peu de phonétique pour les commençants ! Un exposé de l'anatomie et de la physiologie des organes de la parole de la part du professeur de sciences naturelles, pour donner une base aux théories phonétiques du professeur de langue, etc., etc.

Si nous y réfléchissons bien, cet inconvénient, quelque fâcheux qu'il soit, est inévitable. Nous sommes encore dans cette période de transition où, espérons-le, du choc des sentiments et des opinions la vérité jaillira lumineuse. Tant que les idées nouvelles sont en voie de formation, tant que dure la période transitoire, il y a nécessairement des différences d'opinions. Nous ne sommes donc pas en droit de nous attendre à un accord unanime.

Souvent les adversaires du mouvement réformateur profitent de ces désaccords pour le ridiculiser. Que faire d'une méthode où l'un dit noir et l'autre blanc ? Mais ces objections sont à vrai dire puériles. Elles se réfutent d'elles-mêmes et, oserons-nous ajouter, ne sont produites que par ceux qui, dans leur opposition, manquent d'arguments sérieux.

Mais n'y a-t-il encore rien à entrevoir de la vérité qui doit

jaillir du choc de ces opinions ? Certes, malgré toutes les divergences, il y a déjà un accord assez général sur maint point important. Je ne puis mieux le prouver qu'en reproduisant et en commentant le programme, passablement modéré, de « l'Association Phonétique des Professeurs de Langues vivantes », dont j'ai déjà cité un article en tête de cette étude.

Ce programme aussi contient des thèses auxquelles tous les réformateurs ne souscriront pas, mais nous savons déjà qu'un programme qui ne se trouverait pas dans ce cas, n'est pas facile à trouver. D'ailleurs l'Association déclare très prudemment qu'elle n'énonce que ses tendances générales, mais non l'opinion de chacun de ses membres.

Les principes pédagogiques de l'Association ont été résumés de la manière suivante :

1. Ce qu'il faut étudier d'abord dans une langue étrangère, ce n'est pas le langage plus ou moins archaïque de la littérature, mais le langage parlé de tous les jours.

2. Le premier soin du maître doit être de rendre parfaitement familier aux élèves les *sons* de la langue étrangère. Dans ce but il se servira d'une transcription phonétique qui sera employée, à l'exclusion de l'orthographe traditionnelle, pendant la première partie du cours.

3. En second lieu, le maître fera étudier les *phrases* et les tournures idiomatiques les plus usuelles de la langue étrangère. Pour cela il fera étudier des textes suivis, dialogues, descriptions et récits, aussi faciles, aussi naturels et aussi intéressants que possible.

4. Il enseignera d'abord la grammaire d'une façon inductive, comme corollaire et généralisation des faits observés pendant la lecture ; une étude plus systématique sera réservée pour la fin.

5. Autant que possible, il rattachera les expressions de la langue étrangère directement aux idées ou à d'autres expressions de la même langue, non à celles de la langue maternelle. Toutes les fois qu'il le pourra, il remplacera donc la traduction par des leçons sur des images et des explications données dans la langue étrangère.

6. Quand plus tard il donnera aux élèves des devoirs écrits, ce seront d'abord des reproductions de textes déjà lus et expliqués, puis de récits faits par lui-même de vive voix ; ensuite viendront les rédactions libres ; les versions et les thèmes seront gardés pour la fin.

Nous avons déjà examiné le premier point et le lecteur se rappellera la position que nous avons prise à l'égard de cette question. Il n'y a pas de doute qu'on ne revienne de plus en plus de l'idée qu'il faut accorder le plus d'importance à la période classique de la langue. Le point de départ doit être la langue parlée moderne. Les périodes antérieures gardent leur valeur historique et l'élève devra de bonne heure les étudier, mais l'usage moderne doit être dans l'enseignement le seul critérium de l'expression de la pensée.

Dans le même ordre d'idées, nous pouvons dire qu'on reviendra de l'idée de considérer la langue de la scène comme une moyenne à imiter. Que l'on aille au théâtre français à Paris et aux grands théâtres à Londres, si l'on se rend dans ces villes avec l'intention de se perfectionner en français et en anglais; mais que l'on ne croie pas y surprendre ces langues sur le vif. Ce que l'on entend là, c'est un langage plus ou moins archaïque, des formes plus ou moins pétrifiées, un menu ancien, accommodé à la moderne.

Conclusion : le langage parlé de tous les jours. Mais à ceci se rattachent trois questions, qu'il convient de traiter avant toute autre.

1. A quel dialecte faut-il, dans l'étude d'une langue étrangère, accorder la préférence? 2. Quel but avons nous en étudiant cette langue? 3. N'y a-t-il pas et, si non, ne devrait-il pas y avoir une certaine concordance dans l'enseignement des trois ou quatre langues vivantes à un même établissement d'instruction?

La réponse à la première question n'est pas facile. Prétendra-t-on, comme d'aucuns le font, qu'un dialecte vaut l'autre? Alors dans l'enseignement du néerlandais on se basera indifféremment sur le dialecte de Gand ou celui de la Gueldre? Ou répondra-t-on, comme cela arrive le plus souvent, qu'il faut préférer le dialecte de la capitale? A y regarder de près, cela ne paraît pas possible non plus. Celui qui connaît le dialecte de Berlin ne le recommandera certes pas, et la supériorité du dialecte de Hanovre est une fiction que Vietor et autres orthoépistes allemands ont enfin montrée sous son vrai jour. Veut-on pour l'anglais choisir le dialecte de Londres, on sera vite arrêté en constatant qu'à Londres les dialectes sont nombreux.

Il semble donc préférable que le professeur s'approprie un anglais ou un allemand exempt de toute influence dialectale, la moyenne des variétés de parler des nationaux. Je n'exige

naturellement pas que chacun recherche personnellement cette moyenne, mais qu'il se serve de livres d'étude où elle est consignée. Car les livres dont nous nous occuperons tantôt se basent en majeure partie sur une semblable moyenne, et celui qui s'en sert étudie ainsi une langue exempte d'influences dialectales.

Elle n'est d'ailleurs pas facile à trouver, et souvent des recherches sérieuses amèneront à constater qu'ici encore *virī doctī dissentiunt*. Voici toutefois un conseil pratique. On me demande souvent où il faut séjourner en Angleterre pour apprendre le plus pur anglais. Dans ce cas — et la réponse vaut aussi *mutatis mutandis* pour d'autres pays — je conseille toujours un séjour dans une des deux vieilles villes universitaires, Oxford et Cambridge. Il ne s'agit pas d'aller y apprendre le patois populaire. Mais quiconque sait que dans ces deux villes, relativement petites — aucune d'elles ne compte 40.000 âmes — il arrive annuellement de tous les coins du pays 3000 étudiants, et que ces étudiants, appartenant pour la plupart aux bonnes classes de la société, ont beaucoup de rapports avec la population, celui-là comprendra qu'il doit se produire dans ces villes une grande assimilation de particularités de prononciation, ce qui en fait un milieu propice pour l'étude d'une langue exempte d'influences dialectales. Il faut naturellement qu'on ne se borne pas à des conversations avec sa landlady, mais qu'on se mette en contact avec la bonne bourgeoisie, les étudiants et les professeurs. Cette observation paraîtra sans doute étonnante à celui qui connaît le caractère réservé du peuple anglais et lui fera croire que le conseil ne peut être suivi jusqu'au bout. Mais il ne faut pas oublier que Oxford et Cambridge sont les villes les moins exclusives de l'Angleterre. On y nouera donc des relations plus facilement qu'ailleurs, ce qui ne veut pas dire que l'intimité suivra de près.

Le dialecte étant choisi, et le professeur se l'étant approprié, comment communiquera-t-il ses connaissances aux élèves de l'enseignement supérieur et moyen. Nous supposons l'assimilation de la part du professeur suffisamment complète, sous le rapport de la théorie scientifique aussi bien que de la pratique. Mais nous avons surtout en vue ici la connaissance pratique, qui, pour la prononciation et la *copia verborum*¹, ne peut rien laisser

¹ Ceci ne doit pas être pris à la lettre. Les *verba* ne sont pas seulement les mots, mais aussi et surtout les idiotismes.

à désirer. Faut-il en demander autant à l'élève? Une réponse générale n'est pas possible, car tout dépend des circonstances. Un idéal est cependant nécessaire, mais ne le plaçons pas trop haut, car si l'on a la conviction que cet idéal ne peut être atteint, il ne peut que rendre mécontent des résultats obtenus. Se proposer, avec un nombre restreint d'heures de leçons, de rendre l'élève absolument maître d'une langue, est chose impossible. Je dois cependant m'élever ici contre une tendance que j'ai constatée quelquefois. Si un professeur, convaincu que, même avec un nombre normal d'heures de leçons, il ne peut arriver qu'à des résultats insuffisants, se dit qu'il est inutile de viser à en obtenir de meilleurs, que par exemple il ne faut pas tendre à acquérir une prononciation correcte, puisqu'on n'y arrivera pas quand même, tous ses efforts sont paralysés d'avance. Mais, me dit-on, il ne s'agit pas autant de la forme que du fond. Pour toute réponse, je demanderai, avec celui à qui j'emprunte mon exemple¹ : N'y aurait-il pas de quoi rire si l'on entendait déclamer la chanson de la Cloche de Schiller en un patois quelconque de la Saxe? Non, la forme est ici aussi importante que le fond. Que l'on sache d'ailleurs que ce qu'on appelle ici la forme, notamment la bonne prononciation, est en fait la langue elle-même². Que le professeur ait donc ici pour idéal de donner à ses élèves une prononciation correcte, tout en étant sûr qu'il ne réussira qu'exceptionnellement.

Quant à notre troisième question, nous croyons pouvoir y répondre affirmativement. A notre avis, c'est à tort que l'on néglige ce point. Si à l'université il est possible, nécessaire même, de présenter un phénomène scientifique sous des aspects différents, cela est nuisible dans l'enseignement primaire et moyen. Nous ne songeons pas à recommander le *jurare in verba magistri*, mais il est certain qu'à l'école beaucoup doit être enseigné dogmatiquement. Du moment donc que deux exposés ne concordent pas, ils produiront de la confusion dans l'esprit de l'élève. On objectera que les professeurs sont là pour la dissiper.

¹ H. BREYMANN. *Ueber Lautphysiologie und deren Bedeutung für den Unterricht*. Munich, 1884.

² Un de mes amis parodiait cela récemment d'une façon très frappante. L'anglais, disait-il, ne serait pas si difficile, s'il n'y avait pas cette malheureuse prononciation.

Soit, mais ils ne pourront intervenir que s'ils s'aperçoivent de son existence, c'est-à-dire lorsque les élèves la leur signaleront. Or ceux-ci, sont-ils bien toujours capables de la tension d'esprit nécessaire pour la remarquer? Il s'ensuit que des idées fausses se fixent dans leur esprit, et qu'il faudra le double du temps pour les éliminer et les remplacer par les notions exactes.

Des conférences entre les différents professeurs de langues d'un même établissement seraient donc très avantageuses à leur enseignement. Je le sais, ces réunions ont leurs inconvénients, mais la bonne volonté peut beaucoup. Le danger à redouter c'est que les professeurs ne parviennent pas à se mettre d'accord. Alors que faire? Appliquer le principe démocratique de la majorité des voix? Personne n'y songera. D'ailleurs, les avis seraient partagés sur tous les points en discussion, que l'échange d'idées aurait encore son utilité. Je suppose évidemment que les idées exposées émanent d'hommes qui soient à la hauteur de leur fonction, c'est-à-dire qui puissent faire valoir des motifs personnels et raisonnés à l'appui de leur façon de voir et qui ne viennent pas répéter ce qu'ils ont entendu dire ailleurs. Alors chacun, connaissant les motifs des autres, pourrait, avec un peu d'adresse et sans trop de peine, faire en sorte que ses élèves ne s'étonnent pas des différences qui se manifesteraient en classe entre les exposés des mêmes faits. La question est très importante, et j'espère bien qu'un jour elle sera reprise plus en détail¹.

Une vérité qui est ordinairement perdue de vue, non seulement par les profanes, mais aussi par ceux qui devraient être mieux renseignés, c'est que la langue écrite n'est qu'une reproduction plus ou moins *inexacte* de ce qui a seul droit à l'appellation de langue, savoir la langue parlée. Si l'on est bien pénétré de cette vérité, on admettra sans peine que dans l'étude d'une langue, il s'agit avant tout d'apprendre des sons, c'est-à-dire la langue parlée. En lisant le commencement du deuxième article du programme reproduit plus haut, on pourrait croire qu'il

¹ Les considérations exposées ci-dessus nous ont été inspirées par un rapport très intéressant, que je dois signaler ici, tout en déclarant que je ne puis en prendre la défense sur tous les points. Il est intitulé : « *In hoe verre is het wenschelijk en mogelijk verband te brengen in ons onderwijs der moderne talen?* » par G. BAKKER et A. v. d. WIJNPERSE, dans les Berichten en Mededeelingen van de Vereeniging van Leeraren, IV, n° 15, 1887.

établit une différence entre les sons et la langue. Cela est vrai en ce sens que l'idée de langue est plus large. Celui qui connaît une langue en connaît les sons, mais l'inverse n'est pas vrai. Le principe que nous défendons exige donc avant tout qu'on rende familiers aux élèves les sons de la langue étrangère.

Quand nous disons que dans un mot telle lettre est muette, quelle est la portée de cette assertion? En général celle-ci, que dans une période antérieure de la langue cette lettre se prononçait et que maintenant elle ne se prononce plus. Cette lettre devrait donc disparaître, car la langue parlée seule est la langue. En continuant d'écrire cette lettre — nous verrons tantôt pourquoi — nous ne donnons pas seulement une image fausse de la langue actuelle, mais nous faisons apprendre à l'élève quelque chose de superflu. Ou bien l'élève, oubliant ce qui en est de cette lettre muette, s'assimile une image inexacte et prononcera mal, ou bien, écartant immédiatement une image qui ne l'a impressionné que pour un moment, il est exposé à faire des confusions. On m'accordera donc qu'il serait plus simple de ne pas écrire cette lettre et de donner directement une image exacte.

Si le reste du mot en question se prononce comme on l'écrit, il aura suffi d'écarter la lettre muette pour obtenir une orthographe phonétique. « Dans ce but, dit notre programme, le maître se servira d'une transcription phonétique. » Nous mettrons donc sous les yeux à celui qui apprend le français au moyen de ce système, non pas *orthographe* mais *ortograp*, non pas *phonétique* mais *fonetik*.

Le plus fort argument contre l'emploi de l'orthographe phonétique à l'école, c'est que la mémoire des élèves sera surchargée et que des confusions surgiront quand ils apprendront tôt ou tard l'orthographe usuelle. L'argument semble fondé, mais il ne faut pas oublier que *l'orthographe phonétique est identique avec la prononciation*, et que son influence sur l'élève qui étudie l'orthographe usuelle ne sera *pas plus grande que ne l'est actuellement celle de la prononciation*. D'ailleurs les faits prouvent que l'orthographe phonétique n'occasionne ni difficultés ni confusion dans l'esprit des élèves qui passent à l'orthographe usuelle. Les revues et autres écrits spéciaux abondent à cet égard en témoignages catégoriques.

Mais il y a plus. Il ne suffit pas que l'élève sache quels sons il faut prononcer, car souvent il n'est pas capable de les reproduire.

La transcription phonétique *brøθ₂* (angl. brother) ne lui servira pas, s'il ne sait pas prononcer le *θ*.

En pareil cas, que fait presque toujours le maître ? Il se contente de prononcer le mot devant les élèves, méthode que les anglais appellent avec raison la « *parrot-method*. » L'élève reproduit tant bien que mal. Le maître reprend : ce n'est pas *brøt₂*, pas *brøs₂*, pas *bröz₂*, mais *brøθ₂*, et le malheureux élève, qui entend bien quelque différence entre *bröz₂* et *brøθ₂*, mais ne sait en quoi elle consiste, reproduit pêle-mêle toutes ces prononciations, peut-être aussi par hasard une fois la bonne, mais il ne saurait reproduire celle-ci lorsqu'il le veut ou qu'on dit lui de le faire. Quelquefois le maître essaie une explication dans laquelle il s'agit de dents et de langue, mais qui certes n'est pas claire pour ses élèves, et souvent pas davantage pour lui-même. Ne vaudrait-il pas mieux qu'au lieu de recourir à ces tâtonnements, il pût fournir à l'élève des indications basées sur des connaissances précises ? Serait-ce trop exiger de lui que de demander qu'il s'initie au mécanisme de l'appareil vocal, pour pouvoir donner à ses élèves les explications nécessaires au sujet de la production des sons ? Il n'y a pas de doute que le maître qui possède ces connaissances, ne puisse, en entendant une faute, constater plus sûrement à quoi elle tient, que s'il n'a que son oreille pour guide. Si la cause du mal est connue, le remède n'est généralement pas difficile à trouver.

Or, la phonétique est la seule innovation apportée par la nouvelle école. Qu'elle ait son utilité, tout le monde l'admet ; que le maître doive la posséder théoriquement et pratiquement, nous venons de le voir. Mais les opinions se partagent dès qu'il s'agit de déterminer la place qu'elle peut ou doit occuper à l'école. Cependant il est certain que toutes les connaissances du maître ne servent à rien, si les élèves ne possèdent pas quelques éléments de phonétique. La théorie de la prononciation ne leur dit rien, s'ils ne sont pas initiés au mécanisme de la parole. Il y en a qui pensent que ce serait la tâche du professeur de sciences naturelles ; à mon avis il vaut mieux l'abandonner aux professeurs de langues. La décision à prendre dans cette alternative est généralement dictée par les circonstances. Quelle qu'elle soit, on constatera en l'appliquant, ne fût-ce qu'à l'essai : 1. Qu'un minimum de cette théorie s'enseigne facilement. 2. Que cela ne prend qu'un peu du temps qui serait autrement consacré directement

à l'étude de la langue. 3. Que cette diminution de temps est compensée par les avantages que les élèves en retirent.

Si maintenant on me demande de quelle transcription phonétique il faut se servir, je dois avouer que je ne puis pas répondre catégoriquement à cette question embarrassante. Chacun a, malheureusement, son système à lui. Nous avons déjà signalé ce fait, tout en constatant que dans une période de transition il peut difficilement en être autrement. Nous nous permettrons de passer sous silence l'argument qu'on pourrait aller chercher dans cette diversité contre l'emploi de la phonétique. Pour celui qui l'examine sans parti pris, il se réfute de lui-même.

Je ne puis exposer ici les différents systèmes, ni même les énumérer. Mon but n'est pas en ce moment d'étudier à fond les questions dont je parle, mais d'engager le lecteur à s'y initier. Je pourrai toujours plus tard, au besoin, revenir sur l'un ou l'autre point. Il faut avant tout songer à distinguer entre les systèmes qui sont destinés à de minutieuses recherches scientifiques, comme celui de Melville Bell dans son « Visible Speech » ou de Jespersen dans ses « Alphabetic Symbols », et les transcriptions inventées à l'usage des écoles, comme celles du Maître Phonétique, de l'Elementarbuch des gesprochenen Englisch de Sweet, de la Lautlehre de Western, etc. Ne condamnons pas avant de savoir en quelles circonstances la transcription doit servir.

Chaque système est basé, d'une façon plus ou moins conséquente, sur ce principe : à chaque son simple correspond *un* signe, et inversement chaque signe ne représente qu'*un* son. Quand donc on a appris à connaître les différents sons d'une langue, la lecture des signes correspondants pourra certes exiger un certain exercice, mais non pas occasionner des difficultés. La question de savoir si telle lettre est muette, ou se prononce autrement que tantôt, ne se présente plus. La combinaison graphique anglaise *-ough*, qui a fait le désespoir de plus d'un élève, et qui se prononce *of* (*cough*), *ū* (*through*), *ō* (*though*), *ö* (*drought*) et pour varier *uf* (*tough*) et *up* (*hiccough*) — la série n'est pas épuisée — s'écrira ici d'autant de manières différentes. Et quelque système que l'on suive, pourvu qu'il soit conséquent, on obtiendra nécessairement comme résultat une prononciation exacte.

Il y a d'autres confusions à éviter. Depuis quelque temps, en Angleterre et en France, pour ne citer que ces deux pays, il se

produit un mouvement en faveur de la simplification de l'orthographe. Ce mouvement diffère essentiellement des efforts faits dans un but soit scientifique, soit pratique, pour introduire une orthographe phonétique. Certes, beaucoup de ce qui est utile dans l'un de ces cas peut servir dans l'autre, et de cette façon les deux tendances peuvent facilement se rencontrer. Mais une réforme orthographique ne doit pas aller aussi loin que le système phonétique scolaire le moins radical. Un système phonétique scientifique doit rendre toutes les nuances de la prononciation, même les plus délicates. Un système scolaire peut négliger les particularités individuelles, ainsi que les modifications dues au voisinage changeant des sons environnants. Un système destiné à l'usage général a encore moins à faire. L'aphorisme : « écrivez comme vous parlez » doit ici s'appliquer très librement, car pour pouvoir écrire comme on parle, on doit tout d'abord savoir comment on parle, ce que la plupart ne savent pas¹. Un homme qui a fait des études phonétiques sérieuses, entendra les nuances les plus délicates et saura les figurer dans l'écriture. Mais il ne faut pas songer à demander cela au « general speaker ». Si donc des hommes comme Skeat et Sweet en Angleterre, Passy et Havet en France, demandent des réformes dans l'orthographe, ils ne demandent pas plus qu'une application rigoureuse de ce qu'il y a de plus général dans notre principe. En France, l'Académie est là pour veiller sur les droits de la tradition. Il faut du courage pour orthographier autrement qu'elle ne le fait. En Angleterre il n'y a pas d'Académie. Dans les dernières années l'idée d'en créer une a été souvent soulevée, mais on n'en a pas besoin. L'esprit ultra-conservateur du peuple anglais est pour la réforme un obstacle aussi grand que le pourrait souhaiter l'académicien le plus convaincu.

L'orthographe usuelle est-elle donc si absurde ? Nous n'avons pas besoin de le démontrer. Quelles confusions n'a pas déjà occasionnées l'orthographe du mot *mystère* comme désignation des pièces du théâtre anglais du moyen-âge ! N'a-t-on pas toujours

¹ Je parlais dernièrement avec un homme de science, un médecin, auquel on pourrait supposer une certaine connaissance des organes et du mécanisme de la parole. Il prétendait sérieusement qu'en anglais *r* ne se prononce jamais, sauf dans le mot *colonel* = *coërnél* ! Il n'avait songé qu'à la prononciation vocalique de l'*r*, et s'était ainsi laissé séduire par les apparences.

songé aux *μυστήρια* grecs et, à cause de cela — mais à tort —, vu un rapport entre ces deux choses. Si l'habitude et l'Académie le permettaient, dit Petit de Julleville, j'écrirais *mistères*. Mais l'Académie écrit *mystères* et voilà pourquoi son livre est intitulé : *Les Mystères*.

Et l'orthographe anglaise, n'est-elle pas effrayante ? En Angleterre on écrit comme on parlait au 16^e, voire même au 15^e ou au 14^e siècle. On ne pourra jamais assez en faire ressortir tout le ridicule. Nous avons déjà vu la série *though, tough, through, cough, thorough, hiccough*, etc. Voici *manslaughter* = *maenzlɪstə* *man's laughter* = *maenz lɪftə*. Quelle inconséquence ! Cette orthographe n'est pas seulement comique, elle est anti-pédagogique, c'est-à-dire dangereuse. Je ne veux pas aller aussi loin que cet adversaire qui ne put s'empêcher de s'écrier : l'orthographe anglaise est responsable de toutes les mesquineries, superstitions et stupidités que l'on trouve en Angleterre ! Un élève qui doit se servir de son jugement pour faire entrer dans sa cervelle que *a (é-i) t (ti) = aet*, est perdu pour la science. Car *a t = eighty* ! On veut que *b (bi) u (you) t (ti) = but* ; mais *b u t = beauty*. C'est contraire à toute logique d'écrire un mot par les 5 signes *t o u g h*, lorsqu'il doit être prononcé *tuf*, c'est-à-dire lorsqu'il ne comporte que 3 sons, et de prendre les mêmes 5 signes avec 2 autres ; *t h r o u g h* pour ne représenter encore que 3 sons, mais cette fois-ci 3 sons différents des premiers : *θ r ũ*.

Encore une remarque avant de quitter ce sujet, qui ne touche qu'indirectement à celui qui nous occupe. On oppose toujours à toute réforme orthographique l'argument que voici : *It destroys the etymology*. Peut-on être plus osé ? De tels arguments sont d'un bel effet de rhétorique et peuvent décontenancer l'interlocuteur, mais ne sont pas au service de la vérité. Voyons s'il est vrai que l'orthographe phonétique rend l'histoire du mot obscure. Si le néerlandais écrivait dorénavant *vis* au lieu de *visch*, où le *ch* ne se prononce plus, on peut tout au plus dire que ce qui rappelait le *h* du gothique *ƿisks* est perdu, et qu'il faut maintenant un chaînon de plus pour relier *vis* à *ƿisks*. Qui songe à s'en plaindre ? L'homme de science, de qui vient aussi l'argument. Il se plaint donc de devoir se donner la peine de rechercher une forme intermédiaire de plus en faisant l'histoire d'un mot ; il jette donc un blâme sur lui-même. Si on avait toujours eu ces scrupules, nous écririons encore *ƿisks*, tout en prononçant brave-

ment *vis*. On ne resterait conséquent qu'à condition d'écrire *pater* ce que l'on prononce *père*.

Loin de rendre l'histoire du mot plus obscure, l'orthographe phonétique, qui suit les transformations de la prononciation, la met en pleine lumière.

Je l'ai déjà dit, l'introduction directe ou indirecte de la phonétique dans l'enseignement est la seule innovation due à la nouvelle école. Nous ne pouvons donc mieux nous renseigner sur la question débattue dans cette étude, qui pourrait s'intituler : « Introduction aux principes de la nouvelle école », qu'en examinant les livres des réformateurs. Je me bornerai à ce qui a paru de plus important dans les dernières années, notamment aux ouvrages énumérés plus haut dans l'ordre chronologique, sauf le livre de *Quousque Tandem*, que nous avons déjà examiné en tête de cet article.

Le *Handbook* de *Sweet* ne rentre pas dans notre cadre, mais il a eu une influence considérable et a été un stimulant énergique. Il est actuellement suranné en bien des points — ce que l'auteur a avoué lui-même — mais il mérite toujours qu'on l'étudie. La seconde partie est un des plaidoyers les plus probants en faveur d'une réforme orthographique ; on ne peut en négliger la lecture. La première partie renferme encore bien des pages intéressantes, mais a été remplacée maintenant par le « *Primer of Phonetics* » du même auteur, sauf que cet ouvrage ne renferme plus la phonétique hollandaise, islandaise, suédoise et danoise.

Le livre de M. Trautmann, comme d'ailleurs le titre l'indique, se divise en deux parties. La seconde, qui classe et décrit les sons anglais, français et allemands, est très intéressante et devra toujours être consultée pour plusieurs points, comme, par exemple, pour la prononciation des différentes espèces de *r*. Mais plus importante encore est la première, qui donne une classification des sons d'après un système qu'il nous faut examiner ici.

L'auteur se pose à lui-même la question de savoir à quel système de classification des sons on doit logiquement se rallier et il y répond comme suit : « Es kann nicht zweifelhaft sein dasz wir nach dem Klange einzuteilen haben ; denn logischer weise liegt die frage » « was ist ein Ding » näher als « wie entsteht es ». Ce sont là les paroles d'un chercheur scientifique. Si donc nous voulons décrire un son, nous devons *tâcher* d'en indiquer la

hauteur de ton. *But there's many a slip, Twixt the cup (l'essai) and the lip* (le succès). C'est un fait que l'indication du ton dans la pratique de l'enseignement est très difficile et ne dit pas grand' chose aux élèves ; même scientifiquement elle ne se fait pas toujours sans peine. Il est intéressant de savoir que tel son a comme ton h_3 , mais ce fait n'a en lui-même aucune valeur pratique. *I* et *s* ont le même ton ; il ne suffit donc pas d'indiquer celui-ci pour faire produire le son, et la méthode acoustique doit comprendre encore d'autres indications. Aussi Trautmann ajoute : *Damit soll jedoch keineswegs gesagt werden, dasz die entstehung ganz auszer acht zu lassen sei, dies darf um so weniger geschehen als wir nicht selten über das Wesen eines Dinges erst dadurch ins klare kommen dasz wir seine Entstehung kennen.* » Or la formation des sons est comparativement très facile à indiquer. Chacun peut se conformer à la prescription de tenir la langue dans telle position, les lèvres dans telle autre ; on peut même, avec un peu d'exercice, en arriver à fermer et à ouvrir la glotte. Remarquez d'ailleurs que, d'après Trautmann lui-même, ce n'est qu'en étudiant la formation des sons que l'on parvient à y voir clair. Si donc cette étude seule réussit à tout rendre clair et qu'au point de vue pratique elle mérite de beaucoup la préférence, on ne peut donner tort à ceux qui se basent sur la genèse des sons, surtout quand le ton, comme on le verra en poussant cette étude plus loin, est déterminé par la position des organes, en d'autres termes, par la genèse des sons. Lorsque nous lisons dans Trautmann : *Der Verschiedenheit des Klanges entspricht.... eine Verschiedenheit der Entstehung*, il s'ensuit — je me permets d'insister sur ce point — qu'il n'y a pas, comme on l'a prétendu, une différence capitale entre l'école allemande et l'école anglo-scandinave.

La méthode acoustique est surtout utile pour constater si nous parlons mal. Tandis que la méthode génétique ou organique donne le savoir, celle-là permet de contrôler.

Le premier chapitre examine le côté physique, le second décrit les organes de la parole, à l'aide des figures nécessaires. Suit le chapitre sur *Wesen, Entstehung, Einteilung und System der Sprachlaute*, auquel nous avons emprunté quelques citations. Trois autres chapitres, traitant des voyelles et des consonnes complètent la première partie. Dans la seconde on apprend à connaître la place des différents sons anglais, français et allemands, dans le système élaboré par l'auteur.

Les questions traitées dans le premier chapitre sont celles qui pour l'école anglo-scandinave ont le moins d'importance. C'est un fait caractéristique que Trautmann les place avant les autres.

L'ouvrage de Sievers en est à sa troisième édition. La première (1876) portait un autre titre : *Grundzüge der Lautphysiologie*. Cette différence pourrait un instant faire croire qu'il ne s'agit pas du même ouvrage. Nous avons ici une introduction générale à la série des « Indogermanische Grammatiken », éditée depuis 1876 chez Breitkopf et Härtel, à Leipzig. Le but était, comme l'indique la préface, de la faire servir « Zur Orientierung über die zum Verständniz der Lautlehre der Indogermanischen Sprachen nothwendigen allgemeinen Fragen sowie zur Feststellung einer einheitlichen Terminologie für die folgenden Grammatiken ». Si donc en réalité le livre était destiné à des linguistes plutôt qu'à des phonétistes — ce qu'il ne faut pas perdre de vue dans l'examen scientifique — il n'en est moins vrai que ceux-ci l'ont accueilli avec beaucoup d'intérêt.

Sievers s'est placé au point de vue de l'école anglo-scandinave, sans exclure pour cela de son examen le côté acoustique. Je ne donnerai qu'un résumé du contenu. I. Introduction : but et méthode de la phonétique, principes généraux, questions préliminaires, etc. II. Sons et groupes de sons. III. Théorie de la combinaison : syllabe, mot, proposition. IV. Substitutions et permutations de sons.

A la fin de la préface l'auteur demande instamment qu'on ne se serve pas de son livre comme d'une encyclopédie, où on lirait de temps en temps un article, mais qu'on l'étudie scientifiquement d'un bout à l'autre. Le contenu de son livre, riche et varié, expose en effet le lecteur à la tentation contre laquelle l'auteur nous prémunit. Ajoutons à notre tour que le commençant ferait bien de se familiariser avec quelques autres petits traités, avant d'aborder l'étude de l'ouvrage de Sievers.

(A suivre).

Gand.

H. LOGEMAN.

Καλῶς ποιεῖν τινα.

Un grand nombre de grammaires donnent καλῶς ποιεῖν comme étant synonyme de εὖ ποιεῖν et de εὐεργετεῖν, se construisant donc avec l'accusatif de la personne et signifiant *faire du bien à*.

Ainsi s'expriment notamment *Roersch et Thomas* ² p. 161; *Koch* ¹⁵ p. 165; *Menge* dans son *Repetitorium* ² p. 34; *Müller-Lattmann* p. 32; *Herrmann* ² p. 164; *Seyffert-von Bamberg* ¹⁷ p. 8; *Cucuel et Riemann* ² p. 29¹.

Or, il n'y a pas, à ma connaissance, un seul exemple d'une telle construction.

L'expression καλῶς ποιεῖν n'a jamais le sens de *faire du bien à* et n'est jamais suivie d'un complément direct. On la trouve construite de trois manières différentes.

1° Elle prend la forme καλῶς ποιῶν et est employée d'une façon absolue.

Platon Symp. 174 E.

καλῶς, ἔφη, ποιῶν σύ.

Platon Charm. 156 A

καλῶς γε σύ, ἦν δ' ἐγώ, ποιῶν.

Ibid. 162 E

καλῶς γε σύ τοῖνον, ἦν δ' ἐγώ, ποιῶν.

Platon Lysis 204 A

καλῶς γε, ἦν δ' ἐγώ, ποιοῦντες.

Aristophane Acharn. 1050

καλῶς γε ποιῶν, ὅστις ἦν

Démosthènes 1^{re} Olynth. 28

καλῶς ποιοῦντες.

2° Elle prend la forme καλῶς ποιῶν et est accompagnée d'un verbe à un mode personnel qu'elle modifie à la façon d'un adverbe.

Aristophane Plutus 863

Νῆ Δία, καλῶς τοῖνον ποιῶν ἀπόλλυται.

Démosthènes, Quatrième Philippique 38

Μετά ταῦθ' ἡ τύχη, καλῶς ποιοῦσα πολλά πεποίηκε τὰ κοινά.

¹ Madvig, Krüger, Curtius, Hadley-Allen, Goodwin, Bailly, ne citent pas καλῶς ποιεῖν.

3° Elle prend elle-même la forme personnelle et dans ce cas est employée a) absolument.

Aristophane, 'Εκ. 804

καλῶς ποιήσεις.

Lysias XXXII, 17

καὶ ταῦτα μὲν καλῶς ποιεῖς.

b) Ou bien, si elle est suivie d'un verbe, celui-ci se met au nominatif du participe.

Aristophane, Chevaliers 1180

καλῶς γ' ἐποίησε τοῦ πέπλου μεμνημένη.

Xénophon, Cyropédie 7. 4. 13.

Ἄλλὰ σὺ μὲν καλῶς ἐποίεις, ὦ Κροῖσε, προνοῶν.

Ibid. 1. 4, 13

Καὶ ὁ Ἀστυάγης, καλῶς, ἔφη, ἐποίησας προειπών.

Ibid. 7, 5. 48

Ἡ καλῶς, ἔφη, ἐποίησας, ὦ Κῦρε, ἄρξας τοῦ λόγου.

Il résulte de tous ces exemples que καλῶς ποιεῖν à toujours une valeur adverbiale, avec le sens de *merito*, avec raison, à bon droit, tandis qu'on ne le trouve jamais avec le sens de εὐεργετεῖν suivi d'un accusatif de la personne¹.

Il est probable que c'est par analogie de κακῶς ποιεῖν τινα que les grammairiens ont inséré dans la liste καλῶς ποιεῖν τινα, bien qu'aucun exemple ne vienne étayer cette affirmation.

La formation du passif de ces deux expressions nous fournit une sorte de contre-épreuve.

Le passif de εὖ ou κακῶς ποιεῖν τινα n'est pas εὖ ou κακῶς ποιεῖσθαι, mais bien εὖ ou κακῶς πάσχειν ὑπό τινος, tandis qu'au contraire on ne trouve que καλῶς ποιεῖσθαι, qui est le passif de καλῶς ποιεῖν τι (cf. la remarque au bas de la page).

Aristophane Λ. 1273.

ἄγε νυν, ἐπειδὴ τᾶλλα πεποιήται καλῶς.

Θ 231

πάντα πεποιήται καλῶς.

J. KEELHOFF.

¹ On trouve καλῶς ποιεῖν τι, faire bien quelque chose par exemple Aristophane B 1197

ληρεῖς· ἐγὼ δὲ τοὺς προλόγους καλῶς ποιῶ, mais cette construction n'a rien de commun avec celle qui est en discussion.

QUELQUES RÉFLEXIONS GRAMMATICALES

A PROPOS D'UNE

Étude sur les principaux adverbes (affirmation, négation, manière), par J. BASTIN. — Paris, St Pétersbourg, Bruxelles, 68 pp. in-8°. 3 fr.

C'est un plaisir de lire les ouvrages de grammaire de M. Bastin. Ils sont savants sans être rébarbatifs; ils cherchent à concilier la tradition et la logique; ils sont parfois novateurs et réformateurs, mais avec une tendance à se ranger à l'usage plutôt que de le devancer.

Comme le titre l'indique, l'auteur s'occupe d'un petit nombre d'adverbes, et même l'on peut dire qu'il traite presque exclusivement de la négation *ne*, renforcée ou non par *point*, *pas*, *goutte*, *mie*, *guère*, *jamais*, *nullement*, etc. Cette partie, en effet, absorbe les cinq sixièmes de l'opuscule, et la *négation explétive* à elle seule en prend vingt-cinq pages. C'est ici d'ailleurs que l'auteur montre le plus d'originalité.

Après cet éloge général, je me permettrai quelques critiques de détail.

P. 5 et 7. — M. Bastin, conformément à l'opinion jusqu'ici universellement reçue, fait venir *oui* (oïl) de *hoc-illud* ou *hoc-illic*, *nenni* de *non-illud*. Je crois que, d'après la théorie récente, ils viennent de *hoc-ille*, *non-ille*, *ille* jouant le rôle d'un pronom personnel de la 3^e personne. Dans le wallon actuel, on dit encore *ave mi*, *nenni vos*, ajoutant ainsi un pronom à l'affirmation ou à la négation.

P. 9, je lis : « Le sens de la négation (*ne*) peut être précisé par *que*, *plus que* : — ... *Je n'ai PLUS QUE dix francs dans ma poche*. Le sens de la phrase sera tout autre si, entre *ne* et *que*, nous employons les mots *pas* et *point*, qui, à eux seuls, ont pris, depuis le XVII^e siècle, un sens presque négatif : — *Je n'ai vu QUE lui* (*j'ai vu LUI SEUL, pas d'autres personnes que lui*); *je n'ai PAS vu QUE lui* (*j'ai vu LUI et d'autres personnes encore*). — Il

n'y a QUE lui qui ait fait cela; il n'y a PAS QUE lui qui ait fait cela ... »

Cela est-il absolument juste? Juste peut-être, quand *ne ... que* équivaut à *seulement*. Mais *ne ... que* n'a pas toujours ce sens. Certes, l'usage ne permet pas de dire : *Je n'ai pas plus QUE dix francs*; il exige : *Je n'ai pas plus DE dix francs*. Cependant, si l'on ajoute un déterminatif ou si l'on change la nature du complément, rien ne s'opposera à ce que l'on dise également, le sens restant le même : *Je n'ai PLUS que les dix francs qu'on m'a prêtés*, et *je n'ai PAS plus que les dix francs qu'on m'a prêtés*; *je n'ai plus qu'un morceau de pain*, *je n'ai PAS plus qu'un morceau de pain*; *je n'ai PLUS ou je n'ai PAS plus que ma montre à mettre en gage*.

Il y a donc dans la remarque de M. Bastin une obscurité. C'est cette obscurité que je vais essayer de dissiper.

Je me permets de recourir à la théorie que M. Roersch et moi avons exposée dans nos *Éléments de grammaire française* (§ 230). *Ne* est une négation qui ne se répète pas. Si la logique amène plusieurs *ne* dans la même phrase, on n'en mettra qu'un. *Ne ... pas*, *ne ... que* sont des négations composées. On dit : *Il n'a PAS attaqué ses adversaires* et *il n'a attaqué QUE ses adversaires*. Mais pour dire qu'il n'est PAS vrai qu'il n'a attaqué QUE ses adversaires, au lieu de la tournure logique *il NE n'a PAS attaqué QUE ses adversaires*, la contraction des deux *ne* amène : *Il n'a PAS attaqué QUE ses adversaires*. Si l'on remplace *ne ... que* par *seulement*, il vient : *Il n'a PAS attaqué seulement ses adversaires*, phrase où reparaît le *ne* qui était absorbé¹.

¹ Les prépositions ni l'article ne se répètent pas non plus. Si l'on dit devant vous que Madame X. est *la* plus belle femme de la ville, et que vous disiez : Je voudrais bien voir *la* plus belle femme de la ville; dans votre phrase, l'article *la* équivaut à *la la*. *La mort du plus sage des Grecs* est une contraction de *la mort DU LE plus sage des Grecs*. C'est ce que met en évidence le dédoublement : *la mort DU (philosophe proclamé) LE plus sage des Grecs*.

Autre cas : *Voici DU pain que nous avons cuit nous-mêmes*. — *Donnez-moi donc une tranche du pain que vous avez cuit*. Dans cette seconde phrase, *du* est mis pour *de du*. De même : *Voici du pain frais*. — *Donnez-moi une tranche DE pain frais*. Ici *de* équivaut à *de du*.

Quant à la négation composée *ne ... plus*, c'est à tort que M. Bastin la fait figurer ici.

Dans *ne ... plus*, *plus* peut-être adverbe de temps signifiant *désormais*. *Je n'ai plus faim* peut se rendre par : *Désormais je n'ai PAS faim*. De même que *Je n'ai jamais faim* équivaut à : *Toujours je n'ai PAS faim*; ce qui montre que *ne* est essentiellement une négation complète par elle-même, comme le soutient M. Bastin. Ces sortes de propositions absolument négatives, ne peuvent pas être niées directement. Vous ne pouvez pas dire : *Je n'ai pas plus faim*, pour rendre qu'il n'est pas exact que vous n'avez plus faim.

Mais *plus* peut être adverbe de comparaison numéral ou quantitatif. Seulement, dans le premier cas, au lieu d'être suivi de *que*, il l'est ordinairement de *de*. On dit presque toujours : *J'ai plus DE dix francs*, et non : *J'ai plus QUE dix francs*¹. Cependant on dira : *J'ai plus QUE les dix francs que vous m'avez prêtés*, parce que le substantif accompagné du nom de nombre a reçu une autre détermination.

Ces phrases où *plus* est adverbe de comparaison ne sont négatives que dans la forme; elles impliquent une affirmation et, partant, peuvent se nier. *Je n'ai pas plus de dix francs*, ou *je n'ai pas plus que les dix francs que vous m'avez prêtés*, sont des phrases courantes où le *que* qui suit *plus* est conjonction de comparaison et pourrait se remplacer à la rigueur par *sinon*. De là vient qu'une phrase comme celle-ci : *Je n'ai pas plus faim*, supposerait un *que* exprimé ou sous-entendu, par exemple : *Je n'ai pas plus faim que hier*. De sorte que la négation *pas* ajoutée à *ne ... plus*, fait passer cet adverbe de la signification temporelle à la signification comparative. Exemple : *Je n'ai plus de vin*; *je n'ai PAS plus de vin*, v. g. *que vous, que d'ordinaire*, etc.

Mais — et c'est ici que M. Bastin a commis une inadvertance — le *que* peut être attaché à la négation *ne* pour signifier *seulement*, et alors *plus* reprend son sens de *désormais*; et par conséquent perd la faculté d'être accompagné de l'adverbe *pas*. *Je N'ai PLUS QUE dix francs*, signifie : *DÉSORMAIS, j'ai SEULEMENT dix francs*; d'où il résulte que je ne puis pas nier la phrase directement. En

¹ Cette tournure a quelque chose de plus affirmatif que l'autre. Elle semble répondre à l'assertion : *Vous n'avez plus que dix francs*.

effet, si je m'avisais de dire : *Je n'ai PAS plus que (de) dix francs*, je referais de *plus* un adverbe de comparaison et de quantité, et ainsi la négation ajoutée n'aurait pas grandement changé la pensée.

Autre exemple : *Je n'ai PLUS d'enfant = désormais je n'ai pas d'enfant*, tournure analogue à : *je n'ai PAS d'enfant*.

Je n'ai QU'un enfant = j'ai seulement un enfant, tournure analogue à : *j'ai un enfant*.

Je n'ai plus QU'un enfant = désormais j'ai seulement un enfant; et *je n'ai pas PLUS QU' (d') un enfant*, ne fait qu'accentuer la pensée, en niant l'affirmation : *j'ai PLUS QU' (d') un enfant*.

P. 11. — A propos du substantif *point* servant à renforcer la négation, M. Bastin cite l'exemple de La Fontaine :

POINT froid et POINT jaloux, notez ces deux POINTS-ci.

Il ajoute : « mêmes mots et jeu de mots. »

Il partage en ceci l'avis général. Je me suis déjà hasardé, dans mon opusculé intitulé *La Fontaine et la langue maternelle*, d'émettre une autre opinion. Les trois *point* de ce vers sont trois fois la négation *point*. Si La Fontaine eût trouvé bon de mettre *ni* à la place de *point*, il aurait dit :

NI froid NI jaloux, notez ces deux NI-ci.

Il eût dit de même :

NON froid et NON jaloux, notez ces deux NON-ci.

ou encore :

PEU froid et PEU jaloux, notez ces deux PEU-ci.

En effet, il n'y a pas ici deux choses, deux *points* à noter ; il n'y en a qu'un, à savoir cette exigence de la Précieuse qui veut que son prétendant possède *une* qualité, pour ainsi dire introuvable, celle d'être *à la fois* de cœur ardent et d'esprit tranquille. Cette qualité, La Fontaine l'exprime, faute d'un mot, au moyen de deux négations, comme dans *ni beau ni laid, ni riche ni pauvre, ni triste ni gai, ni fou ni sage*. Seulement, dans ces dernières locutions, il n'y a pas incompatibilité entre les deux négations ; elles comportent un intermédiaire. Les deux négations du poète sont présentées comme incompatibles à la façon de : *point mort et point vivant, point avare et point généreux* ; et c'est pourquoi il a recours non à la négation *ni*, mais à la

négation point, moins usitée. *Ni mort ni vivant, ni avare ni généreux, ni froid ni jaloux* n'ont pas un caractère aussi paradoxal que *point mort et point vivant, point avare et point généreux, point froid et point jaloux*.

J'arrive au chapitre le plus intéressant de l'opuscule, celui où il est traité de la *négation explétive*. Ce chapitre, je ne sais pourquoi, porte trois en-tête : *ne employé seul* (celui-ci cesse d'être exact dès la troisième page); *négation superflue, fautive*; et *négation explétive* — sans compter qu'il vient après cela un *résumé*, puis un *supplément*. Il y a là quelque manque d'ordre. Ces titres divers pourraient comprendre des phénomènes grammaticaux de natures bien différentes.

M. Bastin nous montre, par un choix d'exemples tirés des auteurs modernes les plus classiques, comme G. Sand, Alexandre Dumas, Renan, Boissier (et ajoutons-y M^e de Sévigné) que la décision de l'Académie concernant l'emploi de la négation avec *avant que* et *sans que* est loin d'être respectée (p. 33 et suiv.). Ceci se conçoit sans peine. Toutefois je me demande pourquoi M. Bastin ne maintient pas la distinction entre *rien moins* et *rien de moins*. Certes, ces locutions sont quelque peu obscures et réclament de l'attention; mais il me gêne d'entendre dire que « *rien moins* (M. Bastin ne parle pas de *rien de moins*) peut avoir une double signification selon le contexte : *Cet homme est savant. C'est vrai, il n'est RIEN MOINS QUE savant (il est savant, je le reconnais).* — *Cet homme est savant. C'est faux, il n'est RIEN MOINS QUE savant (selon moi, il est ignorant).* » C'est là arranger un contexte à sa guise. Des exemples empruntés aux bons auteurs seraient bien plus probants.

M. Bastin fait la guerre à la négation explétive et donne son approbation (p. 46) aux auteurs qui la suppriment. J'avoue que sa suppression absolue ne me paraît pas exempte d'inconvénient. M. Bastin cite (p. 42) cette phrase tirée de la *Revue politique et littéraire*, 1873¹ : « Je crains que nous nous contentions d'une promenade militaire. » A première vue elle m'a choqué. Je n'en

¹ Ces vagues indications, dans un ouvrage de critique grammaticale, sont insuffisantes. Il faudrait indiquer le volume et la page ou le chapitre, etc. M. Bastin ne le fait jamais. Pourtant on désirerait souvent pouvoir recourir au contexte.

saisis pas bien le sens. Je conçois que, par une sorte d'antiphrase, on emploie la tournure par *craindre* au lieu d'*espérer* : *J'espère que nous ne nous contenterons pas*; mais c'est justement la négation explétive qui me semble nuancer convenablement la pensée. Sans la négation — est-ce que je me tromperais? — il me paraît que la pensée est plutôt celle-ci : *Je présume que nous nous contenterons d'une promenade militaire*.

Quoi qu'il en soit de ces préférences, je ne sais si M. Bastin a raison de soutenir que la construction *je crains qu'il ne vienne PAS* est illogique en regard de la construction *je crains qu'il NE vienne*, destinée à signifier le contraire. Conformément à ce que j'ai dit plus haut, je regarde la première comme une contraction de *je crains qu'il NE NE vienne pas*. Le latin dit : *Timeo ne non veniat* ou *ut veniat*. Non pas, comme semble le croire M. Bastin, parce que le latin exprime le désir et non la crainte, mais parce que *ut* ne signifie pas primitivement *afin que*, mais bien *comment*. De sorte que la phrase *timeo ut veniat* sonne à peu près comme ce barbarisme : *Je crains (je me demande avec crainte) comment il viendra ou pourra venir*.

Je terminerai ma revue par quelques remarques secondaires.

A la page 50, M. Bastin cite des exemples du XVII^e siècle où *ne* tient la place de *ne pas*. Ainsi : *C'est être superbe de NE vouloir se soumettre aux formalités* (Pascal). Mais faut-il mettre sur la même ligne, cet autre, emprunté au même auteur : *Celui qui NE fait ainsi n'entend pas la force de la raison?* Ne dirions-nous pas à présent, avec une petite modification : *Qui ne fait ainsi, etc.?* C'est que *qui* est mis pour *si l'on*.

P. 54 est-ce seulement dans le vieux français que *ni* s'employait où *et* aurait mieux sa place? Ne lisons-nous pas dans La Fontaine :

Patience et longueur de temps
Font plus que force *ni* que rage?

Et Paul-Louis Courier n'a-t-il pas écrit (Lettre à Renouard) : *Vous n'eussiez pas dit que j'étais NI habile NI helléniste?* C'est que, comme le dit autre part (p. 38) M. Bastin : « L'écrivain qui a dans l'esprit une pensée négative exprime quelque fois la *négation* là où, d'après le contexte, il n'a aucune raison de

l'employer. » J'ajouterai qu'il n'est pas requis que la négation soit dans l'esprit. Il suffit que la phrase soit négative, comme dans l'exemple de P. L. Courier, ou même qu'une négation explétive soit sous-entendue, comme dans les deux vers de La Fontaine : *Patience et longueur de temps Font plus que (NE fait) force NI que (NE fait) rage.*

C'est un cas d'attraction.

J'ai autrefois ¹ appliqué cette manière de voir au fameux début de l'Antigone de Sophocle.

ἄρ' οἷσθ' ὅτι Ζεὺς τῶν ἀπ' Οἰδίου κακῶν
ὅποιον οὐχὶ νῶν ἐτι ζώσαιν τελεῖ;
οὐδὲν γὰρ οὔτ' ἀλγεινόν, οὔτ' ἄτης ἄτερ,
οὔτ' ἀισχρόν, οὔτ' ἀτιμον ἐσθ', ὅποιον οὐ
τῶν σῶν τε καμῶν οὐκ ὅπωπ' ἐγὼ κακῶν.

J'ai essayé de démontrer que ἀτερ y avait été amené par attraction au lieu de μετά. Je le rapprochais d'un passage de Thucydide (VII, 75, 4) : « Les blessés se suspendaient à leurs compagnons de tente au moment de leur départ, et les suivaient autant qu'il leur était possible; et ceux à qui la force ou le courage faisait défaut, étaient abandonnés *non sans peu* d'imprécations et de lamentations (οὐκ ἄνευ ὀλίγων ἐπιθειασμῶν καὶ οἰμωγῆς). ὀλίγων y est venu sous la plume de l'écrivain par une attraction semblable, à la place de πολλῶν, comme, dans la traduction, où *peu* tient la place de *beaucoup*.

Pour rendre ma démonstration plus saisissable, j'avais fait entrer les mêmes particularités dans des phrases forgées : *Pierre parvint à se faire élire non sans peu d'effort; il s'y résigna non sans peu de scrupule; il n'est pas d'homme sans quelques ressources pécuniaires qui voulût s'abaisser à ce métier.* Mais ces phrases étaient trop visiblement mauvaises.

J'en découvris alors dans des rédactions ou traductions de mes élèves, par exemple celle-ci qui est curieuse : « Tu ne pourras pas nier que tu n'es pas mon fils. » (14^e dialogue des Morts de Lucien, *Philippe et Alexandre*). La négation pourrait passer inaperçue.

¹ *Revue de l'Instruction publique*, t. XIX, 2^e livr., reproduit dans mes *Essais sur quelques questions de grammaire raisonnée*, Liège, Desoer.

J'en découvris dans mes propres rédactions de premier jet. Il y en a même qui figurèrent sur les épreuves. En voici une caractéristique, appartenant à mon article sur *les Mathématiques et le transformisme* (*Revue scientifique*, 1877, 13 Janvier) : « Nous pouvons affirmer que le globe tend vers une position déterminée d'équilibre, et que, cette position une fois atteinte, il sera condamné à une éternelle immobilité. Il peut se faire toutefois qu'un temps infini soit nécessaire pour réaliser cet état. Mais cette circonstance seule ne suffirait pas pour nous empêcher de voir dans la loi d'attraction un principe d'évolution. » Ici *nous empêcher de* s'est glissé sous la plume au lieu de *nous engager à*.

Voici une inadvertance du même genre que j'ai remarquée dans un article de M. Proal, intitulé *Le crime, le climat et la nourriture* (*Revue scientifique*, 10 octobre 1891, p. 471) : « Qui songerait à nier aujourd'hui l'action du café et à contester que les excellents vins récoltés en France sont complètement étrangers à la gaité du caractère français. » Ici *contester* est venu se substituer à *soutenir*, sous l'influence du verbe *nier*.

Mais ces exemples ne faisaient pas tout à fait mon affaire. J'aurais voulu en trouver chez les écrivains maîtres de leur langue. J'ai eu cette bonne fortune. Un de mes élèves de l'École normale des Humanités, aujourd'hui supprimée par le gouvernement, m'en a signalé un dans E. Zola (*Le naturalisme au théâtre. Les théories et les exemples*, 2^e éd. Charpentier I, 2, p. 12) : « Il serait très intéressant d'étudier, sur les documents, comment la formule classique s'est créée chez nous. Elle répondait à l'esprit social de l'époque. Rien n'est solide en dehors de ce qui n'est PAS bâti sur des nécessités. La tragédie a régné pendant deux siècles. Des génies de tempéraments différents l'avaient appuyée de leurs chefs d'œuvre. »

La négation soulignée fait dire à l'écrivain le contraire de sa pensée.

D'où je conclus que la négation explétive a et continuera probablement longtemps encore d'avoir la vie dure, ce dont plus d'un ne se plaindra pas.

J. DELBŒUF.

COMPTES RENDUS

Cinquante versions latines, cinquante thèmes latins et cent vingt-cinq sujets de composition française, donnés aux concours généraux des quatre classes supérieures des athénées et des collèges de 1840 à 1890, recueillis par J. P. WALTZING, prof. de rhétorique latine à l'Athénée royal de Liège. Namur, Wesmaël-Charlier, 1891. Prix : 2 francs.

Ces versions, ces thèmes, ces sujets de composition, se trouvaient dispersés dans les pages du *Moniteur*, de la *Revue de l'instruction publique* et de l'*Histoire des concours généraux de M. Discailles*.

En les publiant en un seul volume de petit format, M. Waltzing a sans doute voulu épargner au professeur des dictées qui toujours font inutilement perdre beaucoup de temps. Le gouvernement ne tient pas, et avec raison, à ce qu'on dissipe des moments précieux à dicter des versions latines ou des versions grecques, voire même le texte français des thèmes. C'est donc en nous plaçant à ce point de vue, que nous devons principalement juger ce recueil.

D'abord les hommes de sens admettront sans peine qu'il est impossible d'apprendre à connaître un auteur en faisant traduire quelques fragments sans liaison entre eux, sinon sans portée. Que pour voir une œuvre entière, on se borne à n'en traduire que les passages les plus remarquables, en les rattachant tous les uns aux autres; soit par la lecture de la traduction française des morceaux intermédiaires, soit par des analyses nettes et précises, rien de mieux. L'élève ne terminera pas ses études sans connaître dans son ensemble soit l'Illiade ou l'Odyssée, soit la guerre des Gaules ou l'Anabase. Rien de plus éducatif que ces vues d'ensemble, accompagnées de judicieuses appréciations esthétiques, littéraires, scientifiques ou morales. L'étude des anciens doit surtout aboutir à cet important résultat. Dès lors, ni le professeur, ni le gouvernement, ne devraient jamais choisir aucun texte de version en dehors des ouvrages que les élèves sont obligés de traduire dans l'année où ces exercices leur sont

donnés. La tâche d'un élève de quatrième latine consisterait donc à traduire en français un passage de César ou de Phèdre. En troisième, on s'en tiendrait à Tite-Live etc. Ce système seul paraît raisonnable et d'une saine pédagogie.

Que fait le gouvernement pour les épreuves du *Concours général*? En quatrième, par exemple, il donnera à traduire une lettre de Pline; en troisième, un extrait de Florus ou de Quintilien; en seconde, une tirade de Lucain; en rhétorique, une page de Sénèque le philosophe. Or, quel abîme entre le style de Pline, de Florus, de Lucain, de Sénèque et celui de César, de Tite-Live, de Virgile, de Cicéron! Quoi de plus absurde qu'un tel système? Et pour éviter les surprises, voilà le professeur obligé, sous peine d'échec, d'exercer ses élèves aux procédés, aux tournures, à la phraséologie de tous ces auteurs. Quelle pédagogie! Et comme les jeunes gens ne peuvent acheter les ouvrages de tous ces auteurs, le professeur doit perdre son temps à dicter des fragments.

C'est pour obvier à ce dernier inconvénient, sans doute, que M. Waltzing a composé son petit recueil. Il ne s'est pas contenté de corriger les incorrections des sujets donnés au concours en les collationnant d'après les meilleures éditions; mais, quand le passage avait été remanié ou tronqué, il l'a rétabli dans son intégrité, sans se dire que ce qui importe surtout au professeur, ce n'est pas tant d'avoir un texte complet ou conforme à l'original, que de connaître le *degré réel des difficultés* que l'élève doit savoir résoudre. Le texte du *Moniteur* reste donc pour lui tout autrement important que celui du coordonnateur; aussi toutes les corrections eussent-elles dû, pour le moins, être indiquées par des signes spéciaux.

Nous allons plus loin, nous aurions voulu que la traduction du meilleur élève figurât toujours, telle quelle, en note au dessous de chaque texte. Là se fût trouvé l'enseignement capital.

Nous regrettons que M. Waltzing se soit abstenu de recueillir les versions grecques du concours. Est-ce parce que le vent n'est plus favorable au grec? Depuis plusieurs années le sort, intelligent ou aveugle, empêche le grec de figurer dans les épreuves des concours généraux. Espérons que le sort finira bientôt par devenir moins obstiné.

Ce que nous avons dit des versions, nous le disons du thème. En quatrième, par exemple, César devrait être lu cursivement

en entier dans le texte, *sauf un livre*, déterminé par le gouvernement et qui serait étudié à fond au point de vue grammatical et linguistique. C'est dans ce chapitre, que l'auteur du texte irait chercher les phrases françaises propres à reproduire les tournures qui caractérisent le mieux le génie de l'écrivain. Voilà les vrais thèmes d'imitation à faire exécuter sans dictionnaire, par les élèves de toutes les classes. C'est ainsi qu'on apprend vraiment les langues. On procéderait de la même manière dans toutes les autres classes, et dans les *concours du gouvernement*, le thème le mieux réussi figurerait en note au-dessous du texte.

C'est surtout dans les *sujets de composition française*, donnés dans ces concours, que s'est fait jour l'absence des notions pédagogiques les plus élémentaires. Il suffit de parcourir le recueil de M. Waltzing pour en juger. Les sujets de dissertation, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus difficile au monde, dominant. On en donne en rhétorique, on en donne en seconde, on en donne en troisième et même en quatrième. Et, sous ce rapport, les programmes ne valent guère mieux que les sujets des concours. Les professeurs aux abois sont perpétuellement désorientés. Pourquoi ne pas donner en quatrième des lettres, des rapports sur des sujets familiers; en troisième, de petites narrations historiques; en seconde, des narrations poétiques, des dialogues, des descriptions pittoresques; en rhétorique, des discours (qu'on a malheureusement supprimés) et des dissertations morales, littéraires et scientifiques? Ajoutons que des sujets à traiter, tels qu'on en rencontre bon nombre dans les concours officiels, feraient le désespoir des savants les plus illustres, des avocats les plus retors, des professeurs les plus éminents. Et un pauvre diable d'élève doit parfaire, en six heures, ce qui exigerait de la part de ces hommes de talent des méditations de plusieurs mois! Ici, comme ailleurs, nous eussions aussi voulu qu'une composition modèle complète accompagnât le sujet donné. Un volume spécial eut été nécessaire; se borner à ne reproduire que le sujet donné équivaut à zéro. L'essentiel c'était d'en donner la rédaction comme modèle¹.

THIL-LORRAIN.

¹ Au moment où nous corrigeons cette épreuve nous recevons l'ouvrage suivant : *Petit manuel pratique de la dissertation française*, par O. PECQUEUR. Namur, Wesmael-Charlier. Nous en publierons un compte rendu dans un des prochains numéros de la *Revue*.

De l'enseignement des langues anciennes. *Conférences faites aux étudiants en lettres de la Sorbonne, par MICHEL BRÉAL.* Paris, Hachette, 1891, in-16°, 154 pp.

Suite (v. p. 241).

Nous n'analyserons pas en détail l'histoire de l'étude du latin dans le passé, qui fait l'objet de la deuxième et de la troisième conférence. Il faut lire dans l'ouvrage même de M. Bréal l'exposé si clair, si substantiel et si intéressant de ce que fut l'enseignement du latin, et plus tard du grec, au moyen âge, à l'époque de la renaissance, au XVII^e et au XVIII^e siècle. Nous assistons ensuite à l'évolution grandiose, au XIX^e siècle, de la philologie classique qui, sous le nom de « Science de l'antiquité », introduit par F. A. Wolf, embrasse désormais, dans ses vastes recherches, tout ce qui est nécessaire pour nous permettre de nous former une idée vivante, adéquate et complète, de ce que furent les Romains et les Grecs aux différentes époques de leur histoire.

La quatrième conférence a pour objet la culture formelle de l'esprit. M. Bréal montre fort clairement, par des exemples heureusement choisis, qu'un des grands profits de l'étude des langues anciennes, lorsqu'elle est faite avec méthode, c'est qu'elle met en activité et fortifie, par une habitude prolongée, les qualités maîtresses de l'intelligence. Ce qui est mis en œuvre dans l'étude de ces langues, ce n'est pas seulement la mémoire, comme l'a dit bien à tort Trapp, élève de Basedow, mais aussi la réflexion, le jugement, l'imagination et cette finesse qui consiste à se rendre compte des idées, non pas superficiellement et en gros, mais nettement et sous tous leurs aspects. C'est dans l'exercice varié et fécond de ces différentes facultés que réside la culture formelle de l'esprit.

Au point de vue de cette culture, la supériorité des langues anciennes sur les langues modernes est indiscutable. Stuart-Mill, dans l'admirable discours qu'il a prononcé en sa qualité de recteur de l'Université de St Andrews en Écosse¹, l'avait déjà démontré avec une clarté lumineuse, et toutes les subtilités accumulées par les modernistes intransigeants viendront se

¹ Londres, Longmans, 1867.

briser contre l'argumentation serrée du grand philosophe anglais. M. Bréal a repris cette thèse à son tour, et l'on nous permettra de reproduire en partie les considérations, aussi claires que justes, qu'il fait valoir en sa faveur. « Les exercices de traduction du français en latin et du latin en français sont autant d'occasions où l'enfant est obligé de regarder à travers les mots pour pénétrer jusqu'à l'idée. On a proposé les langues modernes pour jouer le même rôle, mais elles ont l'inconvénient d'être trop voisines du français. En effet, malgré la dissemblance des sons et des alphabets, toutes les langues modernes sont à peu près taillées sur le même patron : soit marche simultanée des esprits, soit imitation, elles reproduisent un seul et même type. En regard d'une abstraction française vous trouvez une abstraction pareille en allemand ou en anglais : ce sont comme les cases d'un damier qui se répondent... On peut transporter une pensée de La Rochefoucauld en anglais ou en allemand sans presque rien changer à la nature grammaticale des mots, ni au tour de la phrase : mais essayez d'en faire autant en latin, vous sentirez aussitôt la différence du génie. Nous répétons pendant des années des locutions dont nous ne comprenons pas le sens, car les mots n'ont pas été créés par nous, et l'héritage intellectuel qu'ils recouvrent a besoin d'être réalisé par chacun, s'il ne veut pas le laisser passer à l'état de valeur morte ou fictive. C'est le service que nous rend l'obligation de la traduction en une langue qui appartient à une autre époque et n'est pas bâtie sur le même plan ».

M. Bréal, avec le bon sens et la modération qui le caractérisent, n'est pas d'avis qu'au point de vue de la culture formelle, il faille déprécier les sciences d'observation ou l'éducation que procurent le commerce et l'industrie. Il ne range pas, avec M. Fouillée, les *sciences* parmi les connaissances qui réduisent l'esprit à la pure réceptivité; il se borne à montrer, contrairement à l'opinion du grand nombre, « que l'étude des langues anciennes n'est point une charge inutile de la mémoire, mais qu'elle constitue au contraire une excellente école pour les facultés actives de l'intelligence ».

Certes, il ne faut pas exagérer et considérer la culture formelle de l'esprit comme tellement importante que le fond, la matière même du savoir, soit chose accessoire. C'est cette exagération qui, dans ces derniers temps, a fait tomber la culture formelle

en discrédit en Allemagne. Au bout de la gymnastique intellectuelle peut et doit se trouver la connaissance *réelle*, non seulement des langues anciennes, mais aussi de l'histoire politique, philosophique et littéraire de la Grèce et de Rome, dont l'héritage, quoi qu'on fasse ou qu'on dise, constituera encore pendant des siècles un des facteurs les plus importants de la civilisation moderne.

Rien ne serait plus contraire aux idées de M. Bréal que de vouloir, à raison de l'excellence des études classiques, jeter un discrédit nullement mérité sur les autres branches du programme de l'enseignement moyen.

La cinquième et la sixième conférence sont consacrées à l'examen des exercices scolaires. Elles abondent en conseils pratiques, que beaucoup de nos professeurs feront bien de méditer. M. Bréal passe successivement en revue le thème, la version, la lecture des auteurs, les compositions latines et l'enseignement de la grammaire.

Le thème latin n'est en honneur ni en France, ni en Belgique. Un de nos anciens ministres l'a même qualifié, il y a quelques années, de bagage suranné, comme si l'on pouvait, sans le secours du thème, apprendre n'importe quelle langue, ancienne ou moderne. Ou se moque généralement du « fort en thème », mais comme l'a dit excellemment M. Frary, dont l'opinion au sujet du latin ne saurait être suspecte à nos modernistes, « les forts en thème, ce sont généralement les forts. » D'où vient donc que le thème latin soit si souvent décrié? Cela tient, dit M. Bréal, à ce que les devoirs choisis par les maîtres sont trop difficiles. Il affirme qu'en France on donne à traduire en latin des morceaux de Pascal, de La Bruyère, de Bernardin de Saint-Pierre, de M^{me} de Staël, de Villemain.

Heureusement chez nous ce travers n'existe guère.

Mais les observations présentées par M. Bréal sur la version ne s'appliquent malheureusement que trop bien à plusieurs de nos athénées et collèges. Ainsi que le dit en excellents termes le savant professeur de la Sorbonne : « transporter d'une langue dans une autre la pensée d'un écrivain, pour peu qu'elle ait quelque originalité, n'est pas chose commode.... La première condition à exiger, c'est que la netteté des deux côtés soit la même. Or, il y a des degrés dans la netteté, et il est rare qu'à ce travail de transposition, elle n'ait pas à souffrir.... Si le mot de

gymnastique de l'esprit est employé quelque part à juste titre, c'est pour un exercice comme celui-là ».

Il paraît qu'en France les versions données aux élèves sont, ainsi que les thèmes, perpétuellement au-dessus de la force de la classe. On dirait qu'on n'y tient pas compte de la suppression de deux années de latin, car à des élèves qui n'ont étudié cette langue que pendant quatre ou cinq ans, on donne à traduire du Sénèque, du Pline, du Lucrèce, et non les passages les plus simples.

Cet abus n'est pas aussi fréquent en Belgique qu'en France, mais notre concours général de l'enseignement moyen entraîne presque fatalement les professeurs à exercer, nous serions tenté de dire à dresser leurs élèves à la version de passages de plus en plus difficiles. On a donné chez nous, lors du concours général de 1888, comme sujet de version latine pour la classe de rhétorique, un passage extrait des Histoires de Tacite (I, 83 et 84), qu'à coup sûr aucun élève, si bien doué qu'il fût, n'a été en mesure de traduire d'une manière complètement exacte.

Cela est fâcheux ; la version ne doit pas être un casse-tête : son utilité principale consiste à rendre d'une manière adéquate un texte parfaitement compris. Nous ne connaissons, quant à nous, aucun exercice qui oblige d'avantage l'élève à se familiariser avec toutes les ressources de sa langue maternelle. Il lui faut chercher et chercher encore, tourner et retourner la phrase, remplacer les mots abstraits par des expressions concrètes ou réciproquement, etc., jusqu'à ce que finalement aucune nuance de l'auteur traduit ne soit laissée dans l'ombre et que néanmoins la traduction ait une allure franche et alerte. M. Bréal recommande aux professeurs de choisir des versions de force moyenne, plutôt trop aisées que trop difficiles. Mais il maintient les sujets de versions pris *en dehors* des auteurs expliqués en classe.

Cette manière de procéder présente de grands inconvénients, que M. Bréal a lui-même mis parfaitement en lumière et auxquels il pense qu'il ne serait pas difficile de porter remède. Mais le moyen le plus simple ne serait-il pas de prendre les versions dans les auteurs mêmes expliqués en classe ? Il ne faudra pas beaucoup de discernement au professeur pour constater si l'élève a fait sa version lui-même ou si, pour la faire, il s'est servi d'une traduction. Le point important, dans la version,

nous croyons devoir insister sur ce point, ce n'est pas autant de deviner rapidement le sens de l'auteur traduit que de le reproduire d'une manière aussi parfaite que possible, grâce à des efforts personnels.

Le vrai moyen d'apprendre aux élèves à saisir promptement et d'une façon complète les textes anciens, c'est la *lecture des auteurs*. M. Bréal donne à ce sujet des préceptes excellents que nous ne pouvons reproduire tout au long et qui perdraient de leur saveur à être résumés en quelques lignes.

Quant aux compositions latines (narrations, discours, vers), il est aisé de voir que M. Bréal en regrette la suppression presque complète. Ces exercices, dit-il, devraient être maintenus au moins pour ceux qui, par état et profession, seront un jour appelés à corriger des devoirs latins, à expliquer des poètes latins.

Il fait ensuite justice de cet axiôme si souvent répété dans ces derniers temps : on apprend les langues modernes pour les parler, les langues anciennes pour les comprendre. « Cet axiôme, dit-il avec raison, si l'on en pressait le sens, signifierait que les langues anciennes sont faites pour être mal sues. « La chose peut bien arriver dans la pratique : mais elle ne devrait pas être érigée en principe ».

Les réflexions de M. Bréal sur l'enseignement de la grammaire nous ont causé une satisfaction particulière. « Aussi longtemps, dit-il, qu'on fera du latin, il faudra décliner des noms, conjuguer des verbes, apprendre des règles de formation : l'important est de le faire avec intelligence ». Arrière donc ces méthodes soi-disant « abrégatives » qui, sous prétexte de faire la guerre à la routine, ne sont généralement que des produits frelatés de médiocrités aux abois !

Mais arrière aussi ces pédants qui, sous prétexte d'expliquer les choses, encombre la grammaire de commentaires beaucoup plus obscurs que la règle à expliquer ! « Nous avons aujourd'hui les *causes temporelles* et les *causes extra-temporelles*, les *dépendantes* et les *sous-dépendantes*, l'*oblique* opposé à l'*indirect*, le *subjonctif* de *condition*, de *possibilité* et d'*embarras*. »

« Ceux qui inventent cette nomenclature connaissent peu l'esprit de l'enfant, qui a plus vite fait d'imiter une construction que de la décomposer et pour qui ces termes d'école ne sont qu'un bagage mnémonique de plus. Encore si ces distinctions étaient toujours fondées !....

« Je pourrais faire passer sous vos yeux des tableaux synoptiques qu'on fait fabriquer à des bambins de 11 ans, pour leur apprendre à classer les *propositions complétives, déterminatives, nécessaires* ou *utiles*, les *propositions conjonctives en apparence* et les *propositions prépositives en apparence*, et quantité d'autres propositions de même sorte ».

Nous engageons vivement nos professeurs à lire dans l'ouvrage de M. Bréal la critique, aussi modérée dans la forme que sanglante au fond, qu'il fait de ce déluge de subtilités grammaticales dont aucuns voudraient nous inonder. Assurément, et M. Bréal est le premier à en convenir, « il y a un certain nombre de distinctions essentielles, telles que celles du sujet, de l'attribut et du complément direct, celle des propositions principales et des propositions subordonnées, que le latin sert à mettre en relief de la façon la plus nette : il est à cet égard beaucoup plus clair que le français. Mais si l'on veut pousser plus loin cette analyse et ramener la syntaxe latine à une série de concepts philosophiques, on perd pied et au lieu de guider l'esprit, on l'encombre. »

M. Bréal examine en passant la question de savoir à quel âge il convient de commencer l'étude du latin. Sans se prononcer d'une manière catégorique, il déclare qu'il lui paraît prudent « de ne pas trop attendre ». Il voudrait même qu'on commençât avant l'âge de 12 ans.

Après avoir parlé assez longuement du latin, M. Bréal expose en quelques pages ses opinions sur l'enseignement du grec.

En constatant qu'à l'heure actuelle cet enseignement est de nouveau contesté et menacé, il estime que, dans un grand pays comme la France, on pourrait, à côté de lycées où l'on enseigne le latin et le grec, en avoir d'autres où l'on se contente du seul latin. Mais au lieu de retirer le grec à certains lycées, où il est enseigné depuis soixante ans, il vaudrait peut-être mieux revenir au système d'autrefois et y confier le grec à un professeur spécial. Cet enseignement serait dès lors mis hors cadre, comme étant à l'usage d'une élite.

L'idée préconisée par M. Bréal a été partiellement réalisée en Belgique par l'introduction, dans ses athénées, de sections d'humanités latines, qui correspondent à peu près aux Realschulen de l'Allemagne. Ces sections paraissaient répondre aux vœux d'un grand nombre de pères de famille ; malheureusement notre

loi du 10 avril 1890 sur l'enseignement supérieur en a singulièrement compromis le succès.

Ce qui a nui, en France et ailleurs, à l'enseignement du grec, c'est, indépendamment des difficultés inhérentes à l'étude de plusieurs dialectes, la manière défectueuse dont cette langue a été enseignée. « Le thème grec a payé, par l'impopularité où il est tombé, les erreurs et les fautes des professeurs : exercice nécessaire, exercice innocent, s'il est simplement destiné à remémorer les formes grammaticales et à fixer les souvenirs de la lecture ».

Le thème grec, dit avec raison M. Bréal, est un *exercice nécessaire*, et si les élèves belges, en arrivant à l'Université, savent généralement si peu de grec, cela tient en grande partie, nous en sommes convaincu, à ce qu'on ne les a pas suffisamment exercés à faire des thèmes grecs.

M. Bréal a cru devoir ajouter à ses conférences, sous forme de conclusion, quelques considérations générales. Il fait ressortir avec force que le professeur de latin et de grec, pour être à la hauteur de sa tâche, doit posséder toutes les matières philologiques d'une façon aussi approfondie et aussi complète que possible. Ce n'est qu'à cette condition qu'il inspirera de la confiance à ses élèves; mais qu'il se garde, d'un autre côté, de faire étalage de son érudition! « Le savoir prodigué prématurément et à foison ne produit que satiété et lassitude ».

M. Bréal se demande si le professeur doit s'adresser à la moyenne de sa classe ou songer surtout à l'élite, et il n'hésite pas à déclarer, après avoir examiné les deux systèmes, que c'est sur la moyenne qu'il doit se régler, en se montrant d'autant plus exigeant pour les meilleurs.

L'aureolus libellus se termine par quelques sages conseils donnés aux jeunes professeurs sur la manière de se conduire à l'égard de leurs élèves et de leurs collègues.

Si les pages qu'on vient de lire ressemblent plutôt à une *laudatio* qu'à un compte rendu critique, ce n'est pas notre faute : nous avons trouvé, en effet, dans le petit livre de M. Bréal tant de bonnes choses, excellemment dites, que nous aurions dû vraiment faire violence à nos convictions pour ne pas en dire tout le bien que nous en pensons.

A. WAGENER.

La doctrine de Malherbe, d'après son commentaire sur Desportes, par FERDINAND BRUNOT, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, chargé d'un cours complémentaire à la Faculté des lettres de Lyon, lauréat de l'Académie française, avec 5 planches hors texte. Paris, Masson, 1891.

C'est un gros volume in 8° de plus de six cents pages que M. Brunot vient de publier sous ce titre, un peu énigmatique. La doctrine de Malherbe dont il y est question, c'est sa doctrine grammaticale. Six cents pages sur des minuties — Aristophane aurait dit des *σχινδαλμοί* — grammaticales ! il y avait de quoi effrayer un lecteur quelque peu profane, comme moi, par exemple. Aussi, ce n'était pas sans défiance que je coupais au hasard ce gros volume et en parcourais distraitemment une page ou deux pour en avoir une idée superficielle... et irrévocable. Et je lisais :

« *Regard, vue*. Il y a bien de la différence d'avoir *mauvais regard* et d'avoir *mauvaise vue*. Qui a mauvaise vue a de mauvais yeux, mais qui a mauvais regard les a bons, et, par dépit ou par quelque autre raison, il en regarde de travers. »

« Les deux verbes sont différents, comme les noms. Desportes a le tort de les employer l'un pour l'autre.

» *Simple*. Un corps simple n'est pas un corps *unique*.

» *Sons* ne veut pas dire cris, et il est bizarre de se plaindre à sa belle qu'elle demeure cruelle aux *sons* de vos douleurs. Pour parler comme Malherbe, c'est même « *sot* ».

Et d'alinéa en alinéa, de feuillet en feuillet, tantôt avançant, tantôt retournant en arrière à la recherche d'éclaircissements indispensables, je finis, sans m'en douter — que M. Brunot me pardonne cette expression un peu trop familière — par avaler tout le volume. Mon étonnement de l'avoir lu était aussi grand que l'intérêt que j'avais pris à le lire.

Mais j'oublie que je n'ai pas ici à me raconter moi-même, et que le lecteur désirerait savoir ce que contient de si intéressant cet énorme ouvrage.

C'est une thèse de doctorat. On sait comment en France ces thèses se font d'habitude. Le candidat, sans consulter ni ses aptitudes, ni même ses goûts, n'a d'autre souci que de trouver un sujet et un titre qui aient l'air d'être inédits. A cet effet, il interroge l'horizon, s'informe près de ses maîtres, demande aide à ses camarades. A la longue, il tombe sur une

question, qui n'est souvent qu'une vieillerie, et il la revêt d'un habit neuf. Heureux si, par ce procédé, le terrain qu'il a battu lui a réservé une petite découverte, ou lui a inspiré une idée originale. Mais si l'auteur a été préparé par ses études antérieures à la besogne qu'il entreprend, comme c'est le cas pour M. Brunot, la littérature ou la science peuvent s'enrichir d'une œuvre de valeur.

Il semblait bien cependant que tout eût été dit sur Malherbe et ses réformes. Mais il n'existait pas encore d'ouvrage où ses idées fussent exposées d'une façon méthodique et complète; car, comme le dit avec raison M. Brunot, la compulsion de ses écrits ou leur chronologie ne peut nous faire connaître avec précision ce qu'il voulait, ni quels sont les mots, les sens, les tournures, les constructions qu'il approuvait ou désapprouvait. Critique des autres, il ne l'était pas toujours de lui-même, et jusque dans ses dernières œuvres on trouve des archaïsmes et des abus de mots qu'il avait proscrits depuis longtemps.

C'est cet ouvrage que M. Brunot nous a donné. Ce sont purement et simplement les notes de Malherbe sur Desportes, mais « classées méthodiquement et commentées par des rapprochements historiques. »

Le premier livre qui sert d'introduction est intitulé : *Malherbe et Desportes en 1605; le commentaire sur Desportes.*

Les premiers chapitres nous apprennent quelle était encore en 1605 la haute réputation de l'abbé Desportes, qui, après avoir fait de la littérature galante, se livrait sur ses vieux jours à la littérature pieuse. Cette année-là, Malherbe arrivait de Provence à Paris avec un bagage poétique fort mince et de qualité médiocre. L'ode à du Périer — si surfaite — y figurait mais sous une forme « non seulement imparfaite, mais presque mauvaise. » Néanmoins il est accueilli avec empressement dans le monde des érudits et des lettrés ainsi qu'à la Cour. Avait-il déjà dressé le plan de ses réformes? C'est probable, et ses relations avec le président du Vair, dont des recherches récentes ont mis au jour le rôle important en politique et en littérature, les avaient mûries sinon inspirées. Quoi qu'il en soit, c'est en Provence, où résidait du Vair, qu'il se prépare à son rôle, ne respectant, comme dit M^{re} de Gournay, ni les Hébreux, ni les Latins, ni toute l'Antiquaille, brutalisant David et les Grecs, Virgile et Pindare, les Italiens, Garnier, Ronsard, Desportes et toute la volée.

Doué de ce caractère, il ne pouvait pas rester longtemps l'ami du vieux Desportes, dont il avait reçu l'accueil le plus bienveillant, et le jugeant hors d'état de nuire, il rompit avec lui de la façon suivante. Un jour il était allé dîner avec Régnier chez Desportes. « M. Desportes, dit Racan, reçut Malherbe avec une grande civilité, et, offrant de lui donner un exemplaire de ses Psaumes, qu'il avait nouvellement faits, il se mit en devoir de monter à sa chambre pour l'aller quérir. M. de Malherbe lui dit qu'il les avait déjà vus, que cela ne valait pas qu'il prît la peine de remonter et que son potage valait mieux que ses Psaumes. Il ne laissa pas de dîner avec M. Desportes, sans dire un mot, et aussitôt qu'ils furent sortis de table, ils se séparèrent et ne se sont jamais vus depuis. » Desportes mourait d'ailleurs moins d'un an après cette scène.

M. Brunot ajoute à ce propos : « Ce n'était pas, en réalité, deux hommes qui se brouillaient, c'était la nouvelle poésie qui rompait avec l'ancienne. »

Alors Malherbe s'empressait d'acheter le volume des *Premières Œuvres* de Philippe Desportes, dernière édition revue et augmentée, 1600, et il le couvrait de notes critiques. Ces notes, M. Brunot nous les a mises en ordre.

Cet exemplaire original est aujourd'hui conservé à la bibliothèque Nationale. M. Brunot en a fait reproduire par la photographie le titre et deux feuillets. On le désigne par la lettre O. Mais à la bibliothèque de l'Arsenal, il existe deux autres exemplaires de la même édition avec les mêmes notes. On les désigne par les lettres A et B. La photographie nous met sous les yeux deux feuillets de ce dernier. Ces deux exemplaires sont loin d'avoir une égale importance. D'après M. Brunot, B ne peut être mis en parallèle avec A, qui n'est qu'une transcription insignifiante, tandis que B est d'une grande valeur. Maintenant ce B, est-ce un original ? est-ce une copie de la main de Malherbe ? est-ce une copie due à une autre main ? Problème curieux et intéressant. M. Brunot démontre d'abord qu'il n'est pas de la main de Malherbe comme suffiraient à le prouver l'absence de ratures et l'orthographe plus moderne. Puis il s'efforce d'établir que B est une copie directe de O, malgré « les variantes, les omissions et les additions », mais copie faite avec soin, du temps de Malherbe même, sur un texte encore incomplet. C'est-à-dire que Malherbe aurait prêté au copiste son exemplaire avant de

l'avoir complètement enrichi de ses notes. L'argumentation de M. Brunot m'a paru péremptoire.

« Le commentaire sur Desportes, dit M. Brunot, n'est pas une lecture attrayante ni même facile... Les observations de toute espèce s'y succèdent au fur et à mesure que le texte les suscite, sans ordre méthodique, s'enchevêtrant, se confondant et se répétant, dix fois, vingt fois, non que l'auteur veuille y insister, mais parce que le désordre l'empêche de se souvenir qu'il les a déjà faites... Dans cette longue discussion face à face avec son ennemi, il épuise tout l'arsenal d'un vocabulaire, qui paraît cependant avoir été fort riche. Sa gamme des reproches monte du simple trait ou *nota* jusqu'aux expressions les plus imagées. Ce sont d'abord de courtes exclamations : *mal, mal conçu... froid... rude... sâle, sot... niais... excellemment mauvais, galimatias royal... imagination bestiale...* Puis... c'est une phrase tout entière pleine d'étonnement et de colère : *Tout ce sonnet ne vaut pas un potiron;... si les oisons nous pouvaient dire ce qu'ils pensent, ils imagineraient bien mieux...* Parfois il prend le ton plaisant et son ironie est si lourde qu'on lui préfère encore la grossièreté simple et colérique des observations que nous venons de citer... Voici quelques vers pris d'un passage qui peint assez joliment l'état de trouble où son amour a mis l'abbé :

Je ne recognois plus tous ces lieux où je vois,
Et m'égare en resvant sans voie et sans adresse,
J'erre seul, tout pensif, ignorant qui je suis.

J'eusse dit : *ne sachant qui je suis*, pour éviter qu'on ne lise : *ignorant que je suis*. Le volume abonde en grosses gaités de ce genre. Celles-ci suffisent pour nous montrer de quel style Malherbe écrit. »

J'ai cité ce long passage, tiré du chapitre intitulé : *Le commentaire considéré comme œuvre de critique*, pour montrer que le livre de M. Brunot est non seulement savant, mais attachant.

Je n'en suis encore qu'aux préliminaires qui ne prennent pas le quart de l'ouvrage. Mais je serai plus bref pour la doctrine du réformateur, « de cet homme prosaïque, un des plus positifs que l'histoire des littératures ait connus, cœur sans amour, esprit sans rêve, épris de la seule matière, aussi bon tabellion que poète (voir l'instruction à son fils), jugeant les vers d'après ce qu'ils rapportent, qui chante pour dix écus et que dix mille livres de

rente eussent peut-être fait taire à jamais, lyrique qui raie de la langue le mot *idéal*, terme d'école qui ne correspond à rien dont on ait que faire en ce monde ! » (p. 147). Et néanmoins cette doctrine eut un succès sans exemple, et, suivant le mot de la Bruyère, fut cause que « on fit du style comme on faisait de l'architecture, on abandonna l'ordre gothique que la barbarie avait introduit. »

Elle est exposée dans le livre II, qui comprend près de 400 pages, et est divisé en trois sections : *De la poésie et du style ; du vocabulaire poétique ; de la grammaire.*

Je voudrais m'arrêter sur chacune de ces sections, montrer dans Malherbe, à la suite de M. Brunot, le constructeur d'antithèses, le dialecticien épris d'arguments et de raisonnements, l'ennemi de l'imagination, le géomètre qui met la poésie en théorèmes et est peu disposé à l'indulgence pour la fantaisie ou « un beau désordre », l'éplucheur, le « regratteur » de mots et de phrases, le cuistre et le pédant qui n'admet pas que le poète puisse au besoin « ne pas trop se soucier, comme disait Ronsard, des règles de grammaire. » Mais il serait absurde de vouloir résumer ou simplement analyser une œuvre aussi considérable, qui ne se compose que d'infimes détails. Il y a là des pages entières où parfois il n'est question que de particules, de *que* et de *ne*. Mais grâce à l'art de l'auteur, elles sont exemptes d'aridité.

Le livre III, intitulé *Conclusion, le succès de Malherbe*, est le plus court. En une soixantaine de pages M. Brunot nous fait l'histoire du succès étrange de cet « homme médiocre sans autre autorité que celle qu'il se donnait lui-même, qui a su courber à l'obéissance et à la règle toutes les fantaisies. » Le phénomène est certes singulier. M. Brunot a cherché à en dévoiler les causes. Je crois qu'il passe trop légèrement à côté des deux principales. D'une part, le Français a l'esprit prompt, aime à saisir vite, et se rebute facilement de tout ce qui n'est pas clair et net et exigerait de lui un effort d'esprit qu'il jugerait superflu. D'autre part, il a le culte de l'uniformité, déguisée parfois sous le nom d'égalité. Il passe pour indisciplinable ; en réalité, il ne redoute rien tant que d'agir ou de penser en public autrement que tout le monde. Aussi, en France, toutes les réformes s'établissent à la mode révolutionnaire. C'est sur ce fond du caractère français que Malherbe a édifié son œuvre, qui fut poursuivie par Vau-

gelas, par Boileau, par l'Académie, par Noël et Chapsal. Qui oserait parler, même aujourd'hui, de secouer le joug qu'ils font peser sur la langue ?

Prenons, par exemple, une question que d'aucuns qualifieront de mesquine : la question de l'orthographe. Voyez avec quelle circonspection Littré signalait les contradictions de l'orthographe consacrée par le Dictionnaire de l'Académie de 1835 et les minces satisfactions que lui a données l'édition de 1874. Voyez comment, dans les revues les plus sérieuses, par exemple la *Revue des deux Mondes*, on couvre de ridicule ceux qui voudraient introduire quelques simplifications anodines telles que d'écrire *veu*, *neu*, comme on écrit *jeu*, au lieu de *vœu* et *nœud*, puisqu'on dit *vouer*, *nouer*, *jouer*. Du sud au nord, de l'est à l'ouest on a ri aux éclats de leur projet. Un beau jour cependant, les modifications s'imposeront. Qui n'en sent pas depuis longtemps la nécessité, mais où sont ceux qui osent publier leur sentiment ? Or il viendra un moment où tous à la fois auront le courage de dépouiller un respect déraisonnable. Alors la réforme se fera par explosion ; et brusquement, d'un bout de la France à l'autre, la vieille orthographe perdra tous ses défenseurs, sauf quelques entêtés qu'on qualifiera de réactionnaires et qu'on trouvera, à leur tour, profondément ridicules comme attachés à des choses souverainement ridicules.

Qui aura l'honneur de faire triompher l'idée nouvelle ? On n'en sait rien. Pour le moment, ce ne sera pas M. Havet. Ce sera celui qui viendra à l'heure propice pour récolter une moisson préparée par de nombreux devanciers qui n'en auront pas vu la moindre pousse.

La France est le pays des surprises, et le Français lui-même est tout aussi surpris que celui qui le contemple de haut. Un beau jour un critique spirituel trouve que George Ohnet fabrique des œuvres d'art en zinc. Le mot fait fortune, et depuis il n'est plus aucun Français, quel que soit le fond de sa pensée, qui oserait dire que George Ohnet coule quelquefois en bronze. Béranger, Lamartine tombent dans l'oubli aussi rapidement qu'ils ont été élevés à la gloire. Flaubert se révèle à la France, il est aujourd'hui universellement célébré ; demain peut-être on n'en parlera plus. En un rien de temps, Zola, avec son *Assommoir*, monte au faite de la réputation et du succès ; personne actuellement n'oserait lui dénier du génie. Mais attendons la fin, comme dirait le bon

La Fontaine. Un académicien, croyant faire de l'esprit, traite le téléphone de canard américain, et tous les Français font chorus. Pailleron a tué Caro; des dames qui pendant des années avaient bu avec délices la parole du maître, nulle n'osa se montrer au pied de sa chaire après le succès du *Monde où l'on s'ennuie*. Malherbe a été le Jules Lemaître ou le Pailleron de Ronsard et de la Pléiade. C'est à l'histoire à mettre au jour la source de cette docilité générale des Français à accepter les mêmes opinions toutes faites, les mêmes mœurs, les mêmes usages, les mêmes coutumes, les mêmes habits, les mêmes chapeaux, les mêmes formes de patriotisme, les mêmes haines et les mêmes engouements. Le succès inouï de Malherbe s'explique comme celui de Boulanger, avec cette différence qu'il dure encore.

Mais je m'aperçois que je m'égare. Je reviens au livre de M. Brunot. Le peu que j'en ai pu dire inspirera, je n'en doute pas, à l'ami des choses littéraires, le désir de prendre connaissance du volume.

J. DELBŒUF.

Cornelli Taciti historiarum libri qui supersunt, ed.

SPOONER. London Macmillan 1891, in-8° 513 p.

L'Angleterre, qui possédait l'admirable édition des Annales par Furneaux, n'avait encore aucune bonne édition des Histoires; la meilleure, celle de Valpy, n'était qu'une reproduction de celle de Brotier, publiée à Paris en 1771. M. Spooner a donc eu raison de penser que le besoin d'une nouvelle édition se faisait sentir, et son travail vient en effet combler une grande lacune, au moins dans son pays.

L'introduction comprend sept chapitres : I. Les manuscrits et les éditions; II. Les écrits de Tacite; III. Les matériaux employés par Tacite pour la composition des Histoires; IV. De la condition des provinces en l'an 69, av. J. C., et du rôle qu'elles ont joué dans les événements de cette année; V. Du caractère de Galba, d'Othon et de Vitellius; VI. La première et la seconde bataille de Bedriacum; VII. La révolte de Civilis.

Vient ensuite le texte accompagné du commentaire; l'ouvrage se termine par un excellent index de vingt-huit pages.

Les paragraphes 4, 5, 6, 7, me paraissent assez inutiles, et

quand au § I, on sera étonné d'apprendre que M. Spooner n'a aucune connaissance de l'édition de M. Gantrelle, non plus que de sa *Grammaire de Tacite*. Il nous apprend que sa tâche a généralement consisté à disposer et à choisir les matériaux préparés par les autres, non pas à faire œuvre originale, mais que toutefois il s'est efforcé de porter toujours un jugement indépendant.

Ruperti et Ritter, Orelli et Heraeus sont les bases de son travail. Quant au texte, c'est celui d'Orelli; pour les deux premiers livres d'après la révision de Meiser, pour les trois derniers, d'après l'édition de 1848 : rarement il s'en est départi pour accepter l'une ou l'autre conjecture. La méthode est donc conservatrice, ce dont il faut féliciter l'auteur, au moment où la découverte de l'*Ἀθηναίων πολιτεία* et d'un très ancien manuscrit fragmentaire du Phédon, vient de donner de si éclatants démentis aux conjectures soi-disant *palmares* de philologues éminents.

C'est à tort, cependant, me paraît-il, que M. Spooner, I, 9, n'a pas admis la conjecture de Classen *cunctatur* pour *cunctantur*, car les légions n'ayant pu se concentrer en Italie, c'est de Néron qu'évidemment il s'agit.

Mais c'est précisément parce que M. Spooner s'en tient généralement à la leçon des manuscrits, qu'il semble étrange qu'il ait suivi de préférence pour les trois derniers livres l'édition d'Orelli de 1848, pour laquelle Baiter avait collationné le Mediceus II avant 1846, alors que Ritter a fait une nouvelle collation de ce manuscrit pour son édition de 1864. En y regardant de près, il semble même que M. Spooner n'ait pas connaissance de cette édition, car il ne cite que celle publiée par Ritter à Cambridge et à Londres en 1848. Or, on sait que Ritter a publié trois éditions : une première à Bonn en 1834-36, une seconde à Cambridge et à Londres en 1848, et finalement la troisième, *e codd. denuo collatis* à Leipzig en 1864. M. Spooner n'a donc pas profité de cette dernière collation.

Le commentaire est excellent, surtout au point de vue historique, bien que le côté grammatical ne soit pas négligé. Toutefois, si M. Spooner avait eu connaissance de l'édition de M. Gantrelle, il aurait pu lui emprunter mainte bonne observation. Je me contente de citer quelques exemples empruntés aux deux premiers livres. Ch. 17 *spernendum esse* ; 19 *ac* ; *illi* ; 21 *vel* ; 22 *luxus* ; 23 *an* ; 26 *parata* ; 27 *praedicit*, *sequentibus*, *clamore*

et gaudiis; 28 magnitudine; et; 29 incertum quem, nec; 30 mereretur; interest ne, minus; 34 et; 39 plerique; 42 ut-fuerit; 44 quamvis; 49 ubi et le subjonctif; 53 scito sermone; 64 exarsere; 68 medio; 70 dum fieret, num; 72 effugium; 82 quominus; 83 quamquam suivi de l'ablatif absolu; 84 depoposcerint; 88 qui-quidam-mercarentur L. II. Ch. 2 fuerit; 5 posceret; 9 sisterent; 19 paenitere; 23 ne tolerarent; animo ignavus-procax ore; 32 irrupturis; 36 laeto ad; 38 vetus ad; 40 ubi vincerentur; 41 ceptaverint; 44 suismet ipsi; 45 quominus; 46 potuisse: 50 crediderim; 57 festinatis; 73 etsi-vagis auctoribus; 74 secuturæ; 77 immo; 78 crebriores; 80 legionibus; 100 componendae proditionis

M. Spooner ne fait aucune observation aux passages indiqués; l'édition de M. Gantrelle présente de judicieuses remarques de grammaire ou de style qui seraient les bienvenues même auprès des étudiants anglais, quelque forts que l'amour-propre national les suppose.

En résumé, l'édition de M. Spooner marque en Angleterre un progrès considérable, et sur le continent même, elle peut rendre de réels services par l'abondance et la sûreté de son commentaire historique.

J. KEELHOFF.

KARL TROOST : **Zenonis Citiensis de rebus physicis doctrinae fundamentum ex adiectis fragmentis constituit**, 87 pp., Berlin, S. Calvary, 1891 (*Berliner Studien für classische Philologie und Archaeologie*, t. XII, fasc. III).

Ainsi que le titre l'indique, ce petit volume nous donne un exposé succinct des doctrines physiques¹ de Zénon de Cittium, le fondateur du stoïcisme. Il contient de plus, sous forme de notes, mises chacune à sa place, un recueil de tous les fragments du philosophe se rapportant à la matière. C'est ce recueil qui, non seulement facilite énormément l'étude de l'ouvrage, en permettant de vérifier, sans avoir besoin de compulsier cent livres divers, les assertions et les conclusions développées dans le texte,

¹ Dans le sens stoïcien de ce terme.

mais qui en constitue aussi en grande partie la valeur. Car il a été fait avec un soin vraiment philologique, et il est plus complet qu'aucun de ceux que nous possédions jusqu'ici. Sur plusieurs fragments cependant nous sommes d'un autre avis que l'auteur, et nous aurions désiré dans ces cas l'application d'un criterium plus sévère. Ce sont surtout les numéros 13, 47a, 47b, 47c, 66, 71b, 72 et 127. Mais cette divergence d'opinions n'a guère d'importance, puisque les numéros en question, qu'on les admette ou qu'on les rejette, ne changent rien au fond de la doctrine tel que l'auteur l'établit.

L'exposé lui-même est divisé en dix chapitres, savoir : 1. *De rerum primordiis*; 2. *Corporea et incorporea. Esse — non esse*; 3. *De dei materia essentiaque*; 4. *De Zenonis qui dicitur « pantheismo »*; 5. *De divinae substantiae motione et vi procreandi*; 6. *De mundi ortu et ea, quae χραῖσις δι' ὅλου vocatur, mixtione*; 7. *Λόγοι σπερματικοί*; 8. *De mundi principatu et deflagratione universi*; 9. *De caelo et stellis et deorum vulgata opinione*; 10. *De anima hominis*. Nous apprenons par cet exposé que toutes les principales doctrines physiques des stoïciens, excepté celle du *τόνος*, ont déjà été professées par Zénon lui-même, ce qui contribuera sans doute à relever l'autorité et l'importance de ce philosophe, méconnues à tort par quelques savants contemporains. Particulièrement, en ce qui concerne les deux points les plus controversés, le panthéisme et la division des facultés de l'âme, il nous semble que M. Troost a parfaitement raison. Pour le premier point, il combat Stein, qui voudrait imputer à Zénon une espèce de dualisme (*Die Psychologie der Stoa*, 1886, I, p. 63), et il se rallie à l'opinion contraire de Baeumker (*Das Problem der Materie*, 1890, p. 361). En effet, la distinction de l'élément actif et de l'élément passif (*τὸ ποιῶν, τὸ πάσχον*) n'a pas de portée réelle, pas plus chez le maître que chez les disciples. Et quant à savoir si le premier a déjà soutenu expressément l'identité de Dieu et du monde (*κόσμος*), on ne peut se refuser à le reconnaître en présence des trois passages décisifs que M. Troost apporte à l'appui de son jugement. De ces trois passages les deux premiers (le n° 39 = Diog. Laert. VII, 148 : *οὐσίαν δὲ θεοῦ Ζήνων μὲν φησι τὸν ὅλον κόσμον καὶ τὸν οὐρανόν*, et le n° 45 = Sext. Emp. *Math.* IX, 107 : *δυνάμει δὲ τὸν αὐτὸν τῷ Ζήνωνι λόγον ἐξέθετο* (sc. Πλάτων) *καὶ γὰρ οὗτος τὸ πᾶν κάλλιστον εἶναι φησι* *ζῶν ἔμψυχον νοερόν τε καὶ λογικόν*) ont déjà été discutés par Stein, qui les interprète, à tort, dans un sens

négatif. Le troisième est nouveau. Il se trouve dans Chalcidius, *In Plat. Tim.*, ch. 292-293. Chalcidius y expose la théorie de Zénon sur la matière et l'esprit, et il en vient à dire : « *Quem quidem (sc. sensibilem mundum) beatum animal et deum adpellant.* Ch. 293. *Ergo corpus universum juxta Stoicos determinatum est et unum et totum et essentia.* » Or, bien que, dans ce passage, le nom des stoïciens soit substitué à celui de Zénon, et qu'en général on ne soit pas fondé à attribuer à chaque membre d'une école en particulier ce qui est attribué à tous pris collectivement (cf. Stein, *l. c.* I, p. 152d), il est cependant très peu probable que Chalcidius se serait exprimé comme il l'a fait si Zénon avait eu une doctrine différente de celle des autres stoïciens. Nous devons donc admettre ce témoignage. D'ailleurs, l'auteur aurait pu alléguer encore un autre argument en faveur de sa thèse. L'identité de Dieu et du monde nous semble être supposée clairement par le syllogisme dont se sert Zénon pour prouver que le monde est doué de raison. L'une des prémisses de ce syllogisme, c'est que rien n'est meilleur que le monde. Aurait-il soutenu cela, s'il avait séparé le monde de Dieu, du principe (cf. le n° 45 = Sext. Emp. *Math.* IX, 107 et le n° 71a = *Ibid.* IX, 81) ?

En présence de toutes ces preuves il n'y a pas lieu de s'arrêter au seul témoignage qu'on pourrait faire valoir en sens inverse, alors même qu'il serait emprunté à un auteur plus digne de foi que le Pseudo-Galien (*Hist. phil.* XIX, 241 K); toutefois ce témoignage aurait au moins mérité l'honneur d'une mention.

Pour le second point, M. Troost rejette avec Stein l'autorité de Tertullien, et il nous montre que Zénon a en effet déjà distingué huit parties dans l'âme humaine. Après son exposé, la chose nous paraît hors de doute, et on devra désormais considérer cette question comme résolue. Mais, à propos de la psychologie, nous constatons un oubli, du moins partiel. En énumérant les attributs et les fonctions de l'âme, l'auteur aurait bien fait, ce nous semble, de parler du mouvement d'une manière plus explicite, d'autant plus que c'est là une fonction primitive et que les stoïciens postérieurs y insistent, cf. Stein, *l. c.* I, p. 120 et suiv. Pour le mouvement que l'âme communique au corps, il y a des passages formels, par exemple, les numéros 89 = Diog. Laert. VII, 157, et 94 = Gal. *De pl. Hippocr. et Plat.* p. 283 K.; et si, pour le mouvement que l'âme se communique à elle-même, il n'y en a pas d'aussi catégoriques,

on peut dire qu'il est conforme à toute la théorie de Zénon sur l'âme et sur Dieu, dont l'âme n'est qu'une particule. Nous croyons d'ailleurs avoir découvert un témoignage positif dans un rapport du Pseudo-Galien. Au numéro 98 *Tr.* = Gal. *Hist. phil.* XIX, 254 K, nous lisons : τὴν δὲ οὐσίαν αὐτῆς (sc. τῆς ψυχῆς) οἱ μὲν ἀσώματον ἔφασαν, ὡς Πλάτων, οἱ δὲ σῶμα συγκινοῦν, ὡς Ζήνων καὶ οἱ ἐξ αὐτοῦ. Au lieu des mots σῶμα συγκινοῦν on s'attendrait plutôt à un adjectif dérivé de σῶμα, mais puisque le participe κινῶν se trouve dans le texte et que σῶμα κινῶν présente un sens convenable, la faute ne peut être que dans la préposition, car σῶμα συγκινοῦν ne signifie rien du tout. Or, le rapporteur qu'aurait-il pu ajouter à κινῶν, sinon ἑαυτοῦ ou αὐτό? Nous proposons donc d'écrire : σῶμα αὐτὸ κινῶν.

Gand.

P. HOFFMANN.

VARIA.

M. H. Schenkl vient de faire paraître chez Tempsky à Vienne la première partie du premier volume d'une *Bibliotheca patrum latinorum britannica*, destinée à dresser un catalogue scientifique des manuscrits de pères latins conservés dans les bibliothèques publiques et privées de l'Angleterre. Le présent fascicule fait le relevé des manuscrits de la Bodléienne. On y rencontre aussi l'indication de quelques manuscrits d'auteurs classiques.

M. Walter vient de fonder à Lund une revue allemande destinée à permettre aux érudits scandinaves de faire connaître leurs travaux philologiques, philosophiques et historiques à un public moins restreint que celui qui lit les langues scandinaves. Le titre de la Revue est *Skandinavisches Archiv* (4 livraisons par ans. Prix : 20 fr.). La première livraison contient, outre des études philologiques sur les langues scandinaves, un travail de M. Sam Wide, d'Upsala, sur la légende de Lycurgue.

M. Schuchhardt vient de publier chez Brockhaus une seconde édition de ses *Schlieman's Ausgrabungen*. On sait que ce livre expose d'une manière claire et concise tous les résultats obtenus par les fouilles de l'illustre explorateur à Troie, à Tirynthe, à Mycènes, à Orchomène et à Ithaque. L'ouvrage est fort bien illustré et accompagné de plusieurs cartes. Cette seconde édition a été modifiée et améliorée quelque peu et l'auteur y a ajouté une table des matières qui manquait à la première. (Prix : 10 fr.).

Un nouveau périodique de géographie vient de paraître à Paris sous le titre de : *Annales de géographie* (Paris, Colin, 15 fr. par an). Il sera trimestriel et est publié sous la direction de MM. Vidal de la Blache, l'auteur de l'excellent Atlas en cours de publication, et Marcel Dubois, connu par ses travaux de géographie économique. Le but des directeurs est avant tout « de condenser les résultats acquis sous une forme à la fois scientifique et littéraire ». Ils cherchent à créer en France une revue qui puisse y remplir le même rôle que les *Mittheilungen de Petermann* remplissent en Allemagne. Cette revue s'annonce comme devant prendre une place importante dans la série déjà nombreuse des publications géographiques.

Les livraisons 22 et 23 du *Dizionario epigrafico di antichità romane di E. de Ruggiero* viennent de paraître. Nous signalerons surtout les articles : *Arretium* (avec l'indication de la tribu, des magistrats, du culte, des patrons, des prétoriens originaires d'Arezzo, des officiers); *Arvales*, article dû à M. Gatti et qui donne, en 57 colonnes, une histoire complète de ce célèbre collège. Dans l'article sur l'*ascia* M. de Ruggiero ayant à choisir entre les nombreuses hypothèses émises pour expliquer cette hache et ce *sub ascia ded.* qui se rencontre surtout dans les inscriptions de la Gaule, tout en remarquant que la plupart des épigraphistes y reconnaissent l'indication d'un tombeau neuf, est cependant tenté d'admettre, et cela non sans raison, avec M. de Nadaillac, que cette hache est un symbole religieux destiné au défunt dans l'autre vie. Seulement le sens de ce symbole nous échappe. Enfin la livraison 23 se termine par un long article de M. Váglieri sur la province d'Asie, donnant les fastes de cette province sénatoriale que M. Waddington a été le premier à recueillir.

M. A. Kuhn publie chez Benziger à Einsiedeln la première livraison d'une histoire générale de l'art (*Allgemeine Kunst-Geschichte*), considéré au point de vue de l'histoire, de la technique et de l'esthétique. L'ouvrage sera complet en 25 livraisons (à fr. 2-50 chacune) et est illustrée d'une manière remarquable. Il semble devoir prendre une place importante parmi les diverses histoires de l'art publiées jusqu'à ce jour, et sera de loin supérieur à l'ouvrage de Lubke, qui est par trop abrégé.

Le 4^e fascicule du *Recueil des travaux publiés par la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Gand* vient de paraître. Sous le titre de *Notes sur un temple Mithriaque d'Ostie* (Gand, 1891. 23 p. et 2 pl.), M. Fr. Cumont étudie un temple de Mithra découvert en 1885, et cherche à rendre compte de certains rites des mystères mithriaques restés inexplicables jusqu'ici. C'est ainsi que dans le trou rond tout près de l'entrée du mithréum M. Cumont reconnaît la fosse dont parle S^t Augustin (*Quaest. vet. et novi Test.* CXIV) et sur laquelle on jetait le néophyte, les mains liées avec des boyaux de poulets. Les niches du temple paraissent, d'après M. Cumont, avoir servi à conserver l'eau lustrale.

Mais c'est surtout par l'interprétation des mosaïques que M. Cumont arrive à des résultats tout nouveaux. Ainsi dans les sept demi-cercles du pavement il reconnaît les sept portes symboles du passage des âmes à travers les sept planètes, qui sont figurées sur les côtés du couloir central. Sur la banquette qui fait le tour de la salle et servait à supporter des lampes, sont représentées les figures du Zodiaque. La partie centrale du mithréum était réservée aux cérémonies; sur les *podia* latéraux les fidèles se tenaient agenouillés. Enfin M. Cumont arrive, par des inductions tirées des monuments épigraphiques, à conclure que les femmes étaient exclues des mystères de Mithra.

On connaît la valeur vraiment scientifique des nombreux catalogues publiés par les soins de l'Administration des musées royaux de Berlin. Pour rendre la visite de ces musées encore plus utile, l'Administration

a décidé la publication de petits manuels relatifs aux diverses branches de l'art et aux diverses époques, tant pour l'art proprement dit que pour les arts industriels et l'ethnographie. Le premier de ces manuels vient de paraître : M. Bode. *Die italienische Plastik*. (Berlin, 1891. 190 p. et 78 grav. fr. 1-50). Ces manuels seront encore utiles à d'autres qu'aux visiteurs des musées berlinois. Ils permettront à tout le monde de s'initier à l'histoire de l'art dans des livres à la portée de tous et écrits par des spécialistes possédant la matière qu'ils traitent.

M. Mommsen a publié dans le Bulletin de l'Institut archéologique de Rome (1890, p. 85-91) une notice sur un manuscrit acquis par la bibliothèque royale de Stuttgart. M. de Rossi en a parlé aussi dans son *Bull. di arch. crist.* (1891, p. 156-158). Ce manuscrit, de la fin du 15^e s., contient deux recueils épigraphiques faits à Rome, l'un sous le pontificat de Sixte IV, l'autre à la fin du 15^e s. Ils renferment des inscriptions urbaines fort intéressantes et aussi quelques inscriptions chrétiennes, dont une du 4^e s., de Rufia Petronia.

On s'occupe depuis quelque temps en Allemagne de la fixation des vacances universitaires. Dans un article publié par M. le prof. Hölder dans les *Preussische Jahrbücher* (sept. 1891) on propose de les fixer de la mi-juillet au 1 octobre, du 21 décembre au 4 janvier et du 22 mars au 25 avril. Dans une brochure qui vient d'être publiée, M. W. Flemming, professeur à Kiel (*Die Universitätsferien bei uns und im Ausland*, Braunschweig, 1891) traite la question à nouveau et propose de fixer ainsi les grandes vacances : du 15 juin au 15 septembre, deux semaines à la Noël, du 1 mars au 1 avril, 5 jours pour les fêtes de Pâques et deux à trois jours pour les fêtes de la Pentecôte.

M. J. Euting vient de publier les inscriptions nabatéennes qu'il a recueillies dans un récent voyage, fait en 1889 dans la presqu'île arabique. Elles sont au nombre de 677. *Sinaitische Inschriften*. Berlin, Reimer, 1891, 4^e de XII-92 p. et 40 pl.

ADOLF DE CEULENEER.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET MOYEN.

PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS.

Par arrêté royal du 18 juillet 1891, M. Tilmant (Jean-Joseph-Lucien), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie classique, professeur dans les athénées royaux depuis le 24 septembre 1884, actuellement professeur provisoire de troisième latine à l'athénée royal de Malines depuis le 30 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 29 juillet 1891, M. Peltier (Jean-Nicolas-Philippe), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 29 novembre 1877, actuellement préfet des études, à titre provisoire, de l'athénée royal de Huy depuis le 30 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Boinem (Jules), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur dans les athénées royaux depuis le 2 avril 1879, actuellement professeur provisoire de seconde latine à l'athénée royal de Tournay depuis le 30 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Pirard (Alphonse-Augustin-Roch-Joseph), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 21 septembre 1882, actuellement professeur provisoire de troisième latine à l'athénée royal de Tournay depuis le 30 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Bertrand (Théodule), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 18 décembre 1883, actuellement professeur provisoire de quatrième latine à l'athénée royal de Tournay depuis le 30 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Hombert (Joseph-Camille-Florentin), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie classique, professeur dans les athénées royaux depuis le 14 septembre 1889, actuellement professeur provisoire de cinquième latine à l'athénée royal de Tournay depuis le 30 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Deprez (Jean), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, surveillant dans les athénées royaux depuis le 4 octobre 1889, actuellement surveillant provisoire à l'athénée royal de Verviers depuis le 30 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 24 octobre 1891, M. Lapaille (Richard-Antoine-Jacques-Joseph), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 10 octobre 1871, actuellement professeur de quatrième latine, à titre provisoire, à l'athénée royal de Huy depuis le 26 février 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Foulon (Lucien-Jean-Baptiste), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour l'histoire et la géographie, ancien professeur au collège communal d'Ypres, actuellement second professeur de français, à titre provisoire, à l'athénée royal de Verviers depuis le 26 février 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Gérard (Gustave), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie classique, professeur de quatrième latine, à titre provisoire, à l'athénée royal de Louvain depuis le 12 février 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Dormael (Victor), docteur en sciences naturelles, surveillant provisoire à l'athénée royal d'Arlon depuis le 30 mai 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 14 novembre 1891, M. Pecqueur (Oscar), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, professeur dans les athénées royaux depuis le 23 septembre 1880, actuellement professeur provisoire de rhétorique française à l'athénée royal de Liège depuis le 26 février 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Froidart (Jules), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 22 septembre 1883, actuellement second professeur provisoire de français à l'athénée royal de Liège depuis le 29 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Gittée (Auguste), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les langues flamande et anglaise, professeur dans les athénées royaux depuis le 28 septembre 1880, actuellement professeur de flamand, à titre provisoire, à l'athénée royal de Liège depuis le 30 avril 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Grignet (Joseph), aspirant professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, dispensé de la condition du diplôme légal par arrêté royal du 12 mai 1883, surveillant dans les athénées royaux depuis le 13 décembre 1880, actuellement surveillant provisoire à l'athénée royal de Liège depuis le 17 décembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 15 octobre 1891, M. Fraipont (Ferdinand), docteur en médecine, chirurgie et accouchements, est chargé, à titre définitif, de faire, dans la faculté de médecine de l'université de Liège, le cours théorique des accouchements, les cliniques obstétricale et gynécologique et le cours des opérations obstétricales.

Par arrêté royal du 2 novembre 1891, M. Valerius (Hubert), professeur émérite à la faculté des sciences de l'université de Gand, est définitivement déchargé, sur sa demande, du cours d'éléments de physique mathématique.

Par arrêté royal de la même date, le cours d'éléments de physique mathématique est placé dans les attributions de M. Vander Mensbrughe (Gustave), professeur ordinaire, chargé de l'enseignement de la physique mathématique générale.

Par arrêté royal du 2 novembre 1891, M. Dugniolle (Maximilien), professeur émérite à la faculté des sciences de l'université de Gand, est déchargé, sur sa demande, du cours de notions élémentaires de géographie physique.

Aux termes d'un arrêté royal de la même date, le cours de notions élémentaires de géographie physique est placé dans les attributions de M. Renard (A.-F.), professeur ordinaire.

Par arrêté royal de la même date, M. Fuerison (Joseph), professeur émérite à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, est déchargé, sur sa demande, du cours d'histoire de la littérature française (*partim*), et du cours d'exercices de rédaction, destiné aux élèves de l'école du génie civil.

Aux termes d'un arrêté royal de la même date, M. Discailles (Ernest), professeur ordinaire, est chargé de faire, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, la partie du cours d'histoire de la littérature française, délaissée par M. le professeur émérite Fuerison, et, à l'école du génie civil, le cours d'exercices de rédaction.

Il est déchargé, sur sa demande, du cours d'histoire des littératures modernes (*partim*).

Par arrêté royal de la même date, M. Fredericq (Paul), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, est chargé

de faire la partie du cours d'histoire des littératures modernes, délaissée par M. le professeur Discailles.

Par arrêté royal du 30 octobre 1891, M. Schreiber (Joseph), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 27 septembre 1881, actuellement professeur d'histoire et de géographie, à titre provisoire, à l'athénée royal de Tongres depuis le 29 septembre 1890, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Depaifve (Louis-Jean-Pierre-Pascal), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie classique, ancien professeur au collège communal de Virton, actuellement professeur de cinquième latine, à titre provisoire, à l'athénée royal de Tongres depuis le 30 avril 1890, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Van Orshoven (Léon-Jean), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 25 novembre 1875, actuellement professeur de troisième latine, à titre provisoire, à l'athénée royal de Tongres depuis le 29 septembre 1890, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Keelhoof (Jacques), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 13 septembre 1887, actuellement professeur de rhétorique latine, à titre provisoire, à l'athénée royal de Tongres, depuis le 29 septembre 1890, est nommé définitivement à ces dernières fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Deckers (Arnold-Adhémar), docteur en droit, surveillant, à titre provisoire, à l'athénée royal de Tongres depuis le 17 février 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 5 novembre 1891, M. Maass (Bernard), docteur en philosophie et lettres, professeur dans les athénées royaux depuis le 27 septembre 1881, actuellement professeur provisoire de deuxième latine à l'athénée royal d'Ostende, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. Wasteels (C.-E.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences physiques et mathématiques, actuellement surveillant provisoire à l'athénée royal d'Ostende depuis le 30 septembre 1890, est nommé définitivement à ces fonctions.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 28 septembre : **Brugsch et Pleyte**, Le monument de Sehel (G. Maspero). — **Liebich**, Pânini (V. Henry). — **Lœwenthal**, Le traité pseudo-aristotélique De l'âme (Rubens Duval). — **Guttman**, Thomas d'Aquin et la philosophie juive (Rubens Duval). — **Holm**, Histoire grecque, III (Paul Guiraud). — **Allen**, Manuscrits grecs d'Italie (Léon Doret). — **Fauste et Ruricius**, Œuvres, p. p. **Engelbrecht** (P. L.). — **Augustin**, Œuvres, VI, I, p. p. **Zycha** (P. L.). — **Bonnet**, Le latin de Grégoire de Tours (Paul Lejay). — **J. Zeller**, Histoire d'Allemagne, III (Ch. Pfister). — **De Puymaigre**, Les vieux auteurs castillans (T. de L.). — **Lagus**, Les langues classiques en Finlande (E. Beauvois). — **Bizos**, Ronsard (Félix Hémon). — **D'Haussonville**, Madame de Lafayette (Félix Hémon). — **De Crozals**, Saint-Simon (Félix Hémon). — **Rousse**, Mirabeau (Félix Hémon). — **Lebon**, Instructions des ambassadeurs en Bavière (B. Auerbach).

Du 5 octobre : **Krall**, Le pays de Pouanit (G. Maspero). — **Hoffmann**, Le livre de Job (Rubens Duval). — **Euringer**, La Masore (Rubens Duval). — **Hertzberg**, La Grèce sous les Romains, III (P. G.). — **Jeanroy et Puech**, Histoire de la littérature latine (A.). — **Graeven**, L'Épître de Cornutus (L.). — **Traube**, O Roma nobilis (L.). — **Ehrle**, La librairie pontificale (A. Molinier). — **Flamini**, La poésie lyrique en Toscane (Charles Dejob). — **Lotheissen**, Études sur l'histoire de la France au XVII^e et au XVIII^e siècle (Ch. J.). — **Dejob**, Bernardin de Saint-Pierre (A. D.). — **Albert**, La littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration (Félix Hémon). — **Loridan**, Les astronomes français à la recherche de la figure de la terre (B. A.). — **Baumgarten**, Le Soudan (B. Auerbach). — **Leclerc**, Choses d'Amérique (E.). — **Bogisio**, A propos du code civil du Monténégro (P. V.). — **Dickel et Brissaud**, Le code du Monténégro (P. V.). — **Horn**, La grande nation (E. Sayous).

Du 12 octobre : **W. Meyer** de Spire, La loi d'accent dans la prose grecque du IV^e au XVI^e siècle (Louis Havet). — **Kuntze**, Les villes allemandes du moyen âge (H. Pirenne). — **Varges**, La constitution de la ville de Brunswick (H. Pirenne). — **Treftz**, La France et l'électorat de Saxe (Ch. Pfister). — Œuvres de Branthôme, VIII (A. Delboulle). — La muse normande de David Ferrand, p. p. **Héron** (Emile Picot). — **Koser**, Frédéric le Grand, I (Francis Decrue). — **Perey**, Le duc de Nivernais (Francis Decrue). — **Vollmoeller**, Le laberinto amoroso (Georges Steffens). — Correspondance du marquis de Croix (H. Léonardon).

Du 19 octobre : **Loofs**, Leontius de Byzance (My). — Université d'Harvard, Études de philologie classique (P. Lejay). — **Puech**, Chrysostome et les mœurs de son temps (P. L.). — **Cagnat**, L'année épigraphique (P. G.). — **Witte**, Les Armagnacs en Alsace (Ch. Pfister). — **Witte**, Germains et Gallo-Romains en Lorraine (Ch. Pfister). — **Desimoni**, Gènes et Christophe Colomb (L. Gallois). — Tasse, Petits poèmes, p. p. **Solerti** (P. de Nolhac). — **Jadart**, Bacquenois (Emile Picot). — **Claudin**, Les premiers imprimeurs de Reims (Emile Picot). — Lettres d'Eugène Burnouf (T. de L.). — **Tommasini**, Études d'histoire et de critique (L. G. Pelissier). — **Bréal**, de l'enseignement des langues anciennes (A. Delboulle).

Du 26 octobre : **Anciaux**, Les confréries musulmanes (O. Houdas). — **Vollers**, La version samaritaine du Pentateuque, V (Rubens Duval). — **Bloch**, Glossaire phénicien (Ph. Berger). — **Milliet**, Les premières périodes de la céramique grecque (C. E. R.). — **Gustafson**, Corrections au livre XXI de Tite-Live (Emile Thomas). — Tite-Live, VI-X p. p. **A. Zingerle** (Emile Thomas). — **Corda**, Catalogue des factums de la Bibliothèque nationale (T. de L.). — **Warner**, Jean de Mandeville (Henri Cordier). — **Campbell**, Annales de la typographie néerlandaise au XV^e siècle (T. de L.). — **Roehricht**, Bibliographie géographique de la Palestine (Salomon Reinach).

Du 2 novembre : **Delattre**, L'assyriologie depuis onze ans (A. Loisy). — **Rzach**, Oracles sibyllins (Léon Dorez). — **Dyer**, Les dieux grecs (C. E. Ruelle). — **Blanchet**, Figurines en terre cuite de la Gaule romaine (Salomon Reinach). — **P. Thomas**, **Scheindler**, **Bellezza**, Salluste (Isaac Uri). — **Speyer**, Observations et corrections (Paul Lejay). — **Arnold**, Études grecques d'Horace (L.). — **Cadier**, La Sicile sous Charles I et Charles II d'Anjou (Maurice Prou). — **Kallenbach**, Les humanistes polonais (Louis Leger). — **Urbain**, Barclay (T. de L.). — **Brunot**, La doctrine de Malherbe (A. Delboulle). — **Fagniez**, Richelieu, le P. Joseph et l'Allemagne (R.). — **Tamizey de Larroque**, La Pierre d'Unet, Livre de raison des Dudrot (A. C.). — **Rambaud**, Instructions des ambassadeurs en Russie (B. Auerbach). — **Vandal**, Napoléon et Alexandre (Francis Decrue). — **Rinn**, Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie (H.-D. de Grammont).

Du 9 novembre : **Declareuil**, La justice dans les coutumes primitives (Paul Viollet). — Cicéron, Philippiques, p. p. **Nohl** (Emile Thomas). — Horace, II, p. p. **Mewes** (P. L.). — **Cat**, Ayora (H. D. de G.). — **Appel**, Pétrarque (P. de Nolhac). — **Wolf**, La paix de religion (R.). — **Pierling**, La Russie et l'Orient (L. L.). — **Reitzenstein**, La campagne de 1622 (R.). — **Bossuet**, p. p. **Lebarq**, III (A.). — Voltaire, Siècle de Louis XIV, p. p. **Bourgeois** (A. G.). — **Ritter**, Magny et le piétisme romand (T. de L.). — Documents sur les Jacobins, p. p. **Aulard**, II (A. Chuquet). — **Reuss**, Le Gymnase de Strasbourg (A. Chuquet). — **Marbot**, Mémoires, II et III (A. Chuquet). — **Thomas**, Causeries militaires, III (A. Chuquet). — Les grands cavaliers du premier Empire, I (A. Chuquet). — **Lefèvre-Pontalis**, Hippolyte Carnot (A. Chuquet). — **Delorme**, Journal d'un sous-officier (A. Chuquet). — **Marmontel**, Mémoires, p. p. **Tourneux** (T. de L.). —

Bossert, Histoire abrégée de la littérature allemande (A. Ch.). — **Andrieu**, Bibliographie de l'Agenais, III (T. de L.).

Du 16 novembre : **Jacquier**, La Doctrine des douze apôtres (A. Loisy). — **Blémont et Carnoy**, Collection internationale de la Tradition (V. H.). — **L. Muller**, Accius (A. Carloult). — **Schulthess**, Le procès de Rabirius (Emile Thomas). — **Swoboda**, Nigidius (E. T.). — **Hardy**, Pline et Trajan (Paul Lejay). — **Roensch**, Notes et articles (P. L.). — **Fournier**, Le royaume d'Arles (Ch. Pfister). — **Delboulle**, Anacréon et les poèmes anacréontiques (T. de L.). — **Krebs**, La polémique des Jésuites avant la guerre de Trente ans (R.). — Huygens, Œuvres, II et III (T. de L.). — **Mossmann**, Cartulaire de Mulhouse, VI (R.). — **Pineyro**, Quintana (Alfred Morel-Fatio).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1891. Calvary.

10. Oktober 1891 : **Rezensionen und Anzeigen** : **Thukydides**, Erklärt von J. Sitzler (F. Müller). — **A. Gentsch**, De enuntiatorum condicionalium apud Antiphontem, Andocidem, Lysiam formis et usu (Thalheim). — **G. Landgraf**, Das Bellum Alexandrinum und der Codex Ashburnhamensis (H. Schiller). — **E. Bertrand**, Cicéron artiste (M.). — **F. Mürdter**, Geschichte Babylonien und Assyrien (F. Justi). — **W. Windelband**, Geschichte der Philosophie (F. Lortzing). — **W. Liebenam**, Zur Geschichte und Organisation des römischen Vereinswesens (H. Dessau). — **K. Sittl**, Würzburger Antiken (F. Baumgarten). — **Th. Gottlieb**, Über mittelalterliche Bibliotheken (R. Beer) II.

17. Oktober : **Rezensionen und Anzeigen** : **W. M. Ramsay**, The historical Geography of Asia Minor (G. Hirschfeld) I. — **J. Bader**, De Diodori rerum Romanarum auctoribus (W. Soltau) I. — **G. Karo**, Handschriftliche und kritische Beiträge zum bellum Hispaniense (H. Schiller). — **Livy book IV. by H. M. Stephenson** — **Livy book V by Whibley** (F. Fügner). — **A. Koeberlin**, De participiorum usu Liviano capita selecta (F. Fügner). — **A. v. Cohausen**, Die Altertümer im Rheinlande (G. Wolff). — **A. Chassang**, Grammaire grecque d'après la méthode comparative et historique (F. Müller).

24. Oktober : **Rezensionen und Anzeigen** : **W. M. Ramsay**, The historical Geography of Asia Minor (G. Hirschfeld) II. — **J. Bader**, De Diodori rerum Romanarum auctoribus (W. Soltau) II. — **N. Sjöstrand**, De oratorum atticorum in oratione obliqua temporum ac modorum usu (Thalheim). — **C. Castellani**, Intorno alle due edizioni venete 1471 e senz' anno delle Istituzioni di Quintiliano e all' edizione di 1482 delle declamazioni già attribuite a Quintiliano (H. S.). — **R. de la Broise**, Mamerti Claudiani vita eiusque doctrina de anima hominis (A. Engelbrecht). — **R. A. Lipsius**, Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden. — **Ders.**, Acta apostolorum apocrypha (A. Hilgenfeld). — **A. Wirth**, Acta ss. Nerei et

Achillei (A. Hilgenfeld). — **R. Wagner**, Der Gebrauch des imperativischen Infinitivs im Griechischen (Fr. Stolz). — **M. Massip**, Le Collège de Tournon en Vivarais (X.).

31. Oktober : **Rezensionen und Anzeigen** : **W. M. Ramsay**, The historical Geography of Asia Minor (G. Hirschfeld) III. — **H. Schacht**, De Xenophontis studiis rhetoricis (Wendland). — **W. Tomaschek**, Topographische Erläuterung der Küstenfahrt Nearchs vom Indus bis zum Euphrat (A. Häbler). — **E. P. Morris**, On the sentence question in Plautus and Terence (H. Blase). — **Catullo**, La chioma di Berenice. Traduzione e commento di **C. Nigra** (H. Magnus). — **R. Tieffenbach**, Ueber die Ortschaft der Varus-Schlacht (G. Wolff). — **H. Jellinghaus**, Arminius und Siegfried (G. Wolff). — **F. Back**, Römische Spuren und Ueberreste im Nahegebiete (F. Deneken). — **C. Castellani**, La stampa in Venezia dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio Seniore (F. Rühl).

7. November : **Rezensionen und Anzeigen** : **C. Schirlitz**, Beiträge zur Erklärung der Rede des Sokrates in Platons Symposion (O. Apelt). — **H. Bessel**, Coniecturae Diodoreae (K. Jacoby). — **M. Tullio Cicerone**, I cinque libri de finibus bonorum et malorum comm. da **C. Giambelli** (H. Deiter). — **O. Occioni**, Scritti di letteratura latina (P.). — **S. Lévi**, Quid de Graecis veterum Indorum monumenta tradiderint (R. O. Franke). — **A. Schneider**, Zur Geschichte der Flöte im Altertum (C. v. Jan). — **K. Schumacher**, Beschreibung der Sammlung antiker Bronzen in Karlsruhe (Boehlau). — **T. W. Allen**, Notes on Greek manuscripts in Italian libraries (A. Ludwig). — **H. Kallenberg**, Studien über den griechischen Artikel (Fr. Stolz). — **Florilegium Graecum**, in usum primi gymnasiorum ordinis collectum a philologis Afranis (P. Cauer).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Franz Harder und Hermann Heller. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1891.

9. Oktober. — **Rezensionen und Anzeigen** : **F. Laban**, Der Gemütsausdruck des Antinous (Weizsäcker). — **Elard H. Meyer**, D. eddische Kosmogonie (H. Draheim). — **J. Kohm**, Die *βούλευσις* im attischen Prozesse (O. Schulthess). — **H. Rönsch**, Collectanea philologa (J. M. Stowasser). — **J. Flierle**, Ueber Nachahmung des Demosthenes, Thucydides und Xenophon in den Reden ... des Dionysius von Halicarnass (K. Jacoby). — **Horaz**, Das dritte Buch der Oden in freier Nachbildung von H. Leisering (H. Schütz). — **Livius** ed. A. Zingerle. P. V. Libri XXXI-XXXV. Ed. maior und minor (W. Heraeus). — **E. Kroker**, Katechismus der Mythologie (Posnansky). — **F. J. Scherer** und **H. A. Schnorbusch**, Übungsbuch nebst Grammatik f. d. griech. Unterricht der Tertia (A. Reckzey).

14 Oktober. — **Rezensionen und Anzeigen** : **Fr. Lübker**, Reallexikon des klassischen Altertums. 7. Aufl. (Fr. Harder). — **Indogermanische Forschungen**. Zeitschr. f. indogermanische Sprach- und Altertumskunde hsg. von **K. Brugmann** und **Wilhelm Streitberg** (K.). — **Homeri car-**

mina rec. ... H. Ludwich. P. II. *Odyssea*. vol. II (La Roche). — A. Pais, *Il teatro di L. Anneo Seneca* (W. Gemoll). — Livius ed. A. Luchs. Vol. III libr. XXI-XXV (W. Heraeus). — J. Schmidt, *Kommentar zu den Lebensbeschreibungen des Cornelius Nepos*; E. Schäfer, *Nepos-Vokabular*. I. 3 Aufl. von Ortmann (K. Jahr). — H. Grosse, *Beiträge zur Syntax des griechischen Mediums und Passivums* (W. Vollbrecht). — P. D. Ch. Hennings, *Elementarbuch zu der latein. Grammatik von Ellendt-Seyffert*. 5. Abt; für die *Secunda* (W. Vollbrecht).

21. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: Bloomfield, *On adaptation of suffixes in congeneric classes of substantives* (Bersu). — C. Ferber, *Utrum metuerit Tiberius Germanicum necne quaeritur* (O. Schulthess). — Fr. Aly, *Cicero, sein Leben und seine Schriften* (O. Weissenfels). — A. Egen, *Quaestiones Florianae* (Th. Opitz). — *Collectio librorum juris Antejustiniani tom. III* (J. Biermann). — O. Occioni, *Scritti di Letteratura Latina* (Beloch). — *Scholia in Pindari Epinicia ...* ed. E. Abel. p. III vol. prius (C. Haeblerlin).

4. November. — Rezensionen und Anzeigen: Max. Müller, *De Seleuco Homérico* (K. Bapp). — G. Vagrinz, *Grammatik des homerischen Dialekts* (A. Gemoll). — Rosenstiel, *Ueber die eigenartige Darstellungsform in Xenophons Cynegeticus* (R. Lincke). — J. Haury, *Quibus fontibus Aelius Aristides usus sit in comp. declamatione quae inscr. Παναθηναϊκός* (Br. Keil). — P. Richter, *De usu particularum exclamativarum apud priscos scriptores latinos* = Abhdl. auf d. Geb. d. arch. Lat. hsg. von W. Studemund I 2 (F. Schlee). — S. Lichotenski, *Der Gebrauch des Participiums bei Tacitus I* (J. Lezius). — N. Hamant et J. Rech, *Exemples de syntaxe grecque* (J. Sitzler). — J. Siebelis, *Tirocinium poeticum*. 16. Aufl. bes. von Fr. Polle.

11. November. — Rezensionen und Anzeigen: J. Schvarcz, *Die Demokratie*. II, 1. (G. J. Schneider) I. — *Homeri Odyssea* rec. A. Ludwich. Vol. alterum. Ed. minor (P. Cauer). — *Thucydidis historiarum libri VI-VIII ...* rec. C. Hude (A. Schöne) I. — A. Gerber und A. Greef, *Lexicon Taciteum*. Fasc. IX (Ed. Wolff). — A. Kaegi, *Griechisches Übungsbuch*. Erster Teil (J. Sitzler). — C. Stegmann, *Latein. Schulgrammatik*. 3., 4., 5. Aufl. (A. Prümers).

NÉCROLOGIE.

Le 28 octobre dernier est mort, frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante, M. Roersch, un des fondateurs et directeurs de notre *Revue*. Le temps et l'espace nous manquent pour retracer ici la carrière, si bien remplie, de notre regretté confrère et collègue. M. P. Willems, membre de l'Académie Royale de Belgique, s'est chargé, au nom de la Classe des Lettres, de faire la biographie du savant professeur de l'Université de Liège. Nous sommes persuadés qu'il s'acquittera de cette honorable mission avec l'exactitude qui caractérise tous ses travaux et la sympathie que lui inspirait le défunt. Nous pouvons donc nous borner à quelques indications sommaires.

Chrétien-Louis Roersch naquit à Maestricht le 30 mai 1831. Il fit d'excellentes humanités à l'Athénée de sa ville natale, où l'étude des langues anciennes a toujours été en honneur. Muni de ce fonds de connaissances solides, qui a exercé une influence marquée sur la suite de sa carrière, il se rendit à l'Université de Louvain, où il obtint le grade de candidat en philosophie et lettres avec grande distinction (1851).

C'est vers cette époque qu'en vertu de la loi du 1^{er} juin 1850, fut organisé en Belgique l'enseignement moyen donné aux frais de l'État. Le personnel nécessaire pour assurer le fonctionnement régulier de la nouvelle loi n'était pas facile à trouver. Grâce à ce concours de circonstances, L. Roersch, quoiqu'il n'eût encore à cette époque que le diplôme de candidat, fut attaché comme professeur de quatrième latine à l'athénée royal de Bruges. Mais en dépit de ses nombreuses occupations professionnelles, il réussit, deux ans après son entrée en fonctions (15 sept. 1851), à obtenir avec grande distinction le diplôme de docteur. Roersch a été pendant quatorze ans professeur à l'athénée de Bruges. C'est de cette époque que datent ses études critiques sur la grammaire grecque de Burnouf et ses éditions classiques de Cornelius Népos et de J. César. C'est également à Bruges qu'avec son beau-frère, M. Feys, il fonda, en 1857, la *Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique*, qui termine en ce moment la publication de son tome XXXIV. Plus tard, M. Feys ayant renoncé à la direction de la *Revue*, celle-ci, désormais publiée à Gand, eut comme directeurs MM. Gantrelle, Roersch et Wagener. La précieuse collaboration de Roersch n'a jamais fait défaut à la *Revue*, quoique dans ces dernières années elle ait été moins active que précédemment.

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

424

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.

Renewed books are subject to immediate recall.

Confé-
bre 1872
de philo-

L
renc
il fu
sop
S
l'Ac
tem
maj
tiof
lon
ren

5-1982
10-2
REC. CIR. AUG 1 1981

etres de
Peu de
oyale fla-
e perfec-
ard à sa
cessé de

(
éta
en
le
ma
de
gra

çaise lui
composa
s auteurs
ire gram-
Académie
Keyn à la

de
tri
ce
fai
de
te
qt
Lo

Université
orat sont
ration de
visite que
térieur et
plus inat-
bout de
Ordre de
ère classe.

ex
re
le

naissances
s critique
redoutait
écis.

n
or

cun détail
t vraiment

LD 21A-50m-8,'61
(C1795s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

le sont des

Ce sont ces mêmes qualités qui le distinguaient comme profes-
seur, et s'il ne cherchait pas à éblouir ses élèves par l'éclat de la
parole ou l'originalité des conceptions, il les remplissait d'un
amour ardent pour la vérité et pour cette probité scientifique
qui est la qualité maîtresse de l'enseignement universitaire.

La rédaction.

YC 32337

M543040

L24
R4
Sv. 2
v. 34

